HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bulletintrimestr0910soci

DT
298
.U85622
t.9-10

621865
27.10.55

CARTE
DES BENI SNASSEN
et de la frontière marocaine
Dressée d'après l'itinéraire
et les notes de
Si M'hammed ben Rahhal
Echelle de 1 à 200.000
les Zafarines
Cap de l'Agua
Garet
Kebdana
Taragraret
Es Saïda
Bordj
Souk Adjeroud
El Aimeur
Cap Milouia
Nemours
Ahl Trifa
M'Sirda fouaga
M'Sirda tahta
Souahlia
Plaine de Trifa
Djebala
Nédroma
Oued Moulouya
Mechera el Abiod
Menasseb Kiss
Redoute du Kiss
Achache
Dra el Doum
O. Ali Ou Assema
Maâziz
Cherra
Beni Ouaklan
Ruines
BENI SNASSEN
Tazaghir
Taherbous
A. Tayellout
Beni Ouassin
Beni Ourimèche
Montagne des Beni Snassen
Ras Foghat
Taghegirt
Beni Khaled
Sofrou
Ras Mouillah
Barrage
Marnia
Oued Mouillah
Tagma
Ain Takyalt
Marché
Beni Alig
Beni Menkouch
PLAINE D'ANGAD
Frontière Marocaine
Ahl Angad
Oued bou Naïm
Route de Lalla Maghnia à Marnia
Dj. el har
Ain Sefa
Dj. Magrez
Sidi Zaher (Bordj)
S^t Soltan
Ech Chebika
Isly
Champ de Bataille
Oudjda
Teurt
Oued
S^t Yahya
El hamra
Tralcha
Mehaya
V. Beatrix del^t
autog. Perrier - Oran

# A TRAVERS

LES

# BENI SNASSEN

PAR

MHAMMED BEN RAHHAL

# PRÉFACE

Lorsque, par manque de talent ou insuffisance de savoir, on ne peut prétendre à l'insigne honneur d'instruire et d'éclairer les autres, je considère comme un devoir de livrer ce que l'on sait — peu ou beaucoup — à ceux qui sont capables de le faire.

Cette considération seule — qu'on veuille bien le croire — me pousse à publier les feuillets qui suivent ; trop heureux si un chercheur opiniâtre y trouve un jour quelques matériaux à utiliser.

# A TRAVERS

LES

# BENI SNASSEN

## I. — Le Départ

C'est le dimanche, 14 octobre, par une après-midi claire et chaude – dernier effort d'un automne aux abois — que, laissant derrière nous Marnia et son houleux marché, nous nous dirigeons vers Oudjda.

L'Ouerdeffou franchi et ses verdoyantes rives dépassées, Angad (1) s'étend devant nous morne, brûlé, sans eau et sans ombrage. Seul, à notre droite, le bois de *Betim* tâche la plaine fauve de son vert corrodé et sombre. Derrière lui se dresse, peu élevée, la croupe des Beni-Snassen (2) faisant pendant à celles, plus hautes, des Beni-Yala et Zekara, qui barrent l'horizon à gauche. Enfin, devant nous, mais bien loin, les hautes cimes des Beni-Bou-Zeggou ferment cet immense amphithéâtre.

Pendant que nos chevaux, accablés par la chaleur, cheminent en silence, contournant les buissons de jujubiers qui font sinuer

(1) Plus correctement Eingad. Pour éviter les confusions, nous maintiendrons pour les noms propres l'orthographe généralement admise, même si elle est incorrecte.

(2) Se prononce Beni-Iznacen et quelquefois Iznaten.

la piste foulée par leurs sabots ; pendant que Black, trompé par l'aspect giboyeux du terrain, quête vainement un gibier absent et que Ghazal, en slougui de race, grisé par la vue de la plaine, pique des charges désordonnées et fait valoir ses jarrets flexibles, nous allons, pour l'intelligence de ce qui va suivre, donner une description sommaire du pays que nous voulons parcourir et faire en quelques lignes l'historique de ses habitants.

---

## II. — La montagne des Beni Snassen

Le pâté montagneux des Beni-Snassen est une longue chaîne d'une centaine de kilomètres de long, sur vingt environ de large, courant de l'est à l'ouest et séparant — en les dominant — deux vastes plaines de grandeur inégale, Trifa et Angad.

En se rejoignant derrière son extrémité occidentale, dans le pays actuellement occupé par les Chedjaa, ces deux plaines l'isolent complètement et en font une sorte de presqu'île parfaitement délimitée, que les massifs de la frontière algérienne rattacheraient au continent.

Trois portions principales parfaitement distinctes forment — comme on le voit — le pays des Beni-Snassen.

Au nord Trifa, au sud Angad et, entre les deux, la montagne sus-mentionnée.

Trifa est un large parallélogramme, resserré entre la Méditerranée au nord, le massif précédemment décrit au sud, le Kiss à l'est et les monts Kebdana à l'ouest.

Son altitude est d'une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quoique sa superficie atteigne près de cent kilomètres carrés, cette plaine ne contient aucun centre de population sédentaire.

Trois fois plus considérable, Angad, qui donne asile à Oudjda, est limité au nord, par le pâté montagneux; à l'est, par Marnia, à proximité de laquelle passe la ligne fictive qui sert de frontière, et fermé, des deux autres côtés, par les montagnes des Beni-Bou-Hamdoun, Beni-Hamlil, Beni-Yala, Zekara et Beni-Bou-Zeggou. Son altitude moyenne doit être de 800 à 900 mètres.

De ce vaste territoire, les Beni-Snassen n'habitent plus que la partie montagneuse, le reste leur ayant été ravi, après la grande invasion arabe, par des tribus makiliennes, aujourd'hui appelées, du nom des territoires qu'elles occupent, Ahl-Angad et Ahl-Trifa.

Tandis que la montagne, arrosée par des sources abondantes, est couverte d'arbres fruitiers et de riches jardins, la plaine, absolument dépourvue d'eau, est nue comme la main.

Et c'est dommage vraiment ! car ces immenses espaces dénudés sont couverts d'un terreau étonnamment riche, incroyablement fécond, et qui, par les bonnes années, pluvieuses, donne, sans grande peine, des rendements tellement fantastiques que l'on hésite à les écrire.

Aussi, bien que la campagne agricole réussisse à peine une fois sur cinq, toutes ces populations seraient-elles riches, si l'anarchie qui désole leur malheureux pays ne venait les distraire des travaux des champs, pour lesquels les Beni-Snassen, notamment, ont un réel penchant.

Deux races, différentes par les mœurs comme par l'origine, se disputent la possession de ce territoire : dans la plaine, les Arabes et, dans la montagne, ceux qu'il est convenu d'appeler les Kabyles.

Est-ce par instinct de race que le Berbère, comme l'aigle, aime à nicher sur l'inaccessible sommet des rocs et que l'Arabe, au caractère inconstant, à l'humeur vagabonde, se plaît à errer dans les vastes solitudes ? ou bien, ce fait est-il simplement la continuation d'un état de choses créé par les guerres de l'invasion musulmane, qui ont forcé le vaincu à chercher son salut dans les lieux les moins exposés aux tentatives de l'ennemi ?

Ce n'est pas moi qui résoudrai jamais un pareil problème. Mais n'est-il pas étrange de constater encore aujourd'hui un phénomène caractéristique que signalait déjà Salluste au septième siècle de Rome ?

Pourtant, bien des années se sont écoulées depuis, et, si « les Berbères de l'ancien temps sont les kabyles du nôtre (1) » rien ne prouve que les Numides d'autrefois soient de même origine que les Arabes d'aujourd'hui.

Ce qui est hors de doute, c'est que partout où ces derniers se sont rencontrés avec les Berbères, les uns ont grimpé les flancs des montagnes et les autres, comme par un accord tacite, se sont installés dans la plaine.

De nos jours encore, les gens de Guelaya, quoique nombreux et bien armés, ne traversent Trifa ou Garet (2) qu'en tremblant d'une peur vague quasi-superstitieuse, et les Beni-Snassen, même à cheval, préfèrent combattre dans leurs défilés étroits.

Les Beni-Snassen sont zénatiens. Tout le dit : leur nom, la langue qu'ils parlent, le lieu de leur habitation et le qualificatif donné par les Arabes à un de leurs chefs, Abou-Saadi Khalifa, qu'ils appelaient par mépris Zénati Khalifa (le Zénatien Khalifa).

Iznacen, dit Ibn Khaldoun, qui hésite sur leur origine, vient du mot zénète *yguenacen*, qui signifie : assieds-toi à terre.

En nous donnant pour vraie cette étymologie quelque peu fantaisiste, si l'immortel auteur de l'histoire des Berbères a voulu faire allusion à leur amour pour le sol natal, il ne s'est assurément pas trompé.

Ni les coups terribles d'Okba et de ses successeurs, ni les hordes de la grande invasion arabe, ni plus tard cette ambition des grandeurs qui, en agitant les cervelles zénètes, fit surgir les empires Ald-El-Ouadite et Mérinide et les principautés de Beni-Toudjin et de Maghraoua, n'eurent en effet assez de puissance pour les décider à quitter leurs montagnes escarpées.

---

(1) C. Kaupet. *Guerre de Jugurtha*, introduction.

(2) Vaste plaine qui sépare les Kebdana des Guelaya, habitée par des tribus très pillardes.

## III. — Notice Historique

Bien que des stations romaines m'aient été signalées dans le pays des Beni-Snassen, je ne puis dire ce qu'ils furent sous la domination du peuple-roi, dont j'ignore d'ailleurs parfaitement l'histoire.

De bonne heure, ils embrassèrent l'Islamisme et, comme la généralité des zénètes, ils en furent d'assez fidèles observateurs.

Vers la fin du 2e siècle de l'hégire, Idris-ben-Abdallah, fuyant le ressentiment des Abbassides de Bagdad, vint se réfugier au Maghreb. Les tribus zénatiennes lui prêtèrent un concours dévoué, et les nombreuses mosquées que l'on rencontre sur tout le littoral d'Oran à Tanger et qui portent encore son nom prouvent les profondes racines que sa cause avait jetées parmi elles. En 473, l'Almoravide Youçof Ben Tachefin soumit les Beni-Snassen et les incorpora dans ses états.

Au commencement de l'hégire, lors de l'envahissement de l'Afrique par les tribus arabes de Hilal, Soleïm, etc., les Beni-Snassen, de concert avec tous les Zénètes, eurent à repousser leurs assauts multipliés. A défaut de l'histoire, la tradition raconte les exploits du chef berbère Abou Saadi Khalifa (1) contre Diab Ben Ghanem, le chef des Hilaliens.

Rien de plus intéressant que ces luttes — grossies par la légende — et où chacun des deux princes déploie les ressources d'esprit et les artifices de guerre particuliers à sa race.

Un trait entre mille : Diab a plusieurs juments de sang et surtout certaine blanche, dont le vent égale à peine la rapidité. Grâce à sa vitesse incomparable, aucun coup de main n'est trop hardi pour son cavalier, nulle action d'éclat ne lui est impossible.

Diverses embûches n'ayant pas réussi à l'en priver, Zenati Khalifa tente un coup suprême. Il en coûte à son amour-propre et à son orgueil, mais il le faut.

(1) Khalifa était originaire des Beni-Snassen. On montre encore sur le Djebel-Foughal, le sommet le plus élevé du pays, la place où ce despote faisait rouler ses chevaux sur un lit de sable apporté du bord de la mer et monté jusque là à dos d'hommes.

Suivies d'une escorte d'honneur, sa femme et sa fille (1) se rendent chez Diab, qui, en fils de grande tente, les reçoit avec distinction. Le troisième jour (2), en se disposant à rentrer chez elles, elles lui demandent sa jument favorite.

Le coup est habile: s'il la donne, Diab est perdu ; s'il la refuse — à une femme surtout — le déshonneur viendra le flétrir, et il ne sera plus digne de commander à sa tribu.

Mais il n'aurait pas été le digne chef des Hilaliens, si Bou-Mekaïber (3) n'avait prévu la chose et n'y avait déjà remédié.

La veille donc, il enfonçait dans le genou de son coursier une aiguille acérée et lui faisait avaler une drogue qui le mettait sur le flanc.

Lorsqu'on la traîne devant ses hôtesses, la jument est dans un si piteux état que, malgré ses instances, celles-ci refusent de l'accepter. N'est-elle pas hors de service et à l'agonie ? Non, elles accepteront la noire, celle qui vient après l'autre, mais qui prendra le premier rang à la mort imminente de celle-ci.

Diab se rend à leur désir, mais dans la lettre qu'il écrit à son rival pour flétrir sa peu généreuse tentative, il glisse l'aiguille traîtresse.

Que signifie cela ? demanda le Zénatien étonné.

L'Emir te prévient, lui dit-on, d'avoir à préparer ton linceul, et il t'envoie une aiguille pour le faire coudre.

Quelque temps après, il était tué dans le Zab.

Les Doui-Obeid-Allah, qui allaient violemment s'installer à leur côté, étaient des arabes d'origine makilienne. Au moment de l'invasion ils étaient, dit Ibn Khaldoun (4), au nombre de moins de deux cents. Mêlés aux tronçons épars d'autres tribus venues avec eux, ils s'agrandirent rapidement et, au bout de peu de

---

(1) Lorsque les arabes ont une faveur exceptionnelle à demander, ils envoient une femme, un enfant, ou un marabout à la tente de celui qu'ils sollicitent. Il est rare que ce dernier ose résister à un tel moyen, qui est regardé, d'ailleurs, comme la capitulation, le cri de merci de celui qui en use.

(2) Hospitaliser trois jours un étranger est une obligation qui devient facultative seulement après.

(3) *L'homme au petit nouvelliste*, comme qui dirait le pénétrant, le perspicace. Ainsi surnommé à cause de son extraordinaire pénétration, qui passait pour surnaturelle.

(4) Il est superflu de dire que les détails historiques qui précèdent et qui suivent sont empruntés, pour la plupart, à cet éminent historien.

temps, peuplèrent toute la partie ouest du Maghreb central, de la Méditerranée à l'Atlantique. De ce vaste territoire les Doui-Obeid-Allah occupèrent la portion comprise entre Tlemcen, Sidjilmassa, le Za et la Méditerranée. (1).

Nous avons dit que les Beni-Snassen — qui ne leur ont pas encore pardonné leur violente intrusion — disputèrent vaillamment aux envahisseurs un sol auquel ils étaient profondément attachés.

Les Beni-Amer, voisins des Obeid-Allah et leurs ennemis acharnés, les secondèrent dans la lutte.

Mais leurs efforts réunis furent impuissants à écraser une peuplade aussi considérable.

Bientôt d'ailleurs, la puissance des Beni-Amer fut abattue par la fortune grandissante des Beni-Abd-El-Ouad, tandis qu'à l'ouest les Mérinides faisaient leur apparition (courant du VII[e] siècle H.) Depuis quelque temps déjà, les Doui-Obeid-Allah étaient alliés à ces derniers. Les Beni-Snassen, soit par communauté d'origine, soit en haine de leurs ennemis, cultivèrent l'amitié des Abd-El-Ouadites.

Venus des déserts de Sidjilmassa au déclin de la dynastie almohade, les Beni-Mérin virent bientôt que leur ambition pouvait prétendre à la royauté du Maghreb-El-Aksa. D'abord leurs cavaliers jettent la terreur de Taza à Fez, puis imposent des tributs aux campagnes et aux villes, en s'engageant à les protéger, et plus tard leur émir, Abou-Yahia Ben-Abd-El-Hack ben Mahyou, pour assurer son autorité, distribue partout ses partisans (642 H.). C'est à cette époque sans doute qu'il faut placer l'arrivée aux Beni-Snassen des Beni-Mahyou et leur installation à proximité de Sidi-Makhoukh.

C'en était fait de la dynastie d'Abd-El-Moumen. Après l'Espagne et l'Ifrikia, le Maghreb central leur échappait et les Beni-Mérin osaient s'attaquer à leur dernier asile : le Maghreb El Aksa. Dans un effort suprême, qui terrifie les Zenatiens et réduit les Mérinides sans coup férir, le sultan Essaid tente de recon-

(1) Ce fut Yacoub Ben Youçef Ben Abd El-Moumen, qui, en 584 de l'hégire, les amena de l'Ifrikia où ils l'avaient combattu et les interna dans le Maghreb. Il s'en repentit vivement plus tard et, à son lit de mort, il prononça ces paroles prophétiques : « C'est une de mes plus grandes fautes politiques, car ils seront cause de la ruine de mon empire ! »

quérir l'empire de ses aïeux ; mais il trouve à Tamzezdekt, au sud-est d'Oudjda, une mort qui laisse à l'ambition de ses ennemis une carrière large ouverte (646 H.).

Abou-Yahia, qui était en observation à Aïn-Es-sfa (1) (Beni-Snassen) tombe à l'improviste sur l'armée almohade démoralisée, et ses dépouilles vont servir à asseoir sa puissance.

Mais, à côté des Beni-Mérin, s'élevait, comme nous venons de le dire, la dynastie Abd-El-Ouadite des Beni-Ziane.

Ennemis acharnés, quoique d'origine commune, ces deux puissantes tribus étaient constamment en guerre. Leur compétition au pouvoir va servir à leur haine séculaire de nouvel aliment. Dans l'espace de quelques années, Angad les voit plusieurs fois en venir aux mains, et l'Oued Isly est rougi de leur sang. Aussi, les tribus limitrophes ont-elles fort à faire pour conserver leur fidélité.

Toujours vaincu, mais jamais abattu, Yaghmoracen ben Ziane reviendrait bien vite leur faire expier la moindre défaillance.

En 695 pourtant, le sultan mérinide, Youçof Ibn-Yacoub, ayant manifesté par l'occupation de Za, où il avait installé les Beni-Asker, son frère Abou-Yahia à leur tête, son intention formelle de ne plus abandonner le pays, les Beni-Snassen furent contraints de se rallier à lui. Son retour inopiné les ayant laissés sans défense, Othman-Ibn-Yaghmoracen vint les châtier. Leurs villages furent incendiés et le caractère religieux de Tasekdelt — Ribat dédié au jurisconsulte Abd-el-Hamed — ne l'empêcha pas d'être détruit.

Mais deux ans après, les Beni-Asker ayant occupé Oudjda, ils durent se soumettre de nouveau, et ce n'est qu'en 706, à la mort de Youçof Ibn Yacoub, qu'ils purent revenir aux Beni-Ziane, leurs premiers souverains.

Ils leur restèrent fidèles jusqu'au jour où Abou-l-Hassan (2) réunit sur sa tête les couronnes des deux royaumes (735 H.).

Quelques années auparavant, les Doui-Obeid-Allah, profitant de la faiblesse des Beni-Abd-El-Ouad, s'étaient jetés sur la partie

(1) Près de Sefrou, dans les Beni-Menkouche ; lieu de campement ordinaire des armées qui occupent Angad.

(2) Un des sultans mérinides les plus célèbres.

occidentale de leur empire, avaient envahi Angad, Oudjda, les Beni-Snous, Nedroma et intercepté les communications entre Tlemcen et Honein.

De ce dernier port, nul ne pouvait se rendre à la capitale sans leur payer un droit élevé.

Yahia Ibn-El-Euzz, chef des Beni-Snassen, s'étant mis au service d'Abou-l-Hassan et lui ayant persuadé de soumettre les ksour du Sahara central, ce prince lui confia le commandement de l'expédition dont les Doui-Obeid-Allah devaient faire partie. Ceux-ci, furieux, l'assassinèrent dans sa tente et rentrèrent dans leurs premiers campements.

A dater de ce jour, ils s'installèrent à Angad et Trifa et se rallièrent à la cause des Beni-Abd-el-Ouad, à laquelle ils restèrent fidèles jusqu'à sa chute.

En 753, les derrières d'une armée mérinide ayant été pillés par un *goum* de leur parti, le sultan Abou-Einan leur infligea un rude châtiment.

Depuis cette époque jusqu'à l'extinction des dynasties zianide et mérinide et à l'occupation de l'Algérie par les Turcs, l'histoire des Beni-Snassen se résume en luttes avec leurs puissants voisins et en querelles intestines.

Le premier mouvement de Aroudj, après l'occupation de Tlemcen, fut de se jeter sur le Maroc, et c'est dans leurs montagnes, dit une version, qu'il trouva la mort (1518 de J. C.) (1).

Peu après, la dynastie des chérifs sâadites supplantait à Fez les Mérinides ou plutôt les Beni-Ouattas, et Abou-Mohammed Ech-Cheikh occupait Tlemcen, après avoir pacifié les Beni-Snassen (1551 de J.-C.).

L'imam El-Kharroubi, envoyé par Soliman Chah, tente vainement d'établir entre les deux puissances une ligne de frontière nettement définie (1553 de J.-C.).

Ses efforts ayant échoué, les contestations durèrent jusqu'à l'époque où le traité de 1842 entre le gouvernement français et le Maroc vint régulariser la situation.

---

(1) Une note écrite par la main de mon père, sur la marge d'un manuscrit, place son tombeau aux Beni-Mouey, dans un lieu appelé *Dar-Ben Mechaal*. Je n'ai pas songé à vérifier le fait.

Durant tout ce long intervalle, la suprématie appartint aux arabes, et les pays environnants, ainsi que les Beni-Snassen, eurent beaucoup à souffrir de leurs déprédations.

Lorsque, vers 1660, Mouley Rechid, deuxième souverain de la dynastie alaouide (1), entra en compétition avec son frère Mouley Mhammed, c'est parmi eux qu'il recruta ses premiers partisans.

Une légende fort accréditée au Maroc veut qu'à cette époque les Beni-Snassen fussent sous le joug despotique d'un certain Ben-Mechaal — païen, disent les uns, juif (2), disent les autres — qui possédait des richesses immenses. A la tête d'une poignée d'étudiants (Talebs), Mouley Rechid parvint à s'emparer de lui, et, sa fortune ayant été distribuée à ses compagnons, ceux-ci demandèrent à Dieu qu'il lui accordât la couronne.

Ce vœu ayant été exaucé dans la suite, les Talebs, en commémoration de cet heureux événement, instituèrent, dit-on, cette fameuse fête des Tolba qui se tient chaque année à Fez et qui offre tant d'analogie avec les *Estudiantinas* espagnoles.

Lorsque Abd-el-Kader, poursuivi par les troupes françaises, fut acculé à la Moulouya, une partie seulement des Beni-Snassen se rangea sous sa bannière. L'autre partie, sous les ordres d'El-hadj Mimoun, bien qu'elle ne lui fût pas hostile, refusa obstinément de le suivre, son chef voulant à tout prix rester fidèle à Mouley Abd-er-Rahman, son légitime souverain. Plus tard, lorsque l'agitateur Mohammed ben Abdallah voulut les entraîner à sa suite, le même phénomène se reproduisit, et c'est pour châtier les dissidents de sa tribu, qu'Elhadj Mimoun, après l'expédition française de Tafaghalt, signa la demande d'indemnité exigée par le général de Martimprey (1859). Nous raconterons plus loin cet épisode.

---

(1) Celle qui règne aujourd'hui au Maroc.

(2) Une fraction des Beni Mouey (Beni Atig) porte encore le nom parfaitement juif de Beni Amier. Ce Ben Mechaal doit être le dernier israélite d'entre eux qui ait refusé de se convertir.

## IV. — Etat Actuel

Aujourd'hui les Beni Snassen se divisent en quatre tribus principales ; savoir, en allant de l'est à l'ouest : les Beni Khaled, les Beni Menkouche, les Beni Atig, les Beni Ourimmèche.

Cette dernière est la plus importante, la plus peuplée et la plus riche en bestiaux et en céréales. Elle peut mettre en ligne plus de quatre mille fusils et se subdivise en six grandes fractions :

Ouled Abbou,
Beni Nouga,
Beni Mahyou,
Beni-Bou-Abd-es-Seyed,
Tagma,
Ouled ali-Ech-Chebab.

Les Beni Menkouch, pour l'importance, viennent immédiatement après. Ils sont moins bien partagés qu'eux pour le sol, car si, du côté qui regarde Trifa, leur montagne est assez fertile, vers Angad, elle est stérile et nue.

Ils possèdent 4000 fusils et se divisent en :

Beni Khelouf,
Beni Morigen,
Beni Ouaklane,
Ouled Ali Ou-Ammas,
Beni Mimoun.

Ils sont suivis de près par les Beni Khaled, qui disposent du même nombre de fusils mais occupent un pays plus fertile.

Les Beni Khaled se divisent en quatre fractions.

Beni Drar,
Ahl Taghgirt,
Ouled El Ghazi,
Ouled El Moungar.

Enfin viennent les Beni Atig. Territoire en grande partie fertile, mais fort tourmenté au centre.

Ils se subdivisent en :

Beni Moucy, dits les Atache (*les Assoiffés*).
Beni Bou-Yala,
Ahl Tghasrout,
Ouled Ali Ben Yacin.

Ils comptent environ trois mille fusils.

J'estime à soixante-dix ou quatre-vingt mille, la population totale des Beni Snassen. Réunis sous la main d'un chef énergique, ils seraient réellement formidables. Mais des jalousies et des haines héréditaires, engendrées par la compétition au pouvoir et peut-être aussi par quelque diversité dans l'origine de certaines fractions (1), sera pour eux une éternelle cause de faiblesse.

Non-seulement les grandes tribus sont indépendantes les unes des autres, mais, dans leur sein même, il y a des divisions et des luttes et très souvent l'ennemi commun, l'arabe, est recherché comme allié par les uns ou les autres.

---

## V. — Oudjda

Partis à midi, nous étions, trois heures plus tard, aux portes d'Oudjda.

A une heure de là, près d'Aïn-Tinsaïn, nous avions croisé un hammar (2) marocain pesamment chargé. Une centaine d'ânes, chevaux ou mulets transportaient en Algérie deux cents ballots

(1) Nous avons indiqué plus haut l'origine des Beni Mahyou ; les Bsara, qui font partie des Beni Moucy, doivent venir de la ville d'El-Bsara, qui était située à proximité de Tétouan et a été détruite au 4e siècle de l'Hégire. Plusieurs autres tribus me paraissent également étrangères, mais je ne puis l'affirmer.

(2) Caravane, du mot *himar*, âne.

de marchandises diverses (tapis, vêtements, babouches, filali, etc.), le tout valant, au bas mot, deux cent mille francs. Et cela en une seule fois, d'un seul coup, à travers une route semée de dangers. Que serait-ce si les chemins étaient meilleurs et les populations moins pillardes ?

Dans le fascicule XXXI du bulletin de la Société, M. Canal a donné sur Oudjda, son histoire et le pays qui l'avoisine, des détails tels, qu'il est impossible d'en parler sans les répéter. Je renvoie donc le lecteur à cette étude aussi consciencieuse qu'exacte.

Enfermée dans un épais fourré d'oliviers, de figuiers, d'orangers et de grenadiers, qui émergent de la vaste plaine d'Angad, comme un îlot émerge de l'océan, entourée de toutes parts de terrains irrigables fort riches, Oudjda serait un charmant séjour si elle n'était le dépotoir infect de toutes sortes d'immondices.

Où que l'on aille, en effet, dans les rues tortueuses étroites comme dans la Casba, au mellah (1) comme chez l'amel, dans la cour des maisons, comme dans les boutiques des *tadjers* (2), partout la vue est poursuivie par l'aspect de saletés innommables et l'odorat assailli par les puantes émanations qui s'en dégagent.

Et au milieu de tout cela, allant, venant, grouillant, se bousculant et hurlant, une population affairée, en perpétuelle agitation.

Des négociants de Fez ou de Tanger, reconnaissables à leur majestueux embonpoint et à leurs vêtements d'une irréprochable propreté ; des Beni-Snassen, rouges comme les taureaux de leurs montagnes, le kolata (3) sur l'épaule, un couteau ou un pistolet au côté ; des arabes d'Angad, non moins rouges et non moins armés que les montagnards, mais plus petits et plus maigres ; enfin des Oudjdis, au teint jaune-citron, scrofuleux, mal bâtis, rachitisés par l'abominable atmosphère au milieu de laquelle ils croupissent, les yeux abîmés par les ophtalmies qui règnent chez eux à l'état endémique ; toute cette population bariolée donne à la ville une animation extraordinaire qu'augmente singulièrement l'exiguité des rues, déjà encombrées de marchands de

(1) Ghetto, quartier réservé aux juifs.

(2) Marchand, au pluriel *toudjar*,

(3) Nom donné par les marocains à tous les fusils se chargeant par la culasse, vient peut-être des mots *espingole*, *espingolette*.

*Kefta*, de *choua* et de *halaouet*, de crieurs de *guerrabs*, que sais-je ? tous légers comme Perrette et assurément plus court vêtus (1).

Oudjda compte six à sept mille habitants sédentaires, presque tous agriculteurs ou marchands. Son commerce est considérable. Il consiste en tissus divers, sucre, café, thé, armes et munitions de guerre, savons, épices, bétail, cuir, céréales, etc.

Toutes ces marchandises, sauf les objets en laine ou en cuir, les céréales et le bétail, sont pour la plupart d'origine anglaise ; et certes leur qualité est loin d'être aussi inférieure que veulent bien le dire nos négociants à bout d'arguments. Au contraire, les produits anglais, même à prix moindre, sont presque toujours supérieurs à ceux venant de France ou d'Algérie, et il n'est pas un négociant arabe, fût-il algérien, qui, sur le simple énoncé du lieu d'origine, ne donne la préférence aux premiers. J'essaierai à la fin de cet opuscule d'expliquer le motif de notre infériorité et de montrer que le manque d'initiative en est la seule cause.

La plupart des objets manufacturés viennent par la voie de Mélilla, de Nemours ou de Tlemcen et sont vendus à Oudjda, soit directement aux consommateurs, soit à des revendeurs, qui vont les écouler dans les divers marchés de la contrée.

Quant aux agriculteurs, ils opèrent de même que nos fellahs et usent des mêmes instruments, mais plus réduits et plus simplifiés, la fécondité et la légèreté du terrain dispensant de tout moyen perfectionné comme de tout soin.

Le lendemain de notre arrivée, accompagné d'un des notables de la ville, j'allai visiter l'amel ou plutôt son fils, qui remplit auprès de lui les fonctions de Khalifat et le supplée en son absence.

— Le pacha n'est pas encore levé ! me dit un mokhazni rébarbatif, ridé comme un raisin sec, dont il avait d'ailleurs le noir luisant. Et dans un mouvement plein d'une importance comique, ses lèvres minces serraient convulsivement une mâchoire hélas ! depuis longtemps dégarnie.

Et comme je faisais observer qu'il était près de dix heures.

---

(1) *Kefta*, viande hachée grillée ; *choua*, viande rôtie ; *halaouat*, gâteaux sucreries ; *guerbab*, marchand ambulant d'eau qu'il débite dans une *guerba* (outre).

— Le Khalifat est un enfant des ports (1) ! me glissa à l'oreille mon compagnon, en faisant des yeux un clignement significatif.

— Ah ! fis-je alors, en battant en retraite, je reviendrai plus tard.

A midi je fus plus heureux. Le Khalifat est un jeune homme d'une vingtaine d'années à peine. Ses traits fins, comme ses vêtements, déliés, expressifs, donnent à sa physionomie un charme réel, malgré son teint de mulâtre et les *rouflaquettes* à la juive qui ornent ses tempes et indiquent sa condition de nègre boukhari.

C'est réellement un *enfant des ports*, et lorsque je le quitte au bout d'une demi-heure, je ne crains plus, pour ses trop jeunes épaules, le fardeau pesant de l'administration d'une province.

Une heure après, nous montons à cheval pour une petite excursion à sidi Yahia. Comme nous avons du temps de reste, nous prenons à travers champs, nous dirigeant au sud de la ville, du côté d'Elhamra.

Le pays est nu et, pas plus que depuis Marnia, nous n'y rencontrons de gibier.

*Elhamra* (la rouge) est un mamelon bas, de quelques kilomètres de long, courant de l'Est à l'Ouest. Il tire son nom d'une carrière d'ocre rouge qu'il renferme et contient aussi du gypse en quantité.

Sidi Yahia ben Younès, qui est à son extrémité Est, est un saint très vénéré. La tradition en fait un des disciples de Jésus-Christ et lui attribue une foule de miracles. Je suis persuadé que c'est en effet quelque saint chrétien comme son nom (Saint Jean fils de Jonas) semble l'indiquer. On m'a promis une relation de sa vie, et peut-être un jour parviendrai-je à dire qui il est (2).

---

(1) Les habitants des villes du littoral passent avec quelque raison pour dissipés et de mœurs légères, la fréquentation des européens et des européennes les ayant quelque peu brouillés avec le Koran. Le Khalifat, qui a été élevé à Tanger, ayant dû veiller beaucoup, il était naturel qu'il ne se fût pas réveillé de bonne heure le lendemain matin, comme me le fait malicieusement observer mon compagnon.

(2) Il est ainsi en Algérie une foule de personnages dont la connaissance serait pour l'histoire une source de précieuses révélations. Je citerai notamment Sidna Oucha (Josué) près de Nemours et Sidi Yahya Ben Younès à Oudjda. Je regrette que mon ignorance de l'Histoire, ne me permette pas d'approfondir la question. Mais je me mettrai volontiers à la disposition de toute personne compétente qui voudrait le faire et mon modeste concours lui est acquis.

L'emplacement exact de son tombeau n'est pas connu. Il est caché, dit la légende, sous un gros jujubier sauvage, d'où le nom de *Ville du jujubier (Médinat-es-Sedra)* qu'Oudjda aurait porté.

Une source abondante et pure sort du pied de la Koubba, au milieu d'un bosquet de figuiers, de lauriers-roses, d'oliviers et de peupliers. C'est elle qui alimente la ville et sa campagne. L'usage de ses eaux, réglé par un syndic spécial, mérite que nous en expliquions le mécanisme.

La source est divisée en trois canaux égaux et chaque canal en huit tours d'arrosage de trois heures chacun.

Le tour revient de dix-sept jours en dix-sept jours, et un roulement continu en fait varier les heures, de telle sorte par exemple que celui qui, en dernier lieu, s'est effectué d'une heure à quatre heure du soir revient de quatre à sept, puis de sept à dix et ainsi de suite.

Selon les années, un tour d'arrosage se loue de cinquante à cent francs, ce qui donne, pour un total de quatre cent huit tours, une somme assez considérable.

Notre hôte, qui nous fournit ces renseignements, nous explique qu'à Figuig les usagers se servent d'une sorte de bidon en cuivre gradué et percé au fond d'un petit trou. Ce bidon, placé dans un bassin disposé à la naissance du canal, s'emplit peu à peu par le fond, et les graduations de ses parois indiquent le commencement et la fin de chaque tour.

De temps en temps, ajoute-t-il, un voisin impatient va passer dans l'œil du récipient — trop lent à son gré — un brin d'alfa en guise de râcloir ; ce qui est l'occasion d'une foule de rixes et de querelles pour ces peu endurants ksouriens.

Avant le coucher du soleil, nous étions de retour.

Disons maintenant un mot de la façon dont Oudjda et son amalat sont administrés.

Trois fonctionnaires y représentent le gouvernement, sous la direction supérieure de L'Amel, délégué du sultan :

Un Cadhi pour la justice,

Un Amin pour la perception des impôts,

Et un Agha, qui a le commandement des troupes.

Le cadhi juge en dernier ressort, si l'on peut appeler jugements des arrêts rendus le plus souvent sous l'influence de la crainte ou de la corruption.

Car si l'on a vu et si l'on voit encore au Maroc des cadhis trancher selon leur conscience et résister aux séductions des riches, aux menaces des grands, comme aux supplices des sultans eux-mêmes, on peut dire que la plupart des autres obéissent à de tout autres mobiles. Comment en serait-il autrement dans un pays où la force fait la loi et où le manque de traitements suffisants laisse à la prévarication toutes les portes ouvertes.

Si le cadhi est originaire du pays, l'amin vient généralement de la capitale ou de l'un des ports du littoral. Ses fonctions exigent en effet quelques connaissances du commerce et de la comptabilité, que l'on ne saurait trouver chez les gens du pays.

L'amin achète sa charge ; il est nommé pour un an, mais ses pouvoirs peuvent être prorogés.

Outre la perception des divers impôts et des droits de douane, il est chargé de l'administration des biens habous et de la paie des employés et des soldats du sultan.

A l'expiration de sa gérance, il rend ses comptes au vizir, qui doit les approuver.

Lors des derniers troubles provoqués par les Mehaya et les Ahl-Angad, l'amin ayant fait preuve — pendant la fuite de l'amel — de sang-froid et d'habileté politique, le sultan lui fit remise de toutes les sommes qu'il avait encaissées et lui accorda en outre une forte gratification.

L'Agha commande, sous la direction de l'amel, les troupes de la garnison.

Régulièrement il devrait avoir sous ses ordres un TABOR (bataillon) de cinq cents hommes d'infanterie et deux RHAS (escadrons) de makhzen, sur lesquels cent fantassins et cinquante cavaliers devraient être détachés à la Casba de Djenada (Guelaya) et autant à Saïda (Trifa). Mais comme il est chargé lui-même de recruter ses hommes, il préfère réduire son effectif et (d'accord avec les gros bonnets de l'endroit) empocher la solde des manquants.

L'amel est le délégué direct du sultan ; il a la haute main sur tout le territoire de l'amalat, sur les fonctionnaires qui y exercent et sur les Kaïds des tribus ; pour les affaires concernant les

territoires limitrophes, il est en relations directes avec la subdivision de Tlemcen et le bureau arabe de Marnia.

Ainsi qu'on le voit, il y a à Oudjda, comme dans tous les autres amalats du reste, un embryon d'organisation régulière. Avec un peu d'énergie, d'intelligence, et surtout de la probité, cette organisation serait largement suffisante pour maintenir dans le devoir, protéger et faire prospérer des populations aussi peu exigeantes. Mais il faudrait des hommes pour cela, et, au Maroc, les hommes font défaut.

Aussi les affaires de l'empire sont-elles dans le plus triste état.

Ainsi, dans l'amalat d'Oudjda, la guerre est en permanence. Longtemps elle fut localisée entre les deux grands camps ennemis : les arabes d'Angad et de Trifa contre les montagnards des Beni-Snassen. La défaite de ces derniers, l'internement de leur chef, Elhadj Mohammed ould El Bachir, à Marrakouch et la mort d'un grand nombre de leurs principaux guerriers, vers 1880, ayant donné la suprématie aux arabes, ceux-ci, à leur tour, se sont partagés en deux partis égaux et, en 1886, à la suite des troubles dont M. Canal rend un compte minutieux dans les fascicules XXX et XXXI, la victoire resta du côté des Mehaya.

De leur côté, les Beni-Snassen, livrés à eux-mêmes, se sont divisés en plusieurs fractions et la guerre de *çoff* ou plutôt de *leff* (1) qui est leur expression — règne en permanence parmi eux.

Au milieu de cette anarchie, les habitants d'Oudjda pourraient vivre paisibles et respectés. Mais plusieurs siècles d'asservissement ont brisé les ressorts de leur énergie. Aussi leur constante préoccupation est-elle de lécher les bottes du vainqueur et, par de honteuses dénonciations réciproques et de lâches platitudes, de tâcher de gagner ses bonnes grâces. D'ailleurs il leur faut un seigneur du dehors pour les protéger et... les gruger. Sans quoi ils deviennent vite le domaine particulier, le pacage réservé de l'amel, qui s'entend toujours à les commander de la belle manière.

Et voilà pourquoi l'empire du Maroc croule, voilà pourquoi l'autorité d'un sultan brave, généreux, plein de cœur et de quali-

(1) Çeff signifie rang et Leff couverture, enveloppe, et par suite tous ceux *qu'enveloppe* une même cause.

tés, est inconnue, ses finances dilapidées, ses soldats impuissants. Voilà pourquoi aussi les rues d'Oudjda sont sales, ses habitants souffreteux, malingres et si jaunes, si pâles, qu'on se croirait — en les voyant — transporté dans une nécropole dont les habitants auraient subitement ressuscité !

Oudjda est-il la *Calama* (1) des Romains que l'itinéraire d'Antonin place à 50 milles (73 km. 500) de *Ad-Albulas (Azelboun ?)* (2) Nous ne voulons pas augmenter par de nouvelles suppositions la liste déjà trop longue des hypothèses plus ou moins fantaisistes. Etant donnée toutefois la configuration géographique des lieux, nous ne pouvons nous empêcher de croire que la route de *Rusucurru* à *Calama* parallèle à la grande voie du littoral passait, à partir de Tlemcen, par cette large vallée que laissent entre elles les deux chaînes parallèles qui commencent l'une : A Aïn-Kebira pour finir aux Beni-Ourimmèche, en passant successivement par le Fellaoucen, Bab-Toumaï, sidi Boudjnane et Foughal ; l'autre à Lalla-Setti pour finir à Gar-Rouban, en passant par Terni, Sabra, les Beni-Snous et les Beni-Bousaïd.

La distance entre Ad-Albulas et Calama est bien celle qui sépare Azelboun (près Tlemcen) et Oudjda, et le premier de ces noms ressemble beaucoup, par la consonnance, à celui que nous proposons de lui identifier.

J'ajouterai, avant d'en finir, que de tout Angad, sidi Yahia est le seul point d'eau près duquel il ait été possible d'édifier une ville d'une certaine importance.

Le nom de ce saint, d'ailleurs, qui doit être celui de quelque évêque du pays, est à lui seul un puissant argument.

Nous livrons ces observations aux méditations et aux critiques des érudits, qui ont seuls qualité pour trancher un aussi important sujet.

---

(1) Quelques savants ont émis l'idée que *Calama* pouvait être Nédroma. Que Nédroma ait été un petit poste romain, cela est possible ; mais l'absence de ruines et le fait que la grande voie du littoral passait déjà à *Ad fratres* (Nemours) à 4 lieues de là, prouvent surabondamment que Calama devait être beaucoup plus au sud.

(2) Une inscription, trouvée le 1er février 1889, fait connaître que les ruines d'Albulae sont celles que l'on voit à Aïn-Temouchent (N. D. L. R.)

## VI. — D'Oudjda aux Beni Ourimmèchi

Le lundi 16, à neuf heures du matin, nous nous mettons en route pour les Beni-Snassen.

Il est un peu tard pour l'étape que nous avons à faire ; mais le chemin est plat comme un chemin du désert et les chevaux frais et dispos : quelques coups d'éperons nous auront vite fait rattraper le temps perdu.

A dix heures quinze, nous franchissons ce Oued Isly, tant de fois illustré par les armes des peuples qui s'y sont rencontrés.

Au moment où nous la traversons, la rivière ou plutôt le ravin est à sec, et rien dans son aspect ne décèle sa terrible renommée.

Le champ de bataille qui immortalisa Bugeaud reste à notre droite, en deçà de l'oued, et le Mokhazni qui nous accompagne nous explique — avec force imprécations à l'adresse des *roumis*— comment Mouley Mohammed, ayant été pris à revers par l'armée française, qui avait suivi le lit du ravin, n'avait été battu que grâce à cette surprise déloyale.

Le brave Boukhari parlait avec une indignation comique et une volubilité qui nous firent tant rire, que, pour le consoler, nous nous mîmes à lui donner le titre de Kaïd (1), ce qui l'apaisa un peu.

L'Isly dépassé, le chemin s'infléchit vers le N.-O. coupant une plaine d'aspect fertile, où campent des Beni-Oukil.

Une heure plus tard, contournant le mamelon de Magrez, nous coupons la Chebika (longue colline basse qui sillonne Angad) à la Koubba de sidi Soltane, où se trouve le seul puits de la région.

A midi et quart, nous sommes à la hauteur d'Aïn Es-sfa. La plaine à perte de vue est couverte de *chih* ; le soleil darde sur le paysage brûlé ses rayons ardents ; pas d'eau, aucune verdure et,

(1) C'est une attention à laquelle aucun soldat marocain ne peut rester insensible, le mokhazni surtout, qui, en sa qualité de gendarme, méprise le soldat (*askeri*) et serait humilié d'être confondu avec lui.

pour comble de disgrâce, une nuée de taons s'abat sur nos chevaux accablés.

De longues caravanes sillonnent route, allant la porter des grains à Nemours ou revenant en chercher. Aucun de ces braves gens ne songe à emporter avec lui la moindre provision d'eau.

Bientôt le chemin se rapproche de la montagne à la toucher, et nous rasons successivement les Bsara et les Beni Moucy.

La chaleur devient insupportable et nos malheureux chiens font pitié. Par bonheur, nous rencontrons un berger qui n'a pas oublié sa guerba et nous pouvons enfin verser à ces pauvres bêtes quelques lampées d'eau, qu'elles lèchent dans le creux d'une pierre.

La montagne au pied de laquelle nous marchons est aussi dénudée que la plaine ; à peine, de temps à autre, quelques maigres figuiers de Barbarie accrochés aux flancs des rochers. Pas un arbre, pas une source à l'horizon. Comment donc ces malheureux font-ils pour étancher leur soif et abreuver leurs troupeaux ? On m'affirme que les Bsara et les Beni-Moucy n'ont pas plus de deux ou trois puits pour les desservir.

A sidi Bou-Houria, où nous arrivons à quatre heures, commence le territoire moins ingrat des Beni-Ourimmèche.

Enfin, à cinq heures et demie du soir, nous arrivons à destination.

---

## VII. — Les Ouled El Bachir ou Messaoud

---

La maison des Ouled-Bachir, où le jeune si Mohammed Bou-Niag nous accorde une gracieuse hospitalité, est entourée de riants jardins, où s'épanouissent avec une égale force le figuier, l'olivier, l'oranger, l'amandier et le grenadier.

Placée sur les flancs d'un coteau qui domine le vaste cirque formé à son extrémité occidentale par la chaine des Beni-Snassen, la demeure de l'ancien « chef de la montagne » commande toute la partie Ouest d'Angad.

Elle tend la main aux Chadjaa et aux Beni Bou-Zeggou, ses alliés fidèles, et, par le col d'Aïn-Tafaghalt, domine Trifa et la Mouiouya.

Depuis longtemps la famille des Ouled El Bachir ou Messaoud est au pouvoir.

Elhadj Mimoun, qui légua l'autorité à Elhadj Mohammed, son frère, la tenait lui même de leur père, El Bachir, qui la tenait de son père Messaoud.

Elhadj Mimoun a laissé dans le pays un réputation d'équité, de probité et de piété solidement établie. Bien qu'ami d'Abdelkader, qui avait pour ses vertus la plus grande considération, il a toujours refusé de trahir pour lui la cause de son souverain légitime, Mouley Abd-er-Rhaman.

Lors des troubles qui amenèrent l'expédition du Tafaghalt, il refusa de suivre l'agitateur Mohammed ben Abdallah, et c'est malgré ses efforts et ses remontrances que les Beni Menkouche et les Beni Khaled prirent parti pour lui. Aussi accepta-t-il avec empressement l'offre que lui fit mon père, au nom du chef de l'expédition française, de frapper ces tribus d'une amende de cent francs par fusil au profit de la France. Il fut assassiné par les Mehaya.

D'un tempérament violent et sanguinaire, son frère Elhadj Mohammed, qui lui succéda, n'avait aucune de ses qualités. Pourtant une fois au pouvoir, il s'appliqua à imiter son exemple. Il dompta toutes les peuplades de l'Amalat d'Oudjda, s'incorpora les Kebdana et fit trembler Taza et les Ghiatha (1), qu'il eut un moment la pensée de soumettre. La terreur de son nom fit régner dans le pays une paix, une sécurité et une prospérité que l'on regrette vivement aujourd'hui.

Au temps de la splendeur du chef, lorsque les vergers regorgeaient de fruits, les écuries d'étalons, lorsque d'innombrables

(1) La puissante tribu de Ghiatha est pour Taza ce que sont pour Oudjda les Beni Snassen, des protecteurs gênants et insatiables.

troupeaux de moutons, de taureaux et de chameaux couvraient la plaine, lorsque des milliers de cavaliers et de fantassins, campés autour de la demeure seigneuriale, attendaient, drapeaux au vent, le signal du cheikh, la scène devait refléter avec une fidélité singulière quelque épisode féodal du moyen âge en Europe.

Plus rien de tout cela maintenant, comme il arrive souvent en pareil cas, le pouvoir a fait perdre toute prudence à El Hadj Mohammed. Un beau jour, une armée marocaine s'étant présentée sur ses flancs avec des intentions par trop claires, il se jeta sur elle et, suivant l'expression des gens du pays, il la mangea.

Le sultan dissimula son ressentiment et pendant longtemps les choses marchèrent comme si de rien n'était. Puis en 1878, Mouley El Haçan, étant venu visiter l'amalat d'Oudjda, fit convoquer le chef des Beni Snassen et... l'envoya mourir à Marrakouch.

A un signal venu de si haut, tous, arabes d'Angad et de Trifa, Beni Bou-Zeggou, Chedjaa, Kebdana, et les trois quarts des Beni Snassen eux-mêmes, se ruèrent sur les Beni-Ourimmeche et semèrent partout le carnage et la dévastation. Les bâtiments furent rasés, les arbres coupés jusqu'aux racines, les silos vidés, ce qui ne put être pillé fut livré aux flammes, et la famille de l'ancien cheikh, après avoir héroïquement lutté un contre cent, put avec peine se réfugier à Mélilla.

De là elle affréta un navire pour se rendre soi-disant à Tanger, sous la surveillance de deux agents du sultan.

A mi-chemin, une avarie fut simulée et, sous peine de couler bas, le capitaine proposa de se réfugier à Oran. Malgré les feintes protestations des fugitifs, les agents acceptèrent et l'on débarqua à Oran, où les autorités françaises, depuis longtemps prévenues, accordèrent à la malheureuse famille une généreuse hospitalité. D'abord elle fut dirigée sur Nédroma, puis cantonnée au Bordj de Mascara, enfin à Tlemcen.

Mais la nostalgie du pays les hantait partout. Habitués à la vie agitée et pleine d'émotions de leur montagne, ils se trouvaient, dans nos villes, comme des oiseaux en cage. Aussi ne cessaient-ils de travailler pour rentrer chez eux.

Ils y sont arrivés à grand peine et aujourd'hui ils s'efforcent de reconquérir leur ancienne situation.

Réussiront-ils ? je le souhaite ; mais à moins que le caractère volage de leurs tribus, journellement sollicitées en tous sens par des compétiteurs aussi nombreux qu'énergiques — A moins, dis-je, que le caractère de leurs tribus ne vienne à changer du jour au lendemain, je doute que ce soit pour longtemps.

En attendant, les bâtiments ont été hâtivement restaurés tant bien que mal; les arbres, arrosés et soignés, ont formé de nombreux rejetons, et le sultan, désarmé par la mort de son trop puissant vassal, semble porter à ses enfants une bienveillance sincère.

Un bon dîner nous eut vite reposé des fatigues de la journée et totalement déridé notre mokhazni Belhadj. Ses yeux pétillent, sa large bouche laisse voir, dans un rire homérique, une mâchoire formidable et sa langue remue enfin.

---

## VIII. — Le Kaïd Belhadj, — Les Boukharis (1)

C'est un type curieux que le mokhazni, le Boukhari surtout.

Esclave du sultan, le Boukhari est son homme, son instrument, sa chose. Sa condition serait à plaindre si l'esclavage était, en pays musulman, ce qu'il a été un moment dans certains pays chrétiens.

Outre cela, les Boukharis jouissent de la situation privilégiée des individus placés dans le voisinage immédiat de l'influence et du pouvoir. Toutes les charges de confiance leur sont dévolues et presque tous les commandements importants sont entre leurs mains. Aussi seraient-ils de vrais Mamlouks, de véritables janissaires s'ils étaient organisés. Malheureusement pour eux, heu-

(1) Abid El Boukhari ou Bouakhra, du nom du saint sous l'invocation duquel ils sont placés.

reusement pour leur maître, ils ne le sont pas; partant, leur influence n'a rien de dangereux, et ils sont beaucoup plus utiles qu'embarrassants (1).

Le Kaïd Belhadj professe pour son souverain un culte véritable. Son père, porte-parasol de l'Empereur, lui a dit, la dernière fois qu'il l'a vu, en lui imposant les mains sur la tête: « dans quelque situation que tu te trouves, n'oublie jamais, mon fils, que tu es l'esclave fidèle du sultan et le serviteur dévoué du descendant du prophète. »

Quand il raconte cet épisode, le brave homme devient sérieux, sa voix baisse de ton, son rire inextinguible cesse tout à coup et, tandis que sa main bourre fièvreusement son *sebsi* (2), des larmes voilent son regard intelligent. Si Mouley El-Haçan a beaucoup de serviteurs semblables, il peut se vanter d'être fanatiquement aimé ! (3).

Elevé au milieu des aventures, des intrigues de Cour, des expéditions guerrières, où le plus souvent il n'a pour lui ni la force ni le nombre, le Boukhari s'habitue de bonne heure à compter sur les seules ressources de son intelligence pour le tirer des mauvais pas et des situations difficiles. Aussi est-il bientôt dégourdi et sait-il vite se débrouiller.

Comédien habile, il saura tour à tour être complaisant ou raide, serviteur sans prétention ou maître cassant et plein d'exigence. Que vous lui donniez à panser votre cheval, votre selle à racommoder ou que vous lui confiez une mission diplomatique, il s'acquittera également bien de l'une comme de l'autre tâche. Avec cela réellement brave et cavalier consommé.

En lisant une relation de voyage en Abyssinie, j'ai été plus d'une fois frappé de la ressemblance qui existe entre le soldat du Négus et le Boukhari du sultan. Là d'ailleurs ne s'arrête pas

---

(1) Sous Mouley Abderrahman pourtant, ils massacrèrent le grand vizir Ahmad et se présentèrent en armes devant le sultan. La contenance prudente de ce dernier sauva sa tête et son empire.

(2) *Sebsi*, petite pipe dans laquelle on fume le Kif. Tout mokhazni est généralement un grand fumeur de kif.

(3) Le sultan est généralement aimé et respecté de ses tribus. Mais lorsqu'elles ont baisé sa main et payé l'impôt, elles ne comprennent pas qu'il puisse demander autre chose et se mêler par exemple d'arrêter leurs querelles particulières.

l'analogie. A la description de certains usages des Abyssins, de quelques coutumes de leurs fonctionnaires, de l'apparat et de la dignité dont ils se revêtent, de la forme solennelle de leurs procédés et jusqu'à leur usage de monter des mules de préférence aux chevaux, j'étais tenté de m'écrier : Mais c'est du Maroc que l'auteur veut parler !

A l'entendre, le kaïd Belhadj n'a jamais quitté le sultan d'une semelle. Il a fait partie de l'expédition dirigée contre le Riff, de celle du Sous, de l'Oued Noun, etc., etc. Et lorsque l'Empereur, en occupant le pays des JAKANA ou TAJAKENT (1), eut mis en fuite les Roumis qui exploitaient à son insu les mines D'AÇAKA (2), voulut se rendre compte de ce qu'étaient ces mines, il l'accompagnait dans sa visite.

— Kaïd Belhadj ! lui aurait dit le grand vizir, descends dans ce grand puits noir et rends nous compte de ce qu'il y a dedans.

— Ce qu'il y a dedans ? mais, mon seigneur, c'est la même chose que ce qui est aux abords. Et comme en faisant cette affirmation, Belhadj qui, de sa vie, n'avait été mineur, se reculait avec un effroi non dissimulé, le sultan serait parti d'un éclat de rire dont son fidèle serviteur se rappelle encore.

Notre digne MOKHAZNI me paraît légèrement hâbleur. Quoi qu'il en soit, sa conversation est intéressante et, s'il n'a pas réellement assisté aux choses dont il affirme avoir été le témoin oculaire, ses renseignements doivent être exacts.

— Ces braves Jakanas ! nous dit-il, il n'est pas de musulmans plus pieux et sachant mieux le koran ! Depuis plusieurs années il régnait chez eux une famine telle, que les chiens, réunis en troupes affamées, allaient piller les villages et dévorer les habitants. Aussi leur fîmes-nous une véritable guerre. Le sultan, qui amenait des vaisseaux pleins de provisions, fut accueilli en libérateur. Il se montra d'ailleurs pour ces malheureux plein de bonté et d'humanité, se laissant aborder par tous et causant affablement avec tous. Il y en eut qui lui apportèrent en présent des poules et des œufs, qu'il accepta. Ses ordres les plus sévères

(1) Limite extrême du Maroc, confine au Soudan et à l'Océan Atlantique.

(2) Petit port du Tajakent à proximité duquel se trouvent des mines exploitées par les portugais.

nous étaient donnés pour les respecter, et, dans les transactions, nous dûmes suivre leur système monétaire, malgré la perte considérable qui en résultait pour nous.

---

## XI. — Au marché des Beni Ourimmèche

Le lendemain mercredi, nous allons visiter le marché des Beni Ourimmeche, qui se tient à une demi-heure de là.

Partout sur notre chemin — un vrai chemin de chèvres — des maisons incendiées, des ruines, de beaux arbres coupés ras du sol ou brûlés. Les Ouled El Bachir n'ont pas été les seuls à souffrir du vandalisme de leurs ennemis ; tous les leurs ont subi le même sort.

Dans un pays où — même pour une heure — on ne peut être complètement rassuré, la première condition pour un marché c'est d'être situé sur un emplacement tel, que l'on puisse avoir un œil sur sa marchandise et un autre sur la maison ou le troupeau. Il est tant de braves gens qui attendent pour faire leur coup que les hommes soient au marché et le village moins surveillé !

A ce point de vue, celui des Beni Ourimmèche ne laisse rien à désirer. Il faut une heure d'une ascension pénible pour y grimper et un clin d'œil pour en descendre. En outre quelques arbres et plusieurs fourrés qui l'environnent empêchent heureusement les tentatives de vendetta (1).

Peu de produits sur le marché et à peine un millier de personnes. Des grains, du sel, quelque bétail, des poules et des œufs, que des revendeurs marocains — au grand scandale des montagnards — entassent dans des grandes corbeilles pour les expédier — devinez où ? — sur Oran par Nemours.

---

(1) La vendetta *(outila)* existe aux Beni Snassen dans toute sa force, et nul n'est plus méprisé que celui qui ne venge pas son parent tué ailleurs que sur le champ de bataille.

En revanche, beaucoup de munitions et de fusils. Chacun a le sien sans préjudice des couteaux, pistolets et autres accessoires. Des bonshommes de douze ans portant sans sourciller des kolata plus lourdes qu'eux. Partout des winchesters, des remingtons, voire des chassepots et des *gras* et — en infime minorité — quelques longs moukahlas que l'on regarde passer avec des sourires de dédain. Devant les marchands d'armes, la foule se presse serrée et vivement intéressée.

Un acheteur se présente et d'abord examine attentivement le fusil dans ses moindres détails ; puis il soupèse, épaule pour s'assurer de la bonne couche du bois, met en joue et vise longtemps, avec une attention et un soin méticuleux. Enfin, il glisse une cartouche dans l'arme et vise un objet quelconque — Le palmier ! crie la foule émue — non le figuier de barbarie à gauche — non pas ! non pas! la grande pierre blanche, c'est plus loin ! — Enfin le coup part et la balle va ricocher sur le but éloigné.

— Ouah ! Ouah ! Ah ! Seigneur ! Seigneur ! Oh ! mon enfant ! mon enfant ! hurle la foule émerveillée. Ah ! roumis, roumis. Dieu nous donne la santé ! fils de démons que vous êtes.

Et c'est une répétition continuelle. Les marchands sont nombreux, mais les amateurs plus nombreux encore. Aussi est-ce toute la journée une fusillade nourrie assourdissante, à raison de plusieurs coups par minute

Ah ! civilisation ! civilisation ! Tu es une bien belle chose, mais tu te présentes toujours par le mauvais bout !

Le soir notre hôte nous fait admirer un magnifique coucher de soleil sur Angad. Le coup d'œil est réellement attachant. Les derniers rayons de l'astre à son déclin teignent le fauve panorama de rayons dorés et changeants, tandis que, dans le lointain, les cimes éclairées des montagnes noires semblent se hausser pour voir la lumière encore un instant, rien qu'un instant !

En suivant la retraite des rayons lumineux notre vue s'arrête sur les Bou-Zeggou.

— Connaissez-vous leur kaïd Hommada ? nous demanda notre hôte.

— Non.

— C'est un des beaux-pères du sultan ; un fier homme ! Un

jour que sa tribu s'était révoltée, il envoya demander des renforts à la Casba d'Aïoun sidi Mellouk et aux tribus alliées. Quand les secours arrivèrent, les dissidents avaient déjà envahi les jardins de sa maison et mis le feu au portail. Hommada, vainqueur, en prend dix des plus marquants et les fait pendre à l'entrée de son bordj, à la place même qu'occupait le portail brûlé.

Malgré l'intervention des chérifs et des marabouts et leurs pressantes instances, il ne les fit dépendre qu'au bout de plusieurs jours, lorsqu'un portail neuf, confectionné à Oudjda, pût être mis à leur place.

— En une seule nuit, il épousa trois femmes... légitimes.

— Un jour un Bou-Zeggaoui ayant volé une jument, alla la cacher chez une tribu de Mahaya.

Voler une jument est assez peu de chose ; mais la prendre dans sa tribu pour en faire profiter une tribu ennemie, c'était impardonnable. Hommada fait chercher le voleur et, l'ayant entouré d'un cercle de gens armés, il donne à son frère l'ordre de lui brûler la cervelle, sans quoi ils mourraient tous deux.

Et le malheureux, prenant le fusil qu'on lui tendait, dut servir de bourreau à son propre frère.

---

## X. — Aux Beni Atig

---

*Jeudi 18.* — Après déjeuner, nous nous mettons en route pour Zeyzel.

Pendant une demi-heure, nous suivons la direction N.-E. comme revenant sur nos pas. Puis, nous étant engagés dans le couloir que laissent entre-eux les Beni-Mouey au sud et les Ouled Abbou au nord, nous disons adieu à Angad.

Brusquement le chemin se met à descendre, comme en se précipitant, suivant la pente exagérée des ravins et des rivières.

Pensez donc ! nous nous dirigeons vers Trifa, qui est à plusieurs centaines de mètres au-dessous d'Angad, et nous avons à peine dix kilomètres pour racheter cette différence de niveau. Aussi descendons-nous plus rapidement que nous ne l'aurions voulu et par des chemins qui ne ressemblent en rien à ceux que nous venons de quitter.

Nous passons à Hassi Ennakhla, où se trouve le puits des Beni Amier, puis à côté de l'ancien marché d'Elhadd des Beni-Atig, et, à une heure trente, nous sommes dans le bordj de Mimoun ould El Habil, Kaïd de Ahl-Tghasrout, et nous pouvons examiner à loisir la route suivie par une partie de l'armée française (la brigade Deligny), lors de l'expédition de Tafoghalt (octobre 1859). Le moment est venu, je crois, de dire quelques mots de cette mémorable expédition.

---

## XI. — Expédition du Tafoghalt

« L'Empereur du Maroc, Abd-er-Rahmann, venait de mourir et sa succession était à peine ouverte que ses héritiers se disputaient l'empire. Les populations qui avoisinent notre frontière, jalouses de suivre l'exemple donné par les Riffains, qui assiégeaient les Espagnols dans leur forteresse de Ceuta, et sollicitées peut être par un des prétendants, voulurent « faire parler la poudre. »

« Quelques tribus, excitées par un prétendu chérif, prenant le nom traditionnel de Mohammed ben Abdallah, violèrent notre territoire, surprirent des convoyeurs civils et des soldats isolés, puis attaquèrent un gros de chasseurs et de spahis qui opéraient une reconnaissance.

« Bientôt le mouvement gagne de proche en proche : les douars arabes soumis à notre autorité furent impitoyablement saccagés par les partisans du Chérif, qui, peu après, vinrent au nombre de sept mille assaillir nos avant-postes. Défaites à Tiouly (11 septembre), les bandes marocaines durent repasser la frontière, abandonnant dans la fuite leurs morts et leurs bagages, mais elles pouvaient reparaître plus nombreuses et recommencer la lutte : afin d'assurer l'avenir, une expédition fut résolue, et le ministre de la guerre ordonna la formation d'un corps expéditionnaire sous les ordres du général de Martimprey, alors commandant supérieur des forces de terre et de mer.

« Ce corps comprenait deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Walsin-Esterhazy et Jusuf, et une division de cavalerie aux ordres du général Desvaux.

« Toutes les troupes furent promptement réunies sur l'Oued-Kiss, en face des Beni-Snassen. Mais, instruit par l'expérience des guerres précédentes, le général de Martimprey ne voulut commencer les opérations qu'après s'être créé une base solide par la construction de deux grandes redoutes, où il réunit, en quantités suffisantes, des approvisionnements de guerre et de bouche, pour satisfaire, pendant au moins vingt jours, aux besoins de la colonne.

« Tandis que s'élevaient ces redoutes et que se formaient ces approvisionnements, deux colonnes légères se mettaient en mouvement, l'une sous les ordres du général Durrieu, l'autre sous les ordres du commandant de Colomb. Elles avaient pour mission de faire une diversion à l'attaque principale contre les Beni-Snassen et d'empêcher les Mahïas, les Angades et autres tribus nomades du Sahara marocain d'inquiéter nos tribus du sud et de se réunir aux contingents kabyles. — Bien que la chaleur fût accablante et que le choléra fît de grands ravages, nos troupes étaient pleines d'ardeur et demandaient à combattre : quand le moment d'agir fut venu, le général lança la brigade Deligny (1re division) contre les Beni-Snassen, qui s'étaient groupés sur le col d'Aïn-Taforalt, point stratégique de la montagne dont la possession devait désorganiser la résistance. Pour arriver au col, la brigade avait à franchir une distance de 6 kilomètres et à s'élever d'une hauteur de 800 mètres environ dans un terrain

boisé, rocheux, particulièrement tourmenté, et où les kabyles avaient, de longue main, multiplié les obstacles. — La brigade Archinard (division Jusuf) forma une seconde attaque, à droite de la première, à travers des difficultés analogues et sous le feu de villages fortifiés, qu'occupaient leurs habitants en armes.

« Au commandement du général en chef, l'action fut entamée des deux côtés avec un égal entrain et poussée avec une extrême vigueur jusqu'aux objectifs assignés aux colonnes. Après une lutte opiniâtre, qui avait duré trois heures, la montagne était gravie : le général Deligny établissait sa brigade sur le plateau d'Aïn-Taforalt, et le général Jusuf, maître du village de Tagma, poussait un bataillon à l'entrée d'un col secondaire donnant accès sur le plateau principal. — Aux approches de la nuit, toute résistance avait cessé : l'armée tenait la clef du pays.

« Les Beni-Snassen s'avouèrent vaincus : leur chef vint en personne trouver le général de Martimprey et implorer l'aman ; comme gage de sa soumission, il accepta, et garantit même toutes les conditions que le général jugea nécessaire d'imposer à sa tribu et à celles qui avaient pris part au mouvement.

« Les Angades et les Mahïas, également coupables, devaient être également châtiés : sur l'ordre du général en chef, le général Durrieu, exécutant une habile manœuvre, atteignit ces deux tribus, alors qu'elles cherchaient à gagner le Sahara, et fit sur elles un immense butin (5 novembre).

« Ainsi se termina cette expédition, une des plus pénibles et des plus glorieuses de l'armée d'Afrique. Elle fut courte mais décisive. Nos troupes y firent ample moisson de gloire, et le premier aide de camp du général de Martimprey, M. Mircher, chef d'escadron d'état-major, eut l'honneur de remettre à l'Empereur les bannières enlevées aux Mahïas et aux Angades, ainsi que les armes de prix et une riche djebira enlevées aux chefs marocains dans la journée du 5 novembre et à l'attaque du col de Tafoghalt. » (1)

(1) Achille Fillias, Géographie de l'Algérie, page 111 et suivantes.

## XII. - De Tghasrout a Zeyzel

Le Kaïd est, ainsi que tous ses collègues, chez le sultan, qui les a emmenés, à sa suite, combattre les Beni Mguiled révoltés. (1)

Bou-Lenoir, son frère et son khalifat, profite de son absence pour montrer son énergie et se faire un peu la main. L'avant-veille, voulant vider une discussion avec les Beni-Moucy, il avait réuni quinze cents fusils et s'était porté dans leur direction. Comme on lui représentait que son frère, se trouvant chez le sultan, était exposé à payer cher ses incartades: «que m'importe», répondit-il violemment.

On eut les plus grandes peines à l'arrêter. En arrivant aux Beni-Amier, il s'était emparé d'un mulet. Il refuse obstinément de le rendre, et cette circonstance sera probablement le prétexte de sanglantes représailles.

Après deux heures de repos, nous remontons à cheval en refusant énergiquement son hospitalité ; dans l'état actuel des choses, nous aurions été pour lui une gêne et un embarras.

Le chemin devient de plus en plus raide, le pays plus tourmenté, la pente augmente et la piste décrit lacet sur lacet. Au bout d'une demi-heure, notre guide s'arrête subitement et met pied à terre.

— Qu'est-ce ? demandai-je.

— Taouraï !

Ne comprenant rien à cette réponse laconique, je fais comme lui ; mes compagnons imitent mon exemple et alors commence par nos chevaux ahuris la descente d'un escalier à pic dont ils n'avaient certainement jamais franchi le pareil.

Que l'on se figure un gigantesque coup de sabre, large de vingt mètres environ, donné en plein roc et coupant une montagne en deux, sur une profondeur de trois à quatre cents mètres.

---

(1) Grande tribu berbère au N.-E. de Fez-Mekinez, qui venait de se révolter contre le sultan. Battue et rasée, elle s'est vu imposer dix-huit kands et une forte contribution de guerre.

Avec des précautions infinies nous tirons à nous nos montures et, un à un, nous disparaissons dans le lacet étroit qui doit nous mener au fond de l'abîme. Nos pauvres bêtes, frissonnantes de terreur, s'accrochent aux parois du rocher, soulevant leurs sabots avec crainte et ne les posant d'aplomb qu'après avoir bien tâté la solidité du terrain. De temps à autre un caillou détaché par le cheval de queue vient rouler sur nos têtes. Mais rendus endurants par l'imminence du danger, nous nous contentons de murmurer avec le bon apôtre : « Seigneur je vous l'offre ! » Si nos bêtes ne pensaient pas comme nous, pour sûr elles ne faisaient pas davantage.

Parfois quelqu'un risque une plaisanterie, mais un passage plus difficile lui coupe vite la voix et nul ne songe à l'imiter.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivons au fond du gouffre et nous pouvons enfin échanger quelques réflexions.

— Pendant sept ans, nos ancêtres, massés ici — nous dit Bou-Niag — ont tenu en échec un sultan du Maroc (1). Nous le croyons sans peine.

Deux ou trois kilomètres durant, nous suivons le lit du ruisseau qui serpente au fond de la crevasse, puis enfin, celle-ci s'élargissant un peu, nous prenons à droite et nous voilà à Zeyzel, la Zaouïa des ouled Mouley-Ahmed.

Une foule de chérifs de tous les âges et de toutes les couleurs s'empressent de nous recevoir, et l'affabilité de leur accueil nous eut vite fait oublier l'aspect ingrat de leur pays.

---

## XIII. — A Zeyzel

Zeyzel est bien le site le plus curieux qu'il m'ait été donné de voir. Imaginez un petit plateau de quelques hectares de superficie, entouré de tous côtés par de hautes montagnes qui l'isolent

(1) C'est, je crois, Mouley Ismael ou Mouley Sliman (17e siècle de J.-C.). Ne pouvant en venir à bout, il fit construire les kasbas (redoutes) de Cherraa, Aioun-sidi-Mellouk etc., et les bloqua étroitement jusqu'à leur soumission.

complètement. Ce plateau est arrosé par deux grandes sources, Taouraï et Zeyzel, qui, après l'avoir contourné en creusant autour de lui un ravin profond et encaissé, vont se réunir à sa partie inférieure au-dessus de Takerboust.

A ceux qui me demanderont la raison d'une configuration si bizarre, je répondrai que Zeyzel est le cratère d'un ancien volcan éteint.

Un beau jour, ainsi qu'une mine puissamment chargée, la montagne a éclaté comme éclate une grenade mûre, provoquant du sud au nord, une large déchirure — l'Oued Zeyzel — et une autre perpendiculaire à celle-ci — Taouraï — tandis que des entrailles de la terre se précipitait un torrent de lave, qui s'écoulait vers la mer par la partie inférieure de Zeyzel.

Tout le prouve : la disposition du lieu en forme de large entonnoir à bordure déchiquetée et tranchante, les blocs de basalte qui le parsèment en affectant parfois la forme de hauts minarets et jusqu'au torrent d'eau bouillante qui, en hiver, s'élance de la grotte de Bou-Rbah et vient faire mûrir les délicieux fruits de ses orangers.

L'oranger en effet est l'arbre de prédilection de Zeyzel. Partout où il a trouvé un coin de terre disponible, le propriétaire l'en a couvert ; si bien que, sur cet espace de moins de cent hectares, il y a certainement plus de vingt mille orangers. L'arbre est d'une vigueur étonnante, et nous avons dit qu'en hiver, au moment où la rigueur de la saison empêche d'ordinaire la maturité des fruits, les eaux chaudes de Bou-Rbah viennent à point pour les sauver. (1)

Un air vif et embaumé, des bois touffus, une eau pure d'une abondance extraordinaire, tout cela enfermé par une haute barrière de montagnes, font de Zeyzel un des sites les plus pittoresques.

— « Aussi, me disent mes hôtes, nul ne le visite qui ne désire y rester. »

---

(1) Ces oranges, qui vont jusqu'à Tlemcen, sont connues sous le nom *d'oranges des Beni-Snassen*. Aujourd'hui la douane s'oppose à leur entrée et les fait détruire. Je ne sais pourquoi.

Je partagerais volontiers cette opinion, si la nature moins jalouse avait ménagé dans les murs de basaltes qui l'enserrent la moindre petite vue sur la mer.

Depuis plus de trois siècles, les Ouled Mouley-Ahmed habitent ce coin retiré.

Persécuté par le sultan de son époque, leur ancêtre, Mouley-Ahmed El Ayachi, se réfugia un moment à Aïn-Kébira, dans nos Traras où il fit souche, puis revint mourir dans sa terre natale. Sa postérité fort nombreuse est aujourd'hui éparpillée sur tout le territoire compris entre Taza (Maroc) et la Tafna.

Ce sont des gens de bien, fort respectés partout, et dont l'intervention dans les querelles sanglantes qui désolent le pays est d'une heureuse efficacité.

Ce n'est pas une des choses les moins consolantes pour l'humanité, que de rencontrer au milieu de ces peuplades sanguinaires de paisibles Zaouïas, asiles de charité et de bien, placés sous la sauvegarde de la foi et du respect de tous.

Deux tribus en viennent-elles aux mains ? il suffit qu'un chérif ou un marabout prévenu à temps s'interpose entre les ennemis et agite son burnous pour que la guerre cesse aussitôt.

Dans l'enceinte de leur domaine l'homme le plus faible est à l'abri du plus puissant ennemi.

Asiles inviolables, sanctuaires respectés, les Zaouïas sont aussi des maisons d'hospitalité ouvertes à tous. Nulle part il ne m'a été donné d'y voir ces foyers de fanatisme et de propagande religieuse qu'on se plaît à leur attribuer.

Au sud de Seyzel et au-dessus du plateau à pic qui domine Bou-Rbah se trouvent les ruines de l'ancien Tasekdelt (1) élevé, me dit-on, sur l'emplacement d'une station romaine.

Que les romains maîtres du pays, aient occupé Tasekdelt et, plus bas, Er-Rousma pour dominer le défilé si important de Zeyzel et relier l'embouchure de la *Malva* (*Moulouya*) à *Calama* (*Oudjda ?*), la plaine de Trifa au plateau d'Angad à travers la longue chaîne des Bèni-Snassen (*Khalkorikä Montes ?*) (2),

(1) Tasekdelt est la forme féminine de sekdelt (Zeyzel) comme Tafoghalt est le féminin de Faghal, etc. Je n'ai pu savoir la signification de ces mots, zenatiens assurément

(2) J'ai puisé les noms romains dans les divers ouvrages de M. le Commandant Demaeght, la seule source qui soit à ma disposition.

c'est un fait qui me paraît hors de doute. Aussi suis-je fort ennuyé de ne pouvoir vérifier le fait par la visite des ruines elles-mêmes, mais Tasekdelt et Er-Rousma sont si peu abordables par le défilé que je me vois forcé de remettre l'excursion à une occasion plus favorable.

---

## XIV. — La grotte de Bou Rbah

Le surlendemain de notre arrivée, nos hôtes, ayant refusé de nous laisser partir, nous allons visiter la grotte.

Bou-Rbah doit avoir été le dernier orifice du volcan. Lorsque le puissant foyer, affaibli par la perte de torrents de lave que son cratère vomissait sur la mer, fut devenu incapable de rejeter tous les éléments qui remontaient de son sein, la grande bouche a dû se fermer insensiblement et, à côté d'elle, s'est créée une bouche plus petite, qui s'est éteinte à son tour et qui est Bou-Rbah.

L'entrée de la grotte est à une dizaine de mètres au-dessus du sol, et, à sa base, se trouve, taillé dans le rocher, un grand bassin dans lequel ont dû se précipiter les dernières matières enflammées rejetées par le volcan.

Quant à la grotte elle même, sauf ses vastes proportions, elle n'offre rien de particulièrement remarquable.

Des myriades de chauves-souris y déposent un guano glissant qui, chaque hiver, est balayé par le torrent qui s'échappe de la caverne.

Lorsque j'expliquai à mes hôtes l'usage du guano ils en furent fort étonnés, et ils se rappelèrent, en effet, que sept ou huit ans auparavant, le fumier ayant manqué, un de leurs fallahs avait eu

l'idée d'en amender sa terre et s'en était fort bien trouvé. Malheureusement, la grotte est à peine praticable pour l'homme ; aussi est-il presque impossible d'en extraire le précieux engrais.

— Chaque année, me dirent-ils, au cœur de l'hiver, nous entendons de sourds grondements, puis nous voyons s'élancer, par cette bouche, un torrent d'eau chaude qui se précipite dans l'Oued Zeyzel, en laissant sur son parcours une traînée de vapeurs épaisses qui ne cessent que lorsqu'il tarit.

---

## XV. — De Zeyzel a Es-Saïda

Le lendemain matin à 9 heures, départ pour Es-Saïda. Naturellement nous ne pouvons sortir que par une fissure du rocher semblable à celle par où nous sommes arrivés.

Nous suivons le lit de l'Oued Zeyzel, et, à droite et à gauche, se dressent perpendiculaires et hautes de plusieurs centaines de mètres les murailles de l'étroit défilé.

Au bout de quelques kilomètres, la nature ayant ménagé un espace un peu moins étroit, une fraction des ouled Mouley-Ahmed en a profité pour y installer le petit village de Takerboust, où se trouve encore debout une mosquée de Mouley Idris.

A partir de là, la pente du chemin augmente, tandis que les parois du défilé deviennent plus élevées.

Enfin à 10 heures et demie, nous débouchons à Trifa par le petit village de Tazaghine, à droite duquel se trouvent les ruines d'Er-Rousma. La croupe des Kebdana s'allonge à notre gauche, tandis que les îles Zaffarines semblent émerger du lit d'azur de la Méditerranée.

Quelques pas plus loin nous franchissons l'Oued Cherrâa à sidi Mhamed Aberkane, où demeura longtemps installé le camp français dont on voit encore les traces.

A la vue de la plaine, les chevaux ont henni de joie. Nous n'avons plus qu'à leur laisser la bride sur le cou, et à 6 heures, nous sommes rendus à Es-Saïda (l'Heureuse).

Es-Saïda est une bâtisse carrée d'environ deux cents mètres de côté, dont quelques bastions couverts forment les seules habitations. Un Kaïd Elmia (capitaine), qui a oublié ses soldats quelque part, en forme l'unique garnison. Nous le rencontrons aux alentours de la Kasba, errant comme un fantôme et probablement en train de méditer sur la distance qui sépare les mots des choses.

Es-Saïda, l'Heureuse ! J'en suis encore à me demander en quoi elle peut l'être.

A quelques pas de là est la frontière formée par l'Oued Kiss, et, un peu plus loin, le bordj d'Adjroud dresse sur un mamelon sa toiture de tuiles rouges sous le commandement d'un officier. Un détachement de spahis y tient garnison.

Le contraste entre ces deux bâtiments, situés à quelques pas l'un de l'autre et séparés par une rivière presqu'à sec, en dit plus long que toutes les réflexions.

A ceux qui veulent juger les gouvernements par leurs actes, les peuples par leurs représentants et, d'une manière générale, les hommes par les choses, je dirai : Allez au Kiss et voyez Adjeroud et Es-Saïda !

---

## XVI. — Quelques réflexions

---

Je ne veux pas clore ce travail sans dire un mot de l'avenir de la France au Maroc et d'une question brûlante d'actualité : la rectification de la frontière.

Quelle que pourra être ma conclusion, je crois devoir prévenir que je ne prétends ni critiquer ce qui est, ni donner des conseils pour ce qui devrait être. Non ! J'émets seulement mon opinion, j'exprime simplement ma manière de voir.

Ecrivant d'ailleurs sans arrière pensée et en toute sincérité, on ne m'en voudra pas, je l'espère, de m'être trompé — ceci pouvant arriver à tout le monde.

De tous ceux qui crient : la frontière de l'Algérie devrait être la Moulouya ! je mets en fait que les neuf dixièmes obéissent, les uns à ce sentiment naturel, inné, mais aveugle, qui pousse l'homme à s'étendre au détriment du voisin et les autres à cet autre sentiment non moins naturel mais non moins aveugle : le désir de suivre l'opinion générale.

A ces inconscients-là, il est inutile de répondre. Mais à ceux qui appuient leur opinion sur des raisons stratégiques, historiques, logiques, etc., à ceux-là je dirai :

Au point de vue stratégique, la Moulouya, coulant en pays de plaine n'est pas une frontière plus sûre que le Kiss ou la ligne idéale d'Angad. Quand vous serez là, vous demanderez donc à chercher plus avant une limite plus sûre, plus naturelle, puisque c'est le mot consacré. Elle n'est pas davantage une limite historique car, l'histoire en mains, nous voyons que la frontière avançait, reculait ou même disparaissait suivant les caprices de la fortune et le hasard des combats.

Et quand vous diriez vrai, serait-il logique d'en parler, lorsque vous savez pertinemment que : mettre la main sur un pouce du territoire marocain, c'est autoriser l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne ou l'Italie à s'y installer aussi ?

Car si la France regrette d'avoir laissé l'Angleterre prendre pied en Egypte, et si l'Italie se mord les doigts de voir la France établie en Tunisie, il y a gros à parier que pour le Maroc on ne se contentera pas de regarder faire.

Quelle que soit la puissance que le jeu de la politique européenne nous donnera alors pour voisin à l'occident, pouvons-nous espérer de gagner au change ? J'ai quelque lieu d'en douter.

Et si la constitution d'une Italie puissante aux portes de la France est une faute à jamais regrettable, celle d'un état européen quel qu'il soit à côté de l'Algérie serait-elle un acte plus sage ?

Mais s'il serait imprudent de rectifier une frontière reconnue défectueuse (j'ignore pourquoi) et plus imprudent encore de mettre la main sur le Maroc entier, devons-nous garder l'expectative et laisser faire, sans bouger, les intrigues de l'Allemagne et de l'Italie ?

Non-seulement telle n'est pas ma pensée, mais j'estime que l'influence de la France au Maroc devrait contrebalancer à elle seule l'influence des autres puissances réunies.

Seulement, au lieu d'essayer d'un système qui nous mettrait l'Europe à dos, ne vaudrait-il pas mieux entreprendre la conquête de ce pays par une voie plus pacifique, mais plus profitable aussi : par le commerce, l'industrie et une politique bien entendue et bien dirigée ?

Si primitif qu'il soit, en effet, l'homme ne saurait se passer du commerce et de certains produits de l'industrie ; et c'est pour avoir su admirablement exploiter ce besoin, que certaines nations, comme l'Angleterre, ont acquis cette réputation et cette puissance qui feront l'étonnement de l'Histoire.

N'est-il pas merveilleux en effet, ce fait, que sans armées, sans fonctionnaires, sans gaspillage de sang ni d'or, le peuple britannique soit arrivé à acquérir dans le monde une place dominante et à prendre racine partout.

Au Maroc, par exemple, tandis que l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne disputent à la France une stérile priorité, l'Angleterre, elle, exploite le pays, le couvre de ses produits et y acquiert une réputation de puissance et de grandeur bien plus solide que si des armées s'en étaient mêlées.

Je suis loin d'être un anglomane et si le génie politique, et commercial des fils d'Albion excite mon admiration, leur orgueil froid et leur égoïsme, qui va jusqu'à la cruauté, les placent à mes yeux au-dessous des dernières nations de l'Europe.

Mais sans user d'égoïsme et d'orgueil, le français chevaleresque ne pourrait-il adopter quelques-uns de ses procédés politiques et commerciaux ? Il serait, en tous cas, trop maladroit de ne pas essayer.

A mon humble avis, notre industriel n'a pas l'initiative entreprenante de son voisin. Confiné dans son atelier, il ne court pas le monde comme lui et ne cherche pas, en se mettant directement

en rapport avec le consommateur, à connaître ses usages, ses goûts, ses préférences.

C'est pourquoi il s'attache exclusivement à certains objets, à certaines formes, à certaines couleurs. Au contraire, l'anglais va partout, voit par lui-même, et, au lieu de chercher à imposer ce qu'il aime, comme le fait trop volontiers le français, il tient facilement compte des observations et des désirs.

Citons quelques exemples à l'appui : Rouen est, en France, la ville des cotonnades, comme Manchester et Birmingham le sont en Angleterre. Hé bien ! tandis que, depuis mon enfance, je vois toujours les mêmes marchandises venir de notre ville du Nord, je suis surpris de la diversité de celles qui proviennent d'Angleterre. A chaque instant c'est une forme, une couleur, une disposition nouvelle, qui — véritables modes — entretiennent la vogue du produit et, en augmentant la consommation et la demande, permettent de le livrer de bon en meilleur marché.

De même pour les sucres, savons, bougies, pour lesquels Marseille lutte avec les plus grandes difficultés contre Londres et Gibraltar.

Seul Lyon, pour les soieries et les tissus brochés, semble faire exception à la règle. Encore n'y a-t-il pas longtemps que les manufactures de cette ville ont commencé à imiter certains produits, tels que burnous, haïks, etc. Mais bien que l'imitation soit grossière et imparfaite, leur bon marché leur permet un assez facile écoulement.

Les reproches faits à notre industrie, sont également applicables à notre commerce.

Nos négociants, en effet, ne peuvent pas concevoir un commerçant, autrement que derrière un large comptoir et flanqué d'une pile de registres soigneusement cotés et paraphés, jusques et y compris le carnet d'échéances traditionnel.

Une échéance à une époque déterminée ! est-ce que l'arabe sait ce que cela signifie? A Oudjda, le revendeur va chez le négociant en grand, prend ce dont il a besoin et paie quand il peut. A la fin de chaque semaine, le créancier va de magasin en magasin et encaisse ce qu'on lui donne. Celui qui n'a pas aujourd'hui paiera la semaine prochaine. Pas de billet, pas de mandat, pas de signatures, aucune lettre ou copie de lettres.

Mais ce n'est pas du commerce, cela ! diront nos négociants effarouchés. Jamais nous ne ferons d'affaires dans de pareilles conditions.

— Et c'est le tort que vous avez, car il en est parmi ces tadjers sans règle de Tanger, de Fez, voire d'Oudjda et de Guelaya, qui jouissent sur les places de Gibraltar ou de Londres de crédits importants ; et, dans quelques villes du Maroc, les noms de certains négociants anglais sont aussi populaires que le sont en France certaines notabilités financières ou autres.

L'infériorité de la France est d'autant moins excusable qu'elle possède en Algérie une pépinière de sujets — français parlant l'arabe, arabes écrivant le français — dont l'entremise faciliterait singulièrement les rapports et ferait prospérer les affaires.

Sans doute l'Algérien est plutôt cultivateur, mais il est avant tout intelligent, et à l'homme intelligent nulle tâche n'est absolument impossible.

Dans ces conditions ne serait-il pas facile aux grandes maisons d'Algérie et de la métropole d'établir tout le long de la frontière, à Nemours, à Marnia, à Sebdou, à Méchéria, etc, des entrepôts de leurs produits sous la direction de gens du pays, qui, par le choix judicieux des marchandises et le bon marché des prix, auraient vite fait de nouer des relations avec les gens du Maroc et de ramener à l'industrie française une clientèle considérable dont l'Angleterre est aujourd'hui la seule à bénéficier.

Si maintenant, quittant le domaine des affaires, nous examinons celui de la politique, nous trouvons chez la France une tendance déplorable à imiter l'exemple des autres nations.

Jalouser le voisin et, par tous les moyens, l'empêcher d'aboutir ; protéger, sans examiner leurs papiers, une foule de gens plus ou moins tarés et tirer pour eux le plus d'indemnités possible du gouvernement marocain ; fatiguer le sultan et ses agents par d'incessantes exigences et les indisposer par un manque absolu d'équité, tel est, en résumé, le jeu de la politique européenne à Tanger.

Quant à user de justice, de douceur et de persuasion, nul n'y songe

A quoi bon ! n'a-t-on pas affaire à des barbares incapables de comprendre autre chose que la force brutale ?

Hélas ! non ; ils ne sont pas aussi barbares que vous le croyez. Ils ne comprennent que trop bien, au contraire, et malheureusement pour la civilisation, malheureusement pour le progrès, chacun de vos procédés ne fait qu'approfondir l'abîme qui vous sépare.

Aussi ne faut-il pas s'attendre à ce que, élevé à la rude école de l'expérience, le sultan actuel se départisse volontiers de la politique de méfiance dans laquelle il s'est prudemment confiné.

On deviendrait méfiant à moins ! seul le regretté Féraud avait compris ce qu'il y avait pour la France de déplorable et d'indigne à user de tels moyens.

Très résolument il avait rompu avec les vieilles traditions, malgré les intrigues d'intéressés nombreux et pressants, et si une fin prématurée n'était pas venue interrompre sa tâche, nul doute qu'il n'eût profondément modifié, à l'avantage de la France, la manière de voir du gouvernement marocain.

Si le sultan est peu ménagé, ses sujets, on le pense bien, ne sont pas mieux traités. Exemple :

Chaque année, à l'époque des moissons principalement, un grand nombre de Riffains, la plupart de Guelaya, viennent chercher du travail en Algérie.

Ce sont des auxiliaires précieux, et sans eux, j'ignore ce que deviendraient nos récoltes.

Le croira-t-on ? Il n'est sorte d'avanies que l'on ne fait à ces malheureux, et l'on voudrait empêcher leur retour, qu'on ne s'y prendrait pas autrement avec eux.

Afin de faciliter et de multiplier les relations commerciales entre les deux pays, le gouvernement exempte de tout droit les marchandises marocaines qui entrent en Algérie. C'est fort bien ! et les instincts de nos voisins pour le négoce étant connus, nul doute qu'il n'en résulte le plus grand bien.

Oui ! mais la douane est là pour y mettre ordre. Ne faut-il pas empêcher la contrebande ? Aussi les ballots sont-ils ouverts un à un, les marchandises soigneusement éparpillées et... arrange-toi comme tu voudras, mais débarrasse les lieux vite, bien vite, plus vite que ça !

J'ai vu des braves douaniers, non contents de fourrer leur nez dans des corbeilles d'œufs venues des Beni-Snassen, y plonger

aussi leur sonde, à seule fin de constater si des marchandises étrangères n'y avaient pas été dissimulées.

— Les contrebandiers sont malins, mais les douaniers le sont davantage. Ah ! mais !...

— Au moment où j'écris ces lignes, une caravane marocaine (1), arrêtée *dans un fondouk* de Marnia attend que les tribunaux aient consacré cette doctrine monstrueuse que : lorsque le soin de votre sécurité personnelle vous aura obligé à voyager avec une personne portant des marchandises passibles de droits, lui, vous, tous sont réputés contrebandiers et traités comme tels. J'arrête là ces citations. On me prendrait pour un esprit grincheux ou un vil calomniateur.

Non ! je ne suis ni l'un ni l'autre. Mais l'injustice me révolte, comme l'aveuglement, et lorsque, dans les écoles françaises, votre jeunesse a été bercée des principes de la droiture, de la dignité et du respect pour les autres comme pour soi, il est attristant, il est dur de constater combien la politique est en contradition avec les théories.

D'ailleurs je m'adresse à ceux qui, par la naissance et le cœur, ont souci de la grandeur et de la prospérité de la France, comme nous l'avons par les liens sacrés de la reconnaissance et de l'éducation.

A ceux-là qu'importe la critique, si elle est motivée par le désir du bien ou du mieux ? Aussi leur répéterons-nous :

Vous industriels et commerçants, modifiez vos procédés et votre manière de faire ; ne vous tenez pas à l'écart d'un peuple dont les relations seront pour lui et pour vous une source de profits mutuels. Multipliez, étendez vos entreprises, surtout ne vous laissez pas décourager par les difficultés des débuts : les débuts sont toujours difficiles.

Vous fonctionnaires, protégez les Marocains comme vous protégeriez vos propres nationaux. Faites qu'en rentrant chez eux, ils puissent raconter vos bons procédés, votre équité et votre urbanité. Souvenez-vous que « ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches ! »

---

(1) Celle-là même que nous avions rencontrée aux portes d'Oudjda.

Vous diplomates, usez de toutes les ressources de votre esprit pour convaincre le Sultan de l'amitié désintéressée et sincère de la France.

Persuadez-lui qu'elle n'en veut ni à sa personne ni à son empire. Aidez-le à obtenir chez lui la paix et la sécurité, et vous en ferez un allié d'autant plus précieux, qu'il ne sera jamais à craindre.

Vous avez affaire à un souverain jeune, actif, plein d'intelligence et de cœur, mais que la rigueur de vos procédés a aigri et rendu méfiant.

Appliquez-vous donc à gagner ce cœur effarouché et à effacer de son esprit cette conviction affligeante que « tout européen est un exploiteur et un spoliateur. »

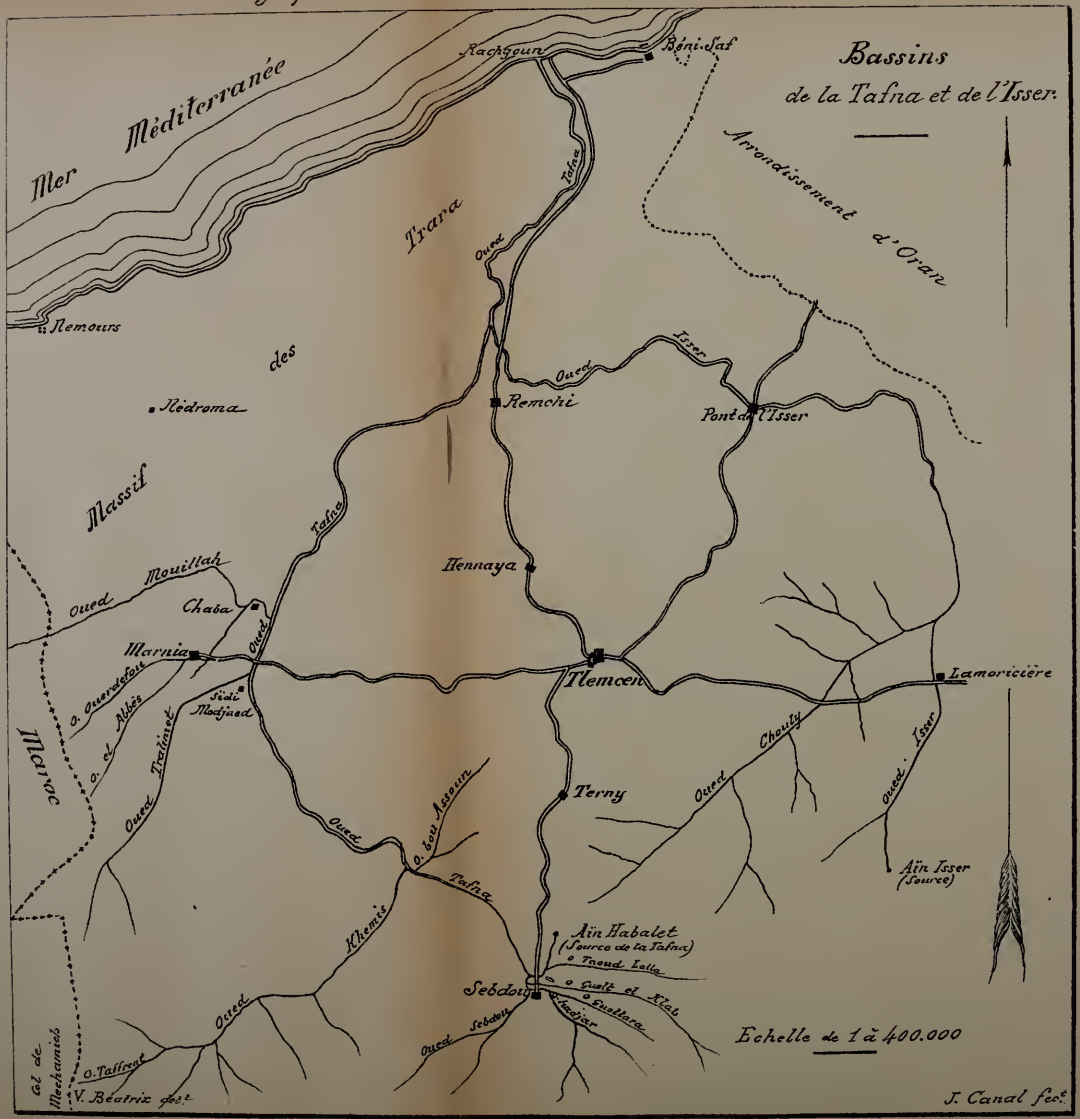
Et ainsi, peu à peu, par les efforts combinés des uns et des autres, vous créerez entre le Maroc et vous une série de points de contact qui se convertiront en communauté d'intérêts, puis en solidarité et vous rallieront ce riche pays bien plus vite et bien mieux que ne pourraient le faire des promesses ou des menaces.

Puisse la France comprendre que ces annexions-là valent mieux, que celles où elle est obligée d'entretenir une armée dispendieuse et un personnel nombreux.

Puisse-t-elle se convaincre aussi qu'à se faire la protectrice des Arabes, je dirai plus — le champion de l'Islamisme — elle peut aspirer à la domination du monde, pour laquelle elle semble avoir été créée !

Nédroma, Novembre 1888.

Mhammed Ben Rahhal.


Bassins
de la Tafna et de l'Isser.
Echelle de 1 à 400.000
Mer Méditerranée
Rachgoun
Béni-Saf
Tafna
Oued
Trara
Arrondissement d'Oran
Nemours
des
Djebel
Rédroma
Remchi
Isser
Pont de l'Isser
Massif
Mouillah
Chaba
Marnia
Oued Tafna
Hennaya
Tlemcen
Lamoricière
Oued Chouly
Oued Isser
Aïn Isser (Source)
Terny
Oued Tafaloust
Sidi Medjoued
Maroc
Oued Tafna
Oued Khemis
Aïn Habalet (Source de la Tafna)
Sebdou
Oued Sebdou
Oued Tafraout
Cne de Mechamiés
V. Béatrix del.t
J. Canal fec.t

# MONOGRAPHIE DE L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

*(Suite)*

## DEUXIÈME PARTIE

## LE TELL

### CHAPITRE Ier

### BASSIN DE LA TAFNA

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons décrit successivement la zone littorale de la région de Tlemcen et tout ce qui se rapporte au versant méditerranéen, ce pays des Trara, dont Nédroma est le chef-lieu géographique et Nemours le port maritime.

Nous allons maintenant franchir la chaine des montagnes qui sépare cette première zone du reste du Tell, et pénétrer avec le lecteur dans le cœur du pays.

L'hydrographie de l'arrondissement comporte deux bassins principaux : celui de la Tafna à l'ouest et celui de l'Isser à l'est ; ces deux cours d'eau se rejoignent à quatre kilomètres au nord du village de *Montagnac* (Remchi), et de là se confondent, en conservant le nom de Tafna (le plus important des deux), pour aller jeter leurs eaux inutilisées à la mer, en face de l'île de Rachgoun.

Tous ceux qui jetteront un coup d'œil sur une carte du pays, seront frappés de la forme géométrique du cours de ces deux rivières, dont les sources sont sensiblement à la même distance de la mer, à 30 kilomètres au sud de Tlemcen, l'une au sud-est, l'autre au sud-ouest. Chacune d'elles décrit une demi-circonférence autour de Tlemcen, qui se trouve être le centre de symétrie de ces deux figures.

Exactement à 30 kilomètres au nord de cette ville, elles viennent se joindre, en leur confluent, et se diriger ensuite en une seule et même branche vers la mer, en traversant, avant de l'atteindre, ces gorges abruptes qui séparent la plaine de Remchi de celle de Sidi Amara.

De cette façon, si l'on considère, sur la carte, l'ensemble des deux cours d'eau depuis leur origine jusqu'à leur confluent, en prenant de Tlemcen comme centre, une ouverture de compas de 30 kilomètres de longueur qui formera le rayon, et en décrivant ainsi une circonférence autour du centre, on suivra à très peu de chose près les cours de l'Isser et de la Tafna.

Cette particularité graphique mérite d'être mentionnée.

Les bassins de la Tafna et de l'Isser, avec leurs nombreux affluents, arrosent donc le Tell tlemcénien.

On donne, en Algérie, le nom de Tell à la région tourmentée, montagneuse, accidentée, mais labourable, fertile, arrosée par d'importants cours d'eau et colonisée par l'élément européen ; celle où le colon trouve à différentes altitudes des terres exceptionnellement productives, des richesses naturelles considérables et des conditions climatériques analogues à celles de son pays natal.

Le Tell est limité au nord par le rivage de la mer, et au sud par les *Hauts-Plateaux*, steppes arides, couvertes d'alfa, sans autres cultures possibles ; séries de plaines ondulées, de cuvettes sans écoulement, qui sont demeurées le domaine exclusif de l'Arabe nomade et pasteur. La région tellienne est couverte de montagnes, de collines, de plateaux et traversée par de longues vallées et de vastes plaines, offrant un aspect des plus variés.

Les anciens disaient que le Tell était le grenier de Rome ; les contemporains en ont fait, non seulement le grenier, mais aussi le cellier de l'Europe car, depuis quelques années, la culture de la vigne y a pris une extension extraordinaire.

Nous allons donc passer en revue les richesses naturelles du Tell tlemcénien avec ses accidents géographiques et les détails historiques du pays, depuis la chaîne littorale des Trara jusqu'aux premières pentes des Hauts-Plateaux. Cette deuxième zone a une largeur moyenne de 90 kilomètres carrés, entre la frontière du Maroc et Tafaman, et autant de profondeur, ce qui lui donne une superficie de 8100 kilomètres carrés.

---

## I. — COURS DE LA TAFNA

Le Tafna est le fleuve Siga des Anciens. Les Romains le désignaient sous le nom de *flumen sigensis*. Son nom arabe de Tafna lui vient d'une tribu dont le territoire est situé entre le village de Montagnac et la plaine de Sidi-Amara.

Elle prend sa source dans la pittoresque grotte d'*Aïn-Habalet* (la source des cordes) située à 6 kilomètres au nord de Sebdou. Les eaux sortent avec fracas du fond de la grotte qui s'ouvre comme une caverne sous une immense voûte de calcaire ; le bruit que font ses eaux, surtout en temps de crue, en bondissant dans un lit de gros blocs et de galets, lui a valu le nom de : *oued el Khouf* (rivière de la peur). Elle coule sur un plateau pendant quelques centaines de mètres et tombe ensuite de cascade en cascade, sur un lit d'incrustations calcaires, jusque dans la plaine de Sebdou. A un kilomètre de ce village, elle tourne brusquement vers l'ouest et va arroser la vallée des Béni-Snous, parfois très encaissée, étroite mais fertile et surtout très accidentée, sur les bords de laquelle s'élèvent les villages kabyles de Tefessera, Tléta, Zara, Béni-Badel et Sidi-Yaya du Kef. Elle passe ensuite à la smala de Sidi Medjaed, défendue par un escadron de spahis, et débouche alors dans la vaste plaine de Marnia, après un premier parcours d'environ 60 kilomètres. De ce point, elle se dirige vers

le N.-E. et passe à Blad-Châba, autre smala de spahis, qui surveille le côté nord de la plaine. Elle arrose les territoires d'Hammam Bou-Ghrara, des Zénata et de Remchi. A partir de son confluent avec l'Isser elle prend la direction nord, arrose les territoires de Sidi-Amara, de la Platrière, de Béni-Ghanem (ferme Nony), de Takembrit et de Rachgoun, où elle se jette à la mer, en face de l'île de ce nom.

Entre Remchi et Sidi-Amara, en un point connu sous le nom de : *Pierre du chat*, la Tafna n'a pu se creuser un passage qu'en rompant la digue de hautes collines qui barrait son cours. En cet endroit, et sur quelques kilomètres de parcours, elle coule bruyamment entre deux hautes murailles, escarpées, serrées ; gorges étroites et abruptes qui semblent ne la laisser passer qu'à regret, mais qu'elle a fini par percer pour déboucher dans la plaine de Sidi-Amara.

Plus loin, à partir de la Platrière, la vallée se rétrécit de nouveau, et la rivière, qui a repris son calme, coule lentement, sans grande pente en décrivant les méandres les plus capricieux.

A quatre kilomètres en amont de son embouchure elle baigne, sur trois côtés, le pied d'un monticule, *Takembrit*, qui domine son cours, et sur le sommet duquel les anciens avaient élevé une ville célèbre dans les annales de l'antiquité.

C'était *Siga*, l'ancienne capitale du roi Syphax chef des Numides Masséssyliens, qui reçut en cette ville la visite de *Publius Scipion*, général romain qui guerroyait en Espagne en l'an 206 de Jésus-Christ.

C'est pendant cette entrevue célèbre que le général Romain et le chef Africain contractèrent une alliance offensive contre Carthage, alliance adroite qui devait assurer les derrières de Rome et préluder aux guerres Puniques en assurant à Syphax une partie des dépouilles de Carthage.

Depuis Siga jusqu'à la mer, la rivière était navigable pour les galères dont le tirant d'eau était insignifiant comparativement à celui de nos vaisseaux modernes.

Actuellement une forte barre de sable empêche l'accès de la rivière, mais au-delà de cette barre et sur plusieurs kilomètres en amont, les eaux, arrêtées à leur débouché sur la mer, ont

formé un bras de rivière de 150 à 200 mètres de large avec un fonds constant de 7 à 8 mètres de profondeur. Elle a ainsi l'aspect d'un lac.

---

## II — Traité de la Tafna

Il est un fait entre tous qui a rendu, de nos jours, le nom de la Tafna assez retentissant : c'est le traité conclu sur ses bords le 30 Mai 1837 entre le général Bugeaud et l'Émir Abd-el-Kader.

L'établissement militaire de la Tafna avait été créé en avril 1836 dans les circonstances déjà décrites (1) ; il avait coûté 600,000 francs, et, malgré tous les soins hygiéniques donnés à nos soldats, les fièvres palustres les décimaient.

Une garnison de 500 hommes, commandée par le capitaine Cavaignac, avait été enfermée dans le Méchouar de Tlemcen avec cent jours de vivres, au bout desquels elle mourrait de faim, bloquée par les troupes de l'Émir. Elle souffrait horriblement dans cette étroite enceinte, plutôt tombeau que prison, car elle était séparée du reste du monde.

Le ravitaillement de cette citadelle, objet constant des préoccupations de la Division à Oran, avait déjà causé certains incidents équivoques, notamment celui de l'intervention d'Ab-el-Kader lui-même, qui se chargea de ravitailler la garnison pour trois mois, moyennant la livraison d'un chargement de soufre, de plomb, d'acier et autres munitions de guerre, que le général Brossard, alors commandant la Division, eut le triste courage de livrer à notre mortel ennemi.

Pour cacher les trafics de cette inavouable négociation, le ravitaillement de Tlemcen fut présenté dans le public comme ayant lieu au prix d'une somme d'argent que l'on devait compter à l'Émir par l'intermédiaire de son oukil, le juif Ben-Douran.

---

(1) 1re partie, Ch. II, Combat de Sidi-Yacoub.

Le ravitaillement fut en effet effectué par les soins d'Abd-el-Kader, mais le général Brossard qui était passé en Espagne et de là avait gagné Paris, fut arrêté par ordre du maréchal Soult, ministre de la guerre, et déféré au Conseil de guerre à Perpignan.

C'est sur ces entrefaites que le général Bugeaud revint à Oran avec des instructions directes du gouvernement de la Métropole et des pouvoirs mal définis, indépendants de ceux du général de Damrémont gouverneur général.

Bugeaud amenait des renforts d'infanterie et des chevaux et mulets pour la cavalerie et le train. Vers les premiers jours du mois de mai 1837, il se mit en marche pour Tlemcen, précédé de proclamations qui appelaient les Arabes à réfléchir sur les moyens puissants que nous comptions employer cette fois pour les vaincre.

Le corps expéditionnaire commandé par Bugeaud était ainsi composé :

*Première brigade. — Général* Leydet.

1er régiment de ligne ;
3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

*Deuxième brigade. — Général* Rullière.

23e de ligne ;
24e de ligne.

*Troisième brigade. — Colonel* Combes.

47e de ligne ;
62e de ligne.

*Cavalerie*

2e régiment de Chasseurs d'Afrique ;
Spahis réguliers ;
Douair et Sméla.

*Artillerie*

Deux batteries de pièces de montagne, 12 pièces avec leur matériel et un effectif de 329 hommes.

*Génie*

Détachement de 64 hommes, dont 4 officiers.

*Transport des subsistances*

550 mulets du Train, plus 300 chameaux de réquisition.
En tout, 9,000 hommes.

Il gagna ainsi Tlemcen et de là le camp retranché de la Tafna. A peine y était-il, que des bruits de paix circulèrent, sans que l'on sût d'où venaient les premières ouvertures.

Ben-Douran parut au camp de la Tafna, et bientôt l'on vit les agents de l'Èmir, Si Hamadi-Sakkal, El Bou-Hamedi et Ben Arach, aller et venir entre le camp du général Bugeaud et celui d'Abd-el-Kader.

A l'endroit connu sous le nom de la Platrière, sur les bords de la Tafna, à 12 kilomètres environ de Rachgoun, débouche, venant de l'Est, un affluent de la Tafna : c'est le Faïd-el-Ateuch, qui forme une longue et étroite vallée, fermée du côté des Oulad Kalfa d'Aïn-Témouchent, par un cirque de hautes crêtes. Ce territoire dépend aujourd'hui des Oulhaça Chéraga qui ont formé la commune de Béni-Saf.

C'était le pays natal du Khalifa El Bou-Hamedi. Là, dans ce cirque qui n'a d'issue que le débouché sur la Tafna, à la Platrière, se tenait Abd-el-Kader.

Le règlement des conditions du traité fut rapide et presque aussitôt, le général Bugeaud et Abd-el-Kader prirent rendez-vous pour une entrevue le 1er juin à Faïd-el-Ateuch.

Cette entrevue est typique entre toutes. Nous croyons devoir entrer dans quelques développements sur ce qui s'y passa.

Le général était parti de Rachgoun à la pointe du jour, avec le petit corps d'armée dont il disposait.

A neuf heures du matin, on fit halte dans ce petit vallon que forme le confluent du ravin d'El-Ateuch avec la Tafna, paysage d'un riant aspect, couvert de moissons et de hautes herbes, egaye par le voisinage de la rivière, qui coule entre deux haies de tamarix. Là était le lieu du rendez-vous, mais on n'y trouvait que la solitude et le silence. Pas un cavalier arabe ne se montrait à

l'horizon. Les troupes se sentirent humiliées de cette mystification, car il fallut attendre, et on attendit longtemps. Les éclaireurs revenaient sans nouvelles. « Habile à s'entourer de prestige, Abd-el-Kader avait voulu se donner auprès des siens, l'avantage d'une supériorité apparente, et le dédain qu'il affectait à l'égard du chef des infidèles était un calcul de sa politique musulmane. Il était tard, l'Émir ne paraissait pas et, pendant que, tourné en gaîté, le mécontentement des troupes s'évaporait de toutes parts en vives saillies, le général Bugeaud avait peine à dissimuler sa colère. » (1)

Justement impatient, le général s'était éloigné de deux kilomètres environ de sa petite armée pour voir de ses yeux si rien ne venait, lorsque tout à coup, il se trouva enveloppé par de nombreux coureurs arabes.

« Le colonel de Maussion, le chef d'escadron d'État-major Eynard, le capitaine de Martimprey, du même corps, l'interprète Brahemscha, le capitaine de Rouvray, le docteur Ceccaldi et deux officiers d'Administration accompagnaient seuls le général avec quelques cavaliers d'escorte.

Le Khalifat de l'ouest, Bou-Hamedi, arriva en ce moment et s'offrit pour leur servir de guide.

« *Je trouve indécent de la part de ton chef, lui dit le général, de me faire attendre si longtemps et venir de si loin* » et il continua à s'avancer précédé d'El Bou-Hamedi.

Dans ce groupe quelques observations s'étaient élevées sur le danger de se porter si en avant ; il y aurait eu danger bien plus grand à se retirer et c'eut été moins honorable. Il fallait aller chercher Abd-el-Kader jusque dans son camp. » (2)

Enfin, l'Émir paraît au loin avec un magnifique cortège de chefs arabes admirablement montés. Douze ou quinze mille hommes, rangés en bataille à un kilomètre en arrière, formaient une ligne demi-circulaire qui se perdait à droite et à gauche dans les replis du djebel El-Cot.

On signale aux troupes restées sur les bords de la Tafna de reprendre les armes et de s'avancer. Aussitôt les tambours

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans*

(2) Martimprey. — *Souvenir d'un Officier d'État-Major.*

rappellent, on rompt les faisceaux, et chacun court à son rang pour se mettre en marche.

Cependant, le général et l'Émir s'étaient arrêtés à une certaine distance l'un de l'autre ; ce fut alors auprès de Bugeaud une succession de messages ayant pour but de lui apprendre que l'Émir était malade, qu'il n'avait pu se mettre en route que fort tard ; qu'il serait bon, peut-être, de renvoyer l'entrevue au lendemain.

« Mais le général était à bout de patience et, oubliant la dignité de son rang pour n'obéir qu'aux impétueux conseils de son dépit et de son courage, le général Bugeaud laissant au général Leydet le commandement des troupes et suivi seulement du petit État-major, cité plus haut, se porta résolument en avant. » (1)

Abd-el-Kader était vêtu d'un simple burnous blanc ; il montait un superbe cheval noir que son adresse d'écuyer consommé lui permettait de faire cabrer et marcher par bonds. Quatre nègres suivaient les mouvements rapides du cheval et entouraient leur maître.

Après s'être serré la main à deux reprises différentes, le général et l'Émir mirent pied à terre et s'assirent sur l'herbe, un peu à l'écart, au pied d'une colline. Ils n'avaient auprès d'eux que l'interprète Brahemscha et le juif Maklouf qui assistait l'Émir.

Ce dernier était de petite taille ; il avait le visage sérieux et pâle, les traits délicats et altérés, l'œil vif. Ses mains fines et blanches jouaient avec un chapelet de Khouan suspendu à son cou.

Le général lui parlait de la puissance de nos armes, des moyens de destruction dont nous disposions et de la décision bien arrêtée par le roi des Français d'en finir avec la conquête de l'Algérie. Puis, par une transition habile, il lui faisait entrevoir les bienfaits de la paix et le riche avenir agricole de ce sol d'Afrique si fécond et si mal exploité. (2)

L'Émir ne répondait qu'en articulant négligemment quelques exclamations : « Si Dieu le veut, ou, s'il plait à Dieu, etc. » Son

(1) Louis Blanc. — O. C.

(2) Martimprey. — O. C.

langage était doux, mais son œil était ardent, et il y avait sur ses lèvres et dans l'expression de son visage une affectation de dédain.

Le Général lui fit observer que le traité ne pouvant être mis en pratique qu'après ratification, la trêve serait favorable aux Arabes puisque tant qu'elle durerait on ne toucherait pas à leurs moissons sur pied, que l'Armée française aurait le droit de détruire dans le cas contraire. « Tu peux les détruire, si tel est ton désir, répondit l'Émir, et je t'en donnerai l'autorisation par écrit, si tu le veux, car l'Arabe ne manque pas de grains. »

Cette réponse ironique ne manquait pas de justesse, car on ne comptait plus les riches moissons brûlées sur pied avant d'avoir fait quelque progrès dans ces luttes épiques de la conquête.

Cependant un incident vint relever la fierté contenue du représentant de la France.

L'entretien terminé, le Général s'était levé tandis que l'Émir affectait de rester assis le laissant debout devant lui.

Blessé au vif par ce procédé hautain, le général lui fit dire par l'interprète Brahemscha qu'en face du représentant de la France, il ne convenait pas qu'il restât assis et, au même instant le saisissant par la main et l'attirant à lui brusquement, il le remit sur pied en lui disant : « Mais relevez-vous donc ! ».

Les officiers français spectateurs de cette scène furent charmés de cette inspiration d'une âme impérieuse et intrépide ; mais les Arabes, par un long murmure, laissèrent percer leur étonnement.

Quant à l'Émir, saisi d'un trouble involontaire, il se retourna sans rien dire, sauta sur son cheval et regagna son escorte.

Le général Bugeaud, que rien ne pouvait intimider, s'avança pour mieux juger de l'importance de ce grand rassemblement presque tout composé de cavalerie, pendant que les Arabes, acclamant leur Sultan poussaient un hourrah frénétique, prolongé par l'écho, de colline en colline. Par un hasard des plus singuliers un violent coup de tonnerre y répondit, faisant ainsi cesser ces indécentes clameurs.

Le soir même les troupes françaises étaient rentrées au camp de Rachgoun.

Les clauses contradictoirement débattues du traité de la Tafna étaient les suivantes :

1° Évacuation de Tlemcen et cession d'une partie du matériel qui s'y trouvait ;

2° Évacuation de l'établissement de la Tafna ;

3° Autour d'Oran, concession à la France d'un terrain ainsi délimité : A l'est, la Macta de son embouchure jusqu'à la sortie des marais ; de ce point une ligne droite aboutissant à l'extrémité est du grand lac salé (Sebgha), prolongée par le bord sud jusqu'à son extrémité occidentale ; de là une perpendiculaire au cours du Rio-Salado, aboutissant vis-à-vis du marabout de Sidi-Saïd ; enfin le cours du Rio-Salado jusqu'à la mer limitait à l'ouest la généreuse concession que l'Émir faisait à la France.

La plaine de la M'léta qui renfermait les territoires de nos fidèles alliés les Douair et les Sméla, était en dehors de cette délimitation au grand désespoir de ces braves gens ;

4° Autour de Mostaganem et d'Alger, le traité restreignait notre domination dans les mêmes proportions.

Voici, au surplus, le texte même de ce néfaste traité :

Article premier. — L'Émir Abd-el-Kader reconnait la souveraineté de la France en Afrique.

Art. 2. — La France se réserve, dans la province d'Oran :

Mostaganem, Mazagran et leurs territoires ; Oran, Arzew, plus un territoire délimité.

Dans la province d'Alger : Alger, le Sahel, la plaine de la Mitidja avec Blida, Koléa et leur territoire.

Art. 3. — L'Émir administrera la province d'Oran, celle de Tittery et la partie de celle d'Alger qui n'est pas comprise, à l'ouest, dans les limites indiquées à l'article 2.

Il ne pourra pénétrer dans aucune partie de la Régence.

Art. 4. — L'Emir n'aura aucune autorité sur les musulmans qui voudront habiter sur le territoire réservé à la France ; mais ceux-ci resteront libres d'aller vivre sur le territoire dont l'Émir a l'Administration, comme les habitants du territoire de l'Emir pourront s'établir sur le territoire français.

Art. 5.— Les Arabes vivant sur le territoire français exerceront librement leur religion. Ils pourront y bâtir des mosquées et suivre en tous points leur discipline religieuse, sous l'autorité de leurs chefs spirituels.

Art. 6. — L'Emir donnera à l'armée française : trente mille fanègues d'Oran de froment, trente mille fanègues d'Oran d'orge, cinq mille bœufs. Cette livraison se fera à Oran par tiers.

Art. 7. — L'Emir achètera en France, la poudre, le soufre et les armes dont il aura besoin.

Art. 8. — Les Koulouglis qui voudront rester à Tlemcen, ou ailleurs, y posséderont librement leurs propriétés et y seront traités comme les Hadar.

Ceux qui voudront se retirer sur le territoire français pourront vendre ou affermer librement leurs propriétés.

Art. 9. — **La France cède à l'Emir : Rachgoun, Tlemcen, le Méchouar et les canons qui étaient anciennement dans cette citadelle.**

Art. 10. — Le commerce sera libre entre les Arabes et les Français, qui pourront s'établir réciproquement sur l'un ou l'autre territoire.

Art. 11. — Les Français seront respectés chez les Arabes, comme les Arabes chez les Français.

Les fermes et les propriétés que les Français auront acquises ou acquerront sur le territoire arabe leur seront garanties.

Ils en jouiront librement, et l'Emir s'oblige à rembourser les dommages que les Arabes leur feraient éprouver.

Art. 12. — Les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus.

Art. 13. — L'Emir s'engage à ne concéder aucun point du littoral à une puissance quelconque, sans l'autorisation de la France.

Art. 14. — Le commerce de la Régence ne pourra se faire que dans les ports occupés par la France.

Art. 15. — La France pourra entretenir des agents auprès de l'Emir et dans les villes soumises à son administration, pour servir d'intermédiaires près de lui aux sujets français, pour les

contestations commerciales ou autres qu'ils pourraient avoir avec les arabes.

L'Emir jouira de la même faculté dans les villes et ports français.

Ainsi, la paix était faite ; mais à quel prix ! La France donnait à l'Emir toute la province de Médéa, la région de Mascara et retirait ses troupes de Tlemcen, en détruisant, peu après son édification, l'établissement de la Tafna qui avait coûté tant d'or et de sang.

La colonie était dès lors cernée par deux ennemis implacables : Abd-el-Kader d'une part, Achmed-Bey de l'autre. Tous ces vastes territoires, en dehors des quelques points occupés par nous, étaient livrés à Abd-el-Kader, depuis la province de Constantine jusqu'à la frontière du Maroc.

Le traité lui donnait plus encore : il lui donnait du temps ; et la France apprit bientôt à ses dépens qu'avec du temps et du génie, le fils de Mahi-Eddin savait tout créer et tout entreprendre.

Le général Bugeaud fut désavoué par les Chambres, par l'opinion publique et surtout par l'Armée d'Afrique, dont le gouverneur général se fit l'éloquent interprète :

« Cette convention semble inexplicable, s'écriait le général Damrémont resté étranger à ces négociations ; elle soulève mille objections ; on recherche les causes qui ont amené un résultat aussi imprévu, aussi fâcheux et les conséquences qui s'en suivront pour la puissance et la durée de notre établissement dans le nord de l'Afrique.

» Cette convention rend l'Emir souverain, de fait, de toute l'ancienne Régence d'Alger, moins l'espace étroit qu'il lui a plu de nous laisser sur le littoral, autour d'Alger et d'Oran. Elle le rend souverain indépendant, puisqu'il s'est affranchi de tout tribut, que les criminels des deux territoires seront rendus réciproquement et qu'il entretiendra des agents diplomatiques chez nous, comme nous en entretiendrons chez lui.

» Et c'est lorsqu'on a réuni à Oran 15.000 hommes de bonnes troupes, bien commandées, abondamment pourvues de toutes choses ; lorsque des dépenses considérables ont été faites, lorsqu'une guerre terrible, une guerre d'extermination a été annon-

cée avec éclat, que, sans sortir l'épée du fourreau, au moment où tout était prêt pour que la campagne s'ouvrit avec vigueur, c'est alors, dis-je, que tout à coup on apprend la conclusion d'un traité plus favorable à l'Emir que s'il avait remporté les plus brillants avantages, que si nos armées avaient essuyé les plus honteux revers, que pouvait-il exiger ; que pouvait-on lui accorder de plus, après une défaite totale ? »

Le 4 juin, après avoir détruit et évacué les fortifications de Rachgoun si péniblement édifiées, le corps expéditionnaire fut dirigé sur Tlemcen et de là rentra à Oran.

L'héroïque garnison du Méchouar, ce bataillon d'élite commandé par le capitaine Cavaignac, qui avait enduré, pendant un si long blocus, toutes sortes de privations, rentra enfin à Oran avec quelques centaines de Koulouglis fidèles qui fuyaient le despotisme de l'Emir. Un bataillon du 47e de ligne fut laissé au Méchouar jusqu'au 12 juillet, jour où l'on fit la remise aux troupes de l'Emir de cette citadelle si longtemps convoitée et que la guerre ne leur eût jamais donnée.

Le capitaine Cavaignac fut alors promu chef de bataillon, grade qu'il n'avait pas voulu accepter, tant que la promesse d'avancement d'un grade à tous les officiers de son bataillon n'avait pas été tenue.

C'est ainsi que fut conclu le traité de la Tafna, digne pendant de celui qui devait être signé à Marnia huit ans plus tard, après la victoire d'Isly et qui consacrait, de la façon que l'on sait, la délimitation de notre frontière du côté du Maroc.

---

## III. — Affluents de la Tafna

Sur sa rive droite, la Tafna ne reçoit, depuis son origine jusqu'à la plaine de Marnia, que des petits cours d'eau torrentueux de peu d'importance, descendant des montagnes en temps de crue et souvent à sec pendant l'été.

Dans la plaine de Marnia et de Remchi, elle reçoit : 1° l'oued Barbata ou Souffinirof, qui a son origine dans la forêt d'Ahfir, passe à Aïn-Sabra et se jette dans la Tafna au-dessous d'Hammam-bou-Ghrara.

2° L'oued Guettara, un peu plus bas, auquel les rouliers ont donné le nom de : *ravin des voleurs*, à cause de sa profondeur très encaissée.

3° L'oued Zitoun, qui reçoit lui-même l'oued Bou Messaoud, sa branche principale, et qui descendent, le premier d'Ahl-Zelboun et le second des Béni-Mester.

4° L'oued Isser, appelé quelquefois l'Isser occidental, dont la description viendra plus loin avec les détails quelle comporte.

5° L'oued Lomba, dans la plaine de sidi Amara ; enfin, 6° le Faïd-el-Ateuch, qui se jette dans la Tafna à la Platrière.

Sur sa rive gauche, la Tafna reçoit : 1° l'oued Taout-Lala, qui prend sa source près de Temfouret, arrose des jardins et la prairie de l'Etat dite : Merdja ; cet oued reçoit, à droite dans la prairie, un petit cours d'eau, l'oued Deïlan. Le Taout-Lala coule de l'est à l'ouest jusqu'à son confluent avec la Tafna, situé au milieu d'un petit bois. Son cours est de 8 à 10 kilomètres bordé en partie par des jardins et des lauriers-roses.

2° L'oued-Sebdou, qui prend sa source à *Raz-el-Oued Sidi-el-Frid*, coule vers l'est sur une longueur de 4 à 5 kilomètres, contourne le côté nord du fort de Sebdou et se dirige ensuite vers l'ouest où, après deux kilomètres de parcours, il se jette dans la Tafna, au lieu dit : *Melk-el-Louidan*. L'oued Sebdou reçoit à droite : L'oued-el-Hadjar dont l'origine remonte vers le sud, jusqu'au défilé de Djebs et côtoie la route d'El-Aricha. L'oued Guettara, qui prend sa source à *Guelt-Faradji* et se joint à l'oued-el-Hadjar pour former une cascade d'une dizaine de mètres de haut, formée par un ressaut de rochers à l'entrée de Sebdou. L'oued Guelt-el Klab est un troisième affluent de l'oued Sebdou ; il prend sa source à sept ou huit kilomètres au S.-E. du village dans un défilé du même nom.

3° L'oued Tafrent, qui a son origine sur le versant oriental du Raz-Asfour de Gar-Rouban, à une altitude de 1589 mètres et porte d'abord le nom d'oued Asfour. Cette première branche se

dirige vers le sud-est et se joint à l'oued ben Aziz près du col de Ramla (point frontière), après avoir reçu les eaux de la source Aïn Lamori. De là, il se dirige vers le nord-est, et reçoit à sidi-Mella les eaux de la source de Tafrent, qui lui a donné son nom. Il passe près d'un ancien camp retranché en ruines, sur le versant nord du djebel Kadda, entre les sources d'Aïn-Mareb et d'Aïn-Berdade. Il reçoit, un peu au-dessus du village kabyle de Zenaga, l'oued Froussa, formé par la source de ce nom, située sur sa rive gauche ; et à droite, l'oued Hallouf qui arrose le village de Mazer. Toute cette vallée est couverte d'abondantes sources, parmi lesquelles nous citerons : à gauche, Aïn-Tidgar, Aïn-el-Oust, Aïn-Seviroul, Aïn-Bezara, Aïn-Tazarine, Aïn-Chouket, Aïn-Boudfane, Aïn-Tirifis, Aïn-Zroukian, Aïn-Rachia. A droite : Aïn-M'rah, près de Mazer, Aïn-Ladoura, Aïn-Hallouf, Aïn-el-Oust, Aïn-Louriech, Aïn-Méchamich, Aïn-Mali, Aïn-el-Hadjar, Aïn-Taga.

A partir de Mazer, le cours d'eau prend le nom d'oued Khrémis et arrose les villages de : Beni Achir, Oulad Moussa, El Krémis, Oulad Arbi, Beni Hamou, et se jette enfin dans la Tafna, au pied du village de Beni Bahdel et à quelques kilomètres au-dessous de Zara.

L'oued Tralimet, grand ravin très encaissé, se jette dans la Tafna aux abords de la Smala de sidi-Medjaed. Il vient du côté de sidi Zaher, et ses bords sont garnis de tamarix et de lauriers-roses.

La Mouilah prend sa source au Maroc et vient faire sa jonction avec la Tafna près des bains chauds d'Hammam Bou-Ghrara.

C'est le plus fort affluent de la rive gauche. Ce cours d'eau est formé, sur la frontière marocaine, à l'endroit où l'on vient de construire un barrage réservoir pour les irrigations et l'alimentation de Marnia, par deux branches principales, l'une venant du N. O. qui porte le nom de Ras-Mouilah (tête de la Mouilah) et l'autre venant de la plaine des Angad, au sud. Sur une faible partie de son parcours et principalement vers son confluent, on a donné le nom d'oued Bou-Naïm à cette dernière branche, qui n'est autre que l'oued Isly qu'elle porte plus en amont jusqu'au dessus de la ville d'Oudjda.

On sait que l'Isly a été immortalisé par la brillante victoire remportée le 14 août 1841 par le maréchal Bugeaud sur les marocains.

Nous raconterons plus loin les détails de cette action de guerre mémorable dans les annales de l'Armée d'Afrique et qui eut pour cause, apparente, la construction du fort de Marnia.

La Mouilah reçoit à son tour sur sa rive droite : l'oued Ouerdefou, qui arrose Marnia et sur sa rive gauche, l'oued Bou-Selet qui descend du col de Bab-Thaza.

Les autres affluents de la rive gauche de la Tafna, sont : l'oued Djebel Filhaoucen, l'oued Bou-Kiou, l'oued Dahman, l'oued Chia, l'oued Dieb, l'oued ben Djelloul et l'oued Ecod-el-Mâ, qui descendent du massif montagneux des Trara et dont il a été fait mention antérieurement.

Comme on le voit, le bassin de la Tafna est très étendu, il couvre entièrement les parties nord ouest et sud de l'arrondissement de Tlemcen.

Il arrose les territoires des communes mixtes de Sebdou, Marnia et Remchi ; et vers son embouchure, la commune de plein exercice de Béni-Saf.

# CHAPITRE II

## SEBDOU

### I. — Origine, histoire

La commune mixte de Sebdou a été constituée et remise à l'autorité civile le 1er octobre 1880.

Elle a été formée avec Sebdou, village routier, sorte de colonie militaire qui s'est formée peu à peu au pied de la redoute, et les territoires des Oulad Ouriach (Sebdou), des Beni Hédiel ou Aïn-Ghoraba, des Azaïls (fraction des Béni-Snous), des Ahl bel Ghafer et des Oulad Hammou.

On lui a rattaché par la suite le douar-commune des Béni-Ournid avec le centre de Terni, provenant de la Commune mixte de Remchi, et en dernier lieu, les territoires de Tameksalet, des Oulad Addou et de Zaouïa Sidi Ahmed, prélevés sur le territoire de commandement de Marnia.

Antérieurement à 1880, le cercle de Sebdou était administré par un commandant supérieur, maire de la Commune indigène ; ce poste militaire avait pour annexe El Aricha, qui formait notre avant-garde dans le sud,

Sebdou est situé à 38 kilomètres au sud de Tlemcen, à l'extrémité ouest de la plaine des Oulad Ouriach. Il portait autrefois le nom de *Tafaroua*, nom donné à la plaine qui s'étend à l'est jusqu'à Aïn-Tébouda ; mais, du temps d'Abdelkader, il prit le nom de Sebdou, qui signifie *la lisière*, selon les uns, *terre nue*, *stérile*, selon les autres. Sebdou signifie également dans le langage des anachorètes : cilice en poil de chèvre qui n'est pas garni de bure.

Enfin, Sebdou pourrait bien être une corruption de *Sebdoui*, qui signifie : *prairie dont l'herbe a été broutée en partie par les animaux.*

Sebdou faisait partie de cette ligne de postes fortifiés que l'Emir Abd-el-Kader avait élevés sur la lisière du Tell, afin d'enserrer nos colonnes et qui était jalonnée, dans la province d'Oran, par Saïda, Tiaret et Thaza. Le poste se composait d'une redoute en terre élevée par les Arabes sur un mamelon situé au nord-ouest du fort actuel, sur la rive gauche de l'oued Sebdou, touchant le marabout de sidi-Moussa.

Dans l'intérieur de cette redoute en terre s'élevait une construction rectangulaire en mauvaise maçonnerie, aujourd'hui en ruines, qui est connue sous le nom de : maison du Caïd

Lorsque le général Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, s'était présenté devant Tlemcen, le 30 janvier 1842, la ville avait été évacuée et le khalifat de l'ouest, El Bou-Hamedi, qui en était le gouverneur, avait violemment expulsé de leurs demeures les habitants : Coulouglis, Hadars et juifs, qu'il avait contraints à le suivre dans sa retraite jusqu'à Sebdou. Cette misérable population, mourant de faim, manquant de tout, s'était logée dans des grottes, sortes de tanières que l'on peut voir encore aux environs de Sebdou et sur les deux rives de la Tafna. Une partie de ces grottes borde le chemin aux abords du pont actuel.

Après s'être emparé de Tlemcen et avoir poussé une pointe chez les Ouled Riah, jusqu'à Sidi Medjaed, où il battit Abd-el-Kader accouru, mais trop tard, au secours de Tlemcen, le général Bugeaud se porta sur Sebdou. Il y arriva le 9 février et détruisit immédiatement le fort après une vigoureuse canonnade.

Comme toujours, Bou-Hamedi ne l'y avait pas attendu : il avait évacué, la veille, ce poste, où l'on trouva sept pièces de canon, dont deux avaient été récemment fondues à Tlemcen.

Les fuyards emmenant avec eux les populations expulsées de la ville s'étaient répandus au loin dans la vallée des Béni-Snous, se réfugiant dans les villages kabyles du Kef, de Bahdel et jusqu'à Mazer, où le général Bedeau ira bientôt les déloger.

Ce dernier, appelé à prendre le commandement de la subdivision de l'ouest, s'installa à Tlemcen, après avoir reçu les instructions du gouverneur général, qui ne tarda pas à regagner Alger.

Arrivé à Tlemcen le 24 février, le général Bedeau se mit immédiatement en campagne.

Pour ne pas laisser à Abd-el-Kader le temps de réagir et pour contrebalancer la présence de l'Emir sur les tribus nouvellement soumises, il descendit vers le nord, traversa les Ghossels et se présenta devant Nédroma, ainsi que nous l'avons vu dans l'historique de cette petite capitale des Trara.

Les Béni-Snous, retranchés dans leurs montagnes, conservaient encore une attitude hostile, continuant à retenir de force les habitants de Tlemcen, empêchés de regagner leurs demeures, que nous avions grand intérêt à repeupler. La colonne du général Bedeau, précédée du goum de Mustapha ben Ismaël, pénètre dans leur pays par la vallée de la Tafna, qu'elle remonte et se dirige sur le village du Kef, où il arrive le 11 mars.

Les habitants ayant fait des préparatifs de défense sur la rive droite de la Tafna, couronnent, au nombre de 5 à 600, les hauteurs escarpées qu'ils supposent inaccessibles.

Le chef de bataillon Mac-Mahon, qui commande le 10e bataillon de chasseurs à pied, reçoit l'ordre de tourner les escarpements par la droite, soutenu par un bataillon du 56e de ligne. La gauche est tournée par le bataillon du 26e de ligne, tandis que les cavaliers Douair et Sméla, commandés par Mustapha ben Ismaël, attaquent par la vallée.

Mustapha fait mettre pied à terre à ses cavaliers et escalade les retranchements. Les autres troupes, qui ont tourné la position, arrivent avec une telle assurance, et profitent si bien de tous les accidents du terrain, que les kabyles du Kef, bien que secourus par les gens des environs, évacuent le village dès la première fusillade. Les rochers qui bordent la Tafna sont traversés rapidement ; les troupeaux sont pris, ainsi qu'une grande partie des familles de Tlemcen retenues en cet endroit, et les défenseurs du village, acculés à un col étroit en opérant leur mouvement de retraite, s'enfuient en laissant 45 cadavres sur le terrain.

Le village est détruit, après avoir été pillé et mis à sac par les cavaliers de Mustapha.

Les autres centres de population, véritables nids d'aigle, perchés dans les gorges de ces difficiles montagnes, épouvantés par ce vigoureux exemple, se rendent à discrétion et sont épargnés.

Seul le village de Mazer, situé au fond de la vallée du Khrémis près de l'oued Tafrent, et qui est atteint par la colonne, le lendemain 12 mars, offre une certaine résistance. Il est enlevé de vive force par un bataillon du 56e de ligne et aussitôt brûlé de fond en comble.

Le 13 mars, le général Bedeau rentre à Tlemcen, ramenant les habitants fugitifs de cette ville, après avoir soumis et pacifié toute la contrée des Béni-Snous qui avoisine Sebdou.

Les troupes qui avaient pris part à cette petite expédition chez les Béni-Snous étaient composées comme suit ;

Un bataillon du 26e de ligne ; Deux bataillons du 56e de ligne ; Le 10e bataillon de chasseurs à pied ; Deux sections d'artillerie de montagne ; 500 cavaliers réguliers du général Mustapha ben Ismaël.

Abd-el-Kader, qui avait fui devant nos troupes, chassé de toutes parts du territoire limitrophe du Maroc, avait pris la direction de la vallée du Khrémis et franchi le col de Méchamich, abandonnant à leur triste sort les Béni-Snous, qui n'avaient cessé de le soutenir. Il s'établit en territoire marocain, dans la belle vallée de Missiouin, au sud et non loin d'Oudjda, vallée qui fait communiquer le Tell avec les Hauts-Plateaux.

C'est là qu'il tenta de reconstituer sa Deïra. Dans sa détresse, il cherchait à se concilier le gouvernement marocain, pressentant sans doute que le règlement de la délimitation de la frontière entre cet empire et l'Algérie ne manquerait pas d'amener des complications qui ne pourraient se dénouer que par la force des armes.

C'est aussi en prévision d'une campagne sur la frontière du Maroc, que le général de Lamoricière, commandant la division d'Oran, envoya, en novembre 1843, le commandant d'Etat-major de Martimprey, étudier le pays le long de la frontière.

« La fondation du fort de Sebdou date de cette époque, dit Martimprey, à qui nous laissons la parole.

» Je fus envoyé avec un bataillon du 15e léger pour reconnaître la direction à donner à la route qui mettrait le poste de Sebdou en communication avec Tlemcen.

» Le capitaine Gaubert, chef du Génie de la subdivision, faisait partie de cette reconnaissance.

» Nous arrivâmes à une mauvaise conclusion, en indiquant un tracé passant par le marabout de Lalla-Setti. On dut, plus tard, au prix de nouveaux travaux, ouvrir la voie par Mansourah.

» L'occupation de Sebdou ne présenta rien de particulier et ne fut pas contestée ; le capitaine de Lourmel fut chargé d'organiser la nouvelle place et de présider à la construction du fort. »

Ainsi fut fondé Sebdou, en janvier 1844.

*(A suivre.)* J. CANAL.

# GÉNÉRALITÉS NUMISMATIQUES

Il n'est pas de science qu'on ne puisse rattacher par quelque point de la philosophie, et dont l'étude ne puisse être utile à tous ceux qui aiment à généraliser leurs connaissances.

La numismatique est une science qu'on abandonne aux érudits, aux amateurs et aux curieux, tandis que l'application qu'on en peut faire est intéressante pour tous ceux qui ont le goût des sciences, des lettres et des arts.

Et c'est sur cette terre d'Afrique, — si féconde en souvenirs, où abondent les ruines romaines et qui renferme dans son sein tant de trésors ignorés, — c'est en Algérie, qu'on devrait rencontrer le plus grand nombre de numismatistes, désireux de découvrir et de conserver les vestiges du passé, l'histoire la plus authentique des peuples.

Il ne faut pas voir seulement dans les as, les statères et les dariques, dans les monnaies de Syracuse ou celles d'Athènes, un métal frappé dans un temps éloigné, devenu rare parce que les siècles en ont détruit la plus grande partie, et curieux parce que les fragments qui sont arrivés jusqu'à nous sont couverts de rouille et presque effacés.

On n'y prendra un réel intérêt que si l'on trouve sur une pièce de monnaie la trace de l'art naissant dans un

pays où il a produit ensuite des merveilles, si l'on découvre le rapport qu'il y a entre cette monnaie primitive et celle qui a circulé dans des temps de luxe et d'opulence, si l'on peut établir une balance entre la valeur de cette monnaie et celle de la nôtre, et si, par ce moyen, l'on passe à des rapprochements utiles sur l'économie politique, le commerce et les mœurs des peuples.

On voit la monnaie abonder dans un pays, être rare dans un autre ; briller ici par la richesse du métal, là par sa belle exécution. Chez un peuple, elle annonce ses droits et constate sa liberté, elle est chez un autre la preuve de son asservissement ; on l'a quelquefois avilie, en y gravant les titres que la bassesse et l'adulation ont inventés pour la puissance ; plus souvent elle s'anoblit par l'effigie des héros et par celle des bienfaiteurs des hommes.

La monnaie des anciens n'avait pas l'uniformité de la nôtre : consacrée par la Religion et exécutée sous l'influence des arts, elle devient pour nous en même temps historique et poétique Elle poursuit mille sujets d'observations, et il est impossible de l'examiner et de l'étudier, sans se croire transporté soi-même au milieu des pays et des siècles d'où elle nous est parvenue.

La mythologie tout entière respire dans la numismatique. Les dieux nous apparaissent sur le métal qui leur fut consacré : chaque contrée nous a conservé le sien. Athènes nous montre sa Minerve telle que Phidias l'avait sculptée ; La Crète, berceau de Jupiter, offre son dieu à nos hommages ; Apollon tient encore sa lyre dans cette Delphes qu'il remplissait de ses oracles, et le temple détruit d'Ephèse a vu s'échapper de ses ruines la Diane que les médailles apportent jusqu'à nous.

L'étude de la numismatique est surtout nécessaire à l'archéologie.

Les médailles indiquent le nom de provinces, de villes, de municipes, dont sans elles on ignorerait l'existence.

On y trouve des représentations réelles ou allégoriques des évènements ; elles en déterminent l'époque d'une manière certaine.

Elles donnent des séries complètes de rois inconnus dans l'histoire.

Elles offrent les noms et les titres des princes et des magistrats, et présentent leurs portraits fidèles.

On y voit les différentes divinités avec des attributs et des surnoms singuliers, les instruments et les cerémonies de leur culte, le costume des prêtres, enfin tout ce qui a rapport aux usages religieux, civils et militaires.

Les médailles peuvent servir à l'histoire de l'art. On y trouve la représentation de plusieurs monuments célèbres, dont les uns existent encore, dont les autres ont été détruits par le temps.

On peut y suivre les différentes époques des différents styles, prendre une idée des progrès de l'art chez les peuples barbares.

Si les auteurs anciens éclaircissent les monuments, les monuments à leur tour éclaircissent les auteurs anciens. Les uns racontent le fait, les autres en présentent le tableau.

C'est surtout dans la sculpture et dans la gravure des médailles que les anciens sont encore nos maîtres. De constants efforts pourraient enfin nous rendre supérieurs dans cette partie, comme nous le sommes devenus dans plusieurs autres, et c'est en faisant une étude plus particulière de la numismatique ancienne que l'on y parviendra.

C'est en sortant des cabinets des curieux et de l'enceinte sévère des musées, pour se répandre dans les classes, dans les ateliers et dans les bibliothèques, que cette science peut prendre un nouvel essor, et que de sa publicité doit naître sa splendeur.

Nous n'avons pas la prétention de faire un cours de numismatique ancienne ; il nous suffit d'appeler l'attention sur une science qui, depuis le dernier siècle, s'est élevée à

la hauteur de toutes celles que l'on cultive aujourd'hui avec éclat et de prouver que la connaissance des médailles — plus particulièrement des monnaies antiques grecques et romaines — offre aujourd'hui des résultats importants et utiles aux lettres et aux arts, par les veilles et les travaux des savants les plus distingués de notre époque, dignes successeurs des Vaillant, des Spanheim, des Eckhel, des Barthelemy, des Mionnet et des Cohen.

La numismatique se divise comme l'histoire : la numismatique ancienne finit avec l'Empire d'Occident ; la numismatique du moyen-âge commence avec Charlemagne ; la numismatique moderne à la renaissance des lettres.

C'est à la première de ces trois parties que doivent s'appliquer les observations précédentes. Nous ne parlerons point de l'époque moderne, dont les monnaies n'ont, à notre avis, ni caractère spécial, ni grand intérêt.

Nous dirons cependant quelques mots sur la fabrication et sur la valeur comparée des monnaies au moyen-âge, afin de faire ainsi profiter les lecteurs du *Bulletin* du résultat des recherches auxquelles nous ont entraîné la détermination et le classement d'un stock de monnaies du XII^e^ et XIII^e^ siècle, qui forment une série de notre modeste médailler.

Charles-le-Chauve avait établi huit hôtels des monnaies, chacun dirigé par un maître, sous l'inspection des maîtres royaux. Les officiers de gardes, contre-gardes, essayeurs, tailleurs, ouvriers et monoyeurs remontent à 1214.

Les ouvriers des monnaies se choisissaient eux-mêmes leurs maîtres ou *rois* ; ils n'étaient justiciables que de ces chefs pour tout délit ou crime qui n'entraînait pas la perte d'un membre, c'est-à-dire pour tout autre que ceux de rapt, meurtre ou incendie ; l'obligation de l'ost et de la chevauchée ne les atteignait point. Le garde de la monnaie devait jurer « que les trousseaux ou piles que li a tailleur

« de la monnaie lui baudra, il le gardera bien et loiaument « et ne le baillera à nulli, fors que as monnoiers qui la « monnoie monnoieront. »

Toutes les pièces étaient frappées au marteau ; l'empreinte recevait sept ou huit coups, qui se nuisaient souvent les uns aux autres, et devaient faciliter la contrefaçon.

Un autre abus dépréciait la monnaie royale, mais on y porta remède, c'était la multiplicité des monnoyages de fiefs ecclésiastiques et laïcs. En 1262, Louis IX ordonna que le roi serait averti quatre mois d'avance par les seigneurs, lorsqu'ils voudraient entreprendre une refonte; ce délai donnait le temps de faire écouler les anciennes monnaies. De plus ce prince restreignit par ses ordonnances le cours des monnaies féodales à la terre du seigneur, réservant le cours général pour la monnaie royale exclusivement. Quant à ceux qui n'avaient pas le droit de battre monnaie, l'usage de toutes espèces, autres que celles du roi, leur fut interdit.

L'alliage commença dès le règne de Philippe Ier. La matière frappée provenait de diverses sources ; on refondait les anciennes monnaies des siècles précédents, on faisait venir par échange des lingots d'argent des pays étrangers, on mettait à contribution les trésors des églises, et l'on exploitait en France quelques mines dédaignées maintenant, comme les mines d'argent de Saint-Dié et celles de l'Argentière.

Louis VII avait le premier fait empreindre des figures pédestres sur la monnaie ; Philippe-Auguste s'y fit également représenter quelquefois. Une pièce du seigneur de Bourbon, que nous possédons, frappée de 1108 à 1180, porte l'effigie et le titre du roi Louis VI ou Louis VII, ce qui arrivait assez souvent sur les monnaies des barons.

La pièce de monnaie appelée *cache* portait au revers : *Pax et honor forquie morlacis*. « Paix et honneur à la fourquie de Morlas », c'est-à-dire à la maison seigneuriale

de Morlas, où, dès 940, les vicomtes de Béarn fabriquaient des monnaies d'or.

Les initiales romaines S. P. Q. R. qu'on lisait sur la monnaie de Champagne, et ces mots au revers : *Roma caput mundi* n'étaient-ils qu'une imitation de médailles anciennes ? La même inscription qui se trouve sur les pièces de Charles d'Anjou, avec le lion surmonté de l'écu de Provence, s'explique naturellement lorsqu'on se rappelle que ce prince fut investi de la dignité de sénateur de Rome.

Quelques deniers tournois du règne de Saint-Louis offrent un dessin dans lequel on n'aurait dû voir, ce nous semble, que l'imitation conventionnelle de l'Eglise abbatiale de Saint-Martin de Tours, lieu où ils furent frappés. On a cru que les *bernicles*, instrument de torture mentionné par Joinville, dans son récit de la croisade en Egypte, y étaient représentés. Il n'est guère plus admissible qu'on puisse retrouver dans ces signes les tours de Castille, comme allusion aux armes de la reine Blanche.

Parmi les monnaies qui avaient cours aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, nous citerons comme monnaies royales :

*L'aignel,* ou denier d'or à l'aignel, valant 12 sols 6 deniers tournois et portant la figure d'un agneau ;

*Le florin d'or,* avec les noms de Louis et de Philippe, décoré d'un lis semblable à celui des pièces florentines du même nom ;

*L'obole d'or*, qui valait 5 sols tournois ;

*Le denier :* sous Saint-Louis il n'était plus que de billon, c'est-à-dire mélangé de cuivre avec 6 grains et demi d'argent ;

*La maille*, ou obole, formant la moitié du denier.

La nomenclature des monnaies des barons et des prélats nous entraînerait beaucoup trop loin.

En monnaie de nos jours la valeur moyenne du marc d'argent fin, non monnayé, est d'environ 53 francs. Le poids du marc de Paris n'a pas varié sensiblement, de sorte qu'en comparant ce qu'il valait au temps des croisades avec ce qu'il vaut maintenant, on peut en déduire la valeur approximative du *sol* et du *denier*. (1).

En 1144, lorsque le marc d'argent non monnayé valait 40 sols tournois (ce qui mettait le sol à peu près à 1 fr. 32 cent. de notre monnaie), ce marc pouvait valoir 32 sols parisis (le sol à 1 fr. 65 cent.)

En 1158, lorsque le marc valait 53 sols 4 deniers tournois (le sol faisant environ 99 cent.), ce marc pouvait valoir 42 sols 8 deniers parisis (le sol 1 fr. 24 cent.)

En 1207, lorsque le marc valait 50 sols tournois (le sol faisant environ 1 fr. 6 cent.), ce marc pouvait valoir 40 sols parisis (le sol à environ 1 fr. 32 cent.)

En 1266, lorsque le marc valait 54 sols 7 deniers tournois (le sol environ à 97 cent.), ce marc pouvait valoir 43 sols 8 deniers parisis (le sol à 1 fr. 21 cent.)

On comprend que ces évaluations ne sont qu'approximatives. En appliquant ces évaluations approximatives à divers objets dont les prix nous ont été transmis, on pourra se faire une idée, à peu près exacte, du rapport des mêmes sommes au moyen âge et au temps actuel, si l'on observe qu'elles exprimaient jadis, vu la rareté du numéraire et celle des produits commerciaux, une valeur relative quatre ou cinq fois plus forte que celle traduite ici en monnaie de nos jours.

---

(1) Voir Monteil. *Histoire des divers États*, I. — Sainte Foix. *Essais historiques*, I. — Le Blanc. *Traité des Monnaies*, 160-190. — Poheissen Dubuz *Monnaies des barons et prélats*.

— Relativement aux gages et loyers dans les cours du XII[e] et XIII[e] siècle :

L'entretien d'un cavalier aurait coûté au roi : 7 fr. 63 cent. par jour environ. — Celui d'un cavalier ordinaire 2 fr. 12 cent. (1)

Les gages d'un valet de charrue n'auraient été que de 13 fr. à 14 fr. par an ; le loyer d'une belle maison : 528 fr. par an. (2)

— Relativement au prix des objets mobiliers :

Un sac de charbon se vendait 7 à 8 centimes. — deux bouteilles de bon vin de Soissons 48 cent.

Une aune de belle toile pour draps et chemises ne coûtait qu'environ 1 fr. 32 cent. ; — une belle chemise de dame 1 fr. 41 cent.

La robe la plus riche d'un prince coûtait : 206 fr. 70 cent. ; — une robe simple : 38 francs ; — pour la façon d'une mantille, un tailleur ne pouvait prendre que 1 fr. 6 cent. (3)

— Henri III d'Angleterre, passant à Paris, dépensa 1000 livres pour frais personnels (environ 19,400 fr.).

Au couronnement de Saint-Louis, le vin, la table, la cire, les dépenses de la chambre du roi et de la reine, les gages et livraisons de l'hôtel montèrent à 4,333 livres (environ 91,859 francs.

Pour établir la proportion avec les temps modernes, on peut se rappeler que la ville de Paris seulement dépensa pour le sacre de Napoléon, 1,745,000 fr. et que le sacre de Charles X coûta 1,464,000 francs.

Il nous resterait pour compléter ce rapide examen des valeurs numéraires et des signes représentatifs du com-

(1) Beaumanoir. Chap. XXII, page 269.
(2) Legrand, Fabliaux II 356 (1156).
(3) Legrand, Fabliaux II.356 (1156).

merce, à faire connaître les mesures et les poids du moyen-âge ; mais malgré le titre de *Généralités*, sous la complaisance duquel nous avons abrité ces notes, nous avons dépassé les bornes que nous nous étions prescrites ; d'ailleurs les mesures et les poids du moyen-âge ont varié comme les monnaies, et, les monuments ayant péri pour nous, l'impression écrite ne fournit plus qu'une idée vague de l'échelle du passé.

F. DE CARDAILLAC.

# Inscriptions inédites de la province d'Oran

## AD ALBULAS

M. Bacquès, maire d'Aïn-Temouchent, a découvert, le 1er février dernier, une inscription qui établit la véritable synonymie des ruines romaines sur lesquelles cette ville est assise.

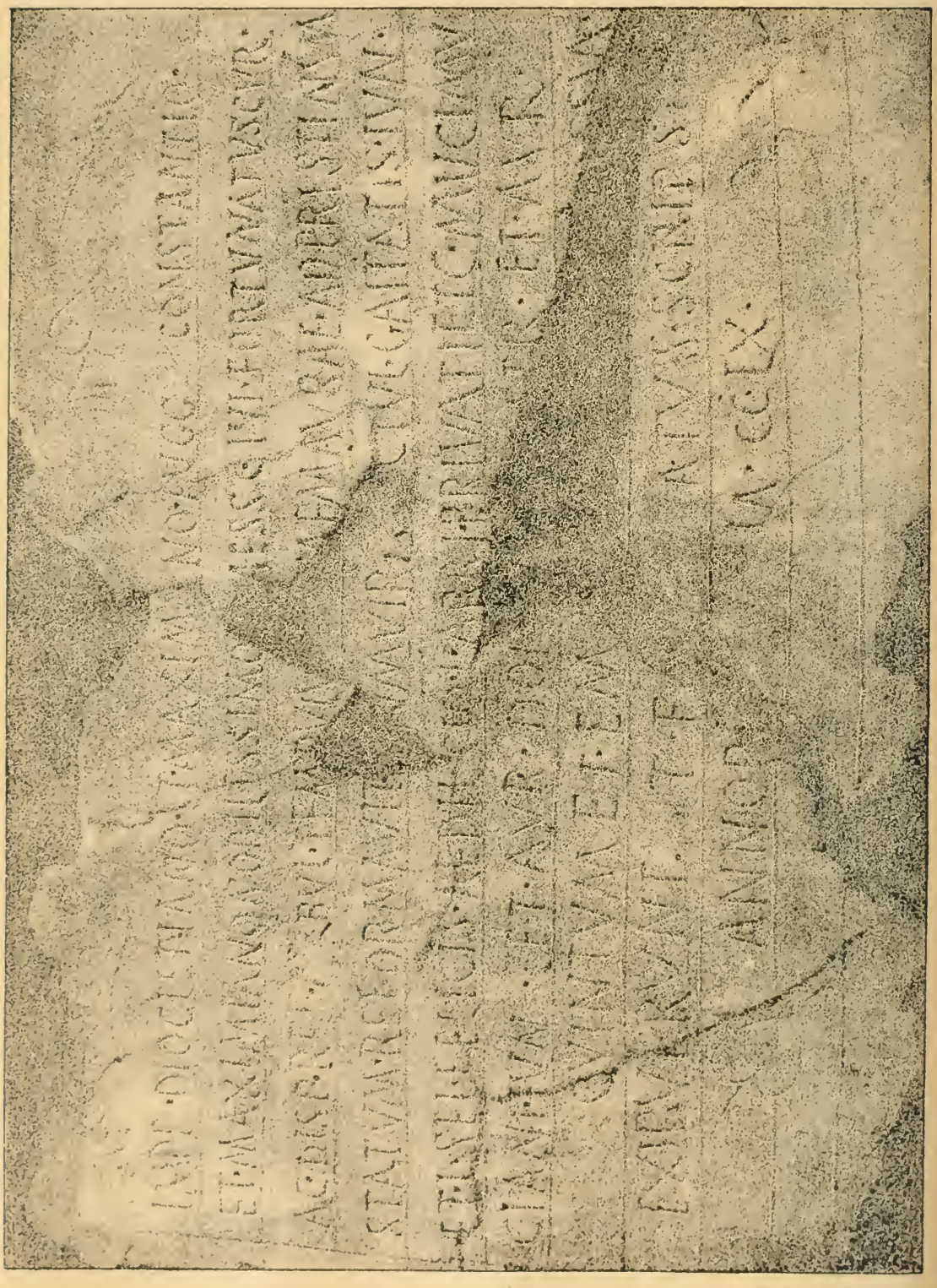
Ces ruines avaient été identifiées, en premier lieu, à celles de Timici, ville de la Maurétanie Césarienne mentionnée dans les *Tables de Ptolémée* et dans l'*Africa Christiana* de Morcelli. Mais cette synonymie ne s'appuyait que sur une certaine ressemblance de son, qui avait fait supposer que le nom de Temouchent n'était que la transcription barbare de celui de Timici. Elle fut abandonnée et remplacée par celle de *Safar*, à la suite de la découverte de deux inscriptions, l'une à Aïn-Temouchent, l'autre à Lamoricière *(Altava)*. La première, publiée au *Corpus I. L. t. III.*, sous le nº 9800, fut relevée sur une pierre sépulcrale où le défunt *Avius* était qualifié de *frater praefecti Safari*. La seconde *(Corpus I. L. tome III, nº 9835)* fit connaître que sous le règne du roi berbère *Masuna*, qui avait pris le titre de *roi des Maures et des Romains*, le préfet de ce prince à *Safar* avait fait édifier le Castrum d'Altava. On en déduisit que les ruines de *Safar*, qui ne pouvait être éloigné d'Altava, devaient correspondre à celles d'Aïn-Temouchent, où l'on avait retrouvé la tombe d'un *frère du préfet de Safar*. Cette synonymie parut acceptable, et elle fut adoptée, mais avec un point d'interrogation cependant, par les épigraphistes français et allemands.

Mais voici que la découverte de M. Bacquès vient mettre à néant l'une et l'autre de ces identifications, en révélant le véritable nom de l'antique cité.

La pierre qui porte l'inscription mesure 0m65 de haut. Elle a été trouvée, en cinq fragments, dans les déblais d'un égoût en construction, à 200 mètres environ à l'ouest de l'avenue qui relie la ville à la gare. Elle est très endommagée : un grand nombre de lettres ont disparu, mais la partie la plus importante de l'inscription est heureusement intacte.

En voici le fac-simile photolithographique :

N° 1123.



*Impp(eratoribus duobus) Diocletiano et Maxim[ia]no Augg*

*(ustis duobus) [et] Constantio et Maximiano Nobilissimo (pour Nobilissimis) [c]aess(aribus duobus), C(aius) Iul(ius) Fortunatus cur(ator) ac disp(unctor) reip(ublicae) [A]lbul(ensium) templu[m] (pour templum) [de]ac maurae ad pristinum statum reformavit, [du]umvir[at(u)] C(aii) Iul(ii) Gaitatis Iun(ioris) et L(ucii) Sci(i) Felicis; Aedilicio L(ucii) Arri(i) [P]ricati et C(aii) Muci(i) Muciani Iun(ioris) et Aur, Dom.....str. et Aur. Quintum et Em..... ssua ex(h)ibuerunt. T. F....atus scrips[it]. Anno P[rovinci]a (pour provinciae) 269 (de J.-C. 299 ).*

La *dea maura* de cette inscription est une divinité indigène, la *Diana Augusta Maurorum* de l'inscription de Sétif.

On voit que les ruines romaines d'Aïn-Temouchent sont celles d'*Albulae*, la station *Ad Albulas* de la voie romaine de *Calama* à *Rusucurru* de l'Itinéraire d'Antonin, dont la partie comprise dans les limites du département d'Oran est décomposée ainsi qu'il suit par le routier impérial :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Calama. | | | |
| Ad Rubrae..... | M. P. — XX | = 29k5 | |
| Ad Albulas ..... | M. P. — XXX | = 44k | = A. Temouchent |
| Ad Dracones..... | M. P. — XIIII | = 20k5 | |
| Ad Regias..... | M. P. — XXIIII | = 35k5 | = Arbal. |
| Tassacora ..... | M. P. — XXV | = 37k | |
| Castra Nova..... | M. P. — XVIII | = 27k | |
| Ballene praesidium. | M. P. — XX | = 29k5 | |
| Mina..... ... | M. P. — XVI | = 23k5 | = Ruines près de Relizane. |
| Gadaum Castra .... | M. P. — XXV | = 37k | |

Le document qui nous occupe est daté de l'année 299 de J.-C. A cette époque, l'empereur Maximien se trouvait en Afrique depuis deux ans. Il y était venu, en 297, pour réprimer les révoltes des Quinquégentiens et des Bavares (1), soulevés depuis 293 et dont les incursions ensanglantèrent la Maurétanie Cesarienne. Les inscriptions nous apprennent que les Bavares poussèrent leurs courses jusqu'à Arbal (32 kil. au S. d'Oran), car parmi les tombes trouvées sur ce point, plusieurs ont été élevées à la mémoire d'habitants tombés sous leurs coups « *Qui ci Bavarum passi sunt* ».

(1) On suppose que les Quinquegentiens habitaient le massif du Djerdjera, et les Bavares, les montagnes du Babor (arrondissement de Sétif).

## BORNE MILLIAIRE

Quelques jours avant la découverte de l'important document qui précède, M. Bacquès avait envoyé au musée d'Oran un tronçon de colonne trouvé également dans les ruines d'Albulae, à 50 mètres à l'ouest de l'avenue qui relie la ville d'Aïn-Témouchent à la gare. On y lit l'inscription suivante :

N° 1124.

IMPCAESARMAV
RELIVSCOMMODVS
ANTONINVSAVGPI
VSSARMATICVSGER
MBRITTANNICVS
BVRGISNOVISPRO
VINCIAMVNITAMI
LIARIA CONLAPSA VE
TVSTATERESTITVIT
PER/////////

Le reste de l'inscription a disparu avec la partie inférieure de la colonne.

Comme on le voit, cette inscription rappelle que l'empereur Commode, après avoir doté la Maurétanie Césarienne de nouveaux villages, fit remplacer par d'autres milliaires les anciennes bornes ruinées par le temps.

Ce document se place entre les années 185 et 191. Il ne peut être antérieur à cette époque, attendu que ce n'est qu'en 185, après sa victoire sur les Bretons révoltés, que Commode prit le surnom de *Britannicus*, et il n'est pas postérieur à 191, car c'est sous les noms de *L. Aurelius Commodus* que cet empereur figure, à partir de cette année, l'avant dernière de son règne, sur les monuments et les monnaies.

La qualification de *pius* contraste singulièrement avec ses cruautés et les désordres de sa vie, mais il affectait pour les dieux une grande vénération et semblait, à ce point de vue, mériter ce titre qu'il se fit décerner par le Sénat.

Quant aux surnoms de *Sarmatique* et de *Germanique*, c'est comme héritier de Marc-Aurèle qu'il les reçut ou les prit.

On sait que pour prévenir le retour des disettes dont Rome avait souffert, Commode avait organisé un service régulier de transports pour amener les blés d'Afrique en Italie. En Maurétanie, le commencement de son règne fut marqué par un soulèvement des populations, qu'il fit réprimer par des légats. Plus tard, dans cette province, une grande impulsion fut donnée, par ses ordres, aux travaux d'utilité publique, notamment en 191, sous l'administration du procurateur Cl. Perpetuus. Les troupes furent employées à construire des routes, à relever les ouvrages militaires dégradés par le temps et à construire de *nouvelles tours* (Corpus I. L. nº 8702), espèces de postes dont on voit encore les ruines le long des anciennes voies romaines et qui formaient sans doute des réseaux télégraphiques. C'est probablement à ce gouverneur qu'était dû le remplacement des bornes milliaires rappelé par notre inscription.

L. Demaeght.

# RÉSUMÉ

DES

# COMPTES-RENDUS DES SÉANCES DU COMITÉ

## SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1888

*Présidence de* M. Demaeght.

### ORDRE DU JOUR

Circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique relative au congrès des Sociétés savantes en 1889. Programme des questions qui seront traitées dans le dit congrès. A insérer dans le prochain Bulletin.

Circulaire de M. le Directeur de la *France Commerciale*, exposant le but que se propose d'atteindre cette publication périodique ; il demande que notre société souscrive à cette publication.

Considérant l'état de nos finances, le Comité regrette de ne pouvoir satisfaire la demande qui lui est adressée.

M. le Lieutenant de vaisseau Caron, remercie vivement notre société de l'avoir nommé membre honoraire.

Circulaire de M. le vice-président de la commission du congrès international géographique de 1889.

Echange de Bulletin décidé avec la Société de Géographie de Malte.

Lettres de remerciements de quelques Directeurs d'Ecoles, pour l'envoi des prix destinés aux élèves les plus méritants.

Compte-rendu par M. Bouty, au nom de M. Sabatier, député d'Oran, membre de notre société, au sujet de la mission qui lui avait été donnée de nous représenter au congrès géographique de Bourg, et des discours intéressants qu'il a prononcé à cette occasion. Le Comité décide que des remerciements seront adressés à M. Sabatier.

M. Bédier fait part au Comité, du succès qui a accueilli, dans la région financière, l'idée du chemin de fer transsaharien.

---

### ADMISSIONS NOUVELLES

MM. Legay, capitaine d'Infanterie à Tours ;
Guettier, propriétaire à Aïn-Temouchent ;
Dandoy, propriétaire à Aïn-Témouchent ;
Denis, officier d'Administration à Oran.

---

### RADIATIONS

MM. Albert Graud, Riod, Cugullière, Glin, Perrot, Bonnet.

---

### SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1888

*Présidence de* M. Monbrun.

## ORDRE DU JOUR

Rapport de la Société de Géographie de Lisbonne, reproduisant l'adhésion des Sociétés de Géographie de divers pays au projet de balisage maritime.

M. Bédier est nommé rapporteur des travaux à produire au congrès international de Géographie en 1889.

Projet de cadran solaire présenté par M. Bouty, pour être dressé sur un emplacement à déterminer dans l'intérieur de la ville d'Oran.

Le Comité approuve en principe ce projet ; MM. Coudray et Bouty sont désignés pour la détermination du méridien local qui servira de base à l'établissement du cadran. Le Conseil Municipal sera saisi de cette question, au point de vue pécuniaire. M. Bouty est chargé de rédiger un projet définitif.

M. Monbrun annonce que, sur les propositions de M. Jacques, notre collègue, le Conseil Général du département a voté une subvention de 500 francs, au profit de notre société.

Des remerciements sont votés, à l'unanimité à M. Jacques et à M. Monbrun, son collaborateur dans la même œuvre.

M. le Président fait part d'une allocation de 300 francs votée par le Comité de la souscription de l'épée de M. le Général Négrier ; la moitié de cette somme sera versée au profit du Musée.

Approbation d'une facture de 896 francs relative à l'impression du Bulletin pour les deuxième et troisième trimestre 1888.

Vote d'une somme de 35 francs au profit de M. Bouty, à titre de remboursement pour frais de Poste et de correspondance.

Une somme de 20 francs est alloué à un employé de M. Pousseur, trésorier, pour la confection des quittances trimestrielles.

---

### ADMISSION

M. Steward, vice-consul d'Angleterre à Nemours.

---

### RADIATIONS

MM. Cohen, Beauviel, Brummer, Puiol, Duveyrier.

---

## SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1888

*Présidence de* M. Coudray

M. Bouty présente le projet définitif du cadran solaire. Le Comité décide que, vu l'état de nos finances, cette question sera reprise ultérieurement.

M. Bayle, directeur de l'*Atlas colonial*, envoi un numéro du journal *La Géographie*, et sollicite un abonnement ; l'exéguité de nos ressources ne permet pas au Comité de faire cette dépense.

Vote d'une somme de 24 fr. 80 au profit de M. Marignan, libraire, pour solde d'une facture.

Proposition d'accorder des récompenses aux auteurs de mémoires ou écrits intéressant l'histoire générale de la province d'Oran. Vu son importance, cette question sera mise à l'étude.

M. Coudray fait la mention suivante : il propose, à l'exemple de ce qui se pratique dans beaucoup de sociétés de France, que des distinctions honorifiques soient demandées à l'Administration supérieure en recours pour des services rendus à notre Société par quelques-uns de ses membres. Il fait remarquer que notre Société a rendu et rend des services incontestables à la science, à l'Algérie, à la colonisation, etc.

Les autres membres du Comité présents, s'associent aux sentiments exprimés par M. Coudray. Il est décidé que M. Monbrun sera prié de faire le nécessaire.

---

## DÉMISSION

M. Johner, constructeur-mécanicien.

*Le Secrétaire général,*
BOUTY.

# BIBLIOGRAPHIE

## LES ÉTAPES D'UN PETIT ALGÉRIEN

### DANS LA PROVINCE D'ORAN

LIVRE DE LECTURE PUBLIÉ PAR JULES RENARD

Paris, Librairie HACHETTE & C^ie^, 79, boulevard Saint-Germain

Sous ce titre, M. Renard, membre de notre société, a publié un livre de lecture qui vient d'obtenir le plus vif et le plus légitime succès. Honoré des suffrages les plus autorisés et les plus flatteurs, cet ouvrage est admis aujourd'hui, comme livre classique, dans les trois provinces de l'Algérie et aussi dans un grand nombre d'écoles de la métropole. Sous une forme des plus attrayantes, il contient tous les renseignements qu'on peut désirer sur la géographie et l'histoire de la province d'Oran, les différentes races, les coutumes et le genre de vie des populations, les produits du pays, le commerce, l'industrie, etc.

Aux descriptions vives et colorées, aux narrations pleines de verve et de gaieté qui récréent l'esprit, se mêlent les récits émouvants des principaux épisodes de nos guerres d'Afrique. Les actes d'héroïsme et de sublime dévouement dont l'histoire militaire de ce pays offre de si beaux exemples sont présentés de la façon la plus saisissante et la plus propre à faire germer dans de jeunes cœurs le sentiment du devoir et l'amour de la France et de l'Algérie. Ajoutons que ce charmant petit livre est artistement illustré : quarante gravures d'une exécution parfaite mettent

sous les yeux du lecteur les sites, les races, les monuments, et font pénétrer plus profondément dans son esprit, le souvenir des descriptions qui en sont faites.

En résumé, l'ouvrage de M. Jules Renard réunit toutes les qualités qu'on recherche dans un livre de lecture à l'usage des enfants. Le succès qu'il obtient est donc pleinement justifié et nous y applaudissons avec d'autant plus de plaisir qu'il a été publié sous le patronage de notre société.

DOCUMENTS INÉDITS

SUR

L'HISTOIRE D'ORAN SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE

---

# DIALOGUE

SUR LES

# GUERRES D'ORAN

*traduit et publié pour la première fois*

PAR

R. FRANCISQUE-MICHEL

# AVANT-PROPOS

Le petit volume dont nous donnons une traduction rigoureusement littérale constitue une rareté bibliographique. Cité par Ternaux-Compans, il est devenu introuvable, même en Espagne où peu de bibliothèques publiques en possèdent un exemplaire, souvent illisible d'ailleurs, tant par le fait de la mauvaise impression qu'à cause de la déplorable qualité du papier.

Nous n'avons pas à faire ressortir l'intérêt que présente, au point de vue historique, cette relation des campagnes du Comte de Alcaudete ; cette période de l'occupation d'Oran est en effet une des plus glorieuses pour les armes espagnoles, et aussi une des moins connues.

L'auteur, le capitaine Baltazar de Morales fut-il témoin oculaire des faits qu'il raconte ? Il l'affirme, et *l'approbation* officielle semble l'établir ; d'ailleurs, un Cristobal de Morales figure au nombre des capitaines d'infanterie qui servirent sous les ordres du Comte de Alcaudete : malgré la dissemblance de prénom, tout porte à croire que l'auteur a pris part aux évènements dont il fait le récit.

Nous nous bornons à donner une simple traduction sans commentaires du *Dialogue sur les guerres d'Oran ;* nous nous proposons en effet de publier plus tard un manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale de Madrid, manuscrit dû à la plume du licencié Francisco de la Cueva, qui accompagna le Comte de Alcaudete dans ses trois expéditions en qualité de chapelain « avec son fanion blanc et le crucifix à la main. » Nous accompagnerons la publication de cette Relation d'une étude critique des deux textes au point de vue historique, ces deux documents d'un haut intérêt se complétant en quelque sorte l'un par l'autre.

Le *Dialogue sur les guerres d'Oran,* nous rappelle involontairement le fameux *Dialogue de la langue* qu'on attribue universellement à Juan de Valdes, originaire de Cuença, et qui fut secrétaire de Charles-Quint pour la langue latine. Il existe entre ces deux livres des points de similitude fort singuliers ; en effet, dans le *Dialogue de la langue*, les interlocuteurs se rendent dans une maison de campagne sur le bord de la mer, tout près de Naples, pour discuter de l'origine et du caractère de la langue castillane ; dans le *Dialogo de las guerras de Oran,* les personnages se rencontrent par hasard, dans la cathédrale de Cordoue ; et pour pouvoir causer à leur aise du sujet qui les intéresse, se rendent dans la maison de campagne de l'un d'eux, et passent deux jours à parler du Comte de Alcaudete et d'autres gentilshommes illustres. A part la diversité des sujets, il est certain qu'on trouve, dans ces deux ouvrages, des rapports de langage et de style qui ne peuvent laisser aucun doute sur la tendance de l'auteur du *Dialogue sur les guerres d'Oran* à imiter Valdes. Toujours est-il que le capitaine Baltazar de Morales a écrit comme il a dû parler, en soldat ; et son enthousiasme, qui semble souvent exagéré, est bien excusable, lorsque l'on songe qu'il raconte, en témoin oculaire, des faits d'armes tout à la gloire de la nation espagnole.

La Sénia, près Oran, 8 février 1889.

R. Francisque-Michel.

DIALOGO

# DE LAS GVERRAS DE ORAN COMPVESTO

por el capitan Baltazar de Morales, natural de la Rambla, que se hallo en todas las que aqui se tratan del tiempo do los Condes de Alcaudete tuuieron aquella tenencia.

*DIRIGIDO A MARTIN ALONSO de Montemayor.*

(*)

*CON PREVILEGIO REAL.*

Impresso en Cordoua en casa de Francisco de Cea Impressor de libros. Año de 1593.

*(Fac-simile, en photogravure, du titre du volume Espagnol.)*

# DIALOGUE

SUR LES

# GUERRES D'ORAN

COMPOSÉ

PAR LE CAPITAINE BALTAZAR DE MORALES

*Natif de la Rambla*

QUI A ASSISTÉ A TOUS LES ÉVÈNEMENTS QUI SE SONT PRODUITS DURANT LE COMMANDEMENT DES COMTES DE ALCAUDETE

---

*Dédié à MARTIN ALONSO DE MONTEMAYOR*

---

AVEC PRIVILÈGE ROYAL

IMPRIMÉ A CORDOUE, CHEZ FRANCISCO DE CEA, IMPRIMEUR DE LIVRES

Année 1593

# APPROBATION

J'ai examiné, à la demande de Messieurs du Conseil, ce livre intitulé : *Dialogue sur les Guerres d'Oran*, composé par le Capitaine Baltazar de Morales. C'est de l'histoire véridique, et par la connaissance personnelle que j'ai de beaucoup de faits qui y sont rapportés, je puis juger que ce livre est fidèlement écrit, que beaucoup de gens aimeront à le lire ; et par conséquent, l'impression en peut être autorisée.

Don Alonso de Ercilla.

## PAR LE ROI,

Attendu qu'à votre requête, capitaine Baltazar de Morales, natif de la Rambla, il nous a été rapporté qu'au prix d'un pénible labeur vous aviez écrit un livre intitulé *Dialogo de las guerras de Oran ;* que ce livre doit être très-utile et profitable à la chose publique ; que vous nous avez supplié de vous en accorder, avec l'autorisation de le faire imprimer, le privilège pour dix années suivant notre bon plaisir. Ce livre ayant été examiné par les membres de Notre Conseil, et par son ordre les formalités prévues par notre pragmatique sur l'impression des livres ayant été remplies, il a été décidé que Nous devions vous accorder Notre cédule et Notre approbation. Aussi, Nous vous conférons la licence et faculté, pour une période de dix années qui courront de la présente cédule, de faire imprimer le livre dont il est fait mention ci-dessus et dont l'original soumis à Notre Conseil a été visé et contresigné par Miguel de Ondarza Çavala, son notaire-greffier. Avant qu'il soit mis en vente, vous aurez à le lui soumettre conjointement avec l'original pour qu'il puisse vérifier si l'impression est conforme et pour qu'il ait, par notre ordre, à la corriger d'après ledit original, si besoin est. Nous ordonnons à l'imprimeur dudit livre de ne pas imprimer le titre ni d'en remettre plus d'un seul exemplaire soit à l'auteur soit à toute personne aux frais de laquelle se ferait l'impression, ni à quiconque avant que, tout d'abord, ledit livre ait été corrigé par Notre Conseil. Ces conditions remplies, on pourra imprimer le titre, lequel devra être suivi de l'approbation et de la présente

cédule de licence et privilège ; et ce, sous peine d'encourir les peines édictées par ladite pragmatique et les lois de Nos Royaumes. Nous ordonnons que, pendant ledit laps de temps, aucune personne ne puisse, sans votre autorisation, le vendre ou l'imprimer, sous peine de confiscation des livres, des caractères et presses ayant servi à l'imprimeur, et d'une amende de cinquante mille maravédis pour chaque tirage, amende dont un tiers sera attribué à Notre fisc, un tiers au juge qui prononcera la sentence et le dernier tiers au dénonciateur. Nous ordonnons aux membres de Notre Conseil, Présidents et Conseillers de nos Audiences, Alcades, Alguazils de Notre Maison, Cour et Chancelleries, et à tous les Correjidors, Magistrats, Alcades et Juges quelconques de toutes les cités, villes et villages de Nos Royaumes et domaines, tant actuels qu'à venir, de faire exécuter la présente cédule, dans sa teneur intégrale, et ce, sous peine de dix mille maravédis d'amende au bénéfice de Notre trésor. — Donné à Burgos, le quatorzième jour du mois de septembre de mille cinq cent quatre-vingt-douze années. — Moi le Roi. — Par ordre du Roi, notre maître, Don Luis de Salazar. — Le secrétaire, Çavala.

*Dans l'Eglise cathédrale de Cordoue se rencontrent trois gentilshommes, pour pouvoir causer longuement des affaires d'Oran, ils vont passer deux jours dans une maison de campagne appartenant à l'un d'eux, et là racontent tout ce qui est arrivé aux Comtes de Alcaudete, pendant tout le temps qu'ils ont occupé le commandement de cette place.*

---

## PERSONNAGES DU DIALOGUE

MENDOZA. — NAVARRETE. — GUZMAN

---

## PREMIER DIALOGUE

MENDOZA. — Combien je me réjouis, Seigneur Navarrete, de vous avoir rencontré, et en aussi bonne compagnie que celle du Seigneur Guzman. En effet, depuis que vous nous êtes revenu, je vous ai cherché maintes fois pour vous dire combien je suis charmé de votre retour ; mais malgré mes efforts je n'ai pu vous rencontrer. Si d'ailleurs on ne m'eût dit qui vous êtes, je ne vous eusse certainement pas reconnu tant vous avez changé depuis le temps où nous allions à l'école.

NAVARRETE. — Je ne saurais dire à quel point je suis content de vous voir, Seigneur Mendoza ; je n'oublie pas et n'oublierai jamais l'amitié passée, et si je désirais revenir dans ce pays, c'était bien pour vous voir, vous et le Seigneur Guzman.

Guzman. — Je vous rend grâces de me mettre sur le même pied que le Seigneur Mendoza.

Mendoza. — Vous le méritez bien, et le Seigneur Navarrete a grandement raison ; il a été fort avisé de se faire accompagner par vous pour lui montrer les dames qui viennent entendre la messe à la cathédrale.

Guzman. — Sur ce point, je pourrais fort peu le servir, peu versé que je suis en cette matière ; au demeurant, le Seigneur Navarette ne veut pas aborder ce sujet, et ses goûts sont tout autres : les hommes qui ont passé par où il a passé ont d'autres aspirations.

Navarrete. — Le fait est que je ne suis pas aussi vieux que j'en ai l'air ; mais les dames ne veulent pas voir les cheveux blancs, qui les ennuient. Voilà pourquoi je ne veux pas m'aventurer auprès d'elles, de peur qu'elles ne me fassent honte ; et d'ailleurs il me faudrait être moins occupé que je ne le suis.

Mendoza. — Quelles occupations avez vous donc en ce moment ? De soldat, êtes-vous devenu marchand ?

Navarette. — Non certes, je ne le suis pas ; mais si je me croyais capable de faire le commerce, je m'y adonnerais au lieu de faire la guerre, qui est si pénible et rapporte si peu.

Mendoza. — La guerre est-elle si pénible ?

Navarrete. — A ce point, que les mots ne suffisent à le dire ; pour être bon soldat, il faut se donner plus de peine que pour faire n'importe quel métier roturier, et il faut endurer bien de la fatigue.

Mendoza. — Combien je souhaiterais vous entendre raconter les évènements qui se sont passés pendant le temps que vous avez été absent de ce pays ; ce récit doit être plein d'intérêt, et nous qui nous n'avons pas vu, nous aimerions l'entendre de la bouche d'un témoin oculaire.

Guzman. — Je suis persuadé, Seigneur Mendoza, que si vous entendiez ce que le Seigneur Navarrete peut conter, vous vous en réjouiriez au plus haut point, car ce sont des choses vraiment étonnantes.

Mendoza. — Aussi, souhaiterais-je infiniment de passer deux ou trois jours avec le Seigneur Navarrete pour en entendre le récit.

Guzman. — Je vais vous dire ce dont nous sommes convenus à nous deux : si cela vous sied, vous serez le troisième. Nous voulons aller passer trois ou quatre jours à ma campagne, où nous trouverons des fruits en cette saison.

Mendoza. — Oh ! quel plaisir vous me faites en m'invitant ! Et quand partons-nous ?

Guzman. — Mais, tout de suite ; et vous le savez, comme c'est très-près, nous pouvons nous y rendre à pied.

Mendoza. — Du diable si je retourne chez moi ; mais envoyons nos domestiques nous porter des lits, car vous savez combien je suis scrupuleux lorsqu'il s'agit de coucher avec quelqu'un.

Guzman. — Et certes vous avez bien raison, à cause des conséquences que pourrait avoir cette promiscuité.

Mendoza. — Seigneur Guzman, nous sommes tous sains de corps, et il ne s'agit pas de toucher à ce sujet alors que nous avons à parler de choses plus intéressantes. Grand Dieu, que ceci est beau ! Certes, il serait dommage de ne pas consacrer quelque temps à rester dans un si joli endroit. Je vous jure que si cette campagne était mienne, je ne la quitterais jamais, dussè-je perdre tout pour y rester. Qu'en dit le Seigneur Navarrete ? Y a-t-il d'aussi belles choses en Afrique ?

Navarrete. — Comment donc ? Pas même en Europe, quoique en Afrique il y ait beaucoup de campagnes fort belles, les rois de ce pays les aimant beaucoup, et restant au logis la plupart du temps.

Mendoza. — Il semblerait que c'est hier que vous avez quitté l'école.

Navarrete. — Pas précisément, puisque je l'ai quittée en l'an quarante-deux.

Mendoza. — Jésus ! Et cette année-là ?...

Navarrete. — Cette année-là, lorsque le roi de France vint assiéger Perpignan, je quittai Cordoue pour me rendre dans

cette place ; mais l'ennemi s'étant retiré, nous restames par là tous perdus. A ce moment le Comte de Alcaudete, Don Martin, levait des troupes pour aller à Tremecen (1), et je suivis les capitaines qui s'embarquèrent à Carthagène.

MENDOZA. — Vous avez dû bien souffrir avec un pareil homme qui, dit-on, volait et tuait les soldats.

NAVARRETE. — C'est un grand mensonge : j'en sais long sur ce sujet, et je puis vous en parler en connaissance de cause.

MENDOZA. — J'aimerais particulièrement vous entendre sur ce point, parce qu'ici on est persuadé qu'il en est ainsi.

NAVARRETE. — Aussi vais-je vous détromper ; et veuillez remarquer que j'ai été témoin oculaire : je n'omettrai donc rien.

Sortis d'Oran avec les vivres sur le dos par suite du manque d'équipages, nous prîmes le chemin de Tremecen et combattîmes très-souvent les Maures, toujours avec succès. L'année quarante-trois, le jour de Sainte-Agathe, qui est le cinq février, le Comte étant près de Tremecen, le roi maure sortit avec toutes les forces qu'il pût réunir dans son royaume et chez ses voisins ; l'ennemi était si nombreux, que ceux qui avaient été avec l'Empereur à Tunis déclarèrent que ce jour-là le nombre des Maures était encore plus considérable ; ce qui est certain, c'est qu'il nous semblait plus facile de compter les herbes de la plaine que de dénombrer les Maures, car il n'y avait ni colline ni vallée qui n'en fussent couvertes ; et ils étaient tellement serrés que cela nous semblait menaçant ; ils avaient tant de drapeaux et d'étendards que c'était un spectacle admirable.

GUZMAN. — Il y avait de quoi avoir peur.

MENDOZA. — Cela n'a rien d'étonnant; une armée pareille en face d'une poignée d'hommes !

---

(1) Nous avons scrupuleusement respecté et reproduit l'orthographe espagnole appliquée à tous les noms propres et noms de lieux ; Tremecen pour Tlemcen, Mostagan pour Mostaganem, etc., etc. — Nous ferons d'ailleurs remarquer que les chroniqueurs espagnols ont respecté la prononciation arabe, beaucoup plus que nous qui avons par trop *francisé* la grande majorité des noms géographiques.

NAVARRETE. — Je vous dirai qu'en effet nous n'arrivions pas à 8000 hommes et 200 chevaux, et mal armés nous étions ; tandis que les Maures ont avoué qu'ils étaient plus de 150,000.

MENDOZA. — Et le Comte, que fit-il, en voyant sa vie et son honneur engagés en pareille aventure?

NAVARRETE. — Ce qu'il fit, ce fut de disposer sa troupe et de marcher à l'ennemi ; et ce, avec tant d'ardeur, que de son côté semblait être la supériorité du nombre.

MENDOZA. — Grande était sa vaillance puisqu'il ne fut pas déconcerté !

NAVARRETE. — Si grande en effet, que je ne crois pas qu'il existe un Espagnol qui eût eu autant de courage ; car peu lui importait d'attaquer à lui tout seul, soit 1000 hommes, soit un homme seul. Telle fut la valeur du Comte que si je ne l'avais vu à l'œuvre je n'y croirais pas ; et en le regardant aller de l'avant avec tant de courage, nous tous nous sentions pénétrés de la même ardeur. Aussi nous rangeâmes-nous rapidement, impatients de combattre. L'ordre de la bataille fut le suivant : Le Comte plaça en avant son fils aîné, Don Alonso, et avec lui ses neveux Don Martin de Cordoba et Diego Ponce de Leon ; puis Don Juan Pacheco et Don Juan de la Cueva, le Noir, et d'autres gentilshommes de marque ; par exemple Alonso Fernandez de Montemayor fils de Diego Ponce de Leon, et Juan Ponce, son frère, et Don Juan de Villaroel, et Don Alonso qui était mestre-de-camp ; en somme, à l'avant-garde se trouvaient les principaux gentilshommes. Le Comte confia à son fils, Don Francisco de Cordoba, l'escadron d'arrière-garde et lui-même y prit place. Lorsque nous fûmes bien en ordre, on attaqua les étendards du Roi ; Diego Ponce de Leon, fut le premier qui atteignit les Maures ; mais il les aborda trop vite, fut aussitôt entouré d'une foule d'ennemis et attaqué par tous les cavaliers qui gardaient les étendards et fondirent sur lui : son cheval fut percé de coups de lances et lui-même blessé à la jambe près de la cheville ; il culbuta et tua, avant d'être blessé, un cavalier qui portait un des étendards du Roi. L'étendard tomba à terre ; il était rouge,

avec des franges vertes et en haut une pomme dorée. Don Martin de Cordoba fut désarçonné, son cheval ayant été tué : mais lui-même avait culbuté et tué un Maure qui portait aussi un autre étendard. La rencontre fût fort chaude, et grâce à Dieu, on eut la victoire sans avoir à déplorer d'autres malheurs que ceux que je viens de dire. Encore, furent-ils rapidement réparés, car ces gentilshommes furent secourus et sauvés. Diego Ponce de Leon fut secouru par son fils Juan Ponce qui, lorsqu'il vit son père grièvement blessé, lui retira la lance de la cheville dont l'os était brisé, et le dégagea de son cheval, lequel était traversé de part en part et ne pouvait remuer. Son père lui dit : « Fils, poursuis la victoire que j'ai déjà remportée » ; Juan Ponce, le laissant aux mains de ses valets, rejoignit son frère Alonso Fernandez qui était aux prises avec l'ennemi ; lorsqu'il lui eut dit dans quel état se trouvait leur père, l'un et l'autre devinrent de féroces lions par la bravoure qu'ils montrèrent dans la bataille, tuant des Maures en si grand nombre, que lorsqu'on eut fini de vaincre ils étaient couverts de sang. Rien n'était plus admirable que de voir le Comte marcher à l'ennemi comme un coup de foudre, sur un cheval gris, l'épée haute, frappant de toutes parts ; c'était merveille de voir les ennemis se débander et se sauver devant lui comme les pigeons fuient dans l'air devant le faucon. Il se portait en avant avec une telle furie que nous, qui formions sa garde, nous ne pouvions atteindre aucun Maure, car tous s'éloignaient de l'endroit où il se dirigeait.

Bien que l'avant-garde des Maures eût été mise en déroute, si nombreux ils étaient, que par un mouvement tournant, ils se portèrent vers Don Francisco de Cordoba : et leur attaque fut très violente ; mais heureusement que Don Francisco était là, sans quoi, je crois que cela eut mal tourné pour les Chrétiens.

Guzman. — Alors, il y eut deux batailles le même jour.

Navarrete. — Vous l'avez dit : il y eut deux batailles, car c'est l'usage chez les Maures, bien que leur avant-garde ait été enfoncée, de ne pas se tenir pour battus ; il en fut ainsi ce jour-là, et bien que leur avant-garde eut été culbutée et leurs étendards

pris, comme je l'ai dit, ils chargèrent contre l'arrière-garde avec grande vigueur.

MENDOZA. — Que fit donc ce Don Francisco pour que vous l'estimiez tant ?

NAVARRETE. — Il fit continuellement tête à l'ennemi, et en tua nombre de sa main. En le voyant ainsi combattre si valeureusement, tous l'imitèrent ; voilà pourquoi c'est là que les Maures perdirent le plus de monde.

MENDOZA. — J'ai ouï dire que Don Martin, son frère, avait un courage remarquable.

NAVARRETE. — Il n'était pas présent ce jour-là ; mais dans toutes les affaires auxquelles il a assisté, il a toujours montré une extrême vaillance. Il est naturel que les fils d'un tel père soient digne de lui : je ne saurais dire lequel est plus courageux, mais chacun d'eux, par lui-même, semble ne pas avoir d'égal.

GUZMAN. — Et, quelle fut la conséquence d'une bataille si terrible ?

NAVARRETE. — Les Maures vaincus, le Comte entra dans Tremecen et y installa le Roi prétendant à la condition qu'il fût vassal de l'Empereur.

MENDOZA. — Mais quel est donc ce Roi, puisque vous dites que le Roi de Tremecen sortit pour livrer bataille au Comte ?

NAVARRETE. — Voici l'explication : à Oran se trouvait un frère du Roi de Tremecen, qui se nommait Muley-Baudila ; il s'était échappé de chez le Roi son frère qui voulait le faire mettre à mort suivant l'usage : le Comte l'avait recueilli, et il demeura à Oran nombre de jours. Le roi de Tremecen, quoique vassal de l'Empereur, se ligua ensuite avec les Turcs et se révolta contre l'Empereur. Le comte, irrité, supplia l'Empereur de le laisser quitter le Royaume, ce que Sa Majesté autorisa. Ce qui est admirable, c'est que lorsque le Comte sollicita l'autorisation d'entreprendre cette expédition à ses frais, il est certain qu'il n'avait pas 1000 ducats ; on dit que l'Empereur fut stupéfait de le voir se lancer dans cette voie à ses frais, sachant fort bien ce qu'il en coûterait ; mais comme Dieu protège les bonnes inten-

tions, le Comte l'entreprit, et l'argent ne lui manqua pas jusqu'à ce qu'il arrivât à Tremecen. Là, par exemple, on trouva si peu d'espèces que je sais de source certaine qu'il fallut en chercher pour pouvoir manger.

Mendoza. — De tout ce que vous venez de me dire, voici ce qui m'étonne le plus : La cité de Tremecen était-elle donc si pauvre qu'elle ne pût fournir aux besoins du Capitaine Général?

Navarrete. — Si la cité n'était pas riche, il s'y trouvait du moins des particuliers possesseurs de grandes fortunes ; mais le Comte était de condition si élevée qu'à celui qui n'avait rien, il donnait sa part de prise que Sa Majesté avait fixée au cinquième de tout ; et il le fit avec tant de largesse, que lorsqu'il quitta Tremecen, il avait déjà donné tout ce qu'il y avait trouvé, métaux précieux, harnachements et vêtements ; le tout avec tant de libéralité qu'il n'y avait personne qui n'en fût surpris ; et s'il avait pu demeurer quelques jours à Tremecen, il fût devenu riche et tous les autres aussi.

Guzman. — Pourquoi n'y demeura-t-il pas, puisqu'il y avait des vivres ?

Navarrete. — Parce que l'Empereur lui fit parvenir l'ordre d'en sortir, et lui fit savoir qu'il avait besoin des troupes qui s'y trouvaient. Aussi, quitta-t-il Tremecen, en laissant seul le Roi comme vassal tributaire de Sa Majesté. Il avait fait à notre Nation un honneur jusqu'alors inconnu, ce Seigneur pauvre, en entreprenant à ses frais une expédition si dangereuse et si coûteuse, en conquérant un des principaux Royaumes de la Barbarie, lequel s'étend jusqu'à vingt-deux lieux dans les terres. On pourrait dire qu'aucun en Espagne ne s'est élevé plus haut que lui, et que bien peu l'ont égalé ; laissant en arrière tout le passé, si le grand Capitaine Gonzalo Fernandez de Cordoba mérita le titre de Grand, c'est à juste titre, parce qu'il a vaincu nombre de fois les Français, les a chassés du Royaume de Naples; mais ce ne fut qu'avec l'aide des forces du Roi d'Espagne et avec l'aide de l'Empereur Maximilien, grâce auquel il put rompre le cercle des ennemis qui le tenaient presque cerné à Barleta, où, comme

le raconte Jove, il accomplit les exploits que vous connaissez. Je continue cependant : le Comte fut le premier à s'ouvrir un chemin et à pénétrer en Afrique pour en faire la conquête, étendant ainsi la puissance et la réputation de nos Rois, portant la terreur en maints endroits éloignés de nos possessions d'alors. Sans tenir compte des dépouilles qu'il envoya en Espagne, tant en captifs qu'en objets précieux, il est certain qu'il n'est pas dans ce pays de cités ou de lieux importants qui n'aient été marqués par une victoire. Il parvint à recouvrer ainsi une partie de ce que les barbares, dans les temps passés, nous avaient volé pour notre plus grande honte. Dans le château de Alcaudete se trouve une cloche, que le Comte fit porter de Tremecen, où elle servait de lampe dans la Mosquée principale. Elle est fort ancienne, et par les inscriptions qui y figurent, on voit qu'elle nous a jadis appartenu ; elle constituait à Tremecen un affront pour la religion Chrétienne, et maintenant elle est un trophée de la victoire due à la Croix de Jésus-Christ. Il serait trop long de relater les injures subies par les Chrétiens dont il a tiré vengeance et les dommages dont il a tiré réparation.

Mendoza. — Mais non tout cela est fort important, et nous ne souffririons pas que vous gardiez le silence sur ce point.

Navarrete. — Cependant je dois le laisser de côté pour dire combien tout cela est peu de chose en comparaison des avantages que procurerait la conquête de toute l'Afrique, que ne pouvait entreprendre l'Empereur, perpétuellement accaparé par d'autres guerres et ne pouvant conséquemment s'occuper de cette province ; aussi j'ose dire que, avec la seule permission de l'Empereur et à peine aidé par lui, le Comte de Alcaudete a fait les Rois d'Espagne, rois et souverains de la meilleure portion de l'Afrique.

Guzman. — C'était-il donc chose tellement facile que le Comte ait pu l'entreprendre ?

Navarrete. — C'était certes extrêmement difficile ; mais le Comte était rempli de vaillance, avait des projets bien arrêtés et une parfaite connaissance du pays, toutes choses qui aplanis-

sent les difficultés : aussi, était-il certain d'atteindre son but. Toutes les fois qu'il en parlait et montrait sur quelles bases il établissait son raisonnement, il n'y avait pas un homme, fut-il même mediocrement expert dans les choses de la guerre et pas au courant des habitudes de la race maure, qui ne soit convaincu de la réalisation de ce qu'il annonçait. Lorsque nous fûmes plus familiarisés avec ce genre de guerre et avec les choses d'Afrique, nous eûmes encore plus de foi dans l'heureuse issue des desseins du Comte. Aussi était-il écouté religieusement à la Cour et au Conseil de la guerre lorsqu'il parlait des affaires d'Afrique ; mais aussi l'Empereur, ai-je dit, étant fort occupé ailleurs, les émules ne lui manquèrent-ils pas.

Guzman. — La meilleure preuve que le Comte a remporté des succès signalés, c'est que l'envie s'est réveillée chez ses émules, et que l'envie ne prend jamais naissance qu'à l'endroit des gens qui ont fait de grandes choses et acquis de la renommée.

Mendoza. — C'est ce dont se plaint le poète Horace, c'est ce que nous voyons chaque jour.

Navarrete. — Or le Comte ayant remporté tant et de si grandes victoires en Afrique, sa gloire venait de ce qu'il avait eu des succès sur des points si différents et situés si avant dans cette région très-étendue. Il alla si loin, qu'il pénétra, en vainqueur, dans la Libye appelée déserte bien qu'elle ne le soit pas du tout, vit et traversa une bonne partie de ses fameuses plaines de sable, tout cela dans le but d'acquérir une plus parfaite connaissance du pays, et pour s'assurer de la réalisation de ses desseins.

Guzman. — Cela n'avait pas eu lieu depuis que les Romains ont abandonné l'Afrique pour la dernière fois.

Mendoza. — En effet : il était inouï de venir, les armes à la main et grâce à des victoires, dans un pays où n'avaient fait que passer quelques rares marchands, poussés par l'appât du gain.

Navarrete. — Ce qui constitue un autre et non moins grand titre de gloire pour le Comte, c'est qu'il a toujours man-

qué d'artillerie, de munitions, de vivres et d'argent, toutes choses qui constituent le nerf de la guerre.

Guzman. — On le dit du moins.

Mendoza. — Et avec juste raison.

Navarrete. — Ce qui lui fit aussi défaut et par dessus tout, ce fut de n'être point aidé ; ses rivaux lui nuisaient tellement qu'ils dénaturaient la vérité sur les exploits du Comte, lesquels étaient faussement représentés à l'Empereur. Ses faits et gestes, lorsqu'ils étaient portés à la connaissance du César, étaient présentés sous un faux jour, travestis, et non seulement ne paraissaient pas méritoires, mais étaient signalés comme de mauvaises actions. Ses amis, d'ailleurs peu nombreux, n'osaient publier ses exploits parce que ses ennemis les dénigraient aussitôt. Et il pouvait être mis en parallèle avec un capitaine quelconque, quelque grand qu'il soit, lui qui avait conquis un Royaume en Barbarie contre un Roi puissant, souverain légitime, et ayant comme tel tous les avantages possibles ; ce fut une grande chose, dont doivent être fiers tous les compatriotes de ce grand homme. En fait, on peut dire que si peu d'hommes ont été aussi grands que lui, personne ne l'a été davantage.

Mendoza. — Comme vous aimez le Comte pour faire ainsi connaître ce qu'il a fait, et le célébrer à ce point !

Navarrete. — Lui et les siens n'ont pas à m'être reconnaissants de dire la vérité ; plus tard, on dira d'avantage lorsqu'on connaîtra son histoire ; il y aura matière à beaucoup écrire, pourvu que la jalousie ne pousse pas à dénaturer les faits.

Mendoza. — Il y a un point que je tiens beaucoup à connaître : dites-moi laquelle de ces deux maisons est l'ainée, car l'une et l'autre ont la même origine ? Je voudrais beaucoup le savoir.

Navarrete. — Cela je ne puis le dire, parce que je ne le sais pas.

Guzman. — J'en ai plusieurs fois ouï parler par mon aïeul avec d'autres vieillards, et je me souviens fort bien de ce qu'ils contaient.

Mendoza. — S'il en est ainsi, dites nous-le ; puis le Seigneur Navarrete continuera son récit.

Guzman. — Ce que les vieillards m'ont conté, c'est que le Seigneur Alonso Fernandez de Cordoba, fils de Don Fernan Nuñez, de Temer et de Donora, Dame du château de Dos Hermanas, gouverneur d'Andalousie, reçut, en récompense des services rendus au Roi et au corps de ville de Cordoue, les tours et le village de Cañete. Il eut deux fils, Martin Alonso et Fernando Alonso. Martin Alonso hérita du Château de Dos Hermanas, ainsi que des salines et des maisons de son père, lesquelles sont près de San Hipolito. Hernando Alonso hérita des tours et du village de Cañete ce qui valait d'avantage que Dos Hermanas.

Mendoza. — Mais lequel des deux était l'aîné ?

Guzman. — Je l'ignore, parce que dans le testament de leur père — que j'ai vu maintes fois, — il n'en est pas fait mention. Les présomptions sont grandes pour considérer Martin Alonso comme l'aîné, parce que c'est à lui qu'échut Dos Hermanas qui venait de son aïeul, et fut le berceau de son père et de son grand-père : c'est ce qui me fait croire qu'il était l'aîné.

Mendoza. — Je ne suis pas de votre avis, parce que le père a dû donner le plus beau de ses domaines à l'aîné ; or, c'est Hernando Alonso à qui est échu Cañete, c'est donc lui qui doit être l'aîné.

Guzman. — N'allez pas si vite ; nous avons vu nombre de pères préférer leur fils cadet, lui donnant le plus qu'ils pouvaient, et en l'état il peut en être ainsi ; et comme il ne pouvait retirer à Martin Alonso ce qui lui revenait de droit, il a donné à l'autre ce dont on lui avait fait présent, laissant ainsi ses deux fils seigneurs de deux châteaux, ce qui à l'époque, avait une grande importance. Aussi ne peut-on dire lequel des deux était l'aîné.

Mais ce que je puis dire, c'est que Martin Alonso épousa Doña Aldonza de Haro, fille de Don Lope Gutierrez de Haro, *el chico*, majordome principal du Roi Don Alphonse le Sage, mariage qui étonna beaucoup de gens, même le Roi.

Mendoza. — Pourquoi le Roi ?

Guzman. — Voici pourquoi : Don Lope de Haro rencontrant Martin Alonso, se prit d'affection pour lui en le voyant si alerte et si vaillant ; puis il lui dit qu'il désirerait le marier avec sa fille Doña Aldonza de Vizcaya, ce qui lui valut la réponse suivante : « Seigneur Don Lope, je suis aussi bon gentilhomme que vous » ; puis mettant la main sur la garde de son épée, il continua : « tant que je porterai cette épée, je puis me marier avec qui voudra... » Don Lope lui ayant de nouveau affirmé son souhait, Martin Alonso le remercia, et le mariage fut décidé. En l'apprenant, le Roi demanda comment son vassal avait marié sa fille à son insu. Don Lope Gutierrez répondit qu'il ne lui en avait pas donné avis parce qu'il craignait que le Roi ne prît Martin Alonso pour sa propre fille, tant il était bon gentilhomme : ce mariage fut une alliance des plus honorables. Plus tard, au temps du Roi Alphonse XI, les Maures marchèrent sur Castro el Rio, qu'ils cernèrent en grand nombre, d'après ce que disent leurs chroniques ; à cette occasion, toute l'Andalousie se réunit à Cordoue. En conseil, on discuta l'alternative suivante : les uns voulaient combattre les Maures et faire lever le siège de Castro, car il était honteux de perdre une place si rapprochée de Cordoue; les autres disaient que c'était là un projet aventureux, car au cas où les Maures seraient vainqueurs, tout serait perdu : qu'il était préférable de ne rien risquer, et que mieux valait perdre un seul point que tout le pays. Martin Alonso, en brave chevalier, dit que si les assistants engageaient leur parole de gentilshommes de venir à son secours lorsqu'ils apprendraient qu'il est entré dans Castro, il s'engageait, lui, à y pénétrer. Tous le lui jurèrent. Il s'en fut alors à Montemayor où, depuis Dos Hermanas, il avait levé ses troupes, puis à Espejo ; avec tous les gens d'armes qu'il put réunir (suivant la Chronique du même Roi), il sortit d'Espejo, se dirigea vers le camp des Maures, et marcha sur eux avec tant de bravoure et d'impétuosité qu'il arriva jusqu'aux murailles de la place ; mais la porte étant murée, il ne put entrer. Il fallut contourner les murailles jusqu'à une poterne, y décharger les mulets porteurs de vivres ; mais on dut les abandonner ainsi

que les chevaux, dans l'impossibilité où on était de faire passer des animaux par cette voie. C'est ainsi que fut secourue cette place menacée par 150000 hommes. Le Roi maure l'attaqua deux fois ce jour là avec furie ; mais les assiégés se défendirent vigoureusement ainsi que le relate longuement la chronique. Apprenant que Cordoue venait au secours de Castro, le Roi maure leva le siège et se retira. En récompense de ce fait d'armes, le Roi fit à Don Martin Alonso la grâce de lui accorder l'autorisation de placer, dans ses armoiries, la bande avec deux têtes de dragons des Rois de Castille, comme vous pouvez les voir ici dans l'Eglise, sur les portes de la chapelle du Roi Don Alonso le onzième.

Mendoza. — Et pourquoi ces gentilshommes n'ont ils plus cette bande dans leurs armes comme autrefois ?

Guzman. — Voilà pourquoi : toute bande dans des armoiries est un signe de bâtardise ; or, comme ces chevaliers sont légitimes ils ne veulent pas passer pour des bâtards ; chez les Rois c'est simplement un insigne. Je ne l'ai vu porter que comme marque distinctive, quoique toutefois, sur les anciennes portes, elle figure dans les armes de Cordoue.

Mendoza. — Je suis ravi d'avoir appris tout cela ; mais dites-nous quels événements se passèrent au Campo de la Verdad, et dont s'énorgueillissent les gentilshommes de la maison de Montemayor.

Guzman. — Je vais vous le dire : vous savez quel fut le caractère du Roi Don Pedro qui faisait mettre les gens à mort sous le moindre prétexte. Ayant entendu tenir certains propos et sur Don Alonso Fernandez de Montemayor, gouverneur d'Andalousie, fils de Martin Alonso qui avait levé le siège de Castro el Rio, et sur Gonzalo Fernandez de Cordoba qui fut Seigneur de Aguilar, le Roi envoya à Cordoue Don Martin Lopez de Cordoba, Grand-Maître de Calatrava, pour qu'il les fit décapiter. Arrivé à Cordoue le Grand-Maître, constatant qu'ils étaient faussement accusés, n'exécuta pas l'ordre du Roi ; ce dernier en fut tellement irrité qu'il engagea les Maures de Grenade

à s'emparer de Cordoue. Aussi le Roi de Grenade réunit-il les meilleures de ses troupes, et marcha sur Cordoue accompagné du Roi Don Pedro ; or pas un seul chevalier n'avait pris les armes, bien que les Maures soient entrés dans le vieil Alcazar. Ce que voyant, les dames se répandirent dans les rues, pleurant et suppliant les chevaliers de sortir pour résister à l'ennemi. A la fin, ils s'armèrent, sortirent contre les Maures, et les battirent en leur tuant beaucoup de monde. Cette nuit là, les principaux d'entre eux se réunirent en conseil, et élurent pour leur capitaine, par acclamation, Don Alonso Fernandez Montemayor.

Mendoza. — Mais puisqu'il était gouverneur, à quoi bon l'élire ?

Guzman. — Quoique gouverneur, ses pouvoirs n'étaient pas assez étendus, et il fallut une élection, car ils étaient là deux Grands-Maîtres.

Mendoza. — Et qu'advint-il ensuite ?

Guzman. — L'élection faite, il déclara en ville qu'il fallait sortir pour livrer bataille aux Maures ; puis il envoya un messager au Roi Don Pédro pour lui dire que si Son Altesse voulait entrer dans la ville en Roi et Seigneur, Elle pouvait le faire et punir qui Elle voudrait ; mais qu'Elle ne permît pas aux Maures, ennemis de la foi, de maltraiter ou tuer personne. Le Roi répondit qu'il était venu pour châtier la cité, qu'il le ferait de façon à remplir l'abreuvoir de la Corredera de tétons de femmes, et que tout le monde serait mis à mort. Le peuple fut épouvanté, et se mit à gémir dans la rue. Or, le gouverneur Don Alonso Fernandez de Montemayor ayant déclaré qu'il allait se diriger vers les Maures, le peuple s'imagina qu'il sortait pour traiter de la reddition de la cité, et le tumulte fut tel que le bruit arriva aux oreilles de Doña Aldonza Lopez de Haro, fille de Lope Gutierrez de Haro, et qui était mère du gouverneur Don Alonzo Fernandez de Montemayor et de Lope Gutierrez ; c'est de ce dernier, qui fut *Alcalde mayor* de Cordoue et Seigneur de Montilla, que descendent les Seigneurs de Guadalcazar.

Mendoza. — Cette maison de Guadalcazar est-elle si ancienne ?

Guzman. — Certainement ; après celles de Aguilar et de Montemayor, c'est la plus ancienne de Cordoue.

Mendoza. — Et que dit-on à cette dame Doña Aldonza ?

Guzman. — On lui dit que Don Alonso allait sortir pour livrer Cordoue aux Maures ; aussitôt, elle se rendit sous les arcades de la cathédrale, où elle rencontra ses fils Don Alonso et Lope Gutierrez qui sortaient avec toute la noblesse de Cordoue pour marcher sus aux Maures, et dès qu'elle les vit, leur dit : « Savez-vous, Don Alonso, ce dont on m'informe : que « vous allez sortir de la cité pour la livrer aux Maures ; n'ou- « bliez pas que, dans votre race, il n'y a jamais eu de traîtres, et « faites en sorte qu'on ne m'appelle pas mère de traîtres. » Don Alonso, mettant pied à terre, lui baisa la main en disant : « Madame, je vais dans la plaine, où se dénouera la vérité. » C'est pour cette raison que cette vaste plaine s'est appelée et s'appelle encore Campo de la Verdad. Après avoir quitté sa mère, Don Alonso passa le pont et en disposant ses troupes leur dit : « Chevaliers, je sors dans la plaine pour vaincre ou mourir ; que quiconque veut me suivre vienne, et que tout autre s'en retourne parce que je vais faire abattre deux arches du pont pour que nous n'ayions plus d'autre chemin que celui que nous nous ouvrirons à la pointe de l'épée. » Les vieillards affirment que beaucoup rentrèrent dans la cité, et que d'autres restèrent. Lui, sur ces entrefaites, fit abattre deux arches du pont, puis attaqua les Maures. Il le fit avec tant de furie qu'il les culbuta, leur tuant beaucoup de monde ; ils s'enfuirent jusqu'à Castro el Rio. En revenant on ne savait par où rentrer dans la cité ; mais un homme dit à Don Alonso qu'il connaissait un gué par où on pourrait passer, et on l'appelle aujourd'hui le gué du chef des gens d'armes *(Vado del Adalid)*. Toute la cité sortit au devant de lui pour le recevoir, et on lui fit une ovation : certes elle était méritée, et bien due à cette maison plus qu'à toute autre, le père ayant sauvé Castro et le fils défendu Cordoue contre les Maures.

Mendoza. — C'était justice en effet. Mais dites moi : com-

ment l'élection ne se porta-t-elle pas sur son frère Gonzalo Fernandez, qui était son aîné ?

Guzman. — A cette époque, il n'était pas aussi célèbre que son frère ; et puis Don Alonso Fernandez de Montemayor était gouverneur de Andújar et Bailén, et Salvatierra, et Linares de Baeza, et Hornachuelos, et du pont de Cordoue y la Calahorra, solide forteresse, quoiqu'elle ne fut pas alors dans l'état où elle se trouve à présent.

Mendoza. — Et comment se fait-il que ce haut fait n'ait pas été récompensé ?

Guzman. — Les grandes révolutions des dernières années du Roi Don Pedro ne le permirent pas de le récompenser comme il le méritait.

Navarrete. — Cela n'est pas étonnant.

Guzman. — Toutefois l'Eglise de Cordoue, alors pacifique et absolue maîtresse de son domaine, fit ce qu'elle put pour reconnaître un bienfait si grand et si universel.

Mendoza. — Que fit-elle ?

Guzman. — Elle donna à Don Alonso Fernandez pour lui et tous ses descendants, la chapelle de San Pedro, pour leur servir de lieu de sépulture.

Mendoza. — Et c'était beaucoup ; car c'est la plus importante chapelle de l'église, ornée de très-riches mosaïques en jaspes et marbres, qui excite l'admiration des étrangers.

Navarrete. — Ils ont raison de s'extasier, même les Italiens qui, s'ils voient beaucoup de mosaïques dans les églises de leur pays, n'en verront en Espagne que dans cette seule chapelle.

Mendoza. — Maintenant, je comprends ce qu'est la belle tombe de marbre blanc d'un seul bloc, qui se trouve au milieu de cette chapelle, laquelle est traversée suivant la diagonale par une bande sculptée dans le marbre, et portant deux têtes de dragons. On voit et qui l'a placée là et pour qui elle y a été placée, puisque Don Alonso Fernandez de Montemayor tenait cette bande en grande estime ; n'avait-elle pas été accordée en effet à son père pour le haut fait d'avoir sauvé Castro el Rio ?

Toutefois, Seigneur Guzman, il doit exister dans la chapelle quelque inscription commémorative à ce sujet.

Guzman. — Aucune.

Mendoza. — Alors, qui est-ce qui indique que c'est la chapelle de Don Alonso ?

Guzman. — Deux choses, qui constituent des preuves bien suffisantes. Les Comtes de Alcaudete et la Cathédrale de Cordoue possèdent dans leurs archives respectives un acte authentique que j'ai vu plusieurs fois et dont j'ai pris copie. Aux termes de cet acte, l'Eglise fait don de la chapelle à Don Alonso Fernandez. Il est daté du vingt sept novembre mille quatre cent six, ce qui est l'année mille trois cent soixante-dix-huit de la naissance de Notre Rédempteur. Dans cet acte, le Doyen et le Chapitre lui font don de la chapelle pour lui et pour ses descendants.

Navarrete. — Vous avez une excellente mémoire, Seigneur Guzman, pour vous rappeler d'une façon si précise le jour, le mois et l'année.

Guzman. — Je pourrais vous dire aussi de mémoire le commencement de cet écrit, car je l'ai appris par cœur tant il est curieux.

Navarrete. — Vraîment !

Guzman. — Il commence ainsi : « Que ceux qui verront cet acte sachent que nous, le Doyen et le Chapitre de l'Eglise de Cordoue, considérant que vous, Don Alonso Fernandez de Montemayor, Gouverneur principal de la Frontera pour notre Maître le Roi, vous avez rendu d'éminents services, et que chacun de nous a reçu des bienfaits et de vous, et de ceux dont vous descendez ; considérant en outre que vos ancêtres ont conquis cette cité et l'ont remise aux mains des Chrétiens pour que le nom de Dieu y soit loué, et qu'ils ont versé leur sang pour la conquérir ; et comme vous, ainsi que des membres de votre famille, l'avez défendue contre les Maures ennemis de la foi, lorsqu'ils vinrent ici avec Don Pedro le tyran hérétique, et avec le Roi de Grenade pour la détruire et nous tuer tous, nous qui défendions la chrétienté catholique ; comme vous avez toujours

aimé et honoré l'Eglise ; comme vous avez cherché à défendre et augmenter ses libertés et privilèges ; et comme l'Eglise s'honore toujours et se félicite de recevoir les dépouilles mortelles de grands comme vous, etc. »

MENDOZA. — Ces choses font le plus grand honneur ; et quoique peu connues, elles constituent la juste récompense de pareilles actions d'éclat, d'autant plus que cet acte consacre les faits en les relatant.

GUZMAN. — Tout ceci est en outre constaté dans un autre document émanant de l'Evêque ; mais le passage que je vous ai dit est suffisant.

MENDOZA. — Il n'est pas suffisant, et nous sommes friands de connaître le tout. Dites nous-le donc si vous le savez par cœur, et le Seigneur Navarrete et moi en serons enchantés.

NAVARRETE. — Bien certainement.

GUZMAN. — Je crois m'en bien souvenir, d'autant plus que ce document émanant de l'Evêque diffère peu de l'autre. Le voici : « Il est porté à la connaissance de tous ceux qui verront la présente que nous, Don Andrés, par la grâce de Dieu et de la Sainte Eglise Romaine Evêque de la très-noble cité de Cordoue, avec le consentement du Doyen et du Chapitre, nous tous étant réunis dans le Chapitre de notre Eglise pour délibérer sur ce qui suit : sachant que vous, Don Alonso Fernandez de Montemayor, gouverneur général de la Frontera pour le Roi Notre Maître, vous avez rendu de grands services et à nous et à notre Eglise ; que vos ancêtres se sont distingués en conquérant cette cité et en la remettant aux mains des Chrétiens, pour que le nom de Dieu y soit loué, et qu'ils ont accompli ces exploits en versant leur sang ; et comme avec vos parents et les braves habitants de cette cité, aidés de ceux qui étaient au service de Dieu, vous l'avez défendue contre les ennemis de la foi, lorsqu'ils vinrent ici avec le Roi de Grenade pour la détruire, à l'instigation du Roi Don Pedro. Considérant : que vous avez toujours aimé et honoré l'Eglise et que vous avez fait tous vos efforts pour défendre et accroître ses libertés et privilèges ; que l'Eglise s'honore toujours

de recevoir les restes de grands hommes comme vous, etc. » Cet écrit est de trois ans, postérieur au précédent, puisqu'il est du vingt août mille quatre cent neuf, qui est, l'année de Notre Rédempteur, mille trois cent soixante et onze.

Mendoza. — Tout cela est fort bien et il est juste de perpétuer le souvenir de pareil fait ; mais si le Seigneur Guzman nous a fort intéressé, il ne faut pas oublier ce que nous avons commencé ; aussi tiens-je à savoir comment il se fait que le gouverneur Don Alonso Fernandez de Montemayor après avoir été Seigneur de Andùjar, de Bailen et de Linares et Hornachuelos et autres lieux, ait finalement perdu ces titres ?

Guzman. — Je vais vous le dire : Le gouverneur ayant voulu pour lui la chapelle de San Pedro, qui appartient aujourd'hui à cette maison, le Doyen du Chapitre de Cordoue s'y opposa, de sorte que le gouverneur Don Alonso Fernandez ordonna de le tuer. A cette époque, le roi Don Enrique marchant contre le roi Don Pedro, fît dire à Don Alonso que s'il voulait se joindre à lui, il le créerait Maître de Santiago et lui accorderait nombre de privilèges. Le gouverneur refusa malgré le conseil de son frère Lope Gutierrez de Cordoba, quitta Cordoue et s'en fut à Montemayor. Dans ces conditions le Roi Don Enrique resta en mauvais termes avec Don Alonso Fernandez ; or le Roi Don Pedro le haïssait déjà, je vous l'ai dit, parce qu'il n'avait pas trouvé la ville à sa dévotion. Don Enrique ayant eu le dessus, on accusa le gouverneur de la mort du Doyen, on confisqua toutes ses terres et même Alcaudete, et il demeura en disgrâce treize ans, jusqu'à ce que, ayant gagné une bataille contre les Portugais, Alcaudete lui fut rendu. Voilà ce que vous vouliez savoir.

Mendoza. — Comment se fait-il qu'une action d'éclat comme celle de Campo de la Verdad n'ait pas été rapportée dans les chroniques du Roi Don Pedro ?

Guzman. — Les chroniqueurs sont payés pour écrire ; or, beaucoup de faits dignes d'être rapportés sont passés sous silence, et cela par la faute des écrivains contemporains ; ainsi il n'est pas mentionné dans les chroniques que les Maures vinrent

devant Cordoue ; il n'y est rien dit de la venue de Don Martin Lopez, ni de ce qui eut lieu à cette occasion ; tout cela est omis, et on ne sait si c'est à dessein ou par négligence. Le même fait se reproduit chez d'autres chroniqueurs, qui ont passé sous silence des évènements fort importants pour les Espagnols, tandis que des écrivains appartenant à des nations étrangères les ont relatés.

NAVARRETE. — C'est vrai, car j'ai lu beaucoup des choses se rapportant aux Rois d'Espagne sur lesquelles nos écrivains nationaux sont restés muets, parce qu'ils ne les connurent pas, ou bien pour d'autres motifs.

GUZMAN. — C'est incontestable ; par exemple, on ne parle ni de lui ni de son fils Martin Alonso qui défendit Alcaudete ; cependant, d'après la chronique du Roi Don Juan, il est certain que c'est un fait mémorable à cause du courage qui y fut déployé, tout comme à la prise du château de Audita.

MENDOZA. — Quel est le château dont vous parlez ?

GUZMAN. — Je vais vous le dire : l'infant Don Fernando, qui prit Antequera, pénétra dans le pays des Maures, suivi de toute la noblesse d'Espagne. Il apprit que dans un château appelé Audita, qui est dans le pays de Ronda, se trouvait une troupe qui commettait de grandes déprédations ; il y envoya Martin Alonso de Montemayor en reconnaissance. Celui-ci s'y rendit avec sa troupe et son étendard, attaqua le château et agissant de ruse s'en empara. Il le manda à l'Infant qui s'en réjouit et le complimenta beaucoup, parce que c'était une position importante où l'armée devait séjourner longtemps.

MENDOZA. — Certes, ce fut là une action d'éclat bien digne d'être louée. Mais je ne m'étonne plus tant de tout ce qu'a fait le Comte Don Martin, puisqu'il a de pareils ancêtres ; et le Seigneur Navarrete a bien raison de dire que plus tard on sera stupéfait en apprenant tous ces exploits.

GUZMAN. — Maintenant, il serait temps que le Seigneur Navarrete nous dise comment le Comte assura la sécurité du Roi qu'il laissait à Tremecen.

NAVARRETE. — Il n'eut que des engagements écrits et ne pouvait avoir autre chose.

MENDOZA. — Dans quel ordre quitta-t-on la cité ?

NAVARRETE. — Vous avez bien raison de me le demander, car c'est là un point que je veux préciser. Dès qu'on sut dans le Royaume et sur les frontières que nous quittions Tremecen, les combattants se réunirent en plus grand nombre encore qu'à notre entrée, et plus irrités car peu d'entre eux n'avaient pas subi quelque dommage ; aussi se battaient-ils en désespérés. Nous nous vîmes ainsi fort dangereusement compromis, car le chemin est fort encaissé entre des oliviers, et les nôtres ne pouvaient profiter de leur habileté ; si nous n'avions eu quelques petites pièces d'artillerie que l'on trouva à Tremecen, je crois que l'ennemi nous eût fait beaucoup de mal. Grâce à ces canons, on lui tua tant de monde au milieu des oliviers qu'au bout de peu de temps il nous laissa en repos. A ceux qui disent que le Comte dépouillait les soldats, je répondrai que si Saint-François se fut trouvé dans le même cas, il eut agi comme lui. Il fit publier l'ordre que tous les soldats se ralliassent à leurs drapeaux, parce qu'il avait appris que nombre d'entre eux étaient avec les bagages, se disant malades ; puis il se rendit aux bagages, et y trouva des hommes qui avaient attaché à leurs jambes des linges maculés de sang pour faire croire qu'ils étaient blessés.

Il leur fit quitter leurs linges, et voyant ce dont il s'agissait les fit dépouiller. Vous jugez si on peut justement dire qu'il offensa ces hommes, qui avaient mérité la mort, en leur prenant leurs vêtements pour en revêtir ceux qui combattaient ; et lui qui, je vous le jure, ne conserva pas pour lui un seul turban de tout ce dont il s'empara, voilà la réputation qu'on lui a faite ! Ceux qui disent qu'il s'appropria quelque chose, ne le connaissaient pas : Alexandre lui-même, n'eut pas fait comme lui.

MENDOZA. — N'est-il pas vrai qu'il maltraitait par actes et par paroles beaucoup d'hommes, même les principaux de son armée ?

NAVARRETE. — Ce n'est pas cela : le Comte avait l'habitude

de se mettre en colère comme un homme énergique et de châtier quiconque le méritait ; il lui arrivait même d'user de la lance en cas de désordre, mais aussitôt après il avait tant de regrets de ce qu'il avait fait qu'il semblait ne pouvoir le racheter en aucune façon. Par exemple, ayant frappé vigoureusement un gentilhomme, celui-ci en fut fort malade ; le Comte le visita à plusieurs reprises, lui envoya ses repas de sa propre table, lui donna plus de deux cents ducats et deux esclaves. Lorsqu'on s'embarqua sur les galères, ce gentilhomme se trouva par hasard parmi nous ; le Comte, en présence de tous, le traita de telle façon et avec tant de bonté que tout le monde en fut étonné. Le fait est, je crois, que jamais personne au monde n'a autant honoré ses soldats, ne les a autant comblés : nous l'avons vu, à maintes reprises, porter les malades à l'arçon de son cheval, donner à d'autres à boire de sa propre outre, et s'il goûtait de ce qu'on lui portait, il en donnait à tous ceux qui étaient présents avec bonté et douceur, comme si nous avions été ses égaux.

Guzman. — Certes, un pareil homme devait être adoré de tous.

Mendoza. — Vous avez raison, et j'ai regret d'avoir ajouté foi à ce qu'on a dit ; aussi je m'engage, toutes les fois que j'en entendrai parler, à imiter le Seigneur Navarrete.

Navarrete. — Et si vous l'aviez entendu causer, c'était merveille de voir son charme et son éloquence ; lorsqu'il était en présence d'un homme tout-à-fait découragé, il avait des paroles pour relever son moral, de sorte que son interlocuteur pouvait se considérer comme son familier.

Mendoza. — Mais dites nous : que devint la bataille à la sortie de Tremecen ?

Navarrete.— Lorsqu'après avoir quitté le passage étroit, nous entrâmes en rase campagne, nous n'eûmes plus à combattre jusqu'à Oran. Là, nous fûmes reçus par Don Martin, fils du Comte, qui y était demeuré en qualité de général. Ces jours-là mourut Don Hieronimo, fils de Don Martin de Cordoba, des blessures que lui avaient faites les Maures. Cette perte fut vivement ressentie par le Comte et par tous, car il était fort aimé.

Mendoza. — Si je ne me trompe, on nous appelle pour dîner. Allons, et après nous reprendrons notre entretien, pourvu que nous ne fatiguions pas le Seigneur Navarrete.

Guzman. — Il me semble qu'étant donné le train où nous allons, nous fatiguerons notre conteur pour toute une semaine.

Navarrete. — C'est exact ; mais comme il est l'heure du repas, à table : et je continuerai mon récit, puisqu'il vous intéresse.

Mendoza. — Je vous dirai qu'il me captive à ce point, que je n'ai point la moindre envie de manger tant j'ai hâte d'en connaître la suite. Cela m'intéresse tellement que je donnerais en vérité tout ce que je possède pour avoir assisté aux évènements que vous racontez.

Navarrete. — Au moins avez vous vécu en repos. Quant à moi, je vous affirme que jeusse bien préféré ne pas avoir pris part à tous ces évènements, à cause de ce qu'il m'a fallu endurer.

# DIALOGUE SECOND

Mêmes Personnages

Mendoza. — Seigneur Guzman : il me semble que nous nous attardons, et que vous avez l'intention de nous mettre à la torture culinaire. Par votre vie, retirons-nous ; nous attendons votre bon plaisir.

Guzman. — C'est bon ; je comprends au contraire que vous voulez partir parce que vous avez peu et mal mangé.

Navarrete. — Je vous affirme que jamais de ma vie je n'ai tant et si bien mangé, que je n'ai jamais été mieux traité.

Guzman. — Puisque tel est votre désir, quittons la table et allons sous ces saules faire la sieste : c'est un endroit agréable et frais.

Mendoza. — Vous avez bien raison, car je n'ai jamais vu endroit plus charmant ; le lieu semble vous convier à y pénétrer, bien qu'on y soit mal assis. Certes celui qui a disposé cet ombrage a été bien inspiré.

Navarrete. — Si vous avez envie de dormir après manger faites-le : vous vous trouveriez mal de rompre avec vos habitudes.

Mendoza. — Je ne me soucie pas de dormir ; et quoique j'aie l'habitude de le faire chez moi, je m'en abstiendrai aujourd'hui pour ne pas manquer de vous entendre conter, ce à quoi je consacrerais volontiers mes jours et mes nuits.

Navarrete. — Vous êtes bien curieux, à ce que je vois ; pour répondre à votre désir, je vais reprendre mon récit où je l'ai terminé : après, comme je vous l'ai dit, que nous fûmes rentrés à Oran et que nous eûmes enterré D. Hiéronimo, le Comte prit avec la plus grande partie de l'armée le chemin de Mostagan, qui est à quatorze lieues à l'Est d'Oran. Le Roi y avait réuni l'armée la plus nombreuse qu'il pût lever et appelé les Turcs qui vinrent avec sept galères et des galiotes, (en petit nombre il est vrai), et qui devaient jouer un rôle considérable en dirigeant les opérations. Lorsque nous arrivâmes à Mazagran, notre armée comptait à peine 5 ou 6.000 hommes et peu de chevaux ; aussi les gens sensés et pratiques jugèrent qu'on devait se retirer cette nuit-là, parce qu'au matin l'ennemi, d'ailleurs très-nombreux, serait rangé en bataille occupant de meilleures positions que nous. En effet, la nuit, nous quittâmes Mazagran en grand silence, sans toutefois que notre mouvement eût pu être complètement dissimulé, puisque nous fûmes salués de tant de cris et de coups de feu que c'était vraiment terrible à entendre. Les nôtres marchaient en lignes serrées ; l'ordre fut donné de tromper l'ennemi sur notre mouvement, et s'il était nécessaire que l'escadron d'avant-garde s'arrêtât, il fut convenu que l'arrière-garde élèverait et abaisserait par trois fois des torches allumées, ce qui constituerait le signal d'arrêt ; l'avant-garde devait répéter le signal pour montrer qu'elle s'arrêtait. De cette façon l'ordre serait plus rapidement exécuté que s'il était transmis de vive voix ; en outre, l'ennemi n'y pourrait rien comprendre. Le jour se leva lorsque nous eûmes fait environ une lieue ; nous arrivions à des dunes voisines de la mer, que les Turcs se mirent à canonner de leurs vaisseaux avec acharnement ; fort heureusement, ils ne nous firent que peu de mal. Le Comte, que Dieu avait doué d'une grande habileté, fit avancer notre artillerie et notamment un gros canon qui s'appelait *El Salvaje*, lequel tira sur une des galères et la coula à fond ; aussitôt celles-ci prirent le large et nous laissèrent combattre à terre l'ennemi.

On nous livra cinq batailles, avec fusiliers, arbalètriers et cavaliers en nombre tel que j'ai ouï dire au Capitaine général des Maures qu'il avait 150.000 fantassins et 30.000 cavaliers, tous tellement beaux et bien en ordre, que c'était un spectacle magnifique. Là, combattit Alonso Fernandez de Montemayor, fils de Diego Ponce de Leon, avec tant de valeur qu'il ne se trouva personne pour l'égaler ; la vaillance qu'il montra terrifia les Maures ; et les nôtres mêmes furent stupéfaits de le voir s'avancer au devant de 10.000 cavaliers, tout comme s'il n'avait eu en face de lui que des mouches.

Je jure en Chrétien avoir entendu dire à Almanzor (qui devint depuis notre ami), que Alonso Fernandez avait combattu à lui seul plus que tous les Maures et que tous les Chrétiens ensemble ; que lui et un nommé Humida, puissant seigneur de ce pays, avaient à eux deux plus de 3.000 cavaliers, et qu'on leur en avait tué un grand nombre sans qu'il leur fût possible de les secourir.

Mendoza. — Et quelles troupes avait-il avec lui pour accomplir de pareils faits ?

Navarrete. — Quelque chose comme 25 cavaliers, tous jeunes gens. Mais lui prenait toujours les devants, et eux n'avaient qu'à le suivre et à l'imiter. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au monde retraite aussi honorable ; c'est d'ailleurs l'avis de l'Empereur qui, lorsqu'on lui rapporta les faits, fit cette réflexion : « Et dire qu'il n'y avait pas d'allemands ! »

Mendoza. — Et que faisaient les autres gentilhommes ?

Navarrete. — Tous marchaient sus aux Maures et se conduisaient de telle façon que je ne puis le dépeindre ; toutefois, ils nous enfoncèrent un escadron. Bien sûr, si le Comte n'eut été dans le voisinage, nous eussions été mis en déroute ; heureusement, il déploya tant de valeur qu'il semblait vainqueur alors qu'il était pour ainsi dire vaincu, ce qui fut cause que les Maures furent repoussés deux ou trois fois.

Mendoza. — Cependant, je me suis laissé conter que lorsqu'une armée est en déroute, il n'est pas possible de la rallier. Comment donc cela s'est-il fait ?

NAVARRETE. — Cela se passe ainsi entre chrétiens, mais non lorsqu'on est en présence des Maures ; on a bien rompu leurs lignes cent fois, ils ne sont pas pour cela défaits, parce que leur tactique consiste à marcher sans ordre, et ainsi ils se séparent et vont chacun de leur côté sans inconvénient. Fait curieux : quelques files d'arquebusiers s'étant avancées vers une colline où se trouvait un certain nombre de Maures, on s'aperçut que de l'autre côté de cette colline un fort parti de cavalerie était caché prêt à faire une irruption subite. Dès que le Comte les vit, il cria à l'escadron d'arrière-garde : « La victoire est aux nôtres, allons les soutenir. » Il fit faire volte-face aux soldats et attaquer au travers de ceux qui marchaient sus aux Maures, de façon que lorsque leur cavalerie arriverait (ce qui d'ailleurs se produisit), elle se heurtât contre un rempart d'épées.

Ce fut seulement grâce à cette présence d'esprit que ces soldats furent sauvés. Lorsque les Maures attaquèrent, puis se heurtèrent à une force qu'ils ne soupçonnaient pas, l'artillerie tira de telle façon qu'elle en tua un très grand nombre faisant une trouée fort large partout où passait le boulet. La bataille dura deux jours et deux nuits entières, car les ennemis étaient si nombreux qu'ils pouvaient se remplacer ; quant à nous, ce qui nous éprouvait le plus c'était la soif, car le pays manque absolument d'eau. Je n'entends pas dire qu'on combattit tout ce temps sans interruption (ce qui n'eût pas été humainement possible), mais qu'on tint tête à l'ennemi toutes les fois qu'il se présenta, de sorte que certains ne combattirent pas du tout, faute d'adversaires de leur côté. Somme toute, nous pûmes à grand'peine rejoindre Oran, et non sans avoir perdu beaucoup de monde. Mais pour en échapper tous, il fallut faire un effort surhumain, et, tout en se retirant, gagner cinq batailles, dans lesquelles tout le monde fit brillamment son devoir ; pareille et aussi brillante équipée ne s'était jamais vue et ne se reverra jamais ; aussi, ce succès était-il vanté bien haut par tous les vieux soldats. On sut que les ennemis avaient 17.000 tireurs, tous hommes aguerris. L'armée demeura quelque temps en

repos, puis fut avisée que, dans des montagnes fort rapprochées, se trouvait une grande agglomération de Maures, dont certains ennemis et d'autres nos alliés ; on marcha à leur rencontre. Les gentilshommes qui venaient d'Espagne voulaient qu'aucun des Maures sans distinction ne fût épargné, et s'obstinaient à faire prévaloir leur idée ; Alonso Fernandez de Montemayor fut d'un avis contraire, déclarant qu'il fallait respecter la parole donnée ; on se fâcha, presque jusqu'à en venir aux mains. La situation était compromise parce que l'armée se trouvait partagée en deux sentiments contraires ; par hasard le Comte était absent, il n'y avait là que son fils D. Alonso. Un parti de 600 lances de Maures, nos alliés, vint sur ces entrefaites trouver Alonso Fernandez qu'ils appelaient Burrixa (1), à cause des plumes qu'il portait, et lui dire qu'il était urgent d'attaquer les autres, car conformément à la loi de Mahomet, ils voulaient les emmener à Bougie ou à Melilla ; ils paraissaient fort inquiets et très décidés. Mais Dieu, fort heureusement, inspira D. Alonzo, qui les contint et parvint à rétablir l'ordre.

Mendoza. — De sorte que, finalement, les Maures ne mirent pas leur projet à exécution ?

Navarrete. — Sans aucun doute ils l'eussent fait, car ils étaient connus pour leur bravoure. Or, il arriva qu'Alonso Fernandez fut atteint des fièvres et mourut en quatorze jours ; toute l'armée fut plongée dans la douleur de voir disparaître un homme si vaillant et si jeune, puisqu'il n'avait pas vingt-cinq ans, un homme qui avait de sa main tué tant de Maures sans jamais être atteint, plus noble et plus vaillant qu'on ne peut se l'imaginer. Il fut enterré à Santo-Domingo (2) avec autant de pompe que si c'eut été le Comte lui-même, suivi des regrets de tous, comme il le méritait. Peu après, on traita avec Almanzor, oncle du Roi, le capitaine général que j'ai dit être généreux ;

---

(1) Burrixa. — L'homme aux plumes ou au plumet : *Bou-Richa*. Les Espagnols ont transcrit le *chine* arabe par la lettre X. C'est ainsi qu'ils ont fait *Burrixa*, et qu'ils écrivent *bixem* pour *bicham*.

(2) *Santo-Domingo* était un couvent ayant son prieur assisté de 6 prêtres et 3 laïques.

en effet, lorsque son neveu fut parti et qu'il eut le Roi, son ennemi, en son pouvoir, on l'assura, s'il voulait le livrer, de toute la bienveillance du Comte, qui lui abandonnerait toutes les richesses et lui permettrait de rétablir son neveu sur le trône.

Il répondit que Dieu ne voulait pas qu'il fût traître à son Roi ; en même temps, il fit éveiller le Roi et lui dit de partir parce qu'il avait appris que le Comte était dans le voisinage ; le Roi parti, il traita avec le Comte qui rétablit son neveu comme Roi.

Ce traité fait, l'armée sortit avec une troupe de 2000 hommes marchant vers la province de Benarax (1), où se trouvait un parti de Turcs à la solde du Roi de Tremecen ; mais ils s'enfuirent et abandonnèrent cette province à Almanzor et à son neveu. Le Comte rentra alors à Oran, car il n'avait plus les moyens de retourner à Tremecen. Sur le chemin d'Oran, se produisit un évènement curieux : le Comte, avec une escorte de 20 Maures et 40 chrétiens, s'étant écarté de l'armée, fut attaqué subitement par 600 lances dans un endroit où il n'y avait qu'un olivier et quelques haies d'épines pour se retrancher ; on s'aborda épées contre épées, et on combattit au grand désavantage des Maures. C'est le combat d'*Aceituno* (2), si célèbre, que vous en avez ouï parler. Je tiens à mentionner ce que fit là Baldelomar, le torero que vous avez bien connu ; il sauta bas de cheval pour briser les lances qui étaient restées au milieu du rond qu'avaient pratiqué les chrétiens ; elles étaient en si grand nombre qu'il emplit deux besaces rien qu'avec leurs fers ; il fit alors tant de mal aux Maures que ceux-ci, voyant qu'ils n'avaient plus de lances,

---

(1) « *Benarax*. Beni-Arax, dit Marmol, est une province qui a 17 lieues de long, sur 9 de large. Tout le côté du midi est une plaine, et celui du nord n'est que collines qui abondent en blé et en pâturages. Les habitants sont Berbères, de la tribu de Magaroa (Maghràoua). Les Rois de Tlemcen tiraient de ce pays 40,000 pistoles par an et 25,000 hommes de combat à l'occasion, tant cavalerie qu'infanterie, tous gens braves et bien équipés». Cette province était habitée par les *Moros venarajes* ; or, nous avons publié la relation d'une expédition menée avec succès contre eux, en 1632, par le Capitaine général d'Oran, Don Antonio de Zuñiga y de la Cueva, Marquis de Flores de Avila. L'itinéraire de cette *razzia* permet, conjointement, avec le dire de Marmol, de déterminer très approximativement la position géographique de cette province.

(2) *Aceituno*, l'olivier. Nous avons en vain cherché la trace de cette localité.

ramassaient des pierres pour les lancer, et le fait est qu'il en tombait une telle pluie que des cavaliers en furent désarçonnés. Toutefois, cela coûta cher à l'ennemi, car les tireurs qui se trouvaient là au nombre de quatre ou cinq lui tuaient beaucoup de monde ; un seul d'entre eux, nommé Espinel, chef de troupe, abattit ou blessa 33 Maures avec le même nombre de flèches qu'il avait dans son carquois.

Juan Ponce de Leon se distingua ce jour-là parmi ceux qui se trouvaient a cette affaire ; son frère étant mort, il l'avait remplacé. Les Maures, voyant leurs pertes, l'un d'eux s'avança et cria : « Le Comte est-il là ? » Ce dernier ayant fait répondre que oui, le Maure poursuivit : « Dites-lui qu'il s'en aille au diable, puisque en grand nombre ou en petit nombre nous ne pouvons le vaincre ? » puis ils se retirèrent. Le Comte demeura en cet endroit attendant l'armée qui commençait à se montrer ; on campa là cette nuit, et avec les lances qu'on avait prises on fit des feux de cuisine, car on n'avait pas d'autre bois.

Mendoza. — Il est certain que toutes ces choses me surprennent, et je ne crois pas que le Cid eut fait davantage ni même autant, parce que vaincre autant de fois tant d'ennemis avec si peu de monde est chose merveilleuse que plus tard on se refusera à croire.

Navarrete. — Une chose que je vous certifie, comme le pourrait faire quiconque en a été témoin, c'est que je n'exagère pas ; bien au contraire j'abrége, afin que vous n'ayiez pas lieu de supposer que, par vanité personnelle, j'amplifie le moins du monde les faits.

Guzman. — On voit bien que vous abrégez et que vous pressez votre récit ; pour mon compte, j'ai la certitude que vous passez sous silence quelques faits mémorables.

Navarrete. — En effet ; mais vous raconter tout m'entraînerait trop loin ; voilà pourquoi je tiens à le faire très court.

Mendoza. — Or donc, qu'arriva-t-il ensuite ?

Navarrete. — Il arriva que les Capitaines Varaez et Aguilera vinrent chercher les soldats, par ordre de l'Empereur, pour la

défense de la Sardaigne ; ils partirent donc, laissant le Comte si pauvre qu'il fallut lui prêter de l'argent pour qu'il pût retourner chez lui, ce qui nous brisa le cœur à tous. J'avais déjà fixé ma résidence à Oran et j'y restai avec Diego Ponce de Leon qui, quoique gravement blessé, avait reçu la compagnie de son fils, Alonso Fernandez, tandis que Juan Ponce conservait la compagnie de tireurs, la meilleure d'ailleurs de l'infanterie. Le Comte parti, son fils D. Alonso demeura ; c'était un gentilhomme fort honoré et bon vivant. Oran redevint ce qu'il était avant la guerre ; on eut quelques succès, notamment on prit un douar appelé *de los Dolientes*, où on demeura en observation ; puis on apprit qu'il y avait quelques galères à Arceo (1), que les galiotes étaient sorties ensemble pour rentrer au port dans la journée. Don Alonso croyant qu'elles étaient parties, sortit de l'embuscade ; mais il ne tarda pas à voir les hunes des galères, et nous nous hâtames de retourner dans le ravin où nous étions embusqués. Quand nous y fûmes, les navires commencèrent à débarquer du monde, des barils et d'autres approvisionnements : ce que voyant, on marcha sur eux, on en tua et fit prisonniers un certain nombre ; quelques captifs se sauvèrent, et il y eut des soldats qui entrèrent dans l'eau pour s'emparer des navires. Il est évident que si on eut agi avec moins de précipitation, on faisait tout le monde prisonnier, car une galère devait être radoubée, et lorsque tout aurait été débarqué son monde n'eût pu se sauver. Mais comme la galère n'avait pas encore été halée à terre, elle se retira là ou étaient les autres navires et on commença à nous canonner ; aussi nous retirâmes nous afin de ne pas subir de pertes.

Mendoza. — C'est une chose bizarre d'aller par terre s'emparer des galères sur mer.

Navarrete. — Le seul but de D. Alonso, était de faire du mal à l'ennemi, ce qu'il fit, et de l'inquiéter car il était tout près d'Oran.

---

(1) *Arceo*, Arzew, Arzeou dans les portulans français du commencement du siècle.

C'était bien le gentilhomme le plus aventureux et le plus habile du monde. Toutefois, comme je vous l'ai dit, on ne se rendit pas compte des projets des Turcs, et voilà pourquoi on ne leur fit pas davantage de mal.

Guzman. — Comment ? ce port d'Arceo est-il si près d'Oran ?

Navarrete. — A sept bonnes lieues.

Guzman. — Quoi ? vous dites que c'est près, et une si petite troupe osait sortir d'Oran toute seule !

Navarrete. — A nous voir faire, il semblait que nous étions les fils ou les parents du Comte, ne craignant pas plus les Maures que s'ils eussent été des enfants ; quant à eux, ils étaient aussi craintifs que nous étions audacieux ; c'est à ce point que, quand un de leurs enfants pleurait, on lui disait pour le faire taire : « Assez pleurer, voici le Comte. » Cette terreur du Comte s'étendait jusqu'à Alger, à ce que nous assurèrent des gens qui en venaient. En fait, cela n'avait rien d'étonnant, étant donnés les évènements qui se passaient ; entre autres, je vais vous en narrer un : Ce fut le premier jour que Diego Ponce de Leon sortit dans la plaine depuis sa blessure ; il s'agit de l'aventure la plus singulière et la plus heureuse qui se puisse imaginer. D. Alonso apprit que dans les environs circulaient des troupes du roi de Tremecen, lequel était en guerre avec Oran, et que ces troupes cherchaient à arrêter les vivres qui devaient entrer dans la place.

Mendoza. — De quel roi s'agit-il ? Était-ce par hasard celui que le Comte y avait laissé ?

Navarrete. — Non. Le roi que le Comte y avait laissé avait été détrôné et chassé par son frère, qui était revenu à la tête de contingents très considérables. Ce dernier envoya à la frontière d'Oran un caïd nommé Bullaharaz (1), avec un fort parti de troupes pour empêcher l'entrée dans cette cité, soit des vivres, soit d'autres produits du royaume ; et cependant, nous étions dans une pénurie extrême de toutes choses. En présence de cette disette, D. Alonso sortit d'Oran pour faire du bois à brûler, en

(1) Bullaharaz, Bou-Lakhras, l'homme aux boucles.

ayant soin de laisser des cavaliers en embuscade et d'organiser des grand-gardes ; il pleuvait beaucoup, et pendant qu'on ramassait du bois, on entendit des coups de canon tirés par Oran. On comprit de suite que les Maures nous avaient vus sortir et couraient la plaine. Aussitôt D. Alonso ordonna à son frère D. Martin et au capitaine Luis de Rueda de se porter à main gauche avec 50 chevaux ; à Juan Ponce de Leon de se porter sur leurs derrières avec 20 cavaliers, et lui-même prit le commandement des étendards et des troupes inutiles pour le moment ; il laissa l'infanterie à Diego Ponce de Léon qui était blessé et avait une jambe enveloppée. C'est dans cet ordre qu'on se mit en marche rapidement ; pendant qu'on cheminait ainsi, Juan Ponce et les Maures s'aperçurent en même temps ; ces derniers poussaient des cris de joie parce qu'ils espéraient avoir facilement raison de leur adversaire. Les Maures d'une part et Juan Ponce de l'autre, se trouvaient sur le versant d'une colline ; en digne fils de son père, ce dernier se mit à exhorter les siens au combat. En même temps, D. Alonso apparut au sommet de la colline en faisant sonner ses trompettes et D. Martin de l'autre côté avec ses cavaliers ; il semblait que Dieu les eut conduits là ensemble, tandis qu'ils étaient venus chacun de leur côté. Les Maures qui marchaient sur Juan Ponce durent rebrousser chemin pour faire tête à D. Martin, et ainsi, ils se heurtèrent entre eux, fait qui ne s'était jamais vu chez ce peuple ; Juan Ponce les prit alors en flanc avec sa troupe. Ils furent mis en déroute, on leur prit leur drapeau, et on fit prisonnier leur capitaine général. Ce fut chose merveilleuse de remporter pareil succès sans perdre un seul cheval.

Mendoza. — Vous avez raison de dire que D. Alonso était un téméraire ; le fait est que jamais on ne vit aventure pareille. Et combien étaient les maures ?

Navarrete. — Ils pouvaient être environ 300 lances et beaucoup d'arquebusiers. Tout près, il y avait aussi nombre d'ennemis à pied ; mais ils se gardèrent bien de se montrer, car ils eussent été impitoyablement égorgés, le terrain en pente douce

étant tout particulièrement propice à la cavalerie. Le prisonnier que nous avions fait nous valut beaucoup de vivres, car pour sa rançon, il donna à D. Alonso des quantités considérables de blé qui lui appartenait en sa qualité de capitaine général. Au bout de quelques jours, le Comte revint à Oran, et D. Alonso s'en fut se marier ; aussi nous restâmes avec le vieux qui, pour nous, était comme un tout jeune homme.

Peu de temps après, les Turcs vinrent dans ce royaume pour s'en emparer ; ils convoitaient Oran et marchèrent contre cette cité avec 1000 chevaux et des bandes d'Arabes ; ils s'embusquèrent près du château de Rozaelcazar (1), et se jetèrent sur la troupe qui sortait de cette forteresse chaque jour, pour reconnaître les alentours de la place : deux soldats furent tués et les autres faits prisonniers, car quoique s'étant bravement défendus, ils ne purent rentrer au château, et cependant notre artillerie tirait à force ! Le Comte sortit sur le champ ; à ce moment vient à lui un renégat qui lui dit que l'ennemi s'était retiré, ce qui fit qu'il ne prit que 500 soldats et environ 80 lances. Lorsqu'il fut dans la plaine, il s'aperçut que les Turcs se dirigeaient vers le poste d'observation dit *de los vecinos* (2) ; comme sa troupe avait le soleil en face, il obliqua à droite pour ne pas laisser l'ennemi profiter de cet avantage.

Les Turcs modifièrent leur mouvement et vinrent se placer en face de nous, à une portée d'arbalète ; Diego Ponce rangea sa cavalerie en bataille, et lui même — il me semble que je le vois encore, — monté sur un cheval bai-brun, montrait une

---

(1) *Rozaelcazar*, que les chroniqueurs espagnols ortographient généralement Rosalcazar, est le Château Neuf actuel. Suivant M. A. Gorguos (v. *Revue Africaine*, 2e année, p. 39), Rosalcazar serait une mauvaise traduction de *Rojas Casas*, les bâtiments rouges. — Ce ne peut être que le mot arabe *Raz-el-Kaçar*, qui signifie Palais ou Château principal.

(2) *La Atalaya que dicen de los Vecinos*. Nous avons vainement cherché dans les rapports officiels, fort complets d'ailleurs, une indication quelconque pouvant nous éclairer sur ce poste d'observation. Ils sont tous muets ; nous pouvons en conclure qu'il ne s'agit pas d'un point fortifié fixe mais bien d'un poste militaire mobile dont il ne nous est pas possible de préciser l'emplacement exact. A moins toutefois qu'il ne s'agisse d'un de ces ouvrages détachés que les plans espagnols désignent sous la rubrique *apostaderos separadamente construidos*.

bien grande vaillance qui nous faisait bien augurer du combat. Il dit alors au Comte : « Seigneur Santiago » (1), puis se lança comme un furieux contre les Turcs qui étaient eux-mêmes en bataille. Cette attaque fut tellement impétueuse que les Turcs tournèrent bride et se mirent à fuir, perdant beaucoup de monde. leur étendard et leurs outils de guerre ; on les poursuivit pendant un quart de lieue. Toutefois, les Arabes, en gens habiles, voyant que certains cavaliers étaient en désordre, semblèrent chercher à se ruer sur eux. Diego Ponce occupa une petite colline et fit halte pour donner le temps d'arriver à la troupe d'arquebusiers. Or, un chef arabe s'était mis à la tête des Maures pour les faire revenir à la charge sur nous ; Diego Ponce ordonna à un arquebusier à cheval, nommé Juan de Miranda, de le tirer, ce qu'il fit, et sa balle coucha par terre cheval et cavalier. Nous nous en réjouîmes tous ; mais les Maures en furent consternés, à ce point qu'ils se sauvèrent en poussant des cris de lamentation. Aussi quand arrivèrent l'infanterie et le reste de la cavalerie qui accompagnait le Comte, l'ennemi avait disparu. Cette expédition fut donc fort heureuse et eut beaucoup de retentissement. Le Comte fit force compliments à Diego Ponce, et l'embrassa ; nous rentrâmes alors à Oran, portant beaucoup de têtes coupées (2) et beaucoup de butin. Nous fûmes reçus avec des témoignages de grande joie, parce que jusqu'alors, avec les seules troupes de la garnison d'Oran, jamais on n'avait remporté succès semblable.

Guzman. — Certes, vous ne nous avez encore rien conté de pareil. Et quel jour exactement eut lieu cet évènement ?

Navarrete. — C'est la veille de la Saint-Martin qu'eut lieu cette affaire glorieuse, qui honora Dieu et les chrétiens et qui terrifia les Maures. Elle eut une importance capitale puisqu'elle permit de faire et de défaire un roi à Tremecen. En effet, le Comte

(1) *Sanctiago* — par Saint Jacques ! — était le cri de guerre des Espagnols toutes les fois qu'il s'agissait de charger les Infidèles.

(2) Il était d'usage, à cette époque, de suspendre au-dessus des portes d'Oran, les têtes des Maures qu'on avait tués. La *Relacion de la Guerra del Reino de Tremecen* — que nous publierons incessamment dans ce recueil — ne laisse aucun doute à cet égard.

y ayant envoyé une troupe très peu nombreuse sous le commandement d'un capitaine, le Roi qui y était abandonna cette ville au neveu de cet Almanzor qui, je vous l'ai dit, ne voulut ni tuer ni faire prisonnier l'autre Roi. La troupe demeura à Tremecen fort peu de temps ; quand elle fut revenue, l'ancien Roi revint avec des Turcs, et chassa de la cité Almanzor et son neveu, lesquels s'enfuirent auprès du petit roi du Dubudu (1). Ce roitelet, lorsqu'il les eut en son pouvoir, les garda l'un et l'autre comme captifs et s'empara de tout ce qu'ils avaient apporté ; s'ils avaient pu gagner Oran, c'eût été une bonne fortune, car on a dit qu'ils n'avaient pas emporté moins de 500.000 doubles. Le Roi de Tremecen vint à mourir ; l'autre étant captif, on élut pour Roi une troisième personne qui s'appelait Muley-Montaraz. Celui-ci, dès qu'il fut sur le trône, sollicita l'amitié du Comte et s'engageait à payer tribut à Sa Majesté pour être en sécurité ; d'autre part, son frère faisait des offres magnifiques au cas où on lui donnerait le trône ; il leur semblait donc impossible de rester Roi, si on ne l'était de par la main du Comte.

Mendoza. — Où se trouvait alors le Comte ?

Navarrete. — A Oran ; sans en sortir, il faisait et détrônait un Roi, et faisait un capitaine général de l'armée, qu'entre eux ils appellent cheik, la principale et la plus opulente dignité de ce royaume. A cette époque, Almanzor recouvra sa liberté, s'en fut dans le royaume, conféra avec tous les principaux chefs sans exception, puis vint trouver le Comte et s'entendit avec lui pour aller en Espagne supplier l'Empereur de lui fournir des troupes qu'il paierait ; le Comte se rendit en Espagne avec lui, et l'Empereur les autorisa à lever 2000 hommes. Avec cette troupe, le Comte revint à Oran pour replacer le Roi sur le trône, lequel se trouvait vacant, les Turcs ayant renversé et mis à mort l'autre Roi. Le Comte quitta donc Oran pour aller jusqu'à Tremecen ; en route, il apprit que le Roi d'Alger marchait au secours de ses

(1) *Le roi du Dubudu.* Il s'agit ici de la ville de *Doubdoub*, dans le Maroc.

Turcs, et à partir de Cenen (1), qui est un lieu sur le chemin de Tremecen, il se dirigea vers Gabel (2) avec l'intention de livrer bataille si l'ennemi l'attendait.

Guzman. — Quoi, le Roi d'Alger venait-il avec si peu de monde qu'il n'attendait pas une poignée d'hommes comme vous étiez ?

Navarrete. — Il avait beaucoup de troupes et une bonne artillerie ; mais nous avions avec nous beaucoup d'Arabes qui avaient juré fidélité au Comte, et avaient, à Cenen, fait serment de le suivre jusqu'à Alger s'il y allait ; aussi étions-nous pleins d'espoir et de courage.

Mendoza. — Avez-vous combattu avec le roi d'Alger ?

Navarrete. — Non ; nous arrivâmes à une journée de marche de lui, et nous attendîmes que les Arabes se réunissent, ce que voyant, le Roi d'Alger leva son camp et rétrograda ; nous le suivîmes deux journées durant, et à Tililete (3) qui est une rivière, on traita avec lui que le Roi rentrerait à Tremecen, et que la garnison turque serait retirée. Il envoya un caïd turc au camp du Roi, qui avait à sa suite tout le reste du royaume, pour que ce caïd lui remît la cité et la fit évacuer. Ils se dirigaient donc vers Tremecen, et le turc avait un étendard au vent ; on lui fit dire d'avoir à l'arracher de la hampe parce que l'étendard turc ne devait pas passer déployé devant celui de l'Empereur. Aussi le Turc arracha-t-il l'étendard de sa hampe, et s'en fut jusqu'à Tremecen pour remettre cette cité au Roi, qui s'y rendit après lui, suivi de tous les Arabes qui, bien qu'ayant juré de ne pas abandonner le Comte, lorsqu'ils virent leur Roi s'en aller, s'en allèrent tous comme lui. Ensuite le Comte se mit en route vers

---

(1) *Cenen* n'est autre chose que la rivière qui passe à Aïn-Temouchent et qu'on appelle aujourd'hui *Oued-Sennan*.

(2) *Gabel*, Arbal, à 30 kilomètres d'Oran. « Gabel, dit Marmol, ancienne ville située à 4 lieues d'Oran, fut détruite par un roi de Fez et ne s'est jamais relevée depuis. Elle était fort peuplée et avait de bonnes murailles. Les Arabes qui habitent son territoire sont riches en blé et en troupeaux. »

(3) *Tililete* : c'est l'*oued Telilat*, la rivière des petites collines ou des petits monticules. On l'appelle aujourd'hui le Tlélat.

Mostagan avec les troupes dont il disposait, et envoya demander de l'artillerie à Oran pour en battre la muraille ; Diego Ponce, qui y était demeuré en qualité de général, envoya canons et munitions. Nous fûmes à Mostagan, et y arrivâmes deux jours avant la Saint-Barthélemy, en l'an 1547 ; nous nous mîmes aussitôt à bombarder quelques maisons pour obtenir une capitulation. Mais voyant qu'on ne se rendait pas, comme nous l'avions présumé, on mit en batterie d'autre part de grosses pièces que Diego Ponce envoya sur un galion. Entre temps eurent lieu de fort brillantes escarmouches dans un faubourg que chaque matin nos arquebusiers allaient occuper ; c'était chose vraiment belle de voir ce qui se passait dans les rues, le soir quand on se retirait, et dans les maisons que nos cavaliers parcouraient sans cesse.

Un jour entre autres, D. Martin, fils du Comte, avec quelques arquebusiers et de la cavalerie, prit le chemin de l'Est, et fut attaqué par les Maures du pays : les nôtres se replièrent jusqu'au camp ; or Martin Alonso de Montemayor, fils de Diego Ponce de Léon, était à l'arrière-garde, pénétré du plus vif désir — je le tiens de sa bouche — de se mesurer avec un cavalier maure, et pour cela il ne laissait pas tirer les arquebusiers de l'arrière-garde ; un d'eux cependant, ayant fait feu malgré ses ordres atteignit un cheval à la tête, et cheval et cavalier roulèrent ensemble à terre.

Mendoza. — Dites nous : comment se fait-il que vous ne nous ayiez pas encore parlé de Martin Alonso ?

Navarrete. — Parce qu'il était fort jeune et qu'il n'avait pas encore été à la guerre ; cependant il était capitaine de la compagnie de son père, et avec la fougue de la jeunesse il brûlait du désir de se mesurer avec un Maure. Aussi, aussitôt qu'il vit cet ennemi à terre se précipita-t-il vers lui ; bien que les Maures aient été fort nombreux, il les traita de telle façon qu'il en abattit jusqu'à ce que toute leur troupe tournât bride laissant le prisonnier entre ses mains : ce captif était le frère du Pape des Maures, personnage fort estimé et de haute importance. Or, l'ennemi blâma Martin Alonso, lui reprochant lorsqu'il se trouvait envelop-

pé des Maures venus au secours de l'homme désarçonné — et ils étaient plus de 40 — d'avoir tourné la tête pour voir s'il était suivi de quelque chrétien, et on osa lui déclarer qu'il eût fait preuve d'un bien plus grand courage s'il n'avait pas détourné la tête pour voir si quelque ami ne venait pas à son aide.

Guzman. — Certes, on a eu grand tort de lui faire ce reproche, car il n'y a en cela, à mon avis, rien que de très-naturel.

Navarrete. — Cette race est si étrange que, lors même qu'un homme n'aurait jamais fait que d'excellentes choses, s'il en fait une seule qu'ils considèrent comme une faute ils oublient tout pour ne voir que l'acte défectueux ; en ce cas, Martin Alonso en est un exemple. En fin de compte, lorsqu'il sut qui était le Maure qu'il avait fait prisonnier, Martin Alonso le conduisit au Comte, qui se réjouit beaucoup avec lui de cette prise. Entre temps, l'artillerie battait en brèche. La batterie était presque terminée, que nous vîmes au Levant arriver nombre de drapeaux et de troupes. On crut que c'était une démonstration des Turcs et qu'il ne fallait pas ajouter grande importance à cette ruse. Mais il n'en était rien : c'étaient 800 Turcs de renfort avec 10.000 hommes du pays et d'autres contingents qui jusqu'alors étaient demeurés dans la plaine. Néanmoins, l'assaut fut ordonné : le soir, les soldats devaient peu à peu s'approcher de la muraille battue, couper des branchages dans les jardins pour faire des fascinages pendant la nuit ; au quart de l'aube, on devait sonner de la trompette et faire halte lorsqu'on serait arrivé plus près. Cependant, l'artillerie ne devait cesser de tirer pendant toute la nuit pour empêcher les assiégés de réparer la brèche. Au jour plein, on devait de nouveau sonner de la trompette et faire feu de toute l'artillerie, s'élancer à l'abri de la fumée ; avec les fascinages qu'on portait combler le fossé qui était pas mal profond, puis recommander son âme à Dieu. Pendant qu'on donnait ces ordres dans les tranchées une clameur s'éleva : « Dedans ! Dedans ! que les soldats entrent par la brèche ! » Voici ce qui s'était passé : un capitaine de la Biscaye, nommé Espinosa, s'était avancé pour s'emparer d'un faubourg très-

rapproché de la brèche ; il lui sembla facile d'entrer, et il se précipita sans en avoir reçu l'ordre : ce qui amena la confusion la plus grande qu'on puisse imaginer. Les Turcs semblaient vouloir abandonner l'endroit et se retirer, car la batterie avait tiré toute la journée et la brèche eût été praticable à cheval ; toutefois, lorsqu'ils virent le désordre qui régnait dans l'attaque, ils parurent sur la muraille et se mirent à tirer avec une rapidité et un entrain qu'on ne saurait croire, nous tuant et blessant beaucoup de monde. Juan Ponce arrivait en face du fossé, lorsqu'il fut atteint de deux coups d'arquebuse qui le couchèrent par terre et le laissèrent sans connaissance. Revenu à lui, il remarcha à l'attaque, descendit dans le fossé et se dirigea vers la brèche ; mais il ne put la gravir parce qu'il était blessé et absolument hors d'haleine. Très-grande était la quantité de pierres, de planches et de poutres qu'on lui jeta, et ces dernières si épaisses qu'il eût été infailliblement écrasé si un soldat de sa compagnie ne l'eut couvert de son bouclier. Voyant le mal qu'on nous faisait, — le Mestre-de-Camp général et bien d'autres avaient été tués, — l'ordre fut donné de battre en retraite, ce qui s'effectua à grand peine, car les turcs et les gens du pays marchèrent avec grande vigueur sur la batterie. Le Comte était décidé à payer de sa personne et je l'ai entendu dire à deux ou trois reprises : « C'est maintenant qu'il s'agit pour nous de s'en emparer », en se retournant vers nous qui avions abandonné la batterie. Nous passâmes là tout le reste du jour à soigner les blessés ; on tint conseil pour discuter si nous devions nous rabattre sur la mer cette nuit là, et c'est ce qui eut lieu, car au matin, nous étions sur le rivage, en face de nos navires. Nous avions perdu une pièce d'artillerie que nous ne pûmes amener jusqu'à la mer, parce qu'elle était fort grosse et que son essieu s'était brisé. Il s'agissait d'embarquer les blessés, la grosse artillerie et les petites pièces, et avec les troupes de nous retirer sans recevoir plus de mal, car nous avions déjà suffisamment souffert. Lorsqu'il fit grand jour, les Turcs et Maures marchèrent sur nous, et il y eut une vive escarmouche d'arquebusiers, à ce point que ni les

uns ni les autres ne pouvaient se lasser de tirer. C'était le jour de Saint-Augustin, le 28 août ; le soleil était insupportable, ce qui fit suspendre le combat jusqu'au soir. Une fois le soleil couché, toutes les forces de l'ennemi vinrent sur nous, parce qu'il avait vu des chalands se diriger vers les navires, et croyait que tout le monde devait s'embarquer. Ils marchèrent contre nous dans l'ordre suivant : les Arabes, environ 2000 lances, allèrent se poster par derrière nous ; puis vinrent les Turcs avec un étendard jaune, qui allèrent se ranger en bataille au midi ; ils étaient environ 700 arquebusiers. Enfin, s'avancèrent par le bord de la mer, plus de 14 ou 15000 hommes à pied, avec leurs armes habituelles. C'est dans cet ordre qu'ils marchèrent contre nous, en tirant tellement de coups de feu qu'ils nous tuaient du monde, bien que nous fussions à l'abri de retranchements en terre que nous avions pratiqués. Le capitaine Luis de Rueda était avec la cavalerie qui comptait 50 hommes ; avec lui se trouvait Martin Alonso, qui, je l'ai dit, commandait la compagnie de son père. Luis de Rueda voyant que ses chevaux souffraient envoya demander des instructions au Comte, lequel lui manda de ne pas bouger jusqu'à nouvel ordre. Puis le Comte plaça deux drapeaux (1) des troupes de Pliego et Alcaudete en face de l'endroit où se trouvaient les Arabes, avec ordre de s'y maintenir et de ne tirer sur les cavaliers maures que lorsqu'ils attaqueraient ; car il était évident qu'ils ne devaient charger les nôtres que lorsque nous-mêmes attaquerions les Turcs.

Lorsque le Comte vit que ce mouvement était effectué, il ordonna à Luis de Rueda de charger les Maures les plus rapprochés, ce que nous fîmes avec autant de furie que si notre nombre avait égalé le leur ; nous fûmes beaucoup soutenus par quelques petites pièces d'artillerie qui, n'ayant pas encore été embarquées, tiraient sans désemparer et firent beaucoup de mal à l'ennemi ; on canonna aussi du galion, ce qui nous fut d'un

(1) Les expressions drapeau et étendard qui se rencontrent fréquemment au cours de ce récit sont prises dans le sens figuré et signifient une unité tactique.

grand secours. Nous enfonçâmes l'avant-garde, et fîmes halte pour donner à notre infanterie le temps d'arriver, car ceux qui avaient fait le premier mouvement offensif n'étaient pas, au dire de beaucoup, plus de 600 ; et quant au reste de la troupe, elle mit grand temps à se former en bataille, ce qui ne permit pas à D. Martin de l'utiliser efficacement. Toutefois, quand on vit que l'ennemi commençait à fuir, le cri joyeux de Victoire ! Victoire ! se fit entendre ; mais les Turcs, sans bouger, tiraient avec furie, sans toutefois nous faire de mal, car il était évident que Dieu leur était contraire. Les Arabes qui, comme je l'ai dit, nous avaient pris à revers, attaquèrent, suivant leur habitude, avec impétuosité et force cris ; mais lorsqu'ils voulurent se jeter sur nos lignes d'épées, ils se heurtèrent aux deux drapeaux que le Comte avait placés là pour leur résister. Au moment où ils arrivèrent, ils furent reçus par une salve d'arquebusades qui leur fit faire un grand détour, ce qui permit à nos cavaliers de faire halte et aux soldats isolés de se rassembler, afin d'éviter qu'ils fussent atteints tandis qu'ils infligeaient aux Turcs des pertes sérieuses. Les Turcs, voyant que leurs tentatives échouaient, prirent au grand galop la direction de Mostagan en disant : « Venez vous en emparer. » Il est certain que nous y serions entrés avec eux si nous avions eu 200 chevaux ; mais je vous affirme que nous n'en avions que 80 utilisables. Peu après, un renégat vint à nous et nous raconta tout ce qui s'était passé — ce que nous ignorions d'ailleurs — et nous nous réjouîmes tous de ce qu'il nous apprit, à ce point que nous ne songeâmes plus aux pertes que nous avions subies la veille, et que nous crûmes être nés ce jour là. Il est certain, grâce à Dieu, que nous dûmes la victoire à ce que le Comte avait disposé deux drapeaux contre les Arabes ; s'ils n'y avaient été placés, on eût été enfoncé par 2.000 lancés, nous eussions été décapités sans pitié jusqu'au dernier. Mais Dieu inspira au Comte cette décision, qui fut la ruse de guerre la plus savante qui se puisse imaginer. Lorsque l'on conta ce fait à l'Empereur, il répondit que c'était un fait inouï jusqu'alors de vaincre en bataille rangée

en se retirant après un échec, et répéta deux ou trois fois cette réflexion en ne cachant pas qu'il considérait cela comme un miracle. Donc, nous nous retirâmes vers la mer et nous reposâmes un peu ; pendant ce temps, on embarqua ce qui restait de l'artillerie, les blessés, puis nous tous, et la nuit nous fîmes voile dans la direction d'Arceo ; nous passâmes au matin en face de la rivière appelée Chiquiznaque (1), et nous arrivâmes sans encombre à Oran où nous fûmes reçus avec joie ou avec tristesse, suivant que chaque hôte perdait ou revoyait son ami. Nous demeurâmes à Oran quelques jours jusqu'à l'arrivée des galères de D. Bernardino de Mendoza, dont la venue était décidée et attendue : c'est parce que D. Bernardino avait tardé à arriver qu'on ne put s'emparer de Mostagan. Une fois les galères venues, il fut question de recommencer l'expédition, et on s'entendit avec ce Maure que Martin Alonzo avait fait prisonnier, et qui était un notable, pour qu'il décidât un de ses frères qui était à Mostagan à livrer la ville, ce qui lui vaudrait la liberté. Tout cela prit deux mois, et pendant tout le temps que les galères demeurèrent à Oran, le Comte leur fournit des vivres à ses frais. L'artillerie était déjà embarquée et on allait se mettre en route lorsque D. Juan de Mendoza, fils de D. Bernardino vint dire au Comte qu'il s'en allait avec les galères et qu'il le priait de l'excuser de ne pouvoir agir autrement. Combien le Comte souffrit de voir s'évanouir tous les projets qu'il avait formés pour arriver à prendre Mostagan ! Il se borna à répondre qu'il lui souhaitait bon voyage, que les galères ne lui étaient pas nécessaires et qu'il comptait sur la protection de Dieu. Donc, on prit la campagne avec environ 1,600 soldats et des chevaux qui n'atteignaient pas le nombre de 100 ; on marcha vers Arceo, qui est à sept lieues d'Oran, près de Mostagan ; là, on

(1) *Rivière Chiquiznaque :* il s'agit incontestablement de la Macta.

On trouve en effet dans un *itinéraire des territoires de la Barbarie, au Couchant, au Levant et au Midi d'Oran*, itinéraire manuscrit du siècle dernier que nous publierons incessamment : « Côté du Levant, à neuf lieues d'Oran : *Chiquiesnaque*, endroit où la rivière Habra se jette dans la mer. A dix lieues, *la plage de Chiquinaque.* »

a construit une place avec des murailles et des bastions et tous les approvisionnements nécessaires pour, de là, tenir la main au recouvrement des tributs ; le Roi de Tremecen devait, en effet, nous payer avec le blé de Benarax, qui est une province de ce royaume ; or, nous arrivâmes à Arceo le jour de la Toussaint, et en un mois on n'avait pas porté 3.000 fanègues de blé.

Ce que voyant, le Comte, trois ou quatre jours avant les Rois, nous nous approchâmes des Maures qui portaient le blé, nous en prîmes environ 400 en gage de ce qu'ils avaient à nous donner, ce qui était le plus sûr moyen d'être payés; cependant, nous ne pouvions demeurer en cet endroit, parce que nous mangions plus de blé qu'on ne nous en portait ; aussi, nous prîmes le chemin d'Oran. En y arrivant nous poussâmes jusqu'à la Lagune (1) où nous prîmes un douar avec peu de monde et quelque troupeau. Comme nous nous en revenions, quelques Maures nous suivirent, en poussant des cris et harcelant notre arrière-garde ; on supposa que c'étaient des Maures voisins qui avaient fait soumission au Comte et avaient rompu leur traité de vassalité. Aussi, la nuit suivante, on sortit, et deux jours après, dès l'aube, on tomba sur eux ; on leur fit la plus belle prise qui se puisse imaginer puisqu'on s'empara de 450 personnes et plus de 10.000 têtes de bétail ; puis on rentra à Oran, où le butin fut réparti suivant l'usage. Le Comte fit présent aux capitaines qui prenaient leur congé d'esclaves et de joyaux ; c'est ainsi que se termina la guerre si pénible de cette année là. Le Comte retourna en Espagne avec ses troupes, et D. Martin resta à Oran comme général, avec Diego Ponce de Leon comme lieutenant, la guerre rentrant dès lors dans les conditions ordinaires.

Au printemps, la veille de la fête de *Corpus Christi*, les Arabes vinrent jusqu'aux fours à chaux où ils tuèrent deux hommes. On courut aux armes, mais quelque diligence qu'on fit, on ne put les atteindre, car ils poussèrent des cris et s'enfuirent. Don Martin et Diego Ponce revinrent ; mais ils n'avaient pas fini

(1) La *Laguna ;* il s'agit de la Sebkha ou lac salé d'Oran.

de manger qu'une sentinelle de la montagne cria que les Maures étaient à Mazalquivir (1). Tout le monde courut aux armes, Juan Ponce tout le premier ; D. Martin lui donna l'ordre de prendre 50 cavaliers et d'aller dans la montagne pour tâcher de prendre les devants des Maures ; Diego Ponce devait le suivre avec d'autres cavaliers, et ensuite devaient marcher les étendards et la cavalerie. Juan Ponce arriva par la montagne à un endroit appelé Bucifar (2), par où les Maures devaient passer ; ils y étaient passés en effet, et s'étaient répandus dans les jardins où ils mangeaient des abricots. Ponce s'étant rendu compte de la configuration du terrain et ayant reconnu qu'elle lui était favorable, bien qu'il n'eut avec lui que 30 cavaliers, fit sonner de la trompette et cria : « Saint-Jacques, sus à eux. » Les Maures étaient au nombre de 400 lances. Se voyant ainsi attaqués, ils crurent qu'ils avaient en face d'eux tout le monde d'Oran, et qu'on s'était déjà emparé d'un passage situé à un petit village appelé Laonzar (3) ; ils se mirent à fuir par un chemin fort étroit ; or, comme ils étaient nombreux et fuyaient sans ordre, les nôtres les serraient de près. Beaucoup d'entre eux tombaient, et les nôtres chargeaient avec le plus grand ordre pour ne rien perdre de leur avantage. Juan Ponce tua un jeune homme qui était entouré de trois ou quatre écuyers lesquels lui faisaient un rempart vivant ; il lui porta un coup de lance dans le flanc, l'arme sortit entre les épaules. De son côté, le Maure, lui avait porté un coup qui eut dû être mortel ; car la lance du Maure frappa son bouclier et le traversa de toute la longueur de la pique. Cela parait invraisemblable, mais c'est pourtant exact. Juan Ponce me l'a affirmé, ainsi que ceux qui étaient auprès de lui.

Mendoza. — Le fait est que c'est la plus étonnante aventure que je connaisse et aie ouï conter.

---

(1) *Mazalquivir*, le grand port, Mers-el-Kebir.

(2) *Bucifar*, Bou-Sfer. (La chose, l'endroit ou même l'homme à couleur jaune). Ce nom n'aurait-il pas été donné à cette localité à cause de la teinte jaune de ses montagnes ?

(3) *Laonzar*, l'El-Ançor actuel. (La source ou fontaine jaillissante).

Navarrete. — Et vous n'êtes pas le seul à vous en étonner. Tout le monde se montra d'abord incrédule même ceux qui étaient présents ; et quand on raconta le fait au Comte il en fut tellement surpris qu'il déclara que rien de ce qu'il avait fait lui-même n'égalait cela ; car, bien certainement l'ennemi n'était pas à une portée d'arbalète lorsque Juan Ponce fondit sur lui. Les Maures, faisant un détour, revinrent au nombre de huit à l'endroit où était passé Juan Ponce, au moment même où Martin Alonso rejoignait son père ; son écuyer les lui signala immédiatement.

Aussitôt, il vint reconnaître le terrain et marcha sur les huit cavaliers, qui étaient ceux que l'écuyer avait vus. Les Maures, voyant les Chrétiens et Diego Ponce se jetèrent sur lui. Diego Ponce, remarquant que les Maures étaient huit et que Martin Alonso n'avait avec lui que son écuyer, nommé Alguacil, et son valet, craignit de les voir tuer : il marcha vers les Maures avec un serviteur de D. Martin qui s'appelait Guzman, fondit sur eux, et porta un coup de lance à un Maure ; ce dernier le lui rendit et ce fut par miracle qu'il ne fut pas tué : il reçut en effet le coup dans le flanc et eut la fesse traversée. Les Maures passèrent par dessus lui, chargèrent Martin Alonso, et d'un coup de lance traversèrent plusieurs doubles de son manteau, qu'il avait enroulé autour de son bras. Une fois qu'ils furent passés, Martin Alonso s'approcha de son père et lui demanda s'il était blessé ; il lui fit, de la tête, signe que oui. Martin Alonso se précipita alors sur un des Maures, le frappa de sa lance par côté, et allait le refrapper quand le Maure saisit la lance ; Martin Alonso la lui arracha, et l'atteignit une seconde fois. Le Maure tira alors son sabre, et frappa Martin Alonso au bras gauche, heurta sa lance, et atteignit sa jument à la tête. C'est alors qu'arriva Guzman qui, je l'ai dit, était avec Diego Ponce ; il porta un coup de lance au Maure que Martin Alonso avait désarçonné et qui était à terre. Celui-ci était très-vigoureux, et comme Guzman allait l'atteindre avec sa lance, il la saisit, le frappa d'un coup de sabre au bras droit, et le désar-

çonna. Martin Alonso, voyant que le Maure avait pris la lance, se jeta sur lui avant qu'il eût pu la retourner et la lui arracha ; mais le Maure se trouvant près de Guzman, se précipita sur lui, l'étreignit à bras le corps, et le maintint comme un enfant sans le laisser remuer. Martin Alonso jugea que s'il faisait usage de sa lance il tuerait et l'infidèle et le chrétien ; aussi, mit-il l'épée à la main et sabra-t-il le Maure qui tourna sur lui-même ; il l'atteignit une seconde fois à la figure, et ce avec tant de violence qu'il lui coupa entièrement les machoires et la langue et lui fendit le visage ; l'épée ne s'arrêta même pas là, car elle entama l'écu de Guzman sur une longueur supérieure à un pan ; quant au Maure, il gisait à terre. Pendant ce temps, Diego Ponce cherchait à arracher la lance qui l'avait traversé, mais ne pouvait y parvenir parce que les clous qui maintenaient le fer de la lance l'en empêchaient ; il réussit cependant à la retirer, mais avec grande douleur, car la lance pleine de sang arracha des lambeaux de chair ; le reste des Maures se retira par le sentier, où un dernier d'entre eux fut tué. Don Martin arriva et se réjouit beaucoup de la victoire, tout en déplorant la blessure de Diego Ponce. Celle de Martin Alonso, au bras, fut si peu de chose qu'il ne la ressentit pas jusqu'à la nuit. Nous arrivâmes à Oran avec 10 têtes de Maures, qui furent suspendues à la porte de Tremecen ; quant à celui que Martin Alonso tua d'un coup d'estoc, il fut exposé tout entier, tant il était remarquable par sa taille. La blessure de Diego Ponce ne tarda pas à guérir parce que le coup, ayant porté dans la chair morte, n'était pas dangereux. Cette expédition eut une grande importance, d'autant plus que c'était ce jour là que les Maures nous avaient tué deux hommes.

Guzman. — Ce Guzman dont vous parlez, comment commit-il la maladresse de ne pas tuer l'autre Maure ? Comme c'est un Guzman, cela me chagrine.

Navarrete. — Ne vous chagrinez pas, il ne put faire mieux. Et, je vous affirme que c'était un homme. J'ai ouï dire bien des fois à Martin Alonso que dans différentes aventures amoureuses,

il n'osait confier le soin de sa garde qu'à Guzman, alors qu'en pareilles occasions le danger était de tous les instants. Pour que, parmi tous ceux qui l'accompagnaient, il eut fait le choix d'un seul homme, il fallait qu'il tînt sa bravoure en haute estime ; cette estime était d'ailleurs justifiée.

Guzman. — Mais il me semble que le soleil s'est couché. Sortons d'ici et allons voir l'étang qui est magnifique : puis, il vous sera loisible de reprendre votre récit.

Navarrete. — De grand cœur, car je suis fatigué et le Seigneur Mendoza doit l'être, lui aussi, de m'entendre conter.

Mendoza. — Certes, il n'en est rien, vous m'avez charmé et je suis fort à l'aise ; mais puisque nous devons être ici demain, nous entendrons la fin de ce noble récit, qui m'intéresse plus que toutes choses au monde.

Navarrete. — A coup sûr, Seigneur Guzman, l'étang est tellement beau qu'il n'en existe certainement pas de pareil dans tout le pays, ni même rien qui s'en rapproche comme pittoresque. Vous avez bien raison de l'apprécier, car c'est un endroit délicieux que ce bosquet, sous ces arbres aussi grands que majestueux. Et, à mon sens, vous avez bien tort de ne pas demeurer ici tout l'été, dans un endroit aussi charmant.

Guzman. — Vous avez raison. Mais le manque de société me porte vers la cité ; si j'avais avec qui causer, j'y demeurerais toujours. Néanmoins, quoique je me distraie avec des livres, il est pénible pour un homme de s'en tenir là ; et quoique je passe des instants agréables en entendant conter les gens qui travaillent ici ; quoique par moments ils disent des bons mots qui, à mon sens, sont meilleurs par le fait de leur spontanéité que ceux qui ont été longuement préparés ; quoique parfois leurs farces n'aient, dans leur rusticité, rien qui les égale ; quoique leurs gageures, leurs luttes, leurs chutes soient plus charmantes à voir que je ne saurais le dire et plus attrayantes que celles des maîtres-lutteurs ; quoique je passe quelquefois longtemps entre ces arbres à écouter le chant des oiseaux, dont la mélodie est bien plus attachante que celle de ceux qui sont en cage ; malgré tout cela, le défaut

de conversation, comme je vous l'ai dit, me fait quitter tout pour trouver avec qui causer.

Mendoza. — Personne sur ce point ne vous contredira. Mais dites-moi : soupez-vous donc de si bonne heure, qu'il me semble déjà voir les plats sur la table ?

Guzman. — Cela se fait ici, parce que nous nous couchons de bonne heure pour jouir de la fraîcheur du matin et des fleurs du jardin ; car une fois le soleil levé, tout ceci est bien moins beau.

Navarrete. — Il me semble que c'est fort bien fait, et je veux prendre place pour boire tout d'abord, car j'ai grand soif, ayant beaucoup parlé.

Guzman. — Pourvu que ce soit frais, car il fait bien chaud !

Navarrete. — C'est excellent comme cela, et je veux tenir le breuvage près de moi, pour que l'un et l'autre, vous ne puissiez boire que servis de ma main.

Mendoza. — Loin de m'en plaindre, j'en serai et flatté et charmé. Oh ! que ceci est délicieux ! Je ne sais quel cuisinier vous avez pour donner si bon goût aux plats ; mais il me semble que je n'ai, de ma vie, rien mangé d'aussi délicat. Quant à ce vin frais, il est tout simplement exquis, et je ne l'aime guère que comme cela.

Navarrete. — Cela n'est pas nécessaire pour moi : mais le Seigneur Guzman doit l'avoir préparé ainsi pour que nous nous couchions ivres.

Guzman. — Il y a si peu de chose !

Mendoza. — Je n'admets pas qu'il y ait peu de chose. Ce qu'il y a ici suffirait pour beaucoup plus de convives, et beaucoup plus affamés que nous ne le sommes. Et, quoique tout soit excellent, je ne veux pas manger davantage, car cela me ferait mal.

Navarrete. — Moi non plus, je ne mangerai pas davantage, bien que la table soit encore abondamment servie.

Guzman. — Cessez ce dire et mangez : il n'y en a pas tant que vous pensez, et, comme on dit, c'est beaucoup de bruit pour bien peu de chose.

MENDOZA. — Vous insistez pour que nous mangions davantage. Pour l'amour de Dieu, que ce soit assez, et sortons d'ici.

NAVARRETE. — Oh ! que vous avez bien parlé ! Allons à la fontaine, en nous promenant dans cette charmille qui est aussi belle que fraiche, et où nous attendrons qu'il soit l'heure de dormir.

MENDOZA. — C'est cela.

GUZMAN. — Pensez-vous donc y aller sans moi ? Mais j'y vais aussi.

NAVARRETE. — A la bonne heure, venez ; il y a bien place pour nous trois dans l'allée, et nous ferons un peu d'exercice pour digérer ce que vous nous avez fait manger.

MENDOZA. — Ceci est fort beau et bien exécuté ; on voit bien que vous êtes un amateur.

GUZMAN. — Allez donc plus avant voir le corridor et les pièces qui sont là ; elles ne vous désagréeront pas.

MENDOZA. — Oh ! quelle belle chose que ces peintures à fresque ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ; et puisque vous m'avez amené ici, je vous demande de me laisser coucher dans cette pièce.

GUZMAN. — C'était entendu ainsi : vous voyez cette alcôve ; on y a fait un lit pour vous, et là un autre pour le Seigneur Navarrete. Puisque vous êtes ici, demeurez-y. Adieu, jusqu'à demain matin ; je viendrai vous éveiller pour que vous jouissiez de la fraîcheur des fleurs.

MENDOZA. — Comme vous voudrez ; en tous points nous vous obéirons, le Seigneur Navarrete et moi.

GUZMAN. — A la garde de Dieu.

MENDOZA. — Qu'il vous accompagne !

*(A Suivre).*

# MONOGRAPHIE DE L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

*(Suite)*

## DEUXIÈME PARTIE

## LE TELL

## CHAPITRE II

### SEBDOU *(Suite)*

II. — INSURRECTION DE 1845. — ASSASSINAT DU COMMANDANT BILLOT

Dans le courant du mois de décembre 1844, quelques mois après la victoire d'Isly, le colonel Cavaignac était nommé maréchal de camp (général de brigade) et commandant de la subdivision de Tlemcen.

Le sympathique général a tenu une grande place dans le pays et il y a marqué son passage par une foule de faits qui vont nous permettre d'offrir à nos lecteurs une étude des plus vraies sur le caractère et les hautes capacités de ce brillant général, élevé en 1848 à la magistrature suprême de son pays.

S'il était un lieu qui dut porter son nom, dans l'arrondissement de Tlemcen, ce devait être à coup sûr, *Sebdou* qu'il a créé et fortifié, *Sebdou* qu'il affectionnait particulièrement et qu'il visitait souvent, *Sebdou* où il allait se reposer des fatigues corporelles et des soucis administratifs que lui créaient sa situation sur la frontière et ses fonctions militaires, *Sebdou* enfin, où se trouve un

chêne gigantesque, sous lequel on le vit souvent tenant sa *hacouma* (1) et rendant la justice, à l'exemple de Saint-Louis, sous ce décor champêtre.

Ce chêne est connu dans le pays, et on le montre aux visiteurs sous le nom de : *arbre de Cavaignac.*

Bedeau, Lamoricière, Négrier, Bréa, et tout récemment Montagnac (2), localités de la subdivision et des environs de Tlemcen, ont reçu le nom de ces soldats illustres dont le dévouement au pays est légendaire ; seul, Cavaignac, qui a été le plus actif, le plus sympathique et le plus dévoué de tous, a été oublié.

Ce fait inexplicable passerait dans l'histoire pour un acte de la plus noire ingratitude à l'égard d'une de nos gloires militaires du siècle, s'il se perpétuait plus longtemps. Si mon humble voix pouvait être entendue, je voudrais que l'on donnât le nom de Cavaignac au village de Sebdou, lequel n'a pas d'étymologie, point d'histoire et ne rappelle absolument rien si ce n'est un nom de lieu.

Que les cœurs patriotiques du département qui liront ces lignes, me permettent de rappeler ce singulier oubli, et excusent cette parenthèse au cours de mon récit.

Précédemment, nous avons déjà fait connaître l'arrivée du général Cavaignac à la subdivision de Tlemcen où son chef et ami Lamoricière l'attendait pour l'installer. Nous avons raconté, d'après Martimprey, l'effusion avec laquelle les deux généraux s'embrassèrent, émus jusqu'aux larmes.

Le premier soin du général Cavaignac en arrivant à Tlemcen, *où sept ans auparavant il n'était que simple capitaine,* fut de visiter Marnia, Nemours et Sebdou. A son arrivée dans ce dernier centre, où la redoute était à peine commencée, les Oulad Ouriach allèrent au devant de lui pour faire acte de soumission. Une diffa lui fut offerte à l'entrée du village arabe, sous ce grand chêne qui porte son nom. De Sebdou, le général poussa jusqu'à Mazer, brûlé

---

(1) *Hacouma :* Justice populaire musulmane ; audience publique.

(2) C'est par décret du 2 août 1888 que le centre de Remchi a reçu le nom de : Montagnac. L'auteur de cette monographie s'enorgueillit d'avoir contribué à cette désignation, accueillie chaleureusement par M. Tirman, notre Gouverneur général.

quelques mois auparavant par le général Bedeau et qui était désert. Il fit ensuite une pointe sur les Hauts-Plateaux jusqu'à l'oglat de Sidi Mohammed et opéra son retour en longeant la frontière marocaine. Arrivé à Missiouin, il regagna Sebdou par Sidi-Djilali, Sidi-Yahia et ce pays boisé des Oulad En-Nhar du Tell.

En mai 1845, des symptômes d'agitation se manifestaient déjà, dans toute la subdivision, sourdement travaillée par les émissaires secrets d'Abd-el-Kader.

Ce dernier, campé sur la rive gauche de la Moulouïa, avait pris un ascendant considérable dans la partie du Maroc qui s'étend depuis le Riff jusqu'à notre frontière du Kif, et avait des relations suivies avec les tribus insoumises du Sahara algérien. Les Oulad Mellouk et les Douï Yaya quittèrent en partie notre territoire ; les Béni-Rouban, les Béni-Snous de Sebdou, les M'sirda à l'ouest de Nemours cessèrent leurs relations avec nos autorités militaires et deux grandes fractions des Trara ; les Beni Mishel et les Oulhassa refusèrent de payer l'impôt.

Autour de Sebdou, les Oulad Ouriach, oubliant leurs bonnes dispositions et les protestations de fidélité faites naguère au général Cavaignac, se révoltèrent ouvertement.

Les effectifs de l'armée d'Afrique venaient d'être considérablement diminués par la rentrée en France de plusieurs régiments. Les Indigènes étaient renseignés sur ce fait, et ils savaient également que le général de Lamoricière, qui leur inspirait une crainte salutaire, avait quitté Oran pour remplir à Alger l'intérim du général Bugeaud parti en France, en congé.

D'autre part, l'ouverture des chemins de ceinture du Tell et des Hauts-Plateaux avait eu pour conséquence d'immobiliser dans plusieurs petits camps éloignés les forces disponibles de la subdivision.

C'est ainsi que les travaux du chemin stratégique de Sebdou à Raz-el-Mâ, retenaient à Teniet-el-Gor, la petite colonne de Sebdou aux ordres du colonel Gagnon.

Instruit de toutes ces ténébreuses intrigues, le général Cavaignac se mit en campagne avec la garnison de Tlemcen.

Il franchit d'abord la Tafna, au nord, et se montra chez les Oulhassa. Il ne négligeait aucun moyen de se mettre en communication avec ses commandants de cercle, et c'est du djebel Aïssa

qu'il écrivit au chef de bataillon Billot, commandant supérieur de Sebdou, la lettre ci-après :

« Bivouac du djebel Aïssa, le 11 mai 1845.

« Mon cher Commandant,

« Je vous annonce qu'Abd-el-Kader est en route, qu'il est sorti « par le Sahara. Je vais aller opérer vers le sud. *Tenez-vous sur « vos gardes.*

« Je tiens cette nouvelle du Caïd d'Oudjda ; il ne savait pas si « la deïra était avec l'Émir.

« *Le Maréchal de camp,*
« *Commandant la Subdivision de Tlemcen,*
« E. Cavaignac. »

Le lendemain, cet infatigable général était à 70 kilomètres de là, à Hadjar-Roum (Lamoricière) défendant l'entrée de la plaine des Oulad-Mimoun par le défilé des Béni-Smiel. Il écrivait de nouveau au Commandant de Sebdou :

« Je suis arrivé à Hadjar-Roum, amené par les nouvelles dont « je vous ai donné connaissance par lettre hier matin.

« Abd-el-Kader étant sorti du Tell marocain pour se rendre au « désert, nous devons redoubler de surveillance afin de n'être « surpris sur aucun point ; il convient que des renseignements « soigneusement pris nous tiennent au courant de ce qu'il fait, « des lieux qu'il fréquente, etc.

« Il faut que nous sachions les forces dont il dispose, ses « menées et ses intrigues, jour par jour s'il est possible, afin « de juger de ses intentions et de prévenir ses tentatives.

« Je vous prie de m'écrire souvent pour me dire ce que vous « saurez et ce que vous pourrez deviner d'après l'attitude des « Arabes qui sont autour de *Sebdou.* »

Et en post-scriptum, après la signature, on lit ceci, de la main même du général :

« *Soyez prudent ; ne sortez pas de votre fort sans nécessité. « Et si vous étiez forcé à le faire, ne vous en éloignez pas « beaucoup.* »

Nous soulignons à dessin ce dernier passage, car nous verrons bientôt que l'infortuné commandant Billot paya de sa vie l'oubli de ces prudentes prescriptions.

Le 21 juin, un bureau arabe était créé à Sebdou sous la direction du lieutenant de zouaves De Dombasle, qui venait d'arriver avec un convoi de 117 chameaux et 200 chevaux des goums indigènes.

Le relief des murs du fort de Sebdou était suffisamment élevé pour défier un coup de main.

La paix paraissait pourtant rétablie en Algérie, le maréchal Bugeaud ayant obtenu un congé, partit pour France, laissant au général de Lamoricière l'intérim du gouvernement général. Mais presque au même moment divers symptômes annoncèrent que de nouveaux désordres ne tarderaient pas à éclater.

Un certain Bou-Maza agitait les Flittas au sud de Mostaganem, et pendant que le général de Bourjolly était aux prises avec eux, de graves événements se passaient dans l'arrondissement de Tlemcen.

Quoique Abd-el-Kader n'eut pas eu de succès dans ses dernières entreprises il n'en conservait pas moins sa position sur la frontière du Maroc. Une infiltration journalière d'émigrants, traversant sourdement nos lignes, allait grossir sa deïra toujours campée sur la rive gauche de la Moulouïa, à la limite des districts de Garet et du Riff.

Vers la fin de l'été il comptait près de 6000 tentes autour de la sienne. Le gouvernement marocain le laissait faire, au mépris des engagements qu'il avait contractés d'après le traité de Tanger. L'Émir pensant donc que le moment était venu d'agir, traversa de nouveau les frontières à la tête d'une troupe nombreuse de cavalerie et d'infanterie régulière et se montra dans la vallée de la Tafna.

La tranquillité avait été telle, jusqu'alors, que la colonne de Sebdou avait pu continuer l'ouverture de la route d'El-Gor sans être inquiétée ; ce n'est que vers le 1er septembre ; dès que les menées de l'Émir furent connues, que le commandant Billot réclama le renvoi à Sebdou des compagnies d'élite de son bataillon (1),

(1) Un bataillon du 41e de ligne.

ce renfort lui paraissant indispensable pour défendre le fort en cas de surprise.

Le 2 septembre le général Cavaignac lui écrivait :

« Mon cher Commandant,

« J'ai l'honneur de vous prévenir, en réponse à votre lettre du « 1er septembre courant, que j'ai donné l'ordre au colonel Gagnon « de vous rendre les compagnies d'élite du 41e. Pour le moment « il n'y a pas lieu de les détourner de Sebdou. Quant à la colonne « elle doit continuer à travailler au défilé d'El-Gor jusqu'à nou- « vel ordre ; je ne puis la laisser stationnaire sous Sebdou.

« Je vous autorise, si les circonstances l'y rappelaient, à vous « adresser à l'officier qui la commandera pour avoir des tra- « vailleurs. C'est dit une fois pour toutes.

« Recevez, mon cher Commandant, l'expression des mes sen- « timents affectueux.

« *Le Maréchal de camp,*
« *Commandant la Subdivision,*
« E. Cavaignac. »

Cette lettre dit assez quelle était la quiétude d'esprit du chef de la subdivision au moment où éclata cette formidable insurrection.

Huit jours ne s'était pas écoulés qu'Abd-el-Kader avait envahi notre territoire en provoquant une grande agitation dans nos tribus qui, presque toutes, coururent aux armes et se déclarèrent pour lui.

Le général Cavaignac sortit de Tlemcen et marcha sur les Trara révoltés avec cinq bataillons, six pièces de montagne et un peu de cavalerie ; il devait être joint dans les Trara par les troupes de Marnia commandées par le lieutenant-colonel De Barral et grossies de celles du lieutenant-colonel De Montagnac, commandant supérieur de Nemours, lequel n'avait sous ses ordres que le 8e bataillon de chasseurs à pied, avec un escadron du 2e hussards.

Nous avons relaté dans le chapitre précédent, ayant trait à la description du pays des Trara, la marche de la colonne du général Cavaignac qui livra combat aux Trara, révoltés le 24 sep-

tembre aux Oulad Zekri dans les Beni Ouarssous, et le 25, à Bab M'teurba et à Bab-el-Mesmar. C'est là qu'il apprit la défaite et la mort du colonel de Montagnac, tué au combat de Sidi-Brahim, et l'impossibilité du colonel De Barral de pouvoir faire sa jonction avec lui. Il ne disposait alors que de 1350 hommes d'infanterie, 250 chevaux et deux sections d'artillerie de montagne.

Devant les forces décuples de l'Emir qui couvrait le pays de ses légions et qui, après l'éclatant succès qu'il venait de remporter à Sidi-Brahim, brûlait nos pont sur l'Isser et sur la Tafna, force fut au général Cavaignac de prendre le parti de regagner Tlemcen, afin d'éviter un nouveau désastre à ses propres troupes.

Toutefois, n'attendant pas sa rentrée, il crut devoir informer le Commandant de Sebdou de ce qui se passait. Il lui écrivit du bivouac de l'oued Guettara (1) le 25 septembre 1845 :

« Commandant,

« Un engagement a eu lieu sur le territoire des Souahlias entre « M. le lieutenant-colonel De Montagnac et Abd-el-Kader.

« Je vais donc me porter sur Lalla-Marnia pour savoir ce qui « s'est passé et parer à tout événement.

« De votre côté, redoublez de surveillance et de *circonspection*, « méfiez-vous des Béni-Snous et enfin de tout ce qui vous envi- « ronne, car l'agitation qui règne ici pourrait s'étendre chez « vous.

« Signé : Cavaignac. »

Le lendemain, 26, nouvelle lettre et plus pressantes recommandations encore :

« 26 septembre 1845 (7 heures soir).

« Mon cher Commandant,

« J'ai une bien triste nouvelle à vous apprendre. M. le lieute- « nant-colonel *De Montagnac* serait tombé dans une embuscade « d'Abd-el-Kader, où il aurait été conduit par les Souahlia.

(1) L'oued Guettara, dit ravin des voleurs, entre Hennaya et Marnia. C'est un affluent rive droite de la Tafna.

« Le lieutenant-colonel De Barral m'en informe et me parle de « sa mort et de la destruction de sa colonne. C'est un déplorable « événement qui nous prive, sans doute, d'un grand nombre de « braves gens.

« Je n'ai aucun autre détail sur cette affaire. J'ai su seulement « par des Arabes qui ont causé avec l'ennemi que le comman- « dant Courby de Cognord et 90 des nôtres seraient prisonniers. « Cela cause de l'émotion dans le pays ; faites donc bonne garde « et *ne sortez pas*. Méfiez-vous *surtout* de vos Arabes.

« Recevez, mon cher Commandant, l'assurance de mes senti- « ments affectueux.

« E. Cavaignac. »

Si nous insistons sur cette correspondance c'est pour établir combien le général Cavaignac était soucieux des intérêts défensifs qui lui étaient confiés. Il ne ménageait pas les avertissements à ses subordonnés, et malgré ses ordres formels, malgré ses pressantes recommandations écrites dans le style le plus affectueux, le Commandant supérieur de Sebdou, imprudemment sorti de la redoute, ne devait pas tarder à subir le sort du colonel de Montagnac.

En effet, un émissaire de l'Emir Abd-el-Kader, originaire des Oulad bou Ghara (Maroc) était venu à Sebdou exciter les Oulad Ouriach à la révolte. C'était un marabout du nom de Si bou Médien. Le moment était des plus propices pour exciter le fanatisme des musulmans ; on était à la fin du *ramadham* et les têtes étaient échauffées. Ce mokadem exaltait les sentiments de l'Émir et sa fidélité à la bonne cause : celle de l'indépendance de la nationalité arabe. Il promettait aux Oulad Ouriach, s'ils parvenaient à chasser les Français de Sebdou, de leur faire reconquérir leur liberté perdue.

A la suite de ces prédications, de ces excitations répétées, les Oulad Ouriach finirent par lever, eux aussi, l'étendard de la révolte, se déclarèrent en faveur de l'Émir, prêts à recommencer la *guerre sainte*.

Ils se rapprochèrent du fort de Sebdou le 30 septembre au soir, et, dès le lendemain matin, ouvrant les hostilités, ils surprenaient un petit poste de quelques hommes chargé de surveiller le trou-

peau et de protéger les travailleurs occupés à extraire de la pierre pour le fort, à une carrière située au pied de la montagne, non loin du marabout de Sidi Moussa.

Ils enlevèrent les fusils des hommes de garde et volèrent une partie des bœufs du troupeau.

Le commandant Billot, aussitôt prévenu de ces événements, craignant une attaque du fort, fit ses préparatifs de défense et mit sa petite garnison sous les armes. Puis, vers neuf heures, malgré les recommandations formelles de son général, malgré le salutaire avertissement que la mort malheureuse du lieutenant colonel De Montagnac aurait dû lui donner, il oublia toute prudence et sortit du fort accompagné seulement du lieutenant De Dombasle, chef du bureau arabe, du Khodja Si Hamed bel Dia et d'une faible escorte composée du maréchal-des-logis Colin et de quatre cavaliers du deuxième hussards.

Au dire des Indigènes qui assistèrent à ce déplorable événement et d'après quelques écrits propagés par la presse, le commandant Billot, abusé sur les intentions pacifiques des Oulad Ouriach, aurait accepté une *diffa* près du marabout de Sidi Moussa, situé à 800 mètres à peine au nord de la redoute, et ce serait pendant ce repas qu'il aurait été tué.

Mais les faits sont là pour démentir cette invraisemblable version. Etant donné l'état d'agitation qui régnait dans le pays, le commandant supérieur ne songeait nullement à courir à une diffa. Ayant étudié cette question à fond, nous croyons tenir de source autorisée que sa reconnaissance autour du fort avait simplement pour but de se rendre compte de l'importance des rassemblements qui l'entouraient, et surtout, de tenter une démarche pacifique auprès du caïd Si M'hammed Ould Kebir, pour tâcher de se faire rendre le troupeau volé et les fusils enlevés pendant la matinée au poste de la carrière.

Il franchit l'Oued Sebdou au pied du fort, remonta l'autre versant et se dirigea avec ceux qui l'accompagnaient vers le campement des Indigènes situé autour de la source et du marabout de Sidi Moussa, au pied de la montagne de Sidi Amar qui domine Sebdou au nord-ouest.

Là, sans descendre de cheval, il demanda à voir le Caïd. On lui répondit qu'il était absent. Il entra alors en pourparlers, au

sujet des bœufs volés, lorsqu'il fut entouré, lui et ses compagnons, et, sans autres préliminaires, les Oulad Ouriach firent feu. Le commandant Billot tomba frappé à mort par le nommé Tahar ben Azouz qui a été plus tard reconnu coupable de ce crime et fusillé dans le grand bassin à Tlemcen. Le lieutenant De Dombasle, le Khodja Si Mohammed ben Dia, le maréchal-des-logis Colin et deux hussards tombèrent successivement, frappés presque à bout portant.

Deux des hussards d'escorte, dont l'un grièvement blessé, réussirent à s'échapper de la mêlée et accoururent donner l'alarme à la redoute.

Une partie de la garnison, sous le commandement du capitaine Brachet, se porta immédiatement au secours de l'infortuné commandant, dont la mort avait été instantanée. Une fusillade fut échangée, à la suite de laquelle une dizaine d'Arabes furent tués parmi les Ouled Ouriach qui fuyaient de tous côtés. Le capitaine Brachet fit enlever les corps de nos malheureux concitoyens, le commandant, le lieutenant Dombasle, le maréchal-des-logis et deux hussards et les fit enterrer dans un jardin au pied de la redoute.

Les Oulad Ouriach revinrent pendant la nuit pour enlever leurs tentes, après quoi ils s'enfuirent au Maroc, à l'exception du douar Oulad Moumen qui n'avait pas participé à cet acte de trahison. Cette tribu fit sa soumission et rentra dans le pays en 1846; seuls, les principaux coupables, qui ne furent atteints que plus tard, s'abstinrent de reparaître à Sebdou.

Le Gouvernement français consentit à donner *l'aman* (le pardon) aux Oulad Ouriach, mais, à titre de représailles, il leur confisqua les terrains qui constituent *la prairie* dans le bas-fonds de Sidi-Tahar. Cette prairie fit retour au domaines de l'Etat, qui la détient encore actuellement.

L'assassinat du commandant Billot, du lieutenant De Dombasle et de leurs infortunés compagnons, venant immédiatement après le désastre de Sidi-Brahim, jeta la consternation dans le pays.

Le général Cavaignac apprit cet événement en rentrant à Tlemcen et en fut fort affecté.

Voici en quels termes il répondit au compte-rendu du capitaine Brachet :

« Tlemcen, le 5 octobre 1845.

« Mon cher Capitaine,

« J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'avez informé de la ma-
« nière malheureuse dont le commandant Billot et M. De Dom-
« basle ont été tués.

« C'est un fait que je déplore amèrement. M. le Commandant
« Billot avait fait ses preuves comme brave officier. M. De
« Dombasle s'était déjà fait apprécier pour son activité et son
« zèle.

« Javais cependant écrit à Sebdou pour faire connaître les
« événements de *Djemmâa Ghazaouet ;* j'avais recommandé
« d'user de la prudence la plus grande ; *de ne faire aucune sortie.*
« Ces lettres étaient parvenue, puisqu'il m'en a été accusé récep-
« tion. Je suis donc étonné, qu'au jour de ce funeste événement,
« il y eut encore des travailleurs à la carrière, et je déplore vive-
« ment que tout travail extérieur n'ait pas été suspendu après
« l'arrivée de mes lettres.

« Maintenant je ne puis aller de suite à Sebdou, les circons-
« tances m'appellent ailleurs ; vous n'avez de protection à donner
« à personne ; vous devez vous borner à assurer la conservation
« du poste en vous tenant sur la défensive.

« Dans le cas d'attaque, la garnison dont vous disposez sera
« suffisante, mais elle ne peut avoir une autre action en aucune
« manière. Il n'y a donc pas lieu de l'employer au dehors. Faites
« cesser tout travail extérieur. Vous êtes approvisionné pour
« longtemps en vivres. Je n'ai aucune inquiétude sous ce rapport.

« Dans le cas où vous seriez serrés de près par l'ennemi, la
« situation de votre troupeau porte 95,000 rations, c'est donc un
« service assuré pour 190 jours.

« Vous devez vous garder de tout mauvais événement et en
« particulier de l'enlèvement de votre troupeau. Vous ne pouvez
« l'envoyer paître hors de portée de canon du fort, parce que la
« garde n'en peut être nombreuse et que le pays qui vous entoure
« est favorable aux surprises.

« Si la vue d'un certain nombre de maraudeurs vous donnait « des craintes, tenez le troupeau sans le faire sortir et nourrissez- « le avec la meule. Vous n'avez pas assez de bêtes ayant droit « aux rations de fourrage pour que l'emploi de cette mesure vous « soit interdit.

« S'il vous est possible de faire paître votre troupeau dehors, « ne l'envoyez au pâturage que *par moitié*. S'il survient un évé- « nement, vous n'aurez pas tout perdu. Dans ce cas là, chacune « des bêtes recevra, par jour, une demi-ration de fourrage.

« *Dans les circonstances présentes il est indispensable que vous « n'ayiez pas un seul accident de plus à déplorer.*

« Vos hommes ne doivent s'éloigner du fort sous aucun pré- « texte ; il faut au besoin leur défendre de sortir.

« La colonne de Sebdou vous demandera sans doute à entrer « dans la place ; établissez-là dans l'intérieur. Faites abattre les « gourbis qui leur servaient d'habitation ; il n'y a à cela aucun « inconvénient puisque le centre de population ne sera pas sur « l'emplacement du village actuel. Faites bonne garde, et, je vous « le répète encore, faites en sorte qu'aucun accident n'arrive afin « que l'ennemi n'ait pas l'occasion de s'en réjouir et d'en tirer « avantage.

« Recevez, etc.

« E. Cavaignac. »

« P. S. — On me dit à l'instant que vous avez été attaqué le 3 ? « que vous avez fait une sortie pour rétablir l'eau ; que 22 Ka- « byles ont été tués et que nous avons eu 4 hommes hors de « combat.

« Je vous recommande de ne pas sortir, sauf le cas de l'eau à « rétablir, et alors, vous ne devez en aucun cas dépasser le canal.

« Les sorties doivent être faites de nuit et par peu de monde à « la fois.

« Je ne tarderai pas à aller à vous ; le général de Lamoricière « arrive avec des forces imposantes, ce soir, à l'Isser.

« E. C. »

Avec quelle sage prévoyance le général Cavaignac fait les plus minutieuses recommandations. Cette lettre est plutôt d'un père de

famille soucieux de la sécurité des siens, que d'un chef militaire dictant des ordres à un subordonné ; tout le caractère noble et généreux de Cavaignac est peint au vif dans les lignes qui précèdent.

Enfin, aucune autre complication ne survint à Sebdou. Ce poste reçut le 12 juin 1846 la visite du duc d'Aumale, qui avait remplacé depuis le mois d'avril le maréchal Bugeaud, au Gouvernement général de l'Algérie.

La discipline était plus que sévère sous son administration et les soldats de l'armée d'Afrique étaient tenus avec la plus extrême rigueur, si nous en croyons l'ordre de la place ci-après :

« Le Commandant supérieur s'est aperçu que des militaires de la redoute s'adonnaient au *jeu de loto*. Il défend expressément cet abus et prévient qu'il sera d'une sévérité exemplaire pour ceux qui contreviendront à cet ordre. L'argent du jeu sera confisqué au bénéfice des ordinaires.

« Cette défense comprend également les jeux de carte.

« LE CHEF DE BATAILLON COMMANDANT SUPÉRIEUR.

« *Par ordre, le Capitaine commandant la Place,*

« Signé : AINARD. »

La défense est un peu sévère, surtout dans un poste isolé, éloigné de tout amusement et de toute distraction.

On crierait évidemment à l'oppression si, de nos jours, pareille défense était faite.

En février 1847, l'autorité militaire fit entreprendre ces belles plantations d'arbres qui font encore notre admiration sur les avenues, rues et places de Sebdou. Des jardins furent créés pour les officiers et pour la troupe. Le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique donna son nom à la belle pépinière qu'il créa à l'entrée du village annexé à la redoute, près du confluent de l'oued El Hadjar et de l'oued Sebdou.

C'est aussi à la même époque que les tombes du commandant Billot et des autres victimes de l'insurrection de 1845, situées dans le jardin même de l'ancien commandant supérieur, furent l'objet de certains soins. On plaça sur les fosses, des pierres tu-

mulaires en calcaire bleu ciselé, entourées d'une grille en fer, sur lesquelles on lit les inscriptions suivantes :

Sur la tombe du milieu :

†

M. BILLOT

LES OFFICIERS DU 41e DE LIGNE,
POUR PERPÉTUER LE SOUVENIR DU BRAVE CHEF DE BATAILLON
BILLOT,
MORT LE 1er OCTOBRE 1845,
VICTIME DE SA BRAVOURE ET DE SON DÉVOUEMENT.

Sur la tombe de gauche :

†

M. DE DOMBASLE

LES OFFICIERS DE ZOUAVES,
A LA MÉMOIRE DE LEUR CAMARADE ET AMI,
MATHIEU DE DOMBASLE,
MORT AU CHAMP D'HONNEUR LE 1er OCTOBRE 1845.

Sur la tombe de droite :

†

LE 2e HUSSARDS
AU MARÉCHAL-DES-LOGIS COLIN, AUX HUSSARDS
RIVET ET FAVROT
MORTS GLORIEUSEMENT LE 1er OCTOBRE 1845,
AVEC M. LE COMMANDANT BILLOT, DU 41e DE LIGNE

Ces trois tombes sont entourées de fleurs et la grille rectangulaire qui les entoure est soigneusement entretenue de peinture.

Le 8 juin 1847, le 41e de ligne fut rappelé en France, mais son colonel, M. De Mac-Mahon, qui s'était distingué, notamment dans la répression des Trara, en octobre 1845, avec les généraux de Lamoricière et Cavaignac, fut maintenu en Algérie comme Commandant supérieur du poste de Djammâa-Ghazaouet (Nemours).

En 1848, lors de la révolution de février, le général Cavaignac ayant été nommé successivement Gouverneur général de l'Algérie en remplacement du duc d'Aumale et, peu après, chef du pouvoir exécutif, il fut remplacé dans le commandement de la subdivision de Tlemcen par le général de Mac-Mahon, récemment promu maréchal de camp.

Nous le retrouvons à Sebdou, visitant le poste, en juillet 1849. En rentrant à Tlemcen, satisfait de son inspection, il adressait au capitaine Gibon, commandant superieur, la lettre suivante, dans laquelle sa sollicitude pour le soldat se manifeste aussi vivement que dans les lettres du général Cavaignac :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté, Égalité, Fraternité

« Mon cher capitaine,

« J'ai vu, avec un vif plaisir, que l'état sanitaire de vos hommes « continue à être très bon ; je ne doute point que cet heureux « résultat soit dû aux soins que vous prenez d'eux et je vous en « témoigne toute ma reconnaissance.

« Nous n'avons ici rien de bien nouveau ; nos tribus continuent « à jouir de la plus grande tranquillité, tandis qu'elles voient « leurs voisines de la frontière, dans un état d'anarchie com- « plet. (1)

« La comparaison qui représente la manière d'être sur des ter- « ritoires aussi rapprochés l'un de l'autre, ne peut que nous être « favorable.

(1) Ce fait est encore tout d'actualité à l'heure où nous écrivons ces lignes.

« Recevez, mon cher capitaine, la nouvelle assurance de mon « sincère attachement.

« *Le Général commandant la Subdivision de Tlemcen,*

« De Mac-Mahon. »

Nous croyons devoir clôre cette notice historique de Sebdou, par un document puisé aux archives de la Place.

Bien qu'il soit d'ordre général, et nullement particulier à la localité, nos lecteurs le liront sans doute avec intérêt, car il se rapporte à une époque très tourmentée de notre histoire politique : C'est l'ordre général du Ministre de la Guerre, prescrivant la proclamation de la République le lendemain du 24 février 1848 :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

« Paris, le 1er mars 1848.

« Général,

« En ce moment tout le monde devant être à son poste, vous donnerez les ordres nécessaires à cet effet.

« Les militaires de tous grades et de toutes armes qui peuvent être en congé dans votre division devront donc retourner immédiatement à leurs fonctions et rejoindre leur corps.

« Ainsi que je vous y ai invité par mon ordre du 25 février, vous avez dû déjà proclamer la République. En ce qui concerne les corps de troupe, les garnisons seront réunies dans les villes qu'elles occupent. L'officier le plus élevé en grade fera lire, à haute voix, devant le front des troupes, la proclamation suivante, qui sera ensuite mise à l'ordre et lue à trois appels consécutifs :

— « *Officiers, Sous-Officiers, Caporaux ou Brigadiers et Soldats, la République Française est proclamée.*

« *Enfants de la France, avant tout, vous êtes désormais les serviteurs de la République ; c'est au nom de la République qu'à l'avenir vos devoirs vous seront imposés. Il n'en seront que plus impérieux ; ils n'en devront être que mieux observés.*

« *Notre premier devoir, vous le savez, c'est l'oubli de nos intérêts particuliers sacrifiés aux intérêts de la Patrie.*

« *C'est donc une nouvelle protestation de dévouement et d'obéissance que doit vous rappeler chaque nouveau cri de : Vive la République !* » —

« Votre conduite, général, devra, ainsi que celle des chefs de corps et de service tendre à développer et à appliquer les principes énoncées dans la proclamation ci-dessus.

« Les couleurs nationales, telles qu'elles ont été adoptées par le Gouvernement provisoire, sont le seul signe de ralliement de tous les Français, aucun autre ne saurait être toléré.

« N'oubliez pas, général, que les obligations, que les circonstances nous imposent sont impérieuses.

« La responsabilité de l'ordre matériel et surtout de l'ordre moral parmi les troupes pèse sur vous.

« Je compte que cette pensée doublera vos forces et votre activité et que votre zèle et votre prudence ne resteront pas au-dessous des devoirs que vous avez à remplir.

« *Le Ministre de la Guerre,*

« Signé : Subervie. »

Depuis les événements que nous venons de raconter, aucun fait insurrectionnel ne s'est produit à Sebdou et les Arabes sont restés soumis à notre domination.

Le village de Sebdou à été doté en octobre 1880 d'une brigade de gendarmerie ; il est le siège d'une recette des contributions diverses, d'un bureau des postes et télégraphes et d'un cantonnement des forêts régi par un garde-général.

Une justice de paix y a été créée peu après l'organisation de la commune mixte, laquelle fonctionne depuis 1880, sous la direction d'un administrateur civil assisté d'un adjoint. Les affaires municipales sont élaborées par une commission municipale composée de membres français élus et de l'adjoint de chaque section ou tribu indigène.

## III. — DESCRIPTION SOMMAIRE DU TERRITOIRE

Le territoire de Sebdou a formé, jusqu'en 1882, un cercle dépendant de la subdivision de Tlemcen et administré par un commandant supérieur. Depuis la création de la commune mixte, le territoire est divisé en deux parties, et toute la bande qui touche à la frontière, depuis les Béni-Bou-Saïd de Marnia, c'est-à-dire le Kef, le Khrémis et les Oulad En Nhar, sont restés sous la direction de l'autorité militaire.

Le cercle de Sebdou, tel qu'il était antérieurement constitué, confinait à l'empire du Maroc, suivant une ligne droite joignant Téniet-el-Méchamich et Kheneg-el-Kada. Cette ligne se subdivise elle-même en deux tronçons correspondant : le premier, celui de Méchamich à Sidi-Aïssa, à la région du Tell ; le second, celui de Sidi-Aïssa, à Kheneg-el-Kada, à celle des Hauts-Plateaux.

Deux vallées, artères principales où viennent converger plusieurs routes, donnent accès dans le territoire de Sebdou : Celle de Méchamich à la Tafna, par la vallée de l'oued Tafrent ou oued Krémis ; celle de Missiouin à Sebdou, par Taddert, Téniet Er-Raâda, Aïn-Sfa et Sidi-Yaya.

La première de ces deux voies de pénétration dans le Tell, par le Sud marocain, s'avance par le col de Méchamich, point stratégique important qu'on ne manque jamais d'occuper en cas d'événement, et pénètre à travers les villages kabyles de Mazer, le Krémis, etc., en suivant sensiblement le cours d'eau jusqu'à son débouché dans la Tafna, au pied du village de Bahdel.

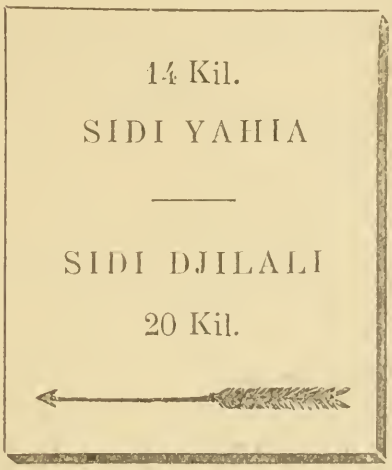
La voie de Missiouin à Sebdou se dirige au contraire perpendiculairement aux affluents de l'oued Khrémis et ne devient une voie naturelle de pénétration qu'à partir d'Aïn-Sfa où elle enfile la vallée secondaire de l'oued Sebdou, en contournant par le pied nord le coudiat Er-Ressas, à quelques centaines de mè-

# Plan du village de Sebdou.

Echelle de 0 001 pour 8,00 m.

Dressé par J. Canal.
Dessiné par V. Béatrix.

tres du marabout de Sidi-Yahia. En cet endroit, j'ai relevé une borne sur laquelle se lit l'indication suivante : (27 novembre 1888.)




Le coudiat Er-Ressas, au pied duquel se trouve le marabout de Sidi Yahia, serait donc à 14 kilomètres au S.-O. de Sebdou, et Sidi Djilali à 36 kilomètres.

La configuration tourmentée du terrain, au point de vue d'opérations régulières, lui assure une infériorité sur la voie précédente, mais la rend très favorable à des coups de mains de partisans ou de bandits.

Les divers sentiers, masqués par des bois, qui s'y entre-croisent dans tous les sens, ont toujours été suivis de préférence par les *djiouch* (1) algériens ou marocains qui ont saccagé le pays à diverses époques. Combien de gorges abruptes, combien de ravins cachés par la broussaille, n'ont-ils pas abrité les prises ou razzias faites dans l'intérieur du cercle, qui a été souvent le théâtre de hardis coups de main.

Djorf-el-Mahdjoub, Houdh-el-Amar, les escarpements du djorf-Abd-el-Malek, Akhelil et la gorge de Madderba, sont autant de repaires parfaitement abrités et difficilement abordables.

Néanmoins, comme tout pays de montagne, cette region, quoique bien accidentée, peut être défendue et surveillée par l'occupation des positions stratégiques de Taddert, Sidi-Djilali, Tin-Kial, Tadjertila et Sidi-Yahia

(1) *Djiouch*, pluriel de *djich*, bande armée, troupe irrégulière de cavaliers.

La kouba de Sidi Djilali notamment, dans les Oulad En-Nhar, située au croisement de sentiers venus des quatre points cardinaux, forme une position défensive de premier ordre. Par elle, on commande à l'ouest, la gorge de El Madderba ; au sud, le kheneg Sidi Djilali ; à l'est, un sentier venu du djebel Dourdas ; au nord, la route de Sidi Djilali à Râada par Houdh-el-Amar et Houdh Ali ben Brahim.

Par l'occupation de ce point, on peut prévenir les incursions des djiouch venant de l'ouest, et fermer la retraite aux malfaiteurs algériens. La position de *Taddert* remplacerait avantageusement celles de Missiouin et de Sidi Abd-el-Ouahed, plus généralement connues. Elle se trouve au point de convergence des routes de l'ouest par Téniet-Sidi-Abdallah, Téniet-el-Hahbal et Téniet-bou-Medjaz. Les points de Missiouin et de Sidi Abd-el-Ouahed, placés au contraire dans l'intérieur du secteur formé par ces différentes routes, pourraient être facilement tournés.

Le point de *Tin-Khial,* ou Oglat Tin-Khial, quoique plus éloigné de la frontière que les précédents, n'en est pas moins un refuge où les voleurs et les coupeurs de routes trouvent des abris faciles dans le dédale des mamelons qui constituent le Chebka de Tin-Kial. Cette position a été plusieurs fois le théâtre de coups de mains audacieux ; pour ne rappeler que les plus récents, il y a lieu de citer la marche du djich, qui enleva, en 1872, un grand troupeau de moutons aux Oulad Mansourah campés à El Oudjiat, et l'attaque des dissidents dans laquelle un indigène des Oulad En Nehar, El Fegrouch, voleur et bandit lui-même, trouva la mort.

Le voisinage du djebel Si-El-Abed qui s'étend au sud-ouest et est traversé par la frontière à Teniet-el-Sassi, favorise encore de ce côté, les tentatives des malfaiteurs. C'est ainsi que les Oulad En Nhar, installés à Saheb-et-Thagga, ont été surpris et razziés, vers le 30 mars 1878, par un parti de dissidents.

*Sidi Yahia,* à 14 kilomètres de Sebdou, est un point stratégique qui relie cette place à Sidi Djilali et autres points de la frontière.

Un marabout qui porte ce nom, mais auquel les gens de Sebdou ont donné celui de *marabout vert,* à cause de la couleur des tuiles vernissées qui recouvrent la kouba, est établi sur un mamelon dominé au sud par le coudiat Er-Ressas (la montagne du plomb), et au nord par le Kef-er-Koudjou, escarpement sur les

flancs duquel on a ouvert des galeries de recherche pour le minerai de plomb (galène argentifère) très abondant en ce lieu. Quelques ouvriers espagnols, employés par M. Villumbralès, de Bel-Abbès, travaillent, perdus dans ces solitudes, à pousser l'avancement des galeries de recherche.

Le marabout de Sidi-Yahia, que j'ai visité le 27 novembre 1888, n'offre rien de particulier. C'est une kouba à cinq coupoles, dont la partie centrale est supportée par de grossiers pilliers en mauvaise maçonnerie. Les quatre coupoles d'angle, de petites dimensions, sont crépies et recouvertes d'un lait de chaux à la façon indigène ; celle du centre, plus haute et plus grande que les autres, est quadrangulaire et recouverte d'une toiture en tuiles vertes vernissées surmontée d'un épi à double boule en terre cuite également vernissée. La kouba est précédée d'une cour autour de laquelle sont adossées des chambres de refuge pour le gardien et pour les passagers qui trouvent là, comme dans tous les marabouts similaires, un asile inviolable pour y passer la nuit.

Les autres lieux remarquables des environs de Sebdou sont : la vallée des Beni-Snous qu'arrose la Tafna et celle du Khrémis émaillées de petits villages berbères presque tous sous bois.

Nous reviendrons sur ce sujet lors de la description détaillée des douars-communes des Azaïls, du Kef et du Krémis, les citations ci-dessus, ne portant que sur des généralités.

Bornons-nous à ajouter, pour le moment, que le territoire tourmenté et difficile de Sebdou a été de tout temps le chemin des invasions armées et des incursions de maraudeurs venus du sud-ouest.

Pour exercer une surveillance plus active et prévenir le retour de ces déprédations, l'Autorité militaire a reporté à 50 kilomètres plus au sud, à El Aricha, le bureau arabe de Sebdou et la garnison de cette place, où on n'a laissé qu'une brigade de gendarmerie et une compagnie de zouaves détachée du bataillon d'El Aricha.

*(A suivre.)* J. CANAL.

# LES FRANÇAIS SONT-ILS COLONISATEURS ?

Tous les peuples ont senti la nécessité d'avoir des colonies et tous, même dans l'antiquité, ont vu leurs états atteindre la prospérité et l'abondance ou la décadence et la ruine suivant le nombre et la richesse de leurs colonies.

Quant à ce qui concerne notre pays, si on consulte l'histoire, on voit que les Français bien conduits peuvent répondre à tous les intérêts du pays et lui donner tous les genres de gloire. Une observation attentive nous montre enfin qu'il est peu d'hommes aussi aptes que les Français à faire de courageux émigrants et d'excellents colons ; ils sont doués pour cela de qualités spéciales, qui leur ont permis de s'établir solidement dans plus d'une contrée où tout autre peuple n'aurait pu que languir impuissant.

On peut donc carrément dire oui, les Français sont colonisateurs, et pourtant, anomalie bizarre, si on se demande ce qu'est devenue l'œuvre de Richelieu et de Colbert, on serait tenté de croire le contraire.

Nous allons essayer de démontrer à quoi tient cette particularité.

Il est un fait historique indéniable, c'est que la France a été, jusqu'au milieu du siècle dernier, une des plus grandes puissances coloniales du monde ; l'Espagne, seule, pouvait lui disputer la prééminence.

En effet, dès 1365, nous avions déjà des établissements considérables au Sénégal et dans la Guinée ; au XVI^e^ siècle nous possédions Terre-Neuve, enfin au commencement du XVIII^e^ siècle nous possédions toute l'Amérique du Nord jusqu'au Mexique sur l'Océan et jusqu'à la Californie sur le Pacifique. Le golfe du St-Laurent, le Canada, les lacs intérieurs, tout le bassin du Mississipi.

Nous avions dans les Antilles plus de la moitié de St-Domingue, Ste-Lucie, St-Vincent, la Martinique et la Guadeloupe.

Dans l'Amérique du Sud, la Guyanne et les Malouines. En Asie, nous dominions dans l'Inde, et nous avions des traités qui nous assuraient un établissement en Cochinchine.

Sur la côte d'Algérie, le comptoir de La Calle.

En Afrique, le Sénégal et les comptoirs de la côte, les îles de France, de la Réunion et la suzeraineté de Madagascar, cette France nouvelle de la convention.

Toutes ces colonies étaient prospères, florissantes, malgré les fautes du gouvernement français et les erreurs de notre administration.

Ce fut sous le règne déplorable de Louis XV que succomba notre puissance coloniale. En 1763, par le traité de Paris, traité funeste qui coûta à la France toute la partie du bassin du Mississipi situé entre la rive gauche du fleuve et les monts Apalaches, le Canada — la Nouvelle France — fut définitivement cédé à l'Angleterre. Plus tard, en 1803, l'empereur vendit pour quelques millions la Louisiane aux Etats-Unis ; puis en 1814, nous cédions l'île de France à l'Angleterre.

Aujourd'hui, que nous reste-t-il de cet immense empire colonial que Richelieu et Colbert mirent deux siècles à édifier ? 13 îlots disséminés sur les mers, comme la Réunion, Miquelon, Mayotte, Nouméa, etc. ; 9 comptoirs presque abandonnés comme Mahé, Yanaon, Karikal, etc., acculés à la mer et enclavés dans les riches possessions anglaises. 3 colonies comme la Guyane, la Cochinchine, le Sénégal, que nos troupes de marine ne connaissent hélas, que trop ! et encore ces colonies par suite de notre incurie, des vices de notre politique sont-elles dans une situation moins que prospère. Et enfin l'Algérie, où nous n'avons su, dit M. Louis Say, ni engendrer la colonisation ni utiliser les indigènes et que nous n'avons pas même l'esprit de couvrir de voies ferrées quand nous la voyons manquer de fleuves.

Aussi, tandis que les Guyanes Anglaise et Hollandaise sont devenues d'importantes et riches colonies, la Guyane française est dans un état déplorable.

En Cochinchine, nous dépensons plus de trente millions et les revenus n'arrivent pas à 25. Au mois d'Octobre 1887, un Sous-

Secrétaire d'État aux Colonies, M. Etienne, eut l'idée d'éplucher le budget de la Cochinchine, et il constata que sur un revenu de 28 millions de francs, cette colonie en dépensait **14** pour ses fonctionnaires !

Le port de Saïgon n'est presque fréquenté que par des navires étrangers ; sur une moyenne de 353 navires, il n'y a que 71 navires français pour 162 anglais.

Parmi les 100 négociants de Saïgon, il n'y en a que quinze qui soient des français et encore n'est-on pas assuré de l'exacte origine de tous les 15. En revanche, nous y avons 833 fonctionnaires !

D'ailleurs en Cochinchine, comme dans toutes nos colonies, tout comme en France, nos fonctionnaires abondent ; on estime, d'une façon générale, que dans les colonies françaises il y a 8 fois plus d'employés que dans les colonies anglaises.

On n'a pas oublié cet étalage de gaspillages scandaleux fait par M. de Lanessan, à la Chambre des députés, l'année dernière. Il a démontré que sur les 30 millions inscrits à notre budget pour les dépenses de l'Indo-Chine, il n'y a que **2 millions** qui soient affectés à des travaux d'utilité publique, de sorte qu'on ne creuse point de canaux, on ne fait point de routes, on ne rend point les fleuves navigables, on ne fait rien enfin de ce qui est nécessaire pour développer le commerce du pays, mais nous y exportons une armée de fonctionnaires qui dévorent le budget. Rien que pour 11 fonctionnaires (les gros bonnets), nous payons 1,053,000 francs !

| | |
|---|---|
| Un Gouverneur général | 200.000 fr. |
| Un Secrétaire général | 30.000 |
| Un Résident général de l'Annam et du Tonkin | 100.000 |
| Un Secrétaire général du Résident général de l'Annam et du Tonkin | 25.000 |
| Un Résident supérieur en Annam | 50.000 |
| Un Résident général au Cambodge | 50.000 |
| Un Lieutenant Gouverneur de la Cochinchine | 70.000 |
| Un Général commandant en chef | 68.000 |
| Un Directeur général des Postes | 30.000 |
| Un Directeur général des Douanes | 30.000 |
| Un Amiral commandant en chef, son chef de pavillon, son aumônier, sa musique | 400 000 |

Puis viennent les dépenses pour les cabinets de ces gouverneurs et de ces résidents. Est-ce que les autres puissances qui ont aussi d'importantes colonies, est-ce que la Grande Bretagne, elle-même ne seraient pas écrasées par une administration aussi coûteuse ?

Du reste, parmi les systèmes erronés qui sont une des causes de notre infériorité, ce déluge d'employés semble aujourd'hui faire partie des fausses idées qui président à la direction des colonies.

Quand les Anglais s'emparent d'un pays ou occupent un territoire nouveau, ils s'empressent d'étudier les routes, de créer des comptoirs, une banque, une école, une église ; ils ne tardent pas à passer des traités de commerce et d'alliance avec les chefs indigènes ; ils envoient des consuls qui ne cessent d'encourager leurs nationaux, de leur donner aide et protection et d'instruire leur gouvernement des besoins et des ressources du pays. Aussi un centre est-il bien vite fondé, l'exploitation du pays menée bon train, la culture s'y développe vite, le commerce prend bientôt une grande extension, et, en un rien de temps, ils ont une riche colonie : c'est ainsi que partout l'Angleterre possède à l'intérieur, des établissements et, sur les mers, des ports de relâche avec d'abondants approvisionnements de charbon.

C'est avec tous ces peuples si divers que l'Angleterre a su se créer un vaste empire quoique le plus hétérogène qu'il y ait au monde : on y rencontre des hommes de toutes les couleurs vivant sous les climats les plus opposés de l'un et de l'autre pôle, qui sont tous régis par les constitutions les plus diverses, depuis le libre exercice du suffrage universel, qui est la loi de l'Australie, jusqu'au despotisme militaire de Malte et de Gibraltar.

Tandis que nous autres, Français, quand nous voulons fonder une colonie, créer un centre, nous commençons par présenter au gouverneur un devis détaillant minutieusement tous les frais qui devront incomber à la mère-patrie : tant pour un gouverneur, tant pour chaque employé, puis avant qu'aucun colon ne se soit encore présenté nous envoyons des employés du fisc, des commissaires de police, des juges, des gendarmes, des douaniers, des troupes, tout ce qu'il faut enfin pour décourager le colon, entraver le commerce. Est-ce vraiment une façon de coloniser ?

Il suffit de jeter les yeux sur une carte ou d'avoir voyagé pour se rendre compte des immenses possessions anglaises. Aussi le regretté Paul Bert, arrivant à Saïgon en mars 1886, s'adressant aux membres du Conseil municipal, encore sous l'impression pénible de son voyage, s'est-il exprimé en ces termes : « ... à la « vue de Saïgon, mon émotion a été d'autant plus forte que « j'avais souffert vivement dans mon patriotisme. Depuis Port-« Saïd, l'Angleterre règne seule, en effet, par sa langue et son « commerce ; partout flotte son drapeau, à Aden, Colombo, Sin-« gapour, et même dans le canal de Suez, cette œuvre créée par « un français de génie avec les capitaux de la France. »

Ce qu'a éprouvé Paul Bert, tous les Français l'éprouvent aussi, les marins surtout, qui sont mieux à même d'apprécier que l'Angleterre, avec ses dépendances coloniales, exerce réellement aujourd'hui une influence considérable en Amérique, en Asie et en Océanie ; elle s'est substituée dans cette grandeur coloniale à l'Espagne du XVIII[e] siècle, et elle continue à ne négliger aucune occasion de chercher à ruiner nos établissements. Partout on rencontre l'antagonisme blessant de l'Angleterre.

Déjà nous avons dû, par notre faiblesse, sacrifier les Nouvelles-Hébrides ; en Octobre 1881, l'Angleterre a acheté les îles Dalhue (mer rouge), pour empêcher la France de s'établir à Adulis que nous avions acquise de l'Abyssinie dans le but d'y fonder un port de relâche et de ravitaillement ; aujourd'hui elle cherche encore à nous enlever les îles Cook, les plus importantes de nos possessions en Océanie. On a souvenance de la déplorable réponse faite tout récemment par l'amiral Krantz à une interpellation qui fut faite à ce sujet.

Mais si les temps sont changés aujourd'hui, nous savons aussi par l'histoire, que tous les événements des siècles passés se représentent à un moment donné sur le théâtre du monde ; ce sont toujours les mêmes causes qui produisent les mêmes effets ; il n'y a de différence que dans le temps, les circonstances, les lieux de la scène et les acteurs.

Si on se reporte, en effet, par la pensée, vers les temps où l'Espagne régnait en souveraine sur ces contrées qui faisaient alors sa puissance et sa richesse, quelles réflexions profondes n'est-on pas réduit à faire ? l'Espagne en Europe, l'Espagne dans

le Mexique et aux Indes Orientales n'est plus que le fantôme de ce qu'elle était jadis dans ces mêmes contrées.

Cette puissance a traversé plusieurs siècles, peut-être en aurait-elle traversé encore davantage sans la jalousie d'une autre puissance maritime qui non seulement n'aime point à avoir de rivale marchant d'un pas ferme à côté d'elle, mais encore semble vouloir permettre à peine qu'on la suive dans la carrière qu'elle a su s'ouvrir à travers le monde entier.

Mais si l'Espagne a cessé d'être grande comme puissance coloniale, qui sait ce que seront dans l'avenir les puissances du même genre quoique établies sur des bases nouvelles ? chaque peuple a son époque, chaque époque a des institutions qui lui sont propres, et qui, en résumé, ne rendent peut-être pas les nations plus heureuses dans un temps que dans un autre.

En vivant au sein de notre siècle, le siècle du raisonnement, on n'est que trop porté à croire que dans l'ordre civil et politique rien ou presque rien de ce qui se faisait auparavant n'était bien ; l'amour propre sans doute peut se complaire parfois dans cette pensée, mais comme l'a dit M. Thiers, dans son histoire de la révolution : « dans la vie des hommes, comme dans celle des peuples, il n'y a que des moments ». Il pourrait donc bien se faire que dans un temps déterminé, d'autres puissances portassent une certaine perturbation dans ces véritables empires que l'Angleterre a su se fonder et qui font, par an, pour 37 milliards de francs d'affaires, c'est-à-dire 8 fois le commerce extérieur de la France.

Il est clair que nous traversons une crise économique très grave, que nos produits ne trouvent plus à l'étranger l'écoulement d'autrefois que, indépendamment de l'Angleterre, nous avons des adversaires redoutables, qui ont contribué à diminuer les exportations de la France, diminution qui tend à s'accroître encore dans des proportions alarmantes, mais il ne faut cependant rien s'exagérer et si nous voyons nos colonies des Antilles, de la Guyanne, de la Réunion, tirer une très grande partie de leurs approvisionnements de l'Amérique, de l'Allemagne et de l'Angleterre, nous ne devons pas perdre de vue que nous habitons un pays immensément riche, que notre France est grande, industrieuse et que si on dit que la Grande-Bretagne avait une

plus Grande-Bretagne que la Grande-Bretagne, eh bien, nous aussi nous pouvons avoir une plus grande France que notre France : nous voulons parler de l'Algérie.

Si la France a possédé de belles colonies, si les chances de la guerre ou les fautes du gouvernement l'ont dépouillée successivement du plus grand nombre d'entre elles, si presque toutes en changeant de maître ont plus ou moins changé de mœurs, d'institutions et de langage, nous avons le bonheur de posséder à 48 heures de Paris, une immense colonie pouvant, par sa fertilité et ses richesses, compenser largement la perte de nos anciennes colonies.

Le sol algérien a toujours été d'une fertilité au point de passer toute croyance, si on s'en rapporte aux auteurs anciens ; Pline et plusieurs autres écrivains assurent que le froment y rend 100 et 150 pour 1 ; ils racontent qu'un Préfet envoya à Auguste 400 tuyaux de blé et à Néron 340 provenant d'un seul grain.

Aujourd'hui on commence à apprécier à sa juste valeur tout le parti qu'on peut tirer d'un sol si particulièrement riche et fécond, et, bien que les Anglais — un peu sans doute comme le renard dénigrait certains raisins légendaires — qualifient dédaigneusement l'Algérie de colonie de poche, de loge à l'opéra, nous ne la considérons pas moins comme la France de l'avenir.

Et dire que, sous Louis-Philippe, on a été sur le point de l'abandonner ! « la première chose qui est à faire, disait dans son rapport du 10 Octobre 1830, un intendant militaire, M. Flaudin, chargé par le Ministre de la guerre, d'étudier la question de savoir si le gouvernement doit posséder pour son compte et administrer à ses frais la régence d'Alger, « la première chose c'est d'ouvrir de suite avec tous les États de premier ordre dont le concours est nécessaire, une négociation tendant à faire admettre et consacrer les principes suivants :

1° La régence d'Alger sera cédée par la France, à titre onéreux, à une *compagnie européenne* qui la possédera, la colonisera, la civilisera, aux conditions qui seront établies dans le traité de cession, et comme relevant de la France qui conservera sur cette régence son droit de suzeraineté ;

2° La régence d'Alger, ainsi cédée à une compagnie dont les titulaires seront des capitalistes sujets ou citoyens des différents

états de l'Europe, serait déclarée et reconnue par tous les gouvernements, et à toujours, colonie neutre.

3° Comme cette compagnie européenne ne pourrait pas improviser les moyens de résistance à l'insoumission qu'elle devra entretenir dans le pays, la France tiendra à sa disposition, pendant un temps convenu, telle force militaire et le nombre de bâtiments de guerre qui seront réglés par le traité de cession ;

4° Ce traité fixera le quantum de la redevance annuelle que la compagnie cessionnaire devra payer à la France ;

5° La compagnie européenne exercera sur la régence d'Alger, sauf le droit de suzeraineté sur la France, un pouvoir souverain.

Enfin, suivent encore cinq autres clauses aussi extraordinaires.

Malgré ces utopistes étrangers qui rêvent la grandeur de la France dans la suppression de ses agrandissements, il fut déclaré qu'Alger serait à jamais une colonie française.

Néanmoins, pendant dix ans, de 1830 à 1840, on semblait toujours indécis sur ce qu'on devait faire de l'Algérie, et le bruit d'abandonner cette conquête dont l'avenir promettait tant d'espérance allait toujours en augmentant. Cette perspective d'abandon devant évidemment sourire à bien des esprits malveillants, intéressés, circulait même couramment en Algérie. En 1832, peu avant sa défection, l'agha El-Hadj-Mahi-Eddin écrivait aux ministres du gouvernement du roi : « Si, comme nous l'avons entendu dire, vous voulez donner Alger à quelque puissance étrangère, le résultat certain et indubitable de cette cession sera une oppression pire que jamais, le désordre, la guerre, la mort d'une partie des habitants, la ruine entière de la contrée. Songez donc à notre sort ! occupez-vous de notre bien, pensez à tous les maux auxquels vous livrez tant d'êtres faibles et dignes d'intérêt. Maintenant nous ne faisons qu'un avec vous. De même que vous avez en France la tranquillité et le bien être, vous devez désirer que nous jouissions aussi de ces avantages dans notre pays. Si vous êtes décidés à nous donner à quelque roi, donnez-nous du moins à un gouverneur pris parmi nous. »

Heureusement que la sagesse du gouvernement, dans cette circonstance, a toujours prévalu et il ne peut plus jamais être question de cette erreur anti-nationale.

Oui, bien qu'on ait eu longtemps le tort grave de mêler trop les opérations de la guerre aux opérations de la colonisation, ce qui a nui du même coup aux uns et aux autres, la métropole a compris, grâce à l'effort de nos vaillants colons qui, malgré les fatigues souvent meurtrières d'un pays aride et tout à défricher, n'ont jamais cessé de lutter avec énergie et courage contre les nombreuses vexations des deux administrations, civile et militaire, qui semblaient vraiment n'avoir entre elles que des intérêts diamétralement opposés, la métropole a compris, disons-nous, l'utilité, la nécessité de posséder l'Algérie qui compensera bientôt, grandement, la perte de nos établissements d'outre-mer.

Il est bien regrettable qu'à ce sol de l'Algérie si puissamment riche, les bras manquent, que les voies de communications, les ports fassent défaut ; impossible encore de voir se réaliser cette parole si juste, si profonde du maréchal Bugeaud, *le père la blancheur*, *Bou-Chiba*, comme l'appelaient les Arabes : « la civilisation de ces contrées viendra plutôt du dessous que du dessus. »

Mais il en est malheureusement de l'Algérie comme de toutes nos entreprises coloniales, c'est le décousu, l'insuffisance des moyens, l'incohérence des procédés, le vague des solutions, c'est toujours ce manque d'esprit de suite et cette absence de toute direction qui caractérise notre politique française.

L'Algérie en est à son 30e gouverneur, combien en avons nous eu qu'on puisse appeler homme d'action ? tous sont venus critiquant les décrets, les arrêtés innombrables, incalculables, qui régissaient notre colonie, puis une fois dans leur palais ils s'endormaient dans les délices de Capoue ou ne faisaient que suivre les errements de leurs prédécesseurs. Semblables à cet ancien Sous-Préfet de Mostaganem, de Chancel, d'ailleurs poète de talent et d'infiniment d'esprit, ils pouvaient dire : j'ai des chefs-d'œuvre dans la cervelle, mais ils s'y trouvent si bien qu'ils n'en veulent sortir !

Nous disions que les bras manquaient encore et cependant ce n'est pas faute d'avoir employé tous les moyens possibles pour attirer des colons. A l'inverse des États-Unis, qui sont cependant par calcul autant que par principe politique, la nation hospitalière par excellence, mais plus adroits que nous, les Américains interdisent l'entrée de leur territoire aux émigrants qui ne peuvent

justifier d'une certaine somme d'argent, et, tandis que nous acceptions, nous, les yeux fermés tous les étrangers quels qu'ils fussent qui voulaient bien venir en Algérie, l'Amérique du Nord renvoyait impitoyablement, par l'intermédiaire de leurs consuls respectifs, tous les émigrants convaincus d'indigence. Ce qui n'a pas empêché l'Amérique de se peupler considérablement, à l'inverse de l'Algérie qui recevait pourtant pêle-mêle des gens ayant plus ou moins de titres à se plaindre de la vie et de leurs pays ; aussi avons-nous bon nombre d'étrangers qui ont fui leur patrie, les uns pour échapper au service militaire, d'autres aux recherches de la justice, fort mauvais colons, mais qui ayant trouvé sinon le bien être au moins les ressources pour vivre, se sont installés définitivement en Algérie se disant : *ubi bene ibi patria.* Ce sont là des constatations impossibles à refuter.

Sans doute bien des français sérieux sont venus s'installer en Algérie, depuis quelques années, mais l'élément étranger y est malheureusement toujours et de beaucoup bien supérieur.

D'après le tableau rectificatif du dénombrement de la population algérienne en 1886, il ressort que la population totale des 3 départements algériens était, au 30 mai 1886, de 3,324,326 habitants.

Indépendamment des 55,149 personnes comptées à part (militaires, marins ou détenus) il y avait 217,652 français d'origine ou naturalisés ; 22,689 israélites naturalisés en masse par le décret du 24 Octobre 1870 et 18,574 personnes nées de ces israélites naturalisés.

A côté de cette population française se trouvaient 202,036 étrangers de diverses nationalités européennes ; 2,787,033 sujets français (arabes, kabyles et m'zabites) ; 4,886 tunisiens et 16,207 marocains.

D'après le rapport de notre député, M. Etienne, en 1883, la population espagnole dans la province d'Oran était beaucoup plus nombreuse que la population française, 83,000 espagnols pour 58,000 français ; or, d'après les études du docteur Ricoux, la fécondité des espagnols étant supérieure à celle des français, il s'ensuit que depuis 1883 la population espagnole a dû s'accroître dans une proportion qui doit sensiblement augmenter encore la différence signalée par M. Etienne.

A Nemours, pour une population totale de 2,490 habitants,

nous avons 1,154 européens ; sur ce nombre il n'y a que 160 électeurs, y compris tous les employés civils de l'Etat.

Nous avons fait ressortir la somme énorme de 1,053,000 francs pour 11 fonctionnaires qui émargeaient au budget, sans compter l'inqualifiable gaspillage auquel le chauffage, l'éclairage et les fournitures donnent lieu ; eh bien, cette plaie de fonctionnarisme, ainsi que l'a si bien nommé un honorable député radical, s'est introduite partout, même à Nemours.

Ainsi, dans notre chef-lieu de canton qui n'a que 2,334 hectares et une population de 1,154 européens seulement, nous avons :

3 Juges.
1 Interprète.
1 Greffier.
1 Huissier.
6 Gendarmes.
1 Commissaire de police.
1 Garde champêtre.
1 Lieutenant de port.
1 Maître de port.
1 Chef-canotier.
6 Canotiers.
1 Syndic de gens de mer.
1 Garde maritime.
1 Gardien de phare.
2 Instituteurs laïques.
4 Institutrices Trinitaires.
1 Receveur des Contributions
1 Porteur de contraintes.
1 Garde du Génie.
1 Garde d'Artillerie.
1 Receveur des Postes.
2 Employés des Postes.
1 Facteur.
2 Consuls.
1 Employé des lits militaires.
20 Douaniers, y compris :
1 Receveur, 1 Peseur, 1 Lieut[t]
1 Aumonier.
1 Notaire.
1 Comptable d'hôpital.
1 Médecin.
1 Pharmacien.
1 Receveur des Domaines.
1 Agent-voyer.

un total de 73 employés dont 70 qui émargent au budget, à Nemours !

Si maintenant nous ajoutons à cette débauche d'employés 14 conseillers municipaux — *14 conseillers* à Nemours pour 160 électeurs dont plus de 73 sont des fonctionnaires qui n'appartiennent même pas au pays ! — un Conseiller général et les 8 ou 10 employés de la Mairie, nous arrivons à un total de 98 employés.

On le voit, à Nemours presque tout le monde est une autorité, détient un morceau du pouvoir. Il est inutile de désigner les

inutilités ou tout au moins l'exagération du personnel dans la plupart de ces emplois ; le lecteur saura bien le voir à l'énumération que nous en donnons.

On se demande vraiment ce qui peut sortir de cette avalanche de lumières, de cette population d'employés qui se prennent tous au sérieux.

Conclusion : Le Français est colonisateur, nous l'avons démontré par la richesse qu'il a toujours su tirer de nos nombreuses colonies tant qu'il s'est vu livré à ses seules ressources, et, puisque l'histoire nous apprend que les hommes de tous les temps et de toutes les nations se valent les uns et les autres quoique sous différents rapports, et que leurs vices, leurs crimes, comme leurs vertus se compensent malgré même les modifications qu'amènent les progrès de la civilisation, pourquoi le Français d'aujourd'hui n'aurait-il pas comme le Français d'autrefois les mêmes aptitudes pour la colonisation ?

Que pour notre belle Algérie le passé soit la leçon du présent ; cessons ces essais d'administration parfois différents, souvent même diamétralement opposés, mais toujours fort onéreux. Ayons un programme, confions-le à un gouverneur qui ait de l'initiative, qui sache s'entourer d'un vrai conseil colonial susceptible de lui faire connaître les besoins de tout le pays, au lieu de ces conseillers dits supérieurs qui ne sont, en réalité, qu'un rouage administratif de plus. Laissons une fois pour toutes ces réglements militaires, nos entraves administratives, laissons de côté cette immensité de lois, d'ordonnances, d'arrêtés publiés par l'administration algérienne où l'on est vraiment bien étonné de n'apercevoir aucun plan, aucun pressentiment de l'avenir. Venons en aide aux colons en faisant des routes, des ports, et des émigrants sérieux viendront et de leur plein gré, ce qui sera moins onéreux et plus profitable à notre colonie que ces Allemands et ces Suisses que nous appelons depuis plus de 30 ans et qui ne viennent pas, ou s'en retournent chez eux, dégoûtés de cette colonisation officielle.

Sans doute, nous savons que les Français émigrent peu, mais aujourd'hui une génération nouvelle a pris partout position, elle s'est instruite, et quand elle saura que l'administration algérienne a quitté ses errements, qu'elle continue ces heureux résultats

qu'elle a obtenus depuis quelques années et qui sont dus au développement donné aux chemins de fer, à la promptitude et la régularité des transports maritimes, on verra arriver de vrais colons avec leurs capitaux, leur industrie et leurs bras, enrichir encore ce beau pays situé à 22 heures de Marseille et 40 heures de Paris.

Nemours, Juillet 1889.

J. Le Frotter.

# GÉNÉALOGIES

DE

## Mouley Hassan, empereur du Maroc

## et de Sidi Abd Es-Sellam, chérif d'Ouazzan

---

Un de mes confrères, M. Bigonnet, ayant remarqué quelques divergences entre les textes arabe et français des notes généalogiques sur Mouley Hassan et El Hadj Abd Es-Sellam, données par M. Canal dans le numéro 39 de notre bulletin, octobre et décembre 1888, page 306, je fus chargé par le Comité de rédaction de rétablir le texte arabe qui semblait seul fautif.

Pour contrôler efficacement ces suites de noms, je cherchai dans les documents historiques sur le Maroc un texte qui m'offrit toute garantie d'exactitude et d'authenticité. Les documents modernes demandent à être accueillis avec la plus extrême circonspection, car les Arabes se fient trop à leur mémoire, et en s'éloignant des évènements, la tradition orale tout en conservant les traits généraux commet facilement une erreur sur une date ou sur un nom.

M. Canal avoue que le document qui lui a été remis par un de nos officiers de la mission militaire au Maroc n'a pas grande valeur historique, il ne le donne que pour ce qu'il vaut. Il y a deux ans environ, M. Erckmann, ancien chef de la mission à Fez, m'envoya un écrit arabe renfermant la généalogie du Chérif d'Ouazzan; cette pièce est identique à celle reproduite par M. Canal, elle doit provenir de la même source.

Des deux généalogies dont il vient d'être question, j'ai pu, grâce au livre d'un auteur du 17e Siècle de notre ère rétablir avec

toute certitude celle de Mouley Hassan, le chef actuel de l'empire Chérifien. Dans son ouvrage intitulé :

* نزهة الحادي باخبار ملوك القرن الحادي *

*Nozhat el hâdi, bi akhbar moulouk el qern el hâdi.*

« La récréation du chamelier, histoire des souverains du XI[e] Siècle (1). »

Mohammed Es-Seghir ben El Hadj ben Abd-Alla El Oufrani, l'historien de la dynastie Saadienne qui précéda celle des Alides dont Mouley Hassan est le chef actuel, et contemporain des événements qui amenèrent les Chérifs de Sidjilmassa au trône du Maroc, quelques pages avant la fin de son manuscrit, relate la généalogie des nouveaux conquérants. Il se trouvait, je viens de le dire, aux débuts de la nouvelle dynastie et la question de la légitimité des nouveaux venus, c'est-à-dire, de leur descendance effective du Prophète a du être certainement posée. Nous avons donc lieu de nous en référer à lui. Voici d'ailleurs les paroles mêmes de cet auteur (2) :

* لا بد اولا من ذكر نسبهم الشريف وان كان اجلى من الشمس و احلى من الظل الوريف غني واعتنا عن التعريف الخ *

« Je dois d'abord rappeler leur illustre généalogie bien que son « éclat plus brillant que celui du soleil, et la saveur qu'on y trouve « plus agréable que l'ombre qui s'épand à terre puissent me « dispenser de le faire, etc....

---

(1) « Nozhat el Hadj. — *Histoire de la Dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670).* » Texte arabe publié par O. Houdas. Paris, Leroux, 1888.

Cf. également « *La bataille d'Al-Kazar El Kebir, d'après deux historiens musulmans* » par H. Dastigue. — *Revue africaine*, n° 62, Mars 1867, page 130.

(2) *Opus laudat*, page ٢٨٧.

En ajoutant les ancêtres immédiats de Mouley Hassan qui sont trop près de nous pour être discutés et adoptant à partir de Mouley Ech-Cherif la généalogie d'El Oufrani, nous avons :

* مولانا الحسن ابن مولانا محمد ابن مولانا عبد الرحمان ابن مولانا هشام ابن مولانا محمد ابن مولانا عبدالله ابن مولانا اسماعيل ابن مولانا الشريف ابن مولانا على ابن مولانا محمد ابن مولانا على ابن مولانا يوسف ابن مولانا على الملقب بالشريف ابن مولانا الحسن ابن مولانا محمد ابن مولانا الحسن ابن مولانا قاسم ابن مولانا محمد ابن مولانا بلقاسم ابن سيدي محمد ابن مولانا الحسن ابن مولانا عبدالله ابن مولانا ابى محمد عرفة ابن مولانا الحسن ابن مولانا ابى بكر ابن مولانا على ابن مولانا الحسن ابن مولانا احمد ابن مولانا اسماعيل ابن مولانا قاسم ابن مولانا محمد المدعو بالنفس الزكية ابن مولانا عبدالله الكامل ابن مولانا الحسن المثنى ابن مولانا الحسن السبط ابن علي بن ابى طالب و فاطمة بنت رسول الله صلى الله عليه و سلم *

« Notre maître El Hassan, fils de notre maître Mohammed,
« fils de notre maître Abd Er-Rahman, fils de notre maître
« Hecham, fils de notre maître Mohammed, fils de notre maître
« Abd Alla, fils de notre maître Ismaïl, fils de notre maître
« Ec-Cherif, fils de notre maître Ali, fils de notre maître Moham-
« med, fils de notre maître Ali, fils de notre maître Youssef, fils
« de notre maître Ali surnommé Ec-Cherif, fils de notre maître
« El Hassan, fils de notre maître Mohammed, fils de notre maître
« El Hassan, fils de notre maître Qâssem, fils de notre maître
« Mohammed, fils de notre maître Bel Qâssem, fils de Sidi
« Mohammed, fils de notre maître El Hassan, fils de notre maître
« Abd Alla, fils de notre maître Abou Mohammed Arafa, fils de
« de notre maître El Hassan, fils de notre maître Abou Bekr, fils

« de notre maitre Ali, fils de notre maitre El Hassan, fils de notre
« maitre Hamed, fils de notre maitre Ismaïl, fils de notre maitre
« Qâssem, fils de notre maitre Mohammed surnommé Ennefs
« Ezzakia, fils de notre maitre Abd Alla El Kamel, fils de notre
« maitre El Hassan El Moutsenna (second du nom), fils de notre
« maitre El Hassan Es-Sibthi (petit fils du Prophète), fils d'Ali
« Ben Abi Thaleb et de Fatma l'épouse du Prophète, que Dieu
« répande ses bénédictions sur lui. »

Moins affirmatif en ce qui concerne la généalogie de Mouley Abd Es-Sellam, car j'ai été obligé, faute de biographies plus anciennes, de m'en rapporter à des contemporains, cependant j'espère que grâce aux précautions dont je me suis entouré, et à la façon dont j'ai contrôlé ces témoignages, être arrivé à une quasi-certitude.

Les relations de Tlemcen avec le Maroc sont nombreuses, j'y ai trouvé des Chérifs qui ont pu me donner cette filiation. D'autre part, ici à Oran, je dirigeai mes recherches dans le même sens, et j'obtins d'un chérif de la famille même de Mouley Abd Es-Sellam un arbre généalogique qui confirmait pleinement ce que je venais de recevoir de Tlemcen.

En résumé, jusqu'à ce que le dépouillement d'historiens sur le Maroc nous révèle de nouveaux documents, la généalogie ci-après peut être considérée sinon comme rigoureusement exacte, mais tout au moins comme celle la plus généralement admise. Je copie :

* هذا تقييد شريف من تقييد منيف في اسلاف القطب
الكامل و الغوث الواصل مولانا عبدالسلام بن العربى ابن علال
ابن احمد ابن الطيب ابن محمد ابن عبدالله ابن ابراهيم ابن سيدي
موسى ابن سيدي الحسن ابن سيدى موسى ابن سيدي ابراهيم
ابن سيدى عمر ابن سيدي ابراهيم ابن سيدى احمد ابن سيدى
عبد الجبار ابن سيدي محمد ابن سيدي إصلاح ابن سيدى مشيش
ابن سيدى ابي بكر ابن سيدى على ابن سيدي حرمة

ابن سيدى عيسى ابن سيدي سلّام ابن سيدى مزوار ابن سيدى حيدرة ابن سيدى محمد ابن الامام مولانا ادريس ابن الامام مولانا ادريس ابن سيدى عبدالله الكامل ابن سيدي الحسن المثنى ابن مولانا الحسن السبط ابن الامام مولانا على بن ابي طالب من الطاهرة فاطمة الزهرا بضعة الرسول صلوات الله وسلامه عليه و عليهم *

Ceci est le relevé de l'illustre filiation de l'axe parfait, du pôle sur lequel nous nous dirigeons; notre maître Abd Es-Sellam, fils d'El Arbi, fils d'Allal, fils d'Hamed, fils d'El Theïeb, fils de Mohammed, fils d'Abd Alla, fils d'Ibrahim, fils de Sidi Moussa, fils de Sidi Hassan, fils de Sidi Moussa, fils de Sidi Ibrahim, fils de Sidi Amer, fils de Sidi Ibrahim, fils de Sidi Hamed, fils de Sidi Abd El Djebbar, fils de Sidi Mohammed, fils de Sidi Imelah, fils de Sidi Mechich, fils de Sidi Abou Bekr, fils de Sidi Ali, fils de Sidi Herma, fils de Sidi Aïssa, fils de Sidi Sellam, fils de Sidi Mezouar, fils de Sidi Haïdra, fils de Sidi Mohammed, fils de l'Imam notre maître Edriss, fils de l'Imam notre maître Edriss, fils de Sidi Abd Alla El Kamel, fils de Sidi El Hassan El Moutsenna, fils de notre maître Hassan Es-Sibthi, fils de l'Imam notre maître Ali ben Abou Thaleb et de la pure Fathma Zohra, épouse du Prophète, que Dieu répande sur lui et sur eux ses bénédictions.

G. Delphin.

# CONTRIBUTION

## au recueil des monnaies frappées sous les dynasties musulmanes du nord de l'Afrique *(Suite)*.

### MONNAIES DES ALMORAVIDES

Le dinar décrit plus bas a été frappé sous le règne du célèbre Yousef ben Tachfine, le véritable fondateur de la puissance des Almoravides.

Nous allons résumer en quelques lignes l'histoire de cette dynastie, dont l'empire s'étendit un instant sur l'Europe et sur l'Afrique, depuis les rives du Tage jusqu'à celles du Niger et au-delà.

Son origine remonte à l'année 1047 de J.-C. A cette époque, l'Islamisme commençait à pénétrer chez les tribus sanhadjiennes qui habitaient le Sahara entre Ghadames, le Sénégal et l'Océan et parmi lesquelles on distinguait les Lemtouna, les Lemta, les Djedala et les Terga ou Touareg. Suivant l'usage conservé encore chez ces derniers, tous ces Berbères avaient le visage voilé, ce qui leur fit donner par les Arabes le surnom de Molathemin, du mot لثام voile.

En 1035, le chef de ces tribus, Yahia-Ebn-Brahim, converti depuis peu à l'Islamisme, partit en pélerinage pour la Mecque. A son retour, il s'enquit d'un lettré qui pût initier les Senhadja à la connaissance du culte et du dogme musulmans. Un nommé Abdallah ben Yazym, originaire de la tribu des Kezoula, habitant Sidjelmaça, lui ayant été désigné comme réunissant toutes les conditions voulues pour remplir cette mission, il l'emmena chez les Djedala, qui habitaient les bords de l'Océan (depuis l'oued Drâ jusqu'aux environs de la baie d'Arguin). Arrivé chez ces populations, Abdallah commença ses prédications, mais son rigorisme leur ayant déplu, elles restèrent sourdes à sa parole. Désespérant de les convertir, il accepta la proposition que leur fit Yahia de se retirer dans une île déserte vers l'embouchure du Sénégal, pour y vivre dans l'abstinence et la dévotion. Ils gagnèrent à pied cet îlot à la marée basse avec sept

disciples des Djedala. Leur renommée ne tarda pas à se répandre dans les tribus. On accourut de tous côtés pour les voir, et bientôt un certain nombre de visiteurs s'attachèrent à eux. On les appela les *Merabtin*, du verbe ربط lier, attacher, nom dont nous avons fait ceux d'*Almoravides* et de *Marabouts*.

Quand ils eurent ainsi réuni autour d'eux un millier d'adeptes, Abdallah et Yahia, s'inspirant de la doctrine du Prophète qui autorise l'emploi de la force pour amener les infidèles à conversion, sortirent de leur île à la tête de leurs compagnons et se portèrent contre les Djedala, qui furent battus et durent se soumettre. Les Lemtouna se convertirent à leur tour, et alors commença le mouvement à la fois religieux et politique des Almoravides vers le Maghreb. Montés sur leurs *mahara* rapides *(chameaux dressés à la course)*, les guerriers masqués, sous la conduite de Yahia ben Omar, s'emparent de l'Oasis de Drâ (1054) et se dirigent ensuite sur Sedjelmaça, dont les portes lui sont ouvertes. A Yahia ben Omar, tué dans un combat, succède son frère Abou-Beker, qui, en deux ans, se rend maître de l'Oued-Noun, de Sous, de Taroudant et d'Aghmat. En 1058, il pousse jusqu'à l'Océan et achève la conquête du pays des Masmouda. Abdallah ben Yezim est tué dans cette expédition, en un lieu dit *Kriflet*, mais sa mort ne ralentit pas cette œuvre de conversions et de conquêtes.

Abou-Beker, resté seul chef des Almoravides, confia à son cousin Yousef ben Tachefin, la direction des opérations dans le nord et l'est. Pour lui, rebroussant chemin vers le sud, il retourna chez les Djedala et les Lemtouna où il leva de nombreux contingents, qu'il entraîna vers le Niger, à 90 journées de marche de leurs campements. Dans l'espace de 15 ans, il soumit à son autorité et convertit à l'islamisme, par la force des armes, les vastes provinces de Djenné, M'la, Rachenah, Gouber, Zanfra et Kanou. Il mourut en 1087, laissant aux Almoravides un empire immense, qu'ils conservèrent jusqu'à la création du royaume nègre de Malli, par le Sousous en 1213.

Pendant qu'Aboû-Beker ben Omar faisait ainsi la conquête du Soudan, son cousin Yousef ben Tachefin s'avançait vers l'est et vers le nord et s'emparait du Rif, d'Oudjda, de Tlemcen, d'Oran, de l'Ouaransenis et du pays d'Alger. En 1082, suivant les uns,

en 1069, suivant les autres, il jeta les fondements de la ville du Maroc, dont il fit sa capitale.

Il avait ainsi conquis la moitié du Maghreb, lorsque les Ommeïades d'Espagne implorèrent son secours contre Alphonse VI, roi de Léon et des Asturies, qui venait d'ajouter à sa couronne celle de Castille et de Gallice. Cédant à leurs instances, Youssef rassembla une armée formidable et passa le détroit. Débarqué à Malaga, il se porta aussitôt à la rencontre du roi et lui livra, le 21 octobre 1086, près de Badajoz, la célèbre bataille de Zellaka, où les troupes chrétiennes furent taillées en pièces. C'est à peine, dit Kairouani, s'il en resta 400 cavaliers, avec lesquels Alphonse s'enfuit en Castille.

Youssef laissa entre les mains d'un général almoravide le gouvernement de Séville et retourna au Maghreb. En 1088, il repassa le détroit, mais les princes musulmans qui avaient naguère imploré son appui lui refusèrent leur concours et se liguèrent contre lui. Youssef n'hésita pas à marcher contre eux et brisa leur pouvoir en s'emparant de Grenade et de Malaga et en faisant arrêter le roi de Séville, Ben Abbad, qui mourut dans une prison d'Aghmat.

Maître alors du Soudan et de la moitié du Maghreb et de l'Espagne, Youssef mit le sceau à ses conquêtes en proclamant la suprématie du Khalife de Bagdad, qui lui confirma le titre d'*Emir el Moslemin*, commandeur des Musulmans. Il mourut en l'année 1106, âgé d'environ 100 ans. Il eut pour successeur son fils, Ali, qui passa plusieurs fois en Espagne et battit, le 29 mai 1108, les troupes de Castille à la bataille d'Uclès, où périt Don Sancho, le fils unique d'Alphonse VI.

A partir de cette époque, la fortune des Almoravides commença à décliner, aussi bien en Espagne qu'au Maghreb, où dès l'année 1120, commença l'insurrection suscitée par les Almohades.

Ali-ben-Yousef mourut en 1143, après un règne de 36 ans. Son fils Tachefin qui lui succéda régna moins de trois ans ; il succomba dans la lutte qu'il eut à soutenir contre Abd-el-Moumen. Réfugié à Oran et désespérant de sauver la ville assiégée par le célèbre conquérant, il voulut fuir et se tua en tombant avec son cheval, du haut des falaises qui bordent le rivage (1146).

Son fils Isak appelé à lui succéder, ne règna qu'un an. Il fut massacré dans sa capitale de Maroc, par ordre d'Abd-el-Moumen, qui s'était emparé de cette ville (1147). Avec lui s'éteignit la dynastie des Almoravides. Maitre de toute la partie du Maghreb soumise par ces derniers, Abd-el-Moumen envahit l'Espagne, appelé par les princes musulmans, et les Almoravides partout renversés ne reparurent plus que dans l'est de l'Afrique où Ali-ben-Ghania, parent d'Yousef-ben-Tachefin, chercha vainement à relever la fortune de sa famille.

## DINAR DE YOUSEF-BEN-TACHEFIN

*Avers*

*Revers*

Avers. — Trois cercles concentriques avec légende centrale sur quatre lignes et légende circulaire.

Légende Centrale :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1re ligne .. | لا اله الا الله | *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* |
| 2e — | محمد رسول الله | *Mohammed est l'envoyé de Dieu.* |
| 3e — | الامير يوسف بن | *L'Emir Yousef ben* |
| 4e — | تاشفين | *Tachefine.* |

Légende Circulaire :

ومن يبتغ غير الاسلام
دينا فلن يقبل منه وهو فى
الاخرة من الخاسرين

*Quiconque aura désiré un autre culte que la résignation à la volonté de Dieu (l'Islam), Dieu ne le recevra pas, et dans l'autre monde, il sera du nombre des malheureux.*

(Sourate III, verset 79).

Revers. — Trois cercles concentriques avec légende centrale sur quatre lignes et légende circulaire.

Légende Centrale :

| | | |
|---|---|---|
| 1re ligne... | الامـــــام | *L'Imam.* |
| 2e — | عـــبـــد | *Abd.* |
| 3e — | اللـــــــه | *Allah.* |
| 4e — | امـيـر المـومنين | *Commandeur des Croyants.* |

Légende Circulaire :

| | |
|---|---|
| بسم الله ضرب هذا الدينار | *Au nom de Dieu, ce dinar* |
| با غمات سنة ثلاثة وتسعين | *a été frappé à Aghmat* |
| واربع مايـة | *l'an 493.* |

Cette pièce d'or d'une conservation parfaite et fort belle, a été trouvée à Aïn-Tellout, dans les fondations d'un vieux mur, par un détenu militaire, travaillant à la construction du chemin de fer de Tlemcen. Elle a été confiée par M. Arondel, adjudant de la justice militaire, son détenteur actuel, à M. Delphin, professeur d'arabe à la chaire d'Oran, membre de notre Société, et c'est à ce dernier que nous devons le dessin et la lecture ci-dessus.

L. Demaeght.

# COMPTE-RENDU

DES

# TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE & D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN

---

**Assemblée générale du 25 Mai 1889. - Présidence de M. MONBRUN**

La séance ayant été ouverte, il est donné lecture des articles 7, 8 et 14 des statuts. La parole est donnée ensuite à M. le Secrétaire général pour la lecture du compte-rendu des travaux pendant l'année 1888-1889.

MESSIEURS,

L'article 10 de nos statuts porte : *Le Comité se réunit le 1er lundi de chaque mois....* ; et l'article 14, fixe l'Assemblée générale dans la première quinzaine du mois de mai.

Mais nos statuts n'ont pas prévu qu'en 1889, le premier lundi du mois de mai correspondrait au Centenaire de la Révolution française. Ce jour-là étant presque férié, il n'y a pas eu de réunion du Comité. Par suite, l'assemblée générale, dont le Comité devait fixer la date, a du être reportée dans le courant de la deuxième quinzaine. C'est cette coïncidence particulière qui a motivé la réunion un peu tardive de notre assemblée générale.

Nos bulletins continuent à présenter beaucoup d'intérêt par la variété et la valeur des articles qu'il contient. On l'apprécie à l'étranger.

Sous le bénéfice de ces observations, je vais exposer sommairement le compte-rendu de nos travaux depuis la dernière Assemblée générale :

| | |
|---|---|
| A cette époque, le nombre des membres actifs et honoraires était de..... | 415 |
| Les admissions nouvelles ont été de ..... | 18 |
| TOTAL..... | 433 |
| Les radiations pour cause de décès, départ, etc..... | 47 |
| RESTE à ce jour..... | 386 |
| Les membres correspondants sont au nombre de... | 79 |
| TOTAL GÉNÉRAL. ..... | 465 |

L'effectif général présente une certaine diminution par rapport à celui de l'année dernière. Aussi bien, nos efforts doivent tendre à appeler à nous de nouveaux adhérents, de nouveaux collaborateurs.

En ce qui concerne notre action extérieure, nous correspondons avec 70 Sociétés de Géographie étrangères, avec lesquelles nous faisons échange de bulletins. Grâce à ces relations internationales, notre Société, et par suite la province d'Oran, sont connues du monde entier.

Dans ces conditions, nous pouvons affirmer que nous accomplissons une œuvre de propagande intéressant l'Algérie et la France; elle intéresse également la science et l'humanité. En faisant appel à tous les gens de cœur, animés d'un sincère patriotisme, nous devons être entendus. Que de choses seraient perdues à jamais pour l'histoire et la science, sans notre publication trimestrielle. Aussi bien, nous ne saurions trop remercier les collaborateurs savants et dévoués, qui nous apportent le fruit de leurs travaux, et qui, en accomplissant une semblable tâche, n'ambitionnent d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli.

Parmi ces collaborateurs, nous devons maintenir, en première ligne, Monsieur le Commandant Demaeght, directeur de notre musée. Par ses travaux sur la numismatique et l'archéologie ; grâce aux découvertes importantes qu'il a faites, il a mis en lumière des documents épigraphiques jusqu'ici inconnus, et qui complètent les données que l'on avait déjà sur la Maurétanie Césarienne. C'est ainsi, que récemment encore, il a fixé le nom de la ville romaine, dont les ruines ont servi à l'édification d'Aïn-Temouchent : je veux parler d'*Albulæ*.

Dut sa modestie en souffrir, nous dirons que, très probablement, sans lui, cette double lacune de l'histoire romaine en Afrique, n'aurait jamais été remplie.

Notre collègue, M. Canal, a continué son étude historique concernant l'arrondissement de Tlemcen. Lui, c'est pour l'histoire future de notre colonie qu'il recueille et coordonne tous ces renseignements. J'exprimais ici, l'année dernière, l'espoir de voir des imitateurs de M. Canal, en ce qui concerne les autres arrondissements et les autres localités importantes de notre province. Et, puisque nous sommes sur ce sujet, je dois dire que

votre Comité s'est occupé de cette question pendant l'année qui vient de s'écouler. Il a décidé qu'un appel serait adressé à diverses personnes, notamment aux membres de l'enseignement. Des programmes des questions à traiter devaient être dressés, avec promesse de récompenses. La brièveté du temps nous a forcés de renvoyer à l'année prochaine l'accomplissement de ce projet.

M. Delphin, le savant professeur qui occupe la chaire d'Arabe, à Oran, a publié un travail très complet sur Fas et son ancienne université. Peu de personnes savent que cette université était autrefois très importante ; elle était fréquentée par une multitude d'étudiants ; on y enseignait la théologie, la rhétorique, la poésie, l'arithmétique, l'astronomie, la médecine, etc.

Le Maroc semble menacé d'une décadence irrémédiable. Certaines nations, dont les allures politiques sont fort suspectes, jettent déjà sur lui des regards de convoitise peu dissimulés. La France, sa voisine par l'Algérie, ne doit pas rester indifférente en présence de pareilles manœuvres. Nous devons donc remercier toutes les personnes qui nous fournissent de précieux renseignements sur l'histoire de l'empire chériffien.

M. De Cardaillac, quoique n'habitant plus Oran, nous continue sa précieuse collaboration. Après ses généralités historiques et minéralogiques, il nous a donné une intéressante note intitulée : Généralités numismatiques. Ces questions sont parfaitement traitées, quoique sommairement. Il est rare de rencontrer de semblables aptitudes chez des personnes dont les fonctions professionnelles sont délicates et très absorbantes, et embrassent un autre ordre d'idées.

M. Le Frotter de la Garenne, lieutenant de vaisseau en retraite, nous initie aux progrès vraiment extraordinaires accomplis dans ces dernière années par l'architecture navale, comparativement à un passé encore voisin de nous. Ces progrès ont été des plus rapides. Ainsi, on a terminé, en 1853 seulement, le vaisseau la *Ville de Paris*, mis en chantier en 1807. Tandis que dans l'espace de quelques années, nous avons vu apparaître ces énormes vaisseaux cuirassés, animés par des forces prodigieuses, dont une seule pièce d'armement coûte autant qu'une frégate de l'ancien type, plus, l'innombrable flotille de ces petits bâtiments, qui n'auront bientôt plus rien à envier aux poissons les plus agiles.

Mais la question sur laquelle M. De la Garenne insiste le plus, avec une juste raison, c'est la triste position faite au port de Nemours, dont le mouvement commercial est bien supérieur à celui de Mostaganem. Nous ne pouvons nous associer que moralement au succès de l'idée soulevée par notre collègue, et l'engager à persévérer dans son entreprise.

M. M'hammed ben Rehal, nous conduit, étape par étape, à travers l'importante tribu des Beni Snassen ; il en fait l'historique, il en donne la division administrative. On ne saurait passer sous silence, à ce propos, que le massif montagneux des Beni Snassen, borde la rive droite de la Moulouïa, ancienne frontière historique et naturelle, sur laquelle il faudra bien revenir un jour.

Je crois devoir faire ici un appel au dévouement et au savoir de notre confrère. Il existe, dans beaucoup de zaouïas, des ouvrages considérables se rapportant à l'époque brillante de la civilisation arabe. Un grand nombre de ces ouvrages risquent d'être perdus, si un chercheur mahométant et patient ne les sauve de l'oubli.

En ce qui concerne la question des chemins de fer transsaharien, dont la société a fait son objectif depuis sa fondation, je dois rappeler la conférence faite à Paris, devant le Comité de l'Afrique du Nord, par M. Bédier, et la brochure qu'il a publiée à ce sujet. Quoique tardif, le concours de M. Bédier nous sera très utile.

Je dois dire un mot maintenant au sujet du Congrès national de Géographie, qui s'est réuni à Bourg, l'année dernière, et où nous étions représentés par M. Sabatier, notre vaillant député, et M. Ch. Bayle, directeur de *La France Coloniale* et du journal *La Géographie*.

Parmi les questions soumises au Congrès il y avait celle-ci : « *Trouver le meilleur système administratif et politique à appliquer à chacun de nos établissements d'outre-mer, suivant le climat, l'état social politique et religieux.* » Dans la discussion, M. Sabatier a combattu avec succès la thèse de l'assimilation en ce qui concerne l'Algérie. Il a démontré la nécessité d'une certaine autonomie politique et administrative, en raison justement des mœurs, des coutumes et du milieu dans lequel se trouve le peuple conquis.

Dans une séance subséquente, M. Sabatier a fait une conférence très attrayante sur l'Algérie et l'état social des indigènes, eu égard

aux différences de races et des coutumes que l'on y trouve. Les renseignements fournis ont dissipé beaucoup d'erreurs et modifié certaines appréciations, qui ont encore cours en France, au sujet de la Colonie Algérienne. Il a soulevé d'unanimes applaudissements. Du reste, personne, mieux que M. Sabatier, ne pouvait traiter cette question avec plus de compétence.

Votre Comité a distribué, l'année dernière, comme les années précédentes, des livres de prix aux élèves les plus méritants des écoles communales, dont les municipalités sont inscrites comme membres actifs sur le tableaux des sociétaires. Cette année, nous avons fait appel aux autres municipalités du département, espérons que nous serons entendus.

Dans un autre ordre d'idées, je vous dirai, Messieurs, ce qui a été fait relativement à l'Exposition universelle de Paris. Selon la décision prise par votre Comité, j'ai adressé à M. le Commissaire général de la province d'Oran, qui leur réserve une bonne place : 1° Une carte donnant le tracé général du chemin de fer transsaharien, avec une notice, sous forme de légende, indiquant les principales données techniques, des renseignements statistiques concernant la population du pays traversé, les éléments de trafic, la consommation et la production locale, etc. ; 2° La carte des ruines et des voies romaines que l'on rencontre dans cette partie de la Maurétanie césarienne, dressée par M. le Commandant Demaeght ; 3° Le plan de la ville d'Oran, en 1831, époque de la conquête, et le plan de la ville actuelle ; leur comparaison permettra de mettre en lumière les progrès réalisés.

A cette époque de 1831, la population d'Oran était de 4 à 5,000 âmes à peine ; aujourd'hui, notre ville compte près de 70,000 habitants. L'anse qui servait alors de port abritait quelques balancelles. 3,270 navires de tout tonnage ont abordé cette année les quais du port neuf. Il existe peu d'exemple d'une prospérité aussi considérable : 4° Enfin, une carte graphique montrant le mouvement de la plantation de la vigne et la production du vin, depuis 1874.

J'aurai voulu vous parler, ne serait-ce que pour rendre hommage à leur courage et à leur abnégation, des différents explorateurs français qui viennent de parcourir ou qui parcourent encore pour les étudier, diverses contrées peu connues du continent africain.

L'énumération serait trop longue, et le temps me fait défaut. Je citerai cependant : MM. Trivier, Liotard, Binger, Gaston Angelvy, Jules Borelly, Charles Soler, Brémond, Douls, Briquelot, les Pères Blancs d'Alger, etc.

De sorte que, grâce à leurs travaux et à ceux des explorateurs des autres pays, dans quelques années le Continent africain n'aura plus rien de mystérieux, il sera aussi connu que notre Algérie.

Je ne m'étendrai pas sur le mouvement commercial du port de notre Province et particulièrement du port d'Oran ; ce travail figure au présent Bulletin, page 213. Je me bornerai à vous dire que ce mouvement, d'après les renseignements de notre ami Coudray, conserve toujours le premier rang parmi les ports de l'Algérie.

En terminant, et avant de passer la parole à notre consciencieux Trésorier, permettez-moi, Messieurs, d'adresser des remerciements chaleureux à notre cher Président, pour le zèle et le dévouement qu'il apporte, depuis plusieurs années, au succès de notre association et à la direction de nos travaux. Tous les autres membres du Comité administratif du dernier exercice méritent également des éloges, que vous ne leur marchanderez pas, j'en ai l'intime conviction.

Enfin nous devons un témoignage de reconnaissance à notre député, M. Etienne, à M. le Préfet, à M. le Président du Conseil général et à M. le Maire d'Oran, pour les subventions que notre Société a obtenues, grâce aux généreux concours de ces Messieurs.

M. le Trésorier expose ensuite la situation financière de la Société, laquelle situation est très satisfaisante, et a été approuvée à l'unanimité.

M. le Président remercie au nom de la Société, M. Bouty et M. Pousseur, pour le zèle et le dévouement que chacun d'eux apporte dans l'accomplissement des fonctions assujettissantes, parfois difficiles, que le Comité leur a confiées.

On passe ensuite à l'élection des membres du Comité pour l'année 1889-1890. Cette élection, effectuée dans la séance du Comité du 9 juin, a donné le résultat suivant :

## COMITÉ ADMINISTRATIF

MM. Monbrun, *Président.*
Demaeght, 1° *Vice-Président,*
Cousin, 2° id.
Bouty, *Secrétaire Général*
Pousseur, *Trésorier-bibliothécaire.*
Bartibas, *Membre.*
Bédier, id.
Bigonnet, id.
Brunie, id.
Chancel, id.
Coudray, id.
Delphin, id.
Feningre, id.
Guerrier, id.
Jeanet, id.
Mondot, id.
Poisson, id.
Renard, id.
Sandras, id.
Tommasini, id.
Fabriès, id.
Jacques, id.
Lopéo, id.
Saint-Germain, id.

## Sous-Comités de Géographie et d'Archéologie

MM. Demaeght.
Cousin.
Poisson.
Mondot.
Tommasini, *Secrétaire adjoint, section d'Archéologie.*
Coudray, *Secrétaire adjoint, section de Géographie.*

*Le Secrétaire Général,*

BOUTY.

# MOUVEMENT

## DES PORTS DE LA PROVINCE D'ORAN

# Mouvement de la navigation dans le port d'Oran pendant l'année 1888

| PAVILLONS | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | TOTAUX | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NOMBRE de VAPEURS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de VOILIERS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de NAVIRES | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Oran et Mers-el Kébir.. | 2.458 | 1 633.268 | 70.815 | 8.234 | 940 | 91 560 | 6 274 | 104 | 3.458 | 1.724.127 | 77 089 | 78.244 |
| Mostaganem . . . . | 203 | 141.208 | 5 537 | 183 | 24 | 2.237 | 144 | 7 | 227 | 143.445 | 5.681 | 190 |
| Arzew . . . . . | 504 | 335 733 | 15.699 | 121 | 275 | 25.338 | 1 694 | 65 | 779 | 361.071 | 17 393 | 186 |
| Beni-Saf . . . . . | 175 | 132.446 | 3 329 | 135 | 66 | 3.677 | 384 | 21 | 241 | 136 123 | 3 713 | 156 |
| Nemours . . . . . | 364 | 185 676 | 11 744 | 2 635 | 163 | 5 724 | 871 | 102 | 527 | 191 400 | 12.615 | 2.737 |
| Italiens . . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Américains. . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Autrichiens. . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Allemands . . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Belges . . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Norvégiens . . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Danois . . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Néerlandais . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Portugais . . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Grecs. . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Marocains. . . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| TOTAUX en 1888. . . | 3.704 | 7 128 331 | 107.124 | 11 308 | 1.468 | 128 546 | 9.367 | 299 | 5.232 | 2 553 160 | 116 49 1 | 81 513 |
| TOTAUX en 1887. . . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Différence en plus . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Différence en moins . . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |

## Mouvement de la navigation dans le port de Mers-el-Kebir pendant l'année 1888

| PAVILLONS | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | TOTAUX | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NOMBRE de VAPEURS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de VOILIERS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de NAVIRES | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Français (Etat)..... | 19 | » | 5.765 | 1 094 | » | » | » | » | 19 | » | 5 765 | 1.094 |
| Français communs ... | 1 | 381 | 22 | 75 | 60 | 2 763 | 315 | 7 | 61 | 3.144 | 337 | 82 |
| Anglais .. .. . .. | » | » | » | » | 10 | 428 | 43 | 10 | 10 | 428 | 43 | 10 |
| Espagnols ... . . ... | » | » | » | » | 34 | 1 063 | 220 | » | 34 | 1.063 | 220 | » |
| Italiens. . ... .... . | » | » | » | » | 4 | 326 | 31 | » | 4 | 326 | 31 | » |
| Américains... . ... | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Allemands. ... ... . | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Totaux en 1888.. | 20 | 381 | 5.787 | 1 169 | 108 | 4.580 | 609 | 17 | 128 | 4 961 | 6 396 | 1.186 |
| Totaux en 1887 | 26 | 15.667 | 6.031 | 20 | 133 | 11 458 | 865 | 20 | 159 | 27.125 | 6 896 | 20 |
| Différence en plus... | » | » | » | 1.149 | » | » | » | » | » | » | » | 1.166 |
| Différence en moins.. | 6 | 15 286 | 244 | » | 25 | 6.878 | 256 | 3 | 31 | 22.164 | 500 | » |

# Mouvement de la navigation dans le port d'Arzew pendant l'année 1888

| PAVILLONS | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | TOTAUX | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NOMBRE de VAPEURS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de VOILIERS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de NAVIRES | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Français | 344 | 290.822 | 13 290 | 73 | 34 | 6 085 | 258 | 1 | 378 | 296.907 | 13.548 | 74 |
| Français-Algériens | 116 | 13 736 | 1 315 | 48 | 186 | 9 156 | 955 | 31 | 302 | 22.892 | 2.270 | 99 |
| Anglais | 34 | 24.349 | 610 | » | 2 | 2 264 | 38 | » | 36 | 26 613 | 648 | » |
| Suédois | 4 | 2 266 | 72 | » | » | » | » | » | 4 | 2 666 | 72 | » |
| Espagnols | » | » | » | » | 27 | 988 | 198 | 13 | 27 | 988 | 198 | 13 |
| Italiens | » | » | » | » | 19 | 4 131 | 163 | » | 19 | 4.131 | 163 | » |
| Américains | 2 | 2.750 | 346 | » | » | » | » | » | 2 | 2.750 | 346 | » |
| Allemands | 2 | 836 | 32 | » | » | » | » | » | 2 | 836 | 32 | » |
| Belges | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Norvégiens | 2 | 574 | 34 | » | 3 | 980 | 36 | » | 5 | 1 554 | 70 | » |
| Danois | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Néerlandais | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Portugais | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Grecs | » | » | » | » | 2 | 586 | 18 | » | 2 | 586 | 18 | » |
| Ottomans | » | » | » | » | 2 | 1.148 | 28 | » | 2 | 1.148 | 72 | » |
| TOTAUX 1888. | 504 | 335 733 | 15 699 | 121 | 275 | 25 338 | 1.694 | 65 | 779 | 361.071 | 17 393 | 186 |
| TOTAUX 1887. | 531 | 394 278 | 15.724 | 213 | 369 | 26.384 | 2 290 | 41 | 900 | 420.662 | 18 014 | 254 |
| Différence en plus. | » | 58 545 | » | » | » | » | » | 24 | » | » | » | 68 |
| Différence en moins | 27 | » | 25 | 92 | 94 | 1.046 | 596 | » | 121 | 59.591 | 621 | » |

## Mouvement de la navigation dans le port de Mostaganem pendant l'année 1888

| PAVILLONS | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | TOTAUX | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NOMBRE de VAPEURS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de VOILIERS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de NAVIRES | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Français | 149 | 129.419 | 4 824 | 112 | 1 | 188 | 7 | » | 150 | 129 607 | 4.831 | 112 |
| Français-Algériens | 47 | 8.4[illegible]5 | 595 | 70 | 21 | 995 | 111 | 4 | 68 | 9 460 | 706 | 74 |
| Anglais | 6 | 2 76[illegible] | 100 | 1 | » | » | » | » | 6 | 2 760 | 100 | 1 |
| Suédois | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Espagnols | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Italiens | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Américains | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Autrichiens | » | » | » | » | 1 | 480 | 12 | 3 | 1 | 480 | 12 | 3 |
| Allemands | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Belges | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Norvégiens | 1 | 564 | 18 | » | » | » | » | » | 1 | 564 | 18 | » |
| Danois | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Néerlandais | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Portugais | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Grecs | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Ottomans | » | » | » | » | 1 | 574 | 14 | » | 1 | 574 | 14 | » |
| TOTAUX en 1888 | 203 | 141.208 | 5.537 | 183 | 24 | 2 237 | 144 | 7 | 227 | 143 445 | 5.681 | 190 |
| TOTAUX en 1887 | 147 | 111 056 | 5.249 | 273 | 41 | 2.810 | 234 | 4 | 187 | 113 731 | 5.483 | 277 |
| Différence en plus | 56 | 30.152 | 288 | » | » | » | » | 3 | 40 | 29 714 | 198 | » |
| Différence en moins | » | » | » | 90 | 17 | 573 | 90 | » | » | » | » | 87 |

# Mouvement de la navigation dans le port de Beni-Saf pendant l'année 1888

| PAVILLONS | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | TOTAUX | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NOMBRE de VAPEURS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de VOILIERS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de NAVIRES | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Français | 5 | 5.575 | 123 | 1 | » | » | » | » | 5 | 5.575 | 123 | 1 |
| Français-Algérien | 56 | 6 594 | 709 | 118 | 53 | 1.789 | 283 | 2 | 109 | 8.383 | 992 | 120 |
| Anglais | 92 | 98.133 | 2.032 | 16 | 2 | 918 | 19 | 2 | 94 | 99.051 | 2 051 | 18 |
| Suédois | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Espagnols | » | » | » | » | 7 | 143 | 44 | 9 | 7 | 143 | 44 | 9 |
| Italiens | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Américains | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Autrichiens | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Allemands | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Belges | 22 | 22.144 | 465 | » | » | » | » | » | 22 | 22.144 | 465 | » |
| Norvégiens | » | » | » | » | 1 | 747 | 12 | » | 1 | 747 | 12 | » |
| Danois | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Néerlandais | » | » | » | » | » | » | » | » | | » | » | » |
| Portugais | » | » | » | » | 1 | 56 | 10 | » | 1 | 56 | 10 | » |
| Grecs | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Marocains | » | » | » | » | 2 | 24 | 16 | 8 | 2 | 24 | 16 | 8 |
| TOTAUX en 1888 | 175 | 132.446 | 3.329 | 135 | 66 | 3.677 | 384 | 21 | 241 | 136 123 | 3 713 | 156 |
| TOTAUX en 1887 | 171 | 142 475 | 3.677 | 106 | 29 | 788 | 147 | 1 | 200 | 143 263 | 3.824 | 107 |
| Différence en plus | 4 | » | » | 29 | 37 | 2.989 | 237 | 20 | 41 | » | » | 49 |
| Différence en moins | » | 10 029 | 348 | » | » | » | » | » | » | 7.140 | 111 | » |

## Mouvement de la navigation dans le port de Nemours pendant l'année 1888

| PAVILLONS | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | TOTAUX | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | NOMBRE de VAPEURS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de VOILIERS | Tonnage | Equipages | Passagers | NOMBRE de NAVIRES | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Français | 220 | 167 316 | 9 952 | 2.164 | » | » | » | » | 220 | 167.316 | 9 952 | 2 164 |
| Français-Algériens | 142 | 16.104 | 1.748 | 471 | 123 | 3.904 | 583 | 66 | 265 | 20.008 | 2.331 | 537 |
| Anglais | 2 | » | | » | 10 | 430 | 50 | 12 | 10 | 430 | 50 | 12 |
| Espagnols | » | » | » | » | 14 | 198 | 64 | » | 14 | 198 | 64 | » |
| Autrichiens | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Allemands | 2 | 2.256 | 44 | » | 2 | 716 | 22 | » | 4 | 2.972 | 66 | » |
| Portugais | » | » | » | » | 6 | 380 | 72 | » | 6 | 380 | 72 | » |
| Marocains | » | » | » | » | 8 | 96 | 80 | 24 | 8 | 96 | 80 | 24 |
| TOTAUX 1888 | 364 | 185.676 | 11.744 | 2 635 | 163 | 5.724 | 871 | 102 | 527 | 191.400 | 12 615 | 2.737 |
| TOTAUX en 1887 | 336 | 110 458 | 8 154 | 1 971 | 307 | 10.631 | 1 961 | 145 | 643 | 121 089 | 10 115 | 2 116 |
| Différence en plus | 28 | 95.218 | 3.790 | 664 | » | » | » | » | » | 70.311 | 2.500 | 621 |
| Différence en moins | » | » | » | » | 144 | 5.907 | 1.092 | 43 | 116 | » | » | » |

# PORT D'ORAN

## État des Mouvements de la Navigation par Pavillons pendant l'année 1888

| PAVILLONS | ENTRÉS | | | | | | | | SORTIS | | | | | | | | TOTAUX ENTRÉS ET SORTIS | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | VAPEURS | | | | VOILIERS | | | | | | | |
| | Nombre | Tonnage | Equipages | Passagers | Nombres | Tonnage | Equipages | Passagers | Nombres | Tonnage | Equipages | Passagers | Nombres | Tonnage | Equipages | Passagers | Nombres | Tonnage | Equipages | Passagers |
| Français | 801 | 593.380 | 25.042 | 27.936 | 199 | 9.829 | 1.060 | 4 | 805 | 593.900 | 24.609 | 25.864 | 186 | 8.020 | 970 | » | 1.991 | 1.205.129 | 51.681 | 53.604 |
| Espagnols | 182 | 40.773 | 2.964 | 13.777 | 118 | 4.097 | 741 | 80 | 181 | 41.050 | 2.946 | 9.605 | 126 | 4.730 | 870 | » | 607 | 90.650 | 7.521 | 23.462 |
| Anglais | 188 | 149.637 | 3.773 | 83 | 13 | 3.964 | 127 | » | 189 | 149.190 | 3.757 | » | 12 | 2.958 | 95 | » | 402 | 305.749 | 7.552 | » |
| Norvegiens | 16 | 6.086 | 237 | » | 9 | 4.939 | 122 | » | 15 | 6.611 | 239 | » | 11 | 6.050 | 141 | » | 51 | 23.686 | 739 | » |
| Belges | 15 | 16.158 | 318 | » | » | » | » | » | 16 | 15.725 | 317 | » | » | » | » | » | 31 | 31.883 | 635 | » |
| Portugais | » | » | » | » | 14 | 972 | 127 | 3 | » | » | » | » | 13 | 920 | 121 | » | 27 | 1.892 | 248 | » |
| Russes | 2 | 992 | 31 | » | » | » | » | » | 2 | 992 | 31 | » | » | » | » | » | 4 | 1.984 | 62 | » |
| Danois | 1 | 815 | 20 | » | » | » | » | » | 1 | 815 | 20 | » | » | » | » | » | 2 | 1.630 | 40 | » |
| Autrichiens | 1 | 442 | 16 | » | 7 | 3.182 | 86 | » | 1 | 442 | 16 | » | 8 | 3.547 | 90 | » | 17 | 7.613 | 208 | » |
| Suédois | 1 | 518 | 11 | » | 4 | 2.363 | 71 | » | 3 | 2.025 | 51 | » | 1 | 500 | 17 | » | 9 | 5.406 | 150 | » |
| Allemands | 7 | 5.542 | 130 | » | » | » | » | » | 7 | 5.542 | 128 | » | » | » | » | » | 14 | 11.084 | 258 | » |
| Grecs | » | » | » | » | 4 | 1.041 | 32 | » | » | » | » | » | 4 | 1.039 | 32 | » | 8 | 2.080 | 64 | » |
| Americains | 1 | 520 | 164 | » | » | » | » | » | 1 | 520 | 164 | » | » | » | » | » | 2 | 1.040 | 328 | » |
| Hollandais | 1 | 606 | 22 | » | » | » | » | » | 1 | 606 | 22 | » | » | » | » | » | 2 | 1.212 | 44 | » |
| Marocains | » | » | » | » | 2 | 24 | 16 | » | » | » | » | » | 2 | 24 | 16 | » | 4 | 48 | 32 | » |
| Italiens | » | » | » | » | 52 | 14.245 | 450 | » | » | » | » | » | 47 | 14.536 | 481 | » | 99 | 28.781 | 931 | » |
| Totaux vapeurs | 1.216 | 815.469 | 32.728 | 41.596 | 422 | 44.656 | 2.832 | 87 | 1.122 | 817.418 | 32.300 | 35.469 | 410 | 42.324 | 2.833 | » | 3.270 | 1 719.867 | 70.693 | 77.158 |
| Voiliers | 422 | 44.656 | 2.832 | 87 | » | » | » | » | 410 | 42.324 | 2.833 | » | » | » | » | » | » | » | » | 70.693 |
| Total général | 1.638 | 860.125 | 35.560 | 41.683 | » | » | » | » | 1.632 | 859.742 | 35.133 | 35.469 | » | » | » | » | » | » | » | 147.851 |
| Total général 1887 | 1.752 | 772.770 | 33.602 | 34.411 | » | » | » | » | 1.731 | 752.429 | 33.411 | 33.602 | » | » | » | » | » | » | » | » |
| Différence 1888 | 114 | 87.334 | 1.962 | 8.272 | » | » | » | » | 99 | 107.313 | 1.722 | 1.867 | » | » | » | » | » | » | » | » |

## OBSERVATIONS

Le nombre des vapeurs entrés pendant l'année 1887 était de 1,146, avec un tonnage de 715,803 tonnes de déplacement.

Le nombre des vapeurs entrés en 1888, est de 1.214, avec un tonnage de 815,469 tonnes.

Il y a donc une augmentation de 68 vapeurs dans l'année 1888, qui donne en plus 99,666 tonnes de déplacement à l'entrée.

Le nombre des navires à voiles en 1887, était de 606 navires avec 56,967 tonnes à l'entrée.

En 1888, nous n'avons que 422 navires à voile entrés, ayant un tonnage de 44,656 tonnes de déplacement (différence en moins, 12,311 tonnes).

Il faut donc apprécier que pour la navigation à voile, le port d'Oran perd chaque jour; mais, d'un autre côté, nous avons une augmentation sensible sur la navigation à la vapeur.

En outre, nous constatons avec satisfaction, que le pavillon français prend la tête du mouvement commercial du port d'Oran.

En effet, nous avons une augmentation sur l'entrée de 1887 de 61 vapeurs fournissant un tonnage de 88,413 tonnes de déplacement.

Les autres pavillons figurent pour un chiffre de 7 vapeurs procurant 11.252 tonnes de déplacement en plus.

La différence que nous constatons en moins sur la navigation à voile porte sur le Pavillon Espagnol qui, en 1887, avait procuré à l'entrée 296 navires à voile, donnant 13,291 tonnes de déplacement; tandis que nous ne trouvons pour l'année 1888, que 118 voiliers qui ne nous ont donné que 4,097 tonnes de déplacement.

En résumé, nous constatons que malgré les 114 navires en moins à l'entrée en 1888, nous avons un tonnage de 87.355 tonnes en plus sur les entrées de 1887, qui, au total, entrées et sorties, donnent comme mouvement tonnage 1.719,867 en tonnes.

Oran, le 31 décembre 1888.

*Le Capitaine du Port,*

**COUDRAY.**

# DIALOGUE TROISIÈME

MÊMES PERSONNAGES

MENDOZA. — Seigneur Navarrete, dormez-vous ?

NAVARRETE. — Non. Voilà longtemps que j'ai été éveillé par le chant d'un rossignol : jamais je n'ai rien entendu de si charmant.

MENDOZA. — Moi aussi je l'avais entendu ; mais je me suis rendormi bercé par son chant, et ce court sommeil m'a été plus profitable que celui du reste de la nuit.

GUZMAN. — Je ne supposais pas que vous fussiez aussi matinaux que je le suis, à moins que vous n'ayiez passé une mauvaise nuit : comment cela va-t-il ?

MENDOZA. — Mais fort bien ; pour moi, je ne me suis éveillé que ce matin, au chant d'un rossignol que vous me semblez avoir fait se poser tout exprès sur cette branche près de la fenêtre ; puis je me suis remis à dormir. Le Seigneur Navarrete l'a entendu comme moi et l'a écouté jusqu'à maintenant avec délices.

GUZMAN. — Je vois avec plaisir que cet oiseau a bien exécuté mes ordres.

NAVARRETE. — Sans raillerie, je crois que vous avez apprivoisé les rossignols de ce pays.

Guzman. — Allons, sortons et rendons-nous dans le jardin en profitant de la fraîcheur.

Mendoza. — Soit : en un instant nous serons habillés ; attendez-nous dans le corridor.

Navarrete. — Vous semblez, Seigneur, nous inviter à nous hâter.

Guzman. — Dépêchez-vous, et je vois que le Seigneur Mendoza ne sera pas prêt de si tôt, car il me semble absolument calme.

Mendoza. — Que dites-vous de moi ?

Guzman. — Je disais que vous ne sortiriez pas de sitôt d'ici, car vous me semblez bien calme.

Mendoza. — Je suis expéditif quand cela est nécessaire ; autrement, je prends toujours largement mon temps.

Navarrete. — Que cette eau est fraîche et qu'elle est belle ! Je ne voudrais pas quitter ce lieu sans faire une ablution à la mode mauresque !

Guzman. — Passons un instant par là ; vous aurez tout le temps. Puis nous y mangerons, puisque l'endroit vous convient.

Mendoza. — Ce lieu est si charmant que je ne saurais où en trouver un meilleur. Comme tout ici est délicieux ! Il me semble qu'il faudrait plusieurs jours pour tout voir, en consacrant plus de temps à chaque chose. Dites-moi : quel jardinier avez-vous donc pour que tout soit si beau ? Certes, cet endroit est aménagé de façon à ne rien laisser à désirer.

Guzman. — Un habitant de Valence est demeuré ici pendant une année, et a tout mis dans l'état où vous le voyez ; entrez dans cette allée, et vous en serez charmé.

Mendoza. — Y a-t-il un labyrinthe quelconque ?

Navarrete. — L'entrée est fort belle ; et si l'intérieur répond à l'extérieur, nous ferons bien de nous y arrêter.

Mendoza. — Entrez, et vous verrez les plus belles fleurs, toutes différentes et d'un parfum exquis.

Navarrete. — Vous avez bien raison : de ma vie, je n'ai vu de fleurs en aussi grand nombre et aussi diverses. Mais d'où ont-elles pu venir, si variées qu'elles sont ?

Guzman. — C'est d'Aranjuez qu'elles m'ont été apportées ; elles proviennent du jardin du Roi.

Mendoza. — Le fait est qu'elles sont aussi belles qu'extraordinaires.

Navarrete. — Je n'en veux pas voir davantage, car dans tout le jardin il ne peut y avoir d'endroit plus délicieux. Seigneur Mendoza, avez-vous jamais rencontré autant de fraîcheur ? Certes j'ai vu bien des choses, mais jamais rien de semblable.

Guzman. — Je crois que vous voulez me flatter, et que ce n'est pas si beau que vous voulez bien le dire.

Navarrete. — Vous n'avez aucune raison de le supposer, et je vous jure que je suis de bonne foi.

Mendoza. — Vous avez choisi un bon endroit, et je m'en réjouis, pour continuer le récit que vous avez interrompu hier et que vous nous avez promis de poursuivre.

Guzman. — Oh ! que vous avez bien parlé ! Je vous affirme que j'allais vous inviter à reprendre votre récit, au moment même où j'ai été devancé par le Seigneur Mendoza.

Navarrete. — J'y reviens avec plaisir : je vous ai déjà conté la défaite des Arabes et la blessure de Diego-Ponce. Au bout d'un an, le Comte revint à Oran, amenant quelques troupes qu'il utilisa, dès son arrivée, pour faire une sortie. Il fut châtier quelques douars appelés de la Zafina (1) qui avaient violé les conditions de paix, avaient parcouru le pays, accueillant d'autres Maures qui le dévastaient, ce qui avait occasionné la mort d'un certain nombre de chrétiens. Le Comte, en l'apprenant, fut fort affecté ; aussi, à peine débarqué, sortit-il de nuit et marcha-t-il contre eux. Les Maures étaient nombreux, car ils étaient sept douars, chacun de plus de 50 tentes ; ces tentes, ils les établis-

(1) *La Zafina*. « Çafina, dit Marmol, est une grande habitation près d'Oran, où sont plusieurs douars d'Arabes et de Berbères. »

D'après Suarez Montanes, on appelait ainsi toute agglomération du même genre : « *Los moros del reyno llaman Safina donde hacen grande junta de aduares.* »

sent suivant une circonférence, laissant au milieu un espace où se réfugient les troupeaux du douar. Comme nous arrivions, Martin Alonso qui marchait avec les meilleurs cavaliers en avant-garde, poussa le cri de « Saint-Jacques » et attaqua ; mais comme les douars étaient si nombreux, on ne sut par où les charger, ce qui fit qu'on les attaqua de tous côtés ; c'est pour cette raison que cette nuit là on tua beaucoup plus de Maures qu'en aucune autre affaire.

MENDOZA. — Comment Martin Alonso marchait-il en avant, puisque d'après vous il était si jeune ?

NAVARRETE. — Il était déjà capitaine de cavalerie, et le Comte l'estimait beaucoup. Précisément à cause de sa jeunesse, le Comte le plaça en avant pour les premières attaques ; son frère Juan Ponce marchait avec une autre troupe de cavalerie ; c'est ainsi que Martin Alonso poussa le premier cri de « Saint-Jacques. »

Les Maures, entendant le bruit et voyant notre troupe, prirent la fuite dans la plaine ; la cavalerie se déploya à leur poursuite et Martin Alonso, amorcé par les Maures, s'avança tellement parmi eux que peu s'en fallut qu'il ne fut perdu. En effet, lorsqu'il voulut revenir, il trouva le chemin tellement plein de monde qu'il ne devait pas en sortir ; il était en grand danger, et je le trouvai qui avait transpercé un Maure de part en part ; le Maure lui donna un coup d'estoc et atteignit la jument qui le portait, alors qu'il eut dû lui couper le bras. Martin Alonso essaya de dégager sa lance, mais ne put y parvenir, le fanion s'étant enroulé autour du fer ; il la prit alors de la main gauche, et porta au Maure un coup de taille qui lui coupa le bras et le démonta. Il ne put ravoir alors qu'un tronçon de sa lance : il en fut tant en colère que, sans attendre les nôtres, il se lança sur quelques ennemis qui sortaient du douar et frappa l'un d'eux d'un si terrible coup de son épée, dont la lame était fort large, qu'il lui trancha la tête, et que le Maure tomba comme s'il eût été frappé par un boulet de canon. Le jour commençant à poindre, nous attendîmes pour voir la blessure, et tout le monde

convint qu'avec une hache et un billot on n'eût pu mieux le décapiter. On prit quelques Maures et quelques troupeaux ; lorsque les trompettes nous rappelèrent, nous nous repliâmes sans avoir aucun des nôtres tué ou même blessé. Dans la matinée, nous fûmes attaqués par quelque chose comme 400 cavaliers qui escarmouchèrent avec nous, mais sans que le combat eût eu d'importance. Alors les Maures retournèrent à leurs tentes, et nous, nous reprîmes le chemin d'Oran ; nous y arrivâmes sans rencontrer un ennemi, et ce fort heureusement, car il y avait nombre de jours que nous n'avions pas touché d'argent et nous étions fort dépourvus. Un jour cependant, les Maures vinrent courir le pays pour le dévaster, suivant leur habitude ; il y avait nombre de cavaliers qui pénétrèrent dans une embuscade appelée la *Rambla de los Alarbes* (1). Ce jour-là le troupeau était sorti pour paître à l'endroit appelé *las Piletas* (2) au-dessus de la source d'où sort la rivière d'Oran ; avec le troupeau était sorti un drapeau des troupes ordinaires, ce qui suffisait généralement pour le garder.

MENDOZA. — Des gens d'armes sortent donc pour garder les troupeaux ?

NAVARRETE. — Tous les jours, il en sort pour les garder afin que les Arabes ne les enlèvent pas, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire. Ce jour-là donc, des Arabes qui étaient embusqués

---

(1) *La Rambla de los Alarbes*, littéralement *le ravin des Arabes*. Nous avons vainement cherché dans tous les textes, une indication permettant de préciser l'endroit dont il s'agit.

(2) *Las piletas*, littéralement les petites auges, les abreuvoirs. On désignait sous le nom *de la Sangre y Piletas* deux ravins qui aboutissaient au-dessus de la source Raz-el-Ain. Un rapport du Maréchal-de-camp D. Eugenio de Albarado, qui commandait la place en 1770, parle d'une tranchée avec parapet qui court « à la tête orientale du Pont de « Tremecen depuis la herse de communication des forts de San Andres et San Phelipe et « se termine au corps de garde de San José ; elle a pour objet d'empêcher que les Maures « de guerre puissent, comme ils le faisaient auparavant, circuler à l'abri des ravins *de la « Sangre y Piletas* et arriver jusqu'à ce pont par les hauteurs orientales du ravin *del « Nacimiento*. »

La Rivière d'Oran, l'Oued-er-Rehhi (le ruisseau des moulins) appelé aussi Oued Raz-el-Ain, « prend sa source, — dit le même rapport, — au pied du fort de San Fernando, « et coule seulement un quart de lieue avant de se jeter dans la mer. »

il en vint une cinquantaine, les autres restant dissimulés pour voir ce qui se produirait. Lorsqu'ils parurent dans la plaine, une tour, appelée *de los Santos* (1), sonna une cloche qui sert à signaler ce qui se passe dans la plaine. A cette cloche répondent les autres cloches de *la Alcazaba* (2), (qui est la citadelle), et de Razaelcazar. (Au bruit des cloches, on donne l'alarme et on voit de quel côté ont paru les Maures). Le Comte sortit avec tout son monde au secours de la troupe qui se trouvait dehors, pour la garde du troupeau ; lorsqu'il arriva, on lui dit que les Maures étaient peu nombreux et qu'il n'y avait pas lieu d'en faire cas ; aussi donna-t-il l'ordre de rentrer, car il faisait un vent d'ouest des plus violents. Quand on fut rentré, les Maures qui étaient restés cachés sortirent de l'embuscade ; ils étaient 200 à 300 cavaliers, parfaitement en ordre ; 10 ou 12 d'entre eux s'avancèrent même assez près de la cité. Diego Ponce de Leon, les voyant faire, dit au Comte : « Seigneur, ces cavaliers vont chercher à s'en prendre aux derniers sortis, et il serait bon d'aller à leur aide. » Le Comte lui dit de prendre avec lui quelques chevaux et de s'y rendre. Il sortit donc, emmenant son fils Martin Alonso qui, supris par l'alerte, était simplement vêtu de chausses, d'un pourpoint et d'un petit manteau léger : il n'eut que le temps de prendre le bouclier d'un des écuyers de sa compagnie nommé Pedro Hernandez de Guzman, musicien. A la sortie des étendards, à la distance d'un jet de pierre environ, les Maures retournèrent vers les Chrétiens ; l'un d'eux que nous connaissions tous, très-fameux et nommé Daho, prit les devants sur un très-beau cheval bai. Il était vêtu d'une robe écarlate, avait un écu et une lance avec un fanion jaune très-

(1) *La Torre de los Santos.* Il s'agit, non de la tour du Campo Santo dont on trouve encore les vestiges dans l'ancien cimetière, mais bien d'une tour qui se trouvait au-delà de la source. C'est une des tours-vigies, sortes de guérites que les Espagnols avaient édifiées pour abriter de petits postes d'observation. Elles étaient munies de cloches d'alarme. C'est très-probablement sur l'emplacement de cette ancienne tour de los Santos que, vers 1735, le général D. Alejandro de la Mote fit élever l'ouvrage connue sous le nom de Torre del Nacimiento.

(2) *La Alcazaba,* que l'on ortographiait aussi *Alcazava :* la *Casbah,* (palais principal, édifice d une ville, château, maison carrée) ; c'est la citadelle d'une place de guerre.

grand et des houppes cramoisies ; — j'ai vu bien des fois cette lance que possède Martin Alonso. — Ce dernier voyant Daho complètement séparé des siens, l'attaqua : le Maure de son côté, le voyant prendre les devants, hâta l'allure de son cheval pour rencontrer Martin isolé des siens, lesquels se trouvaient à environ cent pas en arrière ; comme ils marchaient l'un sur l'autre, ils ne tardèrent pas à se rencontrer. Le Maure mit la lance en arrêt, même avant d'être à dix pas de son adversaire pour l'atteindre et se retirer avant que Martin Alonso l'eût abordé. Grâce à Dieu, le vent était si violent et le fanion de la lance si grand que l'un fit dévier l'autre ; le coup porta à faux, mais passa bien près, et ce heureusement, car il eût été mortel. Martin Alonso fut plus heureux : au moment où le maure passait, il donna de sa lance dans le flanc de sa monture qu'il traversa d'outre en outre ; le Maure essaya d'arracher la lance de son cheval qui, non-seulement n'était pas tombé mais ne semblait pas blessé. Toutefois, quand il vit Martin Alonso venir sur lui l'épée à la main, il dégaîna son sabre au moment où Martin Alonso allait l'aborder ; mais celui-ci, d'un coup d'estoc sur l'épaule droite, lui fit lacher son sabre, et d'un second coup sur la tête, le jeta bas de son cheval.

Guzman. — Certes, ce fut un grand bonheur qu'il n'ait pas été atteint par la lance du Maure !

Navarrete. — Bien certainement, et ce fait d'armes fut très-remarqué, s'étant passé en présence des Chrétiens et des Maures. Je vous dirai, à ce propos, une aventure comique : lorsque Martin Alonso attaqua le Maure, ceux qui le suivaient fixèrent leurs regards sur ce qui se passait et ne virent pas sur quel terrain ils chevauchaient. Or, sur leur chemin se trouvait un ancien four-à-chaux ; celui qui allait devant y tomba, et par dessus lui, quatre autres, qui tuèrent son cheval.

Mendoza. — C'est un épisode amusant, mais pas pour celui dont le cheval fut tué.

Navarrete. — Si celui-là n'était pas satisfait, par contre nous l'étions tous ; car cette semaine-là, ce Maure avait tué deux chré-

tiens dans les taillis au-dessus de la cité. Aussi tout le monde fut-il ravi, et on félicita Martin Alonso de n'avoir pas présenté son écu à la lance du Maure, car s'il l'eut fait, le Maure eut échappé. En quinze jours, et à deux reprises différentes, Martin Alonso tua deux cavaliers dans un combat corps à corps, séparé qu'il était de sa troupe ; il ne dut donc ce double succès qu'à Dieu et à sa vaillance. Aussi, le Comte le comblait-il de faveurs, d'autant plus qu'à cette époque il n'avait pas encore de barbe. Et je vous affirme, en chrétien, que je ne vous dis pas ceci à cause de l'amitié que je lui porte ; je dis la vérité, en témoin oculaire et je ne suis pas le seul à l'avoir vu. Nous demeurâmes quelques jours sans rien faire, les Maures s'étant retirés ; puis on sortit faire une reconnaissance, mais sans résultat. Sur ces entrefaites, le Comte fut à la Cour baiser la main au roi de Bohême, qui gouvernait alors à Valladolid, et de là dans les Flandres voir l'Empereur qui, à cette époque, était à la tête des galères d'Espagne. Don Martin resta à Oran : quelques difficultés s'élevèrent entre lui et D. Diego Ponce de Leon ; ils se brouillèrent, parce que Diego Ponce était lieutenant du Comte, tandis que D. Martin voulait être souverain maître. Il y avait donc compétition, ce qui était regrettable à tous égards. A cette époque, D. Martin fit beaucoup de sorties à cheval, et notamment une qui est la plus intéressante qu'on puisse imaginer. Le jour de Saint-Jacques, il fut avisé que dans les environs devait passer un convoi de chameaux chargés de sel, lesquels venaient des Salines (1). Dès qu'il en fut informé, il envoya chercher chez lui Martin Alonso, car il était minuit ; puis tous deux avec un page sortirent du palais et se rendirent à la maison de Gonzalo Fernandez, interprète, pour s'assurer de ce que voulait dire l'espion. En sortant de chez l'interprète, Martin Alonso prévint son frère Juan Ponce, et tous deux se mirent à avertir les gens d'armes de maison en maison. Deux heures avant l'aube, nous sortîmes accompagnés de peu de monde, avec le dessein de nous placer

(1) Il s'agit des Salines d'Arzew.

en embuscade avant le jour ; mais nous n'y réussîmes pas, car le soleil était déjà haut quand nous arrivâmes à l'embuscade. Don Martin laissa la troupe à Juan Ponce, et avec Martin Alonso, ils se placèrent en vedettes pour voir si les Maures apparaissaient. Au bout de pas mal de temps, ils les virent se diriger vers l'endroit où nous étions. Don Martin dépêcha alors Martin Alonso avec l'ordre suivant : Juan Ponce, son frère, avec 20 chevaux, devait aller droit vers le Levant prendre les Maures à revers, et l'enseigne de Martin Alonso, appelé Iñigo de la Tobilla, un gentilhomme de Alcaudete, devait prendre avec lui 10 autres chevaux ; Don Martin et Martin Alonso avec le reste des chevaux et l'infanterie, donneraient au milieu des Maures qui étaient, avec 500 chameaux, au nombre de 400 tous à pied, sauf deux à cheval, dont l'espion qui leur avait fait prendre ce chemin pour que nous puissions les atteindre. C'est dans cet ordre que nous marchames à eux ; j'étais moi-même avec Don Martin : à la descente d'un mamelon, Martin Alonso se lança sur les Maures qui étaient déjà en masse serrée prêts à résister ; Don Martin et Martin Alonso se séparèrent l'un d'un côté l'autre de l'autre, et on cria de ne pas tuer d'hommes, tout homme tué étant une prise perdue ; aussi n'y eut-il aucun homme mort. Les Maures, croyant à un manque de bravoure de notre part, s'avançaient fort gaillardement ; ils nous blessèrent même un cheval. A ce moment, passa de l'endroit où se trouvait Don Martin vers celui où se trouvait Martin Alonso, un capitaine nommé Luis Alvarez de Sotomayor ; c'est miracle s'il ne fut pas tué d'un coup de lance. Je fus vers Martin Alonso et lui dis : « Seigneur, si vous ne les faites pas tuer, ce sont eux qui nous auront tués avant que l'infanterie arrive. » Aussitôt Martin Alonso ordonna l'attaque et s'élança en criant : « Par Saint-Jacques, messieurs, et que chacun se charge de son homme ! » Nous attaquâmes avec impétuosité, Martin Alonso donna sur eux, et m'invitant à l'accompagner nous pénétrâmes ensemble au milieu des Maures. Lui, arrêtant son regard sur le Maure qui commandait, il l'attaqua de si près que celui-ci ne put se dérober ; d'un coup de lance,

il lui traversa le gras du bras. Les autres culbutèrent d'autres Maures, en suivant le chemin qu'il avait pris. Martin Alonso attaqua alors un autre Maure qui paraissait plus vaillant ; quand ce dernier le vit venir à lui, il chercha à éviter sa lance ; Martin Alonso pressa alors son allure. Ce que voyant, le Maure se mit à fuir ; mais il lui planta sa lance entre les deux épaules, et elle transperça le Maure de part en part, le traînant à terre. Sa lance n'ayant pu être dégagée, Martin Alonso l'abandonna, mit l'épée à la main et fondit de nouveau sur l'ennemi au moment où arrivait notre infanterie. Pour éviter qu'on tuât du monde, il courait partout, défendant de faire des morts ; on en tua toutefois un qui avait blessé un des nôtres d'un coup de sabre. Les Maures eurent 70 ou 80 morts ; on en prit 270. Là où furent Don Martin et Juan Ponce on ne lutta pas, les ennemis, peu nombreux, s'étant rendus ; on ne combattit que là où se trouvait Martin Alonso. Nous revînmes à Oran à midi, après avoir fait la sortie la meilleure et du plus grand goût qui se puisse imaginer.

Mendoza. — A coup sûr, avec autant de sel, cette expédition ne devait pas manquer de goût.

Navarrete. — J'y ai joué un rôle plus marquant que dans les autres, voilà pourquoi elle fut plus particulièrement de mon goût. Depuis lors, D. Martin fit d'autres expéditions fort profitables. Dans une rencontre, il fit prisonnier le caïd que le roi d'Alger avait placé à Tremecen, et s'empara de drapeaux, chose fort honorable mais accidentelle, sur laquelle je ne m'étendrai pas. Le Comte, sur ces entrefaites, revint des Flandres à Oran, où il resta jusqu'à ce que le roi d'Alger vînt devant cette place. Voici ce qui se passa : Depuis qu'il s'était emparé de Bougie, il lui semblait facile de prendre Oran. Il marcha contre cette place, et le grand Turc lui envoya 40 galères qui, avec sa propre flotte, devaient suffire pour cette expédition. Il fit la paix avec le roi du Cuco (1)

(1) *El 'Rey del Cuco*... « Ce chef, dit Marmol, était de bonne maison et de la race des anciens Seigneurs d'Alger. »

Koukô n'est plus actuellement qu'un petit village du *Soff* des Beni-Yahia, pouvant à peine réunir 150 combattants ; autrefois, c'était une confédération des plus importantes de la Kabylie.

qui est son voisin, et épousa une de ses filles pour avoir le concours de son armée ; tous réunis, les ennemis sortirent d'Alger. Le Comte, dont la vigilance était en éveil, l'apprit par les espions qu'il entretenait jusque dans la maison Royale. Dès qu'il en fut avisé, il commença à réunir les approvisionnements nécessaires, tant en artillerie qu'en munitions, vivres et autres choses utiles à la défense des places, fortifiant et faisant les terrassements convenables. Comme il connaissait le chemin que prenait l'ennemi, son premier soin fut de faire empoisonner toutes les eaux du voisinage, ce qui fut très efficace. Lorsque les assaillants furent en vue, le Comte envoya, pour les reconnaître, D. Gabriel de la Cueva qui fut depuis duc d'Albuquerque, avec une troupe de cavaliers et d'arquebusiers. D. Gabriel eut avec eux une vive escarmouche, mais se replia promptement, suivant les instructions qu'il avait reçues. Les Turcs furent camper au lieu dit *las Piletas* qui est au-dessus de la source d'où part la rivière. Le Comte, voyant qu'il leur était indispensable de boire à cette source, y envoya 500 soldats pour la défendre en s'abritant derrière quelques murailles qui entouraient les jardins ; les soldats exécutèrent l'ordre, et opérèrent de telle sorte que quiconque voulait une goutte d'eau ne l'obtenait qu'au prix d'une mesure de sang. Les vaillants soldats ne se contentèrent pas de couvrir la source ; ils défendirent aussi une petite tour en ruines qui se trouvait de l'autre côté de cette source. En effet, ils sortirent pleins de courage du retranchement, culbutant un ennemi quatre fois plus nombreux qu'eux, et occupèrent cette tour, chose fort téméraire. Ce que voyant, tous les Turcs s'avancèrent pour les déloger. Le Comte, se rendant compte des pertes que les nôtres pouvaient subir, leur manda de se replier en bon ordre. Mais le sergent-major, exécutant mal les instructions qu'il avait reçues, leur cria de battre en retraite, de sorte que les soldats revinrent débandés comme s'ils avaient fui. Aussi les Turcs les chargèrent incontinent, et grâce au désordre tuèrent quelques hommes, tandis que jusqu'alors nous n'avions eu ni tué ni blessé tout en ayant fait beaucoup de mal à l'ennemi. Aussi, le

Comte résolut-il de punir le sergent-major. Les Turcs occupèrent la source et aussitôt se mirent à établir leur artillerie, avec tant d'ordre et de silence que le reste du jour et la nuit leur suffit pour faire un bastion, le plus fort qu'on ait vu, et dans lequel les pièces qui devaient battre en brèche étaient abritées. Cependant, notre artillerie tirait sans désemparer, lançant dans les tranchées de l'ennemi des pièces d'artifice qui lui faisaient beaucoup de mal : de son côté, l'ennemi se mit à battre nos murailles, mais sans nous faire de grands dommages, bien que son artillerie ait été de gros calibre. Nos artilleurs qui sont, je crois, les meilleurs du monde, tiraient sur le bastion et avec succès, puisqu'ils démontaient les pièces turques, tuant artilleurs et mestres d'artillerie. Un coup fut remarquable, parce que les Turcs, au moment de tirer, enlevaient un abri et faisaient feu incontinent : un artilleur attendit qu'ils eussent démasqué leur pièce, et aussitôt qu'ils l'eurent fait, mit le feu à la sienne ; le coup porta si bien que la pièce ennemie fut brisée et ses servants tués. Pour ce fait, le Comte lui fit cadeau de 100 ducats. Cela dura cinq ou six jours pendant lesquels les affaires se traitèrent à Oran comme si nous n'avions pas été assiégés, les femmes sortant par une porte restée libre pour aller laver à la rivière, comme d'habitude. Entre temps, le Comte écrivit en Espagne ce qui se passait, demandant des secours et se déclarant perdu s'ils n'arrivaient pas : venant d'un homme déterminé comme lui, cette demande de secours fit grande impression à la Cour, et devint l'objet de toutes les conversations. Puis il imagina une ruse fort habile : il fit écrire en langue arabe à tous les principaux du royaume pour leur rappeler la parole qu'ils avaient donnée, et les engager à se trouver là quand il ferait une sortie contre les Turcs et à combattre avec lui. Cette lettre fût interceptée et portée dans la tente du Roi où on en prit connaissance ; les Turcs en furent stupéfaits et suspectèrent dès lors les Arabes : c'est le but que le Comte poursuivait. D'autre part, le capitaine des galères annonça qu'il allait se retirer, sous prétexte que l'opération n'était pas si aisée que le Roi l'avait écrit au Grand-Seigneur ; que les Ara-

bes étaient suspects et que des signes de mécontentement commençaient à se manifester dans ses équipages. L'ennemi commença donc à se retirer ; et à l'aube, il avait déménagé son artillerie, mais avec tant de précipitation qu'il avait abandonné beaucoup de matériel. Les Arabes eurent beau jurer de leur fidélité, ils ne furent pas crus, et les Turcs continuèrent à les suspecter. Lorsque nous vîmes l'ennemi se replier, quelques arquebusiers sortirent pour inquiéter ses derrières, mais sans grand succès tant ils étaient nombreux. C'est ainsi que les assiégeants se retirèrent.

MENDOZA. — Certes, ce fut une ruse de guerre hardie que cette lettre écrite en arabe, et je ne sache pas qu'elle ait jamais été employée auparavant.

NAVARRETE. — On prétend que ce stratagème seul décida les Turcs à se retirer ; le fait est qu'ils étaient maîtres de la mer et de la terre, amplement approvisionnés en vivres et munitions, tandis que nous, nous manquions de tout ce que nécessitait la défense, sauf le courage ; et, nous n'en manquions pas en voyant notre capitaine faire si bonne figure qu'il paraissait heureux de ce qui se passait. Or, je sais à n'en pas douter qu'il était fort anxieux de se voir ainsi serré de près sans chance d'être secouru. Jamais il ne coucha dans son lit, se bornant à se reposer le jour ; la nuit, il faisait des rondes et surveillait les approvisionnements et les réparations. Parmi les boulets que l'ennemi nous avait envoyés, il s'en trouva qui pesaient 85 livres ; ils étaient énormes, et quand la pièce qui les tirait faisait feu, tout tremblait ! Peu après, nous eûmes à subir une guerre plus dangereuse contre la peste qui fut très violente et fit mourir beaucoup d'entre nous. Le Comte, pour conjurer le fléau, fit sortir tout le monde dans la plaine pour loger sous des tentes que l'on déplaçait souvent; nous souffrîmes beaucoup jusqu'à ce qu'il plût enfin à Dieu de suspendre son châtiment. Lorsque l'épidémie eut cessé, le Comte rentra en ville pour de là regagner l'Espagne : tous ses serviteurs durent se vêtir de toile et de chemises neuves et laisser là celles qu'ils portaient. Arrivés en

Espagne et avant d'entrer dans un lieu peuplé, on demeura sous la tente jusqu'à ce que les serviteurs aient été vêtus à neuf; puis il leur fit abandonner leurs anciens vêtements et s'en fut dans ses domaines. Je lui ai entendu dire à plusieurs reprises qu'il avait plus souffert durant l'épidémie que pendant le siége ; et je le crois, car ce fut un temps terrible.

Guzman. — Certes, il devait en être ainsi ; car le siège était une guerre contre les hommes, et la peste était le signe de la colère de Dieu.

Navarrete. — Vous ne pourriez certes dire plus vrai. Je vous assure que je n'ose penser à ce qui se passait, lorsque tout le monde venait à mourir dans une maison sans que personne, chose triste, pût enterrer les cadavres. Je partis avec le Comte et le suivis ici.

Mendoza. — Vintes-vous avec lui à la Cour ? Dites-nous : que se passa-t-il ? On a dit tant de choses !

Navarrete. — Comme je viens de vous le dire, je l'accompagnai. De la superbe réception qui lui fut faite, je ne vous narrerai qu'un seul fait qui se produisit à l'entrée du palais avec le Connétable. Il rencontra, au moment où ils sortaient du palais, le Connétable et le Grand-Amiral qui venaient de baiser les mains à la Princesse de Portugal laquelle gouvernait le Royaume. Quand ils le virent, l'un et l'autre témoignèrent pour le Comte un grand empressement, lui faisant toutes sortes de politesses fort courtoises ; quand ils surent où il allait, ils revinrent avec lui et l'accompagnèrent chez la Princesse. Son Altesse, par ordre de l'Empereur qui était à Saint-Just, le reçut fort bien, et le fit dit-on se couvrir. L'accueil fut tel que le Comte sortit fort satisfait, et non moins que lui les deux Seigneurs. Puis ensemble ils se rendirent dans la salle où se trouvaient beaucoup de gentilshommes ; tous furent émerveillés de sa prestance : il avait en effet une gravité de physionomie qui inspirait le respect même à ceux qui ne le connaissaient pas. Il y demeura quelques jours entouré du respect de tous jusqu'à ce qu'il vint chez lui prendre des troupes pour l'expédition de Mostagan. On s'em-

barqua à Carthagène ; vous savez ce qui arriva, je n'en parlerai donc pas.

MENDOZA. — J'ai ouï dire que dans cette expédition le Comte commit de nombreuses et grosses fautes ; c'est peut-être pour cela que vous n'en voulez pas parler.

NAVARRETE. — Je voulais ne pas revenir sur ce triste sujet ; mais pour vous désabuser, je vais vous conter ce qui se passa. Lorsque le Comte arriva à Oran, un certain Gonzalo Fernandez le trompa en lui disant que les Arabes l'attendaient pour l'aider à conquérir le pays, et lui conta bien d'autres choses de ce genre. Il lui persuada qu'il devrait aller dans une province qui s'appelle Tacela et à Guardaz (1) qui est la clef du royaume, et que, s'appuyant sur ce point, il pourrait accomplir tout ce qu'il projetait.

Ce fut là la cause de la perdition du Comte ; car quand il fut en cet endroit, les Arabes ne vinrent pas. D'autre part, le roi d'Alger vint réunir tous les combattants du pays et de Tremecen. Pendant ce temps, on consomma tous les vivres, et ce sans rien faire. Le Comte voyant en somme, que les Arabes ne faisaient que mentir pour lui faire perdre du temps, se décida à marcher sur Mostagan, et on se mit en route.

Le lendemain du jour où il fut arrivé en face de cette ville, arriva de son côté le roi d'Alger avec 8,000 hommes aguerris, un très grand nombre de fantassins maures et une excellente cavalerie comptant plus de 10.000 chevaux : c'est avec cette armée qu'il se montra à nous. Le Comte, dès qu'il vit l'ennemi, envoya son fils Don Martin avec 4.000 hommes et la cavalerie pour l'attaquer et le provoquer à la bataille ; mais lorsque Don Martin s'approcha d'eux, ils battirent en retraite plus rapidement qu'on ne s'y attendait. Ce que voyant, le Comte revint et dit :

---

(1) *Tacela*, transcription inexacte du mot berbère *Tasalah*.

Nous avons recherché dans tous les textes espagnols, quelques indications sur Guardaz ; mais ces investigations n'ont pas abouti, et nous n'en avons trouvé nulle part même la trace la plus indirecte.

« Ils refusent la bataille : demain matin, elle aura lieu même malgré eux » ; puis il entra dans sa tente. Les capitaines qui étaient restés dans le camp furent à la tente du Comte, et lui représentèrent qu'en présence du grand nombre de Maures, mieux valait se retirer ; ils lui parlèrent peu révérencieusement et semblaient donner des ordres au lieu d'être subordonnés. Le Comte, se retournant vers Miguel de Antillon, son premier valet-de-chambre lui dit : « Qu'est-ce à dire ? Veut-on me retirer la victoire alors qu'elle est déjà gagnée ? » Il était tellement affecté qu'il semblait désirer la mort ; il se calma cependant et dit : « Mon fils va venir ; on arrêtera avec lui ce qu'il y a lieu de faire. » Sur ce, les capitaines se retirèrent. Ce que je ne puis contester, c'est que le Comte commit une grande faute : il n'avait, à mon sens, qu'une seule chose à faire : non-seulement il ne se fut pas perdu, mais encore il eut accompli un exploit jusqu'alors inconnu.

Mendoza. — Qu'avait-il donc à faire ?

Navarrete. — Voici : Je vous ai dit que les capitaines s'étaient présentés avec des allures qui respiraient le commandement plutôt que l'obéissance. Ce que le Comte devait faire, c'était, une fois qu'ils seraient rentrés dans leurs cantonnements, les faire appeler individuellement ; puis, commençant par ceux qui étaient les plus coupables, les faire décapiter, faire ensuite venir les soldats et leur montrer les cadavres des suppliciés, en leur expliquant pourquoi ils avaient été mis à mort. Puis il fallait élire sur le champ d'autres capitaines ; par ce moyen, on eût apaisé le tumulte et dominé l'impudence. C'est aussi l'avis paraît-il, de Juan de Vega le Gouverneur, un des principaux caractères d'Espagne, homme de grand jugement : voilà la faute capitale de cette expédition, et elle n'est pas de peu d'importance. Le Comte demeura donc dans sa tente, tellement affligé que son premier valet de chambre, le capitaine Miguel de Antillon, me dit ne l'avoir jamais vu dans cet état. Quand son fils Don Martin vint, il lui dit : « Que vous semble, mon fils, de ces capitaines qui veulent que nous battions en retraite ? »

Ce qui se passa alors, je l'ignore ; toujours est-il que les capitaines murmuraient qu'il fallait se retirer devant les Turcs. Don Martin leur déclara publiquement : « Messieurs, puisque vous demandez à vous retirer, soit ; toutefois, demain vous verrez ce qu'il en coûte de battre en retraite devant Turcs et Maures, et combien il est dangereux de combattre avec eux en rétrogradant. » Puis on commença à discuter la retraite ; à la nuit, on prit le chemin de Mazagran, qui est à une lieue de Mostagan, et où on arriva avec l'aube. Quand les Turcs surent notre mouvement rétrograde (qu'ils n'auraient jamais prévu car toute la nuit, on l'a vu, ils avaient attendu notre attaque tenant les chevaux par les rênes sans les débrider), quand les Turcs surent que nous avions levé le camp, ils s'élancèrent fort vigoureusement sur notre arrière-garde, qui se composait d'infanterie et de cavalerie sous le commandement de Don Martin. Celui-ci avait plus de courage que tous ceux qui l'accompagnaient ; car ayant fait charger sa troupe, les nôtres montrèrent si peu d'entrain que lorsqu'il aborda les Turcs, il n'avait pas 30 cavaliers avec lui.

Mendoza. — On a prétendu que tous les Espagnols étaient presque morts de faim.

Navarrete. — Je ne conteste pas qu'on manquait de tout ; mais cela excuse-t-il la lâcheté ? Si on manquait de vivres, il fallait en prendre à l'ennemi qui s'avançait bien approvisionné ; voilà comment on eût dû se ravitailler. Or, non-seulement on ne fit rien pour prendre des vivres à l'ennemi, mais encore voyant Don Martin blessé, — dans cette charge il avait reçu un coup d'arquebuse, — tous ses soldats se mirent à prendre la fuite sans coup férir ; ce que voyant, les troupes rangées en bataille jetèrent leurs piques et se précipitèrent dans Mazagran comme si elles fussent entrées dans Cordoue, et cherchèrent aussitôt à s'y loger. Le Comte, voyant la mauvaise tournure que prenaient les évènements, revint de l'avant-garde à l'arrière-garde insultant ceux qui fuyaient aveuglément, car quelle que fut la supériorité numérique de l'ennemi, pas un seul n'avait rompu une lance ni

échangé un coup d'épée avec les nôtres. Les Turcs, avec leur agilité qui est étonnante lorsqu'ils sont victorieux, chargèrent nos troupes de façon à faire reculer même les vieux soldats d'Oran ; mais ceux-ci, loin de prendre la fuite comme les autres, se replièrent en tirant et en résistant aux charges sans se débander. C'est avec eux que le Comte arrêta les Maures et les Turcs pendant près de six heures. Durant ce temps, par trois fois, le Comte entra dans Mazagran demander aux soldats d'en sortir pour combattre, en leur montrant avec combien peu de monde il se maintenait.

MENDOZA. — Et que répondirent ceux qui étaient entrés dans Mazagran et s'y étaient enfermés ?

NAVARRETE. — Ils ne répondirent qu'une chose, qu'ils refusaient de combattre ; d'aucuns affirment qu'ils dirent au Comte de marcher à l'ennemi si cela était son plaisir, mais qu'eux ne marcheraient pour rien au monde. Il en fut tellement affecté, que ceux qui étaient près de lui m'ont dit l'avoir entendu s'écrier : « Allons nous faire tuer, mais sauvons l'honneur de la maison de Montemayor. » Le fait est qu'il sortit avec l'intention de mourir. A ce moment, les Turcs infligeaient de grandes pertes aux vétérans avec quelques petites pièces de canon ; les chrétiens toutefois tiraient avec les leurs et Gines de Osete, un catalan, dirigeait vaillamment l'artillerie. Seulement, la poudre avait été brulée dans la fuite ; aussi, fut-on contraint d'enclouer les canons dans l'impossibilité où l'on se trouvait de défendre l'endroit où ils se trouvaient.

On prétend que c'est à ce moment que le Comte fut blessé par les Chrétiens qui tiraient du haut de la muraille, et qu'ils tuèrent Juan de Angulo, de Cordoue, qui se conduisait en vrai gentilhomme. D'autres affirment que le Comte tomba en cherchant à retenir les fuyards, lesquels frappèrent son cheval et le firent se cabrer et se renverser sur son cavalier ; qu'il fut piétiné par tous qui passèrent sur lui ; sans compter qu'ils l'avaient déjà blessé au bras. En ce cas, il n'aurait été que plus tard atteint par un coup de feu tiré de la muraille, les Turcs à ce

moment-là, ne pouvant l'atteindre. Toujours est-il que lorsque tous furent enfermés dans Mazagran, ils commirent l'action la plus mauvaise et la plus cruelle qui ait jamais eu lieu : ils se rendirent aux Turcs, et si quelque soldat vaillant et honorable se défendait du haut de la muraille et faisait usage de son arquebuse, certains capitaines le criblaient de coups d'épée, en disant : « Vas dehors toi, si tu ne veux être racheté », faisant ainsi les affaires du roi d'Alger au prix de leur déshonneur.

GUZMAN. — Et Don Martin où était-il ?

NAVARRETE. — On le pansait du coup d'arquebuse qu'il avait reçu. Lorsqu'il sut ce qui se passait, il harangua ceux qui étaient autour de lui, leur disant que son père était mort par leur fait, qu'ils prennent garde de ne pas se rendre coupables d'une action pire encore qui était de se vendre, et qu'il se chargeait de tous les sauver. Ce fut alors qu'on acheva de convenir que 50 capitaines seraient libres moyennant une rançon de mille ducats chacun. Don Fernando de Carcamo étant fort mal, on fut lui faire part de la convention ; mais il refusa de souscrire à cette condition et déclara qu'il voulait qu'on lui laissat la liberté de plein droit, que sinon il suivrait la fortune de Don Martin. Ce fut la réponse d'un vrai gentilhomme, peu flatteuse pour ceux qui l'étaient venus trouver. On arbora donc sur une tour le drapeau blanc qui est le signal de trève pour que les Turcs s'approchassent. Ils vinrent, en effet, et placèrent une certaine quantité d'hommes jusqu'à l'endroit où se trouvait Don Martin ; quand celui-ci les vit, il eut voulu mourir. Il essaya de se lever pour se défendre, mais les Turcs lui dirent de se calmer, que pareille garde était un usage de guerre. Quelques-uns tombèrent vaillamment dans cette rencontre, notamment Juan-Perez Baldoz, connu sous le sobriquet Juan-Perez Derrave, natif de Cordoue même, et qui, dit-on, aurait accompli des merveilles de bravoure : d'autres restèrent gravement blessés et mutilés ; enfin, les autres furent pêle-mêle faits prisonniers par le roi d'Alger qui les traita comme il devait traiter des lâches de leur espèce.

MENDOZA. — Comment un Capitaine, aussi distingué que vous nous l'avez dit, ne put-il pas prendre ses mesures pour se retirer de façon que l'ennemi ne puisse l'atteindre ?

NAVARRETE. — Je ne vois pas comment on eût pu se retirer autrement qu'en s'enfuyant. Le Comte crut que ses troupes se battraient comme elles l'avaient fait les autres fois ; mais c'est le contraire qui se produisit, car au lieu de combattre elles prirent la fuite.

MENDOZA. — J'ai ouï beaucoup de gens le blâmer à propos de cette expédition.

NAVARRETE. — La vérité est que celui qui réussit est toujours loué, et que ceux qui voient les choses de leur chambre les jugent à leur manière ; ceux qui en parlent n'ont jamais vu de leur vie ni Turc ni Maure, et s'entêtent par la raison même qu'ils n'ont pas vu. On ne peut donc dire de lui qu'il s'est perdu par sa faute puisqu'il est mort avec gloire, la seule chose qu'il put faire, attendu qu'on ne peut résister à la volonté de Dieu. Ainsi, Dieu permit, à cette époque, un autre événement fort pénible : je veux parler du désastre de Gelves (1), où se trouvait représentée toute la puissance du Roi d'Espagne avec les meilleures troupes du monde, où, comme vous le savez furent perdus tant et tant de galères et autres navires. Sur cet événement on a beaucoup glosé, on a beaucoup médit avec ou sans raison, je ne puis le dire faute de renseignements suffisants. Toujours est-il que le général fut comblé de dignités, fort bien traité par son Roi et que sa réputation n'en reçut pas la moindre atteinte parce qu'on ne vit là qu'un jeu de la fortune. Reportez-vous à l'histoire ancienne : vous verrez qu'Annibal qui avait vaincu si souvent les Romains et avait conquis l'Italie fut à son tour vaincu dans son pays et ne dut son salut qu'à la fuite. Et

(1) « L'île de Gerbe, Gerba, Djerba ou Gelves, ainsi que l'appelaient les Espagnols, se trouve dans les environs de l'endroit connu sous le nom de *lac Tritonide*, au sud de la petite Syrte et presque en contact avec le continent. » (Sandoval : *Guerras de Africa en la antigüedad).*

Pompée, qui avait vaincu tant de Rois et soumis tant de royaumes, Pompée à qui on avait donné le surnom de Grand, fut vaincu à son tour et mourut dans les conditions que vous savez. Ce sont là de fameux capitaines, et l'éclat de leurs prouesses n'a pas été terni parce qu'ils ont dû fuir en abandonnant leurs armées aux mains de leurs ennemis. Or donc, si ces hommes célèbres n'ont pas perdu leur renommée parce qu'ils avaient dû prendre la fuite, celui qui en combattant et en ralliant ses troupes mourut en vrai gentilhomme ne doit rien perdre de sa réputation de vaillance ; bien au contraire, à mon sens, cette fin confirme sa valeur, son courage et ses prouesses, car ne pouvant mieux faire, au lieu de fuir il se fit tuer. Voilà pourquoi, Seigneur Mendoza, il ne faut pas insulter à la mémoire du Comte, bien au contraire.

Mendoza. — Je suis absolument de votre avis, et déclare que vous avez parfaitement raison de parler ainsi ; ceux qui parlent mal du Comte sont absolument répréhensibles.

Guzman. — Dites-nous : Après la prise de D. Martin que se passa-t-il ?

Navarrete. — Voici : D. Martin demanda au Roi de l'autoriser à envoyer le corps de son père à Oran, c'est ce qui eut lieu sous la conduite d'un Maure. Ce fut pitié de voir dans un bât en sparterie celui qui tant de fois avait reçu les hommages des Rois et Seigneurs, de le voir en travers sur un mulet (1). Ce fut une grande douleur pour les gens d'Oran qui étaient moins affectés de leur propre malheur que de la mort du Comte, lequel avait l'habitude de les combler de récompenses à ses frais ; aussi, est-ce avec raison qu'ils versèrent d'abondantes larmes.

Mendoza. — Certes, ils eurent raison de pleurer ; il est fort triste de voir un homme comme celui-la rester abandonné, et se perdre par la faute de quelques lâches. Je me souviens que la

(1) C'est de cette façon que, de nos jours, les Arabes transportent les cadavres pour les inhumer.

lettre que D. Martin écrivit à sa mère disait que c'était la couardise de quelques capitaines qui était cause de tout.

NAVARRETE. — Et c'est absolument exact. D. Alonso, fils aîné du Comte, ne put aller prendre de suite possession de cette lieutenance, retenu qu'il était en Espagne par la maladie : j'étais alors avec lui. Son frère, D. Francisco, avait le commandement des galères de l'ordre de Saint-Jacques. Dès qu'il eut connaissance de la mort de son père, il partit de Carthagène ; son arrivée fut accueillie avec joie à Oran où tout le monde se mourait de peur. D. Francisco fit réparer et fortifier les endroits les plus importants en vue d'un siège, car on attendait les Turcs. Pendant qu'on était occupé à ces travaux, se montra un navire portant 300 soldats qui devaient être jetés dans Oran ; le vent le porta près de l'Aiguille dite d'Oran (1) où le calme le surprit : quelques fustes s'avancèrent vers lui et se mirent à le canonner. Bien que Hieronimo de Mendoza, gentilhomme de Baeza, qui commandait ce navire, ait fait tout ce qu'il avait pu et ait combattu comme on était en droit d'attendre de lui, le navire était à ce point désemparé qu'il eut coulé à fond s'il n'eut amené son pavillon. D. Francisco de Cordoba, que personne n'égalait en habileté et en sagacité comprit ce qui se passait : il fit armer à la hâte ses deux galères, et sortit avec elles en manœuvrant de telle façon que les Turcs supposèrent que c'étaient leurs propres galères qu'ils attendaient du Levant ; D. Francisco opéra avec tant d'habileté que les navires turcs se portèrent tout près de l'Aiguille pour de là voir ce qui se passait. Ce fut alors que, à toute vitesse, il mit le cap sur le navire espagnol, l'accrocha, et de concert avec l'autre galère le remorqua jusqu'au port. Quand les Turcs virent ce qu'il en était, ils s'arrachèrent la barbe de désespoir ; car cette ruse avait réussi à leur faire perdre un navire dont ils étaient pour ainsi dire déjà les maîtres.

---

(1) *L'Aiguille dite d'Oran (la Aguja que dicen de Oran).* C'est sous cette dénomination que les géographes espagnols désignaient le *Cap des Aiguilles*, qui doit son nom à l'aspect topographique de la montagne.

Mendoza. — Il est certain que cette ruse fut le fait d'un homme habile ; et je trouve que vous avez raison de la louer, car il ne saurait être aventure plus surprenante.

Navarrete. — En effet, et les soldats étaient tous d'avis qu'on n'eut pu mieux agir ; aussi les louanges à ce sujet ne tarirent pas. Le Comte D. Alonso arriva à Oran avec beaucoup de peine ; il prescrivit immédiatement, en homme vaillant, que toutes choses fussent remises en leur état habituel, car tout allait un peu à la débandade. Il se donna tant de mal qu'au bout de peu de jours il ne semblait plus qu'on ait subi un désastre ; il encourageait et égayait les hommes à ce point qu'on semblait avoir oublié le passé. A cette époque, le Comte D. Alonso reçut la nouvelle qu'il se trouvait, en un endroit situé vers le couchant, une grande quantité d'Arabes qui se souciaient peu du voisinage d'Oran. Pour leur donner à entendre qu'il ne faisait pas moins que son père, il sortit avec toutes les troupes et marcha contre eux, en tua une grande quantité ; et comme les troupes tenaient à racheter ce qui s'était passé auparavant, on ne faisait pas de quartier: on revint sans ramener un seul prisonnier. Les Maures, enhardis par leur victoire de Mostagan, montrèrent plus d'impudence que d'habitude ; mais on les traita de telle façon que nos troupes rentrèrent à Oran ayant reconquis leur ancienne réputation, que les Arabes eurent de nouveau leur crainte habituelle de nous, et qu'ils n'oublièrent plus ce qu'ils nous devaient. On fit d'autres expéditions brillantes, une surtout dans l'intérieur des terres qui fit grand bruit.

Guzman. — Et quelle est cette expédition dont on aurait tant parlé ?

Navarrete. — Voici : Le Comte sut que dans un endroit appelé Darcidizuliman (1), et qui est au midi, à seize lieues

(1) *Darcidizuliman*, transcription espagnole des trois mots arabes *'Dar Sidi Soulcïman*, maison de Sidi Soulcïman.

Ici, les Espagnols ont connu tronqué le nom de Soulcïman dont ils ont fait *Çulima* sans *n* finale. Les Français en ont fait Soliman.

d'Oran vers la province de Benarax, les gens de ce territoire étaient allés en combattre d'autres plus avant dans les terres. Dès qu'il en fut avisé, il sortit avec les troupes, et en deux jours arriva le matin en cet endroit qui était enclos et fort bien situé sur le bord d'une rivière ; comme on s'en approchait, la garde qui vit nos gens les prit pour des Turcs du royaume (car là on n'appréhendait pas les Chrétiens parce qu'ils ne s'y étaient jamais montrés), la garde cria : « Ala ! Yanzor Çulṭanzulima », ce qui signifie : Dieu bénisse le roi Çulima, qui est le Grand Turc. Les soldats, forts en colère, répondirent : « Chien, Alayanzor le Comte de Alcaudete » et tirèrent un coup d'arquebuse. Aussitôt l'ennemi prit les armes et le combat commença. Les soldats firent preuve de beaucoup de courage, et les efforts des Maures pour résister furent vains ; on combattit dans les rues, dans les maisons, pendant plus de cinq heures, en leur infligeant de grandes pertes.

Mendoza. — Quelle population comportait l'endroit dont vous parlez ?

Navarrete. — Il comptait plus de 200 feux et était fort riche ; c'est en effet là qu'on réunissait tous les approvisionnements en temps de guerre ; c'était aussi un lieu sacré, car là était mort un Maure saint, qui s'appelait Çulima : voilà pourquoi on l'appelait la maison du Seigneur Çulima.

Guzman. — Et qu'arriva-t-il ?

Navarrete. — On pilla et on se retira avec le butin sans perdre ni un homme ni rien, et en stupéfiant les gens du royaume par le fait d'avoir poussé une sortie aussi loin d'Oran. Aussi, cette expédition procura-t-elle au Comte une réputation plus grande et plus étendue encore que celle dont avait joui son vieux père.

Guzman. — Comment le fils se hasarda-t-il à entreprendre ce que n'avait osé faire son père que vous nous avez dépeint si vaillant ?

Navarrete. — Ce qui détermina le Comte D. Alonso, c'est que ces Maures étaient en hostilité avec leurs voisins, ce qui

était une occasion remarquablement favorable ; si son père n'avait pas marché contre eux, c'est que de son temps ils étaient fort bien gardés et soutenus, et non faute de courage, qui certes ne lui manquait pas.

Guzman. — Vous avez fort bien parlé. Mais dites-nous : de quoi s'empara-t-on dans cet endroit si riche ?

Navarrete. — La prise fut excellente ; on fit beaucoup de captifs qui furent répartis entre tous suivant la coutume. Plus tard, D. Martin revint de captivité et on fit d'autres expéditions qui rapportèrent beaucoup d'argent. Aussi, le roi d'Alger qui était aussi roi de Tremecen, ayant reçu les plaintes des Maures que l'on ravageait dans un rayon de dix lieues et plus autour de la place, résolut de réunir la meilleure armée qu'il put lever pour marcher sur Oran. Il vint donc l'assiéger et en deux jours s'empara de la tour dite des Saints qui est une vigie au-dessus de la source dite d'en haut (1) : après l'avoir prise, ce qui lui donna peu de peine, il marcha avec la majeure partie de son monde contre Mazalquivir et contre le fort qui était sur la montagne du Port (2) ; là on combattit, vous l'avez ouï dire, comme jamais Espagnols n'avaient combattu.

Mendoza. — Contez nous donc ce qui se passa.

Navarrete. — Soit ; mais je vais vous le dire très brièvement. Lorsque les Turcs arrivèrent au fort qui est au-dessus du port, ils tentèrent de l'escalader sans l'avoir battu en brèche. Les capitaines et soldats les reçurent avec grand courage, quoi-

---

(1) *La source dite d'en haut (la fuente que llaman de arriba)* : c'est le cours d'eau du ravin, dont il a été question plus haut, de même que la *tour dite des Saints qui était une vigie (la torre que dicen de los Sanctos que era atalaya)* est celle qui fut désignée plus tard sous la dénomination de *Torre del Nacimiento*.

(2) C'est ou l'ancien fort de San Salvador qui figure sur d'anciennes cartes sous la rubrique *fuerte de San Salvador arruinado*, ou bien un château qui avait reçu le nom de *San Miguel*. On lit dans un rapport officiel, daté du 31 décembre 1772 : « Autrefois, on « tenta d'occuper cette montagne *del Santo* en y établissant un fort ; on trouve quelques « vestiges de ses fondations ainsi que du mur qu'on avait commencé à élever ; mais « d'après la tradition, la construction de cet ouvrage fut abandonnée parce que les « Maures surprirent la troupe et les travailleurs et les forcèrent à se retirer. » Ces vestiges se voient encore au-dessous du fort actuel du Santon.

que l'ennemi ait abordé l'obstacle avec beaucoup d'entrain ; on lui tua beaucoup de monde à coups d'arquebuses et avec des feux d'artifices, puisqu'on a affirmé que le nombre des morts atteignit le chiffre de 1000 hommes. En présence de ces pertes les capitaines et caïds firent retirer leurs hommes, laissant dans le fossé nombre de blessés. Puis survinrent cent soldats de renfort qui, en arrivant, tuèrent beaucoup de monde : c'était pitié d'entendre les gémissements des blessés qui étaient restés là depuis l'assaut. Le Roi barbare ordonna ensuite d'établir son artillerie et de battre en brèche, ce qui fut fait avec furie ; lorsqu'il crut avoir assez battu, il lança ses Turcs, qui subirent encore un échec et se retirèrent de nouveau, après avoir vu tomber un caïd fameux, qui monta à l'assaut avec eux, et qui commandait à Mostagan. Puis, avec une furie infernale, le Roi ordonna à toute son armée de marcher vers le fossé, jurant d'enlever cette fois l'ouvrage de vive force ; mais, chose remarquable, après cinq assauts et cinq mouvements de retraite il ne put y entrer.

Nos soldats avaient fait des trous où ils se cachèrent pour se mettre hors d'atteinte de l'artillerie, car il n'y avait aucun abri, le fossé et la muraille étant fort plats. L'ennemi voyant cela reprit courage, et se lançant avec de grands cris, pénétra dans la place. Les capitaines qui se trouvaient dans les trous avec leurs soldats en sortirent et à coups de sabre et de hallebarde tuèrent beaucoup d'ennemis, notamment un beau-frère du Roi, fils du Roi du Cuco ; tous prirent la fuite : quant à nos nombreux blessés, ils furent envoyés sur le champ à Mazalquivir à D. Martin de Cordoba, frère du Comte, qui était chargé de le défendre. Le lendemain, l'ennemi battit avec vigueur un retranchement qu'on avait élevé la nuit, et qui était peu important ne comptant que quelques gabions : à neuf heures, il attaqua de nouveau et entra dans l'ouvrage où on combattit pied à pied pendant une heure, ses drapeaux flottant déjà sur le bastion. Toutefois les nôtres se battirent si bien qu'ils le rejetèrent : il y avait de nombreux morts des deux côtés. Le Roi, sur le

champ, lança en avant ceux qui n'avaient pas encore donné, et marcha lui-même avec toute son armée pour l'encourager à monter à l'assaut. Les Capitaines et soldats, voyant qu'ils ne pouvaient échapper à la mort résolurent de se faire tuer, mais de faire payer chèrement leur vie. Aussi combattirent-ils de telle sorte que l'ennemi qui avait planté quatre étendards sur l'ouvrage, ne put en emporter que deux, et qu'il perdit son capitaine général qui fut tué en même temps que d'autres Turcs de marque.

Les nôtres restèrent à la suite de cet assaut fort affaiblis et avec de nombreux blessés ; ils envoyèrent dire à D. Martin dans quel état ils se trouvaient, lui demandant des instructions au cas où ils ne pourraient se défendre. D. Martin avisa le Comte de ce qui se passait, et celui-ci répondit qu'il lui envoyait 200 soldats de choix ; il lui enjoignit de faire semblant de se retrancher, mais d'enlever l'artillerie et les munitions et, au quart de l'aube, de se retirer en abandonnant le fort. Les soldats trouvant que les ordres étaient longtemps a arriver, sortirent du fort en désordre; les Turcs de garde s'en aperçurent et attaquèrent l'arrière-garde, tuant quelques blessés, parmi lesquels le Capitaine Galarreta qui s'était conduit lors des assauts en vaillant soldat. Tous les autres arrivèrent à Mazalquivir où ils se reposèrent un peu de leurs dures épreuves.

Le Roi barbare, bien qu'ayant perdu beaucoup de monde, se contenta de ce succès qui ne fut que relatif; car, des Turcs qu'il avait laissé devant Oran, le Comte en tua un grand nombre qui circulaient sans précaution dans la campagne. Les ayant aperçu, il sortit et prenant des sentiers tomba sur eux tellement à l'improviste, que tous sans exception furent tués ; aussi par la suite se montrèrent-ils plus méfiants, et ne se hasardèrent-ils plus comme au commencement. A cette époque, le Comte écrivit au Roi, notre seigneur, pour le supplier de le secourir et d'envoyer tout ce qui était nécessaire pour la bonne défense des places ; ce secours, il ne le demandait pas pour lui-même prêt qu'il était à les défendre, avec l'aide de Dieu, tant qu'il

resterait une pierre debout ; mais il manquait des munitions et autres choses importantes pour résister à des ennemis en aussi grand nombre. D. Martin, voyant que l'ennemi était maître du fort, fit toute diligence pour fortifier sa place : le Roi d'Alger bâtit en brèche sa muraille sans interruption du 9 au 22 mai, avec de nombreuses et grosses pièces. Quand il eut cru avoir abattu toutes les défenses, les Turcs s'élancèrent avec de grands cris croyant pénétrer dans la place ; mais le vaillant D. Martin à la tête de ses soldats, les reçut de telle façon qu'il en firent un massacre épouvantable : le Roi assistait à cette tuerie du haut d'une colline voisine ; pris de compassion à la vue de ce spectacle, il envoya pour faire battre en retraite un Turc rénégat nommé Maminapolitano ; mais il fut tué d'un coup de canon, ce dont le Roi fut fort affecté. Aussitôt les barbares, sans avoir reçu aucun autre ordre, se retirèrent promptement ; on leur tua force monde, beaucoup plus que sur la muraille, et on en eût tué bien d'avantage si la pluie ne s'était mise à tomber en abondance ce qui en sauva un grand nombre. Tous ces évènements étaient portés à la connaissance de Sa Majesté ; en bon Roi, Elle ordonna de ravitailler Oran sur le champ, et notamment de faire venir les galères d'Italie avec des soldats de Naples. André Doria les conduisit fort rapidement à Carthagène où se trouvait D. Francisco de Mendoza, général des galères d'Espagne, et avec lui une grande quantité de braves et loyaux gentilshommes lesquels partirent au secours d'Oran, avec un entrain dont Sa Majesté se montra fort touchée.

A cette époque le Roi d'Alger fit placer d'un autre côté des canons qui tiraient de fort près, disant qu'il voulait tout jeter par terre avant de donner l'assaut ; il fit garder avec beaucoup de soin ce qu'on appelle *la Isla*, parce qu'un mauvais chrétien lui dit que des hommes venaient d'Oran à la nage porteurs d'ordres et y rapportaient des nouvelles par la même voie, et lui fit remarquer qu'en occupant ce point on intercepterait toute communication. Aussi, le Roi y plaça-il 600 turcs pour que personne ne puisse passer d'un cap à l'autre, ce qui fut désas-

treux pour nous, parce que nous étions soutenus par l'espoir de la nouvelle d'un prochain secours. Malgré tout, notre capitaine nous donnait tant de courage que nous ne craignions rien. Pendant ce temps, les Turcs ne cessèrent de battre en brèche un seul instant, de sorte qu'il détruisirent nos ouvrages ; cependant avec la terre qui tombait du haut de la muraille on avait fait un épaulement derrière lequel se trouvaient un fossé profond et une muraille avec des traverses fort bien faites ; ce qui fait qu'une fois entré dans cet ouvrage, il était presque impossible d'en sortir. Le Roi envoya reconnaître l'effet du tir par un grand soldat janissaire qui, voyant ce qu'il y avait cria : « Tas de chiens, maintenant c'est fini. » Il reçut alors un coup d'arquebuse qui le coucha par terre ; un autre qui l'imita eut le même sort. Le Roi ordonna alors à sa flotte de s'avancer, de canonner nos ouvrages, et fit publier le ban que tous aient à s'apprêter pour l'assaut et à réunir tout ce qui était nécessaire, annonçant qu'il voulait accompagner ses soldats pour les voir à l'œuvre et se rendre compte de leur courage ; aussi s'avança-t-il en tête et sans aucune escorte. D. Martin, voyant ces préparatifs, se mit sur la défensive en brave gentilhomme, tirant grande quantité d'artifices qui brulaient beaucoup de ceux qui montaient ; les arquebusiers en tuèrent un si grand nombre que c'était effrayant, et que cela eut provoqué la pitié s'il ne s'était agi d'une race si barbare. Ce qui excitait le courage de l'ennemi c'était de voir son Roi en avant, à un poste fort dangereux puisque beaucoup furent tués autour de lui. Le fait est que les assaillants y mirent tant de furie qu'ils passaient par dessus les morts qui faisaient obstacle à leur marche. Mais nos braves et excellents soldats ainsi que leur bon capitaine faisaient des prodiges dans leur défense, les uns avec des boutefeux, d'autres avec des grenades de goudron, de sorte que tout paraissait en flammes.

Ceux qui étaient dans les flancs de la nouvelle muraille tuaient tant d'ennemis que le fossé était plein de cadavres ; toutefois les assaillants, sans reculer, s'élançaient de nouveau en

poussant des cris terribles sans que pour cela les défenseurs faiblissent. Ce combat dura plus de trois heures, deux Turcs de l'entourage immédiat du Roi furent tués : malheureusement lui fut épargné. Il était, le cimeterre à la main, au milieu des siens, les excitant et leur disant, ce qu'on a su depuis : « Tas de lâches ! Devant qui fuyez-vous ? Votre lâcheté dépasse ce que je pourrais imaginer, et si j'avais su, je ne vous aurais pas associé à cette entreprise, quelque minime qu'elle soit. » Ensuite vinrent à lui deux Turcs fort bien habillés, sur lesquels tirèrent les arquebusiers, et qu'ils tuèrent d'ailleurs tous deux en même temps. Bien que le Roi les ait vu tomber, il ne changea pas de place et ne voulut pas quitter cet endroit balayé sans cesse par l'artillerie et les arquebuses dont le feu semblait une salve bien réglée. Enfin, regardant ses troupes, il vit que peu d'hommes n'avaient pas souffert, il vit des monceaux de morts, des quantités de blessés grièvement ; se rendant compte des pertes qu'il avait subies il fit donner le signal de la retraite, ce que souhaitaient tous ceux qui pouvaient marcher. L'ennemi se retira donc très rapidement, plus vite qu'il n'eût dû le faire, abandonnant ceux qui étaient près de la brèche. Pour faire replier ces derniers, le Roi les envoya prévenir par un Turc fort brave ; mais il reçut un coup d'arquebuse qui l'atteignit sans le tuer cependant, d'après ce que dit un renégat qui vint porteur d'un message pour D. Martin. Le Roi lui demandait de le laisser faire enlever le blessé, ce à quoi il fut répondu qu'il pouvait emporter, non seulement celui-là, mais tous les autres ; le messager fut en outre chargé de dire au Roi que s'il persévérait dans sa tentative, ni lui ni aucun des siens ne reverraient Alger. Ce propos ayant été répété dans les tentes ennemies devant les plus fameux janissaires, tous déclarèrent que c'était l'expression de la vérité et que si les secours arrivaient comme on les annonçait, pas un seul d'entre eux ne retournerait en Turquie. C'est à ce moment qu'arrivaient à Carthagène les galères d'Italie ; D. Francisco de Mendoza, général de cette armée de secours, ordonna que D. Francisco de

Cordoba, frère du Comte de Alcaudete et de D. Martin, prit huit galères et avec elles se rendit à Oran pour s'emparer des navires qui étaient dans ces parages, ordre qui fut exécuté avec une promptitude incroyable. En arrivant, quand D. Francisco vit les navires Turcs qui doublaient la pointe, il crut que nous étions perdus ; or, peu après il vit le feu d'une pièce du bastion dit des gênois qui se trouve en face de l'île : aussitôt il ordonna avec joie aux forçats de ramer pour arriver avant que l'ennemi pût attérrir. Néanmoins, les Turcs se hâtèrent tellement qu'ils purent débarquer leurs soldats sur la plage ; puis ils brûlèrent leurs navires aussitôt parce que le Comte, ayant vu les galères, sortit d'Oran en longeant le pied de la montagne avec toute son infanterie et de la cavalerie, et arriva tout près de l'ennemi. D. Francisco de Cordoba fit reculer les galères pour ne pas faire de mal aux troupes de son frère qui, grâce à lui avait pu s'avancer beaucoup. D. Francisco de Mendoza aborda au cap Falcon ; plus loin que Mazalquivir il rencontra les navires qui se trouvaient là, mais sans pouvoir s'en emparer ; puis il vira de bord pour entrer dans le port où se trouvait déjà le Comte de Alcaudete. Ce fut chose remarquable de voir comment ces gentilshommes de cœur traitaient tous les soldats et D. Martin, car nous étions noirs comme des charbonniers et si méconnaissables que nous tranchions sur tout le monde. Juan Andrea Doria voulut plus particulièrement visiter l'endroit battu en brèche ; il a dit que ce point était praticable à cheval et qu'il lui semblait impossible qu'on l'ait pu défendre ; que ses défenseurs devaient sans aucun doute être les meilleurs soldats du monde. Lorsqu'ils vîrent D. Martin avec la figure qu'il avait ce fut vraiment curieux de l'entendre féliciter, chacun voulant être le premier à l'embrasser, portant son nom au-dessus des nues et célébrant ses exploïts.

Lorsqu'ils surent que le jour de l'assaut, les hommes n'avaient eu pour toute nourriture qu'un peu de viande salée et que D. Martin avait eu la même ration que le plus pauvre des soldats, l'admiration fut à son comble, car on lisait sur tous les

visages les privations que nous avions endurées. On décida qu'il serait bon de combatre l'arrière-garde des Turcs ; mais ceux-ci jugèrent prudent de s'éloigner, ce qu'ils firent avec grande diligence quand ils virent les galères, abandonnant leur artillerie qui se composait de grosses et petites pièces, abandonnant aussi des munitions et des vivres en grande quantité ainsi que des approvisionnements de guerre. Tout cela fut embarqué sur les galères pour le transporter à Oran, où on fut reçu avec joie, les religieux en procession chantant le *Te Deum laudamus* d'actions de grâces ; car la grâce de Dieu s'était manifestée, et les forces humaines seules eussent été impuissantes pour nous défendre. Le Roi, notre Seigneur, accorda des récompenses à tous, donna à D. Martin la commanderie de Hornachos et à son frère le Comte une autre commanderie.

Tout ce qui me reste à vous dire, c'est que le Comte, après la retraite des Turcs, vint en Espagne ; Sa Majesté le reçut fort bien, le combla de faveurs, et le créa vice-roi de Navarre, poste qu'il occupa et dans lequel il mourut, laissant un grand vide autour du Roi et dans le Royaume ; c'était en effet, un homme sage et prudent, qui traitait les affaires avec une grande sagacité. Sa mort fut profondément ressentie, et on le transporta à Alcaudete pour l'enterrer, au milieu de marques de la douleur générale, et en présence de la désolation de sa veuve.

Guzman. — Comment s'appelait la comtesse ?

Navarrete. — Doña Francisca de Mendoza ; c'était une femme si vaillante que peu sauraient l'égaler.

Mendoza. — Certes, je serais heureux de la servir, non parce qu'elle porte le nom de Mendoza mais parce que j'ai ouï dire d'elle de grandes choses, qui prouvent ses sentiments chrétiens, son recueillement et son grand jugement.

Navarrete. — Si vous la connaissiez, vous diriez bien autre chose encore, car il n'y a personne sur terre qui lui soit supérieure sous tous les rapports.

Guzman. — Assez conversé, maintenant mangeons, la table est servie.

MENDOZA. — A la bonne heure. Espérons que tout sera à notre goût.

GUZMAN. — Il n'y a pas grand chose.

NAVARRETE. — Je n'en crois rien ; car, par votre vie, vous me paraissez singulièrement prodigue. D'ailleurs j'ai l'intention de vous quitter et de m'en aller dès que le soleil sera couché.

GUZMAN. — Mangez donc, puis vous ferez ce que vous voudrez.

NAVARRETE. — Que je mange, moi ! Impossible je suis rassasié jusqu'au cou, et ne puis en faire davantage.

GUZMAN. — Puisque vous ne voulez pas manger, buvez au moins un peu.

NAVARRETE. — J'ai tant bu que j'en ai honte ; mon excuse est que le breuvage est très-frais, plus frais qu'hier je crois.

MENDOZA. — Il est bon ainsi.

NAVARRETE. — Vous avez dit que nous agirions à notre guise. Je vous demande que nous cessions de manger, qu'on enlève la nappe et que nous partions.

MENDOZA. — Vous avez raison, car il fait la plus belle journée du monde pour marcher ; il fait de l'air et le temps est couvert.

NAVARRETE. — Oui certes ; mais mettons-nous en route afin que je puisse rencontrer le Corregidor que j'ai à voir avant qu'il sorte de chez lui.

GUZMAN. — Puisque tel est votre désir, prenez ce chemin qui est plus court que celui par lequel nous sommes venus.

NAVARRETE. — C'est vrai, et il est fort joli. Que Dieu vous garde.

GUZMAN. — Et qu'il vous accompagne !

---

AVEC PRIVILÈGE

IMPRIMÉ A CORDOUE, PAR FRANCISCO DE CÉA
IMPRIMEUR DE LIVRES, AL ALAMILLO

Année 1593

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE TLEMCEN

# POMARIA

## TLEMCEN

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

PAR

J. CANAL

*Officier d'Académie*

*Membre de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*

A

# Monsieur Th. MONBRUN,

*Bâtonnier de l'Ordre des Avocats ;*
*Chevalier de la Légion d'Honneur ;*
*Officier d'Académie ;*
*Président de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran ;*
*Vice-Président du Conseil Général d'Oran ;*
*Président de la Société de Secours Mutuels d'Oran ;*
*Membre du Conseil Départemental de l'Instruction Publique.*

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ COMME UN TÉMOIGNAGE

DE MA PROFONDE RECONNAISSANCE

ET DE MA RESPECTUEUSE SYMPATHIE

*Tlemcen, 31 Décembre 1888.*

J. CANAL.

# INTRODUCTION

Je soumets à l'appréciation du Comité de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran une première partie de l'histoire de Tlemcen, *Pomaria*, correspondante à la période de l'occupation romaine, c'est-à-dire de l'an 47 avant Jésus-Christ, à l'an 438 de notre ère.

J'ai mis à profit pour ce travail les ouvrages qu'il m'a été possible de me procurer et dont je donne la bibliographie, mes propres études, et les renseignements qu'on a bien voulu me communiquer.

Les parties concernant la période des dynasties Arabes et Berberes; celle de l'occupation Turque; la domination d'Abdelkader, après le traité de la Tafna, et enfin la conquête française viendront compléter cette première étude.

En ce qui concerne le travail actuellement présenté, je n'ai pas la prétention d'avoir dit tout ce que l'on pouvait dire sur ce sujet, encore moins de n'avoir pas commis d'erreur : ceux-là seuls qui ne font rien ont le privilège de ne pas se tromper.

Quoique beaucoup de motifs m'y aient sollicité, je ne me suis point laissé aller aux hypothèses trop douteuses.

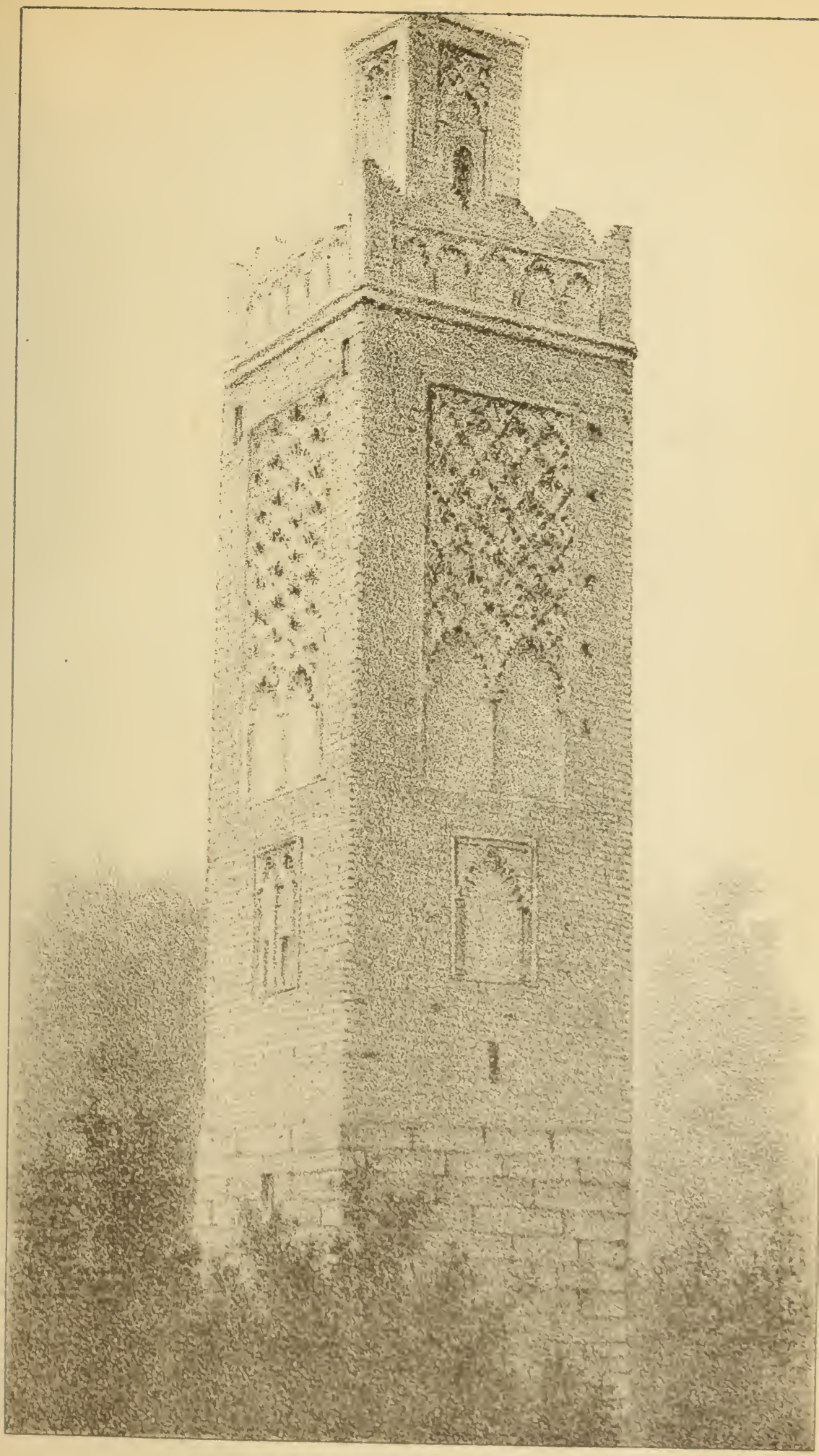
Si le champ conjectural du passé est vaste et attrayant, l'esprit qui s'y égare éprouve plus de plaisir que de satisfaction. J'ai préféré me livrer à un travail moins séduisant mais plus laborieux et plus fécond en résultats certains et qui fournit aux chercheurs des renseignements précieux.

J'ai reproduit presque toutes les inscriptions de l'abbé Bargès, non seulement pour rendre hommage à la mémoire du premier historien de Tlemcen, mais aussi pour rappeler au lecteur ces textes oubliés, très rares et devenus introuvables.

Je m'estimerais bien heureux d'avoir pu consacrer mes loisirs à des études arides, mais aussi remplies de charmes : « Les vieux livres, comme dit Jean Hubert, ne sont-ils pas « vos meilleurs amis ? Les affections qu'on se crée parmi « les morts, dont ils vous entretiennent, ont cela de bon « qu'elles ne vous trompent jamais, et qu'elles donnent « à l'âme cette trempe vigoureuse qui la rend forte et « inattaquable aux morsures de la jalousie mesquine « et de l'envie. »

Tlemcen, le 31 Décembre 1888.

J. CANAL.



# POMARIA

## TLEMCEN SOUS LA DOMINATION ROMAINE

« De toutes les occupations qui sont du « domaine de l'esprit et de l'intelligence, « une des plus utiles, assurément, c'est « le récit des événements qui font revivre « le passé. »

SALLUSTE. *(Guerres de Jugurtha).*

### Origine de Pomaria

Le doute n'est plus permis, aujourd'hui, sur l'identification de l'ancien poste Romain connu sous le nom de *Pomaria*, avec la ville de Tlemcen.

Parmi toutes les inscriptions épigraphiques votives, funéraires ou milliaires, découvertes dans le pays et publiées avant nous, la plus importante, celle qui est de nature à nous éclairer sur la fixation du nom romain de Tlemcen, est, sans contredit, la dédicace placée sur la face nord, côté ouest, du minaret d'Agadir à la hauteur de 3 mètres environ au-dessus du sol.

D E O
S A N C T O
A V L I S V A E
F L . C A S S I
A N V S P R A E
F C . / L A E
EXPLOR . . . .
TOR . . . . . .
P O M A R I
E N S I V M
S. . . . . .
. . . . . A E
. . . . . .

Inscription qui doit se lire ainsi (d'après l'abbé Bargès): *Deo Sancto Aulisvae, Flavius Cassianus praefectus Alae exploratorum Pomariensium susceptum votum solvit libens merito.*

La pierre portant cette inscription a dû être trouvée sur place avant d'être employée, sous le règne du Sultan Yargmoracen (650 H.), à l'edification du minaret de la Mosquée d'Agadir.

Elle indique un autel votif, consacré au dieu Aulisvae, patron tutélaire de la localité, par Flavius Cassianus, préfet d'une aile de cavaliers établis en ce lieu, sous le règne de Gordien III, dit le jeune (238-244) et portant le titre d'*Explorateurs Pomariensiens.*

Cette aile ou escadron de cavalerie romaine, commandée par un préfet, devait servir à éclairer les mouvements de l'ennemi et à protéger le pays contre ses incursions.

L'épitaphe suivante, d'après L. Piesse, est celle d'un enfant fils d'Antonius Januarius, préfet équestre de l'aile des cavaliers ou exploratores qui paraissent avoir pendant plusieurs siècles tenu garnison à Tlemcen.

D M MEMORIE. ANTONI
DONATI INNOCENTIS. VIXIT
ANNIS III DIES X. ANT. IANVA
RIVS PRAEF. EQQ. FILIO
AMANTISSIMO

*A la mémoire du jeune Antonius Donatus qui a vécu 3 ans 10 jours. Antonius Januarius, préfet équestre à son fils bien aimé.*

On sait que le quartier général des troupes romaines chargées de garder la province proconsulaire de Numidie et les Mauréta-nies, c'est-à dire toute l'Afrique du Nord, depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, était établie à Lambèse, ville construite par la légion III$^{e}$ Augusta, seule protectrice des pos-sessions de Rome dans l'Afrique septentrionale et qui, pendant quatre cents ans, porta à elle seule, tout le poids des guerres d'Afrique.

Cette légion d'Afrique, dont l'effectif pouvait s'élever à douze ou quinze mille hommes de troupes actives permanentes et à autant d'auxiliaires, était commandée par un Légat impérial — *Légatus augusti, pro-prétore* — dont les pouvoirs très étendus étaient absolument indépendants de ceux du Proconsul de Numidie, gouverneur civil et chef des administrations publiques dont la résidence était Carthage.

Ce légat était de rang sénatorial ; il était prétorien, mais n'appartenait pas au rang consulaire.

« La légion III^e^ Augusta, qui a été le corps permanent d'occupation des provinces romaines de Numidie et des Maurétanies, n'a cependant pas été la seule dont on retrouve les traces en Algérie et en Tunisie.

« Les légions IX *Hispanica*, VII *Gemina felix*, VI *Ferrata*, XXII *Primigénia ;* d'autres encore peut-être ont plus ou moins séjourné dans la province à des époques diverses. » (1).

En dehors des cohortes (bataillons) et des centuries (compagnies) d'infanterie ainsi que des ailes (escadrons) de cavalerie, la légion d'occupation s'adjoignait de nombreux corps de troupes auxiliaires recrutés dans tous les pays, notamment dans la contrée elle-même.

Ces troupes auxiliaires dont la fidélité à Rome ne s'est jamais démentie, étaient détachées du corps principal et échelonnées sur les routes qu'elles avaient charge de construire. « A la tête des vallées où la colonisation se développa, l'Empire romain établit une foule de postes militaires, qui étonnent nos officiers par leur nombre et par le choix judicieux de leur emplacement. » (2).

M. Gustave Boissière, ancien recteur de l'Académie d'Alger, dans le tome II (page 454) de son *Algérie romaine* raconte que l'empereur *Hadrien* dans un ordre du jour adressé à la Légion de Lambèse, fit ressortir en termes sympathiques, parmi toutes les obligations qui pesaient sur elle, celle où elle était de suffire à toutes ces garnisons éparses, à ces stations multipliées de la Numidie et des deux Maurétanies, pour lesquelles elle détachait un certain nombre de soldats. *(Quod multae, quod diversae stationes, vos distinent)*.

Et il complimentait les troupes de la vaillante manière dont elles s'acquittaient d'un service si pénible qui les retenait loin de Lambèse en les condamnant quelquefois aux souffrances et aux privations d'une résidence ingrate, malsaine, solitaire.

---

(1) Pallu de Lessert (*Revue de l'Afrique française*, juin 1888).

(2) Boissière (*L'Algérie romaine*).

Lorsque l'empereur Gordien III, succédant à Maximin, licencia la légion III^e^ Augusta, des troupes de divers corps furent envoyées en Afrique.

M. Ivan Lapaine, sous-préfet de Batna, ayant pratiqué des fouilles à Timsiouin (région de Saïda), en 1886, a découvert un oppidum elevé sur un mamelon dont l'enceinte mesure 300 mètres de côté. Il a recueilli dans les fouilles quarante pièces de monnaie dont quatre d'une conservation parfaite ; deux de Gordien, un Alexandre Sévère et un Commode. M. Lapaine croit être en présence de la cohorte II *Breucorum*, dont on a retrouvé les traces à Tagremaret et qui, après la suppression de la légion III^e^ *Augusta*, paraît avoir été chargée de garder la ligne des crêtes des Hauts-Plateaux et les têtes des vallées dans les bassins supérieurs de la Mina et de l'Oued Saïda.

Le souvenir de la cohorte II *Breucorum*, dit le commandant Demaeght, est consacré par deux inscriptions, l'une trouvée à Cherchell et l'autre à Souïk, près de Tagremaret.

« Vingt-cinq autres corps auxiliaires ont laissé des traces de leur passage ou de leur séjour dans la Maurétanie Césarienne. Ceux qui, d'après le nombre d'inscriptions qu'ils ont laissées, paraissent y avoir séjourné le plus longtemps, sont :

« L'*Alae Parthorum*, qui avait sa portion principale à Caesarea (Cherchell), et des détachements à Altava (Lamoricière) et à (?) (Chanzy).

« L'*Alae Thracum*, qui occupait les postes d'Auzia (Aumale), Rapidum (Sour-Djouab), ? (Berrouaghia), Manliana (Miliana) et Altava ;

« La *cohorte des Sardes*, stationnée à Rapidum et à Altava ;

« La *cohorte des Sycambres* qui avait son état-major à Caesarea et peut-être un détachement à — ? — (St-Denis-du-Sig) ;

« Le *Numerus Syrorum* qui était stationné dans l'oppidum de Marnia ;

« Enfin l'*Alae Exploratorum Pomariensium*, constituant la garnison permanente de Pomaria (Tlemcen), d'où elle tirait son nom. » (1).

---

(1) L. Demaeght. — *Bulletin de Géographie et d'Archéologie d'Oran.* — Décembre 1886.

Ces détachements de troupes portaient le nom de *vexillationes* quand ils appartenaient à l'infanterie et de *numéri* lorsqu'ils étaient pris dans les corps de cavalerie. Dans la province de Constantine on a trouvé la trace d'un détachement prélevé sur la *légion IV Ferrata,* laquelle vers 145 tenait garnison en Syrie et surveillait la Palestine.

C'étaient aussi des auxiliaires originaires de Syrie qui occupaient Marnia en 222-236, sous le règne d'Alexandre Sévère et qui donnèrent leur nom à ce poste, ainsi que l'indique la borne milliaire suivante, déjà connue, qui nous a révélé le nom romain de Marnia :

IMP. CAES
M. AVRELIUS SEVERUS
ALEXANDER PIVS
FELIX-AVG P. P. COS DIVI
MAGNI. ANTONI
NI FILIVS DIVI
SEVERI NEPOS
MIL NOVA POS
VIT PER T. AELI
VM DECRIANVM
PROC. SVVM
A. N. SEVERIA
NVM ALEXAN
DRIANVM
SYR.
M. P. II (1)

Les cinq dernières lignes doivent être lues ainsi :

*Ad numérum Severianum Alexandrianum Syrorum.* (Nom romain de Marnia).

(1) Voir *Bulletin des Antiquités Africaines* (T. 3, 1885, p. 148).

Mais revenons à Tlemcen, dont le nom romain Pomaria, se trouve contenu tout entier dans les deux bornes milliaires ci-après :

La première, découverte à Marnia en 1845, a été érigée par le Procurateur Publius Flavius Clémens.

IMP. CAES
M. AVRE....
SEVERV.
/////////
PIVS FELIX
AVG. MILI
ARIA POSV
PER P. FLAV
CLEMENTE
PROC. SVV.
A SYR. POMAR
IA M. P. XXVIII
SIG. M. P. XXXIV

La quatrième ligne de cette inscription a été trouvée martelée; c'est ce qui fait que les avis sont partagés au sujet de la date que l'on doit lui assigner.

L'abbé Bargès, dans son *Tlemcen* édité en 1859, place dans la partie illisible de la quatrième ligne le nom d'*Antoninus* ou Marc-Aurèle. L'empereur Marcus Aurélius Severus Antoninus, plus connu sous le nom de *Caracalla* prince cruel, orgueilleux et barbare, a régné entre les années 211 et 217 de notre ère; il est mort assassiné par Macrin, préfet du Prétoire.

Mais M. C. Pallu de Lessert fait remarquer (1) que le nom d'Antoninus n'est jamais martelé dans les inscriptions trouvées en Algérie. Il en conclut que le nom à restituer à la 4e ligne est *Alexander*, c'est-à-dire celui de l'empereur Alexandre Sévère qui régna de 222 à 235 de J. C. auquel le procurateur Publius Flavius Clementem aurait dédié cette borne.

(1) *Bulletin des Antiquités africaines* (1885, p. 147).

La seconde inscription a été découverte par l'auteur de cette notice, en 1885, à 1^00 mètres N.-O. de Lamoricière (Altava), elle porte en entier les noms de Altava et de Pomaria :

*(imp)* CAES M. *(Julio phi)*
LIPPO INV *(icto)* P *(io)(felix)*
AVG. PONTIFI *(ci)* *(max)*
TRIBVNITIÆ POTES *(tatis)*
P. P. MILLIARIA NOVA POS
VIT PER LVCIVM CATILLIVM
LIVIANVM PROCVRATO
REM SVVM
AB ALTAVA POMAR *(ia)*
M. I.
A. P. CCV

Inscription qu'on doit lire ainsi : *Impérator Cesar Marcus, Julio Philippo, invicto, pio, félix Augusto pontifici maximi tribunitiae potestatis pro-prétore. Milliaria nova posuit per : Lucium, Catillium, Livianum, procuratorem suum, ab Altava Pomaria millia passuum I, annis provinciae 205* (244 de J. C.)

« Cette inscription, dit M. L. Demaeght (2), est des plus intéressantes : elle nous apprend qu'en l'an 244 de J. C., la première du règne de Philippe, la Maurétanie Césarienne avait pour gouverneur Lucius Catillius Livianus, un des descendants peut-être, des deux consuls L. Catillius Sévérus. De toutes les bornes milliaires trouvées en Algérie, aucune autre ne porte la date provinciale; enfin c'est la seule où le nom d'Altava (Lamoricière) figure en toutes lettres.

« L'identification des ruines romaines d'Hadjar-Roum, près de Lamoricière, avec l'antique *Altava* est donc aujourd'hui irréfragable. »

Nous ajouterons à cette citation du savant épigraphiste oranais que l'emplacement où a été trouvée cette borne (sur un

(1) *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.*

terrain appartenant à M. Germain Sabatier) lorsqu'on opérait les déblais du chemin de Lamoricière à Pont de l'Isser, était bien à la distance de un mille romain (1481 m.) (1) à partir d'Altava (Hadjar-Roum) et se trouvait bien dans la direction de Pomaria (Tlemcen) par les cols de Tagma et de Tizi.

Je me bornerai à la citation de ces dernières inscriptions, déjà publiées par la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, pour identifier d'une façon certaine, irrécusable, la Pomaria des Romains avec la moderne Tlemcen.

J'ajouterai, cependant, en ce qui concerne les deux bornes milliaires érigées par les procurateurs Publius Flavius Clemens et Titus Aelius Decrianus, que l'on a découvertes à Marnia, les renseignements suivants :

La controverse entre Bargès et Pallu de Lessert au sujet du nom à restituer à la quatrième ligne de la borne élevée par Flavius Clémens, me paraît devoir être tranchée selon l'apprécia tion de ce dernier épigraphiste, attendu que, m'étant rendu sur les lieux, à Marnia, le 5 novembre 1888, pour vérifier encore une fois cette inscription en présence de plusieurs personnes qui m'ont donné, elles aussi, leur appréciation, divers indices, découverts sous le martelage, nous ont permis de reconnaître quelques fragments de lettre permettant de reconstituer le mot : *Alexander*.

Cela nous conduirait à supposer que pendant le règne d'Alexandre Sévère (222-236 de J. C.) la Maurétanie Césarienne a été administrée par deux gouverneurs successifs, P. Flavius Clemens et T. Aelius Decrianus, qui lui ont élevé chacun une dédicace sur les bornes milliaires nouvelles qu'ils ont successivement fait ériger.

Ces deux bornes milliaires, très bien conservées, ornent l'entrée du pont-levis de la redoute de Marnia ; elles sont plantées debout et encastrées à leur base sur des massifs de maçonnerie ; celle de T. A. Decrianus à gauche et celle de P. F. Clemens à droite à l'entrée du pont.

---

(1) Le mille romain se divisait en 1000 *passus* (double pas) de chacun 5 pieds romains de 0m296296, et en 8 stades olympiques de 600 au degré. Il était égal à la soixante quinzième partie du degré, à 760 toises, ou enfin à 1481 mètres. - J. C.

Ce sont d'énormes pierres de taille brutes, de calcaire dur, mesurant 0m40 à 0m50 de large, 0m35 à 0m38 d'épaisseur et 2m20 de hauteur.

Les noms des deux procurateurs édificateurs de ces bornes sont très connus. Huit bornes milliaires nous ont conservé le souvenir de Titus, Aelius Decrianus; nous trouverons, plus loin, une des plus importantes, érigée en l'honneur d'Alexandre Sévère par la *République de Pomaria*.

« Les Gouverneurs des Maurétanies, dit M. Pallu de Lessert, ont, suivant les époques, porté des noms divers. Celui de *Procurator Augusti*, *procurator Augustorum* est le plus fréquemment employé sous le haut Empire. Quelquefois, comme Marius Turbo, le gouverneur est appelé *praefectus*. A partir de Septime Sévère le titre tend à se modifier ; on trouve fréquemment : *procurator et praeses*. Au temps de Dioclétien la qualification de praeses l'a emporté, mais alors elle prend une signification technique et désigne le magistrat chargé de l'administration et de la juridiction, par opposition à celui investi du commandement militaire.

« Au Ve siècle, le gouverneur de la Maurétanie Césarienne réunit les deux titres, il est *dux et praeses Maurétanias Caesariensis.* » (1)

C'est ainsi que de nos jours, on a vu les pouvoirs civil et militaire réunis dans les mêmes mains, comme sous le gouvernement général de l'Amiral de Gueydon et du général Chanzy. Mais sous leurs successeurs, MM. les gouverneurs généraux, Albert Grévy et Tirman, les pouvoirs ont été de nouveau séparés : les généraux Saussier et Delebecque, auraient été les procuratores Augustorum et MM. Albert Grévy et Tirman, les praeses de l'Algérie romaine.

(1) C. Pallu de Lessert : *Les Gouverneurs des Maurétanies.*

## Pomaria, cité romaine.

Le nom de Pomaria, qui signifie en latin *vergers*, fut sans doute donné par les Romains à la colonie de Tlemcen, à cause du magnifique bois d'oliviers, des arbres fruitiers de toute espèce, des sources et des jardins potagers, qui faisaient de cette localité comme un vaste verger.

« Pomaria devait être dans le principe, un camp romain fixe, *Castra stativa*, avec ses portes prétoriennes et décumanes, son vallum, son prétoire, son forum, et son quoestorium : tel, en un mot, que ceux dont on voit les ruines à Lalla-Marnia, à Nédroma (?) à Oudjda (1).

« Il est probable que ces constructions militaires sont restées debout jusqu'à l'invasion musulmane. Il est même permis de conjecturer que les arabes s'en sont servis à leur tour, pour tenir le pays en respect et que le *ribat*, ou citadelle dont on voit encore les ruines à Agadir, n'est rien autre que le camp romain. (2) »

La première inscription dédiée au dieu Aulisvæ, que nous avons citée en tête de cette notice, ne contient aucune indication de date, mais une seconde pierre également dédiée au *Deo invicto Aulisvæ* et conservée au musée de Tlemcen, porte les mots

(1) Nous ferons remarquer que Nédroma ne possède aucune ruine romaine, bien que Bargès et Mac-Carthy aient propagé cette erreur jusqu'ici. (J. C.)

(2) Bargès. — *Histoire de Tlemcen.* (1846)

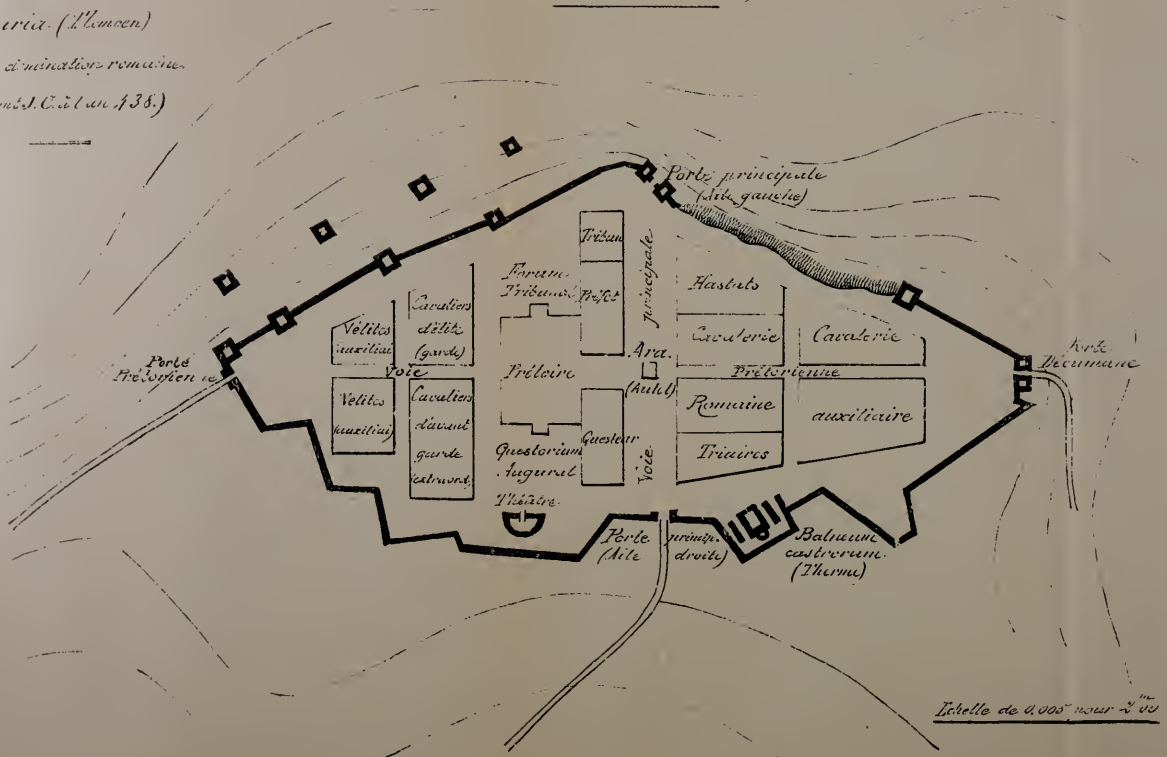
# Pomaria (Tlemcen)

(Essai de restitution)

## Plan

du Castellum de Pomaria (Tlemcen) sous la domination romaine.

(1er quart du IVe s. J.-C. ou an 436.)




J. Canal Del.

V. Mestrias del.

ALAE GORDIANAE qui désignent un corps de cavalerie ayant existé sous le règne de Gordien III (238-244.)

DEO INVICTO
AVLISVAE
M. . . . . .
FL. . . PRAEF
ALAE EXPL... PO
MAR. GORDIA
NAE ET PROC
AVG. N.

*Au Dieu invincible Aulisvae.*
*M. Fl. Préfet de l'aile Gordienne des explorateurs pomariensiens et procurateur de son auguste empereur.*

Disons quelques mots de ces — ALAE — ou ailes de cavelerie romaine, perdues dans les Maurétanies et auxquelles on avait confié la défense du pays.

La Légion de Numidie reçut à différentes époques des renforts extraordinaires, provenant de corps étrangers, et notamment de Syrie, lorsque sous le règne d'Antonin (145) Rome eut à réprimer l'audacieuse insurrection des Maures.

« La guerre de Tacfarinas, dit Boissière (1) avait achevé la soumission complète de la Numidie ; les peuples de Syphax et de Jugurtha, étaient définitivement domptés et Rome vint à bout des populations vaincues par ce cordon de postes (*Castella*), par ce réseau de chaussées qui fermaient aux Sahariens errants la porte du pays fertile, cultivé, colonisé, c'est à dire du *Tell*.

« C'est ainsi que la légion romaine en Afrique, jalonnait le pays de distance en distance par un grand nombre de ces postes fortifiés, où l'on voit encore aujourd'hui, des restes caractéristiques, des pierres de taille, des blocs massifs qui, aussi bien que le site même et que l'emplacement choisi, attestent de la construction robuste et défensive, non pas d'une villa ou d'une ferme, mais de places d'armes destinées à garder le pays.

« D'autres peuplades de cette grande nationalité indigène défendaient énergiquement leurs droits et leur liberté, les unes dans les solitudes du Sud, où les Romains ne se hasardèrent que

(1) *Algérie romaine.* — T. II p. 468.

lorsqu'ils sentirent derrière eux une province éprouvée et sûre ; les autres dans les vastes espaces qui s'étendent à l'occident (Maghreb) : c'étaient les Gétules et les Maures.

« Ces derniers donnèrent au conquérant plus d'inquiétudes encore. Dès le principat de Claude, ils se soulevèrent en une redoutable insurrection. Suétonius Paulinus, le premier des généraux romains qui eut franchi et dépassé l'Atlas et qui pénétra jusqu'au Ger (Oued Guir) fit cruellement sentir aux révoltés l'audace et la vigueur des armes romaines.

« Plus tard, quand les colonies et les municipes furent créés, ils furent peuplés de vétérans ou soldats retraités, d'anciens officiers qui faisaient partie des assemblées municipales ; en un mot, d'une population au tempérament essentiellement guerrier qui apportait dans la vie civile l'esprit militaire avec ses robustes allures et ses mâles coutumes. »

La plupart des légionnaires et presque tous les soldats auxiliaires étaient nés dans le pays même. Boissière raconte, que sur une liste de cinquante sous-officiers qui, dans le camp de Lambèse, ont élevé un monument à l'empereur, trois seulement étaient étrangers à l'Afrique.

Ceux-là, une fois libérés, retournaient dans leur famille, sans quitter le pays ; quant aux étrangers qui depuis vingt ans s'étaient familiarisés avec cette terre d'adoption *(qui nous est si chère à nous mêmes, quinze siècles plus tard)*, ils étaient retenus par trop de liens intimes pour qu'ils songeassent à quitter l'Afrique après leur libération du service militaire.

« Une fois enrôlés dans la légion, ou les troupes auxiliaires, l'Européen, l'Africain, l'Asiatique oubliaient bien vite leur pays d'origine, pour se rappeler seulement qu'ils étaient soldats. Le camp devenait leur patrie ; ils s'y établissaient pour la plus grande partie de leur existence et il ne tardait pas à contenir tous les objets de leur affection.

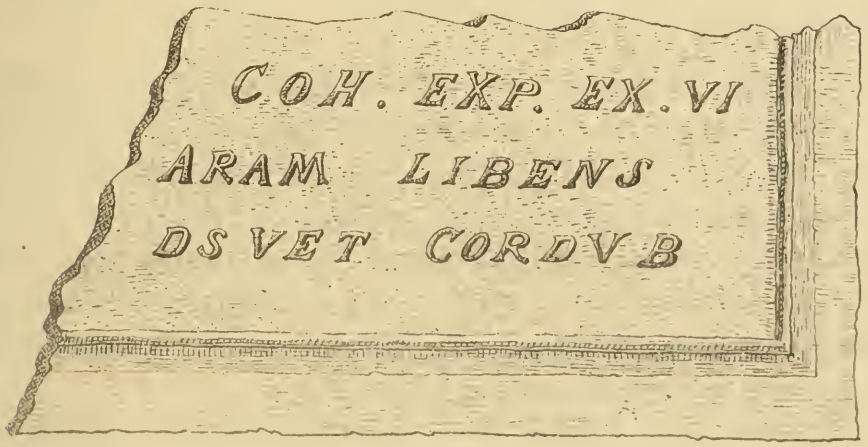
« Presque tous s'y mariaient ; quelques uns, en entrant au service, épousaient la fille d'un de leurs camarades qui allait le quitter. Leurs enfants élevés au milieu des armes, se faisaient ordinairement soldats comme leur père.

« Tant d'attaches de camaraderie, de parenté, d'affection, ne se rompaient pas en un jour ; on continuait, on achevait sa vie où on l'avait commencée. »

C'est dans l'inépuisable *Algérie romaine* de Gustave Boissiere que nous trouvons ces précieux renseignements et où nous puisons ces notes.

D'autre part, le 15 mai 1883, un père mariste d'Alger, venu à Tlemcen pour y relever des inscriptions, découvrit en passant à Aïn-Témouchent un cippe coupé en deux, dont la partie supérieure brisée par les maçons était déjà employée dans les fondations d'une maison.

Il fut assez heureux pour sauver de l'oubli l'autre moitié du cippe et de l'inscription qu'il consigna au presbytère d'Aïn-Témouchent. Sur le fragment conservé on peut lire ce qui suit :




C'est l'épitaphe dédié à un soldat ayant appartenu à une cohorte originaire de *Cordoue*.

Ainsi, le vétéran choisissait son lieu de retraite et s'installait de bon cœur dans le petit domaine de cent arpents que l'Etat lui concédait après sa libération.

« Or, pendant que tous ces vieux soldats éparpillés à travers la province maurétanienne, au hasard de leur goût, de leur intérêt, de leurs liens de famille, répandaient individuellement et pour ainsi dire propageaient les traditions, l'esprit qu'ils avaient rapporté de l'armée, les colonies militaires proprement dites, agglomérées, massées, sûr certains points, remplissaient, plus puissamment encore, le même office et s'élevaient de distance en distance comme des citadelles pacifiques qui pourtant ne désarmaient point. » (1)

(1) G. Boissière, O. C.

« La guerre n'était pas l'occupation unique de l'armée romaine En temps de paix on l'employait aux travaux les plus variés :

« Parmi ceux-ci, les uns, comme la construction d'ouvrages de défense dans les camps permanents de l'intérieur et aux postes avancés de la frontière, comme le percement des routes stratégiques, le creusement de canaux, l'établissement d'aqueducs, s'expliquent assez par la sécurité de l'Etat qui était directement intéressé.

« Par les occupations continuelles que donnaient ces travaux multiples et variés on entretenait parmi les troupes, l'activité que la vie sédentaire des stations permanentes finit toujours par altérer. Il y a longtemps qu'on le dit : l'oisiveté et la pire école du soldat » (1)

Exemple : la grande voie de Carthage à Césarée, restaurée sous Hadrien en l'an 119 de notre ère. Cette voie romaine passait par Cirta (Constantine) et Sitifis (Sétif) ; elle était divisée en trois fractions séparées par ces deux grandes stations, et la première fraction elle-même, entre Carthage et Cirta se partageait encore en deux subdivisions ou sections à peu près égales, ayant pour point de réunion *Theveste*, colonie romaine, dont le nom est resté avec peu d'altération à la moderne Tébessa.

La première subdivision de cette grande voie, fut repavée, sous Hadrien, par les soldats de la légion III^e^ Augusta, ainsi que le constate l'inscription bien connue que voici :

I M P C A E S A R
DIVI NERVAE NEPOS
DIVI TRAIANI PARTHICIF.
TRAIANVS HADRIANVS
AVG. PONT. MAX. TRIB.
POT. VII COS. III
VIAM A CARTHAGINE
THEVESTEN STRAVIT
PER LEG. III AVG.
P. METELLIO SECVNDO
LEG. AVG. PR. PR.

*L'empereur et César, petit-fils du bienheureux Nerva, fils du bienheureux Trajan le Parthique, Trajan Hadrien Auguste,*

(1) Clément Pallu de Lessert.

*grand pontife, revêtu de la puissance tributienne pour la septième fois, consul pour la troisième fois, a fait paver la route de Carthage à Théveste, par la Légion III^e Augusta, sous Publius Metillius secundus, legat impérial et pro-préteur.*

Cette pratique d'employer la troupe aux grands travaux publics des provinces d'Afrique, paraît avoir été généralisée car, plus tard, pendant la dernière période de la domination Gréco-Byzantine, nous retrouvons le nom de *Thomas*, un des préfets du prétoire d'Afrique, faisant construire des fortifications en Tunisie.

« Ce Thomas est célébré dans quelques vers de Corippe, comme le restaurateur de l'Afrique déchue, dont la sagesse avait plus fait pour la soumission des Indigènes, que d'autres n'avaient pu faire par les armes :

> « *Et Thomas Lybycae nutantis destina terrae*
> *Qui lapsam statuit, vitae spem reddidit Afris,*
> *Pacem composuit, bellum sine milite pressit,*
> *Vicit consiliis nullus vicerat armis.* »
>
> CORRIPPE, *Louange de Justin*, I 18-21.

« De tels résultats ne s'improvisent pas, et déjà Thomas les avait obtenus au commencement du règne de Justin le jeune. Une inscription lapidaire encore encastrée dans les murs de l'ancien *Tubursicum Bure*, aujourd'hui Téberseq, déclare que ces murailles ont été bâties par ses soins :

> SALVIS DOMINIS NOSTRIS XPISTIANISSIMIS
> ET INVICTISSIMIS IMPERATORIBUS
> IVSTINO ET SOFIAAVGVSTIS HANC MVNITIONEM
> TOMAS EXCELLENTISSIMVS PRAEFECTUS
> FELICITER AEDIFICAVIT

« *Sous le règne de nos seigneurs très chrétiens et invincibles empereurs Justin et Sophie, Augustes, cette fortification a été édifiée par le très excellent Préfet Thomas.* » (1)

(1) D'Avezac. — *L'Afrique ancienne.*

## Importance municipale de Pomaria

Tlemcen dont le nom romain était, comme nous l'avons dit plus haut, *Pomarium* ou *Pomaria* fut vers 240, sous Gordien le jeune, une cité importante puisqu'elle possédait un corps de cavalerie commandée par un préfet, personnage consulaire du grade supérieur, chargé d'éclairer les mouvements de l'ennemi. Mais il est probable que déjà sous l'empire de Claude, elle comptait parmi les colonies militaires et qu'elle jouissait des prérogatives attachées à ce titre.

« Si je ne me trompe, dit Bargès, l'évêque de Tlemcen figure dans la liste des Evêchés d'Afrique sous le nom de *Pomarienses episcopus.* »

D'autre part, on lit dans l'*Afrique Chrétienne* de J. Yanoski, que *Pomariensis* était par lettre alphabétique, le 82e évêché des Maurétanies Césarienne et Tingitane.

Sous le règne de Claude, Pomaria comptait déjà parmi les colonies militaires. C'est sans doute de cette époque que date sa participation au christianisme. Ses origines sont aussi obscures que celles des autres colonies d'Afrique. Elle fut cependant une des premières à être érigée en siège épiscopal et placée sous la primatie des archevêques de Carthage.

C'est ainsi qu'à dû s'élever la citadelle de Pomaria dont les restes imposants et les nombreuses inscriptions funéraires nous révèlent l'importance.

« Pendant de longues années, dit encore G. Boissière, Rome a osé maintenir aussi loin de son centre d'action une poignée de ses légionnaires.

« Pendant des siècles, il a suffi d'une cohorte, d'une centurie, d'une aile de cavalerie, peut-être, pour représenter au milieu de

ces populeuses oasis, auprès de ces libres maitres des solitudes sahariennes, le nom, la majesté, la justice et la menace de Rome ! Quelle était donc cette obéissance de l'Afrique ?

« Quelle était cette solidité de l'autorité impériale, cette cohésion du monde romain, cette vaillante confiance du soldat, pour qu'à de si énormes distances un détachement de quelques hommes pût tenir bon, en sûreté, garder ses communications avec le reste de la province, s'y ravitailler d'hommes, d'armes, de subsistances, mieux encore de nouvelles et de relations régulières, et non pas seulement supporter, mais faire respecter cet isolement et cet exil ?... »

D'après L. Piesse, (1) Pomaria fut d'abord un camp retranché, destiné à recevoir les troupes chargées d'assurer la sécurité et la paix du pays. Bientôt auprès du camp se forma une cité qui, sous le règne d'Alexandre Sévère (222-235) possédait une organisation municipale et politique complète, comme le prouve le fragment ci-dessous d'une borne milliaire trouvée au cimetière israëlite de Tlemcen, dont les premières pierres tombales provenaient de Pomaria.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
DIVI SEVERI NE
POS MILLIARIA
NOVA POSVIT
PER T. AEL DECRIA
NVM PROC SVVM
R. P. P.

*A l'empereur Alexandre Sevère petit fils de Septième Sevère qui a fait placer de nouvelles bornes milliaires, par Titus Aelius Decrianus son procurateur. — La République de Pomaria.*

(1) *Revue de l'Afrique française* – Tlemcen, avril 1888

Les trois dernières lettres de ce texte sont l'abréviation des mots : R (es) p (ublica) P (omariensium). Cette expression *Respublica*, qui se rencontre si souvent dans les textes africains, indique une organisation politique municipale complète, très analogue à celle qui régissait Rome elle-même.

Cette organisation existait donc à Pomaria au commencement du III^e^ siècle.

D'après le même auteur il existait aussi un établissement militaire de bains à Pomaria, si l'on en juge par l'inscription suivante qui se lit sur un morceau d'architrave encastré dans les murs du minaret d'Agadir :

*(Bal)* NEVM CASTRORVM
R E S T I T V *(tum)*
*(c)* VRANTE CAECILIO
I O V I N O

Elle nous apprend qu'il existait à Pomaria des bains spécialement réservés à l'usage de la troupe, et que cet établissement fut restauré par Cecilius Jovinus. Nous ignorons quel était ce personnage. Ce nom fut porté par un beneficiarus legati, officier de Lambèse occupant un grade inférieur à celui de centurion, et par un décurion d'Hippo-Zaritus qui vivait au temps de Tibère. (1)

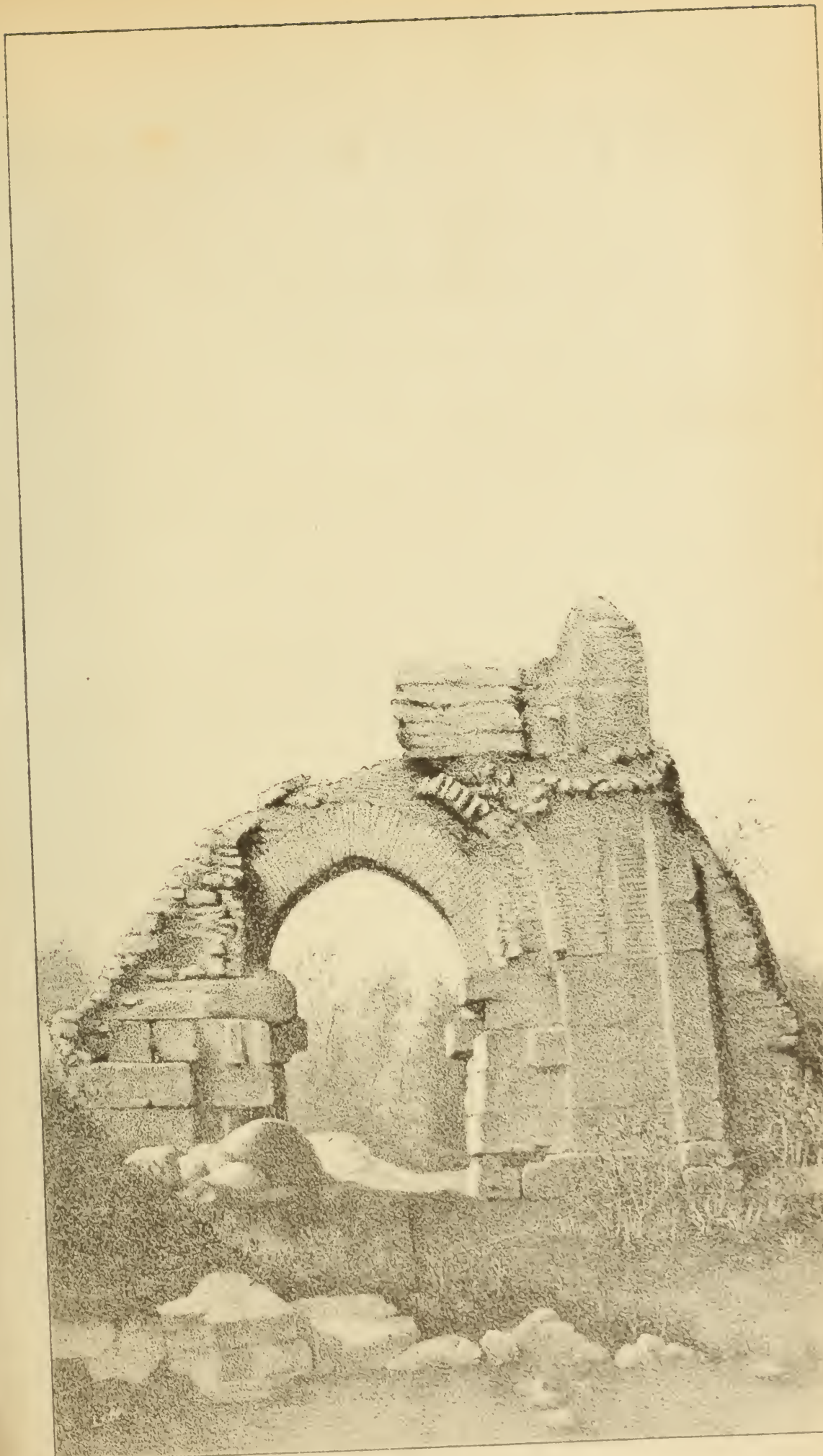
Nous avons tout lieu de croire que c'est sous le règne de Gordien III (238-244) qui avait erigé la Maurétanie Césarienne en légation impériale prétorienne, que la colonisation romaine s'est étendue à Pomaria et y est devenue florissante.

Mais, là où le caractère municipal et républicain de Pomaria brille de tout son éclat, c'est dans l'inscription funéraire n° 4 qu'on trouvera plus loin, où nous voyons une épitaphe érigée à la mémoire de Lucius Marius Namphamo *qui a bien mérité de la Municipalité et de la République.*

Ce monument ayant été trouvé dans les ruines d'Agadir par l'abbé Bargès, il ne saurait y avoir erreur sur son origine, et le Municipe dont il s'agit, ne saurait être autre que Pomaria.

---

(1) L. Piesse. – O. C.



Les municipes ou colonies romaines de la Maurétanie étaient des forteresses, ou comme on disait alors — des sentinelles — établies le long des côtes ou dans l'intérieur de la province, sur des hauteurs où on les entourait de fortes murailles, souvent on les juxtaposait à une ville qui existait déjà. Il fallait qu'elles dominassent une vaste contrée, ou quelles gardassent une position importante. Les *colons* étaient presque toujours d'anciens soldats. Ils s'établissaient avec leurs familles au nombre de trois cents environ ; arrivés au lieu prescrit, on assignait à chacun d'eux un lot de terre pris aux habitants indigènes du pays.

On donnait à ces colonies, ou municipes, une constitution semblable à celle de Rome et, suivant que la colonie était *romaine* ou *latine*, on leur reconnaissait le droit de cité romaine ou le droit latin.

Quant aux indigènes du pays, on finissait par les assimiler aux colons.

Les garnisons permanentes disséminées dans toute la province et chargées de couvrir le pays, en même temps qu'elles surveillaient les peuples conquis, elles empêchèrent bien des révoltes et consacrèrent la prépondérance de Rome. De plus, elles offraient au sein d'une région récemment soumise, le spectacle instructif de la sécurité et de la prospérité dont jouissaient les citoyens romains en possession de la plénitude de leurs droits. Elles encourageaient donc les peuples conquis à désirer ces droits et à les mériter par leur fidélité.

---

## Monuments archéologiques et inscriptions chrétiennes de Pomaria (Agadir)

Tlemcen est, après Miliana, (Oppidum Manliana), la ville Algérienne où on a trouvé le plus d'inscriptions latines.

Parmi les monuments élevés sur l'emplacement de l'ancienne Pomaria, par les dynasties Maures et Berbères du Maghreb

central, avec les débris des anciens édifices romains, il convient de citer : la porte de Bab-el-Ahkbet, et le minaret d'Agadir.

La porte Bab-el-Ahkbet, ou de la montée, subsistait encore en 1842, lors de l'occupation définitive de Tlemcen par les troupes françaises.

Plusieurs archéologues, épigraphistes ou simples touristes, se souviennent encore de l'avoir admirée debout.

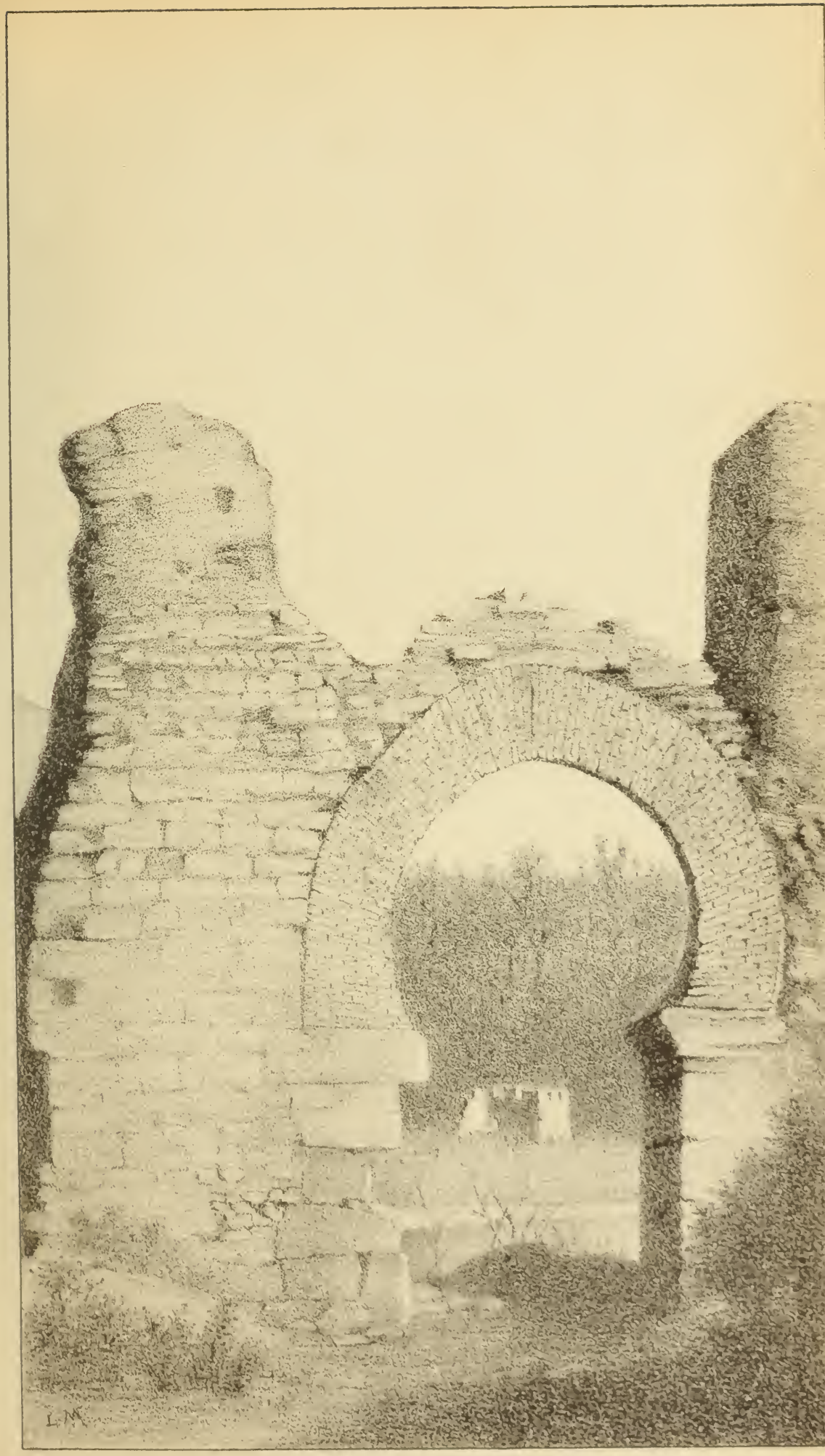
Mais hélas, il faut bien le dire, la négligence ou l'indifférence de l'autorité militaire pour laquelle ce monument n'était que secondaire, l'a laissé tomber en ruines.

Aujourd'hui on contemple encore, avec tristesse, gisant sur le sol, ces énormes pierres de taille, ces monolithes de blocs de maçonnerie, ces fragments d'ogive de l'art le plus pur, qui avaient fait l'ornement de cette porte et qui encombrent le passage à l'extrémité du chemin d'Agadir, débouchant dans la plaine entre le minaret et le marabout de Sidi Daoudi.

Heureusement qu'une photographie de Pédra, nous permet de la replacer sous les yeux de nos lecteurs, telle qu'elle subsistait encore en 1860.

Les arabes ont donné à cette porte le nom de Sidi-Daoudi, à cause de la proximité du marabout élevé à la mémoire d'un personnage de ce nom, ancien patron de Tlemcen, qui fut plus tard détrôné par le fameux marabout Si Chaïb ibn Hoceïn el Andaloci, surnommé Bou Médien et généralement connu sous le nom de Bou Médine.

« Le style mauresque de la porte est gracieux et charmant, dit Azéma de Mongravier ; elle faisait partie de l'enceinte générale d'Agadir (Tlemcen) sous les rois arabes. Elle est, ainsi que tout le reste des remparts, construite en pisé, mais revêtue de briques extérieurement. Elle affecte la forme gracieuse de l'ogive renflée vers le milieu, rentrante à sa partie inférieure Son soubassement colossal, en saillie sur le reste de la fortification, est formée de matériaux romains jetés pêle-mêle, avec un abandon fort piquant pour l'artiste, mais désespérant pour l'antiquaire qui, reconnaissant la forme d'un cippe funéraire, ou d'un autel votif, ne peut s'empêcher de maudire l'architecte Sarrazin, dont



la fantaisie a souvent placé les inscriptions de manière à forcer l'archéologue intrépide à adopter la position la plus gênante pour la déchiffrer. »

C'était plutôt un arc de triomphe, que la porte d'une cité. Toute la base, les piédroits avec les pilastres formant avant-corps, étaient construits avec d'énormes pierres de taille provenant du camp romain ; leur débris, trop gros pour être déplacés, couvrent encore le sol.

Le style général et les dimensions de l'édifice rappellent exactement la porte de la victoire (Bab-el-Khémis) qui est encore debout sur la route de Mansourah, à 500 mètres en avant des ruines de l'enceinte.

A partir des naissances de l'arceau et jusqu'au couronnement supérieur, les maçonneries étaient construites en briques mélangées de moellons. Les parements extérieurs en briques apparentes à joints creux, présentaient des saillies et des refouillements artistement traités. Quant à l'arc ogival, il était d'une grande pureté de lignes. Entièrement en briques, il présentait une ouverture de $2^{m}$ 50 de largeur sur $1^{m}$ 50 de flèche et son épaisseur était de $0^{m}$ 75.

Rien de plus élégant, ni de plus hardi, que ces arcatures élancées sur des piédroits de trois mètres de hauteur.

L'ensemble du monument avait douze mètres de large, sur quatre de profondeur et huit de hauteur.

A quelques centimètres au-dessus de l'extrados de l'arceau, se voyait un arc de décharge en plein cintre en briques de champ, le reste des maçonneries supérieures est en briques et pierres alternées.

Cette porte établie sur le bord d'un escarpement du terrain, formait l'entrée côté est de la forteresse d'Agadir sous les Berbères et devait se trouver sur l'emplacement même de la porte Décumane de l'ancien camp romain.

Le minaret d'Agadir subsiste encore tout entier. Il a été classé, récemment, parmi les monuments historiques, ce qui le préservera de la ruine. Il y a quelques années, M. Duthoit, architecte régional, attaché à la conservation des monuments historiques, a fait dégager les abords de ce minaret des décombres qui l'obstruaient. La tour carrée dont la hauteur est de trente

mètres, repose sur une base élevée d'environ six mètres au-dessus du sol. Cette base est entièrement construite avec d'immenses pierres de taille, régulièrement équarries et en partie couvertes d'inscriptions latines.

Ce sont, conséquemment des matériaux ayant appartenu aux édifices publics de l'ancienne ville romaine de Pomaria.

La porte de cette tour s'ouvre du côté sud ; l'escalier est en maçonnerie et s'élève en hélice autour d'un noyau central ; il est faiblement éclairé par de petites lucarnes percées sur les parements des murs, à la hauteur de chaque travée. Après avoir franchi les cent vingt-six marches, formant l'escalier, on arrive sur la plate-forme d'où l'on jouit d'un coup d'œil merveilleux. Le panorama qui se déroule du haut de cette plate-forme est aussi grandiose que celui de Mansourah ou de Bou-Médine, mais ici le regard plonge de plus près dans ces massifs sombres d'oliviers, aux ombres vives et puissantes, émaillées de villas à demi noyées dans des flots de verdure multicolore.

Ce minaret a presque entièrement perdu ses revêtements de mosaïques et carreaux de faïence émaillée, ainsi que la plupart des colonnettes en marbre onyx qui décoraient les panneaux de chaque face, mais il est encore un des mieux conservés de Tlemcen.

Il porte, encastrées dans les épaisses parois de sa base, les pierres votives et tumulaires dont les inscriptions latines ont été relevées en 1845, par l'abbé Bargès et publiées depuis, dans plusieurs recueils épigraphiques.

Nous croyons toutefois utile de les replacer sous les yeux de nos lecteurs qui n'ont pu se procurer ces textes, inséparables de notre sujet, et qui deviennent de plus en plus rares, du reste.

1°

D. M. S.
M. TREBIVS
ZABVLLVS VIX
AN. XLV M. TRE
BIVS IANVARIVS
FRATRI PIISSIMO
F E C I T

*Diis manibus sacrum Marcus Trébius Zabullus vixit annis quadraginta quinque (45) Marcus Trebius Januarius fratri piissimo fecit.*

2°

D. M. S.
IO..... OCATO PATRI
CVI N IETVNIAE CONTEN
TE MATRI XXX M. VI D. XI
BENE MERI IVV FELICIANVS
F I L I V S F E C I T.

*Diis manibus sacrum Jovino Vocato patri qui vixit annis trigenta (30) mensibus (6) diebus (9) et Juniæ Contentæ matri qui vixit annis (30) mensibus (6 diebus (11) bene merenti. Felicianus filius fecit.*

3°

D. M. S.
Q. MARCO RVS...
TICO FERRO PE
TITO CVI VIXIT
A N N X X X I I I
M. III D. XXI H. V
M A E C I I A F R I
C A N V S E T D O
N A T U S F R A T R I
I N N O C E N T I S S I M O

*Diis manibus sacrum Quinto Março Rustico ferro petito qui vixit annis trigenta tribus diebus uno et vigenti horus quinque Maecii Africanus et donatus fratri innocentissimo.*

4°

D. M. S.
L. M A R I V S
N A M P H A M O
V. A. N. I. XXXV ME II
M. ET REP. B. ME
FIL. F. H. S. C. E

*Diis manibus sacrum Lucius Marius Namplamo vixit annis triginta quinque, mensibus duobus (de) Municipio et Republica bene meritus. Filius fecit hoc sepulcrum cum (h) eredibus.*

5° D. M. S.
AEMILIA DOMNA VI
XIT ANIS XVIII CVI
MARITVS CRICINVS
F. B. M.

*Diis manibus sacrum Emilia Domna vixit annis decem et octo cui maritus Cricimus fecit bene merito.*

L'architecte musulman qui a édifié le minaret d'Agadir a fait preuve de peu de goût et d'inintelligence en plaçant plusieurs de ces inscriptions en sens inverse, ce qui rend leur lecture très difficile.

Derrière le minaret s'élevait une grande mosquée dont nos soldats n'ont aperçu que les ruines croulantes lesquelles ont dû être abbatues de crainte d'accidents. C'est en 1845 que les restes de cet édifice furent détruits. Dans les décombres, l'abbée Bargès découvrit l'inscription suivante :

6° D. M. S.
A V R E L. I V L I A
VIXIT AN. XII CVI
MATER FECIT D..
. E R N A A L A .
P R O . C C C C X X

*Aux dieux mânes Aurelia Julia vécut pendant 12 ans sa mère lui fit élever cette demeure éternelle l'année de la province 420 (459 J. C.).*

Sans multiplier à plaisir les citations de quantités d'inscriptions découvertes aux abords de l'ancien camp romain, qu'il nous soit permis de citer encore les suivantes, qui témoignent de l'importance du lieu et du grand nombre de sépultures chrétiennes qu'on y découvre sans cesse.

On remarquera que dans l'esprit de certains théologiens contemporains, la formule sacrementelle *Diis manibus sacrum*, était employée par les populations chrétiennes, malgre son origine païenne.

Peut-être employaient-ils cette formule avec un sens caché, afin d'éviter les persécutions ?

L'ère provinciale des Maurétanies, dont il s'agit sur ces inscriptions et celles qui vont suivre, commencerait, suivant Dureau de la Malle, en l'an 721 de Rome, 33 ans avant Jésus-Christ, lorsque la Maurétanie Césarienne fut réduite en province romaine et administrée par des procurateurs de l'empereur. Mais cet auteur a cru devoir, ensuite, changer d'opinion et admet comme point de départ de l'ère provinciale, la réduction définitive des Maurétanies en provinces, sous Claude, après la mort du roi Ptolémée, fils de Juba, c'est-à-dire en l'an 39 (1) de Jésus-Christ.

Il faut en conséquence ajouter 39 ans au chiffre de l'année provinciale pour avoir la date exacte correspondante à l'ère chrétienne.

Ce que nous pouvons dire de sûr, écrit Bargès, touchant des diverses époques, c'est-à-dire l'intervalle qui s'écoula entre les dernières années du quatrième siècle et la seconde moitié du sixième, c'est que la population chrétienne de Tlemcen était alors très considérable ; ce fait est attesté par le grand nombre d'épitaphes découvertes de nos jours dans l'enceinte du quartier d'Agadir et portant, soit des formules qui révèlent une main chrétienne, soit des dates où cette religion était incontestablement déjà établie dans le pays.

Nous allons les transcrire ici, pour ne rien omettre de ce qui intéresse les origines de Tlemcen, dont l'histoire est pauvre et obscure.

7°. — Inscription en double :

| | |
|---|---|
| D. M. S. | D. M. S. |
| V A L E R | A V R E |
| I A S A R | L I V S I A |
| D O I. V I | N V A R I V S |
| X I T A N | V I X I |
| N I S L X X | T A N N. X X X |
| H. S. R. | B A R I |

*D. M. S. Valeria Sardoï vixit annis septuaginta Hic sita requiescit.*

*D. M. S. Aurelius Januarius vixit annis triginta Bari.*

(1) La 1re année de l'ère maurétanienne correspond à l'an 40 de J.-C. et non à l'an 39. (N. D. L. R.)

Ces inscriptions, bien qu'elles portent la formule D. M. S. ont paru à l'abbé Bargès avoir une origine chrétienne. C'était, selon lui, par un reste d'habitude païenne que l'on inscrivait quelquefois encore ces trois lettres sur les tombeaux des fidèles ; on les trouve, en effet, en tête d'épitaphes qui, sous des dehors païens sont incontestablement chrétiennes.

Les citations qui suivent sont concluantes à cet égard.

8°. — Inscription partagée par le milieu et les lignes se suivant :

| | |
|---|---|
| D. M. S. | D. M. S. |
| A E L I A | M E R I T A |
| V I X A N I | S. L X X X V C V I |
| F I L E T N E | P O. F E C E R. D |
| M. E T E R N | A N O P. C C C C X X X. |

*Diis Manibus Sacrum. Aelia Emerita vixit annis octoginta quinque, cui filii et nepotes fecerunt domum æternalem, anno provinciae quadringentesimo tricesimo (430).*

9° D. M. S.
IVL. CECILIA VIX.
ANNIS LI M XI CVI
VIR ET FILII FEC. DO.
M V M E T E R N A
M. P. CCCCLXXXVII

*D. M. S. Julia Cécilia vixit annis quinquaginta uno, mensibus undecim, cui vir et filii fecerunt domum æternalem anno provinciae quadringentesimo octogesimo septimo.*

L'année provinciale maurétanienne 487 répond à l'an 526 de l'ère chrétienne.

10° VA.. MAT..
V I X I T A N.
CVI FILI E. NEP.
FEC. ꟻ + — ERN
AꟻN : PRO. CCCC
XCVIII

*Valeria Matrina vixit annis..... cui filii et nepotes fecerunt domum aeternalem, anno provinciae quadringentesimo nonagesimo octavo.*

L'année provinciale 498, répond à l'an 537 de J. C.

11° D. M. S
IVL MONINA VIX
AN XXX CVI NE FE
.. D... M. ERLA PO
*d. v.*

*Julia Monina vixit annis triginta (?) cui nepotes fecerunt domum aeternalem anno provinciae quingentesimo quinto.*

L'année provinciale 505, répond à l'an 544 de J. C. Le chiffre XXX paraît avoir été altéré, car il est invraisemblable qu'une personne de cet âge ait eu des petits enfants. On suppose de même que le nom doit se lire : Monima et non Monina.

12° D. M. S.
IVLIVS FRVGI
NVS VIXT PLVS
. NVS LXXX CVI FL. FE
CI. DOMM. ETERN.
ANIS PRO. *dxi*

*D. M. S. Julius Fruginus vixit, plus minus, octoginta. Cui filius fecit domum aeternalem, anis (pour anno) provinciae dxi (511) ou 550 de J. C.*

13° Δ. M. ∽.
IVLIV ∽ IAΔ
IR VICXIT AN
∽ LXX CVI FILI
FECERVNT
Δ OMVM ET
ERNALE
PROVINCIE *dxv*

*Diis manibus Sacrum Július Iadir vicxit (pour vixit) annis septuaginta cui filii fecerunt domum aeternalem (anno) provinciae dxv (515).*

N. B. *Julius Yadir* n'étant un nom ni grec ni latin, il semble désigner un personnage punique ou numide. Un nommé Yadar,

figure dans la liste des évêques qui assistèrent au concile de Carthage, présidé par Saint-Cyprien, à l'occasion de la question du baptême des hérétiques.

Yadir est un nom presque semblable ; cette inscription mal gravée, en caractères presque grecs, atteste une origine orientale. L'an de la province 515, correspondant à 554 de notre ère, indique que cette inscription chrétienne a été érigée sous la domination des Grecs byzantins, lesquels ont occupé les Maurétanies de 534 à 670, époque où Bélizaire s'avança jusqu'à Césarée (Cherchel.)

14° D. M. S.
V A L E R I A
MANNICA VIX
T A N I S X L V
G. GENER .....
... R... . SSD
M. ETERNALE
VVU *dxc*

*D. M. S. Valeria Mannica vixit annis quadraginta quinque cui gener (?) et fratres fecerunt domum aeternalem anno provinciae dxc (590) ou 629 de J. C.*

15° D. M. S.
YALERIA MATRI
NA VIXIT ANNIS
XXXV CVI VIR.. FE
C I T DOMVM ET
ETERNALE ANN PRO
*dxci*

*D. M. S. Valéria Matrina vixit annis triginta quinque, cui vir pius fecit domum aeternalem anno dxci (591).*

Ces inscriptions, perdues de vue aujourd'hui, ont été publiées en 1837 par Hase *(Journal des Savants)* qui les attribue aux années 469 à 630 de notre ère. Les dernières remontent à l'époque de la grande persécution exercée par les Vandales qui, étant ariens, voulurent forcer les opinions religieuses d'une nation entière qui habitait alors notre pays.

Il est probable que Tlemcen située à l'extrémité occidentale de la province, isolée, protégée par des hautes montagnes et par les affluents de la Tafna, n'était pas complètement soumise aux Vandales et conserva, grâce à sa situation topographique, son indépendance politique et religieuse. Elle dut servir de refuge à beaucoup de familles chrétiennes, et cet accroissement de sa population explique le nombre considérable d'épitaphes remontant à cette époque de décadence et assez rares dans les autres parties de l'Algérie.

« Les évêques de Tlemcen, dit Bargès, comme ceux des cités voisines, telles que Timici, Quiza-Xénitana, Tigava, Arsennaria et autres durent être en butte à la persécution des Ariens et souffrir, sous le règne cruel de Hunéric, (484) pour leur attachement à la foi orthodoxe.

« La paix rendue aux catholiques, à la suite des armes triomphantes de Bélizaire, profita sans doute à l'église de Tlemcen, quoique très éloignée de la métropole ecclésiastique, et il est probable qu'alors la chaire épiscopale de cette ville fut occupée de nouveau par un pasteur légitime. Environ cent ans plus tard, lorsque l'Afrique septentrionale tomba au pouvoir des musulmans, beaucoup de chrétiens s'embarquèrent pour l'Espagne, la Grèce ou l'Italie, disant un éternel adieu au sol de la patrie.

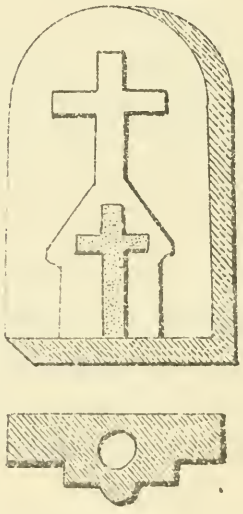
« Cependant le nombre de ceux qui n'abandonnèrent pas leurs foyers fut plus considérable, car l'écrivain arabe de Cordoue (352 H — 963 de J. C.) Abou Obéid El Bekri, nous apprend que de son temps, parmi les monuments antiques de Tlemcen, il y avait des églises fréquentées par les Chrétiens, ce qui suppose une nombreuse population professant cette religion et un clergé suffisant pour assurer l'exercice du culte. »

Bargès (1) ajoute : « Ce fait n'étonnera personne quand on saura qu'environ cent ans plus tard, du temps de Léon IX, en 1053, l'ancienne province proconsulaire, devenue alors une des foyers les plus ardents du Mahométisme, comptait cinq évêques, qui se disputèrent la dignité de Primat d'Afrique ; que vingt ans après,

(1) Nous ne craignons pas d'abuser des citations puisées dans l'ouvrage de l'abbé Bargès qui est extrêmement rare et pour ainsi dire introuvable. J. C.

sous le pontificat de Grégoire VII, cet ennemi infatigable de l'hérésie et des tyrans, Cyriaque, primat de Carthage, se distingua par son zèle pour le maintien de la discipline ecclésiastique et mérita les éloges du Saint-Siège ; que, vers la même époque, c'est à dire en 1076, il y avait sur le siège d'Hippone (Bône) un évêque du nom de Servandus, que le pape avait sacré lui-même et envoyé en Afrique sur la prière instante du sultan de Bougie, El Nacer ben Ala el-Nès ; qu'enfin en 1114, sous le règne de El Aziz Billah, petit fils d'El Nacer, il y avait alors à Kaleah (Coléa) une église et un évêque. »

C'est à cette époque aussi, d'après Bargès, qu'il faut rapporter les débris de certains monuments précieux de la contrée, notamment d'une brique rectangulaire, arrondie seulement à sa partie supérieure et présentant sur l'une de ses faces la figure d'une croix latine qui repose sur une base dont le haut se termine en triangle, et sur laquelle se voit une autre croix plus petite.



Les deux figures sont en relief et la brique entière est recouverte d'une sorte de vernis ou d'émail de couleur blanche.

Jusqu'à la fin du XV^e^ siècle les sultans du Maroc eurent à leur solde des troupes chrétiennes commandées par des officiers chrétiens, ainsi que l'attestent les écrivains arabes et une bulle du pape Nicolas IV (1)

(1) Bibliothèque de l'école des chartes.

*Nicolaus episcopus servus servorum Dei dilectis filiis nobilibus, viris baronibus, proceribus, militibus et ceteris stipendiariis christianis marrochitanni Tunitii et Tremiscii regium servitus constitutis*, etc., etc.

Extrait de la traduction :

Nicolas évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses fils bien-aimés, hommes nobles, barons, seigneurs, soldats et à tous autres chrétiens qui sont à la solde, au service des rois du Maroc, de Tunis et de Tlemcen..... .....

.....

Nous souhaitons ardemment que les chrétiens domiciliés au pays des infidèles et vivant au milieu d'eux se montrent d'une vie pure, etc, etc.....

C'est ainsi que les fidèles qui habitent ces contrées et les infidèles eux-mêmes seront amenés à une meilleure vie par vos bons exemples, etc. etc.. .....

Donné à Rome le 3 des ides de février, l'an II de notre pontificat, Signé : Nicolas, pape †.

Cette bulle fut adressée, pour être répandue dans toute l'Afrique occidentale, à Roderic évêque de Maroc et légat du pape.

Cependant à cette époque il y avait trente-six ans que les rois de Tlemcen n'admettaient plus de chrétiens à leur solde ; Yahia ibn Khaldoun nous apprend, en effet, que Yargmoracen, premier roi de Tlemcen, de la dynastie des Beni Zeiyan, avait à sa solde un escadron de 200 cavaliers chrétiens qu'il avait tirés des pays soumis à l'empire des Almohades. Le destin voulut qu'il passât un jour en revue toutes les troupes, hors des murs de sa capitale. C'était un mercredi, rebbi second de l'année 652 (II). Quand il fut arrivé aux chrétiens qui formaient les derniers rangs de l'armée, ceux-ci le trahirent et tuèrent son frère Mohammed. Le chef de leurs officiers s'étant alors jeté sur le roi, le saisit à bras le corps, cherchant à le renverser.

Heureusement Yargmoracen, plus vigoureux que son adversaire, parvint à se débarrasser de lui. Il appela à son secours, et ses officiers et soldats, tirant leur épée se jetèrent sur les chrétiens

et en firent un tel massacre que pas un seul n'en échappa. C'est la raison pour laquelle les rois de sa dynastie n'ont plus voulu prendre, depuis ce jour, des chrétiens à leur solde.

Quand Yahia ibn Khaldoun écrivait ce récit, il y avait 80 ans que cette exclusion avait été prononcée, ce qu'ignorait sans doute le pape Nicolas en rédigeant sa bulle. Ce fait attira sur les autres chrétiens de Tlemcen mille vexations ; leurs églises furent démolies, notamment à Agadir, et leurs matériaux servirent à élever la grande mosquée qui était attenante au minaret. Des pères de la Rédemption envoyés à Tlemcen pour y racheter des prisonniers, y furent eux-mêmes, retenus en esclavage.

Au commencement du XV^e^ siècle des commerçants Gênois et Vénitiens vinrent cependant s'établir à Tlemcen et obtinrent l'autorisation d'y fonder deux églises qui furent visitées en 1581 par un évêque irlandais nommé Thomas, lequel fut fait prisonnier par les Algériens et racheté par le pape. Des hôteleries ou fondouks leur étaient spécialement affectées pour leur demeure et leur négoce. (1)

Les ruines de Pomaria ou d'Agadir, sont inépuisables en matériaux et en inscriptions épigraphiques ; dans tous les coins du bois de Boulogne on trouve des pierres tombales qui sont employées souvent par des mains inconscientes à la construction des bassins d'irrigation ou des maisons de campagne.

Parmi les objets trouvés récemment dans les ruines de Pomaria et d'Agadir, il faut citer des quantités de fragments de carreaux en faïence vernissée de couleurs, blanche, verte ou bleue, des poteries en terre cuite artistement guillochée, devant provenir de jarres ou autres récipients de l'epoque.

J'ai trouvé aussi il y a quelque mois une pièce de monnaie en cuivre, fruste, dont M. L. Demaeght a bien voulu me donner l'explication.

C'est une monnaie commune provenant de la dynastie des Ommiades d'Espagne, fondée en 756 sous le nom de Califat de Cordoue. Les princes de cette dynastie, après s'être emparés de l'Andalousie, intervinrent dans les affaires du Moghreb vers 955,

(1) Le Kessaria (caserne de cavalerie) était un de ces fondouks gênois et vénitiens.

y étendirent leur empire et soumirent les princes africains à l'autorité d'un gouverneur général qui leur conférait le manteau d'investiture, comme nous le faisons nous-même en Algérie pour les chefs indigènes. — Il n'est donc pas étonnant, me dit M. Demaeght, que les monnaies des Ommiades se retrouvent à Agadir, aussi bien que dans tout le Maghreb.

La pièce dont il s'agit est en cuivre, fruste, voici ce qu'on y lit :

Avers : 1re ligne, entièrement effacée.
2e d° *Il n'y a de Dieu que*
3e d° *Dieu.*

Revers : 1re d° effacée
2e d° *l'aide de Dieu,*
3e d° *serviteur de Dieu.*

Cette pièce de monnaie est conservée au musée d'Oran.

D'autres inscriptions ont été découvertes plus récemment .

Au commencement de 1883, l'inscription funéraire suivante, a été trouvée sur une tombe en forme de caisson, dans le jardin de M. Roux à Agadir. C'est un bloc de grès de 1m40 de longueur, 0m50 de largeur et 0m 40 de hauteur.

16° D. M. S.
NONNIA MON
NVLA VIX ANN
PL. M. LV. CVI
FILII FEC DOM.
ETER (*nalem*)

*D. M. S. Nonnia Monnula, vixit annis plus minus, 55, cui filii fecerunt domum aeternalem.*

Nonnia Monnula a vécu plus ou moins cinquante cinq ans. Son fils lui a élevé cette demeure éternelle.

En 1884, l'inscription suivante a été découverte à un kilomètre au sud-est de Tlemcen, dans le jardin de M. Pancrasse ; hauteur 1m55, largeur 0m26 ; lettre 0m04 de hauteur.

17° ////////// M S
/////// R I I
//// N E S I M I
V T R I T O R I S
//// L I B E R T I
// N E V E R E N S
/// A L E R I V S
/// B R V T V S
/// T R O N V S
/ E C I T
A N N. L X X V I

(Pierre calcaire demi-ronde sur la face antérieure, en forme de stèle).

Pour ne pas fatiguer le lecteur par une lecture trop longue, je me bornerai à clôre cette série par la citation de trois dernières épitaphes découvertes par moi-même et relevées pendant l'année 1887.

Aux abords du minaret d'Agadir, dans le champ d'un indigène et publiée dans le *Bulletin* de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, en septembre 1887, sous le n° 1076 :

18° D. M. S.
VALERIA FLAVIA
VIXXIT ANNIS
XXV. SECVNDVS
MARITVS VNA
CVM SVIS DO.
MO AET FEC

Inscription traduite ainsi par M. Demaeght :

*D (iis) M (anibus) S (sacrum) Valéria Flavia vixæit (pour vixit) annis 25. Secundus Maritus una cum suis domo (pour domum) aet(ernalem) fec (it)* (1)

(1) Aux dieux mânes. Valéria Flavia a vécu 25 ans, Secundus son mari avec les siens lui a élevé cette demeure éternelle.

Dans le bois de Boulogne, aux abords de la route d'Oran, à quinze cents mètres de Tlemcen, dans une propriété appartenant au commandant Graulle, l'inscription suivante a été trouvée formant le seuil d'une ancienne maison turque.

19° Δ. M. S.
I V L I A C
A N C I L L A
V I X I T A N I
P L . M I N .
L X X X C V I F I
L I F E C E R.
Δ M M. A E R N
L M A . P . *dx*

*Diis manibus sacrum Julia Cancilla vixit annis plus minus 80 cui fili (pour filii) fecerunt domum aeternalem anno provinciae 510 (549 de J. C.)* (1)

Egalement dans le bois de Boulogne :

20° D. M. S.
V A L E R I V S
Z A B V L L V S V I
X * ANN + PL + M. XL
C V I F I L I O S
FEC + DOM + ETER.
AP. + CCCCXLQII + ☧

*Diis manibus sacrum. Valérius Zabullus vixit annis plus minus 50 cui filio (pour filii) fecerunt domum aeternalem anno provinciae 448.* (2)

(Le dernier signe de la 7e ligne, est l'anagramme du Christ).

---

(1) Aux dieux mânes. Julia Cancilla a vécu plus ou moins 80 ans, ses fils lui ont élevé cette demeure éternelle l'année de la province 510 (549 de J. C.)

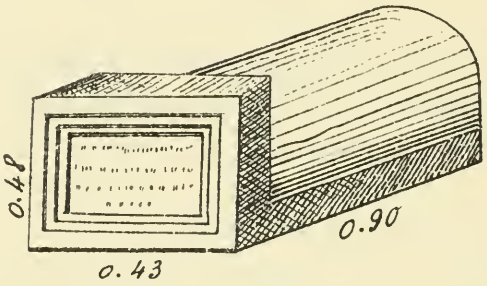
(2) Aux dieux mânes. Valérius Zabullus a vécu plus ou moins 50 ans. Ses enfants lui ont élevé cette demeure éternelle, l'année de la province 448 (487 de J. C.)

Cette dernière inscription a été découverte en janvier 1888, à sept ou huit cent mètres au nord de la précédente, dans la cour d'un vieux bordj turc, ou peut-être berbère, aujourd'hui abandonné et désigné par les arabes sous le nom de bordj-el-Kébir.

Elle est très bien conservée et taillée en forme de caisson. Les lettres sont très nettes, de 0,06 de haut ; de plus, elle porte la date de sa confection. Année provinciale 448, correspondante à 487 de notre ère.

Parmi les inscriptions anciennes conservées à Tlemcen par des mains bienveillantes, nous citerons encore cette dernière, en forme de caisson, scellée contre un mur de l'allée principale dans la villa de M. et Mme Guérin au bois de Boulogne, propriété qui a du faire partie autrefois des dépendances d'Agadir.

Voici la forme du caisson :




Quant à l'inscription elle est gravée dans la pierre en lettres de 0m05 de haut ; on y lit ce qui suit :

21°

D. M. S
ARTEMIVS PATER
ATARBIO FIL. CARISS.
VIATOR QVOD TV ET
EGO QVOD EGO
ET OMNES
H. S. E

Dont voici, à peu près la traduction :

Aux Dieux Mânes (puis un signe qui est l'anagramme du Christ, qu'on indique aussi, parfois, par cet autre signe ☩) ; Artemius père, à Atarbio son fils très cher, Voyageur (pour passant), tu as là sous tes yeux, ce que toi et moi, ce que moi et tous deviendrons.

Il y a tout lieu de croire qu'on n'est pas encore au bout des découvertes épigraphiques susceptibles d'être mises à jour dans le sous-sol de cette vaste nécropole qui entoure Agadir et qui constitue aujourd'hui les jardins et les bois environnant Tlemcen.

L'avenir nous en révèlera, sans doute, d'aussi intéressantes pour contribuer à la reconstitution de l'histoire romaine du pays.

Quant aux inscriptions arabes, c'est par milliers qu'on les rencontre à chaque pas, et cette prodigalité de pierres funéraires indique que les Berbères étaient non moins soucieux que les Romains du culte de leurs morts ; elle dénote aussi l'importance des populations anciennes installées à Tlemcen et dans ses merveilleux environs.

# FIN DE L'OCCUPATION ROMAINE

## Conquête de l'Afrique du nord par les Vandales
## Première invasion arabe

La fin du V^e^ siècle et le milieu du VI^e^ virent la décadence et l'agonie de la domination romaine en Afrique, l'invasion des Vandales et la chute des Grecs byzantins, qui régnaient à Constantinople.

« Il a fallu, dit G. Boissière, cette crise de l'ancien monde, qui s'appelle l'invasion des Barbares et dans laquelle a disparu l'empire romain, pour engloutir une première fois l'Afrique, que Rome avait faite à son image ; il a fallu, après ce premier naufrage, après la renaissance encore assez vivace, qui date de Justinien, le flot destructeur des Arabes pour venir à bout de l'œuvre romaine en Afrique. »

Longtemps les Romains résistèrent à ces attaques impétueuses, mais un jour vint où ils devaient, eux aussi, subir le joug, *l'empire oscilla et tomba.*

« Il est vrai, dit Gaffarel, que toutes les parties de ce vaste domaine n'avaient pas accepté avec le même empressement le patronage de la métropole. Les stations militaires étaient impuissantes à contenir les haines nationales, que les exactions et les abus de pouvoir de certains procurateurs ne manquèrent pas de susciter ; on ne domptait les tribus que par la force et on les transplantait dans des lieux éloignés, mais à la première occasion elles s'armaient de nouveau et revenaient altérés de vengeance en massacrant tout sur leur passage.

« Ainsi s'explique, sans doute, par la perpétuité des antipathies, la facilité avec laquelle s'écroula en Afrique la domination romaine, bien que plusieurs fois séculaire.

« Appelés par un traître, le comte Boniface, et conduits par un barbare de génie, Genséric, les Vandales se précipitent à la curée. Ils s'élancent d'Espagne, envahissent l'Afrique septentrionale qu'ils traversent en la ravageant de fond en comble, et forment à Carthage un redoutable empire qui dura plus d'un siècle (429 à 545.)

« Ces barbares ont acquis une réputation de férocité qui paraît bien méritée ; leur nom est resté comme un stigmate flétrissant pour tous les ennemis des beaux arts et de la civilisation.

« La domination vandale en Afrique ne fût qu'un sanglant épisode qui n'a laissé tant de souvenirs qu'à cause de l'immensité du désastre et de l'imprévu de cette invasion.

« Dans leur haine aveugle pour les Romains, ils prirent plaisir à saccager tout ce qui rappelait la grandeur et l'autorité impériale. » (1)

Bientôt l'Afrique septentrionale ne leur suffit plus, ils rappellent en toute hâte les troupes qui tenaient garnison dans les Gaules, prennent un jour la mer sur une flotte considérable, s'abattent sur le Latium et s'emparent de Rome elle-même, qu'ils livrent à un affreux pillage. Cela fait, ils reviennent en Afrique, où ils s'établissent et se maintiennent jusqu'au jour où ils en sont chassés par Bélisaire, ce valeureux général à qui, dit-on, l'empereur Justinien fit plus tard crever les yeux. (2)

C'est alors que les Grecs byzantins, maîtres de Constantinople, s'emparent de la Numidie et de l'ancienne province proconsulaire d'Afrique, Bélizaire place à Carthage un *exarque* réunissant les pouvoirs civils et militaires et s'élance dans le cœur du pays.

Mais cette domination est de courte durée, car les indigènes enhardis depuis la chute des romains, luttent avec une énergie

---

(1) Gaffarel. — *L'Algérie.*

(2) Bélizaire, célèbre général de Justinien, empereur de Constantinople, né en Thrace, mort en 565, prit Naples, Rome et Carthage aux Vandales. On a dit à tort qu'il eut les yeux crevés et fut réduit à mendier (Ch. de Bussy. — *Dictionnaire universel d'histoire.*)

désespérée pour reconquérir leur indépendance. Une guerre acharnée s'engage et toute l'Afrique du nord est bientôt le théâtre de la plus formidable des insurrections. Le vide se fait dans le pays ; vers la fin du règne de Justinien, un voyageur marchait des jours entiers sans rencontrer un habitant. Les guerres sanglantes, le climat torride, les luttes intestines avaient accompli leur œuvre de dévastation. La rapacité du fisc byzantin acheva la ruine de la contrée. Les généraux ou exarques successeurs de Bélizaire avaient considéré le pays comme une proie et ne songeaient qu'à s'enrichir, c'est pourquoi les indigènes redoublèrent d'audace et les traquèrent de toutes parts.

En 568, Théodore, préfet d'Afrique, est tué par les Maures.

En 569, Théocliste, chef de la milice africaine, est tué par les Maures.

En 570, Amabilis, grand maître des milices d'Afrique, est tué par les Maures.

Tel est le résumé de ces tristes annales, donné par un chroniqueur du temps.

Aussi, moins d'un siècle après la destruction des Vandales, les Maures font cause commune avec les nouveaux envahisseurs et se fondent avec les Arabes venus d'Orient et chez lesquels ils trouvent identité d'origine, de langue, de mœurs et de manières.

Après la chute de l'empire des Vandales et jusqu'à l'invasion arabe, Tlemcen, après plusieurs tentatives d'indépendance, restait éloignée du théâtre de ces luttes. Elle dut se résigner à reconnaître l'autorité des califes de Fez, ou des émirs du Maghreb, qui gouvernaient en leur nom, puisque Cesarée (Cherchel) fut la seule place de la Maurétanie Césarienne dont Bélisaire put s'emparer, après avoir pris Carthage.

Cependant l'islamisme avait fait de grands progrès en Arabie, sous le souffle puissant de *Mahomet*, qui s'était appliqué à développer le génie militaire des Arabes en leur inspirant l'esprit de prosélytisme. « La persuation intime que Dieu avait donné aux fidèles le monde en partage, doublait leurs forces : une sorte d'exaltation religieuse s'était emparée de toutes leurs âmes ; avec ces mots : — *Le paradis est devant vous, l'enfer est derrière* — les chefs entraînaient leurs soldats au milieu d'une mêlée furieuse. Ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action,

renversaient les plus grands obstacles. Les généraux payaient de leur personne et, presque toujours vainqueurs dans ces luttes homériques, ils étaient les premiers dans le chemin de l'honneur. » (1)

Sous la conduite de chefs intrépides, le Coran d'une main, le yatagan de l'autre, ils conquirent l'Egypte, la Syrie, la Numidie et, au sud de Carthage, ils fondèrent Kairouan. Ces évènements se passèrent sous le règne du Calife Omar ben-el-Kétab, cousin de Mahomet, en l'an 23 de l'hégire.

Voulant ensuite subjuguer l'Afrique entière, on donna un chef aux provinces maurétaniennes.

Sidi Okba ben Nafé, auquel échut cette mission, était un homme d'une bravoure à toute épreuve, doué de générosité, de désintéressement et de grandeur d'âme. A ces qualités s'ajoutait une foi inébranlable.

En 646, l'exarque, ou patrice, Grégoire, Gouverneur de l'Afrique, s'appuyant sur les indigènes, avait brisé les faibles liens qui l'attachaient encore à l'Empire byzantin et s'était proclamé indépendant.

Sidi Okba à la tête de cinquante mille arabes, s'élance alors dans le pays qu'on appelait : *Maghreb* (occident) et le ravage de l'est à l'ouest.

La patrice Grégoire vaincu est tué près de Yacouba ; son armée est mise en fuite et Sidi Okba, traversant alors l'Afrique septentrionale, ravage tout le pays sur son passage. Trois centres de résistance assez sérieux arrêtent à peine cette avalanche humaine. Lambèse, dont les ruines glorieuses servent de dernier bastion à ce pays que, debout et fière, elle a si longtemps protégé ; au-delà, Tihert (Tiaret) ; enfin dans le *lointain perfide*, la vieille capitale de la province Tingitane. (Tanger). (2)

Sidi Okba, dans un élan de son orgueilleux triomphe pousse son cheval dans les flots de l'Atlantique et s'écrie avec un enthou-

---

(1) Sédillot. — *Histoire des Arabes.*

(2) D'après la légende de Bab-er-Rouah, qui va suivre, Sidi Okba aurait également porté le siège devant Tlemcen qui se serait soumise peu après à son lieutenant Sid Abdallah ben D'jaffar (J. C.)

siasme chevaleresque : « *Dieu de Mahomet, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom, jusques aux confins de l'univers et anéantir ceux qui ne croient pas en toi.* »

L'invasion des arabes amena une dépopulation considérable ; à leur arrivée en Maurétanie, fait observer Ibn Khaldoun, les Romains habitaient les villes, isolés au milieu de la dissolution générale, et les Berbères, les montagnes.

C'est au cours de cette invasion de l'Afrique septentrionale par Sidi Okba, que les villes de Tihert (Tiaret) et d'Archgoul (Raschgoun), près de Tlemcen, furent détruites et ruinées de fond en comble.

Tlemcen recueillit dans ses murs les malheureuses populations de ces deux villes saccagées, et sa population s'accrut ainsi de leurs débris.

« Les habitants du pays étaient étonnés de tant d'audace. Sidi Okba leur paraissait un être supérieur ; ils admiraient sans la connaître, dit Sédillot, cette religion nouvelle qui faisait entreprendre de si grandes choses. »

Les indigènes acceptèrent ainsi la domination arabe, parce qu'ils se crurent délivrés des exactions byzantines qui épuisaient le pays.

Le premier guerrier arabe qui s'empara de Tlemcen, fut, d'après El Kairouani, le lieutenant d'Okba ben Nafé, Sidi Abdallah ben Djâffar, dit El Mohadger, qui la prit d'assaut après un long siècle, en l'an 42 de l'hégire.

---

## Agadir et Tagrart forment Tlemcen

---

Après cet exposé revenons à Pomaria abandonnée par les Romains et occupé peu après par les arabes conquérants de l'Afrique septentrionale.

Comme les premiers, ceux-ci s'adjoignirent des troupes auxiliaires, prélevées sur les contingents du pays.

Les conquérants musulmans ne tardèrent pas à absorber l'élément berbère ou autochtone, auquel ils firent adopter leur religion. Les montagnards du Maghreb se convertirent aisément à l'islamisme, dont les pratiques religieuses avaient tant d'analogie avec leurs mœurs, leur caractère, leurs idées d'indépendance et de liberté.

Sur les ruines du poste romain de *Pomaria*, les kalifes du Maghreb bâtirent une nouvelle citadelle, qui reçut le nom *d'Agadir*, c'est-à-dire : *murailles remparées, forteresse.*

La nouvelle conquête de l'Afrique du nord, fut divisée en trois provinces : 1° L'Ifrikïa comprenant la Tunisie et une partie de l'Algérie actuelle, jusqu'à Bougie. Elle avait pour capitale politique Carthage, et pour métropole religieuse Kairouan.

2° Le Maghreb central, capitale Tlemcen, correspondant à la Maurétanie césarienne et allant de Bougie jusqu'à la Moulouïa.

3° Le Maghreb-el-Aksa (c'est-à-dire l'occidental) qui correspondait à la Maurétanie Tingitane ou Maroc actuel.

Agadir, berceau de Tlemcen, fut mainte fois prise et reprise suivant les fluctuations de sa fortune et le sort des armes.

En 174 de l'hégire (790 de J. C. Idris ben Abdallah dissident de la Mecque, poursuivi par la vengeance du Kalife El Hadji, se refugia en Maghreb et y fonda, à Agadir, un état indépendant. Ce fut le fondateur de la dynastie Idrisside.

Reconnaissant tout le parti stratégique qu'il pourrait tirer d'une situation si avantageuse au point de vue défensif, il releva les remparts de cette place et y jeta les fondements d'une grande cité.

L'ancien poste romain de Pomaria, grandissant à vue d'œil et toujours sous le même nom d'Agadir, devenait une place de guerre de premier ordre. Au milieu de cette enceinte de murailles que l'on voit encore aujourd'hui, en partie, à l'est de Tlemcen, Idris fit construire une Mosquée attenante au minaret d'Agadir, dont il a déjà été parlé précédemment.

Dans la Mosquée se trouvait une chaire portant le nom du sultan Moulay Idris, avec l'inscription suivante : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce *mambar* a été fait par l'ordre de l'iman Idris, fils d'Abdallah, fils de Hassan, fils d'Hocein ; et cela à la date du mois de Safar de 174.

C'est une année avant cette époque, dit Bargès, c'est-à-dire en l'an 173 de l'hégire, (789) qu'il faut faire remonter la fondation de la grande Mosquée d'Agadir, car ce fut cette année-là, même, que l'autorité de l'iman Idris fut reconnue à Tlemcen et que pour récompenser la prompte soumission de ses habitants, il leur fit construire cette mosquée.

D'après les expressions de l'historien arabe qui dit qu'Idris fit ériger la mosquée de cette ville, il est permis de croire qu'elle est la première qui ait été construite à Tlemcen ; elle fut élevée, ainsi que le minaret, avec les débris de monuments rômains et probablement sur l'emplacement jadis occupé par les thermes, le *Balneum Castrorum* de Jovino, signalés ci-dessus.

Cette mosquée d'Agadir avait été fortement endommagée durant les guerres qui suivirent l'élévation d'Idris au trône du Maghreb ; elle fut restaurée, 25 ans après sa fondation, par le second roi des Idrissides.

Azéma de Mongravier dans son excursion archéologique raconte sa visite d'Agadir · Les vestiges d'Agadir que j'ai sous les yeux (vers 1850) proviennent de monuments romains que l'invasion arabe trouva debout, à la fin du séptième siècle. Les antiquaires peuvent y enrichir leur collection d'inscriptions presque toutes inédites, car on en retrouve tous les jours de nouvelles et la mine en paraît inépuisable.

Les turcs en faisaient commerce ; ils les revendaient aux juifs qui, les trouvant toutes préparées pour servir de pierres sépulcrales les rendaient à leur destination première et en ornaient leurs tombeaux.

L'abbé Bargès découvrit parmi les décombres d'Agadir l'inscription suivante :

D. M. S.
AVREL. IVLIA
VIXIT AN. XII CVI
MATER FECIT
////ERNAL. AN.
PRO. CCCCXX

*Diis Manibus sacrum Aurelia Julia vixit annis duodecim cui mater fecit domum æternalem anno provinciæ. (420)*

Aux dieux mânes ; Aurelia Julia a vécu pendant douze ans, sa mère lui a fait élever cette demeure éternelle, l'an de la province 420 (459 de J. C.).

Les remparts qui entouraient Agadir sont encore debout, excepté du côté Sud et Sud-Ouest, où ils sont en grande partie tombées en ruines. On verra plus loin la découverte faite récemment de la base des remparts romains, qui formaient le côté Nord-Ouest d'Agadir, et sur lesquels, les arabes ont, depuis, superposé des murailles en pisé, qui limitent un chemin et la propriété Zerga, près de la villa Barat.

On doit regarder, dit Ibn Kaldoun, comme indigne de foi, ce que racontent quelques habitants de Tlemcen, hommes du vulgaire, qui disent : « Notre ville est d'une haute antiquité ; car on voit encore dans le quartier d'Agadir la muraille dont il est question dans le chapitre du Koran qui renferme l'histoire d'El Khidr et de Moïse. »

Il est certain que quelques auteurs arabes veulent que Tlemcen soit une des plus anciennes cités du monde, et voici le passage du Koran auquel ils font allusion : « Ils se mirent tous les deux en route et il marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux portes d'une ville (?) Là, ils demandèrent à manger aux habitants, mais ceux-ci leur refusèrent l'hospitalité. Les deux voyageurs trouvèrent un mur : l'inconnu le releva. » (Koran Surate XVIII, 76) — Et plus loin ; « Or le mur était l'héritage de deux garçons orphelins de cette cité, et sous ce mur était caché un trésor qui leur appartenait. Leur père était un homme de bien. Ton seigneur a voulu qu'ils atteignissent l'âge de puberté pour leur rendre le trésor. » (Koran, Sarate XVIII, 81.)

Les deux voyageurs dont il s'agit, ne serait autres que Moïse et le prophète El Khidr, qui, d'après les traductions orientales allèrent ensemble dans l'occident.

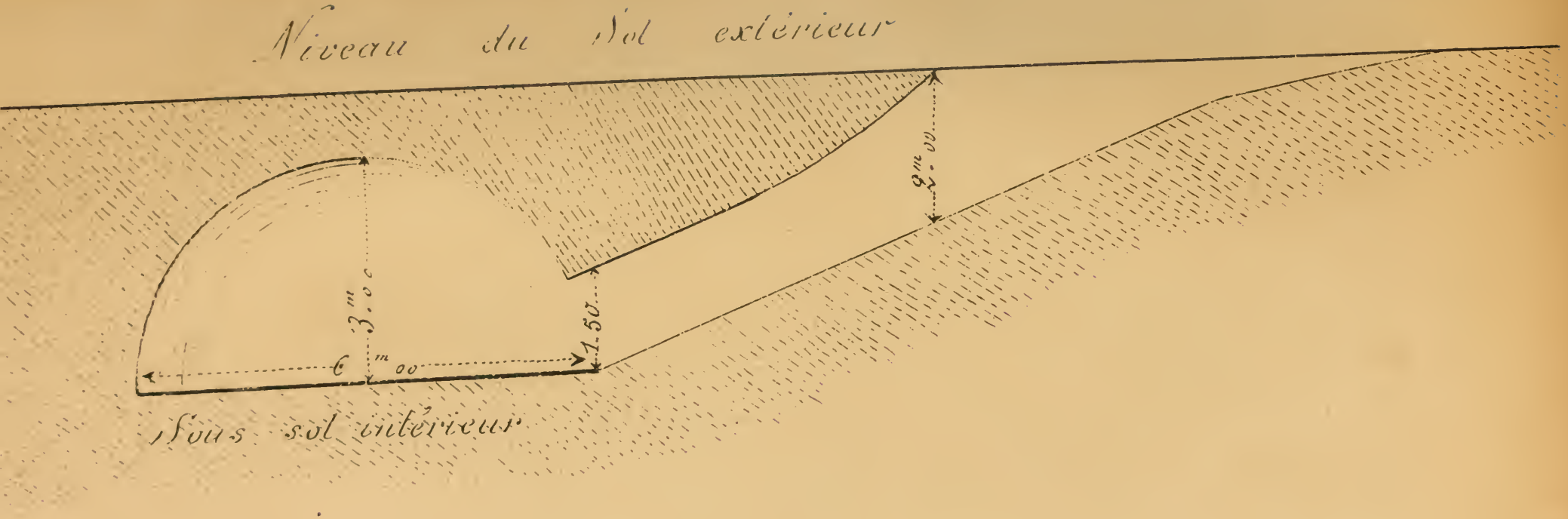
« Quoi qu'il en soit, dit Bargès, si nous en croyons certains traditionnaires, la ville dont il est question dans les passages du Koran précités, n'est autre que Tlemcen, et son origine remonterait par conséquent au-delà de l'époque de Moïse et d'El Khidr, c'est-à-dire environ quinze cents ans avant l'ère vulgaire. Si nous ne savions le cas qu'il faut faire, en général des calculs et

des dates apportés par les ignorants et trop crédules auteurs ou inventeurs des *hadiths* et des traditions musulmanes, ce serait le cas de dire ici que l'origine de Tlemcen, comme celle de bien d'autres villes, se perd dans la nuit des temps.

« Ce que l'on peut conjecturer de plus raisonnable touchant l'antiquité de Tlemcen, c'est qu'elle ne doit pas aller beaucoup au-delà du règne des Antonins. Auparavant, c'est-à-dire avant de devenir colonie romaine, Tlemcen était peut-être la résidence de quelque chef indigène ou un centre de population appartenant aux *Maghraouas* des géographes grecs, ou aux Macurebi de Pline, de la branche de Zenata et connus des anciens sous le nom de Masséssyliens. Diodore de Sicile nous apprend que les chefs africains n'avaient pas de ville sous leur obéissance, mais seulement des tours où ils renfermaient leurs richesses. Les indigènes aimaient à se grouper autour de ces tours et ils vivaient là dans des cabanes ou dans des grottes. Le château *d'El-Kalâah*, qui s'élève sur le flanc de la montagne *Sakarataïn*, à une demi lieue au sud de Tlemcen, a été probablement construit avec les débris et sur l'emplacement d'un de ces antiques édifices ; les nombreuses cavernes que l'on voit encore dans le voisinage du château, ont dû servir de demeures aux premiers habitants de la localité, car plusieurs tribus Kabyles du voisinage (notamment des gens des Béni-Ournid) habitent encore les grottes, qui furent le séjour de leurs ancêtres, Dans ces temps reculés, Tlemcen était donc une bourgade *Troglodyte*. (1) »

Cette opinion est des plus vraisemblables, car en 1885, M. le Préfet Dunaigre ayant amené à Tlemcen mon éminent initiateur et maître Monsieur Julien Poinssot, nous visitâmes avec ce dernier, ce quartier d'El Kalaâ, qui selon moi mériterait plutôt qu'Agadir d'être qualifié de *premier berceau de Tlemcen*. En dehors des nombreuses grottes taillées dans les profondeurs de la montagne et rangées comme par quartiers, je montrai à Monsieur Poinssot d'autres grottes d'un genre spécial qui existent encore sur le plateau au-dessus des moulins Garcin et Brémond et qui affectent une forme tout à fait spéciale : Au lieu d'être

(1) Bargès. O. C. P. 171.




Sépulture Lybienne ou Phénicienne
d'El Kalâa (Tlemcen)

---

Echelle de 0m. 01 p. mètre

creusées dans les parois de la montagne, elles sont creusées en pleine terre et à environ deux mètres au-dessous du sol. On y pénètre par un petit trou au moyen duquel on y accède à l'aide d'une rampe ou plan incliné au bout de laquelle s'ouvre la grotte. Celle-ci est de forme entièrement hémisphérique à fond plat et évidée en calotte régulière et demi sphérique.

Nous nous perdions en conjectures et M. Poinssot émettait l'avis que ce genre spécial de grottes souterraines ne devaient être autre chose que des sépultures Libyennes ou Phéniciennes.

L'opinion de l'abbé Bargès nous ramène vraisemblablement à la réalité de leur origine et il est fort probable que les anciens Troglodytes habitant les grottes supérieures choisissaient pour inhumer leurs morts des lieux souterrains mis ainsi à l'abri des souillures et de la férocité des animaux sauvages.

Cependant au dire des traditions musulmanes, si le prophète El Khidr et Moïse son disciple, s'arrêtent à Tlemcen au cours de leurs pérégrinations en Occident, ils ne furent pas les seuls personnages illustres par qui cette ville se vante d'avoir été visitée; selon les mêmes traditions, le grand *Salomon,* fils de David voyagea également dans le nord de l'Afrique et vint séjourner un an à Tlemcen. (1) Dix sept cents ans après le roi d'Israël, cette cité eut l'honneur de donner l'hospitalité à *El Menizez l'Africain*, l'un des compagnons de Mahomet, le prophète des arabes, lequel n'y fit que passer. Postérieurement à l'année 174 de l'hégire (780 de J. C.) elle donna asile à Soliman ben Abdallah le frère d'Idris qui fixa son séjour à Tlemcen et y laissa une nombreuse postérité. (2) « Ces avantages qui aux yeux d'un vrai croyant placent Tlemcen au-dessus de toutes les autres villes d'Afrique seraient sans contredit, parfaits sans l'existence d'un fait qui fait tache dans la gloire de notre cité. Je veux parler de ces sorciers abominables qui, dans leurs objurgations, invoquaient le *Pharaon submergé*, et qui se sont perpétués longtemps à Tlemcen, en souillant cette ville de leur présence et en y opérant leurs horribles maléfices. » (3)

---

(1) Yahia ibn Khaldoun. — *Histoire des Abd-el-Ouadites.*
(2) Abou Mohamed es-Saleh de Grenade.
(3) Yahia ibn Khaldoun, O. C.

El Kairouani nous apprend que le premier guerrier arabe qui s'empara de Tlemcen fut El Mohadjer, lieutenant de Sidi Okba ben Nafé (42 H.) Elle resta placée sous la domination des Khalifes d'Orient jusqu'au règne du célèbre Haroun-el-Rachid, 173 H. 789 J. C.) époque où elle tomba au pouvoir du fondateur de la dynastie des Idrissides.

En 393 de l'hégire (1008 de J.-C.), après la mort de l'Emir Ziri ben Athia, son fils, El Moëzz, devenu souverain de Maghreb, enleva aux *Senhadja* la ville et la province de Tlemcen, alors au pouvoir du prince Bologguîn ; il en confia le gouvernement à son parent Yala, qui s'établit dans cette ville, la servit fidèlement et transmit à ses enfants l'administration de Tlemcen et de tous les pays environnants.

Avant cette époque, la ville à laquelle on donna plus tard le nom de Tlemcen ne s'étendait pas au-delà de l'enceinte du quartier d'Agadir, telle que notre plan la reproduit ; c'est pour cela que les auteurs qui ont écrit, postérieurement à cette époque, la nomment l'*ancienne cité*.

C'est donc à Agadir, et non à la ville actuelle de Tlemcen, qu'il faut appliquer tous les évènements qui se sont passés à Tlemcen dans les temps antérieurs à cette date.

Les successeurs du prince qui avait enlevé le pays des Senhadja à la famille Bologguîn eurent à subir tant de revers dans leurs guerres contre les descendants de Ziri ben Athia qu'ils conclurent plusieurs trêves avec les fils de Yala, et leur permirent ainsi de consolider leur autorité sur Tlemcen.

Vers 440 de l'hégire (1038 de J.-C ) la ville obéissait à un descendant de Yala, nommé *El Bakhti*, lequel, d'après Ibn Khaldoun, eut pour vizir et général en chef un Idrisside appelé Abou-Sâda ben Khalifa.

Ce brillant officier sortait assez souvent de Tlemcen pour combattre les Zoghba, ses ennemis, dont le territoire, qui avait pour capitale Calâa (entre l'Hil-hil et Mascara), s'étendait à l'orient de son royaume ; au cours de ces campagnes il rassembla sous son drapeau les Magrhaoua, les Beni-Ifren ou Idrissides, les Beni-Iloumi, les Beni-Abd-el-Ouad, les Toudjin, les Beni-Mérin et toutes les autres tribus zénatiennes du Maghreb central, qui reconnaissaient l'autorité des Beni Yala.

C'est dans un de ces conflits, survenu avant l'année 450, que le général Abou-Sâda perdit la vie.

Après la mort d'El-Bakhti et l'avènement de son fils El-Abbas, un grand évènement se produisit dans le Maghreb. Les Almoravides s'emparèrent du royaume de Fez et leur chef, Youssef ben Tachefin, expédia aussitôt une armée lemtoumienne contre Tlemcen, dans l'espoir de se rendre maître de ce beau pays, objet de la convoitise de tous les compétiteurs au trône du Maghreb.

Après avoir fondé la ville de Maroc (472, Marrakesch) Mezdali, parent et lieutenant du Sultan, investit la citadelle d'Agadir. Le cheikh Mezdali avait l'ordre de combattre les Maghraoua établis dans cette ville, et les derniers restes de la famille de Ziri ben Athia qui s'y étaient réfugiés. Il soumit le Maghreb central, dispersa les bandes que Moalla, fils d'El-Abbas, fils de Bakhti, conduisait à sa rencontre et commença l'investissement régulier de la place.

L'année suivante (473 H) correspondant à 1080-1081 de notre ère, Youssef ben Tachefin en personne se rendit, avec de grands renforts, sous les murs d'Agadir, qui résistait encore.

A la suite d'un formidable assaut, les Maghraoua, défenseurs de la place, furent entièrement exterminés et El-Abbas, fils de Bakhti, leur seigneur et chef, fut mis à mort avec tous les autres membres de la famille Yala.

Après ces évènements, Youssef ben Tachefin installa dans Agadir une garnison almoravide, sous les ordres de Mohammed Tinamer, et s'empara de tout le pays environnant.

Le campement de ses troupes avait été établi au sud-ouest d'Agadir, sur un plateau au pied des montagnes. Voulant faire de ce lieu, riche en eaux, en jardins et vergers, et en fruits de toute sorte, un des boulevards de son empire et un lieu de stationnement et d'approvisionnements pour ses troupes qui tenaient toujours la campagne, il fonda une nouvelle ville, sur l'emplacement même de son camp et fit construire tout autour une ceinture de remparts.

On peut encore en voir les vestiges tout le long du ravin d'El-Kalâa, qui lui servait de limite du côté est, sous la pépinière actuelle et aux abords du cimetière. Ces remparts s'étendaient au sud, sous les crêtes de Lalla-Setti, où l'on voit encore des restes de tours et des fragments de remparts.

Du côté ouest, ils allaient bien au-delà des murailles actuelles et au nord entre l'ancienne porte Bab-el-Kermadir, qui est un croisement des routes d'Hennaya et de Négrier ; jusqu'au-dessus du village arabe de Sidi-Hallouy ; les fortifications suivaient sensiblement les crêtes sur lesquelles sont établis à pic les remparts actuels, en englobant au nord-est le village arabe de Sidi-Lhassen, qui en faisait partie.

Cette place nouvelle, formidablement remparée, reçut le nom de *Tagrart*, lequel en langue berbère du pays, signifiait station ou camp retranché.

L'emplacement de cette cité correspond sensiblement à la ville actuelle de Tlemcen, beaucoup plus petite que l'ancienne, qui contenait, sous le règne des Beni-Zeyan, au dire des historiens les plus dignes de foi, vingt-cinq mille familles, chiffre qui suppose 125 à 150.000 habitants.

C'est l'existence antérieure de ces deux places qui fait dire à l'abbé Bargès que « Tlemcen se composait autrefois de deux villes, séparées l'une de l'autre par *l'espace d'un jet de pierre*, et dont chacune était entourée d'une enceinte de murs. La plus ancienne était appelée *Agadir* et la seconde, qui est la moderne, Tlemcen, portait le nom de *Tagrart*. »

Plus tard, en 539 de l'hégire, lorsque les Almoravides eurent fondé cette dernière cité, qui était plutôt une place d'armes qu'une ville marchande, ils en furent délogés à leur tour par la dynastie naissante des Almohades ou unitaires, qui venaient de conquérir tout le Maghreb. A la voix du *mehdi* Ibn Toumert et de son disciple Abd-el-Moumen ben Ali, originaire du Tadjera (la grande montagne carrée des Traras) tout le pays tomba petit à petit au pouvoir de ces nouveaux maîtres.

Après être resté deux ans à Kernatha (Maroc) en face de l'Emir Tachefin, combattant le jour et se reposant la nuit, Abd-el-Moumen porta son camp vers le Djebel Ghomara (1), chaîne de montagnes qui fait partie du Riff marocain et s'étend depuis Tétouan jusqu'à Badis. Tachefin l'ayant suivi, il s'arrêta sur les bords de l'Oued-Thaly, près de l'Aïn-el-Kadyin (la source antique),

(1) Aujourd'hui : Peñon de Velez de la Gomera.

où il demeura deux mois durant lesquels ses soldats, pour remédier aux rigueurs de l'hiver, durent brûler les charpentes et les bois des maisons, jusqu'à leurs tentes mêmes

Abd-el-Moumen se mit alors en route pour aller attaquer Tagrart et Agadir, mais Tachefin ayant marché sans s'arrêter, il le devança et se fortifia dans ces deux citadelles.

Abd-el-Moumen dut se contenter de camper dans la vallée environnante et de harceler l'ennemi jusqu'au moment où il se décida à porter ses armes vers Waran (Oran), en laissant une partie de sa troupe continuer le siège de Tagrart.

Tachefin, de son côté, ayant confié la défense de cette place à une troupe de ses Almoravides, se mit en marche à la poursuite de son compétiteur et, c'est là qu'il tomba, une nuit, du sommet d'un escarpement et qu'il mourut de cet accident. On trouva le lendemain son cadavre au pied des rochers. Cet endroit doit se trouver aux abords de Sainte-Clotilde, entre Mers-el-Kébir et Oran.

Abd-el-Moumen, désormais maître du Maghreb, occupa Oran en 539. L'année suivante, revenant vers l'ouest, il fit son entrée à Tagrart, prise définitivement d'assaut par ses Almohades.

C'est alors que les troupes almoravides chargées de défendre cette place évacuèrent Tagrart et se réfugièrent derrière les remparts d'Agadir où, à l'abri de ces formidables défenses, elles purent se soutenir encore pendant quatre années, jusqu'en 554, époque à laquelle les Almohades les en chassèrent définitivement. Abd-el-Moumen fit passer au fil de l'épée toute la population de Tagrart, qui fut livrée au pillage et à la férocité des soldats, parce que, dit Ibn Kaldoun, les habitants étaient Almoravides.

Agadir seulement éprouva la clémence du vainqueur. Le nouveau sultan séjourna pendant sept mois dans sa nouvelle conquête ; il en fit relever et réparer les remparts et y installa, comme gouverneur, le cheikh Soleiman ben Mohammed ben Ouanoudin.

C'est à cette époque, 540 de l'hégire (1145 de J.-C.) qu'Abd-el-Moumen eut l'idée de réunir ensemble, dans une même enceinte fortifiée, Agadir et Tagrart. Il fit construire, en même temps, pour consacrer sa conquête, la grande mosquée (Djemaâ-el-Kébir), qui existe toujours sur le côté nord de la place de la Mairie. Les vestiges de ces puissantes et hautes murailles subsistent encore

de-ci, de-là, jalonnant l'antique citadelle berbère, qui fut plus tard la capitale de l'empire des Beni-Zeiyan.

La nouvelle cité, ainsi réédifiée, reçut le nom de *Tenin-cin* ou de *Telem-cen*, mot berbère qui signifie — je réunis les deux. — On peut donc dire que la vraie fondation de Tlemcen remonte à l'an 540 de l'hégire.

Yahia-Ibn-Kaldoun, frère de l'historien des berbères, dit que Tenin-cin ou Telem-cen était une dénomination signifiant la réunion de deux choses, probablement : le désert et le Tell. Cette explication rappelée dans l'histoire des Berbères, par son traducteur, le baron de Slane, est assez plausible, mais, ajoute ce dernier, il ne faut pas oublier que les Arabes étaient tout aussi habiles que les Grecs, quand il s'agissait d'inventer la dérivation d'un nom propre, appartenant à une langue étrangère.

C'est ainsi que fut fondée cette ville de Tlemcen dont l'histoire a eu à enregistrer tant de sièges mémorables, et dont les hautes murailles et les monuments anciens, derniers restes de son ancienne opulence, font encore, de nos jours, l'admiration de tous les archéologues et de tous les orientalistes.

Ce site délicieux, cette ville aux hardis remparts, aux blanches maisons, aux élégants minarets, noyée dans les flots de verdure d'un bois incomparable et arrosée par des eaux vives et limpides, ce séjour enchanteur, au ciel pur, au climat tempéré, élevé dans les airs et comme planant sur le littoral méditerranéen, a séduit tous les poètes qui l'ont visité.

C'est Tlemcen qui a arraché à Abou-Rehak Ibrahïm ben Khefadja, poète arabe de Cordoue, cette exclamation :

« *Le paradis de l'éternité, ô Tlemcéniens, ne se trouve que dans votre patrie et, s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais point d'autre.* »

## Bab-Er-Rouah *(la Porte des Vents)*

Nous ne continuerons pas cette histoire sans dire quelques mots de la porte des vents, *Bab-Er-Rouah*, dont un des piliers et partie de l'arcade subsistent encore sur un chemin allant de Sidi-Lhassen aux tanneries, à côté de l'entrée de la propriété Barat.

Touchant cette ancienne porte, de l'autre côté du chemin, on peut voir un vieux bordj habité par une famille indigène. C'est l'ancienne demeure d'un Calife maure, du Maghreb central qui en avait fait son palais d'été, à une époque que l'on peut placer entre la dislocation et la décadence de l'occupation romaine et la première invasion arabe, c'est-à-dire entre 538 et 646 de notre ère.

A l'ouest de ce vieux château on voit les restes d'un conduit en pisé, qui amenait les eaux dans un moulin situé en contrebas et dont M. Barat a fait sa maison de campagne. Dans la plus basse pièce de cette sorte de donjon carré, dont les murs ont près de deux mètres d'épaisseur, on a retrouvé une vieille turbine cerclée en fer, mais dont les augets sont en poterie.

D'autres tours, disposées aux abords, défendaient les approches du château de Bab-er-Rouah et de ses dépendances.

Or, un manuscrit arabe, datant de cette époque, est parvenu jusqu'à nous ; nous devons sa traduction à M. Darmon, interprète traducteur à Tlemcen, le frère d'Amran Darmon, digne et fidèle

compagnon d'armes du colonel Durrieu et des généraux Bouscaren, Daumas et Bedeau, qui l'honoraient de leur affectueuse estime (1).

---

## Légende

Le titre du manuscrit arabe mentionne l'histoire d'El Djidar de Tlemcen, et des faits s'y rapportant, ainsi que de l'auteur de l'édification du palais dit : Bab-er-Rouah, avec l'explication du motif qui lui fit donner ce nom. Le texte ajoute : « Les faits dont il s'agit sont expliqués ci-dessous, d'une manière complète :

« En l'année grégorienne 645, l'histoire rapporte qu'un Calife de race Numide, nommé *Dilak*, connu dans le Maghreb par sa puissance, sa force, son courage et ses immenses richesses, régnait sur Tlemcen.

Dilak avait une fille nommée *Choumissa* (fille du Soleil, ou l'ensoleillée) à laquelle il avait voué la plus tendre affection. Son amour pour elle lui inspira la pensée de lui choisir pour résidence

---

(1) Darmon Amran, interprète militaire de 1re classe, chevalier de la Légion d'honneur (22 décembre 1852), né à Oran en 1816, sous la domination turque, salua avec enthousiasme l'apparition du drapeau français en Afrique et se dévoua corps et âme à notre cause. Entré au service en 1834, il prit part à toutes les campagnes de la province, fut adjoint au capitaine Daumas, alors consul à Tagdempt, auprès d'Abd-el-Kader. Enfermé au Méchouar de Tlemcen, avec le général Cavaignac, en 1836, il accompagna le général Bouscaren à l'assaut de Laghouat et quand ce brave tomba au milieu d'une grêle de balles, ce fut Amran Darmon, qui l'enleva de la mêlée et qui le transporta à l'ambulance, où le général ne tarda pas à expirer.

Il fit, en 1845 et 1846, les campagnes des Traras, avec Cavaignac, Bedeau et Lamoricière : Amran Darmon, après une carrière brillante et des mieux remplies, mourut à Mascara en 1878.

Son frère, Mardochée Darmon, remplit depuis 40 ans, les fonctions d'interprète traducteur assermenté à Tlemcen.

Digne frère d'Amran, Mardochée jouit de l'estime générale ; les électeurs l'ont envoyé siéger au Conseil municipal à la suite des élections générales du 6 mai 1888 (Panthéon de la Légion d'honneur).

une contrée abondante en cours d'eau, un site ombragé de grands arbres, possédant des oiseaux, des fleurs et des fruits, et jouissant d'un climat tempéré, susceptible de réconforter sa santé chancelante.

Il cherchait dans les environs de la ville de Tlemcen un lieu privilégié, réunissant toutes ces conditions, sans trouver de site à sa convenance, lorsqu'un jour, ses docteurs et ses ingénieurs (mohaudès), signalèrent à son attention l'endroit connu sous le nom de Bab-er-Rouah, ou Porte des Vents.

L'emir Dilak l'examina avec la plus grande attention, et l'ayant trouvé convenablement situé, il y fit édifier un superbe palais, surpassant en beauté et en magnificence tous ceux qu'il avait été donné de contempler jusqu'alors.

Il établit des canaux autour de l'édifice construit avec beaucoup d'art ; cela fait, il y installa sa fille, avec ses dames de compagnie et ses pages. Il y avait en outre un grand nombre de serviteurs des deux sexes de la maison de l'Emir, tous mis à la disposition de sa fille Choumissa.

Ce palais avait été nommé Bab-er-Rouah, littéralement, porte des vents, parce que la brise fraiche, venant de la mer, s'y faisait constamment sentir, tant en hiver qu'en automne, aussi bien en été qu'au printemps.

Il existe d'ailleurs encore aujourd'hui.

L'Émir Dilak possédait dans son château trois cents tambourins en cuivre rouge et mille étendards aux couleurs variées et éclatantes.

Au printemps, il sortait du palais avec sa fille afin d'admirer la diversité des fleurs ; lorsqu'une espèce lui plaisait il en faisait cueillir une certaine quantité qu'il prenait à la main et qu'il emportait dans son palais. Là, il mandait auprès de lui ses tisserands en soie et en or et leur disait : « Je désire que vous me confectionniez un vêtement aux nuances des fleurs que je tiens à la main.

L'auteur du récit raconte que les tisserands retournaient à leurs métiers et se mettaient en devoir de fabriquer les étoffes demandées par leur souverain ; celui d'entre-eux qui mettait quelque négligence à l'exécution des ordres de l'Émir encourait la peine de la décapitation.

L'opulence de Dilak était telle qu'au renouvellement du printemps les tisserands étaient occupés à confectionner pour l'Emir des étoffes de la nuance de chaque espèce de fleurs.

Au bout d'un certain temps, le souverain ordonna le creusement, à proximité de la ville, d'un bassin portant aujourd'hui le nom de Sahridj-ben-Bedda (actuellement le grand bassin), long de 220 mètres du nord au sud, large de 150 mètres de l'est à l'ouest et profond de 3 mètres, dans lequel étaient amenés de nombreux cours d'eau descendant de la montagne.

Lorsque le bassin était plein, un héraut d'armes publiait à haute voix l'avis suivant :

« Quiconque sera aperçu demain matin, hors de chez lui, aura la tête tranchée. »

Le roi Dilak faisait alors sortir du palais ses femmes, ses servantes et sa fille qui était aussi belle que le soleil dans toute son éclatante splendeur. Elles se dirigeaient vers le Sahridj (bassin) où elles se baignaient dans des felouques, comme si c'eût été dans la mer, et prenaient leurs joyeux ébats en toute liberté et sans craindre les indiscrets. (1)

L'Emir Dilak, souverain de cette partie du Maghreb central depuis la chute des Romains, jouissait depuis longtemps de cette brillante situation, menant une existence douce, heureuse et tranquille, mais le moment où il devait en être arraché, par l'invasion des Arabes était proche.

En effet, ces derniers ayant fait la conquête de l'Afrique en l'année chrétienne 646 et s'étant ensuite emparés du Maghreb, Sid Abdallah ben Djâffar, dit El-Mohadjir, général de l'armée arabe, ne tarda pas à s'avancer à la tête de dix mille hommes.

Avec lui se trouvait le commandant en chef des troupes musulmanes, Sid Okba ben Nafé. Ils se dirigèrent avec leurs soldats sur la ville de Tlemcen et, dès leur arrivée sous les murs de cette place, ils entrèrent en lutte avec l'émir qui régnait sur le pays.

---

(1) Les historiens arabes attribuent la construction du Sahridj, ou grand bassin de Tlemcen, à Abou Tachefin, roi de Tlemcen, qui a régné de 1318 à 1337 de J.-C. 718 à 737 Hég.)

Le siège dura pendant longtemps grâce à la solidité et à la disposition des murailles qui défendaient la ville et la guerre traînait en longueur.

Une entrevue avait eu lieu entre Sid Abdallah ben Djaffâr, chef des assiégeants et Dilak, qui avait amené sa fille avec lui.

Choumissa ayant été frappée de la beauté, de la grâce et du courage de l'ennemi de son père, le Sid Abdallah, s'en éprit vivement et réussit à vaincre les résistances de son père qui le lui donna pour époux.

C'est ainsi que la ville de Tlemcen tomba des mains du père de Choumissa dans celles des Arabes venus de l'Orient. Puisse Dieu en être satisfait (sic) !

Tel est, continue le narrateur, le récit que fait l'ouvrage arabe ayant pour titre : *La Conquête de l'Afrique*, duquel il a été extrait. Ce livre explique aussi pour quel motif le palais dont il vient d'être parlé avait été nommé Bab-er-Rouah, et désigne le personnage qui le fit édifier.

Tous ces faits sont d'ailleurs parfaitement connus des historiens.

Dieu sait toutefois, mieux que personne, le fond de toutes choses. »

Pour traduction conforme :

DARMON.

Nous n'ajouterons qu'un mot ; les vestiges du palais de Bab-er-Rouah subsistent encore. Avec quelques pans de murs relevés on a reconstitué un bordj servant d'habitation à une famille de cultivateurs indigènes. On peut le voir à 25 ou 30 mètres de la maison de campagne de M. Barat, ancien moulin dépendant du château. Les canaux en pisé allant à l'ancien moulin sont encore à découvert près du chemin, entre le bordj et la maison.

Il subsiste encore une moitié de la porte du palais de Bab-er-Rouah. La moitié de l'arcade en ogive est surmontée d'un pan de muraille d'une quinzaine de mètres de hauteur ayant appartenu sans doute à la tour des veilleurs.

Quant au sahridj, ou grand bassin, il a été utilisé, dit L. Piesse, en 1846 comme bassin d'irrigation, au moyen de vannes et de tuyaux d'écoulement. Il est maintenant à sec, ses eaux s'étant

perdues par des fissures qui n'ont pu être retrouvées. On a renoncé à s'en servir comme réservoir et la garnison l'utilise comme champ d'exercices.

D'après l'abbé Bargès, ce sahridj a pu être destiné à des fêtes naumachiques, puisque la ville de Marakesh (Marok) en possédait un cent ans avant celle de Tlemcen.

Un autre plus triste souvenir s'attache à ce bassin : on sait que le turc Baba-Aroudj, plus connu sous le nom de Barberousse, appelé à leur secours par les derniers princes de la dynastie des Beni-Zeiyan, y noya tous les membres de cette malheureuse famille, au nombre de soixante-dix princes ou princesses et s'empara du pouvoir à Tlemcen en jetant l'épouvante et la terreur parmi ses habitants, en octobre 1516.

---

## Restitution de l'enceinte de Pomaria

---

Le cadre de cette étude ne comporte pas l'histoire complète de Tlemcen, qui est du reste en préparation et paraîtra sous peu. Nous l'arrêterons à ces quelques notes.

Notre but est simplement de reconstituer l'ancienne enceinte du camp romain de Pomaria, par rapport à l'état actuel des lieux, de façon à pouvoir montrer à nos contemporains l'emplacement primitif de ce qui fut le berceau de Tlemcen.

D'après les renseignements qui parviennent jusqu'à nous, sitôt après l'occupation d'Agadir par les arabes, la destruction des travaux romains commença. Les nouveaux conquérants se servirent des pierres de taille qu'ils trouvèrent à leur portée, pour construire leurs palais et leurs mosquées ; c'est ainsi que

Res
de l'enceinte
par rapp
(Vieu
Sidi Hallouï
actuels
Remparts
Chemin de Sidi Lhassen
Sidi Lhassen
Tagrart
Vieux Tlemcen
Chemin
Porte de
l'Abattoir
Allée des
Sud

l'on peut voir, heureusement encore, sur les parements extérieurs du minaret (ou soumah) d'Agadir l'inscription qui nous a révélé le nom de Pomaria.

Mais combien d'autres pierres de taille, portant d'intéressantes inscriptions, n'ont-elles pas été enfouies dans les fondations de cet édifice ou dans la formidable épaisseur de ses murailles.

Il n'y a pas que les Arabes, du reste, qui aient pris à tâche de détruire ce qui restait de souvenirs de l'occupation romaine, — les Vandales sont de toute nationalité — et les Turcs ne se sont pas fait faute de dévaster, eux aussi, ces antiques et vénérables ruines.

Puis, après l'occupation de Tlemcen par les Français, que de propriétaires n'a-t-on pas vus prendre ces ruines en coupe réglée, extraire, transporter et vendre des quantités considérables de pierres de taille romaines, portant ou non des inscriptions, aux constructeurs de bâtiments et édifices publics ou privés ?

Heureusement tout n'est pas détruit et il nous reste encore assez de traces du passé pour reconstituer, aussi exactement que possible, l'ancienne enceinte de Pomaria.

Il y a quelques jours, M. Barat, notaire honoraire et propriétaire à Agadir, nous fit remarquer près de chez lui, un vieux mur en pisé, qui borde un sentier allant de l'abattoir au chemin de Sidi-Lhassen et clôture la propriété Zerga. Au dehors, on ne voit que le parement du mur en pisé ; mais en pénétrant dans le jardin, en contre-bas du chemin, on remarque que ce mur est établi sur une base de fortes pierres de taille, correctement alignées, assises régulièrement et assemblées entre elles par des joints en queue de carpe.

Le doute ne peut être admis sur l'identité de cette antique muraille de pierres de taille, qui a été surélevée en pisé par les Arabes. C'est apparemment la limite ouest du castellum de Pomaria, dont le sentier ci-dessus indiqué devait être le chemin de ronde intérieur.

Sur toute la face nord, bordant un haut escarpement du sol, depuis la propriété Barat jusqu'au delà des tanneries, d'immenses murs en pisé, courant le long de cette crête, sont superposés aux anciennes murailles romaines, faites entièrement de pierres de taille.

En déblayant les abords de l'entrée de son jardin, M. Barat a découvert, il y a peu de temps, une immense pierre de taille d'angle, qui se trouvait au bord du chemin de Sidi-Lhassen à la tannerie, juste au point d'intersection des faces ouest et nord, ci-dessus indiquées.

Du côté est, les murailles du castellum contournaient la tannerie, passaient un peu au-dessus des ruines de l'ancienne porte Bab-el-Ahkbet (porte de la montée), que les Arabes ont plus tard reconstruite avec des pierres de taille de grand appareil, d'origine romaine, et venaient aboutir à l'angle de la propriété Fauqueux, située à quelques mètres au sud-est du minaret d'Agadir.

La face sud, partait de ce dernier point et longeait sensiblement le chemin actuel d'Agadir, par une suite de redans et de courtines bastionnées, se dirigeant de l'est à l'ouest et aboutissant à l'angle sud de la propriété Zerga, qui a été notre point de départ.

Telle qu'elle est figurée sur notre plan, cette enceinte pouvait avoir 350 mètres de longueur, est-ouest, et 200 de largeur, nord-sud.

La superficie ne couvrait à l'origine que sept hectares environ, ce qui est vraisemblable, eu égard au peu d'importance de la garnison romaine, qui ne se composait, nous le savons, que d'une aile de cavalerie, forte d'environ deux cents chevaux, et de trois ou quatre cents hommes de troupes auxiliaires, recrutés dans le pays.

Les dispositions du castellum étaient les suivantes : à l'est, sur l'emplacement de la porte arabe Bab-el-Ahkbet ou de Sidi-Daoudi, se trouvait l'entrée décumane du camp. Elle donnait accès au casernement des troupes et des chevaux, situé à droite et à gauche et séparé par la voie prétorienne, laquelle conduisait à un carrefour central où se trouvait, élevé en plein air, *l'ara* ou autel dédié au dieu Aulisvae, patron tutélaire de la localité.

La voie principale, très large, coupait cette voie prétorienne du nord au sud et aboutissait à deux autres portes.

A gauche de l'autel, longeant la grande voie s'élevaient les palais des tribuns et du questeur (trésorier de l'armée) encadrant le palais du Préfet. A ces édifices était adossé, du côté ouest, le prétoire occupant la partie centrale du camp. Au nord et au sud du prétoire, deux grandes places étaient affectées, l'une au forum

tribunal et l'autre au questorium augural. Deux grandes tribunes adossées aux murs latéraux du prétoire recevaient les orateurs et les hauts fonctionnaires.

Enfin, dans la partie ouest du camp, à droite et à gauche de la voie qui donnait accès à la porte prétorienne, réservée aux officiers et au préfet, se trouvaient les casernements des cavaliers d'élite de la garde préfectorale et les vélites auxiliaires de l'aile des explorateurs.

Plus tard, sous Alexandre Sévère, lorsque Pomaria devint municipe, siège d'un évêché et fut érigée avec toutes ses institutions *reispublicæ*, une cité se forma au sud du camp, dans la partie actuellement encadrée : au nord, par le chemin d'Agadir ; à l'est, par les escarpements remparés qui bordent les propriétés Fauqueux et Guérin ; au sud, par le chemin creux qui va de l'allée des mûriers à Sidi-Yacoub, et à l'ouest, par le chemin qui va de l'angle des propriétés Ortola et Lenepveu, vers la villa Barat, c'est-à-dire au croisement de ce dernier chemin avec celui allant de Sidi-Lhassen aux tanneries.

Aujourd'hui, sur toute cette ligne de circonvallation ayant servi de ceinture à l'antique Pomaria, lorsqu'un pan de muraille ou une vieille tour en pisé se démolit, quand on pratique des fouilles pour l'édification des charmantes villas qui émergent des frais ombrages du bois de Boulogne, on découvre le plus souvent de grosses pierres de taille artistement équarries, qui jalonnaient le castellum et la cité romaine.

En maints endroit, les murailles en pisé sont superposées à de grandes assises de pierres de taille romaines.

Il est permis de conjecturer que les califes du Maghreb, ainsi que les envahisseurs arabes qui ont relevé ces antiques murailles, après tant de sièges et d'assauts, se sont appuyés, dans la plus grande partie du pourtour, sur les assises de base des anciens murs qui formaient les soubassements de l'enceinte fortifiée de cette cité latine, à laquelle sa situation exubérante et exceptionnellement favorisée de la nature, fit donner le nom si pittoresque et si gracieux de Pomaria.

A Tlemcen, c'est la garnison romaine qui prit le nom du lieu, tandis qu'à Marnia, dont le camp était occupé par un détachement de cavalerie originaire de la Syrie — *Numerus Syrorum* — c'est, au contraire, la garnison qui donna son nom à la localité.

A cette même époque, au-delà de *Murustaga* (Mostaganem) et de *Portus Magnus* (St-Leu, près d'Arzew), en face de l'espagnole *Malacha* (Malaga) ancienne colonie phénicienne et port de la Bétique, survivait délaissée et comme sacrifiée par Rome, une autre capitale berbère, *Siga* (aujourd'hui Takembrit), sur la rive gauche, à 4 kilomètres de l'embouchure de la Tafna ; Siga, résidence de Syphax, roi des Masséssyliens, dont le port — *Portus Sigensis* — ouvert sur la baie de l'île de Rachgoun, redeviendra entre nos mains, nous nous plaisons à l'espérer, le riche et vivant débouché de toute cette contrée, grenier de Rome, jadis si florissante, où dominait l'antique Pomaria, la reine du Moghreb central, le paradis de l'éternité, la perle du moyen âge, la moderne *Tlemcen*.

# BIBLIOGRAPHIE

DES

## *Ouvrages consultés pour la rédaction de Pomaria*

---


Beaumier. — Roudh-el-Kartas.
Bargès. — Souvenirs d'un voyage à Tlemcen.
Bussy (Ch. de). — Dictionnaire universel d'Histoire.
Bibliothèque de l'Ecole des Chartes (2e série).
Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.
Boissière. — L'Algérie romaine.
Demaeght. — Archéologie de la province d'Oran.
Gaffarel. — L'Algérie.
Guiraud et Lacour-Gayet. — Histoire romaine.
Ibn-Khaldoun. — Histoire des Berbères.
Pallu de Lessert. — Les Gouverneurs des Maurétanies.
Pélissier et Rémusat. — Histoire de l'Afrique.
Piesse (Louis). — Tlemcen (Revue de l'Afrique française).
Poinssot. — Bulletin des Antiquités africaines.
Lapaine (Ivan). — Fouilles de Timsiouin (Saïda).
Panthéon de la Légion d'Honneur (P. 165).
Slane (baron de). — Abou-Obeïd-el-Bekri.
Sédillot. — Histoire des Arabes.
Salluste. — Guerre de Jugurtha.
D'Avezac. — L'Afrique ancienne.
Yanoski (Jean). — L'Afrique chrétienne.


---

# ÉTUDE SUR LA ROUTE DE SFAKES A GAFSA

Une route, certainement peu connue, dans la régence, et pourtant des plus fréquentées par les Indigènes à certaines époques de l'année, est celle qui conduit de Sfakes à Gafsa.

Des moins connues, elle l'est en effet, car la majorité des Européens de Tunisie la déclarent inaccessible aux voitures et dépourvue d'eau.

Fréquentée, elle l'est excessivement de novembre à avril par les caravaniers porteurs de dattes, céréales, laines, etc. Le reste de l'année, les alfatiers, les convoyeurs de poudre, les indigènes recherchant la figue du cactus, etc., la parcourent.

J'ai cru utile d'étudier les différents itinéraires que l'on peut suivre pour aller de Sfakes à Gafsa, au triple point de vue des *piétons,* des *cavaliers* et des *voitures.*

Je laisserai de côté la route que suivent actuellement les détachements de cavalerie. Elle passe par Guergour, El-Maharès, Oglat-el-Kelba, Skhira, Oued-Akarit, Ouderef, Siar Krebach, Mehamla, El-Hafey, El-Aïaïcha, El-Guettar. La durée du trajet est de 15 jours et la longueur 254 kilomètres. Même en passant par Zelloudja et Bir-Mrabot, elle atteint encore 244 kilomètres. Un des gîtes d'étape, Skhira, manque d'eau potable. Il n'en existe que dans la citerne de la Douane ; on en envoie chercher à 5 kil. de là, à Sidi-Mahdeb où elle est magnésienne, mais abondante (14 puits).

Je ne m'occuperai que des routes *pratiques* parcourues par moi, soit en août et septembre 1883, soit en mars et août 1889.

Disons de suite qu'elles ont toutes du bois sur leur parcours *(retem, metiren, tamarins, thym, etc.)*

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| **Route N° 1** | | | |
| SFAKES | | | |
| Agareb | 22 | Puits à la sortie des jardins | 13 |
| | | Bir Sidi Khélif (600 m. à gauche de la route) (1) | 17 |
| Hassian-ech-Chaâl | 32 | | |
| Bir Ali ben Khelifa (Oued-ech Cheikh) | 22 | Bir-er-Haïreck (3 kil. à gauche de la route) | 6 |
| Oglat Sebbaya | 22 | Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham) | 7 |
| Bordj de l'Oued-el-Leben | 25 | | |
| Ksar-el-Ahmar | 20 | Aïn-el-Hallouf | 10 |
| Oglat Sagoufta | 28 | Puits romain (2 kil.) | 9 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 231 kil. ; 9 jours de route, séjour au bordj de l'Oued-el-Leben = 10 jours.

(1) Les chiffres entre parenthèses, accompagnant les noms, indiquent le détour total à faire. Ils sont compris dans la totalité de l'étape.

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| | | **Route N° 2** | |
| SFAKES | | | |
| Agareb | 22 | Puits à la sortie des jardins | 13 |
| | | Bir Sidi-Khélif (600 m. à gauche de la route) | 17 |
| Oglat Batha | 15 | | |
| Bir-er-Haïrech | 25 | | |
| Oglat Sebbaya | 56 | Bir Ali ben Khelifa (Oued-ech-Cheikh) | 14 |
| | | id. (Oued-er-Rkham) | 21 |
| Bordj de l'Oued el-Leben | 25 | | |
| Ksar-el-Ahmar | 20 | Aïn-el-Hallouf | 10 |
| Oglat Sagoufta | 28 | Puits romain (2 kil.) | 9 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 231 kil., 9 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 10 jours.
Pour les renseignements, voir route n° 1.

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| **Route N° 3** | | | |
| SFAKES | | | |
| Agareb | 22 | Puits à la sortie des jardins | 13 |
| | | Bir Sidi Khélif (600 m. à gauche de la route) | 17 |
| Hassian-ech-Chaâl | 32 | | |
| Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-Cheikh) | 22 | | |
| Oglat Sebbaya | 22 | Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham) | 7 |
| Bordj de l'Oued-el-Leben | 25 | | |
| Puits romain | 28 | Ksar-el-Ahmar | 20 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 211 kil., 8 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 9 jours.
Pour les renseignements, voir route n° 1.

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| SFAKES | | **Route N° 4** | |
| Guergour | 19 | Bir-El-Hadj-Em-M'Barek | 13 |
| El-Maharès | 17 | Nekta | 5 |
| Oglat Khefifia | 16 | Ounga | 13 |
| | | Kobba Sidi-El-Fayadhi (1 kil.) à droite de la route | 12 |
| Oglat Hachichina | 21 | | |
| Oglat Mghoddhia | 16 | Si Mohammed-en-Nouiggueuss | 12 |
| Aïn-Mezouna | 23 | | |
| Bordj de l'Oued el-Leben | 20 | | |
| Ksar-el-Ahmar | 20 | Aïn-el-Hallouf | 10 |
| Oglat Lagoufta | 28 | Puits romain (2 kil.) | 9 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 240 kil., 11 jours de route, séjours à El-Hachichina et au Bordj de l'Oued-el-Leben = 13 jours.

## Route N° 5

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gîte à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| Sfakes | | | |
| Guergour | 19 | Bir El-Hadj-Em-M'Bareck | 13 |
| El-Maharès | 17 | Nekta | 5 |
| Oglat Atha | 28 | Kobba de Sidi-Ghrieb (1 puits) | 9 |
| Oglat-el Founi | 20 | | |
| Aïn-Mezouna | 20 | | |
| Bordj de l'Oued-el-Leben | 20 | | |
| Puits romain | 28 | Ksar-el-Ahmar | 20 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 212 kil., 9 jours de route, séjour à Aïn-Mezouna = 10 jours

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| **Route N° 6** | | | |
| Sfakes | | | |
| Guergour | 19 | Bir El Hadj-Em-M'barek | 13 |
| El-Maharès | 17 | Nekta | 5 |
| Oglat Atha | 28 | Kobba de Sidi-Ghrieb (1 puits) | 9 |
| Oglat El-Founi | 20 | | |
| Oglat Debaria | 22 | Aïn-Mezouna (2 kil.) | |
| Aïn-el-Hallouf | 26 | | |
| Puits romain | 20 | Ksar-el-Ahmar | 10 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 210 kil., 9 jours de route, séjour aux Oglat Debaria = 10 jours.

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| **Route N° 7** | | | |
| SFAKES | | | |
| Agareb | 22 | Puits à la sortie des jardins | 13 |
| | | Bir Sidi-Khélif (600 m.) ; à gauche de la route | 17 |
| Hassian-ech-Chaâl | 32 | | |
| Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham) | 30 | Bir-er-Haïreck (3 kil.) ; à gauche de la route | 6 |
| | | Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-ech-Cheikh) | 22 |
| Bordj de l'Oued-el-Leben | 40 | Oglat Sebbaya | 15 |
| Puits romain | 28 | Ksar-el-Ahmar | 20 |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 212 kil. ; 7 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 8 jours.

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| **Route N° 8** | | | |
| SFAKES | | | |
| El-Maharès..... | 36 | (Voir la route n° 4). | |
| Oglat-el-Founi..... | 36 | Kobba de Sidi-Ghrieb (1 puits)..... | 9 |
| Bordj de l'Oued-el-Leben..... | 40 | Aïn-Mezouna (4 kil.) ; à gauche de la route..... | 23 |
| Puits romain..... ..... | 28 | Ksar-el-Ahmar..... | 20 |
| Oglat Mahmed..... | 35 | | |
| Gafsa..... | 25 | | |

Total : 200 kil. ; 6 jours, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 7 jours.

## Route N° 9

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| SFAKES | | | |
| El-Maharés | 36 | (Voir la route n° 4). | |
| Oglat-el-Founi | 36 | (Voir la route n° 8). | |
| Oglat Debaria | 22 | | |
| Aïn-el-Hallouf | 26 | | |
| Puits romain | 20 | Voir la route n° 6. | |
| Oglat Mahmed | 35 | | |
| Gafsa | 25 | | |

Total : 200 kil., 7 jours de route, séjour à Aïn-Mezouna = 8 jours.

Pour d'autres renseignements, voir les routes 1 et 5.

| GITES D'ÉTAPE | Distance d'un gite à l'autre | POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES | Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ |
|---|---|---|---|
| **Route N° 10** | | | |
| Sfakes | | | |
| Agareb..... ..... | 22 | | |
| Hassian-ech-Chaâl..... | 32 | Voir la route n° 1. | |
| Oglat Sebbaya..... | 44 | | |
| Bordj de l'Oued-el-Leben..... | 25 | | |
| Puits romain..... ..... | 28 | | |
| Oglat Mahmed..... | 35 | Voir les routes 1 et 3. | |
| Gafsa..... | 25 | | |

Total : 211 kil., 7 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 8 jours.

*Classement des routes au point de vue kilométrique :*

8, 9, 7, 6, 10, 4, 5, 1, 2, 3.

*Classement des routes au point de vue pratique :*

Piétons { 3 (211 kil., 9 jours) — 6 (210 kil., 10 jours) — 1 (231 kil., 10 jours) — 2 (231 kil., 10 jours) — 5 (212 kil., 10 jours) — 3 (240 kil., 13 jours.

Cavaliers { 8 (200 kil., 7 jours) — 9 (200 kil., 8 jours) — 10 (211 kil., 9 jours) — 7 (212 kil., 8 jours).

Voitures { 10 (211 kil., 9 jours).

---

## RENSEIGNEMENTS SUR DIVERSES ROUTES

---

### Route N° 1

Il serait à souhaiter que l'on fît achever le forage d'un puits situé à droite de la route entre Agareb et les Hassian-ech-Chaâl, à 15 kil. d'Agareb, commencé par les soins de M. E. Avvocato (de Sfakes), ce puits couperait très bien l'étape de 32 kilomètres.

Pour se rendre de Bir Ali-ben-Khalifa (de l'Oued-er-Rkham) au bordj de l'Oued-el-Leben, on évitera de passer par les Oglat Msaïa qui manquent d'eau en été. Il est préférable de passer par les Oglat Sebbaya, bien que la route en soit allongée d'un jour. Ces derniers Oglat portent aussi le nom de « Dellaya ».

Pour y aller, on peut laisser Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham) complètement à droite. La distance est la même.

Le débit de l'Oued-el-Leben, au Bordj, est, aux basses eaux, de 100 litres à la seconde.

L'éminence sur laquelle s'élève ce bordj s'appelle « Henchir Blidah ».

Aïn-el-Hallouf ne se trouve pas sur la route, mais à 3 kil. à l'ouest. Le détour est d'ailleurs peu considérable si l'on s'y rend directement du bordj. C'est une des sources qui, avec « Aïn-el-Guettar », située à 4 kil. à l'ouest dans l'autre bras de l'Oued-el-Leben, forment le cours permanent de ce fleuve. A leur point de jonction, le débit des eaux de ces deux branches de l'Oued est de 50 litres à la seconde.

Entre Ksar-el-Ahmar et les Oglat Sagoufta, en faisant un détour de 2 kil. environ, on trouve près de la rive droite de l'Oued-Debouss, au point indiqué sur la carte au $\frac{1}{200\,000}$ sous la rubrique « R. R. Citernes », les ruines d'une ancienne ville importante ainsi que l'attestent une grande citerne effondrée, des tombeaux encore debout bien qu'éventrés, et deux grandes fesguias de 20 m. de diamètre sur 8 ou 10 de profondeur facilement réparables. Près de la citerne ruinée, un *puits romain* a été récemment découblé et fournit de l'eau abondante (1).

### Route N° 4

On trouve encore sur cette route comme points d'eau :

*Oglat-el-Hazem*, à 17 kil. de Sfakes, légèrement à gauche de la route, *Kobba de Sidi-bou-Akkazine*, à 5 kil. de Guergour, à 1 kil. 500 à droite de la route, à hauteur de Nekta ; *3 puits* dans l'Oued Messaouda à 500 m. à droite

(1) Dans la partie supérieure de l'Oued-el-Leben, les ruines d'exploitations agricoles jalonnent la route de 5 en 5 kil. environ.

de la route et à 11 kil. de Guergour ; *Aïoun-el-Guetha*, puits à l'entrée des jardins d'El-Maharès, à 14 kil. 500 de Guergour.

Entre El-Maharès et les Oglat Khefifia, *Oglat-el-Melah* (9 kil.)

Entre les Oglat Hachichina et les Oglat Mghoddhia, *Oglat Zitouna* (4 kil.) ; *Oglat-Bou-Drenna* et *Oglat-el-Fert* (6 kil.)

A 2 kil. au S.-O. des Oglat Hachichina, sur la route de Gabès, *Oglat-el-Kelba*.

A 1 kil. au sud d'Aïn-Mezouna, *Oglat Debaria*.

Pour les autres renseignements, voir la route n° 1.

### Route N° 5

Pour aller d'Aïn-Mezouna au bordj de l'Oued-el-Leben, on peut contourner le Djebel Mazouna au nord, ou, passant par le sud, remonter l'Oued-Debaria, pénétrer dans le cirque du Douara en laissant à gauche un piton où se trouve le tombeau de Sidi-Ali-bou-Zid, prendre l'excellente route qui serpente entre les Djebel Mazouna et Zabbeuss ; on rejoint ainsi le chemin septentrional à 2 kil. environ au sud du Ksar-el-Khaïma (bas reliefs importants).

Les Oglat Magatchokot, de la carte au $\frac{1}{200000}$ entre El-Fousie et Mezouna, n'existent pas. Ce nom bâtard signifie d'ailleurs « on ne s'arrête pas ici ! ».

Comme renseignements complémentaires, voir les routes 1 et 4.

### Route N° 6

Dans cet itinéraire, on traverse tout le cirque du Douara en largeur et l'on en sort à l'est du Ksar Khelifa-ez-Zénati par la route longeant la rive gauche de la partie supérieure de l'Oued-Boua.

Pour les autres renseignements, voir les routes 1 et 4.

### Route N° 7

Si l'on gagne directement le bordj de l'Oued-el-Leben par les Oglat Msaïa, en venant de Bir Ali-ben-Khelifa, l'étape n'est que de 30 à 32 kilomètres.

Voir les routes n$^{os}$ 1 et 3.

### Route N° 8

Cette route a été suivie d'El-Maharès au Bordj par des fantassins de la compagnie mixte de Sfakes au mois d'août 1883.

Voir les routes n$^{os}$ 1, 3, 4, 5.

### Route N° 10

Cette route est celle que suivent les *voitures* et les *caravanes*. En dehors des remarques faites pour les routes n$^{os}$ 1 et 7, on peut encore faire les observations suivantes.

Entre Agareb et les Hassian-ech-Chaâl, il faudrait arranger les rampes au petit Oued-Marouga, au grand Oued du même nom, à l'Oued descendant directement du Ksar Marouga et à celui passant immédiatement à l'Ouest de la butte chargée de ruines sise au-delà du Ksar. Ce travail est de peu d'importance.

Le Bled-ech-Chaâl est sablonneux. La route doit être améliorée, mais, au delà des Hassian-ech-Chaâl et jusqu'au Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham), la route est bonne et aussi bien tracée qu'entre Sfakes et le Bled-ech-Chaâl.

Du Bir Ali-ben-Khelifa au Bordj de l'Oued-el-Leben, la route est un peu sablonneuse ; le passage de l'Oued doit être amélioré comme rampes.

A partir de la rive droite, afin de n'avoir que l'Oued Douiouira à traverser, il faut suivre les pentes septentrio-

nales et occidentales du Raz Beker. La piste frayée aboutit, non au Bordj, mais entre l'Henchir-el-Blidah qu'il surmonte et la Chebkat-el-Ahmra. On se trouve ainsi à la tête du sentier conduisant dans l'Oued dont les berges sont à pic.

Du Bordj au Ksar-el-Ahmar, la route traverse immédiatement un petit oued peu profond dont les rampes sont à adoucir. Elle passe, non à l'ouest du Ksar Khelifa-ez-Zenati comme l'indique la carte au $\frac{1}{200000}$, mais à l'Est. Il n'y a aucune difficulté jusqu'à Gafsa. On rencontre un plateau pierreux au delà de l'Oued-Debbouss. Il a 1500 m. de long. A partir des Oglat Mahmed jusqu'à Gafsa, on est dans les dunes, mais le passage n'est pas difficile. En arrivant au pied des dunes proprement dites, en vue de Gafsa, il faut marcher sur le Djebel Sidi-Younès pour passer l'Oued Baïach au point où la route de Kaïrouan le coupe. Le chemin, indiqué sur la carte au $\frac{1}{200000}$ comme venant de Sfakes et traversant l'Oued au sud de Sidi-Msir, *n'existe pas*. Les berges sont absolument à pic et, pour passer, il faut gagner ou la route de Kaïrouan ou celle de Gabès. *Il n'y en a pas d'autre.*

---

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES

En 1883, les routes n$^{os}$ 1 et 3 n'étaient pas fréquentées par les piétons en troupe (infanterie), car les Hassian-ech-Chaâl n'existaient pas. On suivait la route n° 2. Mais, avec ces nouveaux puits et surtout en achevant celui commencé actuel, on obtiendra une route parfaite, car elle est bien tracée. Aucune difficulté ne se présente sur son parcours.

Quant aux cavaliers en troupe (cavalerie), la route n° 8 a le grand avantage de n'avoir que 200 kil. et de ne demander que 7 jours au lieu de 15. Il n'y a qu'entre El-Maharès et El-Founi, entre le puits romain et les Oglat Mahmed que l'on ne puisse faire la grande halte à un point d'eau. Le lieu de séjour en outre est riche en eau, magnésienne il est vrai, mais excessivement abondante. Peut-être, à ce point de vue, serait-il préférable de prendre la route n° 9 qui, avec un jour de plus, permet de séjourner à Aïn-el-Hallouf dont l'eau est excellente.

## Nomenclature des points d'eau précités avec leur qualité et la profondeur des puits

| POINTS D'EAU | Profondeur | Qualité de l'eau (1) | OBSERVATIONS |
|---|---|---|---|
| Puits à la sortie des jardins | 5 à 6m | E L S | |
| Bir Sidi-Khélif | 8 | E B | |
| Agareb — Bir Sebbala | 8 | E L S | |
| Agareb — Bir Zaouïa | 8 | E L S | Dans la Zaouïa, 3 grandes citernes pleines. C'est *la seule eau douce* de l'endroit. |
| Hassian-ech-Chaâl | 1.50 | E B | Creuser le lit de l'Oued pour en avoir de nouveaux. |
| Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-Cheikh) | 62 | E Su | Abreuvoirs, en amont, redirs nombreux en hiver. |
| Bir Ali-ben Khelifa (Oued-er-Rkham) | 47 | E Su | Moins d'eau que dans le précédent. |
| Oglat Sebbaya (ou Dellaya) | 2 à 2m50 | E B | 40 puits ont de l'eau. Creuser la rivière pour en créer de nouveaux. |
| Bordj (Oued-el-Leben) | Rivière | E M | 20 kilom. en hiver, 16 en été. |
| Ksar-el-Ahmar (1 puits) | 48 | E Su | |
| Oglat Sagoufta | 1.50 à 2m | E B | L'abondance de leurs eaux leur ont fait donner le surnom d'*Aïoun* « sources ». |
| Oglat Mahmed | 8 | E B | 4 puits très abondants. — Abreuvoirs. |
| Oglat Batha | 50c à 1m | E B | Creuser le lit de l'Oued pour en créer de nouveaux. |
| Bir-er-Haïrech | 32 à 35m | E B | Abreuvoirs. |
| Bir-el-Hadj-em-Mbarek | 8 à 10m | E B | Abreuvoirs en mauvais état. |
| Oglat-el-Hazem | 2m | E B | |
| Guergour | 6m | E B | 5 à 6 puits. |
| Nekta | 8 | E B | |
| Kobba Sidi-Bou-Akkazine | 8 | E B | |

(1) E B = Eau bonne — E S = Eau saunâtre — E Su = Eau sulfureuse — M = Magnésienne — T = très — A = Assez — L = Légèrement. Toutes les eaux sulfureuses perdent une grande partie de leur goût en les aérant par 2 ou 3 transvasages.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Oglat Messaouda... ... ..... | 3 | E B | Un nouveau puits vient d'être creusé entre ces Oghat et la route de Gabès. |
| El-Maharès — Biar Guetha..... | 2m | E T B | Abreuvoirs — 3 puits. |
| El-Maharès — Bir entre le village et l'ancien camp..... | 5 | E L S | |
| El-Maharès — Bir près de la grande citerne..... | 5 | E L S | Abreuvoirs. — Ne pas compter sur l'eau de la grande citerne. |
| Oglat Melah.... ..... ..... .. | 2 | E T S | |
| Ounga..... | 6 à 8 | E A B | 1 puits. |
| Kobba Sidi-Ghrieb..... | 5 | E B | id. |
| Kobba Sidi El-Fayadhi..... | 5 | E B | id. |
| Oglat Khefifia ..... | 3m environ | E B | |
| Oglat Hachichina..... | id. | E Su | |
| Oglat-el-Kelba..... | id. | id. | |
| Oglat-el-Fert..... ..... | id. | E B | |
| Oglat Zitouna..... | | | |
| Oglat Bou-Drenna ..... ..... | | | |
| Si Mohammed en Nouiggeuss — Bir à côté du fondouk... | 5 à 6m | E S | Abreuvoir et poulie. |
| Si Mohammed en Nouiggeuss — Bir Si Salah-bou-Ktir .. | id. | E B | |
| Si Mohammed en Nouiggeuss — Bir sur la hauteur en face des Kobbas..... | id. | id. | Sur la rive droite de l'Oued. En creusant ce dernier, on trouve l'eau à 1 m. au plus. |
| Oglat Mghoddhia..... | 2 à 2m50 | E B | |
| Oglat Debaria..... | 3 | id. | A côté, dans l'Oued-Mezouna, redirs nombreux ayant de l'eau pendant 10 ou 11 mois de l'année. |
| Aïn-Mezouna..... ..... | | E B | Bassin naturel, en forme de grotte, creusé dans le rocher. |
| Oglat Atha..... | 4m | E Su | Dans les dunes. En hiver, à 3 kil. au Sud, *Redirs Remad*, E B. |
| Oglat-el-Founi... .... ..... | 4m | E Su | |
| Puits romain..... | 30m environ | E Su | |

Tozeur, le 28 août 1889.

DU PATY DE CLAM,
*Contrôleur suppléant.*

# INSCRIPTIONS INÉDITES D'ALBULAE (Aïn-Temouchent)

M. le docteur Gaucher, notre zélé correspondant d'Aïn-Temouchent, nous a communiqué les inscriptions suivantes trouvées dans les ruines d'Albulae.

N° 1125. — Sur une tombe en forme de caisson. — Hauteur 0m25, largeur 0m50.

D M ☧
IVLIVS · DO
NATVS . V . X .
A . XX . QVINTA
F . C · ☧

N° 1126. — Sur une pierre tombale en forme de caisson. — Hauteur 0m75, largeur 0m55.

D · M · S .
IVNIA SINTI
FILIA . VIXIT AN
NIS · LV . AVRE
LIA · LVCIOS
A · MATRIBE
NE MEREN
TI FECIT

L. Demaeght.

# MONNAIE INÉDITE TROUVÉE A AFLOU

M. le lieutenant Lacroix, attaché aux affaires indigènes, vient de faire don au musée d'Oran d'un denier en argent de Ptolémée, fils de Juba II et de Cléopâtre Séléné, roi de la Maurétanie Césarienne.

Ce denier trouvé près d'Aflou, à 166 kilomètres au Sud-Est de Tiaret, offre un intérêt tout particulier. On sait que sur la plupart des monnaies de Ptolémée et sur celles de son père, Juba II, sont mentionnées les années de leur règne, sans que l'on n'ait jamais pu connaître exactement à quelles années de l'ère vulgaire elles correspondent. Le chiffre le plus élevé relevé jusqu'ici sur les monnaies de Juba II étant 48, on lui a attribué un règne de 48 ans. De même, la durée du règne de son fils Ptolémée avait été fixée à 18 ans, parce que, jusqu'à ce jour, il n'existait dans aucun musée, dans aucune collection, une monnaie de ce prince portant un chiffre supérieur à 18. Or, celle trouvée à Aflou est datée de la 20e année du règne de Ptolémée. Ce roi, que Caligula a fait assassiner en l'an 40 de J.-C., n'est donc pas monté sur le trône en l'an 23 de notre ère, selon l'opinion généralement admise, mais au plus tôt en l'an 21, et l'avènement de son père, rapporté à l'an 25 avant J.-C., remonte au plus tôt à l'an 27. La chronologie de ces deux règnes devra donc être rectifiée.

Voici le fac-similé et la description de ce précieux denier :

PTOLEMAEVS REX. Sa tête imberbe, diadémée, à droite.

R. — Un rameau entre deux épis croisés. Dans le champ, à droite, le chiffre XX et un croissant.

L. DEMAEGHT

# MONNAIE BYZANTINE TROUVÉE DANS LES RUINES D'ALTAVA (Lamoricière)

M. Wahlen, membre de notre Société, a bien voulu nous communiquer une médaille byzantine en or trouvée par un ouvrier dans les travaux de la station de chemin de fer à Lamoricière.

Cette médaille est assez bien conservée. Elle appartient au règne de Justinien Ier (527-566). En voici la description :

DN IVSTINIANVS PP AVG. Son buste de face et casqué, tenant le globe crucifère.

R. — VICTORIA AVGGGH. Victoire debout de face, tenant une longue croix et le globe crucifère ; dans le champ à droite, une étoile ; à l'exergue, CONOB.

L. DEMAEGHT

# DEUX BASES OGIVALES

Depuis plusieurs années déjà, j'avais remarqué des fragments du cloître disparu de l'abbaye de Larreule, égrenés sur divers points de la Bigorre.

En 1888, je voulus remonter à la source et essayer de glaner sur le terrain d'origine quelques débris oubliés.

Vers la fin du dixième siècle, les Bénédictins fondèrent un monastère à six lieues de Tarbes, sur la rive gauche de l'Echez, à trois kilomètres du point de jonction de cette rivière avec l'Adour. La règle de St-Benoît, *Regula,* donna son nom au village, qui se bâtit à l'ombre de la chapelle. La nef, le transept et l'abside, récemment restaurés, appartiennent au style roman.

A la Révolution, après la vente du monastère, on renversa le cloître en laissant les ruines à l'abandon, sans connaître leur valeur artistique et archéologique.

Je suis parvenu à réunir une grande quantité de chapiteaux romans et de bases ogivales à riches motifs de décoration et à séries de scènes tirées de l'ancien et du nouveau Testament. Ces découvertes vont me permettre de reconstituer l'ensemble presque entier des monuments de l'art bénédictin sur ce point de notre Bigorre.

Je détache de mon étude la description de deux bases ogivales doubles, abandonnées dans un verger, voisin des ruines ; elle aura, peut-être, quelque intérêt pour les lecteurs du *Bulletin Oranais.*

* * *

Ces deux bases ornées sont en marbre blanc — rappelant celui de Carrare — à fûts octogonaux destinés à supporter des colonnettes jumelles.

Elles offrent plus d'intérêt que bien des chapiteaux à personnages, et relèvent autant de l'art que de l'archéologie.

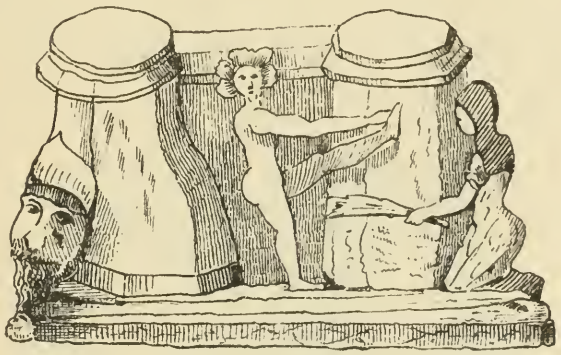
L'une représente des animaux fantastiques, l'autre personnifie humainement et diaboliquement la concupiscence. On peut les attribuer au XV^e^ siècle. Lors de leur confection, le style roman d'inspiration monastique aurait fait place dans notre pays, depuis environ deux cents ans, au style plus laïque de l'ogive. Le moine n'était plus sculpteur alors, il n'était pas même resté architecte ; l'artiste nomade qui recevait de lui l'hospitalité, la payant en travail sans contrôle, mettait en scène bien souvent, avec impudeur, les vices supposés de son hôte.

* * *

Celle des deux bases, que j'examine la première, en outre des sujets qui la décorent, se divise en trois parties : 1° une double assiette, la supérieure se recourbant sur les bords en talon renversé, l'inférieure à arête vive formant plinthe ; 2° deux fûts octogonaux, à larges panses, posés sur des tablettes carrées à filets ; 3° deux cimaises circulaires, en tronc de cône placé normalement, contournées par une gorge et reliées entre elles par une moulure horizontale à boudin et à méplats.

Les mesures d'ensemble, qui s'appliquent à cette première base, comme à la seconde, donnent 31 centimètres de hauteur,

48 centimètres de longueur et 21 centimètres de largeur, ces deux dernières côtes prises au pied. Le diamètre de la cimaise est de 16 centimètres 1/2 pour le cercle supérieur, et 19 centimètres pour le cercle inférieur, la longueur au couronnement est de 44 centimètres.



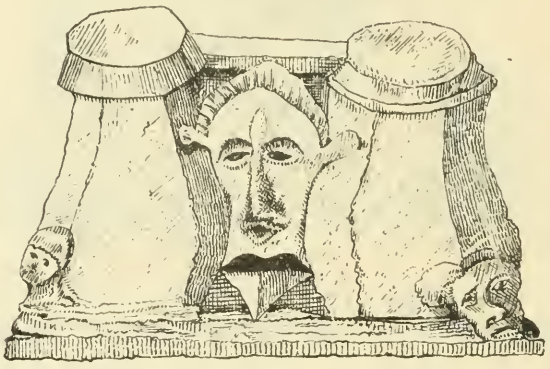
Les sujets sculptés se rapportent au péché capital : la luxure. Sur l'une des faces s'appuie, à gauche, contre la partie extérieure du dé, une tête à bonnet pointu, caractérisée par un nez mince à la racine et aux narines épatées, des lèvres épaisses, une barbe allongée : c'est le juif du moyen-âge, coiffé de jaune.

Entre les deux fûts est debout un homme nu, la tête, aux cheveux en auréole, se présente de face et s'appuie à la moulure reliant le double couronnement; le corps est placé de profil, la jambe droite repose sur la plinthe inférieure, le bras est déployé horizontalement vers la droite et la main soutient en l'air, parallèlement au bras, l'autre jambe étendue, découvrant les nudités. L'attitude générale du personnage est soulignée par un détail que je ne décris pas et n'ai pas fait reproduire sur la planche. Accroupie contre le dé de droite et tournée vers l'homme, une femme vêtue allume, avec une branche, le « flambeau de la concupiscence. »

Cette scène est très curieuse par l'attitude différente du couple, tourmentée chez l'un, pleine de naturel chez l'autre ; leurs visages sont malheureusement effacés.

Je tiens à relever un détail de sculpture fort intéressant : la femme à la tête et les épaules recouvertes par une étoffe taillée comme un capulet. Au XV^me^ siècle, les femmes de Bigorre portaient donc la cape et le capulet d'aujourd'hui. Ne serait-ce

pas une religieuse, dont l'irrévérencieux artiste a voulu caricaturer le prétendu libertinage ? Capulet de paysanne ou psautier de nonne, ce vêtement avait dans les deux hypothèses la même forme et devait se porter au couvent comme au village. Peut-être que nos braves Bigourdans suivaient, eux aussi, quelques siècles plus tôt, — à la croisade, — Bos de Bénac ou le comte Centulle, béret bleu en tête et blouse de laine au dos.



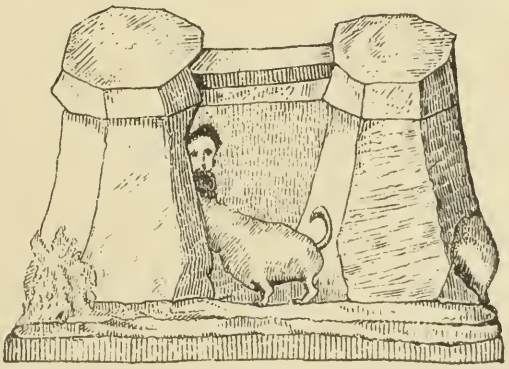
Sur le côté opposé de la base, à gauche, se voit une petite tête dont la figure a été mutilée. Au milieu, remplissant l'intervalle des deux fûts, se dresse une tête plus grande, à la mâchoire puissante, aux cheveux en baguettes ; de la bouche tordue sort une langue triangulaire ; deux oreilles d'animal se détachent des tempes accentuées ; une bosse cornue part des sourcils et coupe le front : c'est un diable. A droite, une tête, tirant du bouc par le nez, aux cheveux taillés droit encore, à la corne se recourbant au sortir du front en large spatule : une autre variété de démon.

Ces deux faces diaboliques, la figure à bonnet pointu du juif, le double sujet obscène forment un ensemble dans lequel le sculpteur hardi a voulu identifier les acteurs et les inspirateurs du péché de luxure. Cette base, complétée sans doute par les motifs du chapiteau disparu qu'elle supportait, devait se relier à la description des péchés capitaux, représentés sur d'autres bases correspondantes.

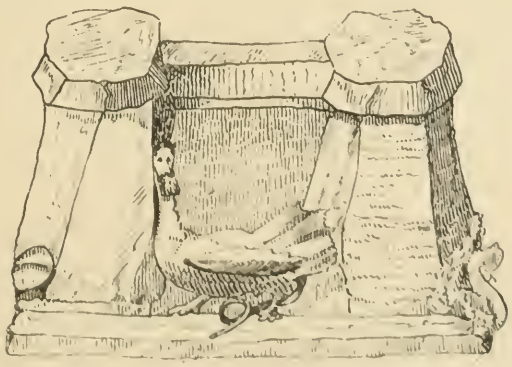
Celle que je vais étudier semble se rattacher à cet ordre de sujets ; j'espère pouvoir retrouver quelques traces des séries manquantes, dans mes futures recherches.

*
* *

Cette seconde pierre, aux mêmes dimensions que les précédentes, en diffère par les cimaises des fûts ; au lieu de former un tronc de cône lisse, elles adoptent le dessin général et présentent des faces octogonales, concaves. L'assiette supérieure du pied est aussi bordée par un talon renversé, mais dont la gorge est divisée en deux cavets par une ligne saillante.



Sur l'un des côtés, on relève à gauche la feuille de vigne frisée et dentelée, couramment employée comme décoration au XV^me^ siècle ; à droite, tout brisé, un petit animal ; au centre un monstre bipède à visage d'homme, marchant vers la gauche et regardant de face ; le corps, soutenu par deux pieds humains, rappelle le porc par son ventre obèse et sa queue retournée ; la tête, barbue, d'un grand caractère et d'une netteté de lignes parfaites, est recouverte, ainsi que le cou et les épaules, d'un camail. Le sculpteur a bestialisé ainsi un moine et probablement un moine gourmand.



La deuxième face vient confirmer cette opinion. Aux deux extrémités se voient la même feuille de vigne et un motif encore

brisé; au centre, un second animal fantastique marchant à gauche; un long cou terminé par une tête défigurée laisse deviner une gueule énorme; une jambe à arêtes de dragon finit par un pied fourchu; un autre pied à quatre doigts sort de dessous le poitrail; de la croupe, terminée par une longue queue, se déroulant entre les jambes, se détachent deux ailes, dont l'une est déployée en éventail, tandis que l'autre est repliée sur l'épaule. N'est-ce pas là une double incarnation du péché de gourmandise : le moine grand mangeur et la harpie goulue ?

Ces deux animaux, en tenant compte du visage défiguré du dernier, sont d'un état de conservation rare et d'une ténuité de détails étonnante; la tête de l'un, grande comme une noix à peine, laisse distinguer les moindres traits dans leur harmonie, les ailes de l'autre ont une finesse et une légèreté de dentelle.

D'autres images burlesques, qui décorent de hardis faisceaux de colonnes et d'élégants chapiteaux, nous prouvent que dans ce siècle, où les sculpteurs excellaient à découper et à fouiller la pierre, tout fournissait d'heureux prétextes à l'esprit facétieux des artistes et qu'il fallait que la gaité de nos pères trouvât sa place, même dans les ouvrages les plus sérieux et les plus vénérables.

Je n'hésite donc pas à attribuer ces deux bases géminées à ce XV^me^ siècle aux fantaisistes et railleuses inspirations.

De Cardaillac.

# Fort d'Oran.

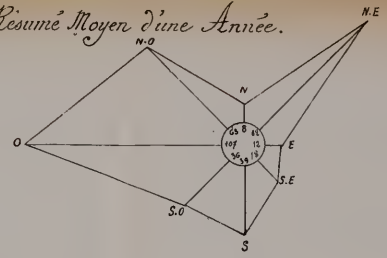
## Graphique de la fréquence des vents.

Moyenne des observations des années 1883, 84, 85, 86 et 1887.

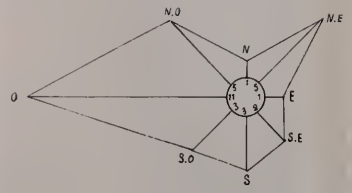
*Nota : Les nombres au droit de chaque orientation indiquent les jours de vent*

Dressé par Mr le Conducteur des Ponts et Chaussées **Demange**.

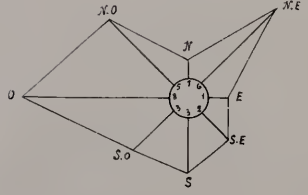
### Résumé Moyen d'une Année.



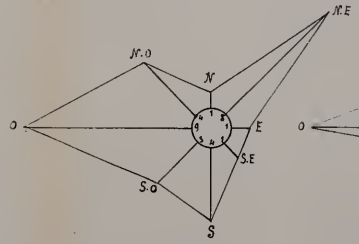

### Janvier



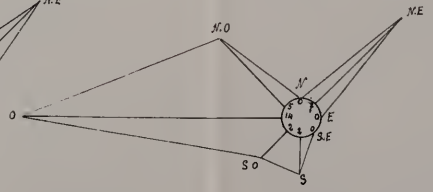

### Février



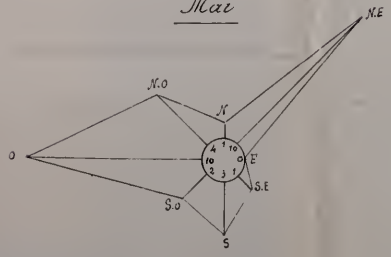

### Mars



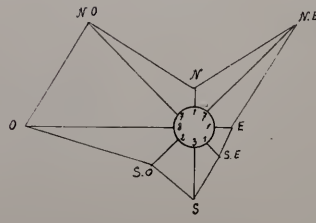

### Avril



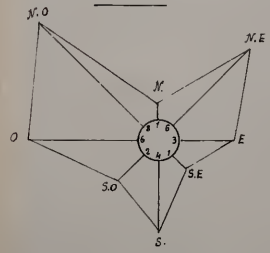

### Mai



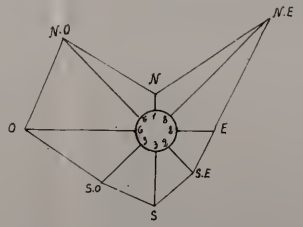

### Juin



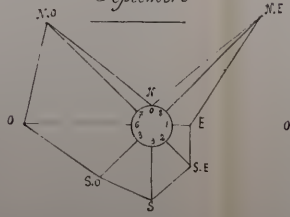

### Juillet



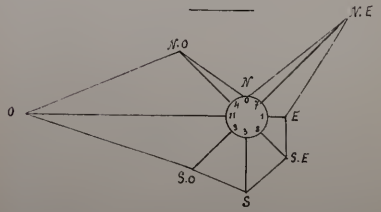

### Août



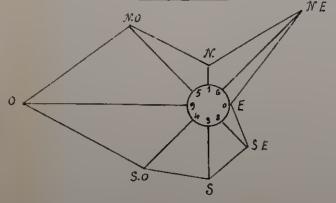

### Septembre



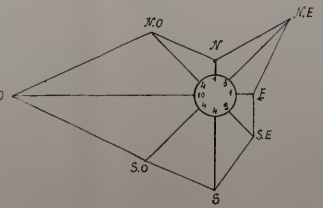

### Octobre




### Novembre




### Décembre



# COMPTE-RENDU SOMMAIRE

DES

# SÉANCES DU COMITÉ ADMINISTRATIF

## SÉANCE DU 7 JANVIER 1889

*Présidence de* M. MONBRUN, *président*

### ORDRE DU JOUR :

Récompenses honorifiques à accorder aux auteurs des divers travaux intéressant la Géographie et l'Archéologie de la province d'Oran.

M. Delphin dit que cette question a été divisée en deux parties distinctes : Dans la première, on a maintenu la délibération antérieure, concernant la distribution de médailles d'or et d'argent aux auteurs de mémoires sur la Géographie et l'histoire de certaines localités de la province d'Oran. Les mémoires écrits selon ce programme, devront être adressées au Comité administratif avant le 1er mai prochain.

La deuxième question est relative à une récompense à décerner à l'auteur d'un mémoire sur un sujet donné.

La Société de Géographie de l'Est adresse une circulaire concernant la création d'un Institut géographique français.

Le Comité donne son adhésion en principe à cette question.

Un secours de 100 francs est voté au profit de Madame veuve Soleillet.

Avis de l'allocation d'une subvention de 500 francs accordée à notre Société par M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition de M. Etienne, député du département d'Oran. Des remerciements seront adressés à M. Etienne.

---

## SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1889

*Présidence de* M. MONBRUN

---

### ORDRE DU JOUR :

A la suite d'une démarche faite par M. Bouty, M. l'Inspecteur d'Académie a promis tout son concours et celui des professeurs et instituteurs du département, en vue de la production de travaux ou mémoires intéressant la Géographie et l'Histoire de la province d'Oran. Une insertion sera faite à cet égard dans le Bulletin départemental de l'Instruction publique.

Le Comité décide qu'une circulaire sera adressée à MM. les Maires et Administrateurs des communes du département, pour les engager à faire inscrire ces communes comme membres de notre Société. M. Bouty rédigera cette circulaire.

M. Monbrun communique une lettre de M. Canal, demandant une avance de fonds pour l'impression de son ouvrage : *Le Littoral de Traras.*

Après discussion et vu l'état précaire des finances de la Société, le Comité manifeste le regret de ne pouvoir faire droit à la demande de M. Canal, l'accueil qu'elle mérite. Toutefois, et pour témoigner combien la Société s'intéresse à cette œuvre, le Comité souscrit pour 50 exemplaires au prix de 5 francs.

Ces exemplaires seront donnés, le cas échéant, en prix aux élèves méritants des écoles dont les municipalités sont inscrites comme membres de la Société de Géographie.

M. Bouty propose d'installer à Oran un bureau nautique où seraient réunis tous les documents, renseignements statistiques, etc., peuvant intéresser la navigation et le commerce. Des bureaux de cette nature existent à Bordeaux, au Havre, à Liverpool, à Hambourg, etc.

Il est décidé que M. Bouty présentera un rapport sur cette question à la prochaine réunion du Comité.

L'ordre du jour amène la discussion du Budget présenté par le Trésorier. Une Commission est nommée ; elle produira son rapport à la prochaine réunion.

M. Coudray annonce que le corps de M. Féraud, ancien Ministre de France au Maroc, décédé à Tanger, était à Oran, déposé dans une des pièces du Bureau de la Santé. — M. Féraud était membre de la Société de Géographie. Il propose que le Comité dépose une couronne sur son cercueil. — Adopté.

---

## ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Patronnier, Directeur de Compagnie d'Assurances ;
Demange, Conducteur des Ponts et Chaussées.

---

## SÉANCE DU 4 MAI 1889

*Présidence de* M. Monbrun

### ORDRE DU JOUR :

Circulaire du Comité des travaux historiques et scientifiques, concernant les documents et antiquités renfermées dans le Musée. Transmission à M. le Commandant Demaeght, directeur du Musée, pour faire le nécessaire.

Circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, invitant les Sociétés savantes à participer à l'Exposition universelle de 1889 ; renvoyée à M. Bouty, secrétaire général.

Autre circulaire du même Ministère, contenant un questionnaire sur les érosions marines contemporaines ; renvoyée à M. Poisson.

Autre circulaire, du Comité de la Société de Géographie de Paris, à propos du Congrès international de Géographie en 1889. Il est décidé que la Société de Géographie d'Oran se fera représenter à ce Congrès.

Autre circulaire, de M. le Ministre des Travaux publics, relative à la réunion annuelle des Sociétés de Beaux-Arts en 1889.

Vote d'un crédit de 200 francs pour l'établissement des cartes et plans à envoyer à l'Exposition universelle de 1889.

M. Bouty lit un rapport sur l'utilité de la création à Oran, d'un Bureau nautique.

Après discussion, le Comité ajourne cette question.

La Commission du Budget propose l'adoption des propositions formulées par M. Pousseur, trésorier de la Société, se balançant en recettes et en dépenses. — Adopté.

### ADMISSIONS NOUVELLES :

Don Valerio Alvarel, vice-consul d'Espagne ;
M. Lacroix, capitaine au 2me Tirailleurs.

### SEANCE DU 1er AVRIL 1889

*Présidence de* M. Cousin, *vice-président*

## ORDRE DU JOUR :

M. Bouty donne communication de la circulaire adressée à MM. les Maires et Administrateurs, de la rédaction de laquelle il avait été chargé dans la séance du 4 février. — Approuvée.

Communication d'un travail de M. Valette, capitaine de tirailleurs, concernant un projet d'exploration d'Aïn-Sefra à Tombouctou. Le Comité accorde son appui moral à ce projet.

M. Coudray dépose sur le bureau un graphique sur la fréquence et l'orientation des vents observées à la station du port d'Oran, par M. Demange, conducteur des Ponts et Chaussées; il est décidé que ce document figurera dans un des prochains bulletins.

### SEANCE DU 20 MAI 1889

*Présidence de* M. Monbrun

## ORDRE DU JOUR :

Lecture d'une lettre de M. le Préfet, relative aux travaux historiques scientifiques pour l'étude de l'habitat en France.

Autre lettre, relative aux antiquités de l'Algérie.— M. Demaeght a déjà répondu à la même question posée par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Lettre de la Société de Géographie de Madrid, relative au don d'une médaille honorifique que cette société vient d'instituer.

M. le Lieutenant de vaisseau Caron, annonce une nouvelle brochure résumant les observations qu'il a faites dans le Soudan français. Des remerciements lui seront adressés.

Circulaire du Directeur de la Presse coloniale à l'Exposition, invitant les Sociétés de Géographie à adresser les publications qu'elles possèdent, sur le commerce et l'industrie du pays, le 1er mai au plus tard. Cette circulaire étant parvenu tardivement, on passe à l'ordre du jour.

Circulaire du Président du Congrès d'Archéologie qui doit se réunir à Evreux. Renvoyée à M. Demaeght.

Autorisation donnée à M. Feningre pour l'insertion dans le bulletin, d'une notice sur les stations préhistorique de la province.

Le Comité décide qu'à l'avenir M. le Commandant Demaeght sera seul chargé de la composition du bulletin, lorsque le Comité de rédaction aura approuvé les travaux à reproduire.

Le Comité fixe la réunion de l'assemblée générale annuelle au 25 mai.

---

## ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Faure, entrepreneur de travaux publics à Oran ;
Godillot, notaire à Oran.

---

# ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

## SÉANCE DU 25 MAI 1889

Le compte-rendu de cette réunion figure au dernier bulletin.

## SÉANCE DU COMITÉ DU 3 JUIN 1889

### ORDRE DU JOUR :

Composition du Bureau (Voir le compte-rendu du dernier bulletin).

### ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Rebuffet, conducteur des Ponts et Chaussées à Oran ;
Ruault, rentier, rue de Gênes, à Oran.

Le Comité décide que les vacances d'été commencent à compter de ce jour jusqu'au premier lundi du mois d'octobre.

### SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1889

*Présidence de* M. MONBRUN

## ORDRE DE JOUR :

M. Bouty, délégué de la Société au Congrès international des Sciences géographiques de Paris, rend compte de son mandat. Des remerciements sont votés.

La Société Languedocienne de Géographie, de Montpellier, annonce que le prochain Congrès de Géographie se réunira à Montpellier ; M. Mondot est prié de représenter la Société de Géographie d'Oran à ce Congrès.

## ADMISSIONS NOUVELLES :

Le SECRÉTARIAT DE L'ÉVÊCHÉ d'Oran ;
M. AMILLAC, chirurgien, dentiste, à Oran.

### SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1889

*Présidence de* M. COUSIN, *vice-président*

## ORDRE DU JOUR :

Circulaire de M. le Ministre des travaux publics relative au Congrès des Sociétés savantes qui se réunira à la Sorbonne, en 1890. — Transmise à M. Demaeght.

M. le Général Détrie annonce au Comité que des ordres ont été donnés pour la remise au Musée des divers objets ayant un intérêt archéologique ou historique, qui seraient découverts dans la démolition du fort Saint Grégoire.

M. Bédier fait part au Comité d'un projet préparé par Mgr. le Cardinal de Lavigerie, ayant pour objet l'établissement d'une ligne de Bordj de l'Algérie au Soudan. — Il est décidé que la Société présentera à Mgr. de Lavigerie ses vœux pour la réussite de cette entreprise, par les soins de M. le Secrétaire général.

M. Bédier formule un vœu ayant pour but de modifier l'itinéraire des Services postaux qui desservent les côtes orientale et occidentale de l'Afrique. — Il est prié de rédiger une note pour la prochaine réunion.

---

### ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Waille, professeur à l'École supérieure de lettres, à Alger.

Devet, pharmacien, boulevard Seguin à Oran.

---

## SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1889

*Présidence de* M. Monbrun

### ORDRE DU JOUR :

M. le Secrétaire général annonce au Comité que la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran a obtenu, à l'Exposition universelle, une mention honorable. Cette récompense, en apparence modeste, est néanmoins très flatteuse, si l'on considère le nombre très faible de distinctions de cette nature qui ont été accordées.

Lecture d'une lettre de M. le Lieutenant de vaisseau Caron, annonçant l'envoi de la carte du Niger. Des remerciements sont votés. M. Bouty fera le nécessaire.

M. Feningre dépose sur le bureau un exemplaire de l'ouvrage intitulé « Les Mines et Usines en 1889 » de M. Francis Laur, ingénieur civil des mines. M. Feningre transmettra les remerciements du Comité.

M. Monbrun communique au Comité un vœu émis par le Conseil Général du département d'Oran, ayant pour objet de faire venir de Paris les différents objets qui ont figuré à l'Exposition universelle et intéressant notre département.

M. le Commandant Demaeght annonce que lui aussi s'est occupé de cette question au point de vue de notre Musée. Des arrangements ont été pris pour faire face aux dépenses de transport des objets.

M. Bouty fait part au Comité des démarches qui ont été faites, après entente avec M. le Commandant Demaeght, pour la cession gratuite au profit du Musée, de la collection entomologique existant dans les galeries du Service des Mines.

M. le Commandant Demaeght fait part au Comité d'une découverte numismatique très intéressante faite à Aflou, par M. le Lieutenant Lacroix, attaché aux affaires indigènes.

M. de Cardaillac, conseiller à la Cour d'Appel d'Alger, envoie une communication pour être insérée au bulletin.

M. Bouty fait part des lettres qu'il a écrites à M. Sabatier, ancien député du département d'Oran, et à M. Trotabas, lieutenant de vaisseau en retraite, pour les prier de représenter notre Société au Congrès colonial national.

*Le Secrétaire Général de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran,*

J. BOUTY.

# LISTE

DES

# Membres de la Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran

## PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. Pomel, ✻, ancien Sénateur d'Oran, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole Supérieure des Sciences d'Alger.

## PRESIDENTS HONORAIRES

MM. Derrien, O. ✻, O. ❀, chef d'escadron d'état-major, Oran.
Hugonnet, ✻, conseiller de Préfecture en retraite.
Trotabas, ✻, lieutenant de vaisseau en retraite, Paris.

## MEMBRES HONORAIRES

MM. Détrie, général, G. O. ✻, commandant la division d'Oran.
Dunaigre, ✻, ❀, préfet d'Oran.
Héron de Villefosse, ✻, membre de l'Institut, conservateur au département des Antiquités grecques du Musée du Louvre.
Caron, lieutenant de vaisseau, Paris.

MM. Duveyrier (Henri,) O. ✻, (Seine-et-Oise), Sèvres.
Moustier, explorateur de l'Afrique centrale, Marseille.
Nordenskiold, professeur, Suède.
Pelletreau, ingénieur, Constantine.
Straur (Louis), consul honoraire, Anvers (Belgique).
Verminck, armateur, Marseille.
Zweifel, explorateur de l'Afrique centrale, Marseille.

# LISTE DES MEMBRES ACTIFS

MM. Ali, Mustapha-Mahi-Eddin, ✻, interprète judiciaire, Oran.
Astier, ✻, ❦, pasteur protestant, Mostaganem.
Arnaud, architecte, Arzew.
Ancey, secrétaire de la sous-préfecture, Tlemcen.
Augé, entrepreneur, Oran.
Arnoux, ✻, adjoint du génie en retraite, Misserghin.
Allard, chef de l'exploitation F.-A., Arzew.
Alès, docteur-médecin, l'Hillil.
Aillaud, ❦, inspecteur d'Académie, Alger.
Amillac, médecin-dentiste, Oran.
Bastide, fils, ✻, propriétaire, Bel-Abbès.
Bouty, ❦, garde-mines, Oran.
Barber, négociant, Oran.
Bastide, Ernest, ingénieur civil à Nemours.
Brunie (Joseph), ❦, agent-voyer en chef, Oran.
Borelly, conseiller de préfecture, Oran.
Boozo, consul d'Angleterre, Oran.
Brunie (Jean), ingénieur civil, Oran.
Blanchard (Ferdinand), ✻, propriétaire, Oran.
Beyna, directeur de la Société algérienne, Oran.
Brémond, ❦, vétérinaire, Oran.
Blanchet, entrepreneur, Oran.
Boucher, ingénieur, Paris, membre perpétuel.
Bréjat, ✻, commissaire-priseur, Oran.
Bardoux, propriétaire, Oran.
Bernauer, docteur en médecine, Oran.
Bonnin (Sarauton de), vérificateur du Service topographique, Oran.
Bonnefoy, ✻, médecin-major au 15e d'Artillerie, Douai.
Brouard, lieutenant au 2e Zouaves, Oran.
Ben Daoud, O. ✻, colonel au 1er Chasseurs d'Afrique, Blidah.
Breuille (de), ✻, commandant supérieur à Aïn-Sefra.
Bojanol de René (de), ✻, secrétaire-général de la Cie *Le Soleil*, Paris.
Brunel, géomètre principal, Mascara.
Blanchot, ❦, inspecteur de la Voirie départementale, Oran.
Barnicaud, géomètre, Oran.
Barthélemy, pharmacien, Oran.
Bariat, vice-président du tribunal Civil, Oran.
Bister, interprète judiciaire, Oran.
Bézy, ✻, publiciste, Oran.

MM. Bouë, entrepreneur de peinture, Oran.
Bloch, conseiller général, Mostaganem.
Bonnin, géomètre, Oran.
Blondel, contrôleur des Contributions directes, St-Denis-du-Sig.
Bartibas, pharmacien, Oran.
Boissin (Benjamin), directeur de l'école de Noiseux (Eckmulh), Oran.
Bédier, avocat, Oran.
Béatrix, employé à la voirie, Tlemcen.
Blondel, juge, Sfax (Tunisie).
Bregeat, docteur-médecin, Oran.
Bigonnet, inspecteur de l'exploitation P.-L.-M., Oran.
Cousin, ✻ (M. A.), chef de service de la voie P.-L.-M., Oran.
Cachard (de), ✻, directeur des Contributions directes, Oran.
Conseil Municipal, Bel-Abbès.
Conseil Municipal, Perrégaux.
Commune d'Arzew.
Commune de Tlemcen.
Commune de St-Denis-du-Sig.
Coudray, †, capitaine du port, Oran.
Cairol (Léon), photographe, Oran.
Cercle de la Mosquée, Oran.
Clerc, A. P., ingénieur de la Cie O.-A., Bel-Abbès.
Cuinet, ❀, ingénieur, Oran.
Chandelier (Marius), limonadier, Oran.
Chancel, chef de section, O.-A., Oran.
Canal, ❀, agent-voyer, Tlemcen.
Chancel (de), ❀, sous-préfet, Tlemcen.
Cazalis, propriétaire, Relizane.
Cardaillac (de), conseiller à la Cour d'Alger.
Choisnet, sous-préfet, ❀, Bougie.
Commune de Lamoricière.
Cosman (Adrien), banquier, Mostaganem.
Chape, ❀, professeur de dessin, Oran.
Cohen (Jacob), chef de comptabilité au Crédit Foncier, Oran.
Clausse, directeur du Crédit Lyonnais, Oran.
Claro, négociant, Oran.
Courtinat, avocat-défenseur, Oran.
Carli, représentant de commerce, Oran.
Cabrol, négociant, Oran.
Cabanel, chef de gare, Perrégaux.
Castanié, ✻, ingénieur en chef des mines de Beni-Saf, Oran.
Conrad (Shauderr), chef de bataillon, Ministère de la Guerre, Paris.
Canal, père, Nemours.
Cheylard, O. ✻, chef de bataillon hors-cadre, commandant le pénitencier, Douéra.
Chancogne, banquier, Tlemcen.
Cercle militaire (Réunion des Officiers), Tlemcen.
Collège de Tlemcen.
Chollet, directeur de l'Ouest-Algérien, Oran.
Cercle civil, Nemours.
Charpentier, ingénieur, O.-A., Oran.
Christiani, ingénieur, St-Raphaël (Alpes-Maritimes)
Cercle militaire, El-Aricha.
Durand, ex-triangulateur, Oran.

MM. Délinon, ingénieur civil, directeur du gaz, Barcelone, membre perpétuel.
Derrien, O. ✻, O. ⚜, chef d'État-Major du Gouvernement de Nice.
Durel, propriétaire, Oran.
Dessirier, O. ✻, colonel du 34me régiment de Ligne, à Mont-de-Marsan.
Demaeght, O. ✻, O. ⚜, commandant du Recrutement, Oran.
Daniel, ⚜, professeur de musique, Oran.
Dandrade, chef de bureau au Gouvernement général, Alger.
Dollfus, ingénieur, Tlemcen.
Daniel (Paul), négociant, Oran.
Delphin, professeur d'arabe, Oran.
Duzan, médecin de colonisation, Arzew.
Delmonte, propriétaire, Oran.
Delrieu, pilote, Oran.
Delord, ✻, O. ⚜, directeur de l'école arabe, Oran.
Dessoliers, propriétaire, Alger.
Douine, propriétaire, Mascara.
Delmarès, ⚜, sous-préfet, Médéah.
Dolambi (Joseph), entrepreneur, Oran.
Decouflé, adjoint de la Cie Mixte, St-Denis-du-Sig.
Dessarps, receveur des Contributions diverses, Remchi.
Desnoyelles, chef de dépôt, O.-A., Aïn-Temouchent.
Doassans, directeur des Messageries, Oran.
Dandoy, propriétaire, Aïn-Temouchent.
Denis, officier d'Administration.
Demange, conducteur des Ponts-et-Chaussées, St-Denis-du-Sig.
Devé, pharmacien à Oran.
Don Valerio-Alvarez-Pedreira (Augustin), secrétaire d'ambassade au Ministère des Affaires étrangères, Madrid.
Emerat, fils, négociant, Oran.
Escande (Paul), ingénieur, Paris.
Etienne (Eugène), député, sous-secrétaire d'État au Ministère des Colonies, Paris.
Fouque, ✻, ⚜, entrepreneur, maire d'Oran, Oran.
Farmond, commissaire-enquêteur, Oran.
Faure, entrepreneur de travaux publics, Oran.
Freixe (Ernest), propriétaire, Oran.
Fonteneau, ✻, ⚜, docteur-médecin, Oran.
Fourreau (Fernand), explorateur, Bussière-Poitevine (Haute-Vienne).
Fabriès, ✻, docteur-médecin, Bel-Abbès.
Froget (Louis), propriétaire, Oran.
Fousset, ✻, ingénieur civil, Paris.
Fleury, propriétaire, Hennaya.
Fauqueux, notaire, Tlemcen.
Fabriès, pharmacien, Oran.
Figari, Oran.
Feningre, ingénieur civil, Oran (St-Antoine).
Féraud, ingénieur civil, Alger.
Félix, notaire, St-Cloud.
Flahault, chef de bureau, O.-A., Oran.
François (Jean), propriétaire, Tlemcen.
Galens, Oran.
Garoby, secrétaire général de la Préfecture.
Gangloff, ✻, ⚜, capitaine au 2me Zouaves, Oran.

MM. Gachet (Paul), négociant, Oran.
Giraud (Jules), négociant, Oran.
Giraud (Alphonse), négociant, Oran.
Giraud (Hippolyte), avocat, Oran.
Grivel, ✻, propriétaire, St-Denis-du-Sig.
Guénard, ✻, chef de bataillon au 104me d'Infanterie, Argentan.
Gaillard, receveur des Contributions diverses, Oran.
Guisolphe, percepteur, Lunel (Hérault).
Gorges (veuve), propriétaire, Oran.
Guglielmi, docteur-médecin, Oran.
Gaucher (Louis), ❀, médecin de colonisation, Aïn-Temouchent.
Giraud (Edmond), avoué, Sidi-bel-Abbès.
Gabarou (Gaston), ingénieur, Oran.
Giraud, pharmacien, Oran.
Guinet (Émile), ❀, négociant, Oran.
Gramont, publiciste, Oran.
Guérin, propriétaire, Tlemcen.
Guérido, conseiller de Préfecture.
Genty, inspecteur des Postes et Télégraphes, Oran.
Guyonnie, inspecteur primaire.
Giraud (Louis), avocat, Oran.
Guettier, propriétaire, Aïn-Temouchent.
Gruesse, capitaine d'artillerie, Mécheria.
Grégoire, interprète judiciaire, Ténès.
Guttron, ❀, directrice de l'École Normale, Oran.
Godillot, notaire, Oran.
Herson, O. ✻, chef de bataillon au 2e zouaves, Oran.
Horoy, conseiller de Préfecture, Oran.
Hadj-Hassen, ✻, conseiller général, Oran.
Hassan (Raphaël), avocat, Oran.
Hassan (Léon), négociant, Oran.
Hentschel, ✻, ancien négociant, Oran.
Heintz, imprimeur, Oran.
Israel, propriétaire, Oran.
Jacques, fils, avocat-défenseur, Oran.
Jourdan, ingénieur, Mostaganem.
Jarsaillon, ✻, propriétaire, Oran.
Jouane, propriétaire, Aïn-Temouchent.
Jupeaux (Edouard de), propriétaire, Oran.
Jauffret, propriétaire, Oran.
Jacques, sénateur, Paris.
Jannet, ✻, directeur des Postes et Télégraphes, Oran.
Kriéger, ✻, pasteur protestant, Oran.
Kanoui, ✻, ❀, Oran.
Kriéger, pharmacien, Oran.
La Loge de l'Union Africaine, Oran.
Lemoine, ingénieur de la Cie E.-A., Alger.
Lemoine, conducteur des travaux, Cie P.-L.-M., Perrègaux.
Larcher, notaire, Oran.
Lisbonne, avocat-défenseur, Mostaganem.
Launay, ingénieur de la Compagnie F.-A., Oued-el-Hammam.
Lavergne, O. ✻, chef de bataillon, commandant supérieur, Lalla-Maghrnia.
Labadie, employé aux Contributions diverses, Oran.
Lejeune, receveur de l'Enregistrement, Oran.
Lescure, propriétaire, Oran.
Labouré (Albert), docteur-médecin, Aïn-Temouchent.

MM. Lallement (Eugène), président du tribunal de Commerce, Oran.
Lallement (Emile), négociant, Oran.
Lopeo, inspecteur du Crédit Foncier, Oran.
Lelarge, notaire, Oran.
Larguier, entrepreneur, Oran.
Laurent, conseiller général, Perrégaux.
Leclerc, receveur des Douanes à Mostaganem.
Lerebourg, adjoint de l'administrateur civil, Saïda.
Lapenne, sous-préfet, Batna.
Lupy, receveur municipal, Arzew.
Lupy (François), cultivateur, Arzew.
Lefeuvre, St-Cloud.
Léonetti, greffier de la justice de paix, St-Cloud.
Leroy (Ferdinand), conducteur des Ponts et Chaussées, Tunis.
Lévy, docteur-médecin, Oran.
Lépine, ingénieur à l'O.-A., Oran.
Laur, ingénieur civil, député de la Loire, Paris.
Lischtentein (Paul), propriétaire, Tlemcen.
Le Frotter de la Garenne, ✻, lieutenant de vaisseau, Nemours.
Lalagade (de), juge au tribunal civil, Mostaganem.
Leguay, capitaine détaché au Gouvernement militaire de Paris.
Lacroix, capitaine au 2e tirailleurs, bureau arabe, Mascara.
Morgera, propriétaire, Marseille.
Mantoz, contrôleur des Contributions diverses, Oran.
Mermod (Albert), horloger, Oran.
Marchand, ✻, chef d'escadron en retraite, Tunisie, membre perpétuel.
Marchand, répartiteur des Contributions, Oran.
Monbrun, ✻, ✆, avocat, Oran.
Mugnier, arbitre de commerce, Oran.
Maillet, ✆, chef de service, O.-A., Bel-Abbès.
Mayaudon, notaire, St-Denis-du-Sig.
Montessus de Ballore (de), juge, Oran.
Mondot, docteur-médecin, Oran.
Mathis, secrétaire de la sous-préfecture, Mostaganem.
Monchatre, chef de bureau du contrôle F -A., Arzew.
Marignan, Th., libraire, Oran.
Maillot, administrateur, Saint-Lucien.
Milson, ingénieur aux mines de Beni-Saf.
Mahé, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Cassaigne.
Massa, avocat-défenseur, Mascara.
Masson, directeur des Contributions diverses, Tlemcen.
Monbrun (César), huissier, Mascara.
Moisson, avocat, Oran.
Manégat, négociant, Oran.
Mage, entrepreneur, Oran.
Massot, négociant, Oran.
Mermod, père, horloger, Oran.
Merieul, carrossier, Oran.
Monier, agent-voyer, Tlélat.
Moulin, représentant de commerce Oran.
Merlé, consul d'Espagne, Oran.
Nicolas (Emile), négociant, Oran.
Nony, ingénieur des mines, Beni-Saf.
Noviant, ingénieur des mines, Beni-Saf.

MM. Nicolai, lieutenant de port, Arzew.
Noguier, interprète judiciaire, Cassaigne.
Nicolas (Missarel), ✪, greffier du tribunal de Commerce, Oran.
Nérat de Lesguisé, inspecteur des prisons, Oran.
Nessler, négociant, Oran.
Nelson Chiérico, directeur de la banque de l'Algérie, Alger.
Nogaro, entrepreneur, Tlemcen.
Ourry, chef de bureau, ministère des finances, Paris.
Obertreiss, avocat, Oran.
Oliva, propriétaire, Bel-Abbès.
Ortola, (Jules) entrepreneur à Tlemcen.
Perrier, imprimeur, Oran.
Pasteur, négociant, Oran.
Prudhomme, Oran.
Pousseur (Louis), ✪, directeur du Gaz, Oran.
Priou (Louis), ✪, interprète judiciaire, conseiller général, Mostaganem.
Pottier, F., Alger.
Pottier, notaire, Oran.
Peyrat, président du Comice agricole, Inkermann.
Poinsignon, receveur des Domaines, Tlélat.
Pons, administrateur, Aïn-Temouchent.
Prévet Jules), ingénieur, Paris.
Pallu de Lessert (de), avocat, Paris.
Pauchard, ✪, sous-préfet, Mostaganem.
Pérez, ✲, ✪, banquier, maire de Mascara.
Paty du Clam (du), lieutenant, Sfax-Tunisie.
Playfair (le colonel de), consul général d'Angleterre, Alger.
Plat, huissier à Relizane.
Pouyer, entrepreneur, Oran.
Paris (Jules), propriétaire à Relizane.
Preire, receveur principal des Postes, Oran.
Pelissier, propriétaire, Hennaya.
Penet, commandant le dépôt de remonte, Oran.
Pelet, agent-voyer, Mascara.
Philippe, ✲, administrateur de la commune mixte, Saïda.
Pastre, agent voyer, Bel-Abbès.
Poisson, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, Alger.
Paul, docteur-médecin, Oran.
Patronnier, directeur à la C^ie^ d'assurance, Oran,
Quiévreux, huissier, Oran.
Roubière, conseiller général, Bel-Abbès.
Réunion des officiers, Oran.
Reilhac, O. ✲, chef d'escadron en retraite, Oran.
Romani, employé des Postes, Oran.
Roure, avoué, Mascara.
Riniéri, répartiteur des Contributions, Tlélat.
Ramier, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Inkermann.
Renard, directeur de l'école de Karguentah, Oran.
Reclus (Onésime), géographe, Nemours.
Renoux (Georges), administrateur, Bel-Abbès.
Rebuffel, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Oran.
Ruault, propriétaire, Oran.
St-Maur (de), propriétaire, Château de Bernadets, par Morlaàs (Basses-Pyrénées).
Sabatier (Camille), ✪, conseiller de Préfecture de la Seine.

MM. Solari, ✪, négociant, Saïda.
Saurin, avocat-défenseur, Mostaganem.
Saurel (Alexandre), ❋, propriétaire, Oran.
Sandras (Gustave), ❋, ✪, docteur-médecin, Oran.
Saintjean, négociant, Oran.
Sabatier (Germain), maire de Tlemcen.
Souin, ❋, capitaine en retraite, Lalla-Maghrnia.
Suzzarini, docteur-médecin, Arzew.
Saint-Germain, avoué, député, Oran.
Spréafico, docteur-médecin, Oran.
Secrétariat général de l'Évêché d'Oran.
Schild (Jules) propriétaire à Sebdou.
Sartin, greffier au tribunal civil, Oran.
Stefanopoli, ✪, chef de bureau à la Préfecture, Oran.
Si Mhammed ben Rahhal, Nedroma.
Le Supérieur du séminaire, Oran.
Stevard, vice-consul, Nemours.
Tournoux, ❋, receveur principal des Postes, Alger.
Tommasini, docteur-médecin, Oran.
Turot, ❋, docteur-médecin, St-Denis-du-Sig.
Tedeschi, ❋, avocat-défenseur, Tlemcen.
Tortosa, négociant, Oran.
Thieffin, chef de bureau, C^ie O.-A., Blidah.
Toulot, géomètre, Oran.
Théus, négociant, Oran.
Tournier, architecte, Oran.
Tridon, ❋, capitaine commandant la Gendarmerie, Oran.
Tixador, chef de gare, l'Hillil.
Trapet, pharmacien à l'hôpital militaire, Tlemcen.
Ulhmann, ✪, docteur-médecin, Mascara.
Viénot, O. ❋, propriétaire, chef de bataillon de l'armée territoriale, Oran.
Varnier (Raoul), ✪, administrateur, Ammi-Moussa.
Viviani, ✪, propriétaire, Tlemcen.
Varnier (Maurice), administrateur, Mascara.
Vogley (Charles), consul de Belgique, Oran.
Vauvilliers, inspecteur des Contributions directes, Nice.
Vidal, menuisier, Oran.
Vallois, ❋, conseiller général, Arzew.
Vaugien (Emile), clerc d'avoué, Tlemcen.
Vrignault (Alphonse) directeur de la Compagnie d'assurances l'*Aigle*, Paris.
Villa (Pascal), propriétaire à Nemours.
Waille, professeur à l'École Supérieure des Lettres à Alger.
Wolters, chef de dépôt, O.-A., Bel-Abbès.
Wemppfen, (comte de), consul d'Autriche, Mustapha.
Wahlenne, chef de section, O.-A., Lamoricière.
Ximénès, ❋, administrateur civil, Daya.
Zuani (Jean), capitaine au long cours, lieut. de port, Ajaccio.
Zimmermann, directeur du *Charivari*, Oran.

*Le Secrétaire Général de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran,*

J. BOUTY.

# PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

## Reçues par la Société de Géographie

### Allemagne

Gesellschaft für Erdkunde, Baud. XV, nos 4, 9, 10, 1889, Baud. XVI, nos 1 et 2. — Berlin.
Vereins für Erdkunde, 1888. — Halle sur Saal.
Geographische Gesellschaft, Teil. 1, 1888. — Greifswald.
Geographische Gesellschaft, Baud. VII, Hek, 3, 4, 1889. — Sena.

### Algérie

Revue Africaine, 1888, nos 188 et 189. — Alger.
Académie d'Hippone. Réunion du 15 septembre 1888. — Bône.
L'Ouest Agricole, 1888, nos 33, 34, 35. — Oran.

### Angleterre

The Scottish Geographical Magazine, 1888, vol. IV, décembre, no 12, 1889, nos 1, 2, 3, 4. — Edimbourg.
The Journal of the Manchester Geographical Society, 1888, janvier à juin. — Manchester.

### Argentine (République)

Academia Nacional de Ciencias, septembre 1887, janvier 1888. — Cordoba.

### Belgique

Société Royale de Géographie, 1888-89, fasc. 3. tome XIII. — Anvers.
Cercle des anciens étudiants de l'Institut supérieur de Commerce, fasc. 2, 3, 1888. — Anvers.
Société Royale Belge de Géographie — Bruxelles.

## Canada

Procedings of the Canadian Institute. — Toronto.

## Cochinchine

Société des Études Indo-Chinoises. — Saïgon.

## Égypte

Société Khédiviale de Géographie. — Le Caire.

## Espagne

L'Excursionista. — Barcelone.
Boletin de la Sociedad geografica. — Madrid.

## États-Unis

John's Hopkins University Studies. — Baltimore.

## France

Société de Géographie commerciale. — Bordeaux.
Société de Borda. — Dax.
Société d'Études des Hautes-Alpes. — Gap.
Société de Géographie commerciale. — Hâvre.
Bulletin de la Société de Géographie. — Lille.
Société Bretonne de Géographie. — Lorient.
Société de Géographie. — Lyon.
Société de Géographie. — Marseille.
Société Languedocienne de Géographie. — Montpellier
Société de Géographie de l'Est. — Nancy.
Société de Géographie commerciale. — Nantes.
Histoire des Religions. — Paris.
Revue Géographique Internationale. — Paris.
Ministère Instruction. — Revue des Travaux scientifiques. — Paris.
id. Bulletin de Géographie historique. — Paris.
id. Travaux historiques. Bulletin archéologique. — Paris.
Société de Géographie commerciale, tome XI, 1888-89. — Paris
Société de Géographie. — Paris.
Polybiblion. — Paris.
Association Philotechnique. — Paris.

Société d'Ethnographie. — Paris.
Société des Études coloniales et maritimes. — Paris.
Bulletin de la Société nationale des Antiquaires. — Paris.
Bulletin de l'Association de l'Afrique du Nord. — Paris.
Société de l'Afrique du Nord. — Paris.
Bulletin de la Société de Géographie. — Rochefort.
Société Normande de Géographie. — Rouen.
Société de Géographie. — Saint-Nazaire.
Société de Géographie. — Toulouse.
Société de Géographie. — Toulon.
Société de Géographie. — Tours.

## Hollande

Bijdragen socet de Taal-Land en Volkenkunde. — S'Gravenhage.
Société Royale Néerlandaise de Géographie. — Amsterdam.

## Hongrie

Société Hongroise de Géographie. — Budapest.
Jahresbericht der Gewerbeschule. — Bistritz.

## Italie

Bulletino della Sezione Fiorentina della Società Africana d'Italia. — Florence.
L'Explorazione commerciale. — Milan.
Società Africana d'Italia — Naples.
Società Geografica italiana. — Rome.
Bolletino delle Opere moderne straniere. — Rome.
Instituto archeologico germanico. — Rome.

## Malte

Monitore geografico e scientifico di Malta — Malte.

## Portugal

Boletine da Sociedade de Geographia. — Lisbonne.

## Russie

Société Impériale russe. — St-Pétersbourg.

## Suède

Bulletin de la Société de Géographie finlandaise. — Helsingfors.

## Suisse

Société Neufchateloise de Géographie. — Neufchatel.
L'Afrique explorée et civilisée. — Genève.
Mitteilungen der ostchweizerischen Geogr. commerc. Gesellschaft. — St Gall.

## Roumanie

Societatea geografica Romana. — Bucharest.

# OUVRAGES, NOTICES, CARTES, ETC.

En Océanie, par Arflic Marin. Ouvrage offert par l'éditeur, Ch. Bayle. — Paris.

Service géographique de l'armée. Rapport sur les travaux exécutés en 1888. — Paris.

Les premières nouvelles concernant l'éruption du Krakatau en 1883. (De la part du prince Roland Bonaparte). — Paris.

La Nouvelle-Guinée, par le prince Roland Bonaparte. — Paris.

Le Prince Roland Bonaparte en Laponie. — Paris.

Premiers voyages des Néerlandais dans l'Islande, par le prince Roland Bonaparte. — Versailles.

La Nouvelle-Guinée, même auteur. - Paris.

Derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée, même auteur. — Versailles.

Ministère, Instruction. — Répertoire des travaux historiques. — Paris.

Souvenir de la séance solennelle du 2e centenaire de la fondation de l'Académie des Sciences et belles Lettres d'Angers. — Angers.

Chartes de Notre-Dame de Bertaud, second monastère de femmes de l'Ordre des Chartreux, publiées sous les auspices de la Société d'Etudes des Hautes Alpes, par l'abbé Paul Guillaume, 1888. — Gap.

Die Völker des Urol and itne sprachen von Paul Hunfalvy. — Budapest.

Antiquités sibériennes par W. Radloff, tome I, livre 1. — St-Pétersbourg.

Archivos ou Museu nacional, Rio de Janeiro. — Brésil.

*Le Secrétaire général de la Société de Géographie et d'Archéologie,*

BOUTY.

# BIBLIOGRAPHIE

## NOS COLONIES

Par Onésime RECLUS

Le clairvoyant, suggestil, sagace et patriote écrivain auquel la science géographique doit tant d'admirables travaux, vient de couronner son œuvre par un ouvrage superbe : *Nos Colonies*.

Ce beau livre, édité avec un grand luxe d'illustrations par la librairie Hachette, est, sans conteste, le plus artistique monument que l'on ait encore élevé à la gloire de la France coloniale.

Écrit dans une langue souple, colorée, étincelante d'archaïsme expressif, ce nouvel ouvrage du plus attrayant des géographes est le plus captivant des livres.

A la séduction du style, à la maîtrise des peintures, Onésime Reclus joint le sens critique du savant, la clairvoyance du patriote et le coup-d'œil de l'homme d'état. Il ne ménage pas les critiques sur les erreurs du passé ni les avertissements pour l'avenir. A ce titre, il restera, comme le meilleur guide dont puissent s'inspirer les hommes politiques auxquels incombera la tâche redoutable de mettre en valeur les 450 millions d'hectares dont se compose notre nouvel empire colonial. Cet immense territoire peuplé par quarante millions d'hommes attend encore une organisation rationnelle.

De toutes nos possessions d'outre-mer, l'Algérie est celle qu'affectera de préférence Onésime Reclus. C'est là qu'il y voit le plus d'avenir pour la patrie française. Aussi, est-ce avec une angoisse patriotique qu'il constate que ce beau pays, portique et vestibule du Soudan, ne répond pas à sa mission qui est, d'un côté, de tendre la main au Sénégal par la vallée de l'Oued Messaoura ; de l'autre, de pénétrer jusqu'au lac Tchad par le lit desséché de l'Igarghar, sous lequel coule une onde souterraine facile à faire jaillir. Nous possédons les couloirs naturels qui conduisent au cœur du Soudan et nous hésitons à en profiter, alors que les Anglais, les Italiens, les Allemands, qui n'ont pas à leur service des chemins aussi faciles, font des efforts désespérés pour y arriver avant nous. Pendant que nous ergotons et que nous nous croisons les bras, nos ennemis se partagent le continent noir. Au train dont ils y vont, il n'y aura bientôt plus rien de disponible. Peut-être est-il déjà trop tard ; mais si nous tardons davantage à agir, la place prééminente que nous aurions pu occuper en Afrique sera prise par d'autres.

Laisserons-nous échapper le dernier don de la fée bienfaisante et trahirons-nous nos destins ?

W. MARIAL.

# ESSAI SUR LES STRATES

DE LA

# LANGUE FRANÇAISE

PAR

WAILLE MARIAL

# ESSAI SUR LES STRATES

DE LA

# LANGUE FRANÇAISE

---

## I

*Apport de l'Algérie à la langue française. — Le passé dans le présent. — Alluvions linguistiques en formation.*

---

Avant la conquête d'Alger, notre langue possédait déjà un grand nombre de mots d'origine arabe tels que : alcali, alcarraza, alcool, alcôve, aldébaran, alezan, algarade, algèbre, aliboron, alkermès, amiral, haras, etc., dont la plupart ont été rapportés d'Orient, pendant les guerres des croisades.

Depuis l'occupation de l'Algérie, les troupiers d'une part, les émigrants cosmopolites de l'autre, en ont mis en circulation une foule d'autres dont la plupart ont fini par conquérir leurs grandes lettres de naturalisation. Dans le nombre on peut citer : alfa, alfatier, areg, chapardeur, chabir, chouia chouia, diss, gourbi, fourbi, kabyle ou kbaïle, kif, kif kif, kramès, hallouf, hamada, maboul, macach, melk, oued, redir, turco, spahis, zouave, yaouled, zaouia, zekkat et tant d'autres que l'on trouve dans les dictionnaires les plus récents.

Je ne mentionnerai pas les innombrables noms de lieux et termes géographiques que les français ont adoptés en les franci-

sant. A côté de ces vocables de souche indigène, il en est d'autres qu'ont importés les émigrants étrangers et dont la génèse est assez peu connue.

Bien que la plupart des français soient familiers avec le champoreau, combien pourraient dire d'où vient ce nom ?

D'après une légende accréditée, voici ce que l'on racontait à ce sujet :

Dans les premiers temps de la conquête, un officier, d'autres disent un médecin major du nom de Champoreau aurait inventé la mixture en question pour relever la vigueur du soldat, pendant les marches pénibles de l'été.

D'après Charles Toubin *(dictionnaire étymologique)* cette légende est inacceptable.

Le champoreau de son vrai nom, ciamporao est tout simplement une consommation andalouse importée en Algérie par les premiers cantiniers espagnols.

Dans la bouche de nos troupiers, le ciamporao s'est transformé en champoreau et c'est sous ce nom qu'il a fait la conquête de la France et du monde civilisé.

On saura désormais pourquoi le champoreau a grandi ; il était espagnol !

Un autre mot très algérien, c'est : « chaparder ».

Inventé par les zouaves, il est plus expressif que marauder et établit une nuance dans le larcin.

Chaparder est proprement imiter le chapard, chat sauvage expert à la maraude.

Chacal — prononcez chacail — est le nom que les zouaves se sont donné.

Le mot fourbi a conquis une juste célébrité.

Il est à remarquer que pendant que nos savants appauvrissaient la langue à force de l'épurer, le peuple l'a toujours enrichie.

Ses créations, plus heureuses d'ailleurs et moins baroques que celles des savants, se rapprochent d'avantage du génie de la langue : elles s'incorporent mieux.

L'infiltration arabe a produit un autre effet que celui d'enrichir nos vocabulaires ; elle a doté la lyre française de sonorités absolument nouvelles. Les désinences en oun, pour ne parler que de

celles-là, n'existaient pas en effet dans notre langue. Aujourd'hui les poètes font rimer Simoun avec Mimoun, besef avec Joseph, Kerredine avec Bou-Medine, Slimane avec Abderrahmane (1).

Le seul reproche que l'on puisse faire à ces vocables nouveaux, c'est que personne ne sait les orthographier.

A cet égard, les arabisants ont créé de fâcheux précédents. Ils écriront Sliman sans *e* muet final, ce qui fait que les français prononcent Slimant.

L'*e* muet étant une des principales causes de l'harmonie de la langue française, on ne devrait pas le supprimer là où sa présence est naturellement indiquée, comme dans Simoun, Tlemcen, Abderrahman que l'on devrait écrire Simoune, Tlemcène, Abderrahmane.

Par un phénomène connexe, pendant que les français s'appropriaient des expressions arabes, les indigènes nous empruntaient les termes qu'ils n'avaient pas et dont ils ne pouvaient se passer. Modifiés suivant le génie de la langue arabe, ces termes quelque fois peu reconnaissables, se sont lentement incorporés dans l'idiome de l'Afrique du nord dont ils font aujourd'hui partie intégrante.

---

(1) Voici quelques exemples de l'infiltration arabe dans la versification française :

L'OUED

En Algérie, on nomme oued
Toute rivière ayant de l'eau
Quand elle est à sec, c'est l'oued
Ou l'oued auquel manque l'O.

COLONNE D'ONYX

La colonne d'onyx aux veines translucides
Découverte à Tlemcen provient de Tekbalek
Elle date, dit-on, du temps des Abassides
Je demande à la voir, on me répond : balek !

LE GOURBI

Plus dur qu'un citoyen de Sparte
Ahmed loge dans un gourbi
Fait de terre et couvert de sparte
Ahmed ne fait pas de fourbi

KHOUAN ET ZAOUIA

Menaçant un chrétien, le Khouan dit : chouia
Chouia, chien, fils de chien. C'est le maraboutisme
Ignorant et pervers, qui dans la Zaouia
Entretient cette haine avec le fanatisme

(W. M.)

En voici quelques exemples :

De Garçon (garçon de café) les arabes ont fait *garçone*, pluriel *guerassen*, et de Carosse, *karossa*, pluriel *kerarsa*. Bidon s'est transformé en *bidoune*, pluriel *bouaden*.

Poste, a formé *bouchta*.
Télégraphie, *lagrafe*.
Garde-champêtre, *gran-chambite*.
Adjoint, *djouan*.
Adjoint au maire, *djouan el mir*.
Notaire, *noutir*.
Huissier, *louissi*.
Soldat, *chendat*
Chasseur, *sersour*.
Gendarme, *djendarmi*.
Hypothèque, *boutik*.
Protêt, *brouti*.
Jugement, *djoujema*.
Hôpital, *sbitar*.
Allumette, *zalimite*.
Papier timbré, *tanbri*.
Passe-port, *bassa-bour*.
Bateau a vapeur, *babour*, etc., etc.

Cette mutuelle pénétration des deux langues en contact, se continuera ; mais elle est déjà suffisante pour permettre d'en dégager une loi. C'est que l'histoire d'un peuple peut se rétablir à l'aide seul de la linguistique. Comment douter par exemple, que les romains aient occupé la grande Kabylie quand on y entend nommer un jardin *hort*, la garance, *rubbia*, et l'ormeau, *oulm?*

Par ce que l'on voit en Algérie, on peut juger de ce qui s'est passé dans les Gaules, pendant la domination romaine. Les Gaulois ont dû commencer par emprunter aux conquérents les mots relatifs à l'administration, à l'armée, aux tribunaux ; puis avec le temps, toute la langue des romains s'est superposée aux dialectes gaulois, mais sans parvenir à les détruire ni à les supplanter. Les dialectes gaulois ont survécu, enrichis de tous les apports latins, mais ayant conservé intact leur fond primitif que l'on

retrouve, dans la langue populaire, aussi vivants qu'il y a deux mille ans. J'espère en faire la démonstration complète dans les chapitres suivants.

---

## II

### *Nécessité d'une réforme lexicographique. — Plan d'un groupement stratique et synoptique.*

---

Avant que d'aborder mon sujet, une digression est nécessaire.

Chacun a pu s'apercevoir combien il est difficile de posséder à fond la langue française. Cela tient à la défectuosité de nos méthodes qui font perdre un temps très long et rebutent les plus courageux.

Je ne parle pas des étrangers, dont le désir d'apprendre est soumis aux plus cruelles épreuves.

Comme ils n'ont pas sous les yeux des livres leur présentant sous une forme commode, saisissante, les richesses étincelantes et les ressources prodigieusement variées de notre langue, ils la calomnient et disent qu'elle est pauvre, elle qui fut reine et dont les trésors sont un éblouissement.

Malheureusement, ses richesses sont enfouies et comme perdues dans les dictionnaires où il est presque impossible de les

retrouver. Cela tient à ce que les mots, au lieu d'être groupés par familles comme cela se fait pour les sciences naturelles, sont classés par ordre alphabétique.

Pour n'en citer qu'un exemple, il y a, dans chacun de nos grands dictionnaires, plus de deux cents vocables — qu'à la vérité personne ne connaît — s'appliquant au cheval.

Mais ces deux cents noms dont chacun caractérise un état particulier de la bête, au lieu d'être groupés, de façon à servir d'enseignement, sont dispersés depuis la lettre A jusqu'à la lettre Z.

Il en résulte que l'étudiant qui veut connaître les différents noms donnés au cheval, en notre langue, est obligé de compulser Littré d'un bout à l'autre, ce qui n'est pas une petite affaire — j'en sais quelque chose !

Or, s'il fallait faire ce travail de bénédictin pour toutes les familles de mots — et ce serait le seul moyen d'arriver à connaître sa langue — une vie humaine n'y suffirait pas.

Ce serait donc rendre un service à tous que de faire un nouveau vocabulaire où le groupement par familles et par ordre de provenance serait substitué au système de dispersion et d'isolement.

Cette réforme m'a tenté et j'aurais voulut la réaliser ; mais comme il est certain que je n'aurai pas le temps de la mener à bonne fin — il y faudrait plusieurs existences — je vais indiquer, avec quelques exemples à l'appui, la méthode de groupement stratique et synoptique que j'avais adoptée, espérant que d'autres pourront la reprendre et doter la France du lexique qui lui manque et sans lequel il sera impossible d'étudier à fond la langue française.

Mais auparavant que l'on me permette de faire remarquer qu'avec mon système de groupement, les étymologies s'éclairent d'une façon singulière. Tel mot qui, pris isolément n'avait donné lieu qu'aux suppositions les plus fantastiques, décèle nettement, par le seul effet du contact familial, sa véritable origine.

De plus, il sera facile, à l'aide de mes tableaux stratiques de reconnaître au premier coup d'œil l'apport respectif des idiomes anciens et modernes à la langue française.

Un fait non moins intéressant se dégage de mon système de groupement, c'est que le nombre des mots d'origine Celtique (1) est beaucoup plus important qu'on ne le croit généralement. Ces mots ne figurent pas tous, à la vérité, dans le dictionnaire de l'Académie ; mais ils n'en sont pas moins français et d'une haute noblesse.

En avançant dans mon travail, j'ai même été amené à cette conviction, que le fond entier des dialectes parlés autrefois dans les Gaules est resté intact et vivant. Tandis que les lettrés des villes employaient de préférence les vocables d'importation latine, les paysans illettrés s'en sont tenus obstinément aux vieilles appellations gauloises. A cet égard, ils se sont montrés infiniment plus conservateurs de notre patrimoine linguistique que les académies. Grâce à eux, presque tous les vocables employés par nos aïeux ont pu être sauvés de l'oubli.

Aussi peut-on admettre, comme vérité démontrée que la conquête romaine et les invasions germaniques n'ont pas entamé le vieux fond Celtique : elles l'ont augmenté et enrichi ; mais elles ne lui ont rien enlevé.

C'est pour cela que chaque objet, chaque chose a invariablement dans notre langue plusieurs expressions d'origines très distinctes. Ces expressions, juxtaposées dans le principe, ont fini par représenter chacune une forme ou une nuance particulière de l'objet, enrichissant ainsi la langue au lieu d'y jeter la confusion.

Le ventre, par exemple sera appelé, suivant les cas : panse abdomen, bedaine, gaster.

---

(1) Les principaux dialectes parlés dans les Gaules étaient les suivants :

1° L'ibérien dont le basque actuel est un des vestiges et qui vraisemblablement fut la première langue parlée dans les Gaules, la race ibérienne brune, originaire de l'Atlantide ayant occupé ce pays avant l'invasion des races blondes, celtique et kimrique, par qui elle fut refoulée. Le mot Aquitaine est purement ibérien. L'Aquitaine, située entre la Garonne et les Pyrénées fut la contrée où l'idiome ibérien se conserva le plus longtemps.

2° Le celtique ou gallique, parlé entre la Loire et la Seine.

3° Le Kimri, en usage, entre le Rhin et la Seine et dans l'ouest.

Le bas breton est un dialecte kimrique. La parenté des dialectes gallique et kimrique avec le sanscrit, indique d'une façon irrécusable que l'Asie fut le berceau de nos aïeux de race blonde. Quant à la variété ibérienne brune représentée par les ligures et les aquitains dont le sang prédomine encore dans le Midi, en Corse, dans l'Afrique du Nord et, en dehors des possessions françaises, en Espagne, en Ligurie. (basque Ii-gor, pays d'en haut) elle ne se croisa que très tard avec la race gauloise dont elle finit par accepter la suprématie. Napoléon 1er et Christophe Colomb sont des produits de la race ibérienne.

En analysant ces mots, on trouve qu'il y a en au moins un d'origine autochtone : panse, gallique painnse. (Le radical de ce mot a été comme tant d'autres commun aux gaulois et aux romains (latin pantex) ; deux d'origine latine : ventre, latin venter et abdomen ; enfin un de souche grecque : gaster. Quant au mot bedaine, il paraît être d'importation sarrazine — arabe — bethen, ventre.

Que l'on prenne telle autre partie du corps ou tel autre objet que l'on voudra, l'ordre et les éléments de stratification resteront constamment les mêmes :

1° Comme base : un terme d'origine gauloise appartenant généralement à la langue populaire et confinant souvent à l'argot.

2° L'expression ou les expressions correspondantes apportées par les conquérants romains et constituant plus particulièrement la langue littéraire ; celles plus rares laissées par les invasions germaniques.

3° Enfin l'inévitable formation tirée du grec et constituant la langue ou plutôt le jargon scientifique.

Ces trois langues : la populaire, la littéraire, la scientifique se sont superposées comme des étages géologiques.

Pour le mot tête, par exemple, on aura par ordre de stratification : caboche (gaélique cab) ; tête (latin testa), cap (armé de pied en cap, parler de cap à cap) latin caput, encéphale (grec képhalé).

Le substantif *quenotte* petite dent (diminutif du vieux français *quenne*) (sanscrit kanu, mâchoire, de cun, fendre) offrira la variante dent (armoricain dant, latin dens) ; puis, pour l'usage de la faculté, le grec odons, odontos, fournira les composés : odontalgie, mal de dents ; microdonte qui a de petites dents, etc.

Avant que les français eussent adopté le mot jambe qui est d'origine latine, ils avaient et ont encore les expressions gigues,— sanscrit jaygà d'où gigot, gigoter — guibes, guiboles, etc., dont la première au moins est incontestablement d'origine gauloise.

Lorsqu'une chose n'a qu'une seule expression en notre langue — le cas est assez rare — c'est que le latin et le grec n'avaient pas d'autres mots à nous offrir que ceux que nous possédions déjà. Tel est le cas du mot bras, gaélique *brac*, latin brachium, grec brakiôn.

Le même phénomène de stratification s'est produit pour les verbes.

Lorsque les soldats de Jules César importèrent dans les Gaules le verbe mentiri, mentir, nos aïeux se servaient déjà de deux verbes bien typiques que la langue populaire a gardés ; craquer et blaguer, gaélique *cracair*, bavard et *blaghair*, blagueur, vantard.

De tous nos gentilshommes M. de Crack est incontestablement celui dont l'origine est la plus lointaine : il existait avant la domination romaine et était déjà d'une haute noblesse à l'avènement de la monarchie franque.

Il est également permis d'admettre que le terme d'argot *claquer*, pris dans le sens de mourir précéda en Gaule le latin *mori*, claquer se rattache en effet au gaélique clackan, champ des morts, sanscrit kala, mort. Le français glas, sonnerie des morts, en est peut-être une réminiscence — ? — Nos aïeux qui avaient la langue bien pendue, n'ont pas eu davantage besoin pour désigner la parole d'emprunter aux romains le verbe loqui, ils avaient le verbe parler et s'y sont tenus (vieux français *parlier*, gaélique parliaw). Le latin loqui n'a prévalu que dans le composé interloquer.

Mais à mon sens, la preuve la plus évidente que le français n'est qu'un dialecte gaulois enrichi de mots latins, c'est qu'il possède des sons et des articulations inconnus à la langue latine et que pour cette raison, l'alphabet romain n'a jamais pu transcrire directement, faute de caractères spéciaux.

Telles sont les voyelles et consonnes suivantes (1) :

1° un ; 2° an ; 3° on ; 4° in ; 5° u ; 6° eu, avec ces trois gradations qui sonnent distinctement dans les mots : que, queue, cœur, 7° j ; 8° ch ; 9° gn ; 10° ll. Ces sons et articulations, que l'on retrouve dans certains dialectes de l'ancienne Gaule cisalpine et notamment en Piémont, n'ayant pas d'équivalents dans la langue latine ne peuvent en provenir.

De tout ce qui précède, je conclus que les langues, comme les couches terrestres, se superposent les unes sur les autres ;

(1) Bien qu'elles ne figurent pas dans les grammaires classiques, ces voyelles et consonnes d'origine gauloise n'en sont pas moins de véritables voyelles et de véritables consonnes auxquelles il ne manque que des signes spéciaux qu'il serait facile de leur donner si on le voulait.

mais ne disparaissent point. Malgré les cataclysmes qui ont pu les disloquer ou les submerger çà et là, on les retrouve toujours quelque part. Les exemples suivants en seront la vivante démonstration.

---

## III

## *Exemples du groupement stratique et synoptique.*

### 1er Exemple. — (Groupement Stratique simple)

#### *Vocables français désignant l'EAU*

(Textuellement ce qui se répand, ce qui se meut, ce qui est vivant, par opposition aux corps inertes. *Ya* en sanscrit signifie eau et ce qui se meut) *Eva* même sens

TERMES D'ORIGINE GAULOISE

1° **Eau.** — Vieux français iau, aau, aé, aez, aie, aaige, aage, age. Ce dernier a seul survécu dans l'expression : *être en age* pour être en eau. Roquefort a fait remarquer avec raison que l'on devrait écrire en parlant d'une personne mouillée de sueur : elle elle est en age et non en nage comme l'écrivent par erreur tant de personnes trompées par la liaison de l'N, et qui d'ailleurs ignorent cette vieille expression française. Les dialectes gaulois congénères du sanscrit, paraissent avoir eu le vocable eau sous la forme ô (inscription de Nîmes, lecture de M. Henri Mathieu) et dans les variantes a, an, on, aa, aon, av, avon. Les Celtes avaient aussi le vocable dou, dour, dont je parlerai plus loin. Mais avant de passer aux exemples, rappelons en passant, que

l'élément à, modifié en ô, ou en ou, suivant les pays, servait à désigner, dans les langues primitives, l'eau et la vie, sanscrit ô-gha, masse d'eau, de gha, amas — ô, eau — u-da — de da, donner. Textuellement eau donnée — français ondée.

Les noms qui nous sont restés du gaulois témoignent de la filiation du français eau avec ses ancêtres Celtiques.

Exemples : *Divio,* nom gaulois de Dijon, textuellement, Dive eau ou divine eau. Il y a en effet à Dijon une fontaine qui porte encore le nom d'Eau de Jouvence. *Divonne,* même signification, on sait qu'il y a à Divonne des sources thermo-minérales. *Rhône,* contradiction de *Rhod an,* rapide eau, dont les Romains ont fait Rhodanum. *Rhin* a la même origine gauloise, textuellement rapide eau. Les Bretons appellent depuis un temps immémorial, *Rhennel,* le grand courant chaud qui longe leurs côtes et auquel les Anglais ont donné le nom de *gulf stream.* Les Français devraient bien reprendre leur bien et adopter Rhennel, littéralement courant grand (suffixe al grand). Ce mot est infiniment plus explicite que *gulf stream,* qui signifie courant du golfe.

*Aa,* textuellement l'eau, nom donné par nos aïeux à diverses rivières des Gaules. Ces noms subsistent toujours. *Av, avon,* même signification. Les Bretons et les gallois se servent encore de ce mot pour désigner l'eau, vieux français ève. Quand un nom commence par *av* ou *ev,* on peut être presque sûr qu'il s'y trouve des eaux thermo-minérales. Même remarque pour le radical dou, dour, lequel est essentiellement gaulois.

2° **Eve.** — Vieux français, breton av, avon, sanscrit eva, même sens. Littré dit que le latin *aqua* (voir le mot eau de son dictionnaire) a donné le français ève, comme *equa,* jument a donné *ive* — Je crois que Littré s'est trompé. Le breton av, avon, afon, a certainement influencé la formation du mot ève, s'il ne l'a pas enfanté.

Dans la Chanson de Roland on trouva la variante :

3° **Ewe.**

*L'ewe de sebre ele lur est devant*
(L'eau de l'Ebre est devant eux)

Vers 2465.

*En rencesvals ad une ewe curante*
(En Ronceveaux, il y a une eau courante)

Vers 2225.

4° **Ebbe**, s'est dit également pour eau ; témoin ce vieux dicton : Tout ce qui vient d'ebbe, s'en retourne de flot.

Dérivés du radical ev : éveux, même signification qu'aqueux, sol éveux, sol détrempé, boueux ; en terme de marine *éveux*, qui fait eau, navires éveux. — Evier, même signification que aiguier, pierre par laquelle s'écoulent les eaux de cuisine. — Evian, ville d'eau en Savoie. — Evaux, village de la Corrèze possédant des eaux thermales.

Les dérivés directs du gaulois, av, avon, se retrouvent dans les noms : Avène, village de l'Hérault possédant des sources thermales. Avenheim, village du Bas-Rhin où il y a aussi une source minérale alcaline. Ce seul nom d'Avenheim prouve que l'Alsace est gauloise d'origine et non germanique. L'infiltration teutonne n'a pu faire disparaître les traces de cette parenté originelle. — Availles, dans la Vienne, possède des eaux minérales. Evailles, département de la Mayenne, Evelle, Côte-d'Or, Avenio, nom gaulois d'Avignon., etc., etc. — Evesham sur Avon, en Angleterre, indique nettement l'origine Celtique de notre vieux mot ève. On peut citer encore les mots : averolle (tumeur aqueuse) ; avalaison, chûte d'eau impétueuse, averse, etc.

L'élément av ou ev est également très reconnaissable dans les composés suivants :

Batava, Batavia, du celtique bat profonde, et av eau ; par extension, ville ou pays entouré d'eau. — Genève, latin Geneva, celtique çen, pointe ; ev, eau, etc.

Bien que les romains aient donné à Evian le nom d'*Aquianum*, la forme gauloise qui était antérieure a dû prévaloir dans le langage populaire, ainsi qu'on le constate dans maints autres exemples. Aussi, ne saurait-on invoquer le mot *aquianum*, pour chercher à prouver que Evian vient du latin. Il serait du reste inadmissible que le même radical, aqua, eut donné, dans la même contrée, à quelques lieues de distance, Evian et Aix. Les Gaulois avaient encore un autre mot pour exprimer l'eau, c'était :

5° **Dour**. — Nos aïeux ont donné ce nom à plusieurs de leurs rivières et de leurs eaux thermales.

Amédée Thierry, en son *Histoire des Gaules*, donne au Celtique dour, le sens d'eau ; d'autres, celui de rapide rivière. Les uns et

les autres ont peut-être raison, les deux significations ayant pu coexister suivant que *dou* était ou non suivi du suffixe r, ra, en sanscrit, indiquant la rapidité.

On remarquera d'ailleurs que les étymologistes qui donnent au mot dour, le sens exclusif de rapide, n'éprouvent aucune difficulté à donner à cette racine le sens absolument opposé de « qui empêche d'aller » de d, privatif et r, aller ; quoi qu'il en soit, dour est un ancêtre gaulois qui revit dans les expressions suivantes :

*Dore,* rivière du Puy-de-Dôme. Le Mont Dore renommé par ses sources thermales signifie littéralement Mont des eaux. *Dort* ou *Dordrecht,* ville de la Gaule belgique, également renommée par ses eaux : *Doire,* rivière de la Gaule cisalpine, latin *Duria.* Duria major et Duria minor, italien *Dora* ; *Adour* ; *Doron,* rivière de Savoie ; *Thur,* rivière d'Alsace. Bien que les allemands traduisent thur par porte, il est vraisemblable que ce mot n'est qu'une corruption du primitif gaulois dour, sanscrit tur, aller vite textuellement, eau qui coule rapidement. Le nom de cette rivière alsacienne est évidemment antérieur aux invasions germaniques.

On remarquera à ce propos combien les savants allemands sont de mauvaise foi, quand ils essaient de persuader aux alsaciens que l'Alsace n'a jamais été gauloise. Il suffit de gratter un peu la croute superficielle déposée par l'infiltration teutonne pour retrouver, à travers les noms panachés de désinences allemandes, un *substratum* essentiellement gaulois, aussi fortement gaulois que le cœur des alsaciens. La ville gauloise de Brucomagus est devenue Brumath. (Mag, en celtique, signifie plaine). Columbarium, Colmar ; Tabernœ, Saverne ; Argentoratum, Strasbourg ; Argentovaria, Artzheim, etc.

La désinence allemande heim a la même signification que le vieux mot français d'origine celtique *ham,* amas ou agglomération d'où hameau, et par extension foyer domestique, habitation. Dans la vieille langue, amasement se disait pour manoir. La langue française a laissé tomber le mot ham qui a eu chez nous la même acception que le *home* anglais. Le mot ham se retrouve dans beaucoup de noms de lieux d'origine celtique.

Le nom d'Alsace lui-même est celtique. El-Sass, pays de l'el ou ill (ill en gaélique signifie rapide).

A l'autre extrémité des Gaules, en Bretagne, deux cours d'eau portent le même nom celtique que la rivière alsacienne : l'Ile et l'Ille. Même de l'autre côté du Rhin, les appelations gauloises abondent justifiant ce que dit César, en son livre VI de la guerre des Gaules, à savoir que les Gaulois envoyaient des colonies en Germanie pour se débarasser de leur trop plein. « Encore aujourd'hui, ajoutait-il, les lieux les plus fertiles de la Forêt Noire sont habités par les Volkes tectosages (peuples du Languedoc), qui vivent suivant la pauvreté du pays, s'habillent de même et sont en grande estime pour leur valeur et leur équité. »

Terminons cette digression en donnant encore quelques survivants du gaulois dour :

*Doubs*, dou, eau, bies, tortueuse, dont les romains ont fait dubis ; Dourbie, rivière de l'Aveyron, etc.

Le Douro, fleuve de l'Espagne rappelle que les gaulois ont colonisé le nord-ouest de l'Espagne auquel ils ont d'ailleurs laissé leur nom (Galice). On sait que les gaulois mélangés aux aborigènes d'Ibérie prirent le nom de celtibères. Ils occupaient le cours supérieur du Douro, du Tage, de la Guadiana et d'autres pays.

Le radical gaulois dour se retrouve également dans les mots français qui suivent :

*Douve*, terrain habituellement baigné par les eaux d'une rivière ou par la mer. — Ce mot a été aussi employé dans le sens de fossé rempli d'eau. Dans le Jura, les terrains inondés se nomment touille, touillon (le gaélique a le mot *tuil*, inondations) ; douve, plante aquatique ; doue, bassin recevant les eaux d'une source. On donne ce nom en Bretagne aux lavoirs publics ; *Doie*, source, mot en usage dans le Jura ; douche que Burnouf fait dériver du sanscrit daka, eau, vient plus vraisemblablement du celtique dou. Dans le patois de Montbéliard, l'expression docher signifie pleuvoir à torrents (à rapprocher d'averse, radical av, eau—?—) Littré fait dériver ce mot de verser, ce qui n'a aucun sens. On remarquera que le sanscrit a le mot varsa pluie. L'expression vouessa, sous laquelle les montagnards du haut Jura désignent l'eau, dans leur patois bellau, n'a peut être pas d'autre origine.

NOMS D'ORIGINE LATINE :

6° **Aigue.** — Vieux nom français de l'eau. Maurice Lachâtre le fait venir du celtique ; mais on ne peut le rattacher qu'au latin *aqua*, dérivés : *aiguade*, fontaine située auprès des ports et où les navires viennent s'approvisionner — *aiguet*, petit canal; *aiguer*, mouiller, vin aigué, pour vin mêlé d'eau, aiguer un pré ; *aiguière*, vase à eau ; *aigadier*, homme chargé de la distribution des eaux dans les canaux d'irrigation ; *aigement*, usage des eaux ; *Aigues* vives, *Aigues* mortes, *Aiguebelle*, petite ville de Savoie ; *Aigue-Perse* (Puy-de-Dôme) ; *Aigue marine*, variété d'émeraude ; *aigail*, goutte de rosée :

L'aigail lavait ses pieds tous les matins (Fouilloux).

*Aiguosité :*

Les rognons par les veines émulgentes en tirent l'aiguosité que vous nommez urine. (Rabelais).

*Aigarolle* ou *aiguarolle*, petite enflure pleine d'eau. Ce mot est du Languedoc. Dans le Nord, où le celtique a dominé, on disait *éverolle* ou *averolle*.

Egoût vient également *d'aigue*.

7° **Aix.** — A signifié également eaux, de aqui ou aquæ, Aix-la-Chapelle, en germanique *aacken*, même signification, de aa, eau. On peut encore citer comme dérivés de aqua, mais d'une manière plus directe : Aquatique, aqueux, aquifère, aquarelle, aquarium, aqueduc, aquaforiste, etc.

8° **Fonts.** — De fons, fontes, eaux. — On dit *fonts* baptismaux pour eaux baptismales. Le mot font est très usité dans le Midi pour désigner les sources. Dérivés : Fontaine — de fons et suffixe sanscrit tana, petit, proprement petite eau. Ch. Toubin fait dériver fons du sanscrit vana, eau — ? —

9° **Humidité.** — Latin humida, eau, sanscrit ha, eau, mida, répandre.

10° **Liqueur.** — Latin liquor, eau.

11° **Liquide.** — Latin liquidum, eau (radical liquor et suffixe sanscrit idda, clair.

12° **Onde.** — Du latin unda qui lui-même vient du sanscrit uda, eau.

Dérivés : Ondée, ondin, ondine, onduler, inonder, exonder, sonder, sub undâ, etc.

Le sanscrit uda se retrouve en entier dans transs**UDA**tion, et ses dérivés (latin sudare, suer).

13° **Pluie.** — Du latin *pluvia*. Kymrique blua, même sens, sanscrit plu, couler.

Dans l'ancienne langue, la pluie était également désignée par les mots :

**Housée, Guillée** ou **Guilée, Horée, Caddeau.**

14° **Rosée.** — Sanscrit rasa, eau -- latin *ros*, dérivé arroser.

15° **Lymphe.** — Du latin *lympha*, eau.

16° **Sérosité, serum.** — Primitif sanscrit sârâ, eau.

### Noms de formation scientifique :

Le grec : **Hydor**, eau, du sanscrit uda, francisé en hydre a donné de nombreux dérivés ; hydrie (vase à eau), anhydre, hydraté, hydrophile, hydrogène, hydrophobe, etc., etc.

17° **Hydrolat.** — Nom pharmaceutique de l'eau distillée.

### Noms étrangers de l'eau n'ayant laissé que des dérivés a notre langue :

18° **Hala.**— Un des noms sanscrits de l'eau, a laissé plusieurs rejetons dans notre langue :

Halage — Chemin de halage — *hala*, eau et aj, pousser (textuellement tirer sur l'eau) halitueux, halituosité, viennent également de hala, latin *halitus*. Mouiller, d'après C. Toubin, de mi-hala, jeter de l'eau — ? — La solution me paraît risquée.

19° **Mou.** — Il conviendrait de rechercher si l'égyptien mou, eau, dont on a fait moussi (Moïse) sauvé des eaux, n'a pas donné au contraire au français les mots mouillage, mouiller, moiteur ; l'arabe a le mot mouia, petite source, suintement.

20° **Prâvaha.** — En sanscrit, eau, pièce d'eau.

Si l'on en croit C. Toubin, le sanscrit prâvaha, aurait donné les dérivés :

Abreuvoir. — Abreuver, textuellement aller vers l'eau, de à, vers, prâvaha, eau — ? —

Breuvage. — Même origine, signifierait donc textuellement l'eau qui fut en effet la première boisson des hommes et des animaux. La filiation du sanscrit prâvaha ne me paraît cependant pas suffisamment démontrée pour être acceptée sans les plus expressesré serves.

21° **Va, vari, sârâ.** — Le sanscrit *va*, ou plutôt son congénère gallique se retrouve dans Var, va, eau, r, aller, eau qui va et dans rivière, ri, aller, vari les eaux. — Dérivés : varec, algue marine ; varaigne, ouverture laissant passer l'eau, vanne, etc. Un autre mot sanscrit, sara, eau, se reconnait dans Sarre, rivière des Gaules et aussi dans sargasse, varec flottant. On peut encore ajouter : Isère, Issora, ancien nom de l'Oise, Isar, Issar, les Issers d'Algérie, textuellement eau qui va, de i. aller, sara, eau.

22° **Water.** — Eau, en anglais. Ce mot a été naturalisé dans les composés : waterproof, vêtement à l'épreuve de l'eau (proof épreuve). Wateringue, etc.

23° **Wasser.** — Eau, en allemand. Ce mot a été popularisé par le Kirchen wasser, eau de cerises.

### AU SUJET DE QUELQUES EXPRESSIONS GÉOGRAPHIQUES :

Les peuples primitifs, tout comme les Parisiens de nos jours, employaient simplement le mot eau pour désigner les rivières. Plus tard, ces rivières furent caractérisées suivant les aspects de leur eau. On disait eau rapide, eau encaissée, eau bruyante, etc. Exemples :

**Torrent.** — Du sanscrit tur, aller vite.

**Gave.** — Sanscrit ka, eau, et ave, résonnante, — ? — etc.

Le mot :

**Nant** qui sert en Savoie à désigner les torrents, vient évidemment du sanscrit nad bruire, nada rivière.

**Cascade.** — Sanscrit ka, eau ; kat, tomber.

Les lacs, les étangs, les mares, ne signifiaient pas autre chose qu'eau stagnante, eau qui ne coule pas. Exemples :

**Etang.** — Celtique stang, sanscrit *s*, privatif et tak aller, textuellement, eau qui ne va pas (Ch. Toubin), latin stagnum.

**Lac.** — Latin, lacus ; armoricain, lagen, même signification qu'étang, de *l'*, privatif et aj aller (ibid).

**Mare.** — Marais, sanscrit mar, textuellement eau qui ne va pas, ma, privatif, et *r*, aller (ibid).

**Mer.** — Même signification.

**Margouillis.** — Margouillat, mot formé de mar et sanscrit kulla petite, textuellement petite mare. En Franche-Comté on n'a conservé que le déterminatif kulla, sous la forme de gouillat, gouille.

**Let, laites** ou **lettes.** — Eaux recouvertes de sable dans lesquelles les voyageurs imprudents s'enfoncent : même signification que marais de *l*, privatif et *at* aller (ibid).

**Flaque.** — Flamand, vlake, du préfixe privatif, *vi*, et layg aller, également eau qui ne va pas.

2me Exemple. — (Groupement mixte Stratique et Synoptique)

**Cheval**, textuellement le rapide (voir le n° 23).

TERMES DE SOURCE GAULOISE OU AUTOCHTONE :

J'ai considéré comme tels, tous les mots qui ne peuvent s'expliquer par le latin ou par une autre langue étrangère.

1° **Bidet.** — Petit cheval de selle (gaélique bideiche, petit). Le nom de bidet a été donné, par analogie, à divers objets, notamment à la cuvette qui sert à la toilette secrète des femmes.

2° **Double Bidet.** — Cheval plus fort que le bidet.

3° **Bidette.** — Petite jument docile.

4° **Briquet.** — Petit cheval (genevois) nom d'origine celtique indiquant l'idée de petitesse.

5° **Bringue.** — Cheval mal conformé.

6° **Criquet.** — Petit cheval.

7° **Dada.** — Nom que les enfants donnent au cheval. C'est un vieux nom gaulois que l'on retrouve aussi dans le sanscrit danda, cheval. Il a enfourché son dada.

8° **Gaye.** — Vieux cheval, rosse, sanscrit haya, cheval, mot préjoré en vieillissant.

9° **Gayard.** — Gayarde, même sens.

10° **Goussaud** et **Goussant.** — Cheval à l'encolure épaisse, aux épaules grosses et court de reins.

11° **Haquenée.** — Cheval ou jument allant ordinairement à l'amble, bas breton hincané, amble. — Terme de manège ; aller à la haquenée, aller à l'amble.

> La presse, cette vieille haquenée de toutes les médiocrités présomptueuses.
>
> (Proudhon)

D'autres font dériver haquenée du vieux français haque, cheval et latin *anus*, vieux ? Quoiqu'il en soit, il convient de rapprocher du mot haquenée, les mots haque et haquet.

12° **Haque.** — Cheval, ce mot est vieux. Celtique et armoricain ak, sanscrit açu, rapide.

13° **Haquet.** — Petit cheval, diminutif du précédent.

> Sus, sus, allez vous en Jaquet
> Et pansez le petit haquet
> Et lui faites bien la litière.
>
> Coquillart *(Monologue du puits)*. (1)

Employé pour désigner la voiture qui porte ce nom, le mot haquet paraît se rattacher au sanscrit *axa* chariot — ? — (C. Toubin).

A côté du mot haquet, on peut placer son dérivé jacquet. Chacun sait, et Max Muller l'a prouvé, que jockey vient du français jacquet. Or voici l'étymologie que Ch. Toubin donne de jockey : « Mot anglais formé avec prosthèse du j, du sanscrit aj, conduire et equus cheval, goélique each ». Textuellement celui qui conduit les chevaux. Suivons la filiation historique, remplaçons equus

(1) Le poète Coquillard vivait au 15e siècle.

par haquet et l'on aura l'étymologie de jacquet qui dans l'ancienne langue ainsi que le prouve le vers cité plus haut, avait l'acception de conducteur de chevaux.

Littré dont les étymologies sont si souvent fautives n'a pas été mieux inspiré au sujet du mot jockey. Voici ce qu'il en dit : « Mot anglais qui du reste est une altération du français jacquet, *nom propre* diminutif de Jacques ».

Larousse en dit autant. Nos grands dictionnaires sont remplis de pareilles erreurs difficilement évitables avec le fâcheux système de dispersion et d'isolement des mots appartenant à la même famille.

14° **Haquette** ou **Haguette**. — Petite jument servant de monture.

Remarquons, au sujet du mot haque que ce vieux nom gaulois nous est venu récemment d'Angleterre, habillé à l'anglaise avec une acception spéciale. Les sportmen français qui ont adopté et naturalisé la tecnologie sportique de nos voisins appellent en effet :

15° **Hack**. — Un cheval de pur sang, bâti en force et dont le trot et le galop sont très doux. C'est le cheval dont on se sert pour la promenade.

16° **Covert hack**. — Est le cheval dont on se sert pour aller aux rendez-vous de chasse.

17° **Haridelle**. — Mauvais cheval, du gaélique ar labourer, deil, jument, textuellement cheval de labour, si l'on en croit Ch. Toubin, Littré en fait un diminutif du latin arida, sèche — ? —

On remarquera en outre que le sanscrit a le mot hari, cheval.

J'ignore si le vieux mot français *rider*, qui a signifié chevaucher a la moindre parenté avec haridelle. Il est permis toutefois de poser la question.

Dans Foissard on trouve le verbe *rider* avec l'acception de chevaucher, de courir.

Ce mot s'est conservé comme terme de vénerie et sert encore à désigner la course ou poursuite silencieuse et sans aboiement du chien après le gibier. Le chien a ridé. — Un rideur. — Un chien rideur.

Est-ce que le verbe anglais « to ride » d'où l'on a fait *raid*, course, poursuite ou pointe de cavalerie ne viendrait pas de ce vieux verbe rider ? On trouve dans la langue française beaucoup de mots que nous avons empruntés aux anglais, tels que : *jockey, tunnel, rail*, etc., qui ne sont que de vieux mots français repatriés. N'en serait-il pas de même de ride, dans le composé : gentleman *rider*, ou même dans redingote, *riding coat* textuellement habit pour chevaucher, de cotte, habit et rider chevaucher ?

Les Allemands ayant le verbe *reiten*, aller à cheval, dont nous avous fait *reitres*, cavaliers, il doit y avoir un radical commun se rapportant au cheval et qui a pu entrer dans la composition du mot haridelle. *Riti* en sanscrit signifie marche, mouvement : ra, rapidité, it, aller : c'est une indication.

*A*, privatif et riti donneraient assez l'idée d'un cheval qui ne marche plus. Qui sait même si les mots arrêt, arrêter, ne viennent pas de là, après être passés par le latin, bien entendu ?

D'après Ch. Toubin, que l'abus des racines sanscrites a quelques fois égaré ; mais qui n'en a pas moins trouvé de fort jolies choses, le mot français bride, dont le préfixe b, est privatif signifierait textuellement : *ce qui sert à arrêter le cheval.*

Bride, brider et rider ne seraient-ils pas congénères ?

18° **Mazette.** — D'après Littré, méchant petit cheval. Molière emploie ce mot dans *Sganarelle :*

> Depuis huits jours entiers avec vos longues traites
> Nous sommes à piquer des chiennes de mazettes.

Du préfixe privatif ma et sanscrit as, aller : textuellement qui ne va pas — ? — (Ch. Toubin).

19° **Poney, Ponet.** — Du gaélique ponaidh, petit cheval.

20° **Poneyte, Ponnette.** — Femelle du poney.

21° **Ragot.** — Cheval ramassé, bien pris dans sa taille et qui a le cou court. J'ai monté un excellent ragot — s'emploie aussi adjectivement — une jument ragote.

22° **Traquenard.** — Cheval qui trotte en battant le briquet et fait semblant de vouloir trébucher. — S'est dit des chevaux de louage — sanscrit trak aller, kana petitement — ? — (Ch. Toubin).

TERMES DE SOUCHE LATINE :

23° **Cheval.** — En vieux français quevax, ceval, chevau, du sanscrit acwa, même signification, de as aller, va, vent ou vâ flèche. Proprement celui qui va comme le vent ou part comme une flèche — açu rapide. (On remarquera que nos paysans disent encore *lou çeva*, ayant gardé presque intacte la prononciation primitive).

Bien que le welsh *echw* cheval, soit évidemment congénère du sanscrit açu, la plupart des étymologistes attribuent une filiation latine au mot cheval — latin caballus.

En attendant que cette question controversée soit résolue, j'ai classé provisoirement le mot cheval parmi ceux de souche latine.

Dérivés :

Chevaler, faire des allées et venues - ..... j'ai chevalé plus de six mois pour cette affaire. — Chevalerie, chevalier, chevaleresque, chevaucher, chevauchée, etc.

24° **Bête chevaline.** — Nom donné au cheval par les vieux auteurs. Est usité en poésie :

J'ai, dit la bête chevaline
Un apostume sous le pied (Lafontaine)

25° **Cavalot.** — Petit cheval. — Les Gascons vantent beaucoup leurs cavalots, (La Chatre). Latin caballus.

26° **Cavale.** — Femelle du cheval. S'emploie en poésie, du latin *Caballa*, gaélique capull, jument, sanscrit capala, vif, fougueux.

« C'était une cavale indomptable et rebelle
« Sans frein d'acier ni rênes d'or. » (Barbier)

Dérivés, cavalerie, cavalier, cavalcade, cavalcadour, cavalarisse.

27° **Jument.** — Femelle du cheval, du latin jumentum, bête de somme. Jument suitée, jument suivie par son poulain. Jument poulinière, jument mulassière. Voir les numéros 155 et suivants.

En Picardie, on donne le nom de jumentier aux beaux gars.

28° **Esgue.** — Vieux nom français de la jument, de equa.

Chicquanous issu du chasteau et monté sur son esgue orbe

(Rabelais).

29° **Ive, iwe.** — Mots également employés autrefois pour désigner la jument.

30° **Ewe.** — Même sens.

*Devers une ewe ki en mis un camp*
Dans la direction d'une jument mise au milieu d'un champ

(*Chanson de Roland*, Vers 3968).

Bien que le double v ait été employé par les vieux auteurs tantôt avec la valeur du w allemand, c'est-à-dire du v français, tantôt avec celle du w anglais, c'est-à-dire de l'ou, il a sonné aussi comme le g dans certains mots, tels que wanti pour ganti, gant; warder pour guarder, d'où l'anglais ward, garde. Il en a peut-être été de même pour les mots iwe et ewe — ? —

31° **Egue.** — Que Maurice Lachâtre écrit *aigue*, vient probablement de equus. Ce mot est encore employé dans l'Hérault pour désigner les chevaux laissés en liberté.

Voici ce qu'en dit Maurice Lachâtre : Aigue, nom donné, dans le patois de l'Hérault à des troupes de chevaux maigres et presque sauvages qui vivent dans les contrées marécageuses.

32° **Igue.** — Dans le Jura, on se sert de l'expression igue pour désigner un cheval. Le gaélique a le mot *each* qui se prononce ique. On a aussi le breton ak congénère du latin *equus* et probablement son ancêtre direct.

33° **Equidé.** — Nom de la famille zoologique à laquelle appartient le cheval.

Littré, Burnouf et Ch. Toubin donnent à *equus* la même étymologie qu'au cheval, (du sanscrit açu, rapide).

M. Henri Mathieu n'est pas de cet avis. D'après lui, equus viendrait du sanscrit aq, feu et signifierait l'ardent. Il appuie son dire sur ce fait que le même radical aurait donné au latin les deux mots : *equio*, être en chaleur et *acer* que l'on prononçait aker qui veut dire ardent. Il est possible que M. Mathieu ait raison et qu'à l'origine, l'épithète d'ardent ait servi, concurremment avec celle de rapide, à désigner le cheval ; mais cela n'est pas prouvé. Ce

qu'il y a de certain, c'est que, le sens primitif de cheval (rapide) s'est perdu et que l'on dit cheval rapide, sans s'apercevoir que l'on commet un pléonasme.

Le même sort a pu arriver au mot equus et l'expression : cheval ardent, n'en est peut-être qu'une réminiscence.

Contrairement à l'opinion de Littré, je classe également comme des dérivés de equus, les mots : écuyer, écuyère, écurie, que l'on écrivait autrefois esquier, esquière, esquyrie.

Littré fait venir ces mots de *scutum*, écu (on écrivait autrefois écutz) ce qui n'a aucun rapport avec les exercices équestres et le logis des chevaux.

Ecuyer, dans son acception d'homme qui se livre à l'équitation, se rattache visiblement à equus. Il en est de même du mot écurie, anciennement esquyrie.

Il est en effet de règle dans notre langue que la bête donne son nom au logis qu'elle habite.

Les exemples suivants, dérivés également du latin, en sont la preuve.

Porc, porcherie, porcher ; berger, bergerie, berger ; vache, vacherie, vacher ; bœuf, bouvier, bouverie ; colombe, colombier ; poule, poulailler ; chien, chenil ; dans le Midi, toril sert à désigner le logis des taureaux et bourquier celui des bourriquets.

L'écurie ne servant pas à loger des écus, mais bien des chevaux, et d'autre part, l'expression écuyer s'appliquant aux gens qui font de l'équitation, il serait plus logique d'écrire, comme autrefois, équier, équière, équirie ou simplement équrie.

Il va sans dire que le mot équier ne s'appliquerait qu'à l'homme de cheval, — un équier du cirque.

L'ancienne orthographe « écuyer » serait conservée pour désigner les anciens porteurs d'écu, appelés aussi escudiers et pour toutes les autres acceptions du mot : écuyer tranchant, etc.

Autres dérivés de equi : equipage, equi et sanscrit pac, lier, même sens qu'atteler ; équarrissage, equi et corium cuir, suffixe, age, signifiant action ; action d'enlever le cuir des chevaux, textuellement écorchage ; equarrir, même sens qu'écorcher ou excorier (son homonyme équarrir, rendre carré vient de quadrare) ; équipée (ce mot a été employé par quelques auteurs dans le sens de chevauchée, etc. etc.)

La famille des équidés ou genre *equus* comprend sept espèces :

34° **Equus caballus.** — Voir cheval n° 23.

35° **Equus asinus.** — Voir au n° 138 et suivants.

36° **Equus hemippus.** — Voir hémippe n° 132.

37° **Equus hemionus.** — Voir hémione n° 133.

38° **Equus quaccha.** — Voir couagga n° 129.

39° **Equus montanus.** — Voir daw n° 130.

40° **Equus zebra.** — Voir zèbre n° 135.

41° **Solipède.** — Le cheval est appelé solipède parcequ'il n'a, comme l'âne et le zèbre, qu'un seul sabot à chaque pied. (du latin solus, unique et pedes, pied).

SOUCHE GRECQUE :

42° **Pachyderme.** — Le cheval ayant la peau épaisse appartient à l'ordre des pachydermes et en porte le nom : Noble pachyderme, de pakus épais et derma, derme.

43° **Hipparion.** — Cheval de l'époque tertiaire, plus grand que celui de nos jours, de hippos, dont la forme éolienne était hiqqos.

44° **Hippotherium.** — Variété que l'on ne trouve plus qu'à l'état fossile, grec hippos, thérion sauvage.

Dérivés de hippos : hippique, concours hippique, hippodrome, textuellement course de chevaux, de dromos course. En français, hippodrome désigne plus particulièrement le champ de course appelé turf, que l'on prononce teurf d'un mot anglais signifiant terrain, hippiâtrique médecine des chevaux, hippiâtre, etc.

45° **Hippopotame.** — Textuellement cheval de fleuve, potamos fleuve.

46° **Hippélaphe.** — Cheval cerf de hippos et elaphos cerf. (Voir au groupe mythologique n°s 204 et suivants les mots hippocentaure, hippocampe, hippogriffe, hippogyne, hippone, etc.

Pour les autres noms du cheval dont les uns auraient pu prendre place dans les classifications précédentes et les autres en constituer de spéciales, j'ai préféré adopter le groupement synoptique qui tout en distinguant les provenances diverses répondait mieux aux divisions naturelles du sujet.

NOMS TIRÉS DES VICES DE LA BÊTE :

47° **Bleu**. — Terme d'élevage et de sport. Nom donné aux chevaux dont les qualités ne répondent pas à l'apparence extérieure. *C'est un bleu.*

48° **Demi bleu**. — Cheval d'un bel aspect ; mais qui, à côté de quelques qualités a des défauts.

49° **Carcan**. — Vieux cheval qui n'a plus que la peau et les os. — Carcan est le vieux nom de carcasse.

50° **Cornard, cornarde**. Ce qualificatif est pris aussi substantivement. Un cornard se dit des chevaux poussifs qui soufflent bruyamment — comme dans une corne — sanscrit kur, résonner, gaélique corn, d'où cornage, nom de la maladie dont ces chevaux sont affectés. On dit aussi :

51° **Corneur, corneuse**.

52° **Sifleur, Sifleuse**.

53° **Rosse**. — Mauvais cheval, vieux français runcin, en allemand *ross* signifie noble coursier.

On remarquera que les français ont presque toujours donné aux noms allemands une acception méprisante : land terre est devenu lande, mauvaise terre ; herr seigneur a donné hère, pauvre hère, etc.

Quand un cheval est invraisemblablement maigre, on l'appelle également :

54° **Cheval de l'apocalyse**.

55° **Tiqueur**. — S'emploie substantivement et adjectivement. Se dit d'un cheval sujet au tic : un tiqueur, tiquer.

NOMS TIRÉS DES FONCTIONS DU CHEVAL :

56° **Arbalétrier** ou *Cheval en arbalète*. — Cheval placé seul devant les deux chevaux de front.

57° **Bastier**. — Cheval de bât qui suivait les armées, bât, bâter.

58° **Bête de somme**. Cheval de charge.

59° **Canasson.** — Argot parisien. Nom que les cochers donnent aux chevaux de fiacre.

60° **Canard.** — Autre mot d'argot parisien. Se dit à Paris dans un certain monde pour cheval de selle.

61° **Carossier.** — Terme de sport, cheval de carosse.

62° **Cheval de volée.** — Ce terme s'applique aux chevaux du deuxième rang dans les attelages de 4 ou 6 chevaux.

Dans l'antiquité on appelait *quadrige* les attelages de 4 chevaux de front, biges, ceux à deux chevaux. Les expressions : jugales, loraires, s'appliquaient également à la place respective qu'occupaient les bêtes dans l'attelage.

63° **Cheval de main.** — Cheval qu'on mène à la main sans monter dessus.

« Je vis venir M. le Prince de Conti, suivi d'un seul page et d'un palfrenier avec un cheval de main. (Saint-Simon).

64° **Cheval à deux mains,** *à toutes mains.* — Cheval servant à la selle et à la voiture. On distingue également les chevaux en :

65° **Chevaux de selle.**

66° **Chevaux de trait.**

67° **Chevaux de bat.**

68° **Cheval de harnais.** — Cheval de charrette.

Par extension on dit aussi :

69° **Harnais.** — Pour désigner les chevaux et l'attirail d'un voiturier. Les harnais ne passeront pas dans un chemin si étroit.

70° **Cheval de remonte.** — Se dit des chevaux que l'on donne aux cavaliers pour les remonter.

71° **Cheval d'armes,** *chevaux d'armes.* — Terme de sport. S'emploie pour distinguer les chevaux montés par les militaires. Dans la vieille langue, on appelait :

72° **Cheval d'advantage,** le cheval de joute.

73° **Cheval de bataille,** le cheval bardé.

74° **Monture.** — Se dit des chevaux de selle. — Prenez des montures et l'équipage nécessaire. — Sans monture et sans armure.

Qui veut voyager loin, ménage sa monture
Buvez, mangez, dormez et faisons feu qui dure.

« *Plaideures de Racines* ». Scène 1re de l'acte 1er.

75° **Chevillier.** — Cheval placé en avant du limonier.

76° **Coureur.** — Cheval propre à la course.

77° **Coursier.** — Cheval de bataille.

78° **Destrier.** — Cheval dressé pour la guerre, mené *ad dextram*.

79° **Désultoire,** — Cheval de rechange pour le combat.

80° **Doublier.** — Cheval de renfort.

81° **Limonier.** — Cheval attelé au limon.

82° **Locatis.** — Nom donné aux chevaux de louage.

83° **Mallier.** — Cheval de malle-poste.

84° **Palefroi.** — Cheval de parade, richement harnaché et monté par les dames. Dérivé : palefrenier, latin *paraveredus*.

85° **Portechoux.** — Cheval de jardinier.

86° **Porteur.** — Cheval qui porte le conducteur dans l'attelage à deux.

Les termes qui suivent personnifient d'autres fonctions de la bête.

87° **Roussin,** appelé aussi Runcin ou Roncin. — Cheval de domestique.

88° **Sommier.** — Cheval de charge.

89° **Sous verge.** — Cheval qui dans l'attelage à deux, occupe la droite du porteur.

### NOMS TIRÉS DE L'AGE DE LA BÊTE :

90° **Yearling.** — Poulain d'un an, ce terme de sport naturalisé par le Jockey club est anglais.

91° **Deux ans.** — Poulain de deux ans, on dit : un deux ans. La vieille langue avait le mot :

92° **Quadrannier.** — Cheval de quatre ans, latin quadriennis.

93° **Cheval de bon âge.** — Celui qui est dans toute sa force.

94° **Cheval hors d'âge.** — Celui qui a perdu ses marques distinctives.

95° **Bégu, Bégue.** – Cheval au-dessus de cinq ans qui continue à marquer jusqu'à la vieillesse. Bégu vient probablement du latin ambiguus. S'emploie adjectivement et substantivement cheval bégu, jument bégiie.

NOMS TIRÉS DES ALLURES :

96° **Ambleur** ou **bête d'amble.** — Cheval dont l'allure est d'aller à l'amble, les deux pieds de chaque côté se levant en même temps.

97° **Camelin.** — Cheval dont le pas ressemble à celui du chameau.

98° **Hobin** ou **aubin.** — Cheval qui galoppe des jambes de devant et trotte de celles de derrière. — Dérivé : aubiner, aller à l'aubin.

99° **Onagrier.** — Cheval trottant avec de petit pas rapides comme ceux de l'onâgre ou âne sauvage.

100° **Piaffeur.** — Cheval qui a l'habitude de piaffer, c'est-à-dire de lever les jambes fort haut en les laissant tomber précipitamment tout droit, du grec epi, sur, afè poussière, qui fait de la poussière, Ch. Toubin. On disait autrefois penader pour piaffer.

101° **Sauteur.** — Terme de manège. Se dit d'un cheval fringant qu'on a habitué à faire des sauts propres à désarçonner le cavalier afin d'habituer celui-ci aux mouvements brusques de l'animal. Dans les manèges, le *sauteur* est attaché entre deux poteaux. Les sauts du cheval se nomment courbette et croupade d'où le verbe courbetter. Ce cheval ne fait que courbetter.

102° **Trotte sec,** — Se dit des chevaux dont l'allure est fatigante pour le cavalier.

103° **Trotteur.** — Cheval dont l'allure naturelle ou artificielle est le trot allongé.

104° **Stepper** (prononcez steppeur). — Se dit des chevaux qui tendent les jambes en avant. On a aussi adopté le verbe stepper. Ce cheval steppe (ce mot est d'origine anglaise).

105° **Cheval entier à une main.** — Cheval qui refuse de tourner d'un côté.

CHEVAUX SAUVAGES :

106° **Alzado. os.** — Cheval sauvage des pampas d'Amérique, textuellement insurgé.

107° **Mustang.** — Cheval des prairies. Ce nom a été popularisé par les romans de Xavier Eymard.

108° **Tarpan.** — Cheval sauvage des déserts de Tartarie, a le poil très long.

CHEVAUX DE RACE :

109° **Barbe.** — Cheval de l'Afrique septentrionale ou Berbérie.

Les principales races de chevaux sont : l'arabe, la tartare, la percheronne, la boulonnaise, la limousine, l'anglo-normande, la meklembourgeoise, etc. On appelait :

110° **Lavedan.** — Les chevaux de cette partie de la Gascogne à laquelle on doit le cheval de Tarbes. Voilà mon genest, mon guildin, mon lavedan, mon traquenard. (Rabelais. — *Gargantua*, Ch. XII).

111° **Nedji.** — Nom donné au pur sang arabe ; de Nedji contrée de l'Arabie. Les chevaux arabes de race supérieure sont appelés aussi :

112° **Attechi.**

113° **Kadischi.** — Demi-sang arabe, textuellement chevaux de race inconnue.

114° **Koklani.** — Famille de la race arabe. Les Koklani sont rares et très estimés.

Le général Daumas, dans son livre le *cheval de guerre*, distingue la race arabe en quatre familles principales portant les noms suivants :

115° **Hor.** — Est celui dont le père et la mère sont nobles, c'est-à-dire de race pure.

116° **Hadjine.** — Est celui dont le père est noble et la mère d'origine commune. Ce mot vient de houdjana, vice, défaut.

117° **Mekuref.** — Est celui dont la mère est noble et le père de sang mêlé. Ce mot vient de karaf, mélange.

118° **Berdoune.** — Est le cheval dont ni le père ni la mère ne sont nobles.

119° **Cob.** — Terme de sport, emprunté aux anglais. Cheval de chasse. Un cob irlandais.

120° **Galloway.** — Double poney, terme de sport (anglais).

121° **Hunter.** — Cheval de chasse, id.

122° **Genet.** — Petit cheval d'Espagne.

123° **Pur sang.** — Se dit des chevaux anglais. Pur sang de manège, expression ironique.

Le pur sang est aussi appelé :

124° **Racer.** — Le demi sang porte le nom de :

125° **Cocktail.**

126° **Steeple chaser.** — Cheval de course.

127° **Crack.** — Cheval de course, de grande valeur ou donnant de grandes espérances.

128° **Outsider.** — Cheval de course non classé et paraissant n'avoir aucune chance de remporter un prix. Vasistas, le vainqueur de 1889 était un outsider. Tous ces termes empruntés aux anglais ont été naturalisés par le Jockey Club.

129° **Couagga.** — (*Equus quaccha*), *cheval du Cap.* — Espèce du genre cheval, originaire de l'Afrique, à raies grises roussâtres autour de la tête, crinière courte et droite.

130° **Daw** ou **Dauw** (*Dò*). Equus montanus. — Espèce du genre cheval, plus petit que le précédent, également originaire de l'Afrique. Appelé aussi :

131° **Nagga.**

132° **Hémippe**, equus hemippus. — Textuellement moitié cheval (*hemi* demi, *hippos* cheval) originaire des déserts de Syrie.

133° **Hémione**, equus hemionus. — Textuellement moitié âne (grec *onos*) ; l'hémione tient du cheval et de l'âne. L'hémione est aussi appelé :

134° **Dzzigguetai.**

135° **Zèbre**, equus zebra, sanscrit çabala, bariolé. — Autre variété du genre cheval, appelé par les Romains :

136° **Hippotigre.** — A cause des rayures de sa robe et par les français :

137° **Cheval tigre.**

Pour me conformer à la classification des naturalistes et bien que les termes de l'espèce Equus azinus n'appartiennent pas à la lignée linguistique du cheval, j'ai dû les comprendre dans cette nomenclature. Cela était d'autant plus nécessaire que les deux espèces peuvent s'accoupler et produire des métis.

138° **Ane.** — Equus azinus.

139° **Anesse.** — Femelle de l'âne.

140° **Anon.** — Petit âne.

141° **Baudet.** — Gaélique boodhair, sot ?

142° **Bourriquot.** — Latin buricus.

143° **Bourrique.**

144° **Grison.**

145° **Onâgre.** — (Ane sauvage), latin onager, grec onos âne, agrios, sauvage.

146° **Aliboron.** — Arabe alboran, âne ?

147° **Roussin d'Arcadie.**

148° **Coursier aux longues oreilles.**

NOMS RELATIFS AU SEXE, AUX FONCTIONS REPRODUCTIVES, A LA DESCENDANCE :

149° **Entier.** — Cheval non châtré.

150° **Étalon.** — Cheval choisi pour la reproduction. — Du vieux français estalles, testicules.

151° **Haras.** — De l'arabe faras, cheval. (Le sanscrit a aussi le mot hari, cheval, d'où le latin *hara*, écurie).

Haras se dit des chevaux reproducteurs. Un haras ou un étalon anglais.

Olivier de Serre définit ainsi le *haras* pur sang : qu'il ait trois parties correspondantes à trois de la femme, à savoir : la poitrine, le fessier, les crins ; trois du lion, le maintien, la hardiesse, la fureur ; trois du bœuf, l'œil, la narine, la jointure ; trois du mouton, le nez, la douceur, la patience ; trois du mulet, la force, la constance au travail et le pied ; trois du cerf, la tête, la jambe, le poil, c'est-à-dire court ; trois du loup, la gorge, le col et l'ouïe ; trois du serpent, la mémoire, la vue, le contournement, etc.

152° **Boute en train.** — Cheval entier, dont on se sert pour exciter les juments dans les haras et connaître si elles sont en état d'être saillies. S'emploie aussi au figuré : Cet homme est un boute en train.

153° **Toucheur.** — Même acception que Boute en train.

154° **Mulassière.** — Jument choisie pour faire des mulets.

155° **Mulasse.** — Nom donné au poulain de la mulassière.

156° **Jetonne.** — Mule de 6 à 7 mois.

157° **Doublonne.** — Mule de 2 ans et demi.

158° **Bête de marque.** — Mule ou mulet de 5 à 6 ans.

159° **Mule.** — Produit de la jument et de l'âne. Latin *mula*, armoricain mulez, gaélique muileid. Dérivé : mulâtre.

160° **Mulet.** — Dérivé : muletier.

161° **Bardot ou Bardeau.** — Produit du cheval et de la bourrique. (Bardot vient de barde, selle. Mulet de selle).

162° **Jumart.** — Produit problématique de la jument et du taureau.

163° **Baf.** — Même sens. Le baf, dit Lachâtre est une espèce de jumart.

164° **Poulinière.** — Jument affectée à la reproduction.

165° **Poulain.** — Cheval non adulte. (Latin *pullus*, petit).

166° **Poultrain.** — Cheval (vieux français). Dérivé : Poultrenier.

167° **Poultre.** id.

168° **Pouliche.** — Nom donné aux cavales jusqu'à l'âge de trois ans.

169° **Pouline.** — Même sens.

170° **Poulichon.** — Nom donné aux jeunes mâles.

### NOMS TIRÉS DES AMPUTATIONS FAITES A LA BÊTE

171° **Courtaud.** — Cheval auquel on a coupé les oreilles et la queue, — vient du verbe courtauder, couper. — Je fis trois charges sur un excellent courtaud, (Sr-Simon).

172° **Guildin** et **Guildine.** — Cheval anglais, châtré, allant ordinairement à l'amble, de l'anglais gildin.

173° **Hongre.** — Cheval non entier. Ces chevaux venaient de Hongrie, d'où leur nom.

D'après Ch. Toubin, du sanscrit *ùn ;* amoindrir et *cari* animal, animal diminué ou châtré. — ? —

### NOMS TIRÉS DE LA COULEUR DE LA ROBE

174° **Alezan.** — Nom donné au cheval dont le poil est jaunâtre comme la peau du renard, de l'Arabe Ahlas, exprimant la même couleur. Quelques étymologistes on fait venir alezan de l'Arabe Al-Hassan, le beau. Alezan s'emploie aussi adjectivement : robe alezane.

175° **Aubère.** — Se dit des chevaux à poil fleur de pêcher, blanc et rouge. Latin *albus* et peut-être *æs, æris* par allusion à la couleur du cuivre. — S'emploie adjectivement et substantivement, l'aubère clair, l'aubère foncé.

Les chevaux aubères sont peu estimés ; ils sont sujets à devenir aveugles. (Lachatre).

176° **Balzan.** — Cheval ayant des balzanes, c'est-à-dire des taches blanches circulaires aux pieds ; — vieux français *baucens, baussant*, se disait des chevaux pies (noir et blanc). Balzan s'emploie aussi adjectivement : cheval balzan.

L'étymologie de balzan est controversée, Littré fait dériver ce mot de l'arabe *balga*, mêlé de noir et blanc.

177° **Cap de More.** — Textuellement tête de Maure, cheval dont la tête et les pieds sont noirs et le reste gris, c'est-à-dire ressemblant aux noirs d'Afrique, couverts d'un burnous blanc.

178° **Isabelle.** — Cheval dont la robe est d'un blanc sâle, pareil à la chemise que quitta Isabelle la Catholique, après le siège de Grenade. On raconte qu'elle avait promis de ne pas changer de chemise tant que la ville ne serait pas prise.

179° **Moreau.** — Cheval noir, s'emploie substantivement et adjectivement.

Les moreaux figurent souvent dans les chansons de geste comme montures des cavaliers au jour du combat, (Littré).

Sans dégainer et sans monter moreau
Mettez fin à périlleuse aventure.

*Rondeau* au duc de St-Aignan.

Primitivement on se servait du mot :

180° **Morel**, féminin, **Morele**, *morel contre morele.*

Quelques-uns font dériver moreau de more, comme dans cap de more. D'après Ch. Toubin, de la semi racine more, exprimant l'idée de la couleur noire. Sanscrit marala, noir de fumée, moricaud, etc.

181° **Rouan.** — Cheval dont le poil est blanc, gris et brun.

182° **Rubican.** — Cheval noir, bai ou alezan, dont la robe et surtout les flancs sont parsemés de poils blancs D'après Leveaux, cette disposition du poil est tout à fait accidentelle — du latin ruber, rouge et canus blanc.

183° **Sor.** — Cheval jaune-blond, (vieux mot français d'origine gauloise : celtique saur, couleur roussâtre, (Lachatre).

Margarrice sist sur un ceval sor

*Chanson de Roland,* CXLIII

184° **Sorel.** — Sorel était le nom du cheval du comte Gérin· (*Chanson de Roland,* vers 1379).

La langue contemporaine a gardé l'adjectif :

185° **Saure** — Cheval saure.

Le sanscrit a le mot sura, soleil (sor a pu signifier couleur d'un rayon de soleil.)

186° **Bai.** — Cheval bai (latin *badius*), rouge brun, couleur de châtaigne brûlée. Féminin, baie, vieux français *baile*. Bai brun, bai doré, bai obscur, etc. Bai s'emploie aussi substantivement.

187° **Pie.** — Poil gris tacheté de noir et d'alezan, noir-gris pommelé. Vieux français *piolé*.

Turenne montait habituellement un cheval pie.

188° **Tourdille.** — Gris sale — turdus, grive.

189° **Truité.** — Poil marqué de petites taches rouges comme la truite.

NOMS PARTICULIERS DEVENUS NOMS COMMUNS :

190° **Alfano.** — Cheval fort et vigoureux, nom que l'Arioste, dans *Roland furieux*, donne à la cavale du roi Gradasse, de l'espagnol Alfano. Ménage ayant fait venir ce mot de equus, le Chevalier de Cailly lui répondit par ce quatrain :

Alfano vient d'équus sans doute,
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

191° **Bucéphale.** — Nom du cheval d'Alexandre, textuellement tête de bœuf — s'emploie familièrement : Je l'ai vu passer sur son Bucéphale (M. Lachâtre). Plutarque rapporte que Bucéphale coûta treize talents, soit *70.000 fr.*

192° **Rossinante.** — Nom donné par Cervantès au cheval de Don Quichotte, s'emploie comme augmentatif de Rosse.

Parmis les chevaux immortalisés par les poëtes, on peut encore citer les suivants :

193° **Tancendor** ou **Tancendur.** — Cheval de Charlemagne, célébré dans la *Chanson de Roland.*

194° **Vaillantif.** — Cheval de Roland.

Aux défilés d'Espagne passe Roland
Sur Vaillantif, son bon cheval courant.
(*Chanson de Roland*, traduction de GAUTHIER).

Dans la même épopée, il est fait mention de :

195° **Passe-cerf.** — Vers 1381.

196° **Barbamouche.** — Vers 1491.

197° **Saut perdu.** — Vers 1554, etc.

198° **Scian.** — Cheval de Cneius Scius. Rabelais dit qu'il pourta malheur à tous ceulx qui le possédarent.

NOMS MYTHOLOGIQUES :

199° **Balie** et

200° **Xante.** — (Iliade). Chevaux impétueux qui égalaient les vents à la course. La harpie Podarge les avait conçus du vent

Zéphir, un jour qu'elle paissait dans un pré, sur les bords de l'Océan.

201° **Borac** ou **Bourak**. — Jument miraculeuse de Mahomet avec laquelle il s'éleva, en sept bonds, jusqu'au septième ciel où Dieu lui mit la main sur l'épaule et causa avec lui. Cette monture fantastique servit également au prophète dans son voyage imaginaire à Jérusalem et à La Mecque. Les artistes musulmans représentent le Bourak sous la forme d'une jument ayant la poitrine et la tête d'une femme.

Il est aussi question dans le Coran (sourate XXXVIII, verset 30) des chevaux que l'on amena à Salomon ; ils y sont appelés :

202° **Es-Safinat**, qui est une qualification de noblesse chevaline.

203° **Safine**. — Indique le cheval qui a trois pieds posés sur le sol et dont le quatrième ne fait que le toucher légèrement de la pointe du sabot. Ce mot manquant à la langue française mériterait d'être naturalisé.

204° **Centaure**. — Cheval à la tête humaine. Latin *Centaurus*, grec *Kentauros*.

205° **Hippocentaure**. Id.

206° **Hippocampe**. — Cheval marin, à queue de poisson

207° **Hippogriffe**. — Moitié cheval, moitié griffon.

208° **Hippone**. — Divinité présidant aux chevaux.

209° **Epona**. Id.

210° **Hippogyne**. — Jument ayant la tête et la gorge d'une femme. Le Borac est une hyppogyne.

211° **Keroubs**. — Coursiers divins qui transportaient Iahvé avec la rapidité de l'éclair. Ils étaient représentés avec des ailes dans le temple de Jérusalem.

212° **Licorne**. Cheval ayant une tête de cerf avec une seule corne sur le front. Appelé aussi *Unicorne*.

213° **Ghandharva**. — Génie à tête de cheval.

214° **Pacolet**. — Cheval de bois enchanté. Ce mot que l'on trouve dans les vieux livres de féerie et dans Rabelais s'est conservé dans le proverbe :

Il faudrait avoir le cheval Pacolet pour y aller si vite.

Pacolet servait de monture aux héros de l'*hystoire des deux nobles et vaillantz* chevaliers *Valentin* et *Orson*.

Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soyt légier et feust-ce Pégase de Persens ou Pacolet

RABELAIS, chap. XXIV.

Les étymologistes font venir Pacolet du polonais pacolek, serviteur.

215° **Pégase**. — Cheval ailé qu'enfourchent les poëtes et les journalistes, et duquel il a été dit avec une grande vérité :

... En cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui mène à l'hôpital !

216° **Fils de Neptune**. — Nom que les poëtes donnent au cheval.

EXPRESSIONS FIGURÉES :

217° **Cheval de Troie**. — Cheval de bois rempli de guerriers avec lequel les Grecs pénétrèrent dans Troie.

218° **Cheval de frise**. — Longue pièce de bois remplie de pieux pointus, s'emploie pour défendre une brèche ou pour couvrir un bataillon contre la cavalerie.

219° **Cheval de bois**. — Pièce faisant partie du matériel des gymnases.

220° **Cheval fondu**. — Jeu d'enfants.

221° **Cheval de terre**. — Se dit des trous remplis de terre que l'on trouve dans les marbres.

222° **Cheval-vapeur**. — Force capable d'élever un poids de 75 kil. à un mètre de hauteur.

223° **Cheval de bataille**. — Se dit d'une chose répétée souvent et sur laquelle on s'appuie pour argumenter.

224° **Cheval de retour**. — En argot de prison, récidiviste.

225° **Cheval du bon Dieu**. — Grillon.

226° **Cheval du Diable**. — Insecte orthoptère de la famille des coureurs, appelé aussi *Mante*.

227° **Cheval-marin.** — Nom vulgaire du morse.

228° **Cheval-cerf.** — Variété du genre cerf. (Voir Hippélaphe, n° 46).

229° **Chevaux.** — Terme de guerre. S'emploie pour cavaliers :

> Il avait dix mille hommes de pied et deux mille chevaux.

230° **Chevau-légers.** — Cavaliers légèrement armés. Ce terme a disparu de la cavalerie française.

231° **Grand cheval.** — Nom donné à l'étoile qui est la dernière des trois de la queue de la Grande Ourse.

232° **Grands Chevaux.** — Prendre une chose avec résolution. Monter sur ses grands chevaux.

> Je vous vois montée sur vos grands chevaux.
>
> (Mme de Sévigné).

NOMS DU CHEVAL N'AYANT DONNÉ QUE DES DÉRIVÉS A NOTRE LANGUE :

233° **Mannus.** — Latin, petit cheval. Ce mot a donné au français le dérivé manège. Mannus petit cheval, agere, conduire.

234° **March.** — Un des noms gaulois du cheval encore usité en Bretagne ; il a donné les dérivés : maréchal, maréchalat, maréchaussée et peut-être marche, marcher.

Cheval ayant donné le verbe chevaler, qui signifie aller, march a bien pu donner marcher, n'en déplaise à Littré qui n'est pas de cet avis, et ne sait d'ailleurs d'où vient le verbe marcher.

235° **Al.** — Un des noms gaéliques du cheval. Même réflexion qu'au sujet des mots march et cheval. Nos expressions aller, allures n'ont probablement pas d'autre radical que le mot al, cheval. (Voir le mot précédent).

236° **Saldi** ou **Zaldi.** — Nom basque du cheval, a donné le dérivé soldurier ou soldurien, textuellement chevalier ou cavalier.

Amédée Thierry, dans son *Histoire des Gaulois,* dit que les *saldunes* appelés improprement *soldures* par Jules César, solduriers ou solduriens par les écrivains français, étaient des chevaliers attachés corps et âme à la fortune des chefs aquitains, du basque saldun-a, qui possède un cheval, chevalier, pluriel saldunac. Sans rechercher ici l'origine de nos anciens vocables : souldars, souldriers, souldrilles — employés plusieurs siècles avant le mot soldat qui ne date que de la fin du seizième siècle et semble dériver — au moins quant à l'orthographe — de l'italien soldato, soldé, il convient de rejeter l'étymologie que Larousse donne du mot soldurier qu'il rapproche de soldarius, soudoyé, expression de basse latinité qui, par conséquent, n'existait pas au temps de César et ne peut expliquer un terme antérieur de plusieurs siècles, dont l'acception était toute différente et beaucoup plus noble.

L'écrivain grec Athénée parlant des saldunes ou soldures de César les appelle silodounos, expression qui se rapproche beaucoup plus de l'étymologie ibérienne.

Amédée Thierry fait remarquer qu'un ancien auteur français a traduit *quirites*, chevaliers, par saldinac.

237° **Tara**. — En sanscrit cheval. Tara a donné le dérivé français touranien, peuple nomade, voyageant ou vivant à cheval, de tara cheval, an, aller ou vivre. Par opposition à iranien de *irà*, terre, *an* vivre, attaché à la terre. (Ch. Toubin).

238° **Hari**. — Un des noms sanscrits du cheval. Il ne serait pas impossible que notre vieux mot aroy, train, équipage fut un de ses congénères. A rechercher également si le sanscrit hari n'aurait pas contribué à la formation du mot haridelle. (Voir n° 17).

### 3me Exemple. — Groupement Stratique

**Cochon**. — Textuellement le souillé, le boueux. Celtique, cauch, boueux.

#### TERMES D'ORIGINE GAULOISE

1° **Coche**. — Femelle du cochon.

2° **Cochon**. — Celtique cauch, boueux ; le cochon aime à se vautrer pour se débarrasser de sa vermine. Le terme cochon

s'applique spécialement au porc châtré. Dérivés : cochonnerie, cochonnaille, cochonner.

3° **Cochonnet.** — Petit cochon.

4° **Truie.** — Forme féminine du gaélique torc, bas breton tourch, porc. Ce mot ainsi que les précédents est bien antérieur à la domination romaine.

5° **Goret, — gori, gouri,** textuellement grogneur, welsch *gorian,* grogner, gor, grogneur ; goret, nom donné aux petits cochon, également appelés porcelets et cochonnets.

6° **Laie.** — Femelle du sanglier, gaélique lia, truie. Peut-être du sanscrit *là,* action de couper, à cause des défenses de cet animal.

7° **Ragot.** — Sanglier de deux à trois ans de *r* privatif et sanscrit *ucca,* haut. Textuellement qui n'est pas haut, qui n'a pas atteint son plein développement, — ? — (Ch. Toubin).

TERMES D'ORIGINE LATINE :

Les Romains ont importé dans les Gaules les vocables :

8° **Porc.** — De porcus. — Dérivés : porcin, porcine. — Welsh porch — ? — Porchaison, porcheron, porcherie, porcher.

9° **Pourceau.** — Anciennement pourcel, porcel, de porcellus. On a donné le nom de porcellion au cloporte (diminutif de porcus).

10° **Porcelet.** — Nom donné aux petits cochons. Ces trois vocables appartiennent plus particulièrement à la langue littéraire ; les autres étant restés l'apanage du langage populaire.

11° **Sanglier.** — Textuellement solitaire, du latin singularis.

12° **Verrat.** — Porc non châtré, sanscrit varaha, dont les Latins ont fait verres, varracus, et que nos aïeux ont probablement connu dans sa forme primitive. Il est à remarquer que les Gaulois altéraient moins les noms que les Romains.

NOMS D'ORIGINE GERMANIQUE :

L'invasion teutonne n'a laissé — et encore la chose n'est-elle pas prouvée — que le mot :

13° **Marcassin.** — Que Ch. Toubin fait dériver de mar petit et schwein cochon. Mascassin est le nom donné à la progé-

niture du sanglier. Quelques étymologistes rattachent également à l'allemand le mot :

14° **Marsouin.** — Littéralement cochon de mer. Mais ce nom est purement bas breton, mar, mer, souin, cochon. Le breton souin a peut-être engendré le mot soie, poil de cochon. Le latin a également le mot sus, suis, qui a la même signification. Les paysans appellent volontiers le cochon : habillé de soie.

NOMS ZOOLOGIQUES DU COCHON :

15° **Sus.** — Ce mot latin est le terme scientifique et générique du cochon.

16° **Sus larvatus** ou sanglier à masque de Madagascar. Cette variété de l'espèce porcine porte un nom malgache que nos troupiers ne manqueront pas de rapporter et de franciser.

17° **Suidés.** — Nom de la famille zoologique à laquelle appartient le cochon.

18° **Suilliens.** — Même signification que suidés, du latin suillus, d'où les mots souille, lieu bourbeux où se vautre le sanglier, souillure, souiller, arsouille (hara suilla, toit à porcs).

19° **Phacochère.** — Sanglier d'Afrique (Cap). Les Français d'Algérie ont adopté le mot :

20° **Hallouf.** — En arabe sanglier et cochon. Conformément à la loi qui a assigné une acception particulière aux différents noms qui précèdent, le mot hallouf entrera certainement un jour dans le dictionnaire de l'Académie française en spécifiant un aspect quelconque de la bête chère à feu Monselet.

MOTS DE PROVENANCE ASIATIQUE ET AMÉRICAINE

21° **Babiroussa** ou **Cochon-cerf.** — Nom d'origine malaise donné à une variété de l'espèce porcine. La chair du babiroussa est plus exquise que celle des porcs d'Europe.

22° **Pécari.** — Cochon d'Amérique.

23° **Tajasson.** Id. Id. plus grand que le précédent.

24° **Bène.** — Sanglier de la Nouvelle Guinée.

### 4me Exemple de Groupement Stratique

**Parler.** — Émettre des sons et des articulations. Welsh parliaw, parler, sanscrit barh, même sens. Barbara, homme qui parle mal. Les diverses façons d'émettre la voix et d'articuler les sons ont enfanté un nombre considérable de vocables dont chacun a sa raison d'être. Comme dans les exemples précédents, j'ai classé comme gaulois, ou tout au moins comme autochtones, les termes qui ne peuvent s'expliquer d'une façon certaine par le latin ou par une autre langue étrangère.

#### TERMES DE SOUCHE GAULOISE OU FRANÇAISE

1° **Babiller.** — Parler beaucoup ; babillerie, babillement, babillage, babillard, babil. Gaélique bab, enfant, bas breton babik. Le vieux français a le mot :

2° **Babeler.** — Même signification.

3° **Baboyer.** — (Vieux français), a été employé pour bavarder.

4° **Babouiner.** — Marmotter comme les enfants. Gaélique bab, enfant ; bas breton babou.

5° **Bafouiller.** — S'embrouiller dans un discours.

6° **Baragouiner.** — Entremêler le langage de mots étrangers, le rendre inintelligible. Selon la plupart des étymologistes, du bas breton bara gouin, pain blanc ou encore bara pain et gouin vin ; selon d'autres, du latin barigena étranger, mais la filiation n'est pas démontrée. Peut-être le sanscrit barh, parler, forme-t-il le premier élément de ce mot. En attendant que la question soit résolue, j'ai classé provisoirement et sous les plus expresses réserves, le verbe baragouiner parmi ceux dont l'origine latine n'est pas clairement établie.

7° **Barbeloter.** — Par le cors dieu, il barbelotte ses mots tant qu'on n'y entend rien. (Pathelin).

8° **Barboter.** — Parler entre les dents. Barboter une excuse.

9° **Barjaquer.** — Parler à tort et à travers ; préfixe, péjoratif bar et sanscrit jare, parler.

10° **Bavarder.** — Parler beaucoup ; vieux français baver, bavardage, bavard.

11° **Bavardiner.** — Dérivé bavardin. Nous n'avons fait que bavardiner et n'avons point causé comme les autres jours. (Mme de Sévigné).

12° **Bavasser.** — Même sens. (Montaigne).

13° **Baver.** — Vieux français. Dérivés : baveux, baveur, bave, baverie (moquerie). Rabelais.

14° **Baveter.** — Vieux français. Dérivé : bavette. Le Glossaire de Rabelais donne aussi le verbe abaveter. Bavette, causerie n'a donc rien de commun avec la bavette des enfants ainsi que le croit Ch. Toubin.

15° **Blaguer.** — Gaélique blaghair, vantard. Dérivés : blagueur, blague.

16° **Bléser.** — Parler en substituant une consonne à l'autre, l's au *z*, le *d* au *t*, etc. ; blésité.

17° **Brailler.** — Parler en criant. Dérivés : braillement, braillard, brailleur.

18° **Bredouiller.** — Parler en embrouillant ce que l'on veut dire.

19° **Bougonner.** — Murmurer entre les dents.

20° **Bourder.** — Selon Ch. Toubin, du sanscrit barh, parler — ? — mot péjoré en vieillissant ; bourder, dire des sornettes ; bourde tromperie, sottise. Le bas breton a le mot bourd, tromperie. Bourder a signifié aussi s'arrêter court en prononçant un discours. Ce prédicateur a bourdé.

21° **Cajoler.** — Babiller comme l'oiseau en cage ; cajolerie, cajoleur, cajolable.

22° **Caqueter.** — Babiller constamment ; caquet.

23° **Chevroter.** — Parler ou chanter d'une voix tremblotante comme celle de la chèvre ; chevrotement.

24° **Chuchoter.** — Onomatopée. Chuchoterie, chuchotement, chuchoteur.

25° **Chuinter.** — Prononcer le *j* et le *ch* avec une sorte de sifflement semblable à celui de la chouette.

26° **Clabauder.** — Parler beaucoup et mal à propos. Gaélique clabair, bavard.

27° **Craquer.** — Gaélique crakair, bavard ; craquerie, craqueur.

28° **Criailler.** — Crier beaucoup ; criaillerie, criailleur.

29° **Crier.** — Parler à haute voix ; criage, criard.

30° **Dégoiser.** — De *dé* augmentatif et sanscrit has, parler (Ch. Toubin) — ? —

31° **Descliquer.** — V. f. Parler aussi vite qu'un cliquet de moulin.

> Que tu m'auras bien descliqué
> Quand il aura fait la demande.
>
> (Pathelin).

32° **Grailler.** — Parler avec une voix cassée et enrouée ; graillement.

33° **Graillonner.** — Même sens ; graillon.

34° **Grasseyer.** — Prononcer les *r* avec difficulté ; grasseyement, grasseyeur.

> Une jeune beauté non loin d'elle est couchée.
> C'est l'affectation qui grasseye en parlant
>
> (Voltaire).

35° **Gringoter.** — Fredonner mal. Gringoter un air d'opéra.

36° **Grogner.** — Parler en murmurant ; grognerie, grogneur, grognon.

37° **Grognonner.** — Même sens.

38° **Grousser.** — V. f. Parler en murmurant.

> Je retournerai qui qu'en grousse
> Devers cet avocat d'eau douce.
>
> (Pathelin).

39° **Harier.** — V. f. Inciter en criant ; hari-bourriquet ! — haro, cri. Keltique harao, de har parole et au, haute, d'où le vieux verbe :

40° **Harauder** ou **Haroder.**

41° **Hèler.** — Parler avec le porte-voix. Appeler en criant.

42° **Hucher.** — Appeler à haute voix en criant, v. f., huchier, bas breton ioucha.

43° **Japoter.** — Gaélique gabach, bavard.

44° **Jacasser**. — Préfixe péjoratif ka et sanscrit has, parler. (Burnouf).

45° **Jargonner**. — V. f. Sanscrit jarc, parler.

46° **Jaser**. — Sanscrit has, parler, hasu, parole ; jaserie, jaseur.

47° **Jaspiner**. — Même sens.

48° **Mâchonner**. — N'articuler qu'à moitié. Mâcher ses paroles.

49° **Marmonner**. — Vieux français, marmouner. Parler entre les dents.

50° **Marmotter**. — Parler confusément et entre les dents ; du radical marmotte. — Buffon a dit que la marmotte marmottait en buvant. — L'allemand, murmeln, a la même origine.

51° **Papyer**. — Commencer à parler comme les enfants.

52° **Parler**. — Vieux français, paroler. Prendre la parole ; demander la parole. — Trop gratter cuit, trop parler nuit.

53° **Patauger**. — S'embrouiller en parlant. Sanscrit pat, parler ; suffixe péjoratif ka — ? — (Ch. Toubin).

54° **Potiner**. — Potin. Sanscrit pat, parler — ? —, d'où également, patati, patata. Babil insignifiant et ennuyeux.

Le mot *patois* n'aurait-il pas pour radical le sanscrit pat, parler ?

55° **Rafarder**. — Parler en bredouillant.

> Il ny a rime ne raison
> En tout quanque vous rafardez.

56 **Ragouner**. — Murmurer entre les dents. (La Chatre). On dit aussi :

57° **Ragonner**.

58° **Ragoter**.

59° **Rauquer**. — Parler d'une voix rauque.

60° **Ressasser**. — Répéter la même chose. Selon les uns, du radical sas, crible ; selon Ch. Toubin et Burnouf, du réduplicatif re et sanscrit saç, parler — ? —

61° **Susseyer**. — Prononcer le *ch* comme *c* : ceval pour cheval ; susseyement.

62° **Zézayer.** — Prononcer le *j* comme le *z* à la façon des Italiens : ze vois pour je vois, que vois-ze pour que vois-je ; zézeyement.

63° **Zozoter.** — Même sens.

## SOUCHE LATINE

64° **Anonner.** — Bégayer d'une façon désagréable ; anonnement, anonneur.

65° **Articuler.** — Prononcer distinctement les lettres, les voyelles. Latin articulare, séparer.

66° **Balbutier.** — Mal articuler les mots, les prononcer avec peine. Latin balbutire, de balbus, bègue ; balbutie, balbutiement.

67° **Bégayer.** — Dire deux fois. Latin bigare : bégaiement.

68° **Causer.** — Latin causari, allemand kosen, welsch goson — ? —

69° **Chanter.** — Émettre des sons. Sanscrit can, latin cantare.

70° **Chantonner.** — Chanter à demi-voix.

71° **Clamer.** — Crier ; appeler à haute voix ; clameur. Latin clamare.

72° **Confabuler.** — S'entretenir familièrement. Nous confabulions ensemble. Latin cum fabulari.

73° **Conférer.** — Conférence, conférencier.

74° **Converser.** — Conversation.

75° **Déblatérer.** — Proprement crier. Latin deblaterare.

76° **Débiter.** — Réciter, parler ; débit.

77° **Déclamer.** — Parler à haute voix ; déclamation, déclameur.

78° **Débagouler.** — Dérivé : bagout. Latin gula. — ? —

79° **Dicter.** — Prononcer lentement et à haute voix ; diction.

80° **Dire.** — Latin dicere, gaélique deir.

81° **Discourir.** — Latin discurrere.

82° **Disserter.** — Latin dissertare.

83° **Epeler.** — Appeler les lettres par leur nom.

84° **Exclamer.** — (Voir clamer). Exclamation.

85° **Fredonner.** — Parler ou chanter entre les dents, origine incertaine, peut-être du latin fritinnire.

86° **Gronder.** — Parler en murmurant. Latin grundire ; grondement, grondeur.

87° **Gueuler.** — Parler très haut ; gueulée. Latin gula.

88° **Hâbler.** — Espagnol hablar ; latin fabulari ; sanscrit lab, parler ; gaélique labhair. A force de hâbler, on perd tout son crédit ; hâblerie, hâbleur.

89° **Hurler.** — Parler très haut avec le ton de la fureur ; hurlement, hurleur. Latin ululare.

90° **Interloquer.** — Latin inter et loqui parler, d'où loquacité, loquace, loquele, locution, colloque, allocution. Rabelais écrivait loquence pour éloquence.

91° **Marmouser.** — Gronder, murmurer. Latin mussare.

92° **Murmurer.** — Parler sourdement ; murmure. Latin murmurare.

93° **Musser.** — Parler à voix basse. Latin mussare.

94° **Nasiller.** — Parler du nez.

95° **Nasillarder.** id.

96° **Nasillonner.** id.

97° **Pérorer.** — Parler à tort et à travers. Latin perorare. Répugne avec terreur cette race avocassière qui a la manie de pérorer.

98° **Proférer.** — Énoncer, faire entendre. Latin proferre.

99° **Prononcer.** — Annoncer à haute voix ; prononciation. Latin pronuntiare.

100° **Psalmodier.** — Réciter sur un ton traînant et sans inflexion de voix.

101° **Réciter.** — Prononcer à haute voix un morceau appris par cœur ; récit.

102° **Scander.** — S'arrêter avec affectation sur chaque syllabe.

103° **Solfier.** — Chanter un air en prononçant les notes ; solfège.

104° **Solmiser.** — Même sens. (Lachatre).

105° **Soliloquer.** — Parler seul. Latin solus, seul, loqui parler ; soliloque.

106 **Tonitruer.** — Parler avec une grosse voix. Latin tonitru, tonnerre.

107° **Ventriloquer.** — Ventriloquie, ventriloque, gastriloque, pectoriloque, (engastrimisme).

108° **Vocaliser.** — Chanter sur une voyelle ; vocalise.

109° **Verbiager.** — Verbiage, verbe, verbeux.

110° **Vociférer.** — Crier d'une voix farouche ; vociférateur, vociférateur, vociférâtrice, vocifère.

SOUCHE ALLEMANDE

111° **Grommeler.** — Se plaindre entre les dents ; allemand grummeln.

112° **Haranguer.** — V. h., allemand hring, cercle.

113° **Radoter.** — *Ra* augmentatif et vieux flamand doten, extraxaguer, de *dut* sommeil.

SOUCHE GRECQUE

114° **Baryphoner.** — Parler avec difficulté à cause de la faiblesse de la voix ; grec barys, difficile, phônè voix. (Lachatre).

115° **Barytonner.** — Chanter avec une voix de baryton ; barytoniser. Se dit aussi pour fredonner ; grec barys, voix, tônè, ton.

116° **Téléphoner.** — Parler au moyen du téléphone ; télé, vite, phonè voix. Le grec phtheggomai, parler, a donné le dérivé apophthegme, courte sentence de apo, de, phtheggomai, je parle.

Les termes relatifs au discours ainsi qu'aux formes variées du langage font l'objet d'un classement spécial.

*Le Cri Humain*

Avant que de parler, l'homme a vagi, hurlé, exprimant par des sons inarticulés, souvent plus éloquents que la parole, l'état de son être. Ces différentes manifestations vocales arrachées par la douleur ou la crainte ont ici leur place naturelle.

1° **Cri.** — Onomatopée d'origine gauloise — voix articulée avec force et commune aux hommes et aux animaux (La Châtre). Dérivés : crier, criard, crieur, criaillerie, criailler. — Armoricain Kria, welsch criaw.

Parmi les cris particuliers à l'homme, on peut citer les suivants :

2° **Han.** — (Onomatopée), cri sourd poussé par l'homme qui travaille avec peine. Le han du bûcheron, le han du boulanger. Verbe ahanner.

3° **Hurlement.** — Cri aigu. V. hurler.

4° **Gémissement.** — Cri douloureux. Verbe gémir. On emploie aussi le verbe geindre.

5° **Sanglot.** — Cri étouffé. V. sangloter.

6° **Vagissement.** — V. vagir ; cri de l'enfant, sanscrit vac, même signification.

## Origine du Verbe Humain

### *Le Cri des Animaux*

C'est aux bêtes vraisemblablement que les hommes ont emprunté les sons et articulations du langage. On retrouve en effet dans les cris des animaux toutes les voyelles et consonnes dont se compose l'alphabet. Les premiers mots furent incontestablement des onomatopées. L'homme imita ce qu'il entendait et de cette imitation des voix de la nature naquit le verbe humain.

Ces formations primitives se reconnaîtront distinctement dans les expressions suivantes dont la plupart ne sont que des onomatopées :

1° L'abeille *bourdonne,* v. bourdonner ; bourdon. Le bourdon est le mâle de l'abeille.

2° L'aigle *trompète,* v. trompéter.

3° L'alouette *grisolle,* v grisoller.

> Et l'alouette, vers le ciel,
> Se guinde et grisolle à merveille.

4° L'alouette *tirelire,* onomatopée exprimant le cri de l'alouette (Lachatre) ; tirelirer, chanter comme l'alouette (Larousse)

5° L'âne *brait,* v. braire ; braiement. Dans la fête de l'âne, l'officiant terminait la messe en poussant trois fois le cri : hi, han ! que l'assemblée répétait également trois fois.

6° Les bourriquots *onquent,* v. onquer ; cri de l'âne lorsqu'il s'arrête de braire.

7° Le becfin ou pipi *pipie,* v. pipier ; pipiement (onomatopée). On emploie aussi l'expression pépier.

8° La belette *belotte,* v. belotter, belottement.

9° Les bœufs *beuglent,* v. beugler, beuglement.

10° Les brebis *bèlent,* v. bêler, bêlement.

11° Le bouc *mouète,* v. mouéter. Ce mot ne se trouve ni dans Larousse ni dans Littré. Voici ce qu'en dit Lachâtre : Mouéter, grommeler comme un bouc parmi les chèvres.

12° Le butor *tonne,* v. tonner.

13° Les cailles *courcaillètent,* v. courcailler, substantif courcaillet. L'expression : « Paye tes dettes » imite assez bien le cri de la caille. On s'est servi aussi du verbe :

14° *Margauder*..

15° Le mâle de la caille fait ouan, ouan, ouan (Buffon). Nous entendîmes des ouan, ouan dans la plaine.

16° Les cerfs *raient* ou *réent,* v. réer.

17° id. *rallent,* v. raller. Le cerf ralle quand il est en rut.

18° id. *brâme,* v. brâmer, brâmement.

19° Le chameau *blatit,* v. blatir, sanscrit bala, avec force et ru, émettre un son — ? —

20° Les chats *miaulent* ou mieux *miaoulent,* v. miauler, miaulement.

21° La minette *ronronne,* v. ronronner. La chatte fait son ronron. On appelle aussi :

22° *Rouet,* l'espèce de roucoulement que les chats font entendre pour exprimer leur contentement.

23° Les chevaux *hennissent,* v. hennir, hennissement.

24° id. *ronflent,* v. ronfler. Le cheval s'effraye, ronfle et se cabre.

25° Le chien *aboie,* v. aboyer ; gaélique abh, mot formant onomatopée. Aboyer s'emploie au figuré en parlant des hommes. Poursuivre quelqu'un avec des cris injurieux. Une demi douzaine

de gredins qui aboyaient après lui. (Voltaire). Nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous. (Molière).

26° *Abbayer*, v. f. même sens.

> Qui sert commun nul ne le paye
> Et si deffaut chacun l'abbaye.

27° *Accanner* ou *accaigner*, aboyer comme un chien après quelqu'un ; crier à haute voix en proférant des injures.

28° Le chien *gronde*, v. gronder, grondement, bruit sourd. Le chien se mit à gronder quand il nous aperçut. Le murmure du chien qui commence à gronder se nomme :

29° *Mu*. Le mu du chien de garde.

30° Le chien *gémit*, v. gémir, gémissement. Le chien est le seul animal qui, lorsqu'il a perdu son maître et ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissements. (Buffon).

Dans l'Himalaya, le chien est appelé *Ouah*, du cri si caractéristique de ce fidèle animal.

31° Le chien de chasse *clatit*, v. clatir ; redoubler l'aboiement. Sanscrit klad, crier.

32° Le chien de chasse *braille*, v. brailler. Se dit des chiens qui crient sans donner de voix.

33° Le clabaud *clabaude*, v, clabauder, clabaudage, gaélique clabair, crieur. Clabaud s'emploie au figuré, se dit des hommes qui parlent beaucoup.

34° Les roquets *jappent*, v. japper, jappement ; sanscrit jap, parler bas, qui n'est probablement qu'une onomatopée ; anglais yap, petit chien.

35° Les canards *cancannent*, v. cancanner, kan, kan, kan onomatopée.

36° La chouette *hue*, v. huer, huage, (d'où chat-huant).

37° — *chuinte*, v. chuinter, onomatopée. (Lachatre).

38° — *froue* (onomatopée), frouer, imiter le cri de la chouette.

39° Les cigales *sonnent*, v. sonner.

30° La cigogne *claquète*, v. claqueter. (Littré).

41° — *clappe*, v. clapper. (Lachatre).

42° Le cochon *grogne*, v. grogner, grognement (onomatopée), bas breton grònal.

43° Le porc *grouine,* v. grouiner (latin grunnire).

44° La colombe *roucoule,* v. roucouler (onomatopée).

45° Les corbeaux *croassent,* v. croasser, croassement.

46° Le corneille *craille,* v. crailler, craillement ; sanscrit, karava, corneille; grailler, crier avec une voix enrouée semblable à celle de la corneille ; graillement.

47° La corneille *babille,* v. babiller. Le babil de la corneille.

48° Le crocodile *claque des dents.*

49° Le coq (chante clair) *coquerique,* v. coqueriquer, coquerico. Votre coq m'a réveillé en coqueriquant.

50° Le coq *coqueline,* v. coqueliner. Le nom du coq pour lequel on a cherché des étymologies trop savantes n'est qu'une onomatopée imitée du cri habituel de ce bipède.

51° Le coucou *coucoue* ou *coucoule,* v. coucouer ou coucouler.

52° Le dindon *glougloute,* v. glouglouter.

53° Les geais *cajolent,* v. cajoler.

54° La grue *craquète,* v. craqueter.

55° Le jars *jargasse* ou *jargonne,* v. jargasser ou jargonner.

56° Les éléphants *barrient,* v. barrier.

57° Les friquets *gringottent,* v. gringotter. (Pourquoi mettre deux *t* à gringoter ?).

58° Le hibou *bouboule,* v. boubouler.

59° L'hirondelle *crocite,* v. crociter. L'hirondelle s'appelait autrefois aronde, d'où le vieux mot :

60° *Arondiller,* qui signifiait murmurer, probablement par imitation du cri étouffé de l'hirondelle.

61° L'hulote *hulule,* v. hululer.

62° Le grillon *sussure,* v. sussurer. Le sussurement des insectes dans l'herbe.

63° Le grillon fait *cri-cri* (onomatopée). Le cri-cri du grillon : cri-cri s'emploie aussi pour désigner le grillon.

64° La grenouille *coasse* ou mieux *coaxe,* brekeké coax, v. coasser.

65° Le lapin *clapit,* v. clapir ; sanscrit klap, bruire.

66° Le lièvre *cagit,* v. vagir.

67° Les lions *rugissent,* v. rugir, rugissement.

68° Le loup (Issengrin) *hurle,* v. hurler, hurlement.

69° La marmotte *marmotte* en buvant. (Buffon).

70° Le macagua ou autour rieur, *pouffe*, v. pouffer ; mot qui exprime le bruit que fait une personne qui éclate de rire (Lachatre). Le cri du macagua ressemble à un éclat de rire.

71° Le milan *bruit*, v. bruire. Le nom latin de milan, *milvus*, vient de milvine, petite flûte ancienne qui rendait des sons perçants ; milan signifie donc, littéralement : flûtiste.

72° Le merle *siffle*, v. siffler, sifflement.

73° Les moineaux *piaillent*, v. piailler, piaillerie (onomatopée), se dit aussi du cri des enfants.

74° La mouche carnassière *vrombisse*.

75° L'oie *cacarde*, v. cacarder.

76° L'orfraie *glatit*, v. glatir.

77° Les petits oiseaux *pépient*, v. pépier.

78° Le passereau, — le *guilleri* du passereau (onomatopée), (Littré). Il serait logique d'employer le verbe guillerier.

79° La perdrix *cacabe*, v. cacaber.

80° id. — le *picouic* de la perdrix, onomatopée très expressive à laquelle il ne manque que le verbe picouiquer, que je n'hésiterais pas à employer de préférence à cacaber.

81° Le perroquet *caquète*, v. caqueter. Le caquet du perroquet.

82° La pie *jacasse*, v. jacasser, bavarder comme une pie.

83° Le pigeon *caracoule*, v. caracouler.

84° Le pinson *ramage*, v. ramager.

85° Les poules *gloussent*, v. glousser. La poule claquète quand elle va pondre.

86° Les poussins *piaulent*, v. piauler.

87° Le râle d'eau *râle*, v. râler (onomatopée).

88° Le renard *glapit*, v. glapir. Entends-tu le renard qui glapit dans la plaine. Le glapissement du renard. Le renard s'appelait autrefois goupil et maudré (rusé), d'où madré.

89° Le rossignol *chante*, v. chanter. Le chant du rossignol.

90° — *Rossignolade*, chant du rossignol ; rossignoler, imiter le chant du rossignol.

91° Le serpent *siffle*, v. siffler (onomatopée).

92° La souris *guiore*, v. guiorer, pousser des petits cris.

93° Les tarins *gazouillent*, v. gazouiller, gazouillis, gazouillement.

94° Le taureau *mugit*, v. mugir, mugissement.

95° Le tigre *rauque,* v. rauquer.

96° Les tourterelles *gémissent,* v. gémir. Le pigeon caracoule, la colombe roucoule, la touterelle gémit.

97° Les serpents à sonnettes *bruissent.* Lachatre donne le verbe bruisser, bruissement.

Les verbes bruisser et bruire se conjuguant différemment forment en réalité deux verbes qu'il importait de distinguer.

---

## CONCLUSIONS

Les exemples qui précèdent suffiront, je l'espère, à démontrer les avantages du groupement dont j'ai exquissé le plan, avantages dont le moindre est d'avoir ouvert une voie absolument nouvelle à la lexicographie. On aura remarqué, en effet, que mes tableaux stratiques n'ont rien de commun avec aucun des dictionnaires connus et notamment avec celui de Robertson dont le plan et l'objet sont tout différents.

Conçu dans un autre esprit, édifié sur d'autres bases et répondant à d'autres fins, l'essai que j'ai tenté aura son utilité propre et rendra des services d'une autre nature que ceux que l'on demande au *Dictionnaire idéologique* ou à celui de M. Boissière avec lequel il n'a pas davantage de ressemblance.

De plus habiles que moi ne manqueront peut-être pas de s'emparer de mon système et même de s'en parer. Qu'importe ? J'ai semé le grain, ne souhaitant qu'une chose, c'est qu'il germe et devienne un profit pour tous.

WAILLE MARIAL.

---

# MONOGRAPHIE DE L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

*(Suite)*

## DEUXIÈME PARTIE

## LE TELL

## CHAPITRE II

### SEBDOU *(Suite)*

Le territoire actuel de la commune mixte de Sebdou est formé d'une partie de l'ancien cercle, par onze sections, tribus ou douars d'une étendue de 94,905 hectares, peuplés de 9,885 habitants.

Sur cette vaste étendue, il n'existe que deux centres européens ; Sebdou et Terni ; par contre, les villages arabes et kabyles sont très nombreux dans les neuf agglomérations ou tribus ci-après qui composent la commune mixte :

Ce sont : les Oulad-Ouriach ; Béni-Hédiel (Aïn-Ghoraba) ; Ahl-Tameksalet ; Oulad Addou ; Zaouïa-sidi-Hamed ; Oulad Hammou ; Ahl-bel-Ghafer ; Azaïl (Béni-Snous) et Beni-Ournid.

Le tableau ci-après donne le chiffre de la population, dans chaque section, d'après le dernier recensement quinquennal effectué en septembre 1887.

| NOM des SECTIONS | FRANÇAIS | | | | ÉTRANGERS | | | NOMBRE TOTAL DE | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | d'origine ou naturalisés | nés d'Israélites naturalisés | Israélites naturalisés | Indigènes sujets Français | Espagnols | Marocains ou Arabes non Européens | Nationalités diverses | Maisons | Ménages | Individus |
| Sebdou, village.. | 200 | 50 | 50 | » | 200 | » | 4 | 54 | 153 | 504 |
| Terni, id. | 100 | 5 | » | » | 25 | » | » | 17 | 24 | 130 |
| Tameksalet, douar | » | » | » | 501 | » | » | » | » | 103 | 501 |
| Oulad-Addou, id. | » | » | » | 898 | » | » | » | » | 140 | 898 |
| Zaouïa Si Hamed, id. | » | » | » | 267 | » | » | » | » | 71 | 267 |
| Oulad Ouriach, id. | » | » | » | 1.511 | » | » | » | » | 144 | 1.511 |
| Ahl-bel-Ghafer, id. | » | » | » | 1.046 | » | » | » | » | 205 | 1.046 |
| Azaïl... ..... | » | » | » | 1.887 | » | » | » | » | 316 | 1.887 |
| Béni-Hédiel ..... | » | » | » | 924 | » | » | » | » | 192 | 924 |
| Béni-Ournid. ... | » | » | » | 1.474 | » | » | » | » | 296 | 1 474 |
| Oulad-Hamou.... | » | » | » | 730 | » | » | » | » | 142 | 730 |
| Maisons éparses. | » | » | » | » | 13 | » | » | 5 | 5 | 13 |
| TOTAUX... | 300 | 55 | 50 | 9.238 | 238 | » | 4 | 76 | 1.791 | 9.885 |

*Impôts.* — L'impôt foncier prélevé sur la commune mixte de Sebdou porte sur 398 maisons et 7 usines représentant un revenu net imposable de 31,950 francs, lesquels, à raison de 5 0/0, produisent annuellement un revenu fiscal de 1,597 fr. 50.

Le rôle des prestations relève : 1,950 journées d'homme. — 25 de chevaux de luxe. — 704 de chevaux ou mulets de trait ou de bât. — 1,028 de bœufs ou ânes, produisant annuellement une recette d'environ 19,371 francs.

L'impôt *zekkat*, sur les animaux, porte sur la quantité de :

28 chameaux, — 2,544 bœufs, — 21,970 moutons, — 25.624 chèvres, produisant annuellement en principal 18,544 francs.

Enfin, l'impôt *achour* (récoltes) fait ressortir une quantité de 590 charrues cultivées produisant un impôt annuel de 37,288 fr. 70. Le tarif de conversion en argent fixé par arrêté de M. le Gouverneur général a été en 1888 de : 22 francs par quintal métrique de blé, et 11 francs par quintal métrique d'orge.

## HISTORIQUE DES DOUARS OU TRIBUS

### LES OULAD OURIACH

Comme cela a été fait, dans le premier chapitre de ce travail, pour la commune mixte de Nédroma, située sur le littoral méditerranéen, nous allons donner successivement l'historique succinct de chacune des sections, douars ou tribus.

Nous commencerons par celui des Oulad Ouriach, au centre duquel se trouve le village chef-lieu : Sebdou, que nos lecteurs connaissent déjà.

Quoique vivant généralement sous la tente et parlant la langue arabe, les Oulad Ouriach descendent de familles d'origine berbère amenées à différentes époques dans la plaine de *Tafraouah* par les désordres qui ont accompagné et suivi les invasions arabes.

« Au VIII^e^ siècle de notre ère, dit Mac-Carty, le pays de Tafraouah, qui embrasse la moitié orientale et la plus étendue de la vallée de Sebdou, était occupé par les Béni-Habib, berbères appartenant à la grande famille des Zénata. Leurs tribus n'avaient encore d'autre culte que cette religion bizarre qui appartient à tous les peuples primitifs, ce qui les fit désigner par les arabes sous le nom de *Djahelia*, les idolâtres.

« Peut-être leur Dieu principal était-il cet *Auliscae* que les inscriptions romaines de Tlemcen appèlent le *Très-saint, l'invincible*? Bien que l'époque à laquelle vivaient les Béni Habib soit très reculée, on voit encore beaucoup de traces du séjour de ce peuple dans la vallée de Sebdou. Ce sont des tombeaux (Djahel), pavements irréguliers de blocs et de pierrailles, de forme ronde et ovale; des levées de pierres destinées à servir de limites; une grande enceinte de 25,000 mètres carrés, près du marabout de Sidi-Tahar, etc., etc.

« Les Béni Habib, après avoir soutenu une longue et pénible lutte contre les envahisseurs étrangers, se retirèrent dans le Maroc, où on les désigna sous le nom de *Chéraga* (gens de l'est). Aïn-Ahfir (dans la forêt de ce nom) Aïn-Habalet, source de la Tafna, sont des lieux célèbres dans les légendes du pays et dans l'histoire de leurs résistances. »

C'est à la fin du XII[e] siècle de notre ère, que les tribus musulmanes venues de l'Arabie et lancées vers l'an 1048 sur le Maghreb, par le Kalife fatémide El Mostancer, atteignirent les environs de Tlemcen. C'est à cette époque que ces *loups arabes*, ainsi que les appelle Ibn-Khaldoun, commencèrent l'œuvre de destruction en sens inverse de la marche qu'avaient suivie les Vandales au V[e] siècle. Ils signalaient leur passage par la ruine des villes, la dévastation des jardins, le déplacement des populations berbères qu'ils obligeaient à vivre sous la tente, ou à chercher un refuge sur les montagnes.

Les luttes intestines des dynasties berbères, leur dissolution progressive favorisèrent singulièrement les progrès des envahisseurs arabes, jusqu'au jour où les Turcs, dont la politique constante fut de s'allier aux arabes pour opprimer les berbères autochtones, écrasa finalement ces derniers, qui ne purent jouir d'un peu de calme qu'en se convertissant à l'Islamisme et en se plaçant sous la protection de cette religion nouvelle dont on disait tant de merveilles.

De même que les désordres européens du moyen-âge multiplièrent l'éclosion des couvents, des monastères, des hermitages, de même le XVI[e] siècle vit surgir dans notre pays d'Algérie, ces familles de Chérifs et de Marabouts dont nous voyons encore aujourd'hui

les descendants. Les serviteurs des marabouts jouissaient seuls d'une sécurité relative en dehors de laquelle le désordre fut à son comble et provoqua une effroyable mêlée de tribus et de races.

Les Béni Habib de Tafraouah, furent convertis à l'islamisme par Moulay Idris, le Grand, un peu avant la disparition des sept tribus qui eurent cette plaine pour berceau. On y trouve en effet des vestiges des tombeaux des Beni Habib, campés aujourd'hui dans l'intérieur du Maroc ; des Béni Hamlil, qui habitent la plaine de Missiouin contiguë à notre frontière des Oulad En N'har, tribu algérienne campée un peu au sud-ouest des Oulad Ouriach. A l'exception de quelques tentes des anciens Béni Habib, restées dans le pays, les familles berbères qui composent actuellement la tribu des Oulad Ouriach paraîssent être de retour dans le pays depuis environ 150 ans. Sidi Ouriach et Bababel-Hassen sont enterrés, l'un aux Doui Yahia, l'autre près du village des Beni Achir dans la tribu du Khrémis. Les différentes familles sus-nommées avaient eu leur origine dans l'oasis de Figuig ; aux Hachem de la plaine d'Eghris ; aux Béni Chougran ; aux Ghossels ; aux Beni Méniaren de Saïda et aux Oulad Khalfa d'Aïn-Temouchent.

Leurs souvenirs ne remontent guère au delà d'un siècle ; il existe cependant sur leur passé, deux vieilles légendes que nous croyons utile de rapporter, parce qu'elles caractérisent les deux principales phases de l'invasion arabe.

La première est relative à Tahla-ben-Modafer regardé comme l'ancêtre des arabes du pays. C'est sans doute celui dont parle Ibn-Khaldoun, comme étant cheikh des Amarna, fraction des Makil, et dont on trouve encore un groupe dans le cercle de Marnia.

D'après cette légende Tahla ben Modafer rêva une nuit qu'il lançait un jet d'urine enflammée qui avait pour effet de tout incendier autour de lui. Pour avoir l'explication de ce songe, il alla consulter Sidi Moussa ben Abd-el-Ali dont la kouba est proche d'Oudjda. Le saint marabout lui dit : « Ta postérité sera forte, puissante et guerrière ; elle détruira toutes les tribus environnantes et mettra leur pays à feu et à sang. » C'est ce qui eut lieu, en effet.

La seconde légende se rapporte à l'époque où les Berbères furent soumis et assimilés par les Arabes, et cherchèrent à renier leur origine.

De même que les barons du moyen-âge prétendaient que les barbares germains, leurs ancêtres, étaient venus convertir au christianisme les païens des Gaules, de même les envahisseurs arabes sont considérés comme envoyés par Dieu pour détruire et disperser la race berbère aussi païenne et aussi idolâtre. C'est pourquoi les nouvelles familles berbères cherchent à se donner une origine arabe et à trouver des chérifs parmi leurs aïeux. Voici cette seconde légende, qui est certainement postérieure à la première.

Moulay Idris, après avoir achevé sa mission dans le Gharb et converti à l'islamisme les Béni Habib idolâtres, leur envoya de Fès à Tafraouah un de ses parents nommé Sidi Ouriach, qui s'installa au milieu d'eux vers la fontaine de Tébouda.

Les trouvant encore attachés à leurs anciennes idôles et voyant dans ses nouveaux adeptes des prosélytes assez tièdes qui, non seulement ne le comblaient pas de présents et d'honneurs, comme il l'avait espéré, mais encore ne cessaient à l'occasion de l'accabler d'injures, Sidi Ouriach quitta Aïn-Tébouda et se retira dans le pays des Doui Yahia, au milieu de la petite vallée de Moutas, près d'Ahfir. (1) En quittant Tafraouah il ne manqua pas d'appeler sur les Beni Habib la malédiction divine en leur lançant ce terrible anathème :

« *El H'afer bou mesmer,*
« *Ou el T'ir bou mengheur.* »

« Que Dieu vous traite comme le fer que bat le forgeron ; et qu'il vous livre aux oiseaux au bec acéré. »

A peine avait-il prononcé ces funestes paroles que deux goums de farouches cavaliers venant l'un de l'Occident, l'autre du Sahara, envahirent la plaine de Tafarouah en même temps que s'abattaient sur le pays des nuées de gros oiseaux sauvages au bec acéré. — Dieu avait exaucé les prédictions de son fidèle serviteur. Les Béni Habib durent s'enfuir dans les montagnes d'Aïn-Habalet et de Tit-Mokren où ils furent poursuivis avec acharnement, non-seulement par les guerriers qui leur donnaient la chasse, mais

(1) L'auteur a visité son petit mausolée en novembre 1889.

encore par ces nuées de pigeons qui restèrent pendant sept ans dans le pays, dévorant tous les grains à mesure qu'on les semait, ou qu'on les tirait des silos, dévorant les tentes, jusqu'aux vêtements !

Ceux de ces oiseaux, que la misère et la faim obligeaient de tuer, se trouvaient remplis de vers, leur chair était empoisonnée et ne pouvait être d'aucune ressource alimentaire.

Aussi, ceux d'entre les Béni Habib qui étaient parvenus à échapper au fer des cavaliers, subirent-ils les angoisses de la faim. Quelques uns s'enfuirent jusqu'à Fès. Six tentes seulement, jusqu'alors épargnées, restèrent dans le pays et, pour se sauver des atteintes des goums, ce faible débris d'un peuple jadis nombreux et puissant dut se résigner à se déclarer parent et serviteur de la zaouïa de Sidi Ouriach.

Ce marabout consentit à leur pardonner et envoya à Tafraouah une de ses tentes avec sa femme et ses enfants. C'est ainsi que furent jetés les fondements de le nouvelle tribu des Oulad Ouriach.

Nous avons tenu à citer cette légende malgré sa longueur et d'après le rapport historique du sénatus-consulte qui a lui-même puisé une partie du récit dans un travail de M. Mac-Carty, parce quelle caractérise, à grands traits les principaux faits de l'histoire de cette tribu : l'abaissement de l'élément berbère, qui est traité en idolâtre par le fanatisme naissant des musulmans et cherche, à l'aide de noms nouveaux, à se donner une origine arabe ; le développement progressif de la puissance des marabouts ; enfin l'image, assez bien trouvée, du pigeon dévastateur à la chair empoisonnée, représentant le nomade du Sahara, destructeur, incapable de rien édifier.

« Un individu de Figuig, nommé Moulay Lhassen, ayant appris la punition infligée par Dieu aux Béni Habib et l'état de dépopulation dans lequel se trouvait alors ce peuple, vint s'installer dans le pays avec tous les siens ; ils constituèrent une fraction qui prit le nom de *El Yahmine* et qui compte trois douars en ce moment : ceux de Mohammed bou Hafs, des Oulad Moumen et de Sidi Aïssa.

« Moulay Lhassen était accompagné d'un autre chef de tente qui donna son nom à la fraction des Oulad Hammou ben Bakhti et d'un second personnage qui est le père des Oulad ben Youb.

« Ces trois chefs appartenaient aux *El Oudgrir* de Figuig. Leurs enfants achetèrent des terres de Sidi Ouriach et de ceux des Béni Habib qui se disaient être membres de sa famille. Cela se passait sous le règne du sultan Zyanide Yaghr-Moracen, celui qui éleva en 1263, la jolie petite mosquée, dite *des Farines*, à Tlemcen.

« Un peu après cette époque, deux tentes vinrent de l'est : une des Hachem et une des Béni Chougran ; et formèrent la fraction des *Megrnafa*. Deux autres tentes vinrent de l'ouest, mais on ignore leur origine ; les *Mzila* en descendent.

« Une femme des Flittas, nommée Halyma vint aussi s'établir, avec ses enfants, à l'est de Tafraouah et donna son nom aux *Oulad Halyma*. Sous les descendants de Yagr-Moracen, un nommé Bel Hadj partit de chez les Hachem pour aller planter sa tente au nord-ouest de Tafraouah. C'était un cordonnier qui amena avec lui plusieurs autres cordonniers ; cette fraction prit le nom de *El A'tit*, par lequel on désignait cette profession en langue zénatia ou berbère.

« Quant à Sidi Ouriach, il mourut peu de temps après avoir envoyé sa famille à Tafraouah. Il existe encore un descendant direct de ce marabout ; mais l'influence qu'avait alors sa famille est aujourd'hui entièrement acquise à celle de *Sidi Tahar*, le marabout vénéré de la tribu, qui vivait dans la première moitié du XVII^e^ siècle. Sa grande kouba blanche s'élève au milieu de la prairie de Tafraouah, sur la berge méridionale de ce long bassin verdoyant d'où la subdivision de Tlemcen tire une partie de ses fourrages.

« Autour on voit celle de son frère Sidi Yahia, et les haouchs (petites enceintes carrées) de Sidi el Bachir et de Sidi el Bou-Anani ses fils.

« Telle est l'histoire des différentes fractions des Oulad Ouriach. Tout ce que nous venons de rapporter eut lieu avant l'arrivée des Turcs (1). »

Les faits dont le souvenir est resté gravé dans la mémoire des Oulad Ouriach se rapportent encore aux empiétements des tribus arabes et aux exactions du gouvernement turc. A la fin du siècle

(1) Mac Carthy. — *Notice historique sur les Oulad Ouriach* (Mai 1851).

dernier la fraction des *Ahl Angad,* qui forme aujourd'hui la tribu des Oulad Ali bel Hamel s'empara des terres de labour du plateau d'El Gor, qui avaient jusqu'alors appartenu aux Oulad Ouriach et aux Béni Smiel. Les Turcs sanctionnèrent cette spoliation.

Resserrés du côté de l'est, les Oulad Ouriach s'étendirent au nord, en achetant une partie des terres d'El Ḥabaïat, que les Oulad Melouk, fraction arabe, aujourd'hui à Marnia, avaient enlevées de vive force aux Béni Hédiel.

C'est à cette époque que les Oulad Ouriach furent razziés à Dayet et Ferd, par le Bey d'Oran Mohammed el Kébir et obligés de payer à Tlemcen, entre les mains du caïd turc Mustapha, une contribution de guerre de 1,000 francs.

« Lorsque ces nouveaux conquérants établirent leur pouvoir dans les parties occidentales de l'Algérie, au milieu du XVI[e] siècle, ils fixèrent à 25 rials, (50 francs) l'imposition annuelle des Oulad Ouriach. C'était peu de chose, et c'était beaucoup pour des gens qui n'ont jamais supporté qu'avec peine l'action d'un pouvoir quelconque, et qui ont toujours cherché à s'y soustraire : Là est le signe le plus certain de la présence du sang berbère dans celui des Oulad Ouriach.

« A plusieurs reprises, les Beys d'Oran ont été, pour cela seul, obligés de les châtier. Ainsi le prédécesseur de Mohammed el Kebir les razzia, lui aussi, parce qu'ils refusaient de payer l'impôt ; atteints dans leur fuite au Teniet el Klab, ils perdirent tous leurs troupeaux ; Hassan Bey leur ayant imposé une amende de 10,000 rials (20,000 francs), vint s'établir à Aïn Tébouda, au centre même de leurs terres, pour la recevoir.

« Mais, les Oulad Ouriach s'éloignèrent à la hâte et allèrent se réfugier dans les *Mohazib*, plateau qui s'appuie sur le flanc nord de leur vallée et d'où ils descendirent pour faire le coup de fusil avec les gens du Bey, ce qui ne leur réussit pas ; ils furent battus et forcés de s'engager à payer, chaque année, un cheval de soumission (gada) et 100 rials (200 francs).

« Du grand Bey Mohammed, ils n'ont conservé qu'un souvenir : celui de sa présence à Aïn Habalat, pour faire une razzia sur les Angad, qui étaient à Meurbah (forêt domaniale à 15 kilomètres

est de Sebdou). Il en est de même du Bey Ali qui, allant razzier les Béni Hamlil du Maroc, établis à Missiouin, traversa, d'après eux, le Tafraouah.

« Mais si ces deux évènements les intéressent médiocrement, en voici un dont ils sont encore fiers. Il y a une centaine d'années environ, racontent-ils, que les Oulad En N'har vinrent s'établir inopinément à l'entrée du défilé d'El Klab. Les Oulad Ouriach leur contestèrent le droit de camper sur un territoire qui leur appartenait; les Oulad En N'har répondirent qu'ils resteraient dans le lieu où ils se trouvaient et qu'ils repousseraient la force par la force. On fit parler la poudre : les Sahariens eurent le dessous, perdirent leurs troupeaux et ne durent leur salut qu'à la fuite.

« A cet incident, qui se rattache tout-à-fait aux mœurs locales, en succède, dans ces annales assez confuses, un autre de nature peu différente. Les Oulad Ouriach ayant cru devoir élever quelques réclamations au sujet de la possession du plateau de *Tit-Mokren*, au pied duquel se trouve Aïn Habalat — la source de la Tafna — il s'en suivit entre eux et les Béni Ournid, des hostilités qui se prolongèrent durant sept ans et qui se terminèrent par un arrangement amiable, le partage du terrain contesté, et tout rentra dans la paix (1). »

Les Oulad Ouriach furent aussi attaqués, un peu plus tard, jusque dans Tafraouah, par les Oulad Riah, tribu arabe à l'ouest de Tlemcen, qui s'attribuèrent, pendant quelques années, la propriété de la plaine et se firent payer par les *fellâhs* des Oulad Ouriach le loyer des terres de labour.

Cependant la paix devait être bientôt troublée par des divisions intestines. A l'arrivée des Français, en 1830, les Oulad Ouriach se divisèrent en deux partis qui se battirent durant plusieurs années. Enfin un certain Moulay Kersas se rendit du Maroc dans le pays, et réussit à les mettre d'accord. Puis, dès que la puissance d'Abd-el-Kader fut assise dans l'ouest, l'Emir leur fit payer l'impôt zekkat et l'achour, en même temps qu'il faisait élever dans Tafraouah (1842-1843) cette redoute dont il a été question au

(1) Mac Carthy. — O. C.

commencement de ce récit, située sur la rive gauche de l'Oued Sebdou, et qu'a remplacée le fort français de Sebdou, établi à 500 mètres à l'est, sur la rive droite.

« Ce fut à quelque distance de cette redoute que l'Emir établit en 1842 les Coulouglis qu'il avait violemment arrachés de Tlemcen, afin de les punir des sympathies qu'ils montraient pour la France et de les mettre dans l'impossibilité de les manifester. On voit encore les traces de leur station dans l'innombrable quantité de grottes qui bordent les deux rives de la Tafna à quelques centaines de mètres au nord-est de Sebdou, à l'entrée de la vallée de la Tafna, qui est d'un aspect sauvage et saisissant en cet endroit. On y voit aussi, sur les mamelons, des ruines d'habitations construites en pierres sèches. Ce sont des restes de cabanes, de murailles, de fossés et de grottes dans lesquelles s'ouvrent quelques trous creusés au milieu d'un calcaire d'une grande dureté et qui servaient de demeures aux plus pauvres. Le plafond des grottes conserve encore les empreintes enfumées qu'y ont laissées les feux de ces passagers nomades.

« La soumission définitive des Oulad Ouriach remonte seulement à 1844, et c'est en 1845 qu'ils ont commencé à payer l'impôt au gouvernement français.

« On eût pu croire un moment à la sincérité de leurs promesses, mais ils se montrèrent bientôt dignes du jeu de mots dont leur nom a été le sujet de la part de leurs voisins :

« *Oulad Ouriech, Oulad Rechéch.*

« Fils d'Ouriach, fils de la perfidie. Lors de la révolte que nous avons relatée ci-dessus, et qui signala cette année même 1845, à la suite de l'infâme guet-apens où le commandant Billot et son infortuné compagnon le lieutenant de Dombasle, trouvèrent la mort, ils obéirent au mouvement général et à leurs fâcheux instincts, en se sauvant au Maroc, d'où ils revinrent, en 1846, épuisés, mourant de faim, courbant la tête devant la nécessité, implorant le pardon pour se relever de leurs ruines, tout prêts à recommencer dès que la prospérité leur aura fait oublier les malheurs passés et leur rendra leur insolence (1). »

---

(1) Mac Carthy. — O. C.

Après s'être soumis au général Cavaignac, les Oulad Ouriach, furent, en effet, deux fois encore entraînés en défection par l'Emir Abd-el-Kader et ses lieutenants : Ils se soumirent définitivement en 1847, et, depuis cette époque ils n'ont pris part aux évènements politiques qu'en servant comme cavaliers dans nos goums, lorsque des colonnes ont opéré dans le sud, ou sur la frontière.

Malgré les vicissitudes qu'ils ont éprouvées ; malgré qu'ils aient pris, peu à peu, l'habitude de la tente et le langage arabe, les Oulad Ouriach ont conservé le principe de la propriété individuelle. La tribu ne se reconnait propriétaire que des cimetières et de l'emplacement des koubas ; chaque terre de labour appartient, sans contestation de la part de la Djemmâa, à la tente qui l'a cultivée ; chaque terre en friche au possesseur de la parcelle labourée la plus voisine.

Cette constitution de la propriété a donné de grandes facilités pour la délimitation de la tribu. Les indigènes ont compris que cette opération ne pouvait dépouiller le propriétaire de son patrimoine, fût-il enclavé dans la tribu voisine.

Aussi aucune contestation ne s'est produite, lors de la délimitation opérée par le Sénatus-consulte, en mars 1866, et on a suivi autant que possible les limites des héritages des Oulad Ouriach et de ceux des tribus limitrophes, limites qui ont le plus souvent coïncidé avec les accidents naturels du sol, les cours d'eau et les sentiers.

La superficie de la tribu est d'environ 27,000 hectares, dans lesquels se trouvent compris les terrains occupés par les établissements militaires (23 h. 56 a. 43 c.) et les concessions ou attributions territoriales du village industriel et routier (38 h. 82 a. 13 c.) dont la fondation, sous le nom de *Sebdou*, a été décidée en 1872, par un arrêté de l'amiral de Gueydon alors Gouverneur général. Cet arrêté du 2 mai 1872 divisait le territoire concédé pour l'érection du village à l'est de la redoute, en 51 lots urbains, comportant autant de feux, et 51 lots de jardins.

Le centre de Sebdou, dont nous avons donné le plan, est placé sous la protection des feux du fort. Il est bâti sur un petit plateau légèrement incliné de l'ouest à l'est, entre l'Oued Sebdou et l'Oued el Hadjar.

Cette situation entre deux ruisseaux, sujets en hiver à de fortes crues d'orage, a causé plusieurs fois, à la suite de pluies torrentielles, des inondations subites qui ont mis le village en péril. On a dû, afin d'éviter le retour de désastres, construire certains travaux de protection et ouvrir de larges fossés d'écoulement.

Des études sont faites pour transformer le village industriel et routier en colonie agricole ; on a obtenu à cet effet, des indigènes, la cession de 570 hectares de terres, qui serviront à donner aux habitants un certain nombre de lots de culture au sud-est du village. Ces derniers soupirent d'autant plus à la faveur de quelques arpents de terres de culture, que l'effectif de la garnison qui les faisait vivre autrefois, a été considérablement restreint par suite de la nécessité qui s'est révélée en 1882 de reporter beaucoup plus loin, sur les hauts plateaux sahariens, les anciennes garnisons du Tell, établies aujourd'hui à El-Aricha, Mécheria et Aïn-Sefra.

Le village et le fort de Sebdou se trouvent sensiblement placés au centre de la tribu des Oulad Ouriach.

---

## LIEUX REMARQUABLES DANS LES OULAD OURIACH

*Plaine de Tafraouah.* -- Cette plaine occupe la partie orientale du territoire des Oulad Ouriach ; elle confine à l'est, à la forêt de Meurbah qui la sépare des Béni Smiel ; au nord aux Ahl-el-Oued Djebel d'Aïn-Fezza et au sud, à la chaine de montagnes qui la sépare du plateau d'El Gór, le djebel Missegnin. Elle renferme beaucoup de clairières dont les terrains sont cultivables, sinon cultivés. Elle est boisée de gros chênes disséminés de distance en distance entre les taillis de genévriers et de charmes géniculés de vingt à quarante centimètres de diamètre. Quelques saules dans les endroits humides, et quelques lentisques, mais rares et à

de grandes distances les uns des autres, s'étendent encore au sud-ouest jusqu'à Sidi-Yahia et au sud, jusqu'au delà du défilé de Djebs.

Cette plaine offre de grandes ressources au pays pour les bois de chauffage, de charronnage et de construction, pour le charbon et pour l'exploitation de l'alfa que l'on trouve en grandes quantités, au sud et à l'ouest.

*Aïn Tébouda.* — C'est une source très importante dont le débit moyen est de dix litres à la seconde. Elle est située à 5 kilomètres, environ, au nord-est de Sebdou dans une cuvette qui se trouve à l'extrémité du Tafraouah. On nomme quelquefois plaine de Tébouda la partie plate des terres qui l'entourent et, plusieurs fois déjà, il a été question d'y créer un centre de colonisation.

La source est à l'embranchement des routes qui, de Sebdou, se dirigent, l'une vers l'est à Lamoricière ; l'autre vers le sud-est à El Gor. Ce point serait admirablement choisi et un village agricole y prospérerait sûrement. A sa sortie de la source couverte de cresson, une eau claire, limpide, du goût le plus agréable, s'engage dans un pli de terrain qui court du sud au nord et pénètre ensuite, vers l'ouest, dans la petite vallée secondaire qu'on désigne sous le nom de « prairie » en arrosant, sur son passage, quantité de jardins arabes.

Cette prairie, d'environ 20 hectares, est marécageuse en hiver ; elle appartient à l'État depuis le sequestre survenu à la suite des évènements insurrectionnels de 1845. Le terrain est mi-calcaire, mi-marneux, sec l'été, avec quelques efflorescences de rocher à fleur du sol, de loin en loin. La plaine d'Aïn Tébouda est arrosée par plusieurs canaux d'irrigation utilisés pour la culture d'environ 250 hectares de terres appartenant à la fraction des M'sila jusques vers le marabout de Sidi Tahar. La fraction de ce nom arrose 56 hectares ; les Oulad Halyma, 34 hectares ; les Oulad Yahen, 26 hectares ; les Oulad Moumen, 20 hectares ; et enfin les Oulad Sidi Aïssa, 42 hectares. Le terrain devient meilleur et moins pierreux à mesure qu'on s'avance vers l'est. Plusieurs de ces parcelles sont couvertes de beaux champs de maïs.

*Sidi Tahar.* — Les terrains qui avoisinent la Kouba de Sidi Tahar sont situés au nord d'Aïn Tébouda ; ils sont à peu près de même nature, quoique un peu meilleur pour la culture, et moins pierreux. Le marabout de Sidi Tahar est très vénéré dans le pays ; il est situé à 4 kilomètres au nord-est de Sebdou, sur la berge méridionale du vallon au fond duquel s'étale la prairie, généralement connue des indigènes sous le nom de *Merdja*. Le vallon, dont l'étendue est de 70 hectares, se prolonge, à l'ouest, depuis la prairie jusqu'au confluent de l'oued Taout-lala et du Deïlan, petits cours d'eau dont il a été parlé dans l'article III, ci-dessus, ayant trait aux affluents de la Tafna. Les terrains qui le couvrent appartiennent aux Oulad Sidi Tahar, aux Oulad Moumen et aux Oulad Sidi Aïssa.

La prairie de Sidi Tahar èt celle qui entoure la source d'Aïn Tébouda rapportent annuellement 2,600 à 3,000 quintaux d'excellent fourrage, vendu à l'État ; elles seraient susceptibles d'en rapporter le double, placées comme elles le sont dans de si bonnes conditions de rendement, si elles étaient améliorées et réensemencées.

*Melk Louidan.* — Le Melk Louidan est un terrain de culture, très boisé, situé à 1,800 mètres environ au nord-ouest de Sebdou, au confluent de l'Oued Sebdou avec la Tafna. On y remarque les ruines d'un ancien village en pierres sèches où les Coulouglis de Tlemcen s'étaient réfugiés à l'instigation d'Abd-el-Kader. Les terres, de très bonne qualité, s'étendent sur les deux rives des deux cours d'eau ; elles sont toutes irriguées et couvertes de jardins appartenant aux Oulad Moumen, aux Oulad Bou Hafs et aux Aatits.

*Djenan el Ferar.* — C'est une plaine située de l'autre côté de la Tafna, à 4,200 mètres au nord de Sebdou et bordant la route de Tlemcen ; terrain inférieur, calcaire, un peu dur, où l'on voit de distance en distance, poindre quelques têtes de rochers. Un petit bois d'oliviers abritant un cimetière borde le côté est de la route aux abords de laquelle quelques champs de maïs sont arrosés par un maigre filet d'eau venant du nord. Une maisonnette arabe dessine son cube blanc sous un bouquet d'arbres au milieu d'un petit bois, clair-semé, de chênes verts.

On trouve de loin en loin, dans cette plaine de Sebdou, des tas de pierres tenant une grande surface, ou des murs en pierres sèches formant des quadrilatères de 20 à 30 mètres de côté : ce sont les *Kbour Djaël* ou Kbour el Djebabera (1). Les tombeaux des Géants, dont on n'a pu m'indiquer l'origine.

Le terrain remonte ensuite brusquement au nord et forme un ressaut gigantesque, courant de l'ouest à l'est, percé de vallons entrecoupés de promontoires saillants et élevés que l'on désigne habituellement sous la dénomination — des douze Apôtres — nom que nos soldats, dans leur style imagé, ont donné à ces sortes de bastions de calcaire bleu, à ces gigantesques piédestaux qui semblent attendre l'érection des colossales statues des compagnons du Christ, selon l'heureuse expression de M. de Lorral. Les bords de cette cuvette naturelle se relèvent aux approches d'un moulin, situé à mi-côte, sur l'un des innombrables lacets du chemin et mû par les eaux d'un canal venant de la Tafna. Quant à la rivière elle-même, elle disparaît un instant à l'est, derrière un des apôtres qu'elle enserre bruyamment pour retomber ensuite de cascades en cascades, sur un lit de calcaire glissant, formé d'incrustations de travertin, jusqu'au fond de la plaine.

*Aïn Habalat.* — Sur les bords de la route de Tlemcen, au fond de l'une des petites vallées formées par les apôtres, près d'une maison cantonnière, s'ouvre une caverne dont la voûte est formée par les assises disloquées de gigantesques bancs de calcaire. L'entrée de cette immense grotte, dont la hauteur est de plus de 10 mètres, est à demi masquée par le feuillage de 4 micocouliers : c'est la source de la Tafna dont nous avons déjà fait la description plus haut. Elle se trouve à 7 kilomètres au nord de Sebdou au pied du djebel Merchiche, court N. S. sur environ 1,200 mètres, en arrosant un bas-fond couvert de cultures de maïs et d'orges, ainsi que tous les jardins suspendus aux flancs de la montagne. Vers le pied de cette dernière, son lit encaissé et rocailleux reçoit les eaux d'un petit affluent, le Taout-Lala à 5 kilomètres de la source et baigne ensuite le pied de Sebdou.

(1) Djebabera, pluriel de djebbar, tombeaux.

Les eaux limpides et claires d'Aïn Habalat coulent dans une vallée étroite, mais qui va s'élargissant vers le sud, entre le djebel Deroman à l'est et le djebel Béni Hamed à l'ouest, deux de ces douze apôtres mentionnés plus haut. Là le terrain forme un plateau de bonnes terres végétales humides complantées de vignes, d'arbres fruitiers de toute espèce, arrosés à droite et à gauche par des canaux qu'entretiennent les indigènes.

On y cultive sur une surface de 34 hectares les plantes maraîchères et légumes de toute sorte : les pastèques, les melons et les citrouilles (kabouillas). Autrefois, ces jardins étaient cultivés avec plus de soins. On y remarque encore, de 10 en 10 mètres, des gradins en pierres sèches tendant à maintenir le terrain de niveau. Les uns sont presque entièrement démolis, ce qui encombre le sol au point de faire supposer qu'il est pierreux. Les chûtes très élevées sur les bords de la route ont été utilisées pour le fonctionnement de deux moulins, l'un européen et l'autre arabe, situés à 30 ou 40 mètres l'un de l'autre. Ce dernier actionné par une vieille turbine est, dit-on, un ancien moulin installé là par Abd-el-Kader.

*Matemores des Oulad Ouriach.* — Autrefois, les silos contenant les provisions d'orge de réserve, presque l'unique nourriture des indigènes, étaient disséminés, dans chaque douar, autour des tentes et dans le périmètre des Koubas et des Zaouias. L'autorité française a reconnu, dès le principe de l'occupation, la nécessité d'exercer une surveillance sur ces silos de réserve.

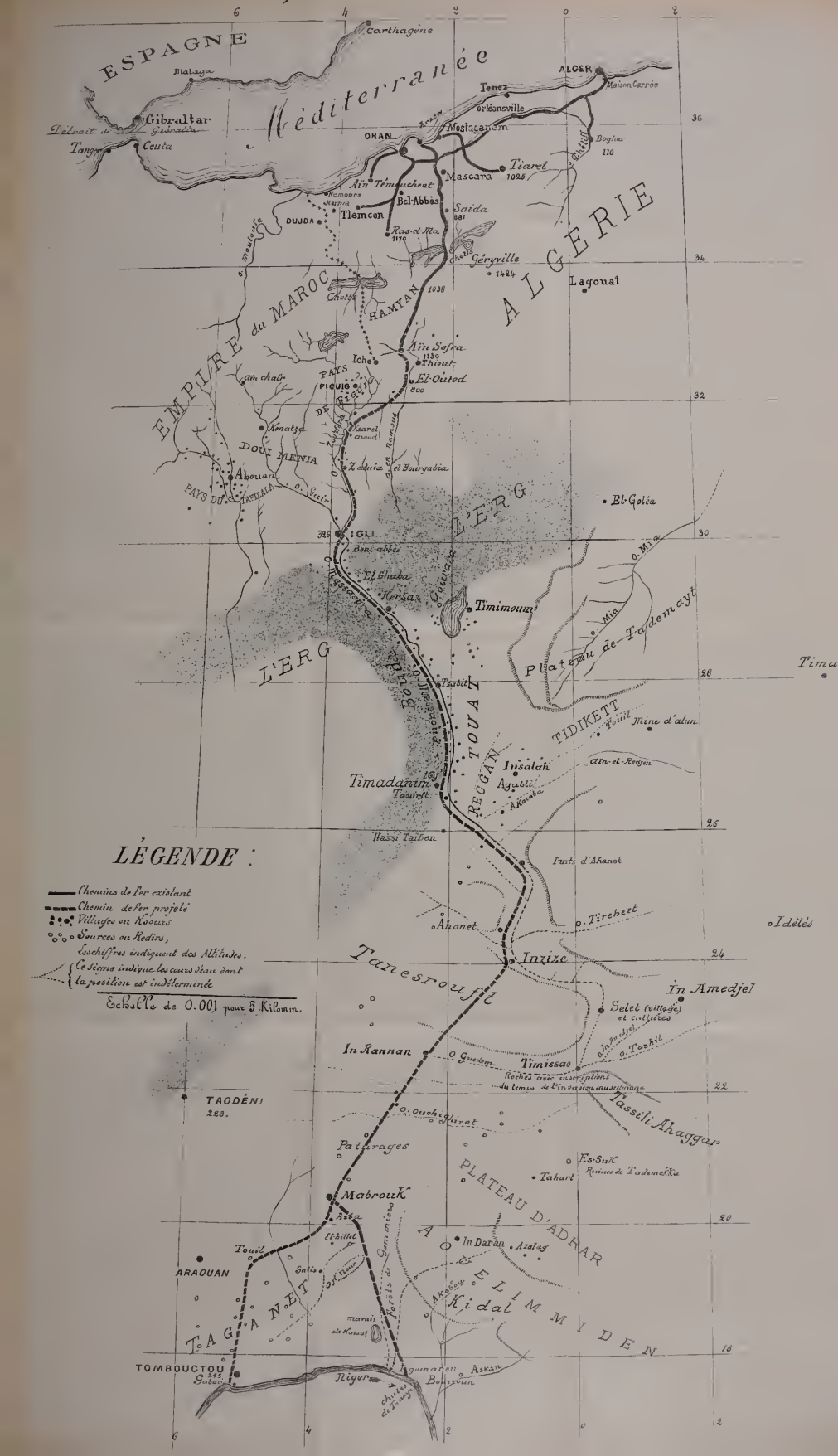
C'est ainsi que, dès l'année 1848, dans le but d'éviter les inconvénients qui résultaient de la dispersion des *matemores* (silos) sur toute l'étendue du sol, on avait concentré tous les silos des Oulad Ouriach sur le versant sud-ouest du plateau d'Aïn Habalat, à côté de la grande tranchée qui aboutit actuellement au moulin et descend vers la plaine de Sebdou.

On a pensé depuis que cet emplacement, éloigné du chef-lieu d'au moins 5 kilomètres à vol d'oiseau, échappait à la surveillance de l'Administration. On a, dès lors, reporté la concentration des silos de réserve à 1,800 mètres en avant de Sebdou, à cheval sur la route, sur les bords de l'Oued Guettara.

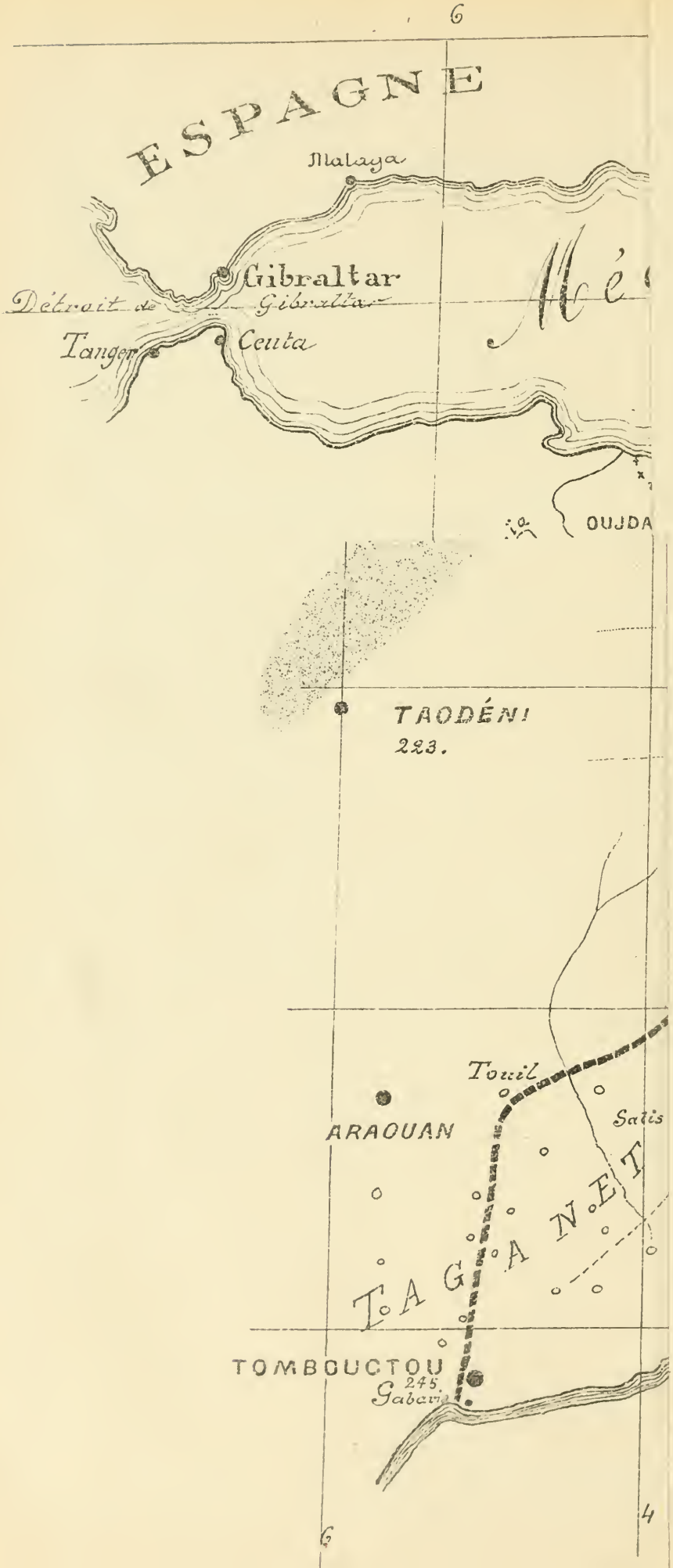
Il s'est créé en cet endroit un petit village arabe désigné sous le nom de Matemores des Oulad Ouriach ; ce village composé d'une vingtaine de masures ou de gourbis est situé à l'embranchement de la route qui va de Sebdou à Lamoricière ; il est entouré, à l'ouest de quelques jardins arrosés par des canaux d'irrigation.

(*A suivre*). J. CANAL.

# Carte indiquant le tracé du Chemin de Fer Transsaharien.



Carte indiqu



# NOTES COMPLÉMENTAIRES

RELATIVES A LA

# CONFÉRENCE SUR LE CHEMIN DE FER TRANSSAHARIEN

Faite au Congrès International de Géographie de Paris, en 1889

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN

## EXPOSÉ

Il est un principe économique tellement absolu qu'il ne saurait être discuté ; c'est que l'importance commerciale et industrielle d'une nation, par suite, son niveau de prospérité, se mesurent à l'étendue des débouchés ouverts à ses produits manufacturés.

D'où il suit, qu'une nation dont l'activité industrielle est confinée dans ses propres frontières, ne cherchant qu'à satisfaire ses besoins intérieurs, est fatalement menacée de décadence. La loi du progrès le veut ainsi.

C'est en vertu du principe dont il vient d'être parlé, que l'Angleterre agrandit journellement l'étendue de son empire colonial, déjà immense, pour le placement des produits manufacturés dans ses innombrables usines ; que l'Allemagne cherche à imposer son influence dans l'Océan Indien et en Afrique ; que la Russie et l'Amérique du Nord s'annexent de nouveaux territoires ; enfin, démonstration indiscutable, la Hollande et le Portugal, deux petites et modestes nations, doivent à leurs colonies la prospérité dont elles jouissent.

Les travaux et les découvertes de Livingstone, de Specke, de Stanley, de de Brazza et de bien d'autres courageux explorateurs, ont démontré l'existence, au centre du grand continent africain, de peuplades considérables, vivant, pour la plupart,

dans les conditions de l'homme primitif. Là, se trouvent aussi en abondance, les matières premières nécessaires à l'alimentation d'un grand nombre d'industries manufacturières de l'Europe. Il y aura là, aussi, par suite, un vaste débouché pour les produits de ces industries.

Voilà, évidemment, des conditions économiques qui appellent l'attention des industriels et des commerçants de tous les pays.

Une autre considération non moins puissante, née d'un ordre d'idées plus philantropique, doit attirer également les regards bienveillants des nations civilisées sur ces régions à peine connues, je veux parler de la question humanitaire. Elle impose, aux nations qui jouissent des bienfaits du progrès et du bien-être moral et matériel qu'il procure, l'obligation de tendre une main secourable à ces déshérités de la race humaine, et de les garantir contre le hideux commerce de la traite, dont M. le Cardinal Lavigerie nous a montré la douloureuse et poignante situation.

Bornant à ces quelques mots l'objectif que doivent viser les nations civilisées, je rappellerai que, pour atteindre ce but, louable entre tous, la science a mis entre les mains des hommes un élément d'une grande puissance : La vapeur; soit qu'elle anime les locomotives de nos voies ferrées, soit qu'elle actionne les immenses navires qui sillonnent les mers.

Transportons-nous, par la pensée, aux premières années de ce dix-neuvième siècle si fécond, si étonnant par les admirables découvertes qu'il a faites dans toutes les branches de l'activité humaine; nous verrons, dans la vieille Europe, des nations quasi étrangères les unes aux autres, n'ayant entre elles que de rares relations, d'autres points de contact que ceux que la guerre avait créés. Comparons cette période, qui est, presque, le premier âge de l'industrie, à l'époque actuelle.

Nous verrons la vapeur franchissant quotidiennement les frontières, multipliant les relations sociales, intellectuelles et économiques, préparant, aplanissant, pour ainsi dire, les voies à la fédération fraternelle des peuples, dont la réalisation pourra être retardée, mais que rien ne saurait détourner de son but.

Pour le cas qui fait l'objet de la présente communication, une voie ferrée partant du littoral algérien et dirigée vers le sud, semble l'instrument le mieux approprié au but à atteindre; c'est-

à-dire : établir des communications suivies et régulières avec les peuplades sahariennes de l'ouest de l'Afrique. Evidemment, ce n'est que successivement, en progressant vers le sud, que l'entreprise devra être conduite.

« Le chemin de fer, a dit M. Al. Hennequin, est le plus puissant » moyen de colonisation qui existe ; car il assure non seulement » au colon un débouché économique et rapide de ses produits ; » mais il assure en même temps sa sécurité en permettant aux » troupes chargées de la défense de se transporter avec une » extrême rapidité sur les points menacés pour repousser les » envahisseurs. »

A cet égard, comme témoignage de cette opinion, M. Hennequin cite le chemin de fer d'Arzew à Aïn-Sefra.

L'idée d'une voie ferrée transversant l'Algérie pour atteindre le bassin nigérien est déjà ancienne pour certains oranais. Elle se présenta à l'esprit de quelques personnes (j'étais du nombre) lors de l'apparition de la carte générale du groupe des Oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt, de M. le Commandant de Colomb, vers 1864. Cette carte indique, en effet, le nom et la position des nombreux villages qui peuplent la vallée de l'Oued Messaoura et de l'Oued Messaoud qui lui fait suite ; elle montre la limite où s'arrêtent les dunes ; on savait déjà que l'eau était abondante et à une faible profondeur. On ne pouvait pas avoir alors de document plus complet pour l'étude d'un premier avant-projet. Du reste, la vallée de l'Oued Messaoura est l'unique passage, depuis la Tunisie jusqu'au Maroc, qui soit à l'abri des sables de l'Erg. C'est le seul détroit que la mer de sable n'ait point envahi, et qui permettra, après avoir atteint le Touat, d'aller jusqu'au Niger.

M. le Colonel Colonieu, Commandant le 2e Régiment de Tirailleurs algériens, à Mostaganem, s'occupa aussi de cette question. Le séjour assez prolongé qu'il fit à Géryville, en qualité de Commandant supérieur jusqu'en 1864, lui avait permis d'entrevoir la possibilité d'une solution pratique ; mais le tracé préconisé par cet officier supérieur visait d'abord Tiaret, puis Goléah et Insalah.

Grâce à ces diverses indications, complétées par des renseignements statistiques et ethnographiques recueillis par les officiers des bureaux arabes, le grand désert légendaire du Sahara perdit

alors son caractère mystérieux et terrible. Le projet du chemin de fer Trans-Saharien prit corps ; et l'espoir de nouer des relations entre le Soudan Nigérien et le nord de l'Afrique sortit des limbes de l'utopie.

Jusque là cependant, la question n'avait pas dépassé le domaine des discussions pour ainsi dire intimes. On en parlait comme d'une idée généreuse sans doute ; mais qu'il fallait reléguer dans les futurs contingents. Quelques articles parus dans les journaux locaux passèrent inaperçus pour la grande masse du public.

Du reste, il faut bien le reconnaître, à cette époque déjà éloignée, à peine commençait-on les premières lignes de nos voies ferrées ; et le prix de revient très élevé de ces lignes : 500,000 francs le kilomètre, en moyenne, était le principal argument invoqué contre la grande voie Trans-Saharienne. Mais depuis peu d'années, il n'en est plus de même. Les voies à petite section, moins coûteuses d'établissement, se prêtant plus aisément aux conditions topographiques du sol, ont subi la consécration de l'expérience. Leur application se généralise de plus en plus. Pourquoi n'en profiterions-nous pas ? Telle est la question que se posent aujourd'hui les ingénieurs, les industriels et les hommes politiques, soucieux de l'avenir de la colonie algérienne.

M. l'Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, Duponchel, est le premier qui fit sortir la question des théories purement spéculatives. Il publia, à ce sujet, un travail qui eut un certain retentissement et qui sollicita l'attention des Ingénieurs. Divers projets surgirent. Finalement, une Commission officielle, désignée par M. le Ministre des Travaux publics et composée d'hommes éminents, fut chargée de l'étude des trois principaux tracés alors en présence :

1° Le tracé par l'Ouest, c'est-à-dire, par la province d'Oran ;
2° Celui ayant Alger pour tête de ligne ou tracé central ;
3° Le tracé oriental, partant de la province de Constantine.

Le résultat de ces études montra que le tracé par l'Ouest était celui qui présentait le plus de conditions de succès au double point de vue technique et productif. Ces conditions sont : abréviation notable de distance; difficultés d'exécution faciles à résoudre ; pays peuplé et abondamment pourvu d'eau, débouché assuré pour

certains produits agricoles et manufacturés. Signalons encore l'importance militaire du tracé pour la protection de la frontière marocaine.

Il est juste de citer encore, l'action de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, laquelle prit une part prépondérante dans la résolution de la question en faveur du tracé de l'Ouest.

C'est donc de ce dernier tracé que je vais m'occuper. Il aura Oran pour tête de ligne, le Touat pour objectif actuel ; ultérieurement, Timbouktou ou tout autre point sur le Niger.

En ce qui concerne les autres tracés, il est reconnu aujourd'hui que le central est inapplicable. Il traverse des pays difficiles, déserts, dépourvus d'eau, nécessitant la construction de passages voûtés, dits para-sables, et la pose d'une conduite forcée de plus de cent kilomètres de longueur, pour assurer l'alimentation des machines.

Quant au tracé de l'Est, dont M. l'Ingénieur des mines Rolland s'est fait le défenseur, je n'ai pas à m'occuper pour le moment ; il défendra lui même son œuvre.

---

## CHAPITRE PREMIER

### Tracé du Chemin de fer

Tout d'abord, il convient de déterminer quel doit être le type de voie à adopter. Ce point est très important par le côté financier qu'il présente et par l'influence qu'il doit exercer, par suite, sur le succès de l'entreprise.

Trois types sont à considérer :

1° La voie à grande section, de $1^{m}44$, adoptée par la Compagnie P.L.M. pour la ligne d'Oran à Tunis par Alger et Constantine, et par les Compagnies de l'Est et de l'Ouest algérien ; elle doit

être écartée. Le prix de revient kilométrique est trop élevé, le matériel et les frais de traction et d'exploitation sont en proportion correspondante. Cette voie magistrale ne peut être utilement appliquée qu'en Europe, dans les pays de grand trafic ;

2° La petite, c'est-à-dire : celle de 0m60 de largeur, dont le type est le chemin de fer Decauville. Ce type est celui dont on devra faire choix, à l'avenir, dans les pays ou la sécurité sera assurée, pour toutes les lignes affluentes se soudant aux grandes voies et ayant moins de 100 kilomètres de parcours. La dépense de premier établissement est très peu élevée ; les frais de traction et d'exploitation sont réduits au minimum ; le fait est tellement tangible qu'il est inutile d'en donner les raisons.

Mais, pour le cas qui nous occupe, cette voie, par sa composition en petits segments mobiles et par sa légèreté, serait trop facile à enlever ou à détruire par les dissidents en cas de révolte. Peu d'hommes suffiraient pour enlever une longueur de voie de 100 à 150 mètres dans un temps très bref et arrêter toute circulation.

3° Reste la section de 1 mètre ; celle-ci est bien préférable, quoique un peu plus coûteuse ; mais il faut considérer qu'à partir d'El Outed jusqu'au Touat, le sol est absolument plat et que les grands travaux d'art ou de terrassement seront insignifiants. La pose de la voie ne supportera aucune difficulté. Et si l'on adopte des rails en acier de 10 à 12 mètre de longueur, solidement fixés sur traverses en fer, la malveillance ne pourra guère s'exercer contre elle dans le court espace de temps que le secours mettra pour arriver sur place.

Une autre considération prime en sa faveur. C'est la nécessité du transport rapide des troupes d'infanterie et de cavalerie sur un point déterminé. Les véhicules d'un Decauville ne se prêteraient pas du tout à ce genre de transport. Toute répression immédiate contre des dissidents serait donc annihilée, tout au moins, rendue très difficile.

Enfin, circonstance absolument prépondérante, la partie déjà en exploitation, depuis Arzew jusqu'à Aïn-Sefra, soit près de 500 kilomètres de longueur, est du type de 1 mètre.

J'ai dit que la tête de ligne de la grande voie Transsaharienne devait être forcément Oran.

En effet, cette ville est située par 35° 42′ 40″ de latitude nord et 2° 59′ 39″ de longitude ouest. Le méridien d'Oran passe près du Touat, et coupe le Niger à l'est du coude de Bourroun. En outre, Oran se trouve avancée vers le sud par rapport à Alger et à Philippeville, de 1° 20′ ; soit, 130 kilomètres.

C'est donc le chemin le plus court.

En 1844, la population d'Oran était de 8,000 âmes environ ; elle est aujourd'hui près de 70,000 habitants.

Oran, est le chef-lieu du département et de la Division militaire du même nom ; elle est encore le siège d'un Tribunal de commerce, d'un Tribunal civil, de deux Chambres de commerce française et espagnole. On y trouve des Banques, de grandes maisons de consignation, de vastes entrepôts, des usines et des ateliers bien outillés pour la réparations des navires. Toutes les nations commerciales y ont des représentants.

Le port d'Oran est classé le premier parmi les ports de l'Algérie pour l'importance de son mouvement commercial effectif. Il est situé en face de l'Espagne, presque à l'entrée du canal de Gibraltar et à 32 heures, tout au plus, de la métropole; par la rade couverte de Mers-el-Kebir, il commande la Méditerranée. Ce port deviendra donc, forcément, après l'établissement du Transsaharien, un port de premier ordre.

D'un autre côté, par sa position géographique, Oran, est le centre vers lequel convergent toutes les directions de l'intérieur de la province. Quatre lignes de chemins de fer y aboutissent ; elles s'ouvrent en éventail, embrassant, de l'est à l'ouest, une zône de 5° de largeur sur 15° en profondeur.

Ces diverses considérations imposent donc le choix d'Oran comme tête de ligne du futur Transsaharien.

A partir d'Oran, la grande voie ferrée sera divisée en 4 grandes sections :

### 1re Section

La 1re section comprendra la ligne actuellement en exploitation, depuis le port d'Arzew jusqu'à Aïn-Sefra, terminus actuel. Aïn-Sefra peut être considérée comme la porte donnant accès en plein Sahara ; porte qu'il faut franchir si on veut que l'entreprise donne tout son effet utile.

Il n'est point nécessaire de s'étendre d'avantage sur cette partie de la voie ferrée puisqu'elle est livrée à l'exploitation depuis 5 ans environ.

### 2me Section

La 2me section, après avoir franchi le rideau formé par le Djebel Mekter et le Djebel Mzi qui limitent, du côté sud, la zône des Hauts Plateaux si riche en alfa, suit la vallée de l'Oued En-Namous jusqu'à El Outed, puis l'Oued Zouffana jusqu'à Igly, oasis importante située au confluent de l'Oued Ghir et de l'Oued Zouffana, et dont les coordonnées géographiques sont :

| | |
|---|---|
| Latitude nord. . . . | 26° 10′ |
| Longitude ouest. . . | 3° 50′ |
| Altitude . . . . . | 226m00 |

La longueur de cette section serait de 350 kilomètres environ.

Il convient de noter ici, que la position d'Igly commande toute la vallée de l'Oued Ghir, le pays de Taffilalet et la grande oasis de Figuig. En outre, la voie ferrée exercerait son action jusqu'au Gourara. Igly sera donc une ville de 1er ordre au point de vu commercial, et aussi, comme position stratégique.

L'examen du relief du pays que nous considérons, présente une condition topographique particulière par rapport aux autres régions de l'Algérie. Ainsi, le versant du grand Atlas Marocain, dont les sommets neigeux entretiennent le cours de l'Oued Ghir, de l'Oued Zouffana et de tous les Oueds du pays du Tafilalet, verse ses eaux dans la grande vallée du Niger moyen. D'où il résulte, que la voie ferrée suivra une pente descendante très faible depuis El Outed jusqu'à Timbouktou, ou tout au moins, jusqu'à plus ample information, jusqu'au Touat. Cette grande gouttière, connue sous le nom de Oued Messaoura puis de Oued Messaoud, forme, à partir de Igly, une sorte de fleuve souterrain alimentant des nappes très abondantes gisant à une très faible profondeur de la surface.

Tandis que le grand plateau du Tademaït, dont la hauteur domine le Touat et le Tidikelt, déverse ses eaux dans l'Oued Mya qui fait partie du système hydrographique méditerranéen.

D'où il résulte encore, qu'une voie ferrée partant de la province de Constantine, par exemple, devra suivre un pente constamment ascendante pour tomber brusquement, par une différence d'altitude considérable, dans le Tidikelt, sous la latitude nord 27° 31′.

La comparaison de ces deux situations topographiques témoigne une fois de plus, en faveur du tracé par l'ouest de l'Algérie.

A partir d'El Outed, le pays est absolument plat. Sauf une petite zône de *Hamada,* présentant une surface caillouteuse, l'ensemble est de constitution géologique un peu sableuse ; pas de terrassements sérieux à faire, pas de travaux d'art notables à exécuter.

Cette 2me section est d'ailleurs parfaitement connue ; elle a été l'objet d'une reconnaissance très sérieuse faite par les Ingénieurs de la Compagnie Franco-Algérienne, qui ont étudié plusieurs variantes pour la traversée du massif du Djebel Mekter. Le devis de la dépense calculée par ces Messieurs, est basé sur des éléments qui laissent peu de chose à l'imprévu.

L'exécution de cette section pourrait être entreprise dans un avenir très rapproché. Elle procurerait à la première section, terminée presque en cul de sac, un surcroit de mouvement et de trafic considérable qu'il est impossible de lui donner aujourd'hui.

### 3me Section

Cette partie du railway qui nous occupe, ira d'Igly à Timadanim en plein Touat. La situation géographique de ce centre important est ainsi repérée :

Longitude. . . . 2° ouest ;
Latitude. . . . . 26° 30′ nord ;
Altitude. . . . . 169m00 ;

La longueur de voie sera de 460 kilomètres environ.

Il a été dit plus haut, qu'on possédait sur la région traversée des renseignements suffisamment précis, tant au point de vue topographique qu'au point de vue de la population et des produits du sol.

Le tracé suivrait la grande vallée de l'Oued Messaoura qui prend, à partir de Kersaz, le nom de Messaoud. Cette vallée est absolument protégée des deux côtés contre l'invasion des sables de *l'erg*. De forêts considérables de palmiers l'ombragent. L'eau, on l'a déjà fait remarquer, est à une faible profondeur. Près de 350 villages ou ksour, espacés parfois de un kilomètre seulement, sont animés par une population de 300,000 habitants en chiffre rond.

Cette population est en grande majorité d'origine berbère ; elle est stable, travailleuse et tranquille. Elle n'a rien de commun avec la race arabe ni avec les tribus nomades des Chambaa ou de Touareg, qui viennent de temps en temps la piller et la rançonner ; car elle est incapable de résistance. Les ksouriens sont donc tout-à-fait intéressés à être protégés. La voie ferrée seule peut leur donner la sécurité dont ils ont besoin.

Le Touat et le Tidikelt embrassent une région constituant un groupe d'oasis très important. Les caravanes qui fréquentent ce pays viennent de très loin. Les villes de Timassanin, Rath, Idélès, Timissao, Mabrouk, la vallée du Niger moyen, sont en relations avec les principaux centres du Touat, tels que : Insalah, Taourirt, Timadanim, etc. Pour les caravanes, la distance à franchir pour aller d'un pays à l'autre est un facteur tout à fait secondaire dans leurs combinaisons commerciales. Pour eux « le temps c'est de l'argent » est un adage inconnu.

Si l'on tient compte du rayonnement des caravanes, on peut affirmer, que parvenu au Touat, le chemin de fer Transsaharien exercera une action bienfaisante, à tous les points de vue, sur des populations nombreuses et très dignes d'intérêt.

Le côté technologique de cette section ne présente pas plus de difficultés que la section précédente ; peu ou pas de terrassements ni de travaux d'art. Les précautions défensives seules méritent une certaine attention.

Le Général Annenkoff, s'est trouvé en présence d'obstacle bien plus redoutables dans l'établissement du Transcaspien : difficultés de reliefs, passages d'immenses fleuves, dunes sableuses, populations hostiles, etc.

L'Angleterre a déjà installé des voies ferrées dans ses colonies du Cap.

Le Portugal construit les lignes qui doivent desservir des possessions de la vallée de Zambèse.

L'État du Congo, va entreprendre le railway qui doit permettre d'atteindre Stanley Pool, au dessus des Cataractes. La France doit forcément suivre le même mouvement au Soudan, sous peine de déchéance,

## 4me Section

Le pays qui reste à parcourir est très peu connu ; on ne possède sur l'immense région comprise entre le Touat et le Niger moyen que des données très sommaires puisées sur les voyages de Réné Caillé, du major Laing, du docteur Lentz, etc. Cependant, ces données ont été augmentées en suite de sérieuses enquêtes faites par M. Pouyanne, ingénieur en chef des mines, à Alger, et par M. Sabatier, ancien député du département d'Oran. On a entendu, dans ces enquêtes, un nombre considérable d'individus venus du Soudan et de la vallée du Niger moyen jusqu'au Touat et en Algérie. Les itinéraires suivis ont été soigneusement contrôlés et coordonnés. C'est ainsi qu'on est arrivé à connaître assez exactement la position de certaines villes: Inzize, Timissao, Aïn Rannan, Taodèni, Mabrouck, Araouan, etc., et d'un grand nombre de puits ou redirs jalonnant les lignes de caravanes.

Il paraît résulter de cet ensemble d'informations, que le pays entre le Touat et le Niger présente des reliefs peu accusés, séparés par des vallées largement ouvertes. Le sol plus ou moins sableux, affecte une pente insensible ; ainsi : Timadanim est côté 169 comme position altitudinale ; Mabrouk 270, Timbouktou 245, Gabarra 211. L'existence de nappes souterraines aquifères est constatée par les puits où les caravanes viennent s'alimenter. Ces nappes pourront être aisément atteintes au moyen des procédés mécaniques que la science a mis entre les mains des ingénieurs.

Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'on ne saurait tabler sur des indications aussi sommaires, aussi abrégées ; mais, parvenu au Touat, les études des régions à traverser seront plus faciles et moins dangereuses. De proche en proche, le pays sera reconnu et

relevé. Les populations qui l'habitent prendront peu à peu l'habitude de notre contact. C'est ainsi que s'accomplira l'œuvre de civilisation et de progrès matériel et moral que nous avons entrepris en débarquant en Algérie, il y aura tantôt 60 ans.

---

## CHAPITRE II

### § 1. Partie technique

---

Il a été dit et justifié plus haut, que le type de voie qu'il convenait d'adopter était celui de 1 mètre.

Par l'emploi de rails en acier et de traverses en tôle, on supprimerait le ballastage ; on réduirait ainsi notablement les frais de construction et d'entretien. L'entretien figure dans les dépenses, lorsqu'il s'agit de traverses en bois et de rails en fer, pour un chiffre relativement assez élevé.

Les gares principales seraient établies d'après le type de caravansérail algérien ; c'est-à-dire, entourées d'une enceinte bastionnée et crénelée, pouvant recevoir un détachement de tirailleurs algériens ou sénégalais, en prévision d'une attaque des nomades pillards. Le bâtiment principal aurait un premier étage avec machicoulis sur chaque façade. Les machines élévatoires, les appareils d'alimentation, les approvisionnements de matériel et les constructions accessoires seraient renfermés dans l'enceinte fortifiée. Sur la terrasse de la gare on disposerait un appareil de télégraphie optique pour les cas où les fils du télégraphe électrique seraient rompus par la malveillance.

Les stations ordinaires pourraient être construites en tôle système Tollet, avec rez-de-chaussée crénelé.

Les travaux pourront être exécutés à l'aide de la main d'œuvre marocaine. Les marocains sont d'excellents ouvriers terrassiers ; ils sont dociles, intelligents et travailleurs. Ils n'ont aucun des défauts caractéristiques de l'arabe nomade ou pasteur, avec lequel ils n'ont d'autres points communs que le système religieux.

Ce n'est pas le moment d'indiquer ici les différences ethnographiques qui distinguent ces deux peuples ; je dirai seulement que le marocain est sociable ; il a le respect de ses chefs, il s'attache facilement à une famille ; sa sobriété est légendaire. Les colons les occupent dans les travaux agricoles ; ils ont rendu dans le département d'Oran, de grands services comme manœuvres dans des grands travaux publics. Quelques uns occupent sur les routes l'emploi de cantonniers.

Donc, la question de la main d'œuvre pour l'exécution des travaux peut être considérée comme résolue.

Le climat de la région, à partir d'El Outed, est un peu débilitant pour les européens. Pour obvier aux inconvénients qui pourraient en résulter, le personnel de la traction et de l'exploitation, devra être recruté parmi les marocains ou les kabyles. Les agents supérieurs seuls, n'étant pas obligés à un séjour continu, seraient pris parmi les européens acclimatés en Algérie.

---

## § 2. Aperçu de la Dépense

Des données positives permettent de fixer un chiffre qui laissera peu de place à l'imprévu.

La première section étant déjà en exploitation, fournira les éléments du devis de la deuxième section. Ainsi, de Kralfallah à Aïn-Séfra, c'est la Compagnie Franco-Algérienne qui a été entrepreneur pour le compte de l'État. La dépense réelle kilométrique n'a pas atteint 50,000 francs pour l'infrastructure, la pose de la voie et les bâtiments.

Notons que le chemin de fer étudié par les Ingénieurs Belges, dans la vallée du bas Congo, a été évaluée à 58,000 francs le kilomètre. La voie, n'aura que 0m75 de largeur, il est vrai ; mais les travaux d'art prévus seront nombreux et fort coûteux, à cause du grand relief du sol et de la grande quantité de cours d'eau à traverser.

Pour éviter tout mécompte de ce chef, il conviendra d'adopter le chiffre de 60,000 francs par kilomètre. (1)

La 3me section comprend l'intervalle entre Igly et le Touat. Les conditions topographiques et techniques sont absolument les mêmes que pour la 2me section : pays plat, pas de travaux d'art notables, eau abondante et de bonne qualité à une très faible profondeur de la surface.

En ce qui concerne le prix de revient, la prudence commande une plus grande réserve ; le chiffre de 80,000 francs est néanmoins suffisant.

Selon ces données, on aurait comme dépense totale, savoir :

| | |
|---|---|
| 2me section, d'Aïn-Sefra à Igly, soit 350k à 60,000 fr. .... .. | 21,000,000 fr. |
| 3me id. d'Igly à Timadanim, soit 460k à 80,000 fr... ..... | 36,800,000 fr. |

Cette dépense garantie par l'Etat, sur le pied de 5 0/0, imposerait au budget métropolitain savoir :

| | |
|---|---|
| Pour la 2me section, 1,050,000 fr., soit au chiffre rond ..... | 1,100,000 fr. |
| Pour la 3me section, 1,840,000 fr., soit en chiffres rond .... ..... . | 2,000,000 fr. |

sauf déduction des bénéfices réalisés par l'exploitation.

Comme ordre d'exécution, voici la disposition la plus rationnelle.

La 2me section devrait être entreprise le plus tôt possible. Trois années à peine suffiraient pour son achèvement. Des études

(1) M. de Lapparent, ancien Ingénieur des Mines, raconte dans le travail qu'il a publié sous ce titre : « Le siècle de fer », que le prix de 60.000 fr. par kilomètre n'a rien d'exagéré. Il cite divers exemples en France et à l'Étranger.

préparatoires ont été faites, il y a peu de temps, par les Ingénieurs de la Compagnie Franco-Algérienne ; le projet définitif pourrait être rédigé en peu de temps.

La 3me section ne serait exécutée qu'après la mise en exploitation de la 2me section, et par portions successives ; par exemple : d'Igly à Kersaz, au droit du Gourara ; puis de Kersaz à Tsabit, et ainsi de suite jusqu'à Timadanim, ou toute autre localité plus avantageuse du Touat ou du Reggan.

Réduite à ces termes, la construction de la partie principale du chemin de fer de Transsaharien rentre dans la catégorie des entreprises simples et faciles. Le mirage trompeur qui masque le Sahara dans l'esprit des gens prévenus ou timides a complètement disparu. On est en présence d'une réalité tangible, visible. Le peu d'élévation du chiffre de la garantie n'est plus un obstacle sérieux. Sans aucun doute, le département et la ville d'Oran contribueraient, dans une certaine mesure à parfaire la dépense de garantie.

En ce qui concerne la 4me section, c'est-à-dire du Touat à Timbouktou ou tout autre point sur la rive droite du Niger, il ne peut en être question ici que pour mémoire. Cette section ne pourra être étudiée utilement qu'après l'occupation du Touat et du Tidikelt.

---

## § 3. Élément du Trafic

Le trafic comprendra nécessairement les matières d'importation et d'exportation, on ne peut que les indiquer par nature. L'exportation embrasserait les céréales, le sel, les tissus, la quincaillerie, la bimbloterie, la graisse, le beurre, l'huile, le sucre, le café, savon, anis, chèvres, moutons, viandes sèches, etc.

L'importation se composera des produits du pays : dattes, épices, henné, gomme, burnous, haïks, peaux, etc. Le commerce que les caravanes venant des Hauts Plateaux algériens entretien-

nent actuellement avec les Soudaniens, donne une idée de ce que deviendra le mouvement commercial lorsque la sécurité du pays sera assurée et que les dangers et les difficultés que rencontrent les moyens de transport actuels auront disparu.

Comme l'effectif des populations à desservir est un des éléments principaux à considérer, le tableau ci-après indique le nombre de ksours ou villages que la voie ferrée intéresse plus ou moins directement, ainsi que le chiffre de la population par groupe de ksours ou de tribus.

## TABLEAU

*des populations qui seraient desservies par la voie ferrée Transsaharienne, d'Aïn-Sefra à Timadanim*

| DÉSIGNATION des KSOURS OU VILLAGES | Nombre | POPULATION | OBSERVATIONS |
|---|---|---|---|
| Groupe des Béni Goumi . . . . | 40 | 26.650 | |
| Id. de Figuig . . . . . | 40 | 40.000 | |
| Id. de Tafilala. . . . . | 366 | 402.600 | |
| Id. de Gourara . . . . . | 112 | 107.350 | |
| Id. de l'Oued Messaoud, du Touat et du Reggan. . | 252 | 144.400 | |
| Id. du Tidikelt . . . . . | 40 | 30.000 | |
| Population située dans le rayonnement de la voie ferrée . . . | » | 155 000 | |
| Tribus nomades intéressées. . . | » | 10.000 | |
| TOTAUX. . . . | 850 | 916.000 | |

Ces renseignements ont été recueillis sur les statistiques établies avec soin par les bureaux arabes ; ils peuvent être considérés comme exacts à peu de chose près.

Le total des populations du Sénégal et du Soudan français, non compris le pays de protectorat, est de 465,000 âmes environ.

Si l'on divise la population des Ksours par la longueur de la voie ferrée, depuis Aïn-Sefra jusqu'au Touat, on obtient 1,130 habitants par kilomètre de voie.

L'Algérie toute entière, donne un coëfficient à peine supérieur à celui-là.

Le rapprochement comparatif de ces chiffres ne manque pas d'intérêt, il témoigne, tout au moins, en faveur du projet qui nous occupe.

Parmi les matières d'importation on a signalé les dattes ; voici, au sujet de ce produit quelques renseignements statistiques, recueillis par les officiers des bureaux arabes et par M. l'Ingénieur en Chef des mines, Pouyanne.

| | |
|---|---|
| Nombre de palmiers existant le long du tracé d'El Outed à Timadanim . . . . . | 5.400.000 |
| Nombre de palmiers existant à une distance de 2 à 5 jours de marche . . . . . | 2.700.000 |
| Nombre de palmiers existant à une distance de 5 à 8 jours de marche . . . . . | 3.000.000 |
| TOTAL. . . . . | 11.100.000 |

Ces renseignements déjà anciens de 8 à 10 ans, doivent être considérés comme un minimum.

Le rendement moyen annuel, par pied de palmier, étant de 40 kilogrammes environ, la production totale serait, selon cette donnée, de 444,000 tonnes.

Indépendamment de leur valeur comestible, les dattes peuvent recevoir diverses applications industrielles. Leur richesse saccharine très élevée, permettra d'utiliser les produits de qualité inférieure et d'en extraire un alcool d'excellente qualité, bien supérieur aux alcools obtenus par la distillation de grains avariés ou de pommes de terre, qui sont de véritables poisons.

Le prix moyen du kilogramme de dattes comestibles en Algérie, est de 1 fr. 50 ; admettons 0 fr. 50 sur une exportation de 10,000 tonnes seulement, soit le quarantième de la production. Ce produit seul représente déjà une valeur assez élevée, et en même temps un trafic sérieux pour la voie ferrée, soit 5 millions.

Il est inutile de signaler l'importance des autres matières ou produits qui alimenteront le chemin de fer, elle sera considérable incontestablement. Il suffira de signaler cette circonstance que le Taffilalet et le pays de Figuig sont approvisionnés, en objets manufacturés, par les caravanes venant de l'Atlantique ; signalons, d'autre part, que les céréales du Tell, trouveront un débouché assuré et productif au Gourara, dans Touat et dans le Tidikelt.

La possibilité d'établir des relations suivies avec les populations dont je m'occupe, a pour elle la consécration de l'expérience. Un grand négociant de Saïda, M. Solary, avait organisé au Gourara un dépôt de marchandises : sucre, café, thé, bougies, tissus, etc., etc., dont il était très satisfait. L'insurrection de Bou Amama a mis fin à ce commerce, qui serait considérable aujourd'hui.

En ce qui concerne la fréquence des trains, cette question sera résolue ultérieurement. Il n'est pas absolument nécessaire, d'ailleurs, que d'Aïn-Sefra à Igly, ces trains soient journaliers.

Quant à la question de la sécurité qui résultera du seul fait de l'établissement d'une voie ferrée, il suffira de dire qu'avant la construction de la ligne de Saïda à Aïn-Sefra, nos Ksouriens étaient souvent attaqués et pillés par des nomades. Aujourd'hui, toute crainte à cet égard a totalement disparu. Des incursions sur notre territoire comme celle de Bou Amama ne pourront plus se renouveler.

---

## CHAPITRE III

### Considérations générales

Ici doit prendre place, une observation très importante.

Quelques éditeurs cartographiques français, ignorant absolument la véritable position de la frontière qui sépare l'Algérie de l'empire du Maroc, donnent à cette limite des directions tout

à fait capricieuses et inexactes. Ainsi, certains géographes tracent cette frontière en l'inclinant fortement vers l'est à partir de Tiout, de telle manière, qu'elle englobe tout le pays situé au-delà du méridien d'Alger. Quelques personnes en ont pris prétexte pour repousser l'idée d'un chemin de fer Transsahariens par les vallées de l'Oued Messaoura et de l'Oued Messaoud, crainte de difficultés diplomatiques.

C'est là une erreur très grave. La position de la frontière marocaine est parfaitement déterminée par le traité intervenu le 18 mars 1845, entre le Gouvernement français et l'Empereur du maroc.

En effet, l'art. 4 de ce traité porte que :

« Dans le Sahara (désert) il n'y a pas de limite territoriale à » établir entre les deux pays, puisque la terre ne se laboure pas » et qu'elle sert de pâturage aux arabes des deux empires qui » viennent y camper pour y trouver le pâturage et les eaux qui » leur sont nécessaires .. »

L'article 5 désigne les derniers Ksours des deux empires.

« Ceux du Maroc, sont : Iche et Figuig. Ceux qui appartiennent « à l'Algérie sont : Aïn-Sefra, Aïn-Sfissifa, Asla, Tyout, etc... »

Enfin, l'article 6, dit : « Quant au pays *qui est au sud des* » *Ksours* des deux gouvernements, comme il n'y a pas d'eau, » qu'il est inhabitable et que c'est le désert proprement dit, la » délimitation en serait superflue. »

Donc, la frontière réellement reconnue par le traité de 1845, s'arrête à la latitude des Ksours de Figuig, par 32° 20′ nord environ. Au-delà, elle est tout à fait indéterminée et tout ce pays doit être considéré comme plaie dans notre sphère d'action.

La religion musulmane pratiquée par les populations sahariennes ne pourrait pas être invoquée à l'encontre d'un texte aussi formel, aussi précis, que celui du traité.

D'ailleurs, il y aurait à examiner, le cas échéant, certains faits militaires postérieurs au traité : Comme l'expedition du général Wimpffen, en 1870, à Aïn Chaïr, chez les Béni Guil. L'insurrection de Bou Amema, l'asile et le concours que les tribus insurgées et les nomades pillards ont toujours trouvé chez les tribus marocaines voisines de notre territoire.

Aux considérations qui précèdent, il importe d'en ajouter une autre qui doit attirer toute l'attention de nos gouvernants.

Des influences puissantes s'exercent en ce moment auprès du Gouvernement marocain, pour obtenir la cession de quelques points sur la côte occidentale du Maroc, dans les environs de l'embouchure de l'Oued Dra. Si cette cession se réalisait, notre action sur le Soudan occidental serait complètement annihilée, tout espoir de relier plus tard l'Algérie au Sénégal serait à jamais perdu. Car il n'y a pas loin d'Igly à la vallée de l'Oued Dra.

La Société de Géographie d'Oran a déjà signalé le danger qui nous menace. C'est à nos gouvernants à ne pas assumer une si grande responsabilité. Tout l'avenir de la Colonie est là.

---

## CHAPITRE IV

### Conclusion

Résumant l'Exposé qui précède, forcément rendu succint par l'obligation de ne pas sortir des limites tracées par le Bulletin, on peut conclure :

1° Que l'exécution du chemin de fer Transsaharien par l'ouest de la province d'Oran, est une œuvre qui s'impose, au double point de vue :

Des relations commerciales à ouvrir avec les tribus Sahariennes de l'ouest de l'Afrique et du Soudan ;

De l'amélioration des conditions morales et matérielles de ces mêmes tribus ;

2° Que les difficultés techniques à vaincre sont insignifiantes ; on trouve partout de l'eau abondante et de bonne qualité ;

3° La dépense de la 2me section, entre Aïn-Sefra et Igly, ne dépassera pas 21 millions de francs. La 3me section, d'Igly au Touat, coûtera environ 35 millions ; celle-ci ne serait entreprise qu'après la mise en exploitation de la section précédente ;

4° Le trafic est déjà assuré, tant à l'importation qu'à l'exportation ; les frais d'exploitation seront réduits au minimum ;

5° Il ne saurait exister de difficultés diplomatiques, aux termes du traité de 1845 ;

6° L'avenir de nos possessions en Algérie et au Soudan dépend de la réalisation rapide de ce projet.

BOUTY,

*Secrétaire général de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.*

NOTA. — En 1881, lors de la réunion à Alger du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, je reçus la mission d'exposer au Congrès la question du Transsaharien. Le mémoire rédigé à cet effet, et qui figure dans le Bulletin de la Société, 1881, n° 10, estimait la dépense, jusqu'au Touat à la somme de 133 millions, pour une longueur de 1,100 kilomètres. Il s'agissait alors d'une voie à grande section, ayant son point de départ à Raz-el-Mâ.

Depuis cette époque, la voie ferrée a été poussée jusqu'à Aïn-Sefra, la longueur à continuer n'est plus que de 810 kilomètres, la section est réduite à 1 mètre seulement. La dépense de construction se trouvera par suite, réduite à 58 millions environ.

# Inscriptions inédites de la Province d'Oran

## TLEMCEN = Pomaria

N° 1127. — Sur une pierre tombale à queue d'aronde, mesurant 1m55 de long sur 0m54 de large, trouvée dans les fouilles de la gare, à Tlemcen.

D M S
POMPONIO PALMVNIPATRIRARIS
SIMOVIXITANNIS· L · V · CELS
VSETPALMV· BMER · DOMVMAET
ERNALEM · FEC · POST · OBIT IIII MED

*D(is) M(anibus) S(acrum). Pomponio Palmuni(o) patri rarissimo. Vixit annis 55. Celsus et Palmu(nius) b(ene) mer(enti) domum aeternalem fec(erunt) post obit(um) quatuor m(ensibus) e(t) d(edicaverunt).*

N° 1128. — Sur un fragment de pierre tombale à double compartiment trouvé également dans les fouilles de la gare, à Tlemcen.

D M S ↂ | D M S ↂ
IVLIVS ↂ | IVLIVS ↂ

Les deux inscriptions qui précèdent nous ont été communiquées par M. Bouty.

## AIN-TEMOUCHENT = Albulae

N° 1129. — Sur une pierre tombale à double compartiment. Celui de droite est libre ; dans celui de gauche :

D · M · S · MEMORIA
IVNISECVNDI
QVIVICSITANPM
LXXXETPRECES .
INPACEDOMI
NICAPROVINC
CCCLXXXVI

A la 3e ligne AN sont liés.

*D(is) M(anibus) S(acrum). Memoria Juni(i) Secundi qui vicsit an(nis) p(lus) m(inus) 80, et preces(sit) (nos) in pace dominica (anno) provinc(iae) 386 (de J.-C. 425).*

Cette inscription nous a été communiquée par M. le docteur Gaucher.

N° 1130. — Sur une stèle de 0m55 de haut sur 0m45 de large. — Lettres de 0m04.

D M S
IVLIVSRO
GATVSVI
XITANNIS
XXI · IVLIVS
NINVSFILIO
BENEMERENTI
FECIT

N° 1131. — Sur une pierre de 0m77 de long sur 0m50 de haut :

//RENT · CVTTEVSETM////
/ONNVLAEIVSVNACVM
TERENTIISCVTTEOIANVARIOCONSIDIO
AVGVSTINOETFELICIANO //LIS
AQVAGIVM · NOVOOPEREASO
LOEXTRVCTVMSVISPOSSESSIONIBVS
CONSTITVERVNTETDEDICAVERVNT

La cassure de l'angle gauche a emporté deux lettres à la 1re ligne et une à la 2e.

Lettres liées : à la 1re ligne ET ; à la 3e TE, NT, TE, IAN, VA, RI, DIO ; à la 4e TI, ET, FE ; à la 5e QV, VM ; à la 6e TR, VM, NI ; à la 7e TI, VE, RV, NT, DI, VE, RV, NT.

[*Te*] *rent(ius) Cutteus et M*[*emia?*] [*M*]*onnula ejus una cum Terentiis Cutteo, Ianvario, Considio, Augustino et Feliciano* [*fi*] *li(i)s, aquagium novo opere a solo extructum suis possessionibus constituerunt et dedicaverunt.*

Les deux inscriptions qui précèdent ont été relevées directement par nous. La dernière a été transportée au Musée d'Oran.

L. DEMAEGHT.

لا اله الا الله محمد رسول الله

بسم الله الرحمن

الرحيم وصلى الله على سيدنا

ومولانا محمد النبي الكريم وعلى آله

وصحبه وسلم تسليما كثيرا لا اله الا الله

محمد رسول الله جدد هذا الباب المبارك

بحمد الله وحسن عونه في زمان

مولانا السلطان المعظم ابراهيم

نعمه الله على يد المكرم المحترم اللوطباشي

مراكشي عبد الله حفظه الله من عسكر

مدينة تونس عمرها الله في اواخر

شهر ربيع الثاني عام ستة وخمسين

بعد الف عرفه الله خير ما ظله وما لبده

صنعة المعلم عمر المنيب والمعلم احمد

المنيب والمعلم عبد اللطيف المنيب رحمهم الله

Mhuciani

# INSCRIPTION ARABE DÉCOUVERTE A SFAX (Tunisie)

M. Blondel, Juge de Paix à Sfax, membre de notre Société, nous a adressé l'inscription suivante découverte sur une des pierres de la porte de l'Est (dite Bab el Diwan) des remparts de la ville de Sfax (Tunisie), lors de la réfection de cette porte en décembre 1889.

Cette inscription se trouvait cachée sous une couche de chaux.

## TRADUCTION

Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed est l'envoyé de Dieu ! Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux. Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur et maître Mohammed, le prophète généreux, sur sa famille, sur ses compagnons, et leur accorde le salut le plus absolu.

Il n'y a de Dieu que Dieu ; Mohammed est l'envoyé de Dieu.

Cette porte bénie a été reconstruite, par la grâce de Dieu et sa bienveillante assistance, sous le règne de notre maître, le sultan, l'illustre Ibrahim, que Dieu le bénisse ! par l'honorable, le respectable Loudhbachi Merakchi Abdallah, que Dieu le garde ! (Capitaine) de l'armée de la ville de Tunis, que Dieu le fasse prospérer ! A la date des (dix) derniers jours du mois de Rebia second de l'an mille cinquante six *(Correspondant au mois de Juin 1646)*.

Que Dieu la rende célèbre tant qu'il la fera exister et subsister.

Œuvre de maître Amor el Menif, maître Ahmed El Menif et maître Abdellatif El Menif. Dieu leur fasse miséricorde !

Sfax, 1er Janvier 1890.

M. LUCIANI,

*Interprète judiciaire à Sfax.*

# AU PAYS TUNISIEN

*(JOURNAL D'UNE EXPÉDITION)*

## CHAPITRE PREMIER

### De Tébessa à Kairouan

A la fin de septembre 1881, les nouvelles les plus alarmantes circulent en Algérie. Les journaux et les lettres particulières racontent que les Tunisiens se sont révoltés contre le Bey, notre protégé ; que le télégraphe est coupé et les communications interrompues entre Ghardimaou, terminus actuel (1) du chemin de fer tunisien, et Souckarras, ainsi qu'entre les autres points de la Régence occupés par nos troupes. La colonie européenne s'attend, si on ne prend immédiatement une rigoureuse offensive, à un massacre général. On apprend enfin que le personnel français et indigène de la gare de l'Oued Zergua, dans la Medjerda (2), a été massacré avec d'épouvantables raffinements de cruauté.

On organise alors une colonne à Tébessa dont le général Forgemol de Bostquénard, commandant la division de Constantine, va prendre le commandement.

---

Tébessa, ancienne Thébeste, était, sous la domination romaine, reliée à Carthage par une route qu'avait construite l'empereur Hadrien. C'est aujourd'hui une ville de trois mille habitants

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la voie ferrée tunisienne a été soudée au réseau algérien.

(2) Le Bagradas des Romains : le Makarath des Carthaginois.

environ, français, étrangers et indigènes, située dans une région fertile où l'eau abonde ; la forêt est à proximité. On y trouve de nombreuses ruines romaines et byzantines ; parmi les plus importantes et les mieux conservées on remarque un temple de Minerve, ainsi nommé par nous lors de l'occupation de Tébessa, parce qu'on voit sculptées sur le fronton, ainsi que dans la frise qui court tout autour du monument, de nombreuses figures du hibou, l'oiseau cher à cette déesse (1) ; pendant longtemps ce bijou d'architecture antique a servi à la célébration du culte catholique, affectation malheureuse qui a nécessité la construction d'un ignoble mur en plâtre surmonté d'un échafaudage où pend une cloche, qui dépare encore aujourd'hui (1881) cet élégant monument. Il y a aussi un arc de triomphe élevé en l'honneur de Caracalla, en 214, par Caïus Cornelius Egrilianus, préfet de la XIV^e^ légion, enfant de Thébeste. On voit ensuite, mais datant de la domination de Byzance, la porte de Solomon, l'illustre prætectus Libyae, digne lieutenant de Bélisaire, tué en 543 sous les murailles de la ville en la défendant contre les indigènes. Cette porte est presque invisible dans la sombre et gigantesque muraille byzantine surmontée de quatorze immenses tours carrées qui enserrent la ville (2) ; citons enfin la basilique située au dehors et dans laquelle on voit encore des mosaïques et des colonnes que les touristes n'ont pas encore eu le temps de dégrader ; mais cela viendra si on les laisse opérer comme à Lambessa (3).

En raison du grand nombre de troupes agglomérées à Tébessa, ainsi que dans les environs, les vivres sont rares et à des prix fabuleux ; les ravitaillements ne peuvent plus s'effectuer, car la piste qui sert de route depuis Aïn Beïda est complètement défoncée par les pluies et les convoyeurs sont obligés d'abandonner dans la plaine leurs charrettes embourbées jusqu'aux moyeux.

*Le 13 octobre,* le général Forgemol part pour le camp de Beccaria, à 12 kilomètres de Tébessa ; il passe les troupes en revue

(1) Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que Minerve ait eu un temple à Thébeste, car les anciens croyaient que cette déesse était née sur les bords du lac Triton, marais d'Afrique, près de la petite Syrte. (Golfe de Gabès.)

(2) Cette enceinte a été construite par Solomon en 540 ; l'ancienne Thébeste, qui était beaucoup plus grande, avait été détruite par les Vandales.

(3) Beaucoup de statues recueillies dans le prétorium, à Lambessa, ont été décapitées et les têtes emportées par ces Vandales.

sur le front de bandière. Le camp est situé dans une espèce de cuvette, entre de hautes montagnes verdoyantes; l'eau et le bois sont en abondance. Le soir les troupiers allument de grands feux. L'ordre de formation parait.

La colonne est composée de 261 officiers, 7,164 hommes de troupe; elle comprend 1,151 chevaux, 836 mulets et environ 8,000 chameaux, plus un goum de quelques centaines de cavaliers indigènes, commandé par un officier supérieur. Elle est fractionnée en trois brigades : la première brigade d'infanterie, général de la Sougeole, la deuxième brigade d'infanterie, général de Gislain, la brigade de cavalerie, général Bonie.

Les popotes s'organisent, mais au prix de quels labeurs incessants pour les officiers appelés, soit par le choix de leurs camarades, soit en raison de leur âge ou de leur grade, à l'honneur de remplir les redoutables fonctions de chef de popote! car ce n'est pas une sinécure, tant s'en faut, surtout quand les vivres sont rares et chers comme c'est le cas actuel. Que de soucis hantent le cerveau du malheureux économe qui doit concilier ces deux choses irréconciliables : donner aux camarades une nourriture aussi variée qu'abondante, abondante surtout, car on a bon appétit quand on expéditionne, et ne pas trop les faire crier lorsqu'à la fin du mois arrive le quart d'heure de Rabelais. Graves questions qui ne se résolvent pas toujours à la satisfaction générale.

*Le 11 octobre*, deux escadrons de cavalerie et la moitié du goum partent pour Ras el Aïoun (tête des sources), en passant par le col de Sedjira, que nous apercevons à l'est, se profilant en jaune clair sur une montagne jaune foncé. Ils doivent reconnaître la route (1) et ses côtes sur la plus grande largeur possible.

*Le 15 octobre*, on exerce les troupes à marcher en carré. L'infanterie forme les côtés, entourant et protégeant les convois qui marcheront dans l'intérieur. Ce carré est immense, car il doit contenir nos huit mille chameaux (2) portant des tonnelets d'eau et des vivres, les mulets de bagages et leurs conducteurs arabes

(1) Il est presque superflu de mentionner que les routes tunisiennes ne sont que des pistes tracées par les piétons et les animaux à travers champs, montagnes, ravins et rivières.

(2) La colonne Wimpffen, en 1870, pour laquelle on avait réuni le plus grand nombre de ces animaux qu'on eût encore vu, en comprenait à peine cinq mille.

au nombre de plus de mille, les convois de l'artillerie et du train, et enfin une batterie attelée, ayant soixante chevaux haut le pied, en sus de son effectif normal.

*Le 16 octobre,* la première brigade d'infanterie et la brigade de cavalerie partent pour Ras el Aïoun. Par suite de ce départ une des faces du camp se trouvant dégarnie de troupe, des Fraichichs, fins voleurs, s'introduisent parmi nous pendant la nuit, qui était très obscure, et volent quelques animaux et des armes, en employant les moyens si bien décrits par le général Daumas, et qu'on croirait empruntés à un roman de Fénimore Cooper. Plusieurs coups de feu sont tirés, un de nos hallès (convoyeur arabe réquisitionné), est tué en défendant son mulet ; on crie plusieurs fois aux armes ! mais les voleurs sont insaisissables.

*Le 17 octobre*, le quartier général, la deuxième brigade d'infanterie, l'ambulance, le grand convoi de chameaux, etc., etc., s'ébranlent et se dirigent à leur tour sur Ras el Aïoun par un temps splendide. On franchit un défilé puis le col, qui prennent beaucoup de temps. On campe après avoir fait environ quinze kilomètres.

La brigade de cavalerie qui avait poussé une reconnaissance en avant, rentre au camp à huit heures du soir et nous apprend que, le matin, elle a eu une petite affaire avec les Fraichichs, qui ont juré, paraît-il, de s'opposer à ce que nous pénétrions dans leur pays.

*Le 18 octobre*, à six heures du matin, toute la colonne se met en mouvement et arrive sans incident sérieux à Haïdra, l'antique Ammaedara (1), où le camp est établi sur le bord de l'Oued Haïdra. Nous avons fait seize kilomètres sur le territoire tunisien ; les Fraichichs n'ont pas tenu leur serment. On campe au milieu de nombreuses et imposantes ruines romaines et byzantines.

Un arc de triomphe entouré d'une enveloppe de pierres de taille écroulée en partie, est surtout remarquable ; l'inscription votive est très dégradée, cependant on croit comprendre que ce monument était dédié au vainqueur des Daces. De belles tombes chrétiennes bien conservées, entre autres celle d'une jeune fille morte

(1) Au dire de Procope, Ammaedara était une des villes les plus fortes de l'Afrique.

vierge, dit l'inscription, un mausolée et un ksar (1) byzantin, sont intéressants à étudier. Un des derniers et des plus célèbres beys de Tunis, Ahmed, a tenté de réparer ce ksar pour tenir en bride les populations turbulentes et imparfaitement soumises de cette région, et aussi probablement pour s'opposer à une invasion française, mais un obstacle désigné « faute d'argent » par Rabelais, s'est présenté qui ne lui a pas permis d'achever son œuvre et ses réparations grossièrement faites, jurent étrangement avec les beaux et massifs restes de l'architecture primitive. « Depuis « lors ces ruines sont inhabitées ; on n'y trouve plus un seul foyer ; « on n'y entend plus le chant du coq. » (Ibn Khaldoun).

Eau et bois en abondance.

*Le 19 octobre,* séjour. Le général Bonie avec cinq escadrons et une partie des goums part pour reconnaître la route que la colonne suivra demain. Le gros de la reconnaissance s'arrêtera à l'étape prochaine, qui est Hanout el Hayem ; le reste de la reconnaissance poussera plus loin pour étudier une partie de l'étape suivante. On procède ainsi non seulement pour nous garder d'une attaque à l'improviste, mais surtout pour contrôler les renseignements qui nous sont donnés sur la route à suivre par nos indigènes du cercle de Tébessa, qui trafiquent avec les tribus tunisiennes de la frontière ; car on sait combien, quand il s'agit de temps et de distance, les renseignements d'un musulman sont vagues.

Resté au camp, nous allons, pour occuper nos loisirs, visiter nos chameliers dont le campement est établi à côté du nôtre, en deçà des grand-gardes, bien entendu.

Les indigènes sont presque aussi nombreux que nous, mais ils sont incomparablement plus bruyants. Leurs gestes désordonnés, accompagnés de cris qui n'ont rien d'humain, font craindre, quand ils se chamaillent, et cela leur arrive souvent, qu'ils vont s'entredévorer ; mais avant qu'ils n'en arrivent à cette fâcheuse extrémité, un sous bach-amar (chef d'un groupe) ennuyé du bruit, vient en tapinois, et d'un coup de matraque (bâton) appliqué d'une

(1) Château-fort, construit généralement en forme de carré avec huit tours, quatre aux angles, les autres intermédiaires. C'est pendant le second gouvernement de Solomon, de 540 à 545, que ces forts furent construits en grand nombre dans la Province actuelle de Constantine et en Tunisie, avec les matériaux provenant des villes romaines qui avaient été détruites.

main expérimentée dans le dos des disputeurs les plus échauffés, termine généralement la querelle aux grands éclats de rire des spectateurs dont il n'a pas frotté l'échine.

Ils sont là des milliers de musulmans venus de tous les points de la province de Constantine, depuis le sec habitant du Souf et de Tougourt, conducteur de chameaux, jusqu'au trapu et vigoureux muletier kabyle des environs de Bougie. Ils sont tous venus à contre-cœur, il est vrai, nous aider à nous emparer du sanctuaire vénéré de leur religion. Une idée les soutient pourtant et leur fait prendre leur mal en patience : c'est l'espoir de razzer quelques villages tunisiens et peut-être la ville sainte elle-même. Allah ! quelle aubaine si le djininar el kébir (le général en chef) leur permettait de piller un peu les boutiques des commerçants de Kairouan.

Quand, après une journée de marche, nos huit mille chameaux arrivent au bivouac, c'est un fouillis, un tumulte incroyable pendant le déchargement ; on se demande comment tous ces hommes, animaux et chargements, se caseront, s'empileront dans l'espace relativement restreint qui leur est affecté ; mais qu'on revienne seulement une demi-heure après, et l'on sera tout étonné du calme relatif qui règne dans cet endroit tout-à-l'heure si agité : les chameaux aussitôt déchargés ont été conduits vivement au pâturage ou à l'abreuvoir quand il y a de l'eau, sous la protection de nos petits postes ; des hommes qui restent, les uns empilent les sacs dont les sous bach-amars vérifient les liens, les autres allument du feu, font fonctionner un moulin de pierre primitif pour broyer le blé mélangé d'un peu d'orge du convoi qu'ils sont parvenus à enlever des sacs, malgré la surveillance dont ils sont l'objet. A côté du meunier-cuisinier, un jeune indigène, qui a terminé sa tâche, improvise une de ces interminables et primitives poésies arabes, où il est question des yeux de gazelle d'Oureïda (petite rose) sa maîtresse, de son cou flexible comme celui du chameau, et d'autres beautés, même les plus secrètes, qui méritent des comparaisons tout aussi flatteuses. Ce ne sont rien moins que des puritains nos indigènes, et ils appellent un chat un chat, bien plus naturalistes en cela que Monsieur Zola. La fin de chaque couplet amène invariablement cette interjection encourageante de ses auditeurs : Ah ia ! (continue !) Et il continue, en effet,

pendant des heures entières, accompagné souvent par un joueur de guesba (1), qui module avec amour ses plus doux airs pour se mettre à l'unisson du chanteur.

Non loin de ce groupe, un vénérable chamelier à la barbe blanche, qui ne compare plus les hanches de sa bien-aimée à la croupe de sa jument, égraine son chapelet en marmotant des versets du Coran, et appelant la malédiction d'Allah sur ces chiens de Roumis, que Cheïtan (le diable) les confonde! qui l'ont forcé à les accompagner dans une expédition impie. Mais vienne pour ce pieux personnage l'occasion de faire une razzia sur ses co-religionnaires, de leur couper la tête au besoin pour leur ravir un mouton, et il remerciera le Prophète d'avoir enrichi son serviteur. Enfin, un autre chamelier, accroupi en tailleur, fait jouer une longue aiguille de bois à travers un tellis troué.

Puis le crieur public vient annoncer d'une voix qui paraît sourde lorsqu'on est proche, mais qu'on entend à une distance considérable, qu'une jeune chamelle blanche a disparu la veille et qu'on offre zoudj douros bechara (dix francs de récompense) au bechour (délateur), qui fera connaître le voleur. Mais il y a peu de chances pour que cette pauvre chamelle se retrouve, car il est probable qu'ayant été dérobée, tuée et sa peau enfouie la nuit précédente, sa chair est en train de mijoter dans certaines marmites au moment où son propriétaire fait publier sa perte.

Le soir, lorsque des centaines de feux lancent leurs étincelles dans l'espace sombre, formant une atmosphère rouge au dessus de ce camp où l'on entend le grognement de milliers de chameaux se mêler aux chants nasillards des indigènes, aux hennissements des chevaux entiers qui appellent les buveuses d'air des goums, tout cela forme un spectacle étrange qui ne manque pas de grandeur et dont la vue et l'ouïe ne se fatiguent pas.

*Le 20 octobre*, départ à six heures pour Hanout el Ayem, sur la rive droite de l'Oued Haïdra. La route suit constamment la rive gauche de cette rivière que l'on passe au pied du djebel Calâa djerd. Notre carré de marche rencontre souvent de petites ravines à fleur du sol creusées par les torrents peu visibles, mais à pic, profondes et souvent infranchissables, ce qui nous oblige à de nombreux détours.

(1) Chalumeau taillé, dans un roseau, percé de six trous et ouvert aux deux extrémités

*Le 21*, nous suivons la rive droite de l'Oued Haïdra pour traverser un ravin profond à son confluent avec cette rivière au delà de ruines situées en avant de la première face du camp. Après avoir franchi ce ravin et marché quatre kilomètres environ dans la direction du djebel Haouch, le carré redresse sa marche pour se diriger franchement à l'est.

Le soir, des coups de feu se font entendre au camp de Ras Ouidem el relem, où nous sommes installés. Nous apprenons que ces ont les avant-postes du 3e Tirailleurs qui tirent sur des rôdeurs ennemis. On fait boire dans des redirs, (trous remplis d'eau pluviale).

*Le 22 octobre,* nous allons camper à Enchir Rouhia, à 22 kilomètres. De l'autre côté de l'oued, nous apercevons un douar assez important avec des troupeaux paissant tranquillement; ce sont des Oulad-Ayar, dit-on, non révoltés.

*Le 23*, nous suivons la rive droite de l'oued Rouhia. A six heures et demie, les Tunisiens nous attaquent; à sept heures, nous commençons le feu ; on déloge l'ennemi du tombeau de Sidi el Merarni qui se trouve sur la gauche du carré. La toiture de ce petit monument est trouée par plusieurs de nos bombes qui mettent le feu dans l'intérieur. On lance de la cavalerie dans la plaine contre des goumiers ennemis qui se sont débandés ayant été reçus énergiquement par la ligne de tirailleurs du 4e Zouaves. L'artillerie allonge son tir au fur et à mesure que ces cavaliers s'éloignent et en tue quelques uns qu'on voit rouler dans la poussière avec leurs montures.

On continue de marcher en tiraillant quand le front a été dégagé, sans qu'aucun désordre ne se manifeste dans notre immense convoi. Notre carré est inexpugnable et au moyen de nos armes à longue portée, nous pouvons empêcher qu'une panique s'empare de nos chameaux, en maintenant toujours nos adversaires à une grande distance. On évalue les forces ennemies à environ cinq mille cavaliers et fantassins, mais deux mille seulement, dit-on, se sont présentés devant nous, le reste qui était à droite dans la montagne, voyant comme les autres combattants avaient été reçus, n'a pour ainsi dire pas donné.

A quatre heures, nous campons à Sbiba, non loin du confluent de l'oued Rouhia et de l'oued Sbiba, près des ruines de l'ancienne Sufes, jadis colonie romaine puis évêché. La journée a été très

fatigante. Nous avons été attaqués à l'avant-garde par les Hammammas, sur le flanc droit par les Fraichichs, à l'arrière-garde par des Ouartan et des Oulad Ayar, les mêmes sans doute qui nous avaient tranquillement regardés passer le jour précédent. « Ils nous suivaient le long des collines, épiant le moment et le « lieu propice à l'attaque. » (*Salluste, guerre de Jugurtha).*

*Le 24 octobre* on s'attendait à quelques coups de main sur nos avant-postes, mais le calme le plus complet règne dans les environs. Séjour.

*Le 25*, nous sommes énergiquement attaqués en levant le camp; la cavalerie qui s'est imprudemment éloignée du carré de marche se trouve un moment dans une situation critique ; le colonel du 3e Chasseurs d'Afrique, démonté et entouré de cavaliers ennemis, est dégagé par quelques hommes de son régiment ; nous avons un homme tué et six blessés grièvement. Les Tunisiens sont embusqués dans les petites ravines presque invisibles dont nous avons parlé, et tirent à bout portant sur nos éclaireurs. Ces gens là sont braves, évidemment. On marche lentement, les troupes de l'arrière-garde particulièrement étant obligées à chaque instant de faire des retours offensifs pour empêcher que l'ennemi qui nous serre de près ne s'approche trop du carré. La plaine que nous traversons est boisée çà et là et couverte d'alfa.

Nous arrivons tard et campons à l'oued el Halfa les uns sur les autres, le terrain étant fortement raviné. L'eau de l'oued est très claire et agréable à l'œil, mais elle est saumâtre, insipide. Les avant-postes tiraillent dans l'obscurité et nous avons plusieurs alertes pendant la nuit.

*Le 26*, dans un ordre paru la veille au soir, le général commandant la colonne félicite toutes les troupes de l'entrain qu'elles ont montré pendant le combat ; il est heureux de le signaler au Général commandant le XIXe corps. Tous les chefs de service ont montré, dit-il, la plus grande énergie pour maintenir parmi les troupes de toutes armes, fatiguées par une longue route, la régularité de la marche et l'ordre dans les différents convois. Il recommande que tout le monde soit dans la main des chefs et de marcher dans l'ordre le plus serré possible, car nous allons nous engager dans une région totalement inconnue.

En s'installant hier soir, les grand-gardes ont remarqué qu'un

grand nombre de Tunisiens tués avaient été abandonnés par les leurs, contrairement à leur habitude, ce qui indique qu'ils étaient serrés de près.

Nous campons à l'oued el Fhoul.

*Le 27*, combat de tirailleurs à la sortie du camp. La marche à travers les mêmes plaines ondulées et ravinées par moments n'offre rien de remarquable jusqu'à l'oued Marguelil où nous campons. Le camp est assez éloigné de l'eau qui n'est pas bonne. Nous sommes à environ trente kilomètres de Kairouan dont on aperçoit, du haut d'un piton, les minarets dans la brume du soir.

Il est recommandé aux avant-postes de faire attention aux fusées de signaux qui pourraient être aperçues du côté de la ville sainte. Nous ne pouvons, en effet, tarder à rencontrer nos camarades qui, venus du littoral, se dirigent comme nous sur Kairouan. A sept heures et demie du soir, nous faisons partir trois fusées. On installe le télégraphe optique, mais ses signaux restent sans réponse ainsi que nos fusées. Nous sommes donc les premiers arrivés en vue de la ville.

Enfin nous approchons de cette fameuse cité où jamais un infidèle n'a pénétré, dit-on, depuis sa fondation, qui date du VII^e^ siècle de notre ère. Nous résistera-t-elle ? On pense que toutes les forces tunisiennes insurgées se seront réunies pour défendre ce sanctuaire renommé de l'Islam ; on espère que demain, ou après-demain, nous aurons un second Isly. Les popotes sont très animées ce soir là malgré la pénurie de vivres et de liquides, et les conversations se prolongent fort avant dans la nuit.

*Le 28*, après avoir fait environ vingt-quatre kilomètres et dépassé les puits de Bir Zlass, nous nous trouvons en vue de Kairouan. Mais désappointement général ! Non seulement nous n'aurons point de bataille, mais encore nous sommes avisés que nous allons trouver devant la ville, installés depuis la veille, les généraux Saussier et Logerot avec la brigade Etienne, dite brigade de Sousse, venue de ce point sans tirer un coup de fusil. On distribue de l'eau des tonnelets et on campe. On désigne les troupes qui traverseront demain Kairouan sous les ordres du général de la Sougeole. La musique du 3^e^ zouaves jouera la *Marseillaise* en entrant dans la ville. L'eau des puits des Zlass est exécrable.

*Le 29 octobre,* les troupes se mettent en marche à sept heures ; celles désignées pour traverser la ville obliquent à droite pendant que le gros des forces part avec le général en chef pour installer le camp au nord-ouest de Kairouan.

Un ordre paraît qui recommande aux troupes de respecter les édifices religieux ; on leur défend de molester ou d'insulter les habitants ; les maisons, plantations, etc., seront respectées. Nous voici enfin installés devant Kairouan, après avoir eu nos communications coupées depuis le 18 octobre.

Pendant cette marche de plus de deux cents kilomètres dans un pays presque inconnu, l'esprit de la troupe a été excellent ; il faut avouer cependant que nos jeunes soldats venus de France ne brillaient pas à côté de nos Zouaves, bien jeunes aussi cependant, mais dont le moral est mieux trempé. Aussi les pertes éprouvées par ce corps pour cause de maladies ont-elles été insignifiantes (1) tandis que les troupes de la ligne avaient dans l'ambulance peut-être le quart de leur effectif en arrivant à Kairouan. Pourtant, jamais troupes n'ont été l'objet de plus de sollicitude de la part des chefs et n'ont eu, comme celles de cette colonne, des vivres et des liquides en telle abondance et d'aussi bonne qualité, contrairement à ce qu'ont avancé certaines feuilles de la métropole auxquelles tous les moyens sont bons pour dénigrer l'armée.

Les corps d'Afrique d'ailleurs, quoique composés maintenant de jeunes gens comme ceux de l'intérieur, résistent toujours mieux aux intempéries du climat et aux fatigues des expéditions, et nous attribuons ce résultat d'abord à ce fait qu'ils sont acclimatés, mais surtout à l'énergie morale dont les officiers de ces corps sont doués et qu'ils font passer dans l'esprit de leurs hommes.

C'est la nostalgie qui décime nos jeunes troupes de l'intérieur quand elles arrivent sur la terre d'Afrique ; leurs officiers, quelque énergiques qu'ils soient, souvent atteints eux-mêmes de cette terrible affection morale, ne peuvent guère la combattre chez leurs hommes ; ils n'ont pas vécu, en effet, comme leurs camarades de la colonie pendant des mois, quelquefois des années sous la tente et dans des gourbis où le confort est totalement inconnu, parcou-

(1) Celles par le feu ont été pour ainsi dire nulles.

rant des régions presque désertes et sans ressources, où il faut se suffire à soi-même, ils n'ont pas mené, enfin, cette existence si mouvementée des camps, ou celle si monotone des postes avancés. Il faut bien croire pourtant que cette vie a des charmes, car les vieux Africains sont à peine depuis quelques mois dans les villes qu'ils sont aussi atteints de nostalgie, mais d'une nostalgie particulière : celle de la brousse.

Sans doute le même résultat est atteint par les corps de l'intérieur qui deviennent bien vite les émules des Zouaves et des Tirailleurs quand on leur donne le temps de s'acclimater et de se débarrasser des hommes tristes ou débiles (1). De là, pour nous, la nécessité d'une armée spéciale à l'Algérie et à la Tunisie, qui serait assez forte pour se passer à un moment donné du concours des troupes de France. Devenus réservistes puis territoriaux, les gradés et les hommes qui auront passé par cette armée, seront, pour une guerre en Europe, un précieux exemple d'entrain et d'initiative pour leurs camarades.

*Le 30 octobre,* tempête de vent toute la journée, le sable vole et pénètre partout. Durant toute la nuit la tempête continue, le vent est glacé et secoue les tentes de manière à faire craindre qu'elles ne s'envolent. On entend le matin les troupiers préposés à la cuisine dire qu'il est inutile de mettre du poivre dans la soupe, le vent se chargeant de cette besogne ; en effet, on ne peut rien manger sans que, malgré toutes les précautions, on ne sente le sable craquer sous les dents.

*Le 1er novembre,* on organise un courrier régulier entre Souse et Kairouan au moyen d'indigènes. Depuis Haïdra nous n'avons reçu aucune lettre et le bruit court que le courrier parti de ce point pour Tebessa a été assassiné et les dépêches pillées.

Kairouan la sainte est située au milieu d'une plaine marécageuse, morne, désolée ; elle est à 220 kilomètres de Tebessa, 50 de Souse et 130 de Tunis. Elle a été fondée en l'an 55 de l'hégire (675 de notre ère) par Okba ben Nafé, célèbre général arabe qui, après avoir conquis en courant la Tunisie, l'Algérie et le

(1) Les régiments qui sont depuis deux ou trois ans dans ce pays commencent à être bons. Les trois beaux régiments que j'ai amenés deviendront bons aussi, mais ce ne sera qu'après avoir perdu deux ou trois cents hommes faibles au physique et au moral. (Maréchal Bugeaud. Rapport au Ministre de la Guerre.)

Maroc jusqu'à l'océan, fut tué par les Berbères de l'Aurès (1). On voit son tombeau dans l'oasis de palmiers-dattiers, qui porte son nom, à 23 kilomètres sud-est de Biskra. La petite mosquée, presque en ruines aujourd'hui, où Okba repose avec ses compagnons d'armes, « forme un but de pélerinage, un lieu saint, dont « la visite attire la bénédiction divine. » (Abd-el-Hakem).

Les pierres dont Okba s'est servi pour construire sa ville auraient été, d'après la légende religieuse, apportées par les anges, qu'en sa qualité de marabout (saint), compagnon du Prophète, il avait le pouvoir d'employer comme maçons, lui étant architecte ; mais quand on sait qu'à deux kilomètres de là existait une ville romaine importante nommée Sabra, l'intervention céleste paraît au moins inutile et on n'est pas surpris de voir qu'il ait emprunté ses matériaux aux habitations et aux temples qui ornaient l'antique cité.

Voici ce que En-Nosseiri, auteur égyptien qui écrivit dans le XIVe siècle de notre ère, raconte sur la fondation de Kairouan : « Okba ben Nafé ayant fait comprendre aux musulmans la néces- « sité de fonder une ville, les mena à l'emplacement où Kairouan « devait s'élever et qui était alors couvert d'un bois impénétrable. « Comment ! lui dirent ses compagnons, tu nous ordonnes de « bâtir dans un marécage boisé où personne ne saurait passer, « et où nous aurons à craindre les animaux féroces, les serpents « et les autres reptiles de la terre !

« Okba, dont les vœux furent toujours exaucés, invoqua le Dieu « tout puissant, et ses compagnons se joignirent à la prière en « disant : amen ! Rassemblant alors autour de lui les dix-huit « compagnons du Prophète qui se trouvaient dans l'armée, il cria « à haute voix : serpents et bêtes féroces retirez-vous, car nous « allons nous établir ici ! Alors on vit les animaux féroces et les « serpents emporter leurs petits et pendant quarante ans, à partir « de cette époque, on ne vit ni serpents ni scorpions. »

Kairouan est la capitale religieuse de la Tunisie. Jusqu'à ce jour elle avait été fermée aux chrétiens et aux israélites. On compte environ cinquante zaouïas et vingt mosquées dont la plus grande et justement la plus célèbre est celle qui porte le nom du

(1) Voir l'appendice, page 119.

fondateur : Sidi Okba. Le plafond de cette construction est soutenu par plusieurs centaines de colonnes en granit, en marbres, en porphyre, onyx, etc., empruntées évidemment à différents édifices de Sabra. On y remarque près du mihrab (1) une chaire en bois sculpté d'un très beau travail et un escalier ; ces objets d'art viendraient de l'Asie mineure et doivent être le présent d'un Kalife quelconque de la grande époque musulmane. La mosquée est dominée par un haute tour carrée, couronnée de trois étages en retraite ; on l'aperçoit à dix-huit kilomètres. Et c'est tout ; ce monument n'est nullement imposant, et il faut être un peuple en décadence, comme le sont les Arabes depuis des siècles, pour s'extasier devant cet amas informe de pierres blanchies au lait de chaux. Ce sentiment d'ailleurs paraît être partagé par nos nombreux chameliers et muletiers indigènes, qui ne sont cependant pas des libres-penseurs ; bien peu d'entre eux y viennent réciter leur dikr (prière) et faire leurs dévotions ; ils aiment mieux, en gens pratiques, acheter avec l'argent qu'ils ont reçu du Beylick (gouvernement), de la farine pour le retour et se procurer des grenades, des dattes et quelques légumes qu'ils nous revendent au camp avec un joli bénéfice.

Le commerce de Kairouan paraît consister principalement dans la fabrication des babouches et d'articles de sellerie. Les bazars où sont installés les marchands, sont établis dans des passages obscurs et mal tenus ; ces bazars sont loin d'être aussi pittoresques, aussi luxueux, et surtout aussi animés que ceux de Tunis. L'eau de la ville est détestable et a des propriétés laxatives ; presque toutes les maisons ont des puits et des citernes. On évalue la population à treize mille habitants (?). Ceux-ci n'ont pas du tout l'air de s'apercevoir de notre présence ; il vaquent à leurs petites affaires comme en temps ordinaire avec leur flegme oriental.

Kairouan est entourée d'une enceinte crénelée flanquée de tours rondes à demi engagées dans la muraille. Inutile de dire que ces fortifications, mal entretenues depuis un temps immémorial, offrent en plusieurs endroits l'aspect de ruines. Comme toutes les villes purement arabes, Kairouan est d'une saleté repoussante ;

(1) Niche pratiquée dans le mur des mosquées dans la direction de l'est.

des charognes achèvent de se décomposer, sans qu'on songe à les enlever auprès des portes et dans la ville, les odeurs fétides qu'elles exhalent étant sans effet sur le nerf olfactif des vrais croyants. Depuis des siècles les immondices s'accumulent de tous les côtés et arrivent même dans certains endroits à dominer les remparts, pourtant assez élevés. C'est bien la ville orientale à laquelle le soleil donne de loin un éclat trompeur, mais il ne faut pas s'en approcher si l'on ne veut pas être disillusionné (1).

Pendant que nos généraux conférent avec les autorités tunisiennes, nous allons voir nos camarades de la brigade Etienne ; puis on va faire un tour en ville, acheter pour les popotes quelques maigres volailles et des œufs, boire un café maure et fumer d'exécrables cigares d'Italie que nous vendent à des prix fabuleux des juifs et des Siciliens venus de Souse et qui se sont installés dans les faubourgs.

Grâce à l'eau détestable que nous buvons la diarrhée ne ménage personne, et le séjour devant la ville sainte commence à nous peser singulièrement.

---

## APPENDICE

*Voici le curieux récit de cet événement, d'après Ibn-Khaldoun, l'auteur de l'histoire des Berbères*

Arrivé à Tobna en 682 (de l'Hégire), après une expédition glorieuse dans l'ouest, Okba avait renvoyé ses troupes à Kairouan et n'avait gardé auprès de lui, malgré l'avis de ses généraux, que trois cents hommes, les uns anciens compagnons du Prophète, les

(1) Un grand réservoir situé à 200 mètres de la porte de Tunis est assez remarquable. Il a été construit par Abou-Ibrahim-Ahmed, souverain de l'Ifrikia, en 248. (862, de J. C.)

autres disciples de ceux-ci. Pendant cette expédition il n'avait cessé de témoigner un profond mépris pour un puissant chef berbère, Koceila, qui était son ôtage et, un jour, il lui avait ordonné d'égorger un mouton en sa présence. Koceila lui avait répondu qu'il avait des serviteurs pour faire cette besogne, mais Okba ayant renouvelé son ordre, Koceila égorgea le mouton et, aussitôt, il essuya sa main sanglante sur sa barbe. « Que fais-tu, Berbère? » lui dirent des Arabes qui avaient remarqué son action. « Cela est bon pour les poils », répondit-il. Un vieillard qui entendit ces paroles prévint Okba qu'elles contenaient une menace, mais celui-ci croyant la soumission des Berbères complète ne tint pas compte de cet avis, et, bien que Koceila se fût enfui, il se mit en marche pour Thebouda. Arrivé non loin de Biskra, il fût attaqué par les Berbères ayant Koceila à leur tête. Okba et ses compagnons dégaînèrent leurs épées et brisèrent les fourreaux sachant bien qu'ils n'en auraient plus besoin, et un combat acharné s'ensuivit où le héros de la conquête arabe et tous les siens succombèrent.

*C'est à l'endroit où ils furent tués qu'on éleva la mosquée qui porte le nom du fondateur de Kairouan.*

---

## CHAPITRE II.

### De Kairouan à Gafsa

*Le 10 novembre,* nous quittons Kairouan et allons camper à Bir Zlass où nous nous sommes arrêtés déjà en venant. Bien que le génie ait été envoyé en avant pour nettoyer les puits qui en avaient le plus grand besoin, l'eau n'en est pas moins détestable.

La colonne est renforcée de deux bataillons du 1er Zouaves et du 1er Tirailleurs, ainsi que d'un escadron du 1er Chasseurs d'Afrique. Ces forces n'augmentent pas notre effectif attendu que pendant notre séjour devant Kairouan nous avons évacué sur

Souse tous les hommes blessés, fiévreux, atteints de la dysenterie, etc., et ils étaient nombreux, surtout parmi les Roumis, comme les troupes d'Afrique appellent les soldats de la ligne. Les malingres ont été également laissés à Kairouan, pour être de là dirigés sur Souse et embarqués à destination de leurs corps. Le général Saussier est avec nous ; il marche sur notre droite, suivi de son escorte à cheval, que précède son fanion tricolore.

*Le 11 novembre,* nous allons camper à l'oued Marguelil, mais plus près de l'eau qu'en allant sur Kairouan ; pâturages et bois en abondance. La tombe d'un de nos soldats, mort le 27 octobre et enterré non loin du camp, a été violée par les indigènes, selon leur barbare habitude en temps de guerre, malgré les précautions qui avaient été prises pour cacher cette sépulture à leurs yeux.

*Le 12,* nous abandonnons la direction de Tebessa et, obliquant au sud-ouest, nous allons camper à Hadjem el Aïoun. Eau en abondance, bois et alfa.

*Le 13,* nous marchons sans rencontrer d'obstacles sérieux sur un terrain ondulé ; deci-delà, il est boisé. Nous allons camper à l'Oued Gilna, entre cette rivière et le marabout de Sidi ben Abd-Allah. La cavalerie est partie le matin sous les ordres du général Bonie du côté d'Hammam Kamouda. Nous ne devons pas être loin de Sufétulla, où convergeaient les diverses routes du pays sous la domination romaine.

*Le 14,* séjour. La cavalerie est rentrée à cinq heures du matin ayant fait 85 kilomètres en 24 heures. Elle a fait une razzia d'environ huit mille têtes de bétail.

*Le 15,* nous allons camper à Bir oum el Adam, puits situés dans la plaine qui est devant nous et où le sable commence. Cinq mille têtes de bétail prises aux insurgés sont encore amenées au camp ; depuis hier cela fait plus de douze mille moutons, bœufs, chameaux, ânes, etc., razzés. Les indigènes qui se sont laissé surprendre ainsi par la cavalerie s'étaient figurés en nous voyant repasser par nos anciens camps de Bir Zlass et de l'oued Marguelil, que nous retournions à Tébessa ; leur illusion a été courte et leur a coûté cher, mais le manque d'eau nous fait perdre les deux tiers de nos moutons. L'eau des puits est très mauvaise, elle a tout à fait l'odeur de l'eau de Barèges.

*Le 17,* départ à sept heures. A quatre kilomètres de la sortie

du camp, nous remarquons une construction massive, carrée, qu'on appelle Hannout el Hadjem, et qui a tout l'air d'un Ksar byzantin. A mille mètres environ sur la droite, on aperçoit les ruines d'un élégant mausolée dans le genre de celui d'Haïdra, mais sans colonnes. Nous arrivons au puits de Bir el Haffri, situé à l'entrée d'un ravin qui sert de sentier à travers la montagne pour aller à Gafsa ; ce puits a dix mètres de profondeur ; tout autour on remarque de nombreuses ruines qui indiquent qu'une ville d'un kilomètre carré au moins existait là. Ne serait-ce point Thala contre laquelle Metellus fit sa fameuse expédition, et dont on n'a pu encore déterminer l'emplacement ? Il est vrai que la chose eût été difficile, attendu que depuis des siècles il était interdit aux Européens de circuler dans l'intérieur de la Régence. On trouve encore debout quatre mausolées plus petits, mais semblables à celui dont il est parlé plus haut. On remarque aussi des restes de murs et de conduites d'eau. Après avoir fait quinze kilomètres environ, la colonne campe à Sidi Ali ben Aoun. Pendant la marche nous avons fait lever beaucoup de gazelles à la poursuite desquelles nos goumiers se lancent sans succès. Un redir de cent mètres de long nous donne bien juste l'eau nécessaire à notre consommation.

*Le 18*, la colonne va camper à Medjen el Souïnia, où nous voyons arriver le Gouverneur tunisien de Gafsa. Ce haut fonctionnaire à chéchia informe notre général que depuis trois mois il est bloqué dans sa casbah (citadelle) par les Hammamas, qui n'ont quitté la ville où ils s'étaient confortablement installés, qu'à l'annonce de notre arrivée prochaine. Les privations endurées pendant le siège ne paraissent pas avoir sensiblement altéré la santé du gouverneur et des officiers de sa suite ; ces braves gens sont en bon état, ce qui fait dire aux méchantes langues, il y en a partout, qu'assiégeants et assiégés ne devaient pas se faire beaucoup de mal, et même qu'un touchant accord devait avoir existé entre eux pour tondre au plus près les habitants de la ville, surtout les Juifs, animaux impurs qu'il est défendu aux musulmans de tuer, mais non de bâtonner et de piller. Il paraît que les Hammamas faisait courir le bruit que les colonnes françaises n'ayant plus de vivres étaient en détresse devant Kairouan, et que six armées turques étaient envoyées par El Soltan el Moumenin,

(le Commandeur des croyants), pour nous anéantir. Quand les Arabes se mettent à avoir de l'imagination, ils laissent nos Gascons bien loin derrière eux.

*Le 19,* on se met en marche pour se rendre à l'oued Meretba, où nous sommes informés qu'il n'y a pas d'eau. En conséquence, après avoir franchi le ravin de l'oued Souïnia au pied des montagnes, à l'entrée d'une gorge où se trouve des rédirs, la colonne s'arrête et on fait boire les animaux ; les hommes reçoivent l'ordre de remplir les petits bidons. A 1 heure on sonne le boute-charge et on se remet en marche.

*Le 20,* la colonne se met en mouvement à sept heures. Nous traversons une plaine sablonneuse où l'eau est aussi rare que du temps de Marius, et si nous ne faisons pas comme lui fabriquer des outres avec la peau des animaux qui nous accompagnent, c'est que nous avons un nombre suffisant de tonnelets d'eau portés par les chameaux ; néanmoins, les habitants de Gafsa, sur l'ordre du gouverneur, nous apportent des guerbas (1) pleines du liquide si précieux sous ces latitudes. A deux kilomètres de Gafsa nous faisons halte dans « un lieu couvert de petites éminences », dont parle Salluste, mais nous n'avons pas besoin de nous cacher comme le fit Marius ; l'endroit était, en effet, bien choisi pour surprendre les défenseurs de la ville. Des marchands de dattes et de grenades viennent au devant de la colonne et écoulent facilement leurs marchandises. A midi nous campons devant la ville. A notre grande surprise, vingt et un coups de canons tirés de la Casbah saluent notre arrivée ; nos pièces de la batterie attelée répondent par un même nombre de coups en faisant un peu plus de bruit.

Pas plus que dans notre marche de Tébessa sur Kairouan nous n'avons trouvé d'obstacles sérieux pour le passage de la batterie attelée et des prolonges ; quelques coups de pioche ont toujours suffi ; après avoir doublé les attelages, pour faire franchir les endroits difficiles à ce lourd matériel ; il est vrai que le temps, sauf quelques bourrasques, nous a constamment favorisés.

---

(1) La guerba dont se servent les indigènes pour transporter l'eau n'est pas autre chose qu'une outre faite avec une peau de chèvre retournée le poil en dedans.

« Au milieu des vastes solitudes, dit Salluste, était une ville « grande et forte, nommée Capsa (1), et dont Hercule le libyen « fut le fondateur. » Hélas ! la Gafsa actuelle est loin d'être une grande et forte ville, encore moins une ville odorante et propre ; dans quels bouges ignobles habitent les descendants des anciens Numides !

De même que nos oasis des Ziban, Gafsa est enfouie dans les palmiers-dattiers et entourée de jardins où abondent les oliviers et les citronniers. Il n'y avait qu'une source du temps de Marius ; il y en a deux maintenant et l'eau est excellente.

La casbah est assez vaste, mais elle tombe en ruines ; elle est construite en partie avec des matériaux provenant des ruines romaines ; les tours rondes et carrées qui font partie de l'enceinte ont des crevasses énormes, et cependant les braves artilleurs tunisiens ne craignent pas de tirer le canon sur ces monuments branlants. Et quels canons ! il y en a où l'on peut fourrer le poing dans la lumière et qui datent de Charles-Quint. Mais l'artilleur musulman sait que les tours ne s'écrouleront et que les canons ne crèveront que quand Allah l'aura décidé : Mektoub Rebbi (c'était écrit !)diront-ils alors.

Il y a dans la ville une soixantaine de familles juives aux dépens desquelles les Hammamas ont largement vécu pendant qu'ils bloquaient la casbah ; « il fallait leur servir le couscousso « deux fois par jour, nous disait un enfant d'Israël en se lamen- « tant, ou bien les coups de bâton pleuvaient sur nous. » Les femmes de cette race ont perdu tout sentiment de pudeur, ou du moins de la pudeur comme nous la comprenons ; on les voit, en effet, jeunes et vieilles, mais surtout les jeunes, laver le linge de leur famille aux anciens thermes, le buste entièrement nu, et les hanches enveloppées seulement d'une étroite bande d'étoffe en forme de pagne, mise là sans doute, pour cacher aux regards indiscrets certaine partie de leur personne, mais qui ne cache rien du tout. Les juives de la régence d'ailleurs sont de composition facile et fournissent, surtout à Tunis, un contingent énorme à la prostitution. Beaucoup de ces femmes sont belles avant que la

(1) Kafaz des Phéniciens (murée.)

graisse ait déformé leur taille et empâté les traits peu expressifs, du reste, de leur figure; elles sont généralement rondelettes et plutôt petites que grandes.

Les Fraichichs et les Madjens viennent faire leur soumission ; on leur prend trente huit otages choisis parmi les notables. Les Hammamas seuls ne se rendent pas et se sont réfugiés, dit-on, derrière les chotts, au sud de Gafsa.

Après avoir ordonné des travaux à exécuter dans la casbah et à ses abords, et y avoir installé une garnison sous les ordres du colonel Jacob, le général Forgemol reprend avec sa colonne le chemin de Tebessa, où nous arrivons le 13 décembre. La dislocation a lieu ensuite.

---

Dans le parcours de cette route, encore interdite depuis tant de siècles aux Européens, nous avons remarqué les ruines imposantes des villes romaines de Feriana (Thelepte), et de Kasserin (Scyllium).

La contrée que nous avons parcourue entre Tebessa et Kairouan, de ce point à Gafsa et de Gafsa à Tebessa, n'a certainement pas changé d'aspect depuis Marius ; c'est bien toujours, dit Salluste, « un sol fertile en grains, favorable aux bestiaux, dépourvu « d'arbres, le ciel sans pluie, *cœlo terraque penuria Aquarum*, » seuls, les serpents dont parle le vieil historien n'infestent plus le pays, et nous ne nous en plaignons pas, car « leur férocité, comme « celle de toutes les bêtes sauvages, devient plus terrible encore « par le manque de nourriture, et que rien n'irrite comme la soif « les serpents, déjà si dangereux par eux-mêmes. » Les serpents de cette époque étaient, sans contredit, bien plus féroces que ceux de nos jours ; il est vrai qu'ils buvaient et que de notre temps ils n'éprouvent plus ce besoin.

Cependant nous avons entendu maintes fois des gens fort instruits lancer contre les indigènes l'accusation d'avoir déboisé ce pays, comme si nous n'avions pas trouvé des forêts magnifi-

ques à notre arrivée en Algérie, et comme si, dernièrement, nous n'avions pas marché des journées entières en Kroumirie à l'ombre d'arbres séculaires.

Sans doute lorsqu'on voit sur les montagnes voisines des ruines quelques arbres rabougris qui ont poussé, on ne s'explique pas comment, dans une crevasse de la roche, on est, il est vrai, involontairement porté à penser que ce sont les derniers témoins de forêts qui devaient exister pendant la domination romaine, mais voici Salluste qui dit que ce pays était déjà « dépourvu d'arbres » à l'époque de la guerre de Jugurtha, c'est-à-dire il y a près de deux mille ans ! Les forêts avaient donc déjà disparu depuis de nombreux siècles, sans cela il l'aurait mentionné dans son livre.

Mais peut-on admettre que l'existence de ces villes, dont quelques unes étaient immenses, ait été possible sans forêts pour retenir les eaux pluviales, protéger les sources et empêcher l'évaporation qui est si rapide sous un ciel de feu ? Non, disent nos contradicteurs. Oui, affirmons-nous, et, sans parler de Salluste, il n'y a qu'à examiner les travaux considérables exécutés par les Romains, depuis la modeste conduite recouverte de dalles, où coulait un mince filet d'eau, jusqu'aux aqueducs gigantesques qui recevaient des rivières, pour se convaincre que toutes les eaux de sources ou pluviales, voisines ou lointaines, étaient soigneusement recueillies dans des réservoirs et des citernes voûtés où elles étaient à l'abri du soleil et des vents et où, par conséquent, la déperdition par l'évaporation était nulle. Tout le précieux liquide à plusieurs lieues à la ronde était préservé au moyen de ces canaux ou conduites qui rayonnaient dans toutes les directions, mais qui aboutissaient tous à la ville.

Et ce qui prouve que les conditions climatériques et atmosphériques étaient les mêmes il y a deux mille ans qu'aujourd'hui, ce sont précisément ces travaux accomplis par les Romains ; auraient-ils pris ce luxe de précautions si, de leur temps, les sources eussent été plus abondantes et les pluies plus fréquentes (1) ? Les villes romaines ont donc pu prospérer dans cette

(1) Pendant qu'à Rome on se plaint de la pluie, notre pauvre Gétulie a toujours soif. (Saint-Augustin.)

région « dénuée d'arbres », où les pluies sont rares, il est vrai (1), mais où elles tombent parfois avec une violence inouïe et une abondance incroyable, ainsi que nous l'avons maintes fois observé.

Puis à la suite des guerres où la puissance romaine et la domination byzantine s'effondrèrent successivement, ces contrées se dépeuplèrent et la barbarie ayant pris la place de la civilisation, les conduites et les réservoirs n'étant plus entretenus se crevassèrent et laissèrent échapper l'eau ; beaucoup de sources disparurent, ou bien, réunies aux eaux pluviales, formèrent les marais qu'on remarque en certains endroits ; cependant la plupart de ces sources existent encore, les rivières qui baignaient les murailles des antiques cités coulent toujours à certaines époques de l'année, et il faudrait dans bien des cas peu de travaux pour capter les unes et imprimer aux autres une direction utile.

Aussi, la seule mesure qu'il y aurait à prendre si le pays devait se repeupler sous notre domination et redevenir ce qu'il fut pendant plus de deux cents ans : « le grenier de Rome » ce serait d'imiter nos illustres devanciers, comme l'avait compris le maréchal Bugeaud, et contrairement à ce que nous avons fait en Algérie, où des rivières qui « coulent à sec », selon l'expression célèbre, la plus grande partie de l'année, se changent en torrents après une pluie d'orage et vont se perdre dans la Méditerranée ou dans le Sahara, cette autre mer, entraînant dans leur course furieuse des champs, des troupeaux avec leurs gardiens, se frayant un lit de plusieurs centaines de mètres de largeur, en rendant stériles les espaces immenses qu'ils parcourent, car si les terres sont emportées, les cailloux restent.

A quelle époque peut-on donc faire remonter le déboisement de cette contrée ? De plus savants que nous le découvriront peut-être, bien que la chose nous paraisse difficile, mais il ne faut pas, comme nous l'avons entendu dire maintes fois, en rendre responsable l'Islamisme, car on commet ainsi un anachronisme (2), attendu

(1) En l'an 129, quand l'Empereur Hadrien vint en Afrique, il n'y avait pas eu de pluies depuis cinq ans.

(2) La première invasion musulmane a eu lieu au septième siècle de notre ère, (l'an 27 de l'hégire).

que cette religion n'existait pas quand cet acte de barbarie, qui a demandé une longue suite de siècles, a produit le résultat constaté par Salluste. Les musulmans d'ailleurs n'ont pas semé des ruines partout, témoin l'Espagne où ils dominèrent pendant huit siècles (1) et où ils apportèrent les sciences, les lettres et les arts de l'Orient.

---

1) De 710 à 1492.

LA

# DOUBLE ORIGINE DU FRANÇAIS

DÉMONTRÉE PAR LA

# STROSIGRAPHIE [1]

*Théorie et faits.*

*Addition à l'Essai sur les Strates de la langue française*

Par WAILLE MARIAL.

Un des plus éminents linguistes contemporains M. Brachet, auquel j'avais soumis l'*Essai sur les strates*, m'a reproché, avec bienveillance d'ailleurs, de ne pas avoir indiqué, dans une préface, la théorie qui m'a guidé dans mes recherches sur la formation de la langue française. « Pour que l'on puisse juger de la valeur de vos travaux, il faudrait, » me disait-il, « que l'on connût sur quels principes ils reposent. Sans théorie, il n'est pas d'œuvre scientifique. Si vous avez une théorie, exposez-la d'abord, justifiez-la ensuite par des faits : le public savant appréciera. » Une pareille invite ne me déplaît pas, Elle me permettra d'expliquer les divergences de vues qui me séparent de l'école officielle dont MM. Brachet et Littré sont les représentants les plus autorisés. Pour ces maîtres illustres, la langue française est un idiome exclusivement néo-latin, tandis que je la considère au contraire, par la prépon-

(1) J'ai donné le nom de strôsigraphie au groupement des familles de mots par ordre de provenance, du grec strôsis, couche, strate. Cette méthode d'investigation étant très féconde, j'ai dû créer un mot qui la caractérisât.

dérance numérique de ses termes, d'origine gauloise, comme une langue mixte, produite par la double décomposition du latin et du celtique, idiomes longtemps juxtaposés et finalement mêlés et confondus. Voilà tout mon système : il me reste à le justifier.

M. Brachet, qui est un esprit précis, n'admet dans la langue française que huit mots d'origine celtique parce qu'il n'en a trouvé que huit dont la filiation gauloise fut justifiée par des textes. Cette méthode est rigoureusement scientifique, j'en conviens ; mais elle a le défaut d'être trop exclusive et de laisser dans l ombre des milliers d'autres mots — beaucoup plus que le latin n'en peut expliquer ! — dont la filiation gauloise n'est pas moins certaine. A défaut de textes que l'on ne trouvera jamais, puisque les gaulois n'ont pas laissé d'écrits (1), il existe d'autres témoignages, d'autres moyens de contrôle, d'autres méthodes d'investigation dont la valeur scientifique n'est pas moindre. Parmi ces moyens indirects de découvrir la vérité, il en est un en particulier auquel la géologie doit ses connaissances les plus certaines, je veux parler de la théorie des causes actuelles formulée par Lyell, théorie au moyen de laquelle l'observation du présent permet d'éclairer les obscurités du passé. Cette méthode, je l'ai appliquée à la linguistique. L'Algérie m'offrait pour cela un champ d'observation particulièrement intéressant. Comme à l'époque de la domination romaine en Gaule, deux langues principales — abstraction faite des dialectes particuliers -- s'y trouvent en contact : l'une, celle des vainqueurs, qui cherche à s'imposer ; l'autre, celle des vaincus, qui résiste et ne veut pas mourir, sans que ni l'une ni l'autre ne parvienne complètement à ses fins. On remarque, en effet d'une part que, malgré la résistance des indigènes, un grand nombre d'expressions françaises s'infiltrent, en se déformant, dans la langue arabe ; d'autre part que, la langue française s'approprie, en les déformant également, un nombre non moins grand de vocables indigènes ; qu'en outre, elle corrompt inconsciemment sa syntaxe par l'emploi grandissant d'*algérianismes* tels que : il

(1) Les Druides qui étaient les dépositaires de la science ne la transmettaient qu'oralement. Ils formaient une espèce de franc-maçonnerie dans laquelle les initiés ne pouvaient buriner ce qu'ils avaient appris.

part pour France au lieu de : il part pour la France, expression que l'on rencontre chaque jour dans les journaux de la colonie sans exception.

De cette double déformation, de cette absorption mutuelle produite par le contact, naît lentement une langue nouvelle qui dans un avenir plus ou moins lointain ne sera plus ni le français ni l'arabe classiques ; mais une langue mixte comme celle qui était en train de se former en Espagne à l'époque de l'expulsion des Maures et dont l'Espagnol actuel, malgré ses épurations successives, est resté l'hybride héritier (1).

Les dialectes celtiques qui luttaient en Gaule contre le latin n'ont pu échapper à cette loi du contact. Du latin gallicisé par les Gaulois, du celtique latinisé par les Romains devait fatalement naître une langue nouvelle, mixte par sa double origine et dont le français est en réalité la vivante expression.

Les faits observés en Algérie aussi bien qu'en Espagne ne furent cependant pour moi qu'une indication générale qu'il fallait préciser et confirmer par des preuves plus directes. Ces preuves, je les ai demandées à la strôsigraphie. Les premiers résultats que j'obtins dépassèrent bientôt toutes mes espérances en justifiant toutes mes prévisions. Je fus frappé tout d'abord de l'importance inattendue qu'occupaient dans mes classements les mots déclarés d'origine inconnue par Brachet et Littré. Ces mots n'étant pas tombés du ciel ne pouvaient être et n'étaient en effet que des reje-

(1) J'ai donné dans l'*Essai sur les strates*, auquel je renvoie le lecteur, de nombreux exemples de l'infiltration de l'arabe dans le français ainsi que du français dans l'arabe. En voici un nouveau que m'a communiqué M. Guin, interprète militaire. C'est une chanson de turcos, littéralement transcrite de l'arabe où se manifeste cette langue mixte que l'on voit se former lentement sous nos yeux. Les expressions françaises arabisées y alternent avec la langue du Coran dans un mouvement des plus drôlatique. Il s'agit d'un turco qui raconte ses amours de garnison.

Tou la noui ou hanaia queçar
Toute la nuit, nous devisâmes

A quatr hour fini k'al trana
A quatre heures, c'était fini, et me voilà !

A bouar tastek ia nremmou el abeçar
A boire (me disait-elle), tends ton verre, ô prunelle des yeux,

A vout santi ! chanti ! Bekelam el Mehanna,
A votre santé, chantez (me disait-elle), avec une inflexion vibrante

Ça mi tigal, ana nedebber alik
(Je vous quitte) ça m'est égal mais j'assurerai votre sort.

Doussema el asker, Rouah le ahlek
Doucement le militaire, rejoignez les vôtres.

(Par un échange de bons procédés, les français ont formé lascar de el asker).

tons des dialectes gaulois : ils s'expliquent en réalité, presque tous par le gaélique ou le kymrique ou quelquefois encore par le sanscrit, qui fut le congénère sinon le frère aîné du celtique.

Je remarquai en outre que chaque mot d'origine latine avait invariablement à côté de lui un ou plusieurs équivalents autochtones, fiers survivants de la Gaule indépendante que le triomphateur latin n'avait pu ni tuer ni proscrire.

Ces équivalents, beaucoup plus nombreux que ceux d'origine latine, étaient à la vérité souvent péjorés ou réduits dans leur acception primitive, ou relégués dans le langage familier sinon dans l'argot ; mais ils étaient restés vivants et bien vivants, protestant par leur vitalité contre la déchéance dont avait voulu les frapper le verbe romain. De ces différentes constatations, j'ai tiré cette double conclusion :

1° Que le verbe d'un peuple ne peut mourir tant que ce peuple est debout ; qu'il se transforme avec ce peuple et subit quelquefois d'étranges vicissitudes, mais qu'il survit à tous les cataclysmes ;

2° Qu'à l'exemple de M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, nous parlions souvent le pur celtique, sans nous en douter. Le français qui dit nani ou nenni pour non, parle gaulois, bas breton nanu, non. Si l'on considère que la langue parlée en Bretagne précéda d'un grand nombre de siècles l'invasion romaine, il est bien inutile, ainsi que l'ont fait MM. Brachet et Littré de faire venir nani ou nenni du latin non illud. Les romains ne nous ont laissé que la particule « non » qui d'ailleurs n'a pas changé. Certains termes français vieux de trente ou quarante siècles se sont conservés intacts à travers les âges : témoins, rupin et gamin que l'on trouve dans le dictionnaire sanscrit de Burnouf avec la même acception qu'ils ont encore en français, sanscrit rupin, beau, bien fait, joli ; gamin, de gam, aller, celui qui va, qui passe son temps à courir.

Je pourrais multiplier les exemples particuliers ; mais ils seraient moins concluants que le moindre des groupements strô-sigraphiques qui seuls permettent d'embrasser d'un coup d'œil les apports parallèles du celtique et du latin.

Bien que j'en aie déjà publié quelques uns dans l'*Essai sur les strates*, de nouveaux — plus exclusivement strôsigraphiques — sont nécessaires pour compléter ma démonstration et justifier la théorie que je viens d'exposer.

# COUPS

*(Acception limitée aux voies de fait, aux corrections manuelles)*

---

TERMES DE SOUCHE GAULOISE OU AUTOCHTONES

Sont considérés comme tels, tous les mots que le latin ou une autre langue étrangère ne peuvent expliquer.

1. **Baufrée** v. f. giffle. De baufre, joue pendante que Littré fait dériver du verbe bâfrer. — Sanscrit bas, manger —?— Même formation que giffle qui a signifié aussi joue et joue enflée.

2. **Bigne**, beugne, beigne. — Tumeur ou bosse produite à la tête par un coup et par extension coups. Recevoir, flanquer une beigne. — Sanscrit pinj, frapper —?—

2 *bis*. **Bourrade**. — Sanscrit, bahr, frapper — bourreau, bourrer.

2 *ter*. **Brossée**. — Primitivement, coups de bâton et, par extension, coups de poing. — Flanquer une brossée à quelqu'un, le battre. — Prends-y garde, tu vas te faire brosser d'importance. — Du v. f. brosse, branche d'arbre, rejeton, rameau — gaélique bruis, m. s. d'où également brousse, broussaille.

3. **Calotte** (giffle). — Sanscrit ka, tête et lunt, frapper —?— (C. Toubin). Calotte, bonnet vient au contraire de v. f. cale, bonnet et suff. dimin. otte.

4. **Chiquenaude**. — Armoricain chiquenoden, même sens — de chique, petit (avec ellipse de coup) et noden, tête, d'où également l'anglais nod, signe de tête, to nod, incliner la tête et noddle, caboche.

Le sanscrit nud, s'amuser, nandi, jeu, récréation, qu'invoque Ch. Toubin pour expliquer le second élément de chiquenaude ne me paraît pas acceptable.

Au sujet du sanscrit nandi, jeu, récréation, on remarquera que ce terme s'est conservé dans notre langue sous la forme lendit, également jeux, récréation, amusements d'écoliers. La permutation de l'*n* en *l* est fréquente : témoin lilas qui vient également du sanscrit nilà, bleu.

5. **Claque**. — (Giffle) onomatopée, gaélique klag, résonner.

6. **Coiffe**. — v. f. coup sur la tête. Armorican coef, bonnet et par extension coup sur la tête. — Ledit Jehan gagnait beaucoup à avoir deux buffes ou coiffes (coups sur la tête). Du Cange.

7. **Danse**. — Terme d'argot, coups ; flanquer une danse — Sanscrit dag, frapper —? —

8. **Gourmade**. — v. f. coup de poing. Sanscrit gur, frapper et sufixe add, exprimant la collectivité.

> Je ne sais qui me tente qu'avec une gourmade.
> Ma main de ce discours ne venge l'outrage.
>
> Molière.

9. **Horion**. — Coup. D'après Littré et Brachet mot d'origine inconnue. D'après Ch. Toubin du sanscrit vahr frapper —?— A mon avis, de horion, casque qui semble n'avoir été qu'une contraction de morion, armure de tête empruntée aux Maures et par la suite, peine disciplinaire infligée aux soldats. La peine du morion consista d'abord à faire les marches avec un morion très lourd, puis avec le temps à recevoir sur le dos des coups de crosse de mousquet. Par extension coup de poing.

10. **Morniffle**. — Coup sur le nez — mot dans lequel on ne reconnaît que le terme nifle — v. f. nez d'ou nifler et renifler. armoricain fly, nez.

11. **Peignée**. — Coups. — Mot qui paraît être une variante de beigne, sous l'influence du verbe peigner, sanscrit, pinj, frapper (voir trépignée).

12. **Raclée**. — coups. — Gaélique rac, râcler — même formation que frottée.

13. **Rossée**. — Coups. — Sanscrit ruç, rosser, frapper.

14. **Roulée**. — Même sens que le précédent. — Armoricain rula et rolla, rouler.

15. **Taloche**. — Coups. — D'après Ch. Toubin, du sanscrit tala —?— main ouverte que l'on retrouve également dans talmouse. A mon avis de taler, fouler, meurtrir et suff. oche.

16. **Talmouse**. — Giffle. — Sanscrit tala et muka, bouche —?— (Ibid) A mon avis, de taler ci-dessus et muka, bouche, visage.

17. **Tannée.** — Coups. — Tanner le cuir à quelqu'un, radical armoricain tan, chêne d'où tan, écorce à tanner.

18. **Tape, tapée.** — Coups. — Sanscrit tup, taper, frapper.

19. **Torchée.** — Coups. — Gaélique torchair, frapper, blesser.

20. **Torgnole.** — Coups. — Armoricain tornail, frapper, heurter. Sanscrit turna, de turv, frapper (Ch. Toubin).

21. **Trépignée.** — Coups. — Sanscrit tara, terre, pinj, frapper : trépigner, frapper la terre et par extension frapper un homme à terre.

22. **Tripotée.** — Coups. — Sanscrit trup, frapper.

23. **Volée.** — Coups, et dans cette acception là seulement du sanscrit vahl, battre, frapper. Recevoir une volée. Volée de bois vert. Coups de verges ou de bâton.

---

Tous ces termes qu'explique le sanscrit et dans lesquels se réflète le caractère batailleur de nos aïeux sont naturellement d'une haute antiquité et bien antérieurs à la domination romaine. Parmi ces témoins de la Gaule indépendante, on peut encore citer les suivants : moucher, frapper au visage, expression dont la formation est analogue à celle de giffler. — Sanscrit muka, visage —? — Faire mouche, frapper au but, n'en est probablement qu'une extension. Le sanscrit but, frapper, revit dans les expressions : buter v. f. heurter ; but, point où l'on frappe ; butor, homme, prompt à frapper ; butoir, couteau servant à écorcher ; boutoir, arme et défense du sanglier ; boutade, gaélique butad, choc, coup (acception aujourd'hui limitée aux chocs de l'esprit), v. f. bouter, frapper ; botte, terme d'escrime — porter une botte, parer la botte, etc... Le gaélique bâta, bâton, d'où batte (batte à beurre) et son diminutif, baitin, petit bâton d'où badine, dérivent du sanscrit badh, heurter, frapper (variante de but) et signifient textuellement le frappeur. (Le vieil égyptien avait également bat, frapper et bat, branche). Enfin, le terme d'argot suriner ou chouriner se rattache au sanscrit çur, frapper, çuri, couteau.

SOUCHE LATINE

24. **Buffe, buffet.** — v. f. coup sur la tête et aussi ustensile à souffler le feu, même acception double que le mot actuel soufflet. Buffeter, heurter la tête ; le faucon a buffeté la perdrix. — Faucon buffeté, faucon dont la tête a été heurtée par un oiseau plus fort, dérivés : rebuffade et vraisemblablement aussi le verbe se rebiffer (répondre aux coups), que Littré fait dériver de ré, et biffe, étoffe —??—

L'étymologie que Littré donne de buffe, d'après Diez, est plus rationnelle : il en fait une onomatopée exprimant le bruit que l'on fait en soufflant, mais il omet d'en indiquer la provenance. Par exception, il ne la rapporte pas au latin, se bornant à mentionner les congénères de buffe : le français actuel bouffer (souffler), d'où bouffée, souffle (bouffir n'est qu'une variante de bouffer) ; le provençal bufar et l'italien buffare, également souffler. Je dois cependant faire remarquer que le bas latin, à l'époque où cette langue n'était plus qu'un ramas de mots étrangers latinisés, avait le mot buffo que l'on appliquait aux pîtres qui venaient sur la scène avec les joues gonflées pour mieux recevoir les soufflets. De là, l'italien buffone, d'où nous avons fait bouffon.

24 *bis*. **Camoufflet.** — Latin, calamo flatus, soufflé par un chalumeau ; au propre, fumée envoyée au nez de quelqu'un et par extension soufflet. Ch. Toubin y voit le v. f. mouffle, gros gant et donne cette interprétation : « Donner un camoufflet à quelqu'un, le frapper de son gant. —?— ».

25. **Coup.** — D'après la plupart des étymologistes, du latin colaphus, coup de poing, soufflet, qui lui même vient du grec kolaphos m. s. du v. kolaptô, je frappe. Le mot coup ayant des acceptions très variées, il est probable qu'il existe d'autres radicaux qui nous donneront l'origine des expressions : boire un coup, tout d'un coup, encore un coup, coup d'œil, coup de tête, coup de chapeau, coup de peigne, coup de sifflet, coup de collier, coup d'essai.

> Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître
> Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.
>
> CORNEILLE.

26. **Fessée.** — Coups sur les fesses. — De fesse (latin fissa, fendue).

Et puis nous fessons
Et nous refessons,
Les jolis petits, les jolis garçons,
BÉRANGER.

27. **Frottée.** — Coups. — Recevoir une frottée, frotter les côtes, du latin fricare m. s.

28. **Giffle.** — (Soufflet), du v. f. giffle, joue, mot qui paraît n'être qu'une variante du wallon chife, joue et tête, d'où également chiffer pour giffler. Le wallon chife étant le congénère du v. f. chief, chef, cheve. Littré ramène toutes ces expressions au latin caput, tête —?—

29. **Nasarde.** — Petit coup sur le nez, latin nasus,

Il faut avec courage, également offrir
Et ton front aux lauriers et ton nez aux nasardes.
LA FONTAINE.

30. **Pichenette.** — m. s. que nasarde, petit coup sur le nez ou sur la figure. D'après Littré, pichenette viendrait peut-être de pique-nez —?— Le primitif de pichenette, le picard pikenote ferait plutôt croire à une origine celtique rad. sanscrit pic, petit, que l'on retrouve dans pichon, enfant, provençal pichoun et peut-être noden, tête, comme dans chiquenaude —?—

31. **Pile.** — Coups. — Latin pila, mortier à broyer et par extension coups : recevoir une pile, flanquer une pile.

32. **Soufflet.** — (Giffle). — Latin sufflatus ; soufflé, enflé. L'effet pris pour la cause —?—

33. **Trucs.** — Coups, v. f. En patois du Berry, truquer, donner un coup de tête, gascon truquar, d'un fictif trudicare venant de trudere, pousser avec violence —?—

Et lors, les guarses que font-elle ? Bruit
Alors, que leur donnez-vous ? Truez.
RABELAIS, livre V. ch. XXVIII.

Dans son livre III. chap. XVII, Rabelais se sert également des mots gascons patactz et piez, coups de poing (grec pyx à coups de poing — ?—)

SOUCHE ALLEMANDE

34. **Trempe** ou mieux trampe. — Même acception que trépignée. Allemand trampeln, trépigner : recevoir une trempe, flanquer une trempe.

On remarquera que sur ces 36 expressions, le latin peut à peine en revendiquer le quart.

---

# VISAGE

*Textuellement ce qui se voit*

---

SOUCHE GAULOISE

1. **Frimousse.** — v. f. frimouse et phlymouse (visage). Ch. Toubin traduit frimousse par visage aimable, du sanscrit muka, visage et pri aimer —?—

2. **Mine.** — Welsh min, visage et bouche. Bas breton, mina, m. s. qu'en français.

> Garde-toi, tant que tu vivras
> De juger des gens sur la mine.
>
> LA FONTAINE.

Bonne mine, mauvaise mine. Dérivés : minauder, donner au visage l'affectation du désir de plaire, de mîn et sanscrit nud, jouer, textuellement jouer avec le visage, minaudier, ière.

3. **Minois.** — Même origine. Un joli minois.

> Les banquiers étonnés admiraient sa grimace
> Et montraient en riant qu'ils ne lui eussent pas
> Prêté sur son minois quatre double ducats,
>
> REGNIER.

4. **Museau.** — Armoricain muzel ; d'où museler et autres dérivés. S'emploie familièrement pour désigner le visage. Donner sur le museau, un joli petit museau.

Montrez de loin votre chapeau
Ou bien, montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau.

MOLIÈRE, *Remerciments au roi.*

Littré fait dériver museau du latin morsus, ce avec quoi l'on mord ? étymologie plausible si l'armoricain muzel n'existait pas.

Muzel paraît se rattacher au sanscrit muka, bouche et par extension, visage. Le v. f. avait la variante mouse (visage).

Tous les jours une talemouse
Pour boutter et fourrer sa mouse.

VILLON, *Grand Testament.*

5. **Musequin.** — v. f. petit museau.

Ses dentelles d'ivoire
Et la barbelette noire
De son musequin friand.

DU BELLAY.

6. **Morgue.** — v. f. visage. Languedocien morga, museau.

Ces paroles achevées; Jupiter contournant la teste comme un singe qui avalle pillules feit une morgue tant épouvantable que tout le grand Olympe trembla.

RABELAIS, L. IV.

Dérivés : morguer v. f. envisager, regarder au visage d'où par extension fixer insolemment, braver avec le regard.

Trois conseillers et quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête
Et se morguaient d'un air très malhonnête.

---

J'aime les gens hardis dont l'âme peu commune
Morguant les accidents, fait tête à la fortune.

RÉGNIER.

Morgue, salle d'exposition, s'est dit d'abord du local des prisons où les geôliers *morguaient* (envisageaient, examinaient) les prisonniers avant de les mettre à la geôle. L'habitude des geôliers

de regarder avec mépris leurs pensionnaires a donné vraisemblablement au mot morgue sa deuxième acception (insolence orgueil) qu'il a conservée.

Le sanscrit a le mot mrga, investigation, recherche —?—

7. **Trogne.** — v. f. troigne, trongne, bas breton : tron, visage ; trogne d'ivrogne, rouge trogne.

8. **Trombine**, ou mieux **tronbine.** — Terme d'argot : visage. Ce mot que Ch. Toubin fait dériver du grec strombos, toupie —?— n'est vraisemblablement qu'un composé de l'armoricain tron, visage et v. f. binet, ette, bête (du gaélique beanadh, bêtise), textuellement figure bête.

9. **Binette.** — Terme d'argot, peut-être par contraction du mot précédent : binette pour figure binette. Cette femme a une vilaine binette, quelle drôle de binette. D'après La Chatre, binette se dit des personnes qui ont le menton pointu (probablement par allusion à la binette, instrument qui sert à piocher). Quant à Littré, il invoque Binet, perruquier de Louis XIV, inventeur de perruques auxquelles il a donné son nom.

SOUCHE LATINE

10. **Bajoire.** — Double visage, se dit en numismatique de deux têtes vues de profil que l'on rencontre sur certaines monnaies ou médailles. Sanscrit uba, deux ; latin os, oris, visage et bouche.

11. **Cara, care, chière ou chère.** — v. f. visage. Latin cara, grec Kara, m. s. sanscrit cira, tête.

> Que vous ressemblez bien de chière
> Et de tout à votre bon père.
>
> PATHELIN.

> Belle chière
> Cueur arrière
>
> *Vieux proverbe.*

12. **Face.** — Latin facies ; sanscrit paç, voir ; dérivés : façade.

> Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque
> Et rare en son espèce, étrangement nous choque.
>
> RÉGNIER.

Le latin facies s'emploie également pour exprimer les modifications du visage. Un facies livide, un facies bleu.

13. **Figure.** — Latin figura, forme, aspect ; de fingere, former, façonner. Sanscrit piç, m. s. Par extension : visage d'homme ou de femme. Une jolie figure d'enfant. Le mot figure a une infinité d'autres acceptions qu'il est inutile de rappeler ici.

14. **Front.** — Latin frons ; du grec phronèô, penser (siège de la pensée). Par extension se dit pour visage. Porter le front haut. Dérivés : affront, outrage fait en face — effronterie, effronté — Fronton, frontispice, frontière.

15. **Groin.** — Latin grunitus, m. s. de grunire, grogner (onomatopée) ; armoricain grônal : se dit du museau du porc, du sanglier et par extension ironique du visage de l'homme.

Enterpe de son flageolet
Sur son groin lui décharge un soufflet.

Malengroin, v. f. mine rechignée. Terme employé par Rabelais.

16. **Visage.** — v. f. vis, viaire (Rabelais), de videre visum. Sanscrit vixè, voir, vixa, objet visible.

Eglé, belle et poëte a deux petits travers
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

LEBRUN.

Dérivés : Dévisager, envisager :

L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.

BOILEAU.

17. **Voulte.** — v. f. visage. Latin vultus m. s. (de voltus, tourné vers).

SOUCHE ALLEMANDE

18. **Mufle.** — Allemand muffel, chien à grosses lèvres pendantes —?— Se dit par dérision du visage.

Je voudrais à plaisir sur ce mufle effronté
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

MOLIÈRE.

Doit-on rattacher à mufle : moufflard, arde, celui, celle qui a le visage gros et rebondi ? Ou bien faut-il n'y voir qu'une formation analogue à celle de joufflu — genevois, giffard m. s. — forma-

tion dans laquelle entrerait le primitif d'enfler, le latin flare, souffler, gonfler ? Le sanscrit muka, visage, ayant laissé plusieurs dérivés dans notre langue, il ne serait pas impossible qu'il formât le premier élément de mouflard et flare le second. Visage enflé expliquerait mieux mouflard que l'allemand muffel, chien à lèvres pendantes. Ce qui me ferait pencher pour cette solution, ou tout au moins pour une étymologie strictement latine, c'est que l'on a le verbe moufler (gonfler les joues et les frapper à coups de poing) et aussi le substantif mouffe que La Châtre définit ainsi : vulgairement visage gros et rebondi. La variante maflu, ue, paraît justifier cette hypothèse : Mafflu, maffié, et plus correctement maflu, qui a de grosses joues. Selon les uns, de muffle ; d'après Ch. Toubin, du latin malæ, joues et flatœ pour inflatœ, enflées. —?—

La voilà pour conclusion,
Grasse, maflue et rebondie.
LA FONTAINE.

SOUCHE GRECQUE

19. **Physionomie.** — Ensemble des traits du visage, acception qui ne répond qu'imparfaitement à l'étymologie grecque, physis, nature ; nomos, loi. — Physionomie agréable.

Les défauts détruisent la physionomie et rendent désagréables et difformes les plus beaux visages.
BUFFON.

---

# GOSIER

---

SOUCHE GAULOISE

1. **Gosier.** — v. f. gosiller d'où égosiller. Sanscrit ghôza, bruit, son : le gosier étant l'organe de la voix (voir larynx dont la formation est identique). Le breton geiz, ramage, le français

gazouiller paraissent avoir la même origine. Ch. Toubin fait dériver gosier, de gas, manger, gasi, aliments. Brachet et Littré se bornent à dire que gosier est d'origine inconnue.

2. **Gobet.** — v. f. gosier, du gaélique gob, bouche, d'où également dégobiller (vomir) même formation que dégueuler. Autres dérivés de gob — gober, avaler ;

> Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant.
> C'est un tour de vieille guerre....
>
> La Fontaine.

Gobeur, celui qui avale avec avidité.

> Celui qui le premier a pu l'apercevoir
> En sera le gobeur, l'autre le verra faire.
>
> La Fontaine.

Gobichonner, festiner, boire, se rattache également au gaélique gob, bouche. Même formation que lamper, de lampas ; se gaver, de gave, gavion ; se gorger, de gorge ; gueuletonner, de gueule, etc., etc. Quant à gobelotter que l'on a traduit par jouer du gobelet, il est possible qu'il ne soit qu'une variante de gobichonner, ces deux termes ayant la même acception dans le langage courant.

3. **Garguite, Gargate.** — v. f. gosier, de l'armoricain gargaden m. s. Sanscrit gargara, ouverture, d'où également le grec francisé gargaréon (gosier), congénère des mots gargarisme et gargariser. Le v. f. gargate s'est conservé dans le Jura sous la forme gargote.

4. **Gargamelle.** — Terme d'argot enfanté par le précédent.

5. **Lampas.** — (Gosier), d'après tous les étymologistes, terme d'origine inconnue ; humecter le lampas, boire. On remarquera que le bas breton a le mot lapa, boire, français lamper ; ce verbe n'aurait-il pas donné son nom à l'organe dont il marque l'action comme le sanscrit gal, manger, a donné le sien à gala, gosier, d'où le latin gula ?

> Vous avez soif, je vois qu'en vos repas
> Vous humectez volontiers le lampas.

SOUCHE LATINE

On remarquera que le latin guttur n'a donné qu'un dérivé de formation scientifique : guttural (on lui attribue aussi goitre, gros cou). La filiation latine de gorge me paraît moins évidente.

6. **Gorge.** — (Gosier), d'où gorgerin, gorgerette. Brachet et Littré font dériver gorge du latin gurges qui signifiait gouffre et non gosier. Bien que l'on puisse invoquer l'exemple de l'allemand schlund qui signifie à la fois gouffre et gosier, je crois que gorge ainsi que son verbe gorger se rapprochent plutôt du sanscrit gur, manger, que du latin gurges, abîme (voir les mots goule et bouche dont la formation est identique). Dérivés : se rengorger, avancer la gorge en relevant la tête en arrière. Ingurgiter, ingurgitation, mots de formation scientifique ne répondant pas au sens du latin ingurgitare qui signifiait plonger, textuellement se jeter dans le gouffre.

Les expressions engorger et dégorger ne répondent pas davantage au sens de gurges, tandis qu'elles s'expliquent naturellement par le sanscrit gur, manger.

7. **Gôle, Goule.** — v. f. gosier. Latin gula, m. s. du sanscrit gala, gosier, de gal, manger auquel on doit également le gaélique coll, cou. Dérivés : goulée, goulet, goulot, goulu ; goule (vampire), golard (gourmand) ; et peut-être directement du sanscrit gal (manger) les expressions galafre (goulu) gouliâfre, m. s. d'où probablement par contraction goinfre et goinfrer. Régal, régaler, gala (festin) et peut-être aussi galette se rattachent au même radical sanscrit que l'on retrouve dans les composés frugal (frux, fruit et gal manger, celui qui ne vit que de fruits) ; fringale (de prâyas, souvent et gal, manger) etc.

8. **Margoulette.** — Argot (gosier). Mot enfanté par le précédent. Se rincer la gargoulette, boire (le mot hispano-algérien margaillon dont on se sert en Algérie pour désigner la partie comestible du palmier-nain contient les mêmes radicaux sanscrits que margoulette, mar, petit et gal, manger, textuellement aliment de peu de valeur). —? –

9. **Gavion, gaviet.** — Gosier. Expression formée de gave, jabot ou poche que certains oiseaux ont sous la gorge. Sanscrit Ka, creux, latin cavus —?— Dérivé : gaver. — S'en mettre jusqu'au gavion, expression analogue.

SOUCHE GRECQUE

10. **Larynx.** — Mot grec, signifiant sifflet et gosier, formation analogue à celle de gosier. Sanscrit la, donner; ru, son —?—

Le sens primitif de larynx, se retrouve dans le terme d'argot sifflet, employé pour désigner le gosier, siffler un verre de vin, le mettre dans le sifflet. Autrefois, on se servait du mot piffre, variante de fifre (sifflet). De là, l'expression se piffrer, s'empiffrer.

11. **Larigot.** — v. f. gosier et sifflet, du grec larygos, génitif de laruyx. Boire à tire larigot, boire à tire gosier.

Ronsard donne un exemple de l'emploi de larigot dans l'acception de sifflet :

.. ... ..... . ... Un pasteur
qui tient un larigot et flûte entre les bœufs.

12. **Œsophage.** — Grec oisophagos. — de oiò, porter; phagein, manger, ce qui porte le manger à l'estomac.

13. **Aspharage.** — Aspharagos, gosier. Mot inventé par Rabelais.

14. **Gargaréon.** — Grec : gargareòn, gosier. Sanscrit gargara, ouverture.

---

# JOUE

---

SOUCHE GAULOISE

1. **Joue.** — v. f. jode, armoricain jöt, joue. Dérivé joufflu.

2. **Baufre.** — v. f. joue pendante, du verbe bâfrer, v. f. bauffrer, manger goulûment —?— Sanscrit bas, ou buj manger —?—

3. **Bajoue.** — Les deux joues. Sanscrit uba, deux et joue, même formation que bajoire.

SOUCHE LATINE

4. **Gifle.** — v. f. joue, d'où giffler, donner un coup sur la joue. Genevois gifflard, joufflu (voir l'étymologie de ce mot au n° 27 de la série coups.

## LÈVRE

*Textuellement l'organe qui parle*

SOUCHE GAULOISE

1. **Lippe.** — v, f. lèvre. Gaélique lib, lèvre : bouche lippue, bouche à grosses lèvres. Par extension lippée, bouchée et repas. Lippe se dit encore de la lèvre inférieure quand elle est trop proéminente.

2. **Babines.** — Même sens que lippe — lèvres — peut-être de l'armoricain laben, lèvre.

3. **Badigoinces.** — Lèvres, v. f. — Sanscrit vadana, bouche —?—

SOUCHE LATINE

4. **Lèvre.** — Latin labrum ou labium, du sanscrit lab, parler. Dérivé babial.

## BOUCHE

*Textuellement la mangeuse*

SOUCHE GAULOISE

1. **Bec.** — Gaélique beic, bouche et bec. Se dit familièrement de la bouche. Il s'en torchera le bec. Parler de bec à bec, faire le petit bec, faire la petite bouche. Dérivé bécot, baiser, qui étymologiquement a le même sens, latin basiare du sanscrit asya, bouche, de aç manger.

Nota. — Je dois mentionner ici deux autres termes gaulois ayant servi à désigner la bouche, mais dont l'acception primitive a été déplacée.

1° Le gaélique gob, bouche, dont j'ai donné les dérivés au mot gobet (voir gosier et la série) ;

2° Le kymrique min, bouche et par extension visage. Mine dans son acception propre de bouche ne s'est conservé que dans l'expression faire la mine, grimacer avec la bouche.

2. **Morfe.** — terme d'argot — bouche — du v. f. morfer, morfier, morfiailler, manger goulûment.

### SOUCHE LATINE

3. **Bouche.** — Latin bucca, m. s. du sanscrit buj, manger. Dérivés : buccal, emboucher, bouchée. — Bouquer, baiser par force, de bouque, variante de bouche. Bouffer, manger paraît se rattacher directement au sanscrit buj ou bas.

4. **Gueule.** — Latin gula, gosier (voir gôle, goule). Dérivés de gueule : gueuletonner, engueuler, bégueule. — v. f. bé, bée, ouvert, e, textuellement bouche béante, bouche bée. (Le mot gueule ne s'emploie qu'en parlant de la bouche de certains animaux et par ironie de celle de l'homme). On remarquera en passant, que bégueule n'est qu'un pléonasme. Le v. f. béer, signifiait tenir la bouche ouverte, du bas breton bea, bouche et ouverture.

Je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres. (Sévigné).

Par extension, ouvrir : cette porte bée — Baie (fenêtre), n'a pas d'autre origine — bayer, bailler ne sont que des variantes du v. f. béer.

### TERMES N'AYANT DONNÉ QUE DES DÉRIVÉS

5. **Os, oris.** — (Lat) bouche et visage — dérivés oscule, petite bouche — osculatoire, muscle servant à donner le baiser (latin osculum, baiser, de os, bouche) ; oral (latin oralis) de os, oris, bouche.

6. **Stoma.** — (Grec) bouche. Entre dans les composés d'un grand nombre de termes. Astome, sans bouche, de a privatif; péristome, contour de la bouche (péri, autour) lagistome, bouche ou bec de lièvre (lagos, lièvre) chrysostome, bouche d'or (chrysos, or), etc.

7. **Muka.** — (Sanscrit) bouche et visage, a donné plusieurs dérivés, parmi lesquels moue grimace de la bouche. Faire la moue, grimacer avec la bouche (voir frimousse, talmouse, mouche, etc.).

---

# LANGUE

*Textuellement la mobile*

---

SOUCHE GAULOISE

1. **Lesche, lèche.** — v. f. langue. Sanscrit liyg, se mouvoir ou layg parler. Dérivés : lécher, textuellement *languer*. Lesche de terre s'est dit pour langue de terre, témoin ce passage de D'Aubigné :

> Ceux de Harlem avoient fortifié à la haste Spalinden
> sur une *lesche* de terre, dans les chemins d'Amsterdam.

Bien que ce témoignage ne donne prise à aucune équivoque, Littré fait dériver lèche du catalan llescar, couper en morceaux —?— et Ch. Toubin du sanscrit liç, être petit —?—

Malgré l'autorité de Littré, lécher vient aussi logiquement de lèche, que le latin lingere vient de lingua.

2. **Lavette.** — Argot, langue — diminutif du wallon lève, sanscrit layg ou liyg. Un autre terme d'argot, c'est chiffon rouge.

SOUCHE LATINE

3. **Langue.** — Latin lingua, m. s. sanscrit liyg. Dérivés : lingual, linguiste, langage, languier (langue de porc fumée) ; langueyer faire parler : — Pour connaître les secrets du patron, il faut langueyer les commis. — Langueyer se dit aussi pour tirer la langue d'un porc — langueyeur.

4. **Languette.** — Diminutif de langue.

> Hélas, ta petite languette
> Plus ne gazouillera mon nom.

TERMES ÉTRANGERS N'AYANT LAISSÉ QUE DES DÉRIVÉS

5. **Glôssa**. — (Grec), langue. Dérivés : glossite, maladie de la langue ; glossologie, partie de la médecine qui traite des maladies de la langue ; glose, gloser, glossaire.

---

# LE DOS

---

SOUCHE GAULOISE

1. **Echine**. — Mot formé du verbe échiner, lequel dérive du welsh chein, dos.

2. **Echinée**. — Dos du porc.

SOUCHE LATINE

3. **Dos**. — Latin dorsum, région postérieure du tronc correspondant à la poitrine. Par extension, partie postérieure d'un objet.

---

# MAMELLE

*Textuellement ce qui produit le lait*

---

TERMES DE SOUCHE GAULOISE OU AUTOCHTONES

1. **Branes**. — Tettes de louve, probablement du sanscrit branc, tomber.

2. **Friolets**. — v. f. têtons naissants, — du verbe affrioler — affriolant, rempli de charmes et d'attraits, — sanscrit pri, aimer, ce qui est aimé —?—

3. **Pis.** — Le pis de la chèvre, le pis de la vache, du sanscrit py, boire, peya, lait. Le v. f. pis, poitrine a peut-être étymologiquement le même sens, poitrine se disant encore pour seins. Cette femme a une belle poitrine (voir pectoraux).

4. **Tétet.** — Expression populaire : c'est la forme la plus ancienne, la mieux conservée, celle qui se rapproche le plus du radical sanscrit tè, boire, d'où tèter qui n'en est que la forme réduplicative. Le même radical a également formé le grec tithè, congénère de tétet dont il a le même sens.

5. **Téton.** — Variante de tétet, mais plus académique.

6. **Tetin.** — Diminutif de téton, tétin de pucelle.

Tetin qui nuyct et iour criez
Mariez-moi, tost, mariez

MAROT.

7. **Tétasse.** — Vieux téton, laid téton. Suffixe péjoratif asse.

Tétace à iecter sur lespaule
Pour faire tout bien compassé
Ung chaperon du temps passé.

MAROT.

8. **Tettes, tettines.** — Expressions que l'on n'emploie qu'en parlant de certains animaux ou par ironie en parlant de la femme.

Grand'tetine, longue tétace,
Tetin, doibs-je dire besace.

MAROT.

REMARQUE

On fait souvent dériver du latin des termes que le celtique explique tout aussi facilement: témoins le gaélique mam, mamelle et latin mamma ; gaélique sine, sein, latin sinus, même sens.

Les expressions mamelle et sein ayant existé en Gaule avant l'occupation romaine, il me paraît plus logique, plus conforme à la vérité historique de les classer pour ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire comme termes autochtones.

9. **Mamelle.** — Gaélique mam, même sens. Mot formé par contraction, de même que le latin mamma, du sanscrit madu, lait et mâ, produire.

Ces femmes aux fortes mamelles
Trop ne m'en puis-je émerveiller
On n'a que faire d'oreiller
Lorsque l'on est couché près d'elles.

10. **Sein.** — Gaélique sine, même sens. Mot formé comme le latin sinus du sanscrit kûn, s'arrondir, se courber, textuellement l'arrondi.

SOUCHE LATINE

11. **Pectoraux.** — Terme scientifique désignant les mamelles de l'homme et de la femme, latin pectoralis, poitrine.

EXPRESSIONS FIGURÉES

L'imagination populaire a créé une foule d'expressions pittoresques pour caractériser les aspects divers du sein : ballottes de plaisir, cuir à rasoir, etc.

---

# JAMBE

---

TERMES DE SOUCHE GAULOISE OU AUTOCHTONES

1. **Gigues.** — v. f. jambe. Sanscrit jaygà m. s. dérivés : gigot, gigotter, gigue, (danse); ginguer (ruer). (Dinguer, textuellement promener), que tous les étymologistes déclarent d'origine inconnue, n'est probablement qu'une forme adoucie de ginguer, le *d* permutant avec le *g*, comme dans foudre, de fulgur, teindre, de tingere, etc.

2. **Guibe.** — Diminutif guibole, terme d'argot employé pour jambe. Il ne tient pas sur ses guiboles. Ce terme que Ch. Toubin fait dériver du grec gyion (membre, extrémité, main ou pied et

quelquefois par extension tout le corps) n'est probablement qu'une variante de gigue, Dans tous les cas la filiation de guibole n'est pas suffisamment établie pour que l'on puisse avec certitude classer ce mot parmi ceux de souche grecque.

3. **Jarret.** — De l'armoricain garr, jambe ; du sanscrit car, aller, d'où décarrer, de dé, marquant action de s'éloigner et car, aller. Dans le Jura, on se sert du mot décarrader pour s'enfuir. Le sens primitif de jarret (jambe) ayant pris avec le temps une acception plus restreinte, ce mot n'exprime plus que la partie de la jambe opposée au genoux.

4. **Trumeau.** — v. f. jambe. Du sanscrit dram, aller, d'où également le verbe trimer, marcher vite. Moins heureux encore que jarret, et ne voulant pas davantage disparaître, trumeau s'est résigné à ne plus désigner que le jarret du bœuf.

### SOUCHE LATINE

5. **Jambe.** — Partie de l'appareil locomoteur s'étendant du genoux au pied, v. f. gambe, d'où ingambe, pour en jambe ; du latin barbare campa, jarret, grec campé, courbure, sanscrit cam, m. s. Par un chassé croisé assez curieux, lorsque le mot jarret, primitivement jambe, a pris l'acception réduite qu'il a conservée, le bas latin campa (jarret) prenait celle de jambe. Ch. Toubin fait dériver jambe du sanscrit gam aller, mais la filiation latine paraît plus plausible. Je ferai remarquer que le verbe camper, en terme d'escrime, se mettre en garde, plier sur les jarrets s'accorde assez bien avec le primitif campa. Les peintres disent, en parlant d'un tableau : les personnages sont bien ou mal campés, c'est à dire se tiennent bien ou mal sur leurs jambes. Décamper qui signifie non seulement lever le camp, mais encore s'enfuir, paraît, dans cette dernière acception, se rapporter au sanscrit *camp*, aller et préf. dé, marquant action de s'éloigner. Parmi les dérivés que l'on attribue au bas latin campa, il en est peut être qui viennent directement du sanscrit : gambit terme du jeu d'échecs, gambiller, remuer les jambes, paraissent en effet se rapprocher davantage de gamb, aller, marcher, que du bas latin campa, jarret. Il ne serait même pas impossible que gambade et gambader vinssent du sanscrit jampa, bond, saut. Ainsi que je l'ai remarqué pour d'autres

mots, les dérivés auxquels les étymologistes ont accordé trop peu d'attention, trahissent souvent une double origine. Ainsi, par exemple, s'il est certain que porcin, dérive de porcus, il n'est pas sûr que porcher en provienne aussi. Le welsh porch qui co-existait en Gaule à côté du latin porcus a vraisemblablement donné les succédanés porcheron, porcher et porcherie. C'est souvent par les dérivés plutôt que par le radical que l'on reconnaît la véritable filiation des mots.

Parmi les dérivés directs de jambe, on peut citer jambon, jambage, jambart, enjamber, etc.

EXPRESSIONS FIGURÉES

6. **Flûtes.** — Jambes longues et grêles. Être monté sur des flûtes. Cette expression paraît n'être qu'une traduction du latin tibia, jambe et aussi flûte, parce qu'on en faisait avec le tibia des ânes.

7. **Quilles.** — Expression tirée de l'analogie de la forme des quilles avec celles de la jambe — gare aux quilles — sanscrit kila, pieu.

---

## PIED

*Textuellement celui qui va*

SOUCHE GAULOISE

1. **Patte.** — Du sanscrit pada, pied ; pat, aller. Ce terme que certains étymologistes ont fait dériver du grec pattalos, pieu, bâton —?— ne s'emploie que pour désigner l'organe de la locomotion des petits animaux. La patte du chien, du chat, et par extension, on style familier, main de l'homme — marcher à quatre pattes — dérivés : pattu, qui a de grosses pattes, pigeon pattu, pataud, m. s. — patiner — caresser avec la patte prise dans le sens de main. Même formation que le verbe ploter qui vient du dauphinois plot, main. Au sanscrit pada, on peut rapporter le verbe *se carapater* (s'enfuir) et *carapata* (fantassin), de car, aller et pada pied — qui va à pied. —?—

2. **Pied.** — Welsh ped, même sens. Sanscrit pada, pied. Les Gaulois ayant possédé le vocable ped, il n'est pas nécessaire de recourir au latin pes pedis pour expliquer le mot pied. En histoire naturelle, le mot pied ne s'applique chez l'homme qu'à l'organe particulier qui porte ce nom ; chez les animaux de forte taille, il s'étend à l'ensemble de l'appareil locomoteur. Le pied du cheval, le pied du bœuf. Dérivés : piéter, tenir le pied à l'endroit marqué pour jouer — piétez bien — piétiner, fouler aux pieds, piéton, piétonne, v. f. pion — piétonner, aller à pied. Plaignez-vous donc de piétonner par un soleil de mai — (Duplessis). Se tenir sur un grand pied. — Cette expression vient d'une vieille mode suivant laquelle les souliers à la poulaine avaient une longueur proportionnée au rang des personnages. La longueur de la poulaine ou pointe recourbée était de 2 pieds (66 cent.) pour les princes ; d'un pied pour la noblesse et seulement de six pouces pour les simples roturiers. Cette mode ridicule a prévalu, malgré l'édit de Charles VI, pendant tout le XV^me^ siècle. — Piedestal, que l'on écrivait autrefois pied de stal — du celtique stal, support, base. — Le v. f. pion a donné pionnier, soldat employé aux travaux des routes et, par extension, défricheur, colon.

3. **Peton.** — Diminutif de pied, suff. dim. on, terme familier. Cette femme a des jolis petons.

### SOUCHE LATINE

Le latin pes pedis a donné directement les dérivés pédial, pédieux, pédile, pédalé, pédestre et les composés bipède, quadrupède, pédiforme, pédifère, pédicure, pédiluve, etc.

### SOUCHE GRECQUE

4. **Harpions.** — Terme d'argot, textuellement les puants, sanscrit ar, entièrement, puy, puer, d'où le grec harpia. Les harpies étaient puantes.

Le grec pous, podos, pied, a donné les dérivés : apode, sans pied, a privatif et podos ; polypode, polys, beaucoup, plusieurs, et podos ; céphalopode, képhalé, tête et podos ; brachiopode, brakiôn bras et podos, etc.

Clopin clopant, éclopé, v. f. clop, boiteux, cloper, boiter, sont les congénères du grec kôlopous, boiteux, de pous, pied et kôlos, infirme du préf. pej. sanscrit ka, et il, aller — qui va mal — (Ch. Toubin). —?—

---

# ŒIL

*(Textuellement l'ardent)*

---

SOUCHE GAULOISE

1. **Œil-Yeux.** — N'ayant retrouvé, ni dans les différents patois, ni dans l'argot, ni dans les mots composés, d'autre expression française que le mot œil pour désigner l'organe de la vue, j'en ai conclu, à priori, que ce mot ne pouvait provenir du latin, malgré l'opinion contraire des docteurs de l'étymologie qui, tous, sans exception aucune, le font dériver d'oculus. En effet, si le mot œil eut été d'importation latine, ses équivalents celtiques se seraient immanquablement retrouvés quelque part et surtout dans la langue populaire où se sont conservées tant d'expressions relatives au corps humain, vieilles de trente..ou quarante siècles. Car, on voudra bien m'accorder que les Gaulois n'ont pas attendu l'arrivée des Romains pour désigner un organe aussi important que celui de la vue. Ce terme, ils le possédaient et nous l'ont transmis comme les autres. Bien que ma théorie historique du langage ne me laissât aucun doute à cet égard, j'avais à en faire la preuve par le témoignage direct de la filiation.

La chose n'est pas allée toute seule. Après plusieurs mois d'infructueuses recherches, j'aurais peut-être jeté le manche après la cognée, si la foi dans ma méthode ne m'eût donné la patience de continuer mes investigations et la certitude de trouver finalement la solution cherchée. Mais avec un pareil procédé de travail, si l'on arrive, ce n'est que très lentement, et je comprends que nos meilleurs lexicographes, retenus par la crainte de ne pouvoir achever l'œuvre commencée n'aient pu s'arrêter long-

temps devant les difficultés. Lorsqu'un mot les embarrasse, ils passent outre en déclarant simplement que ce terme est d'origine inconnue. Cela permet d'économiser beaucoup de temps, mais ne fait pas faire de grands pas à la science. En procédant d'une façon moins expéditive, je ne pourrai sans doute pas achever l'œuvre que j'ai entreprise, mais je préfère n'en laisser que des fragments s'ils ont au moins le mérite d'avoir redressé quelques erreurs ou comblé quelques lacunes.

Revenons maintenant à la filiation du mot œil. Le gaélique *suil* (œil) était une indication, mais l'*s* initial me dérouta longtemps. Je finis enfin par acquérir la certitude que l'*s* de *suil* était prosthétique, comme dans sombre, qui n'est qu'une variante euphonique d'ombre — latin, *umbra*. — Mais c'est surtout dans les mots dérivés du sanscrit — et suil est de ce nombre — que l'on remarque ces additions euphoniques d'une consonne initiale. Cette constatation établie, il ne me restait plus qu'à retrouver la descendance du gaélique suil — primitif uil. — Je découvris d'abord le mot souillard qui a conservé la même acception que œillard, œil ou trou percé dans une pierre — souillard et œillard — suff. augmentatif ard, — n'étant que les formes différentes du même mot, la question d'identité était résolue. Suil et uil avaient co-existé comme les mots sombre et ombre, Je cherchai alors les survivants directs de uil et je les ai trouvés : d'abord, dans le provençal, sous la forme inchangée de uil (œil), ensuite dans le wallon, sous celle de ouil (également œil), tous mots congénères du v. f. oil, primitif d'œil.

Cela ne me paraissant pas encore suffisant, je me suis adressé au sanscrit pour tacher d'y découvrir le radical de suil et en déterminer la signification. Or, j'ai trouvé la racine uil avec l'acception d'ardent. Cette fois, j'étais fixé : œil ne venait pas, malgré Littré et son école, du latin oculus et ne pouvait théoriquement en provenir.

J'aurai été probablement le premier à faire cette constatation. Dérivés de œil : œillet, œillère, œillade, œillader.

> Qui voudra voir les yeux d'une déesse,
> Et de nos ans la seule beauté
> De cette dame, œillade la beauté.
>
> RONSARD.

SOUCHE LATINE

Le latin oculus a donné les dérivés directs : oculaire, oculairement ; bésicle (bisoculus), binocle, monocle ; aveugle, de ab, action d'enlever et oculus : œil ; bournicle v. f. (borgne) du v. f. burne, crevé, et oculus ; bournoyer, regarder d'un œil, f. celtique.

2. **Prunelle.** — Pupille de l'œil et par extension œil. — Emploi fréquent en poésie — diminutif de prune, par analogie de couleur et de forme.

3. **Vue.** — Se dit par extension pour l'organe même de la vue - visuel, visible, viser — du latin videre, voir — sanscrit vi, œil.

EXPRESSIONS FIGURÉES

6. **Ardents.** — Les ardents, expression employée par le poète Villon pour désigner les yeux.

7. **Quinquets.** — Expression populaire répondant exactement au sens primitif d'œil.

NOMS ÉTRANGERS N'AYANT DONNÉ QUE DES DÉRIVÉS

4. **Ôps.** - (Grec) œil, de opé, ouverture. — On trouve ce terme dans les composés optique (op ikos) ; myopie, myo, cligner, ôps, œil ; nyctalopie, de nix, nuit, ôps, œil — les chats sont nyctalopes, c'est-à-dire y voient dans l'obscurité — cyclope, œil rond — les anciens croyaient que les cyclopes n'avaient qu'un œil au milieu du front. Saint-Augustin rapporte que les blemmyes, peuple de l'Afrique septentrionale, avaient les yeux sur la poitrine : il prétend avoir prêché devant ces êtres fabuleux pendant une de ses missions —?—

5. **Ophthalmos.** — (Grec) œil, a donné ophthalmie et ses dérivés.

6. **Axi.** — (Sanscrit) œil, de axa, ronds — a, d'après C. Toubin, donné chassie, humeur de l'œil — du sanscrit ca, péjoratif et axi —?— larme, latin lacryma. Sanscrit acru, m. s. de axi et ru, couler —?—

Il me paraît superflu de multiplier davantage les exemples. Ceux qui précèdent suffiront à démontrer que la qualification de néo-latine, donnée à notre langue par l'école officielle, n'est pas absolument exacte. Avec autant, sinon avec plus de vérité, on aurait pu la qualifier de néo-celtique, épithète qu'elle ne mérite pas davantage, car le français, comme tous les organismes produits par l'hybridation, constitue un type nouveau, ayant son originalité propre. — Toutes les langues, quelles qu'elles soient, ont traversé les mêmes phases ; il n'en est aucune, parmi les plus orgueilleuses, qui ne soit un produit du contact et de la sélection. Il n'y a pas de langues mères. Le sanscrit, le latin, le grec, le celtique, l'allemand auxquels certains rétheurs ont donné ce titre, n'y ont pas plus de droits que le français. Œuvre lente des siècles et soumis, comme tous les organismes vivants, à la double loi de la conservation et du métamorphisme, le langage des peuples n'a été formé que par des apports successifs d'origines très-diverses. La conception d'une langue prototype, étant contraire aux lois de la création, doit être rejetée.

---

## EPILOGUE

Une dernière moralité se dégage de ce travail, c'est que, si le latin et, à un degré moindre, le grec sont nécessaires pour expliquer la moitié de la langue française, le celtique et le sanscrit sont indispensables pour expliquer l'autre moitié. Or, n'est-il pas étrange que la France, fille de l'ancienne Gaule, reniant ses fières origines, oubliant son glorieux passé, n'ait de sollicitude que pour la langue de l'oppresseur romain et ne fasse aucune place dans l'enseignement public à ce verbe des grands aïeux auquel la langue française doit ce qu'elle a de plus original, de plus véritablement national ?

Car, enfin, ce n'est pas au latin dont la concision était souvent obscure et ambiguë comme un oracle sybillin que le français a emprunté sa clarté, sa simplicité, son caractère franchement ana-

lytique. Ces qualités il ne les doit qu'au génie de la race gauloise, dont le cerveau, d'après les observations phrénologiques de Broussais, est particulièrement apte à bien séparer, à bien distinguer. Le latin, langue synthétique, qui par cela même se prêtait facilement aux équivoques convenait à merveille au peuple à double face dont Janus fut le premier roi et le véritable dieu ; elle ne pouvait satisfaire le génie ouvert et franc du peuple gaulois. C'est pour cela que le latin ne nous a laissé que des vocables et rien de son génie propre.

A d'autres égards, l'indifférence des programmes scolaires pour le sanscrit n'est pas moins fâcheuse. Cette vieille langue possède, en effet, le privilège d'expliquer tous les idiomes anciens ou nouveau de la grande famille arienne. Si, dans nos écoles, l'on préludait par le sanscrit à l'étude des langues indo-européennes, on gagnerait beaucoup de temps et l'on saurait mieux.

Malheureusement on est trop routinier dans l'université et même hors de l'université, pour qu'il soit permis d'espérer de sitôt une réforme aussi rationnelle.

WAILLE MARIAL.

# A TRAVERS L'ALGÉRIE ROMAINE

Parcourant dernièrement le territoire compris dans les cantons de Bouïra, d'Aïn-Bessem et d'Aumale, je fus frappé par le nombre considérable de ruines romaines dont cette région est parsemée.

J'eus la bonne fortune de faire la connaissance d'un ancien géomètre d'Aumale, actuellement suppléant du juge de paix d'Aïn-Bessem et propriétaire dans cette localité, M. Grenade Delaporte, un numismate consciencieux et un archéologue aussi modeste que persévérant.

C'est avec lui que j'ai visité plusieurs sites de la contrée et c'est de son inépuisable obligeance que je tiens les renseignements et objets romains que le *Bulletin* veut bien reproduire et auxquels ses lecteurs attacheront assurément quelque intérêt.

Aumale a été construit sur les ruines de l'ancienne *Auzia*, fondée seize siècles avant l'ère chrétienne par des émigrants venus de Tyr et de Phénicie.

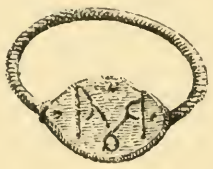
Il résulte de nombreuses inscriptions, dont certaines ont été précieusement recueillies par M. Delaporte, qu'Auzia était vers les II^e^ et III^e^ siècles de notre ère, une colonie romaine florissante.

C'est, sans doute, à cette époque que furent fondées les installations romaines dont les vestiges, encore visibles, se retrouvent de toutes parts.

Dans un croquis dressé par M. Delaporte nous relevons les deux villes romaines : *Rapidi* (Sour Djouab) et *Oppidium*, ainsi qu'un fort hexagonal appelé *Castellum Auziense*.

Il y avait environ 25 kilomètres d'Auzia à Rapidi, en suivant la voie romaine, dont les traces ne se retrouvent aujourd'hui qu'à de longs intervalles.

Le 3 février 1879, dans le terrain d'un colon nommé Clouard, fut déterrée la borne milliaire, dont je donne ci-après l'inscription. Sous cette borne M. Delaporte trouva une bague de cuivre portant les sigles suivantes :



Dans ces ligatures de lettres gravées sur le chaton de la bague j'avais tout d'abord lu ce mot : AMA, impératif du verbe *amare* ; ces lettres se trouvent sur beaucoup de bagues romaines, souvent suivies de ME, — bagues de fiançailles ou d'épousailles.

Certains y ont vu PAVMA, quelques uns MARO, les uns et les autres constatent avec raison que le trait qui unit les deux premiers jambages de l'ʌ déborde et pourrait bien être la panse d'un P ou d'un R. D'autre part, le petit O, au tiers rongé, doit être pris en considération.

Je crois donc qu'on peut tomber d'accord sur la signification de ce monogramme vraiment curieux :

Suivant le sens dans lequel on lit la figure ci-dessus, elle peut signifier soit ROMA — de gauche à droite — tel qu'on le lit sur le chaton :

soit AMOR — de droite à gauche — ou de gauche à droite lorsqu'on lit le mot reproduit par la cire.

Et cet objet, caché — peut-être pour le soustraire à quelque ravisseur Vandale — sous une pierre milliaire, dans un endroit écarté et cependant facile à reconnaître, renfermait en quatre lettres, réunissant deux mots, une même pensée : l'*Amour* de *Rome*, le culte de la Patrie.

Voici l'inscription relevée par M. Delaporte sur la borne milliaire et déjà publiée par M. Masqueray dans le *Bulletin de Correspondance Africaine* (a. 1882, p. 15, nº 5) :

IMP . CAES . C . AVRELIVS .
VALERIVS . DIOCLETIA
NVS . PIVS . FELIX INVIC
TVS . AVG . ET . IMP . CAES .
M . AVRELIVS . VALERIVS .
MAXIMIANVS . PIVS .
FELIX . INVICTVS . AVG .
ET FLAVIVS . VALERI
VS . CONSTANTIVS
ET . GALERIVS . VALE
RIVS . MAXIMIANVS .
NOBILISSIMIS . CAE
SS . AB . AVZIA . RAPI
DV .

M . P . I .

Cette borne indiquait, comme on le voit, le premier mille (millia passuum), d'Aumale à Rapidi, ville romaine qui a dû être renversée par un tremblement de terre, ainsi que l'indiquent ses murs qui sont tous couchés du nord au sud.

Les bornes milliaires étaient généralement cylindriques, quelquefois cependant — comme celle-ci — quadrangulaires.

Certaines portaient uniquement le nombre des milles parcourus depuis le commencement de la route jusqu'au point où s'élevait la borne milliaire.

« Facientibus iter multum detrahunt fatigationis notata inscriptis lapidibus spatia », dit Quintilien ; d'autres, avec ou sans les sigles M . P (millia passum), portaient inscrits, comme la borne qui nous occupe, les noms et titres des princes régnants,— ou ceux des magistrats sous la République.

Ici, les noms des Empereurs Dioclétien, Maximien et des Césars Galère et Constance Chlore sont au nominatif ; ce qui semble indiquer que la route était comprise dans le réseau officiel

des voies de l'Empire ; au datif, ces noms indiqueraient que la borne milliaire avait été érigée par la ville d'Auzia, sur le territoire de laquelle passait la route ; l'ablatif n'aurait servi qu'à marquer une date.

L'inscription indique que la pose de cette borne milliaire a eu lieu de 293 à 305 de notre ère.

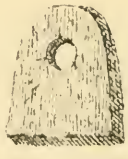
⁂

C'est dans ces parages qu'a été découverte, il y a quelques années une monnaie de Dioclétien en or, à fleur de coin, dont le docteur Bertherand a eu l'amabilité d'enrichir mon médaillier.

On lit à l'A/ : Imp. C. C. Val. Diocletianus P. F. aug. — son buste est lauré à droite avec le paludamentum et la cuirasse. — Au R/ : Iovi conservatori augg. — Jupiter, nu, est debout, à gauche, le manteau déployé derrière lui, tenant un foudre et une haste.

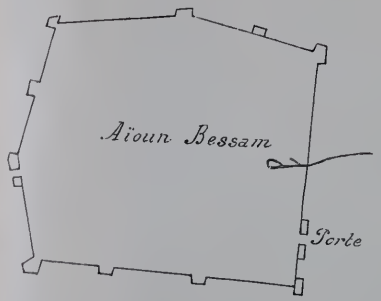
C'est encore à Aumale (Auzia), dans les fondations d'une maison sise rue des Zouaves, que M. Louis Grenade Delaporte a trouvé ce que l'on est convenu d'appeler les épingles à cheveux, en os, dont les dames romaines devaient faire usage. Je croirais plutôt que ce sont de petits bâtons en os d'un jeu de jonchets d'alors.

Dans des fouilles pratiquées, rue des Chasseurs, il a également découvert des vases et des poids (?) de fabrication arabe, tout à fait primitifs, faits avec de l'argile grisâtre, pétrie avec les doigts et cuite au soleil.



Dans ces deux derniers objets nous croyons voir une reminiscence du poids romain (æquipondium) qui était adapté au fléau, divisé en fractions de la même manière que dans l'espèce de balance que nous appelons « *romaine* » (Trutina).

## CASTELLUM AVZIENSE
### Fort Hexagonal

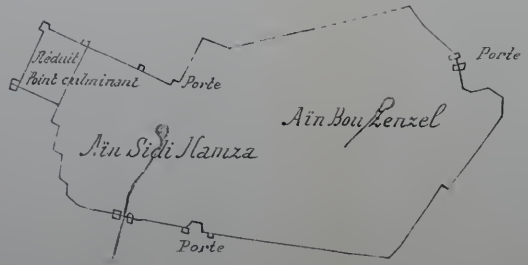



Echelle de 0.0025 pour 6 mètres

## RAPIDI

Echelle de $\frac{1}{4.000}$ Mètres

## OPPIDIVM




Echelle de $\frac{1}{10.000}$ Mètres

Ces poteries doivent dater de la 1re invasion arabe conduite dans le nord de l'Afrique par le célèbre Abdallah Ibn Saad, vainqueur du patrice Grégoire en 647 de J.-C.

Enfin, à Rapidi (Sour Djouab), a été trouvée, près d'un Jupiter tonnant, une petite cuillère en fer, de forme très élégante ayant certaine ressemblance avec la langue humaine, servant à manger des confitures (Cato, R. R. 84), à retirer de l'onguent d'un bocal, à écumer certains plats et à quelques autres usages auxquels la rendait propre sa forme particulière (Plin. II. N. XXI, 49).

***

Le *Castellum Auziense* est un fort hexagonal d'Aïn Bessem, auquel M. Berbrugger aurait, paraît-il, donnée ce nom. Aucune inscription n'est venue confirmer cette appellation et cependant j'en ai vu chez M. Delaporte, qu'il avait trouvées à deux mètres sous terre, dans les fondations de l'enceinte.

Il résulte de ces découvertes que ce fort a été reconstruit à l'aide de matériaux pris à trois kilomètres environ, sur les ruines *d'Oppidium,* ville romaine (tracée sur le croquis ci-joint), qui aurait une superficie de 34 hectares et était située à Aïn-Sidi-Hamza.

Oppidium, ville de la Maurétanie Césarienne, est signalée dans l'Itinéraire de Ptolémée qui la place sur la route d'Auzia (Aumale) à Icosium (Alger), et à 71 kilomètres de Lamida (Médéah).

M. Grenade Delaporte aurait retrouvé la voie romaine d'Aumale à Sidi-Hamza jusqu'à la plaine de la Mitidja.

***

On rencontre aussi à 35 kilomètres environ d'Aumale des ruines romaines, auxquelles les Arabes ont donné le nom de *Grimidi;* elles sont situées au nord d'Aïn-Tolba, dans le Djebel Naga, tribu des Oulad Sidi Aïssa.

On remarque deux constructions voûtées, qui paraissent être les restes d'un réservoir d'eau et des amas de pierres formant un rectangle, à une extrémité duquel on lit une inscription datant de l'an 211 ou 212 de J.-C.

Dans les ruines de Grimidi ont été trouvées diverses lampes des IIe et IIIe siècles et des casques, des masques et des bouts de lance, dont une grande partie a été donnée par le colonel Trumelet au musée d'Alger.

Enfin, on rencontre entre Bouïra et Maillot, dans la vallée de l'oued Sahel, *Vasagada* aujourd'hui Tachachith. Cette ville romaine occupait une superficie de 8 à 10 hectares environ.

Entre autres objets, on y a découvert un moule de fabrication locale qui servait à confectionner les lampes de Basse Époque ; il figurera au Bulletin, dans un prochain article en préparation sur l'« Histoire de la Lampe antique en Afrique ».

Il existe non loin de là, sur la rive droite de l'oued Meroudj, une autre ville romaine, dont le nom est encore inconnu, et aussi importante que Vasagada.

Entre ces deux villes s'élevait le fort de Tikrampt.

*
* *

Reprenant la route d'Alger, nous signalons sur notre passage deux découvertes.

A 200 mètres, au nord du village actuel d'Aïn-Bessem, en faisant une tranchée pour la route de ce village à Bouïra, on a trouvé à l'emplacement d'une ruine romaine, un magnifique chandelier romain en fonte, à trois pieds de griffon, dont un brisé n'a pu être retrouvé. Une feuille de vigne très bien ouvragée, orne chacun des trois côtés.

A Bouïra, dans une ruine romaine, située à peu près au centre du village, on a découvert, avec dix pièces en argent du Haut Empire, des balles de fronde en argile ayant la forme d'un œuf.

Les deux moitiés oblongues, après avoir été moulées, soudées et cimentées formaient un tout solide et lourd, qui devait être un engin redoutable.

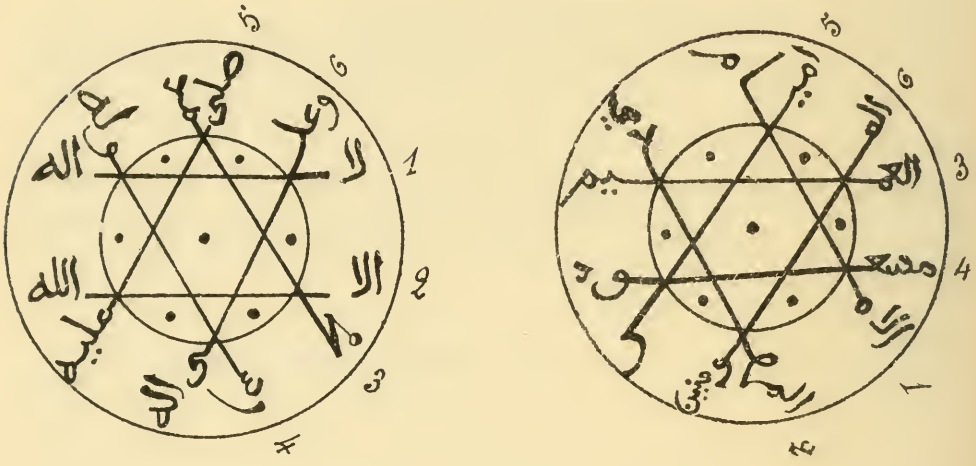
On lisait parfois sur les balles de fronde des légendes très courtes : soit le nom du général commandant l'armée, soit le numéro de la légion à laquelle les balles étaient destinées. D'autres portaient des plaisanteries souvent grossières à l'adresse des ennemis.

Celles de Bouïra n'ont pas d'inscriptions.

Ceux qui veulent avoir des renseignements étendus et précis sur les vestiges romains de ces contrées intéressantes et peu explorées peuvent utilement recourir à la carte sur les ruines romaines de la région d'Aumale que M. Grenade Delaporte a dressée, il y a plusieurs années, à l'échelle de $\frac{1}{40000}$ m. sur la demande de M. Berbrugger.

F. DE CARDAILLAC.

# LA LÉGENDE DES SEPT DORMANTS



TRADUCTION

*1. — Il n'y a de divinité*
*2. — Que Dieu*
*3. — Mohammed*
*4. — est son prophète*
*5. — Qu'il répande sur lui ses bénédictions*
*6. — et sur sa famille. —*

*1. — El imam*
*2. — El Mahdi*
*3. — Le très considérable*
*4. — Messaoud*
*5. — Commandeur*
*6. — des croyants. —*

Cette monnaie arabe, en or, de la dimension d'une pièce de 0,50 centimes, a été trouvée à Aumale, en même temps qu'une foule d'autres de la même provenance, il y a quelques années.

Voici la légende, assez curieuse, qui s'attache à ces pièces, et que m'a racontée M. Grenade Delaporte, d'Aïn-Bessem, la tenant d'un vieil algérien, chaouch de la Justice de paix :

« Au premier temps de l'Islamisme, sept musulmans, accompagnés d'un chien, se réfugièrent dans une caverne par suite des persécutions dont ils étaient l'objet. Ils allaient périr faute de nourriture, lorsque Dieu les endormit. Cinq ou six cents ans après, ils se réveillèrent avec une faim et une soif dévorantes.

L'un d'eux, muni d'une besace remplie de pièces d'or (elles étaient semblables à celle du dessin ci-dessus), se dirigea vers la ville voisine pour y acheter des aliments. Quel ne fut pas son étonnement en voyant que tout était changé ; ce n'était plus le même roi ni le même gouvernement ; la religion n'était plus la même ; il se trouvait en pays inconnu. Après avoir parcouru la ville en tous sens, il se dirigea vers les boutiques pour y acheter des provisions, mais partout on lui refusa ses pièces d'or, en lui disant que ces pièces n'avaient plus cours.

Il rejoignit alors ses compagnons, auxquels il raconta ce qu'il avait vu et sa mésaventure au sujet des pièces : « Pourtant, dirent-ils, nous avons à peine dormi une heure ; quel bouleversement s'est-il donc produit pendant notre court sommeil, la main de Dieu a dû s'appesantir sur les hommes pour les punir de leurs fautes. »

Après avoir fait leur prière au Maître des mondes, ils se rendormirent et dorment encore. »

Cette légende est celle des *sept dormants*, dont il est fait allusion dans le Koran, au chapitre XVIII, intitulé : « La Caverne ».

F. de Cardaillac.

# DOCUMENTS MUSULMANS

SUR

# LE SIÈGE D'ALGER

PAR CHARLES-QUINT

(1541)

## INTRODUCTION

Nous possédons sur l'histoire du siège d'Alger en 1541 par Charles-Quint, et sur la défaite qu'il éprouva, de nombreuses relations chrétiennes, tant de témoins oculaires que d'historiens contemporains (1). En premier lieu : Villegaignon (2), puis Vandenesse (3), l'agent de François Ier (4), Vañuelos (5), l'anonyme des Pays-Bas, publié par Gachard et Piot (6), Marmol (7), Lopez de Gomara (8), pour ne parler que des principaux, ont été surtout consultés par ceux qui ont écrit l'histoire de la défaite des Espagnols. Les plus importants, parmi ces derniers, sont : MM. Sander Rang et F. Denis (9) et M. de Grammont (10). Le chapitre consacré à cet épisode par M. Jurien de la Gravière, outre qu'il contient de graves erreurs, est écrit dans un esprit évident de partialité en faveur des Espagnols, alors ennemis de la Turquie et de la France (11). M. Playfair, dans ses annales des relations entre l'Algérie et l'Angleterre, ne parle qu'incidemment de cet épisode (12).

Restent les sources musulmanes dont se sont servis MM. Sander-Rang, F. Denis et de Grammont. Celles connues jusqu'à présent sont au nombre de quatre, et le texte de deux d'entre elles est publié ici pour la première fois.

La plus importante de toutes (Ch. I.) est celle désignée parfois sous le nom de *Manuscrit du Mehkémé*. Il en existe deux copies à la Bibliothèque-Musée d'Alger ; l'une dans un manuscrit (N° 1100) contenant à la suite le récit du voyage de Khair eddin à Djidjelli, extrait du Ghazaouat ; l'autre en appendice à la relation connue sous le nom de Ghazaouat (N° 942). Venture de Paradis, qui en eut une copie entre les mains, probablement pendant son séjour à Alger, en donna une traduction pleine de fautes et d'omissions, que M. de Grammont publia à la suite de sa *Relation de l'Expédition de Charles-Quint* (13). Ce récit, d'après une note de Sander-Rang et Denis (14) sans doute empruntée à Venture de Paradis, aurait été conservé dans les archives de la mahkama d'Alger. Il est bien manifestement l'œuvre d'un témoin oculaire ; peut-être même certaines parties furent-elles empruntées au rapport que H'asan Agha expédia à Constantinople. Le texte arabe, le seul qui nous reste jusqu'à présent, fut traduit du turk ; une note du ms. 1100, que j'ai suivi dans cette édition, dit à la fin du récit (15) : « J'ai écrit ceci d'après un livre où se trouvent des relations en langue étrangère (f° 7).

Le second chapitre est emprunté au *Toh'fat ul Kibar,* de H'adji Khalfa, ouvrage écrit en turk et consacré à l'histoire des expéditions maritimes des Ottomans (16). L'auteur, qui a eu à sa disposition les documents les plus précieux pour l'histoire ottomane, n'a pour ainsi dire pas été utilisé par les historiens de l'Algérie, qui ne l'ont connu, et encore, que par des renseignements plus ou moins exacts puisés dans l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, par de Hammer. La version partielle qu'a publiée J. Mitchell (17) est à peu près ignorée et d'ailleurs peu fidèle, comme j'ai pu le vérifier. Hadji Khalfa a consulté le premier document que j'ai mentionné et le suivant, tous les deux sur l'original turk.

Le *Ghazaouat*, dont un extrait forme le troisième chapitre, est plus connu grâce à la version attribuée à Venture de Paradis et publiée par MM. Sander-Rang et Denis (18). Je ne sais si l'on peut donner le nom de version à une traduction aussi infidèle à

tous les points de vue et qui ne peut qu'égarer ceux qui se serviraient d'elle sans la confronter avec le texte arabe (19). Le texte que j'ai eu sous les yeux (manuscrit daté de 1177, hég. 1763-64 de J.-C.) fut traduit du turk en arabe, par un khodja anonyme, à ce qu'il semble (20), pour un mufti hanéfite d'Alger, qui ne possédait pas bien la langue ottomane, Si Moh'ammed ben Ali el Qoloughli d'Alger (21). Le texte turk de cette relation a été imprimé à Constantinople, mais est excessivement rare ; à défaut, je me suis servi de la traduction italienne d'une version espagnole faite en 1578, sur l'original turk, par Giovan Luidgi Alçamora, secrétaire de Philippe II, avec l'aide d'un esclave ottoman. La traduction italienne a été publiée par M. Pelaez (22) et s'accorde avec le Ghazaouat, quoique le récit soit un peu plus abrégé. Pour le texte arabe, je me suis servi du manuscrit 942 de la Bibliothèque-Musée d'Alger, le plus ancien et le plus correct.

Je n'ai pas inséré ici l'extrait de la chronique connue sous le nom de *Ez Zohrat en Naïrah* dont je possède une copie faite d'après le manuscrit de la Bibliothèque-Musée d'Alger. Elle a été traduite in-extenso par Rousseau (*Chroniques de la Régence d'Alger*, Alger 1841 in-8°) et l'auteur Mohammed ben Mohammed ben Abder Rah'man des Mencha et tchadiri de Tlemcen, qui termina son ouvrage en 1194 hég., s'est servi, pour l'histoire du siège d'Alger, du Ghazaouat. La traduction de ce fragment a été reproduite par M. de Grammont (23).

Il y aurait lieu de mentionner Si Barkat ben Cherif, auteur d'une histoire des Barberousse qui paraît perdue (24), les chants des Israélites indigènes menacés d'une terrible persécution si les Espagnols triomphaient (25), enfin, il semble que divers poèmes arabes, dont l'un a pour auteur Abd er Rah'man el Djezairi, furent composés à cette occasion : du moins le Ghazaouat (n° 942) cite quelques vers incomplets en marge des pages 109, 112, 115.

Alger, 22 juin 1890.

# NOTES DE L'INTRODUCTION

(1) La bibliographie de l'Algérie, surtout au point de vue historique, est encore à faire d'une façon scientifique et, particulièrement sur l'épisode dont il est question ici, elle laisse beaucoup à désirer. On peut mettre en première ligne, malgré des lacunes, les bibliographies particulières de Paulitschke *(Die Afrika-Literatur in der Zeit von 1500 bis 1750 nach Chr.* Vienne 1882, in-8°) et de Ternaux-Compans *(Bibliothèque asiatique et africaine,* Paris 1881, in-8°). Celle de M. Playfair *(A Bibliography of Algiers from the expedition of Charles V in 1541 to 1887,* Londres s. d. in-8°) est fort incomplète ; enfin celle de Gay *(Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie,* San-Remo 1875 in-8°) n'a aucune valeur. W. Schomburgk a publié, il y a quinze ans, une étude sur les sources de l'histoire de l'expédition de Charles-Quint *(Die Geschichtschreibung ueber den Zug Karl's V gegen Algier,* Leipzig 1875 in-8°), dans laquelle il s'occupe seulement des dépêches officielles, du récit de Villegaignon, du journal de Vandenesse, de quelques relations secondaires écrites par Bernstein, Mameranus, Fery de Guyon, le légat du pape, et enfin des lettres et journaux, sans compter quelques historiens comme Sepulveda et Sandoval. Les sources musulmanes n'y sont pas mentionnées.

(2) Cf. l'excellente édition, donnée par M. de Grammont, de la relation latine et de la rarissime version française de Jean Tolet : *Relation de l'Expédition de Charles-Quint contre Alger,* Paris 1874 in-8°. Outre cette réimpression, je me suis servi du texte publié à Anvers en 1554 : *Rerum a Carolo V Cæsare Augusto in Africa bello gestarum commentarii.* A la suite de sa dissertation, W. Schomburgk a réimprimé la version allemande de Menrad, d'après l'édition de Neubourg, 1546. M. de Grammont a donné à la fin de son livre plusieurs appendices dont l'un renferme l'extrait du *Zohrat* (trad. de Rousseau), du *Ghazaouat* et le manuscrit du Mehkémé, — sur lequel je reviendrai plus loin, — malheureusement d'après les traductions fautives attribuées à Venture de Paradis. La liste des éditions de la relation de Villegaignon, donnée dans l'appendice, pourra être complétée par les indications fournies par Paulitschke, Ternaux-Compans et Playfair. Aux auteurs cités par le savant président de la Société Historique Algérienne, à propos de Villegaignon, j'ajouterai les vers de Ronsard, reproduits dans l'introduction mise par F. Denis en tête de la réimpression du *Voyage dans le Nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614,* par le P. Yves d'Evreux *(Bibliotheca americana* t. II, Paris et Leipzig 1864, in-8°, p. XXVIII).

(3) *Le Journal des Voyages de Charles-Quint, de 1514 à 1551,* par J. de Vandenesse, a été publié par M. Gachard dans le premier volume de la *Collection des Voyages des Souverains des Pays-Bas*, Bruxelles 1876, in-4°. La partie relative au siège d'Alger, que Rotalier avait fait connaître dans son *Histoire d'Alger* (Paris 1841, 2 vol. in-8°), parut dans le tome II des *Papiers du Cardinal de Granvelle,* édités par Weiss et ensuite en appendice à la *Relation de Villegaignon,* éd. de Grammont (p. 133-134).

(4) Charrière, *Négociations de la France dans le Levant,* t. I, Paris 1848, in-4°, p. 522-524.

(5) Navarrete, *Colleccion de Documentos ineditos para la Historia de España,* Madrid, t. I, 1842, in-8°.

(6) *Collection des Voyages des Souverains des Pays-Bas,* t. III, Bruxelles 1881, in-4°.

(7) *L'Afrique,* trad. de Perrot d'Ablancourt, Paris 1667, 3 vol. in-4°, t. II, l. V, ch. XLI.

(8) *Cronica de los Barbarojas,* Madrid 1854, in-8°.

(9) *Expédition de Charles-Quint contre Alger,* à la suite de la *Fondation de la Régence d'Alger,* Paris 1837, 2 vol. in-8°, t. II, p. 241. Ce précis excellent ne renferme qu'une erreur de chronologie rectifiée par M. de Grammont *(Relation de l'Expédition de Charles-Quint,* note VIII, p. 93-95). Le récit consacré par E. Pellissier (*Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie.* Paris 1844, in-4°, liv. I, *Espagnols en Barbarie,* § XXXIV) est un simple sommaire.

(10) *Op. laud.* et *Histoire d'Alger sous la Domination Turque,* Paris 1887, in-8°, ch. V.

(11) *Les Corsaires barbaresques et la Marine de Soliman le Grand.* Paris 1887, in-18 jés., ch. III.

(12) *The Scourge of Christendom,* Londres 1884, in-8°, ch. II.

(13) P. 126-133.

(14) *Fondation de la Régence d'Alger,* t. II, p. 242.

(15) Cette note manque dans le ms. 912 et la version de Venture de Paradis.

(16) Je me suis servi du texte imprimé à Constantinople en 1141 de l'hég. (1729 de J.-C.), 1 vol. in-4°.

(17) *The History of the Maritime War of the Turks,* Londres 1841, in-4°, ch. I-IV.

(18) *Fondation de la Régence d'Alger, Histoire des Barberousse, Chronique arabe du XVI^e Siècle, publiée sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec un Appendice et des Notes,* Paris 1837, 2 vol. in-8°.

(19) M. de Grammont *(Le R'azaouât est-il l'œuvre de Khair eddin ?* Villeneuve-sur-Lot 1873, in-8°) a fait justice des assertions singulières de Berbrugger *(Les Époques Militaires de la Grande Kabylie,* Alger 1857, in-12, p. 52 et 309), d'après lesquelles le Ghazaouât serait une autobiographie de Khair eddin. Le regretté Stan. Guyard, dans un article de la *Revue Critique* (11 avril 1874) sur l'opuscule de M. de Grammont, admet que cet ouvrage fut écrit par Sinân-Tchaouch, sur l'ordre de Solimân-pacha.

(20) Cf. l'explicit du ms. 942 de la Bibliothèque-Musée d'Alger :

قال من كتب هذه الغزوات من خطه وهو محمد بن رمضان الدلسى هذه الغزوات اصلها مكتوب على اللسان التركى والقلم التركى بعبرها بعض خواجات الترك لمفتى الحنفية بالجزاير بلسان العرب لان المفتى المذكور لا يحسن اللسان التركى وهو العالم الصالح النحوى المفسر الماهر فى العلوم الاستاذ فى علم الفرات الشاعر المفلق الشيخ سيدى محمد بن على الفلفلى الجزايرى رحمه الله تعالى (تعلى ms.) ورضى عنه بمنه امين وكتبه بهذا المحل الفقير لله تعالى محمد ابن احمد بن قاسم غفر الله تعالى ذنبه وستر بفضله عيبه وكان الفراغ منه ليلة الاحد السابعة من ربيع الثانى من عام سبعة وسبعين ومايه والف من هجرته الخ

Il s'ensuit que le copiste se nommait Moh'ammed ben Ramdhan, de Dellys, et l'auteur de la note du ms. 942, Moh'ammed b. Ah'med b. Qâsem.

Un autre manuscrit existe aussi, mais incomplet, à la Bibliothèque Musée d'Alger. C'est le même ouvrage, sans doute, qui se trouve dans la Bibliothèque de la Djami' Zaïtounah à Tunis, sous le titre de تاريخ عروج وتوجه خير الدين وقدومهما الى الجزاير Houdas et R. Basset, (*Mission scientifique en Tunisie,* IIe partie, Alger 1884, in-8°, p. 68). Le catalogue de la Bibliothèque nationale de Paris mentionne sous le n° 852 bis, ancien fonds un سيرة المجاهد خير الدين qui, dit l'auteur de la note (M. de Slane), n'est pas le même ouvrage que celui dont la traduction a été publiée par Sander Rang et David. Cependant, les premières mots الخبر عن قدوم عروج sont les mêmes que dans le ms. 942 d'Alger.

(21) Il s'agit du mufti Mohammed ben Mohammed, connu sous le nom d'Ibn Ali : il exerça depuis le commencement de cha'ban 1150 (1737 J.-C.) : on l'appelle aussi Sidi Mohammed b. Ali b. Sidi el Mahdi b. Ramdhan b. Yousef el Oldj, d'après un manuscrit traduit en partie

par Devoulx. *Les Édifices religieux de l'ancien Alger,* Alger 1870, in-8° p. 147-148. Ce nom est donné fort inexactement dans un médiocre travail de M. Gonzalez (*Essai chronologique sur les musulmans célèbres de la ville d'Alger.* Alger 1887, in-8°, p. 55-56.

(22) *La Vita e la Storia di Ariadeno Barbarossa,* Palerme 1887, in-8°.

(23) *Relation de l'expédition de Charles-Quint.* Appendice p. 111-121.

(24) De Grammont, *Le R'azaouat est-il l'œuvre de Khair eddin?* p. 38, note.

(25) Playfair, *The scourge of Christendom,* p. 25-26.

# CHAPITRE PREMIER [1]

## هذا تاريخ قدوم البلادور الى الجزاير

وسبب قدومه انه عمر مركبا من مراكبه و اوسفه بالمال و السلعة و بعثه الى وهران فاخذه ريس من روساء الجزاير واسمه كجك على ودخل به الى الجزاير بعد ما وقع الحرب بينهما فوجد فيه رئيسا عظيما مع جملة الروساء ودخل فى شهرة عظيمة ثم ان كجك على احضر هذا الريس الى حسن اغه خليفة خير الدين وقبل يده وكشف عن راسه وبقى داهشا من الهيبة فساله حسن اغه عن اخبار بلاد النصارى فقال له الريس ان سفينة تركتها تريد القدوم الى بجايه فعند ذلك امر حسن اغه ان تجهز له اغربة فتجهزوا فى اسرع وقت فساروا الى طلبها الى (f. 2) نواحى بجاية وكمنوا فى موضع يقال له العشر والمنفار وكان من جملة روسا الجزاير كجك على المتقدم للذكر فطلعت لهم تلك السفينة ذاهبة الى بجاية فقربوا منها وشرعوا فى قتالها وكانت هذه السفينة فى غاية الاستعداد للقتال فلم تزل مع اجفان المسلمين فى اخذ و رد الى ان وقعت فيها النار فالتهبت فى اطراف السفينة فعجز الكفار عن اطفايها فالقوا انفسهم فى الماء فالتقطهم المسلمون من البحر و اطفوا النار فعند ذلك رجع الروسا الى الجزاير وهم فارحون (2) بهذا الفتح و دخل الجزاير فى شهرة كبيرة وفرح به حسن (3) اغه غاية الفرح و امرهم بانزال ما فيها من الغنيمة فانزلوا الكفار واحضروا بين يديه ومعهم ريسهم وكانوا فى حال طلوعهم الى دار الامارة تعجب لهم النسا و الصبيان واهل البلد ليتفرجوا (4) فلما وصلوا بهم الى حسن اغه امر بهم الى السجن المعد لذلك فلما سمع بهم صاحب اسبابيه بما تم على هذين الجفنين وكان اهل طاعته قد ضجوا اليه بالشكوة مما يفعلون (5) اهل الجزاير بهم خصوصا اهل السواحل منهم بحيث انهم قالوا للطاغية (6) اما ان تكفينا امر الجزاير و الا نعطو (7) الطاعة لما حبها فشرع فى الحركة الى الجزاير و اطلق الندا فى ساير اقطاره بذلك فاتحاشت اليه جيوشه افواجا

افواجا وزخرت اليه جيوشه وعساكره امواجا امواجا فوصل خبر نهرته الى حسن اغه خايبة خير الدين فصدق بذلك ولم يكذب ثم اخذ فى حركة عرس لاجل تزويج ولده وعمل مفرحات عظيمات (8) يقال (9) انه خرج من يده مال عظيم (10) بسبب هذا العرس فى كل ناحية يقال (11) انه من ٥٠٠ جملة ما جعل فيه من المفرجات نصب صاريا فى باب الوادى (12) وطلاه بالشحم بحيث انه لا يقدر يصعد اليه احد وجعل فى جامورة شقفة من الملب نفيسة ومعها صارة من الذهب و اباحهما لمن صعد اليهما فجاء فتى من الاتراك صغير السن فلم يزل يتلاصق الصارى شيا فشيا حتى وصل اليهما ونزل بهما فتعجب الناس مما شهدوا منه فلما تم هذا العرس وصار مثلا سايرا و نزهة من نزاهة الدنيا ادار وجهه الى تحصين المدينة والاستعداد لمقابلة العدو فبنا اسوار المدينة و اصلح ما انهدم منها ونصب عليها المدافع وعلى ساير الابراج وعين اربعماية اسير من الكبار لهذا البنا ثم انه بعث الى شيخ المدينة و امره ان يرفع اليه حساب رجال كل حومة من الجزاير فجعل ذالك شيخ المدينة ومع ذالك باخبار العمارة تتوارد فى كل وقت على اهل الجزاير فامر حسن اغه بقطع اشجار البساتين كلها خوفا من النصارى ان يستتروا بها عند القتال و اول مما برا هو فى بستانه فلم يترك فيه شجرة فبينما هو فى يوم من الايام جالس فى دار الامارة اذ دخل عليه حارس البحر الذى يقال له صاحب الناظور و اخبره بان عمارة النصارى قد اتت وهى عمارة كبيرة اخذت وجه الماء كله وسترته وشمعت فى عددها فلم اقدر فتشوش نظرى من ذلك لكثرتها فعند ذالك عين حسن اغه جملة من الخيل فصعدوا الى جبل ابى زريعه (13) لياتوا بتخفيف العمارة فرجعوا اليه وكل واحد منهم يقول لم اقدر على احصاء ما رايت العدد كثير لا يصل اليه الادراك فعند ذالك امر حسن اغه سيدى سعيد الشريف وكان هو شيخ المدينة ان يوجه رجالا من اهل البلد الى الابراج والاسوار 14 برسم حراستها فى مقاتلة العدو منها فنهض شيخ المدينة المذكور (15) وعين الرجال للابراج والاسوار (16) ونصبوا رايات الاسلام عليها ووزع حسن اغه رجاله على ابواب المدينة بطوايف من العسكر فعين لباب عزون رجلا من اعيان العسكر واسمه الحاج مامى وكان مذكورا فى الشجاعة فقام بما عين له واما حسن اغه فاقام فى حصن من حصون الجزاير تصل مدافعه الى العدو برا وبحرا ومعه جماعة من العسكر وطبوله تصعد اصواتها الى الجو و الويته المنصورة تخفق على راسه وجعل على باب الوادى (16) (هذا الحصن)

مدفعا عظيما يدهش الانسان عند صيحته وتزهق النفس من دفعته وجعل من هذه الحصن الى القصبة فايدا ومعه طايفة من العسكر و اسمه الفايد حسن وعين لحراسة باب الوادى (17) رجلا اسمه الفايد يوسف ومعه جماعة من العسكر وعين معه ثلاثة من القياد اسم احدهم سابر (18) وجعله فى برج من الابراج وفايد اخر اسمه اصلان عينه لقاع السور (19) والفايد الثالث اسمه رمضان فافامه قريبا منه فى بعض النواحى واما كجك على وحيدر فانه اقامهما فى باب الجزيرة ومعهما قبطان السفن واسمه خضر (20) وجملة من روساء البحر واما اهل الجزاير من العسكر و الاندلس و البلدية فانهم داروا باسوار المدينة بالمكاحل والسيوف والرماح والنشاب واما عمارة النصارى وكان ظهور العمارة يوم الاربعة فى اخر الشهر من جمادى الثانية بقى منه ثلاثة ايام سنة ثمانية واربعين وتسعماية ٢٧ جمادى ٢ سنة ٩٤٨ (21) وفى يوم الخميس وقت العصر رست (22) فى جون تمانتجوس الموالى للجزاير مهو فيقال (23) انهم لما رسا وسقط بعض من رايتهم فى البحر والمسلمون ينظرون اليهم فحصل لهم تعاول (24) وعلموا انهم منصورون عليهم وكان نزول العدو الى البر يوم الاحد قبل الزوال بشى قليل فنزل سلطان (25) اسبانيه ودارت عليه عساكره ويقال (24) ان عدتهم تسعين الفا فارادوا المسلمون ان يمنعوهم من النزول الى البر فرمت عليهم السفن بالمدافع من البحر فاوسع لهم المسلمون المجال حتى تمكنوا من النزول وبات العدو ليلة الاثنين بقرب البلد فى موضع يقال له الحامة وكان زعيم من زعماء الترك يقال له الحاج باشا فعزم ان يضرب على العدو ليلا فيفتح له ابواب المدينة واخذ الراية فى يده وخرج معه جماعة وافرة من المسلمين وكان خروجه من المدينة لما بقى الربع الاخر (25) من الليل (26) فلم يشعر العدو فى منزله الذى نزل فيه وكان الفصل شاتيا لانهم وصلوا فى شهر اكتبر فى ايام قاسم كون الاو المسلمون قد خلطوهم ورموا عليهم بالمكاحل دفعة واحدة ورشقوهم بالسهام فحصلت فيهم ضجة عظيمة فانتبه مالكهم مرعوبا من نومه وصاح برجاله وخواص وزرايه وقال اهو لاء الذين اخبرتمونى عنهم انهم لا يقومون لحربنا انظروا ما عملوا فينا هذه الليلة ثم ان المسلمين (27) رجعوا الى البلد بعد ما قتلوا منهم خلقا كثيرا فلما كان يوم الاثنين تحركت النصارى الى المدينة و معهم الطاغية (28) حتى قربوا الاسوار وهم يزعمون فى انفسهم والويتهم منصوبة عليهم فخيل لاهل الجزاير انهم نمل اسود قد ملا الفضاء وكان فيهم من الفرسان

اربعة الاف فارس فشرع فى فتالهم من الاسوار (29) بالمدافع وبنادق الرصاص والسهام وكان فى ذالك اليوم تقدمت رجال من الاتراك الى القتال وظهرت منهم شجاعة عظيمة منهم رجل اسمه الحاج باشه واخر اسمه الحاج مامى واخر يقال له خضر (30) واخر يقال له الحاج بكير فقاتلوا قتالا شديدا الى الليل (31) فرجعوا الى راس تقوره ونزلوا امحالهم فاخذت تلك الوعود (f. 6) كلها وشرعوا فى قتال المدينة وضبت عليهم مدافع المسلمين وخاب رجاوهم من المدينة فصعدوا الويتهم منشورة الى الكدية المعروفة بكدية الصابون وشرعوا فى قتال المدينة منها هذا واهل الجزاير يرمون على العدو بالمدافع من كل ناحية باصوات الصواعق و ربما وصلوا الرمى على اجفانهم التى فى البحر هذا ما وقع لهم من الحرب فى يوم الاثنين وهو اليوم الاول الذى تحركوا فيه الى الجزاير فلما كان يوم الثلاثة ارسل الله تعالى فى اخر الليل (32) ريحا عاصفا فقطعت حبال اجفانهم ونشروا صواريهم (33) خوافا من الهلاك وثم هذا الريح فى الزيادة فتشوش الجنرال من ذالك واسمه اندريه وكذا لك من كان معه فى الاجفان وسافت هذه الريح العظيمة التى ارسلها (34) الله عليهم جملة من اجفانهم الى البر فعطبت على المطاحن وخرجوا منهم اسارى المسلمون ومالت عرب الجزاير على اهل تلك الاجفان فاستلصلوهم (35) فتلا فماتوا فلمارءا الطاغية ما حصل لاجفانه من الغرف والعطب انكسرت شوكته واخمدت ناره وظهرت عليه مجايل الذل فخرج اهل المدينة صبيحة يوم الثلاثة لقتالهم باجتهاد وعزم قوى وعلموا ان الله تعالى نصرهم على اعدايه فخالطوهم وقاتلهم فى تلك الاوعار فاتى وجوه العسكر الى الطاغية وقالوا له ايها الملك قم بنفسك الى الحرب فان المحلة على اشرف الاخذ فعند ذلك خرج الطاغية والتفت عليه عساكره واخذوا فى القتال فتفهقر المسلمون عنهم نازلين الى راس تقوره وجدوا الكفار فى قتالهم وتكالبوا عليهم فتفهقروا ايضا الى موضع يقال له ملعب الكورة ثم (f. 7) الى فنطرة الاقران فلما راوا (36) الكفار ذالك منهم تراكمت جيوشهم عليهم كالبحر الزاخر وصاحوا عليهم من كل ناحية وطالبوهم من كل دانية فتفهقر المسلمون الى ناحية سيدى ابى (37) التفى فعند ذلك صرخ المسلمون فى وجوه الكفار وحملوا عليهم وضربوهم بالحجارة والنشاب وكان ذالك اليوم يسيل فيه المطر كافواه الغرب فراجع المسلمون حمايتهم وحملوا على الكفار من كل ناحية فردوهم على اعقابهم الى المحلة ورجع المسلمون الى المدينة ولما كان صباح يوم الاربعة ظهر الكفار انهم لا طمع لهم

بالجزاير وان الغنيمة ان ينجوا بانفسهم فهربت اجفانه الى البر ونزل الجنرال اندريه منهاحزين فوصل الى الطاغية فى محلته واعطاه حق المبايعة وقال له ايها الملك الم احذرتك عن السفر الى الجزاير فانظر عاقبة الامر الذى كنت حذرتك عنه و الان قم اطلب النجاة لنفسك فان جل اجفاننا عطبوا على السواحل فكيف يكون رجوع هذا العسكر الى بلادنا فيها انا ايها الملك اذهب الى تمانتفوس انتظرك هنالك فبادر انت ومن معك من العسكر بالرحيل لتركب فى الاجفان الباقية وتخلص الى بلادك فعند ذالك رجع الطاغية عن الجزاير ونزل على وادى (38) الحراش وكان قد اجهدهم الجوع فاكلوا اربعماية من الخيل و باتوا تلك الليلة والمطر يتراكم عليهم و الاعراب والقبايل يضربون فيهم بالمكاحل و الاحجار و يلتقطون فى السعى فلما كان يوم الخميس نظر الطاغية الى الوادى (39) فرءاه حاملا فهالته رويته فاستشار (40) رجاله كيف يحتلوا (41) على القطع الى الناحية الاخرى فعقدوا صوارى (42) سفنهم المنعطبة على الساحل وقطعوا عليهم فلما قطعوا الى الناحية (f. 8) الاخرى هجمت عليهم فرسان العرب ايضا و صاحوا عليهم وقتلوا منهم خلقا كثيرا ولم ينزل الطاغية و فرسان العرب تطاعنهم الى ان وصلوا الى تمانتفوس واقام فيها اياما الى ان خد هيجان البحر وركب فيما بقى من الاجفان وسافر الى بلاده وهو لا يصدق النجاة (43) بنفسه وخلف كثيرا من الاغربة و الاجفان الرفاق وكثيرا (44) من الاجفان العظام والعشريات و البرقطات ومداوع عظام وخلف كثيرا من الرجال والنساء والصبيان التى اتى بها فانه لم يذهب واحد منهم وعدتها البان (45) وثلاثماية واما خيله لم يذهب منها واحد (46) سوى الذى مات فى الحرب والذى اكلوه (47) وحاصل ما خلفه لاهل الجزاير مال (48) لا يحصى

كمل تاريخ النبلادور (49) حين اتى الجزاير فى المرة الاولى وكتبته من مجلد فيه تواريخ بخط عجمى

# RÉCIT DE L'EXPÉDITION

# DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT

## *CONTRE ALGER*

---

Voici quel fut le motif de cette expédition. Il avait équipé un vaisseau, l'avait chargé de richesses et d'armes et envoyé à Oran. Ce navire fut pris par un des reïs algériens nommé Kutchuk'Ali (Ali le Petit) qui l'amena à Alger après un combat. Il trouva sur sa prise un personnage considérable avec une foule d'officiers et acquit une grande réputation.

Kutchuk'Ali présenta ce personnage à H'asan Agha (50) lieutenant de Khair eddin. Il lui baisa les mains, se découvrit et resta interdit de frayeur. H'asan l'interrogea sur les nouvelles des pays chrétiens ; le prisonnier lui répondit : J'ai laissé un vaisseau se dirigeant sur Bougie. H'asan ordonna que l'on armât des bateaux de course pour aller immédiatement à la poursuite de ce navire, du côté de Bougie. Les nôtres partirent sans retard et se cachèrent à un endroit appelé El'Ochch oue'l Menqâr (Le Nid et le Bec) (51). La réputation de Kutchuk'Ali l'avait fait mettre à la tête des reïs algériens. Le navire qui allait à Bougie arriva près d'eux ; ils s'approchèrent et commencèrent le combat. Le vaisseau était abondamment pourvu de munitions de guerre et ne cessa de rendre coup pour coup aux bateaux musulmans jusqu'à ce qu'il prit feu. L'incendie se communiqua à toutes ses parties. Les infidèles furent impuissants à l'éteindre ; alors ils se jetèrent à la mer. Les musulmans les retirèrent de l'eau et éteignirent le feu. Les reïs revinrent à Alger, contents de leur

prise, et firent leur entrée en ville en grande pompe. H'asan montra une extrême satisfaction et leur donna l'ordre de mettre à terre leur butin. Ils débarquèrent les infidèles et les lui présentèrent ; leur chef était avec eux. Tandis qu'ils se rendaient au palais du gouvernement, les femmes, les enfants et les gens de la ville s'empressaient de venir contempler ce spectacle. Quand les infidèles furent arrivés en présence du gouverneur, celui-ci les fit enfermer dans une prison affectée à cet effet.

La nouvelle de la prise de ces vaisseaux arriva au roi d'Espagne (52) : de plus, ses sujets, et particulièrement ceux qui habitaient les rivages de la mer, se plaignaient des déprédations des Algériens : « Ou bien, disaient-ils, assure notre défense contre les gens d'Alger, ou bien nous obéirons au maître de cette ville. » Le prince s'occupa alors d'une expédition, la fit proclamer dans toutes les contrées de son empire, rassembla des troupes par milliers et les soldats affluèrent vers lui comme les vagues de la mer (53).

La nouvelle de cet armement arriva à H'asan Agha : il y crut sans hésitation ; puis il ordonna de célébrer une fête pour le mariage de son fils. Il fit à cette occasion des dépenses considérables. On dit qu'il sortit de ses mains des sommes élevées pour ce mariage (54). On rapporte qu'entre autres divertissements, il fit dresser, à Bab-el-Oued, un mât frotté de graisse de façon à rendre l'escalade plus difficile ; on mit au sommet un rouleau de drap précieux avec une bourse d'or, destinés à celui qui réussirait à y grimper. Un Turk, très jeune encore, étreignit le mât si bien qu'il arriva en haut et descendit avec les objets, à l'admiration de tous les assistants (55).

Après cette fête qui passa en proverbe, comme divertissement, H'asan Agha s'occupa de fortifier la ville et de la mettre en état de résister à l'ennemi. Il reconstruisit les murailles, répara ce qui était écroulé, les garnit de canons ainsi que les tours. Il employa 400 esclaves chrétiens à ce travail. Ensuite il envoya chercher le cheïkh de la ville et se fit remettre la liste des hommes de chaque quartier. Le cheïkh exécuta cet ordre.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de l'expédition se répandit chez les habitants. Le gouverneur fit couper tous les arbres des jardins pour que les ennemis ne pussent s'y dissimuler pendant le combat : les premiers coupés furent ceux de son propre jardin ; il n'en laissa aucun.

Un jour qu'il était dans le Palais du Gouvernement, il vit entrer le gardien de la mer, qu'on appelait le chef de la Vigie. Celui-ci venait l'informer que la flotte chrétienne était arrivée : elle était considérable et couvrait toute la surface de la mer qu'elle cachait. « J'ai essayé de la compter, dit-il, mais je n'ai pu y réussir, mes yeux étaient obscurcis par cette multitude de vaisseaux ». H'asan ordonna à une troupe de cavaliers de monter sur le Bou Zaréah pour lui rapporter des renseignements exacts sur la flotte. Ils revinrent lui dire chacun : « Je n'ai pu compter ce que j'ai vu : le nombre des vaisseaux est si grand qu'on ne peut y arriver ». H'asan commanda alors à Sidi Sa'ïd ech Cherif — c'était le cheïkh de la ville — d'envoyer des gens sur les tours et sur les murailles pour les garder et combattre l'ennemi. Le cheïkh s'en alla en toute hâte, assigna des postes aux hommes sur les tours et sur les remparts, au dessus desquels on arbora les drapeaux musulmans. H'asan mit également des chefs pour garder les portes avec des troupes de soldats : A Bab Azzoun [56] était posté un des principaux hommes de guerre, nommé El H'adj Mami, célèbre par sa bravoure. H'asan se tint dans un des forts d'Alger dont les canons battaient l'ennemi sur terre et sur mer. Il avait avec lui une troupe de soldats ; les timbales résonnaient jusqu'aux cieux, et ses drapeaux victorieux flottaient au dessus de sa tête. Il plaça au dessus de la porte Bab-el-Oued [57] un immense canon dont le bruit terrifiait l'homme et dont les décharges anéantissaient l'âme. De cet endroit jusqu'à la Qasbah, le commandement fut confié à un qaïd, à la tête d'une troupe de soldats. Il se nommait H'asan. Le gouverneur chargea le qaïd Yousof et quelques soldats, de la défense de Bab-el-Oued ; il avait avec lui trois autres qaïds : l'un, appelé Safer [58], fut placé à une tour ; le second, As'lan (Arslan, le lion), à la partie

inférieure des murailles, et le troisième, Ramdhân, sur un point quelconque. Quant à Kutchuk'Ali et Haïder [59], ils furent placés à la porte de l'Ile (la porte de la marine), ayant avec eux le capitaine-général de la marine, nommé Khidhr, et une troupe de reïs.

Les habitants d'Alger, soldats, Andalous et citadins étaient rangés sur les murailles de la ville avec des fusils, des sabres, des lances et des flèches.

La flotte chrétienne apparut un mercredi, trois jours avant la fin de Djoumada second, 948 [60]. Le jeudi, au moment de l'as'r (vers 3 heures de l'après-midi), elle jeta l'ancre dans la baie de Tementfous (Matifou), en vue d'Alger. On rapporte qu'en manœuvrant, un des pavillons tomba à la mer, ce que virent les Algériens ; ils reprirent confiance et reconnurent qu'ils seraient victorieux de leurs ennemis.

Le débarquement de ceux-ci eut lieu le dimanche suivant, un peu avant le déclin du soleil. Le roi d'Espagne descendit à terre, entouré de ses soldats, au nombre, dit-on, de 90,000 [61]. Les Musulmans voulurent les empêcher de débarquer, mais les vaisseaux tirèrent contre eux depuis la mer et ils laissèrent le champ libre aux ennemis qui purent descendre à terre. Ils passèrent la nuit du (dimanche au) lundi près de la ville, dans un endroit appelé El H'ammah [62].

Il y avait un des principaux Turks, du nom d'El H'adj Bacha [63] qui résolut d'aller attaquer de nuit les Chrétiens. On lui ouvrit les portes de la ville ; il prit un étendard à la main et sortit avec une troupe nombreuse de Musulmans. Cette sortie eut lieu lorsqu'il restait encore un quart de la nuit. Les infidèles ne s'en doutèrent pas, car la saison était pluvieuse, et on était au mois d'octobre, dans les jours qui marquent la fin de la campagne maritime d'été [64] — sinon au moment où les Musulmans jetèrent du désarroi parmi eux et firent une décharge de fusils en une seule fois. Ils lancèrent aussi des flèches ce qui causa un trouble extraordinaire. Le roi s'éveilla en sursaut, appela les grands et les courtisans les plus familiers et leur dit :

« Est-ce là ce que vous m'annonciez, que les Algériens ne tiendraient pas devant notre attaque ? — Voyez ce qu'ils font cette nuit ! » — Les Musulmans rentrèrent dans la ville après avoir tué beaucoup d'ennemis.

Le lundi [65], les Chrétiens se mirent en marche vers la ville, ayant avec eux le tyran, et s'approchèrent des murailles, en bon ordre ; ils ressemblaient, aux yeux des habitants, à des masses de fourmis noires remplissant la plaine [66]. Il y avait parmi eux 4000 cavaliers ; on commença à leur envoyer, des remparts, des coups de canon, des balles et des flèches. Ce jour-là, des soldats turks marchèrent au combat et montrèrent une grande valeur ; entre autres : El H'adj Bacha, El H'adj Mâmi, Khidhr, El H'adj Bekir, qui livrèrent jusqu'à la nuit une bataille acharnée. Les ennemis revinrent à Ras Tafourah [67] où ils établirent leur campement. Ils s'emparèrent de toutes les collines et se disposèrent à attaquer la ville. Les canons des Musulmans firent des décharges et l'ennemi dut perdre l'espoir d'occuper Alger. Ils plantèrent leurs étendards déployés sur le Koudiat es Saboun [68] et songèrent à attaquer Alger de cet endroit, mais les habitants faisaient des décharges de tous côtés et les coups arrivaient fréquemment sur les vaisseaux ennemis qui étaient en mer. Telle fut la journée du lundi, la première où ils se mirent en marche contre Alger.

Le mardi, Dieu très haut envoya, vers la fin de la nuit, une tempête violente qui rompit les câbles des navires ; ils dressèrent les mâts de peur de périr, mais le vent ne cessa d'augmenter. L'amiral qui se nommait Andoria (André Doria) eut l'esprit troublé comme tous ceux qui étaient à bord des navires. L'ouragan violent, envoyé par Dieu, poussa la flotte contre le rivage : les vaisseaux périrent sur des rochers, les esclaves musulmans s'en évadèrent et les gens d'Alger coururent exterminer les marins chrétiens, jusqu'au dernier. Le tyran vit ses navires submergés et détruits, sa puissance brisée, son éclat éteint et l'abaissement qui le menaçait.

Alors les habitants de la ville firent, de bonne heure, le mardi, une sortie pour combattre les Chrétiens et détruire leurs forces, reconnaissant que Dieu leur donnait la victoire sur ses ennemis. Ils en vinrent aux mains et le combat fut livré sur les collines. Les chefs de l'armée chrétienne allèrent trouver le tyran et lui dirent : « Prince, debout, viens combattre en personne, car le camp est sur le point d'être enlevé ». Alors, il marcha à la bataille avec ses soldats. Les Musulmans reculèrent jusqu'à Ras Tafourah, tandis que les infidèles redoublaient leurs efforts et les assaillaient comme des chiens. Les nôtres reculèrent encore jusqu'à l'endroit appelé Mela'b el Korat *(le Jeu de Mail)*, puis au Qantarat el Ofrân *(le Pont des Fours* [69]). A cette vue, les troupes chrétiennes s'entassèrent, pareilles à une mer qui déborde, poussèrent de tous côtés des clameurs contre les nôtres et les serrèrent de près. Les Musulmans se retirèrent alors vers Sidi Abou't Toqa [70]. Ils lancèrent à ce moment de grands cris contre les infidèles et les frappèrent à coups de pierres et de flèches. Ce jour-là, la pluie tomba à torrents. Les Musulmans reprirent courage, chargèrent les Chrétiens de tous côtés et les repoussèrent jusqu'au camp. Puis ils rentrèrent en ville.

Le mercredi, les ennemis reconnurent qu'ils devaient renoncer à Alger et s'estimer heureux s'ils sauvaient leurs vies. Les vaisseaux s'approchèrent du rivage, et l'amiral Andoria (André Doria) débarqua plein de tristesse. Il alla trouver le tyran dans son camp et, après l'avoir salué comme il convenait, il lui dit [71] : « Prince, n'ai-je pas déconseillé l'expédition d'Alger ? Vois-tu le résultat que je t'avais prédit ? — A présent, viens chercher ton salut, car si les gens des vaisseaux périssent sur le rivage, comment cette armée reviendra-t-elle dans notre pays ? J'irai t'attendre à Tementfous ; hâte-toi de te mettre en marche avec les soldats qui sont avec toi pour t'embarquer sur le reste de la flotte et rentrer sain et sauf dans ton royaume. »

Alors le tyran quitta Alger et campa près de l'Oued el H'arrach. La faim pressait les ennemis : ils mangèrent 400 chevaux et

passèrent cette nuit sous des torrents de pluie, tandis que les Arabes et les Kabyles lançaient sur eux des balles et des pierres et les attaquaient à l'improviste.

Le jeudi, le tyran, en examinant la rivière, s'aperçut qu'elle était grossie par les pluies. Cette vue l'effraya : il consulta les chefs pour savoir comment il passerait sur l'autre rive. Ils attachèrent les mâts des vaisseaux brisés et passèrent ainsi. Quand ils furent de l'autre côté, les cavaliers arabes fondirent sur eux avec de grands cris et en tuèrent une quantité considérable. Le combat ne cessa que lorsqu'ils arrivèrent à Tementfous. Le roi y demeura quelques jours jusqu'à ce que l'agitation de la mer fut calmée. Alors il s'embarqua sur les vaisseaux qui restaient et s'en retourna dans son pays, croyant à peine à son salut. Il perdit un grand nombre de vaisseaux de guerre et de transports, petits et grands, des galères et des galiotes, de grands canons et abandonna beaucoup de femmes et d'enfants qui étaient venus avec lui ; il n'en échappa pas un seul. Leur nombre fut de 1300. Aucun cheval ne revint, les uns périrent dans le combat, les autres furent mangés : bref, il laissa des richesses incalculables aux Algériens.

Fin de l'histoire de l'expédition de l'Empereur à Alger, pour la première fois.

Je l'ai écrite d'après un livre où se trouvent des récits en langue étrangère (turke).

# NOTES DU CHAPITRE PREMIER

1. Bib. d'Alger n° 1100. Le ms. 942 offre un certain nombre de variantes peu importantes. ۞ 2. ms. ليتبرجون ۞ 3. ms. احسن ۞ 4. ms. بارحين ۞ 5. ms. يبعلوا

6. ms. لطاعية ۞ 7. ms. نعطوا ۞ 8. ms. عظيمات مهرجانا عظيما manque dans le ms. 942. ۞ 9 ms. يقول ۞ 10. ms. مالاعظيما

11. ms. يقول ۞ 12. ms. باب الواد — prononciation vulgaire : Bab el Oued ۞ 13. ms. يزريعة ۞ 14. ms. الاصوار ۞ 15. ms. الاصوار

16 et 17. ms. الواد ۞ 18. ms. ساير ۞ 19 ms. الصور ۞ 20. ms. اخضر

21. Une note marginale qui me paraitrait être de M. Aug. Cherbonneau ajoute ۞ 22. ms. رسات ۞ 23. ms. يقول ۞ ٢٢ اكتبر سنة ١٥٤١ شمسى 24. ms. تقاول ۞ 24. ms. ويقول ۞ 25. الاخير

26. ms. اليل ۞ 27. ms. المسلمون ۞ 28. ms. اطاغية ۞ 29. ms. الاصوار ۞ 30. ms. اخضر

31 et 32. ms. اليل ۞ 33. ms. اصوارهم ۞ 34. ms. ارسله ۞ 35. ms. باستصلهم

36. ms. راو ۞ 37. ms. ابو ۞ 38. ms. واد ۞ 39. ms. الواد ۞ 40. m.s. باستاشر

41. ms. يحتالون ۞ 42. ms. سوار ۞ 43. ms. النجات ۞ 44. ms. كثيرا ۞ 45. ms. البين

46. ms. واحدا ۞ 47. ms. اكلوا ۞ 48. ms. مالا ۞ 49. ms. لنبلادور

(50) J'ai conservé l'orthographe *Agha,* d'après le texte اغه ou اغا bien qu'on ait voulu y voir l'altération d'un prétendu mot افا signifiant eunuque en turk et le distinguer du mot اغا qui seul a ce sens. Cf. Barbier de Meynard, *Supplément aux Dictionnaires* turcs, s. h. vo.

(51) Peut-être le cap Corbelin près d'Azeffoun.

(52) Dès juillet 1535, malgré les échecs de Diego de Vera et de Hugo de Moncada, Charles-Quint se faisait adresser un mémoire sur l'entreprise à tenter contre Alger. L'auteur anonyme de ce rapport, déposé aux archives de Simancas, énumérait, avec une grande connaissance des lieux et des choses, les chances favorables et défavorables de l'entreprise. (Cf. La Primaudaie, *Documents inédits sur l'Histoire de l'occupation espagnole en Afrique, « Revue Africaine »* 1876, t. xx, p. 129-132).

(53) Ces détails manquent dans la version de Venture de Paradis.

(54) Il s'agit sans doute d'un fils adoptif. Le texte porte عرس لاجل تزويج ولده celui que Venture de Paradis a eu sous les yeux (942 Bib. Alger) لاعذار ولده une fête de circoncision (cf. p. 127, ap. de Grammont, *Relation*).

(55) Ces détails manquent dans Venture de Paradis.

(56) La porte Bab Azzoun était alors située au milieu de la place actuelle de la République, en face du Théâtre.

(57) A lire sans doute Bab Azzoun. – Le nom manque dans Venture de Paradis.

(58) Il s'agit sans doute du qaîd Safer, appelé Safa par Haedo, et qui fut khalifah du sultan et gouverneur d'Alger. Il était renégat et affranchi de Khair eddin. En 1534 il commença la construction d'une mosquée qui subsiste encore, restaurée par H'ussein, et qui porte le nom de Djami Safir, dans la rue Kléber. (Cf. Devoulx, *Les édifices religieux de l'ancien Alger*. ch. xci, p. 240-246 . Son tombeau, comme celui de H'asan Agha était dans le cimetière près de la porte Bab el Oued. (Haedo, *Topographie et Histoire d'Alger,* trad. Monnereau et Berbrugger, *Revue Africaine* 1871, t. xv, p. 461).

(59) Venture de Paradis confond en un même personnage Khidhr et Haïder.

(60) Cf. le tableau des opérations dans l'édition de Villegaignon par De Grammont, p. 94.

(61) Le texte porte تسعين Venture a lu سبعين dans le sien : il y avait 23900 soldats et 12330 marins.

(62) Aujourd'hui le Jardin d'Essai, entre l'Agha et le Ruisseau, à trois kilomètres d'Alger.

(63) Sans doute celui qui est appelé par M. de Grammont El H'adj Becher ben Ateladja, et qui fit l'intérim de gouverneur d'Alger depuis la disgrâce de H'asan Agha jusqu'à l'arrivée de H'asan-pacha, fils de Khair eddin (1543-1544). Cf. Devoulx, *El H'adj Pacha (Revue Africaine* 1864, t. viii, p. 290-299). Le Ghazaoûât attribue le projet de sortie à H'asan Agha.

(64) Le jour appelé قاسم كون correspond au 26 octobre (Saint-Démétrius) : c'était l'époque du retour de la flotte turke et la clôture de la campagne à l'entrée de l'hiver comme le 23 avril (Saint-Georges) était l'époque de l'ouverture de la campagne et de la sortie de la flotte. Cf. Bianchi et Kieffer, *Dictionnaire Turc-Français*, t. II, p. 418-419 ; Barbier de Meynard, *op. laud*, t. II, p. 458.

(65) 24 octobre.

(66) Venture de Paradis traduit : « Semblables à ces fourmilières que les chaleurs du printemps font éclore » (!)

(67) Aujourd'hui l'emplacement du fort Bab Azzoûn.

(68) Où s'élève aujourd'hui le Fort l'Empereur.

(69) Dans la rue de Constantine, à l'angle sud-est de la nouvelle caserne des Douanes.

(70) Cette mosquée était située à l'angle actuel de la rue de Constantine et du Square de la République. Cf. la description qu'en a donnée Devoulx, *Les Edifices religieux de l'ancien Alger*, ch. LXIX, p. 204-206. D'après une tradition arabe, Sidi Abou't Toqa, qui était mort et enterré depuis quelques années, se leva dans la nuit qui précéda le 28 octobre et la passa en prières en faveur des Musulmans (Haedo, *Topographie*, ch. XXXV, *Revue Africaine*, t. XV, 1871, p. 224. Les traditions musulmanes citent encore trois autres pieux personnages auxquels serait due la tempête : Sidi Bou Guedour qui brisait sur le port un chargement de poteries (قدور) : à chaque pot cassé, un vaisseau chrétien se fracassait : la mosquée de Sidi bou Guedour existe encore rue Kléber (Devoulx, *Les édifices religieux*, ch. XCI, § 3, p. 240) ; Sidi Ouali Dadah mort en 1554, qui entra dans la mer et la souleva par des formules magiques. Sa chapelle a subsisté, rue du Divan, jusqu'en 1864 (Devoulx, *Les édifices religieux*, ch. LIII, p. 171-173) ; enfin le nègre Yousef.

(71) André Doria envoya une lettre à l'Empereur par un habile nageur.

# CHAPITRE II

## EXPÉDITION DU ROI D'ESPAGNE CONTRE ALGER

ET

## SA DÉFAITE PAR HASAN-BEY

*(Extrait de Hadji-Khalfa)* (1)

En 948, le Padichah victorieux (Solaïman II) alla en Hongrie (Angorousa) pour l'expédition de Tabor (2) et confia la surveillance de la mer Blanche (la mer Méditerranée) à Khair eddin pacha avec soixante-dix galères. De son côté, le roi d'Espagne, voulant porter secours à l'empereur Ferdinand II (3) et ravager les pays musulmans, se rendit avec sa flotte sur les côtes de Venise. Ayant appris le départ de Khair eddin pour sa croisière et rougissant de revenir dans son pays (sans avoir combattu), il fit voile vers Alger. L'eunuque H'asan Agha, que le pacha y avait laissé à sa place, ayant équipé trente galères et galiotes n'avait pas cessé de ravager les côtes d'Espagne. Le roi chrétien rassembla cent navires, quatre mille chevaux et cinquante mille soldats, partit en personne et arriva devant Alger, le 28 de djoumada second de l'an 948.

H'asan Bey, après avoir réuni le Conseil, sortit avec six cents Turks et deux mille cavaliers arabes et fit une attaque nocturne contre les infidèles qu'il jeta dans le désarroi : trois mille d'entre eux périrent ; les nôtres rentrèrent sains et saufs dans la citadelle. Par l'ordre de Dieu, la pluie tomba la cinquième nuit. La tem-

pête s'étant accrue, la plus grande partie des lourds vaisseaux de charge furent jetés contre le rivage, plusieurs coulèrent à fond. La poudre des Chrétiens étant mouillée, ils ne purent se servir de leurs canons ni de leurs fusils. A ce moment, H'asan Bey fit une sortie et les attaqua. Pendant deux heures, il se livra un combat acharné ; les nôtres rentrèrent dans la forteresse. Cette tempête jeta à la côte cent cinquante vaisseaux : quatre galères entrèrent dans le port. Il s'échappa de ces navires quatorze cents prisonniers musulmans. Les infidèles, renonçant à attaquer la ville et ayant éprouvé de grandes pertes, se mirent en marche pour un cap appelé Tementefous(4), désireux de rentrer dans leur pays. Les Musulmans les harcelèrent par derrière et leur tuèrent beaucoup de monde. La rivière de l'Harrach se trouvant gonflée, les ennemis, voyant derrière eux la force des Algériens, se précipitèrent dans l'eau et plusieurs y périrent noyés. Le reste s'embarqua sur les vaisseaux sauvés, le 26 de redjeb et prit la mer. Une nouvelle tempête s'éleva et poussa les navires du côté de Bougie ; à grand'peine purent-ils rentrer en Espagne.

---

## NOTES DU CHAPITRE II

(1) *Tohfat ul Kibar,* f. 27, p. 319 et suiv.

(2) Cf. sur cette campagne De Hammer, *Histoire de l'empire ottoman,* t. v, Paris 1826, in-8°, liv. xxx.

(3) Erreur de Hadji Khalfa. Ferdinand n'eut le titre d'empereur qu'après l'abdication de Charles-Quint.

(4) Il faut corriger en تمنتوس et en حراش les mots تمنتوس et خراس que porte le texte turk.

# CHAPITRE III

EXTRAIT DU GHAZAOUAT

*Manuscrit de la Bibliothèque-Musée d'Alger n° 942, p. 101*

وكان خير الدين لما سافر من الجزاير الى اصطنبول ترك بهـا نايبـا
عنه كما تقدم وكان اسمه حسن اغه وكان رجلا عاقلا حازمـا سـديد
الراى جيد التدبير وكان له حظ من العلم والصلاح كريم النفس سخيا
بالمال باذلا للمعروف يراعى العلماء والصلحاء واهـل الخير مـع العدل
الشامل و الاهتمام بـاحوال الرعية الكامل و لذلـك تفرس فيه خير
الدين فجعله نايبا عنه لما احتوى عليه من هذه المنـاقب العظيمة
فصارت لـه بذلك محبة عظيمة في قلوب اهـل البلـد وكان انشـا
احدى وثلاثين غلياطة بعد انتقال خير الدين من الجزاير فاشتدت
بذلـك p. 102 وطاته على اهـل اصبـانية واحـتـوى على الكثير من
اجفانهم وعاث في اطراف سواحلهم وفعل بهم مـاكان يفعله بهم
خير الدين او اكثر فراى الطاغية ان يتوجه الى الجزاير بتلك العمارة
التى اسلفنا ذكرها واخفى هـذا الخبر مكيدة منه وهى عـادة بـافية
عنهم الى الان اذا وجهوا عمـارة الى سـاحل مـن السواحل فانهم لا
يفشون خبر سفرهم الا في اليوم الثالث بقراة الرسم الـذى يوجهه
معهم طاغيتهم وكان الطاغية بعث الى صاحب بلاد الجنويـز يـامـره
بتجهيز ما عنده من الاجفان واعدادها للسفر و وجه هو بالعمـارة الى
بلاد جنوة فا جتمع العمارتان هنالك وكان عدد ما فيهما من الاجفان
اربعمائة وقيل اربعمائة وخمسين جفنـا وكان عـدد المقـاتلة خمسين
الفا ولما تهيا له ما اراد من تجهيز هذه العمارة سافر بهما بنفسه الى
الجزاير فارسى بـجون تمانتفوس يوم الخميس ليلتين بقيتا من شهر
جمادى الثانية سنة ثمـان واربعين وتسعمـائـة وكان ارسـوه وقت
العصر وخيل لاهل الجزاير حين طلعت هذه العمـارة عليهم انها
جبل يسيـر في البـحر فحين ارست بذلـك الجون خيل لهم ايضا

ان جبلا استقر هذا لك وحصلت بذلك ضجة عظيمة لاهل البلد لانهم لم يروا مثل هذه العمارة سابقا وعند ذلك جمع حسن اغه اهل المدينة ونصب ديوانا عظيما جمع فيه علماء البلد وصلحاءهم ومشايخهم وجعل يسكنهم ويطيب نفوسهم ويهون عليهم امر هذه العمارة وهو مع ذلك يستشيرهم و ينظر ما يتفقون عليه من الامر ومن جملة ما خطبهم به تسكينا لروعتهم فد وردت العمارة في زمان عروج رايس وفي زمان خير الدين باشه فلم يخب عليكم ما اهيا الله للمسلمين من النصر على عدو الدين وكيف رد الله الذين كفروا بغيظهم لم ينالوا خيرا وكذلك هذه النوبة ان شاء الله ومع ذلك يا اهل الجزاير فقد تعين الجهاد علينا معشر المسلمين لا لعرض الحياة الدنيا بل نريد بذلك اعلاء كلمة الله وتحصيل درجات الشهادة فقد قال تعالى (1) p. 105 في حق الشهداء ولا تحسبن الذين قتلوا في سبيل الله اموا تابل احياء عند ربهم يرزقون فرحين بما اتاهم الله من فضله ويستبشرون بالذين لم يلحقوا بهم من خلفهم لا خوف عليهم ولا هم يحزنون وان كنا في قلة والعدو في كثرة فقد قال الله تعالى كم من فية قليلة غلبت فية كثيرة و الله مع الصابرين وقد وعدنا الله سبحانه وتعالى باحدى الحسنيين اما الظفر واما الشهادة وقد كتب الله علينا الموت وختم علينا الفنا فلان يموت الانسان مجاهدا صابرا بايعا نفسه من الله خير له من ان يموت حتف انفه فقد قال صلى الله عليه وسلم الجنة تحت ظلال السيوف وقد ورد ان سيوف المجاهدين معلقة في العرش ويالها من كرامة وقد ساق الله الجهاد الى بلادنا واكرمنا بهذه الكرامة العظما فهنيا لمن سقاه الله كاس الشهادة وختم له شرابها ونحن هذه المدينة منعناها من الكفار سابقا وكذلك نمنعها لاحقا ان شاء الله تعالى فلايتم للكفرة فيها عرض بحول الله وقوته وغاية ما يتاتى لهم ان يطاولونا ونطاولهم وتاتينا في خلال ذلك نصرة من سلطاننا الاعظم ومن خير الدين باشه فحصلت لاهل الجزاير قوة عظيمة بكلام حسن اغه و وطنوا انفسهم على جهاد العدو وعند ذلك فتح خزاين السلاح و وزعه في اهل المدينة مع ما يحتاجون اليه من البارود والرصاص وعند ذلك اخذوا في الدعاء الى الله تبارك و تعالى والتضرع اليه سبحانه في نصرهم على عدو الدين وجعل حسن اغه في كل برج من ابراج الجزاير الطبول والانفرة فهدرت تلك الطبول وزعقت تلك الانفرة حتى عمت افاق الجزاير ونصب الويته المظفرة على تلك الابراج وعلى اسوار المدينة واما الصارى فانهم شرعوا في النزول الى البر وانزلوا جميع

الاتهم الحربية وصنعوا مترسا هايلا وحين راى الطاغية استعداد اهل البلد لقتاله استضعف عقله وقال لخواصه انظروا الى صاحب الجزاير كيف حدثته نفسه بقتالنا ومدافعتنا عن اخذ البلد وهل هى الا تحت p. 104 ايدينا وكيف يقاتلنى هذا الرجل مع كثرة عساكرى وهل هى الا فى شرذمة (2) قليلة من الاتراك وطايفة من اهل البلد لا خبرة لهم بالقتال كان من حق هذا الرجل ان يطلب الامان لنفسه ولمن معه من ابناء جنسه ويخلى بينى وبين البلد وافسم اللعين بما يعتقده من دينه انه لابد له ان يستولى على الجزاير ويخرب بها حجرا حجرا ويمحو اثر الاسلام منها وكتب فى اثناء ذلك كتابا الى حسن اغه يقول فيه ايها الرجل انت خديم من خدام باربروشه (3) وانا ملك صبانية باسرها وجميع بلاد النصارى تحت طاعتى وكيف تحدث نفسك بمقابلتى اما تعرف انى استوليت على مدينة تونس وازعجت منها باربروشه لا يصدق النجاة بنفسه وهى اعظم من الجزاير شانا واحصن منها بنيانا وما اقمت عليها الامدة قليلة حتى دخلتها عنوة بسيفى وخرج منها سيدك هاربا فتحقق ان هذه المدينة نملكها كما سلكت مدينة تونس كيف وقد قدمت اليها بنفسى ايمكن ان ارجع الى بلادى ولم احصل على الجزاير وان لم يتات لى اخذها فى هذه الدفعة اطاول حصارها شتاء هذه السنة فمعى من المال والزاد ما يكفى هذه العساكر الذين معى وان احتجت (4) الى المدد فبلادى قريب وكل ما احتاج اليه يصلنى فى اقرب مدة وقد اعطيتك الامان هذه المرة فان قبلته فبها وان لم تقبله وشرعت فى الدفاع عن المدينة وارهقك قتالنا الى طلب الامان منا فانا لا نبذ له لك فانظر لنفسك وادبر على من معك فانك ان عاندت ورفعت راسك ولم تمل الى ما دعوتك اليه امرت العسكر يدفعون على المدينة دفعة واحدة ويقلعونها حجرا حجرا ويقتلون (5) كل من فيها من كبير وصغير وها انا قد اعذرت اليك فالوا واتى رسول اللعين بهذا الكتاب ظهرا فى نحوة زايدة وابهة عظيمة لعزة مرسله فوصل الى حسن اغه ودفع له كتاب الطاغية فلما قراءه امران يكتب اليه كتابا يقول p. 105 فيه ياكلب النصرانية كيف حدثتك نفسك انك تملك الملوك وانك فى مقام السلاطين العظام الذين دنت لهم الدنيا وهل انت الا كلب من كلاب النصارى اضعف ما فى بلاد البربرية من الفلاع لا تقدر على اخذها فكيف بمدينة الجزاير ولو سمع بك سيدنا السلطان الاعظم لارسل اليك عبدا من عبيده مع شرذمة من عسكره يستاصلك ومن معك ومع ذلك فان فى عسكر الجزاير ما يقابلك وستترى عاقبة امرك فاجهد جهدك غير موقف ولا

مسدد وسيعلم الكافر لمن عقبى الدارو قد استدلينا بكتابك على
فلة عقلك فان الانسان لا يفتخر بشى حتى يفعله وقد اتيتم الى
هذه المدينة مرتين مرة في مدة عروج رايس ومرة في مدة اخيه
خير الدين باشه.وقد سود الله وجوهكم في المرتين وهذه المرة
كذلك ان شا الله وختم الكتاب واعطاه الرومى (6) الذى وجه به
الطاغية فلما وصل به الى الطاغية وكان الكتاب باللسان التركى
فامر ان يترجم له فحين فهمه استشاط غيظا وغضبا وقام
اللعين وقعد لهذا الكتاب وامر بنصب المدافع على المترس
موالى المدينة بالمحل الذى يقال له كدية الصابون وهو المعروف
بمحل برج مولاى حسن في زماننا فعند ذلك دبر حسن اغه مع اهل
المدينة انهم يخرجون من المدينة ليلا و يهجموا (7) عليهم في
محل نزولهم لينتهزوا بذلك فيهم فرصة ويكسروا شوكتهم
بذلك فصوب العسكر واهل المدينة رايه فاختار من عسكره ستمائة
مقاتل من الرجال المعدودين لمثل هذا اليوم وجعل معهم الفى
فارس امثالهم في النجدة و القوة فلما كان الربع الاخر (8) من
الليل (9) فتحوا ابواب المدينة وخرجوا الى النصارى من ناحية واحدة
فلما قربوهم كبروا بصوت واحد عال ورموا عليهم بالمكاحل دفعة
واحدة وكان الكفار بين نايم وسكران و ناعس فاعتقد النصارى
لعنهم الله ان المسلمين خالطهم فاخذوا سلاحهم وجعلوا
يقتلون بعضهم بعضا والمسلمون على بعد يواصلون الرمى عليهم
لم يزل ذلك دابهم الى ان انبلج p. 106 صباح هذه الليلة (10) فعند
ذلك شرع النصارى في الرمى بالمدافع على المسلمين من اسفنهم
ليردوهم عن اخوانهم الذين في البر فعند ذلك رجع المسلمون الى
المدينة وافتقد الكفار بعضهم بعضا من الصيحة التى وقعت
عليهم بالليل (11) فوجدوا عدة القتلى اكثر من ثلاثة الاف فانكسروا
لذلك وحصل لهم حزن عظيم بسبب من قتل منهم وحصل
الطاغية بذلك غيار عظيم فعند ذلك هاج اللعين واشتد غضبه
وامر بنصب المدافع على المدينة وكانت (12) عدتها مائتى مدفع وشرعوا
في الرمى على المدينة يقاتلونهم على الاسوار ثم ان الله سبحانه
وتعالى تدارك اهل الجزاير بلطفه الخفى فهاجت الرياح وسافت
السحاب امثل الجبال وامطرت السماء مطرا كالطوفان وهال
البحر واشتد امواجه وكثر اضطرابه بما لم يعهد مثله فجعلت
سفنهم تتكفا يمينا وشمالا هذا و البحر في الزيادة و الامواج
تتراكم كالجبل فغرق كثير من سفنهم وعطب على الساحل سفن
كثيرة فعند ذلك دهش الكفار وتحيروا وخصوصا من نزل في البر

منهم فانهم خيل لهم ان القيامة قد قامت من كثرة الرياح والامطار والصواعق و الرعود فلم يقدروا على الرسى بمدفع واحد ولا بمكحلة فحين راى حسن اغه ما هياه الله لاهل الجزاير من نصرته خرج فى جماعة عسكره واهل المدينة طالبين النصارى فوقع بينهم قتال عظيم ودافع النصارى عن انفسهم دفاعا قويا وكان مع الطاغية لعنه الله عشرون الفا لحمايته لم يباشروا قتالا فهجم عليهم المسلمون وقاتلوهم قتالا عظيما مقدار ساعتين وتاخر المسلمون قليلا الى المدينة بعد ما وقوا ذلك اليوم حقه من جهاد الكفار فدخلوا المدينة و الوية النصر تخفق عليهم ومات فى هذا اليوم من الكفار قتلا ازيد من اربعة الاف واستشهد من المومنين مائتان ختم الله تعالى لهم بالسعادة ولما راى الكفار ماحل فى هذا اليوم p. 107 من سيوف المسلمين مع ما هم فيه من شدة البرد وتراكم المطر الغزير وعطب مراكبهم تضاعف حزنهم و اشتد قلقهم وعلموا انهم تورطوا فى ورطة عظيمة وكانوا حين نزلوا الى البر لم ينزلوا معهم من الزاد الا ما يكفيهم مدة قليلة ظنا منهم انه لا يحول بينهم وبين سفنهم حايل ولما نزل بهم هذا الطوفان العظيم وهاج البحر ذلك الهيجان الذى غلب مراكبهم حيل بينهم وبين الزاد فبقوا ثلاثة ايام فى البر فى جوع عظيم حتى ال بهم الامر الى ان ذبحوا خيلهم واكلوها وكانت عدة ماغرق من اجفانهم المعدة للحرب وحمل الزاد ولا لات الحربية مائة وثلاثون (130) جفنا ودخل اربعة منهم الى المرسى وخلص من اسارى المسلمين من هذه الاجفان المنحطبة الف واربعمائة وخمسون من الترك والبافون من العرب بعضهم من اهل الجزاير وبعضهم من اهل تونس واما ما بقى من اجفانهم بانهم لما راوا ماحل بالاجفان الاخر من الغرق و العطب على الساحل علموا ان ذلك غضب الله عليهم فحاولوا الدخول الى مرسى المدينة فلم يقدروا على ذلك فتوجهوا الى جون تمنتفوس و الحال مثل ماهو عليه من تراكم الامطار وهيجان الامواج والبحار و لما راى الطاغية لعنه الله ما حل له من هذه المصيبة العظمى حيث نكس الله امثاله ونكس احواله ولم يظفر من اهل الجزاير الا بهذا الهلاك الذى شاهده وصار فى الحقيقة هو المحصور لانه انقطع عن بقية اجفانه فعند ذلك خاف سايبا مانزل به من الانفال والالات الحربية من المدافع والسيوف والرماح وتوجه فيمن معه من عسكره المنحذل الى ناحية تمنتفوس طالبا النجاة بنفسه لتتوصل الى الركوب فى اجفانه التى هنالك وحين علم اهل الجزاير بفرار الطاغية خرجوا فى اثره من المدينة

يصبعون افيتهم بسيوفهم ويقتلونهم فى كل نجدو غور الى ان
الجوءهم الى وادى الحراش وكان الوادى (14) حاملا من كثرة المطر
المتراكم فلما ارهفهم المسلمون بالطلب رموا بانفسهم فى الوادى
فغرق عامتهم فيه واما الطاغية فانهم صنعوا له جسرا على الوادى
من صوارى اجفانهم المنعطبة p. 108 على الساحل فجاز عليها على
عدوة الوادى الاخرى بعد جهدو مشقة عظيمة وكان عدة القتلى
بسيوف المسلمين فى هذا اليوم اثنى عشر الف فيقال ان فرايس
الكبرة وفرايس خيامهم ملات مابين الجزاير و الداس شرقا وغربا
شرشال لا يحصيهم الا مهلكهم وكان دخولهم فى سبتهم للا نصراف
يوم الاربعاء ثانى عشر رجب وسافروا يوم الخميس ثالث عشر منه
بعد ما حرق السفن التى ايس منها وترك المرجو منها فبعد
بعضها فى اثناء السفر واما خيله التى جاء بها فهى اربعة الاف
فرس لم ير منها فرس مات بعضها برماح المسلمين و البعض اكلوها
من الجوع الذى وقع بهم وقتلوا بعضها بايديهم اضيق سفنهم
عن حمل رحالهم فكيف يحملون خيلهم وسافر اللعين الى بلاده
بالخيبة الكبرى وفرح الله سبحانه وتعالى عن اهل الجزاير ويقال ان
الطاغية فقد و يقال ان بقية اجفانهم عطبت كلها حين
توجهوا الى بلادهم ثم ان حسن اغه كتب كتابا الى الديوان
العالى يخبرهم بما كتب الله سبحانه وتعالى لاهل الجزاير مع
عدوهم وكيف نصرهم عليه وبين للسفر غلياطة و وجهها بهذا الكتاب
الى حضرة السلطان و اما المدافع التى خلفها النصارى يقول
ان عدتها مايتان وفيل ماية بان المسلمين حملوها وزينوا بها
الحصون الحربية وساير اسوار المدينة فوصلت هذه الغلياطة بالكتاب
الذى وجهه حسن اغه باخذه خير الدين و اوصله الى السلطان
وبالغ فى الثناء على حسن اغه فعند ذلك وجه اليه السلطان
بخلعة سنية وامر كريم يتضمن نيابته بالجزاير من قبل السلطان
وانه من جملة وزراية و وجه بخلع لاعيان اهل الجزاير واما الرسل
الذين توجهوا الى السلطان فانه واصل عليهم الانعام وجزل لهم
الجوايز و البشارات فسافروا الى مدينة الجزاير فوصلوها و اجتمعوا
بحسن اغه فنصب ديوانا عظيما قرا فيه امر السلطان الذى بعثه
والبس فيه الخلعة التى اتت اليه وكذلك البس اعيان الجزاير
الخلع التى وصلت p. 109 اليهم فدعوا للسلطان بطول البقا و بقيت
الجزاير كالعروس تختال فى حليها وحللها من رخاء الاسعار وامان
الاقطار و لم يبق لهم عدو يخافون منه وشاعت هذه الفضية فى
مشرق الارض ومغاربها وبقى رعب المسلمين فى قلوب الكفار مدة
طويلة بقدرة العزيز الفهار انتهى (15)

En partant pour Constantinople, Khair eddin avait laissé, comme il a été dit, un lieutenant à Alger : c'était H'asan Agha, homme intelligent, résolu, ferme, doué d'un grand discernement ; il avait de la science et de la vertu ; il était généreux, libéral, prodigue de bienfaits, plein d'égards pour les savants, les hommes pieux et les gens de bien ; sa justice était universelle et il prenait souci des affaires du peuple. C'est pourquoi Khair eddin, augurant bien de lui, l'avait établi son lieutenant à cause des grandes qualités qu'il possédait et qui lui valurent à un haut degré l'affection des habitants de la ville. Il avait équipé trente-une galiotes, après le départ de son maître, et par ce moyen, opprima les Espagnols, s'empara de beaucoup de leurs vaisseaux et ravagea leurs rivages, les traitant comme avait fait Khair eddin et plus mal encore.

Le tyran (Charles-Quint) résolut d'envoyer contre Alger la flotte dont nous avons parlé plus haut, mais, par ruse, il tint ce projet caché. C'est, chez les Chrétiens, une coutume qui subsiste encore aujourd'hui, lorsqu'ils préparent une expédition maritime, de ne pas divulguer leur projet, et celui que le tyran envoie avec la flotte, n'en est informé que le troisième jour en lisant ses instructions [16].

Le roi chrétien manda au chef du pays de Gènes [17] d'armer ce qu'il avait de vaisseaux et de les préparer pour une campagne. Lui-même partit avec des navires pour Gènes où eut lieu la jonction des deux flottes qui se composaient de 400 ou, suivant d'autres, de 450 navires. Le nombre des combattants était de 50000. Quand ces préparatifs furent terminés, le roi partit en personne avec l'expédition pour Alger et jeta l'ancre près du cap Tementfous (Matifou), le jeudi, deux nuits avant la fin de djoumada second, de l'an 948, au milieu de l'après-midi. Il sembla aux Algériens, à l'approche de ces vaisseaux, que c'était une montagne qui s'avançait sur la mer. Quand ils jetèrent l'ancre près du cap, on put croire que c'était une montagne qui s'était arrêtée là, car l'on n'avait jamais vu auparavant une flotte aussi considérable.

Sur ces entrefaites, H'asan rassembla les gens de la ville et convoqua un diwân important où il réunit les savants, les gens de loi et les cheïkhs, pour les rassurer, calmer leur esprit et leur rendre supportable cette expédition. Il voulait aussi les consulter et leur demander à quel parti ils s'arrêteraient. Entre autres choses qu'il leur dit pour dissiper leur frayeur, il leur rappela que déjà une expédition avait débarqué au temps d'Aroudj Reis et une du temps de Khaïr eddin [18] ; « Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, quel secours Dieu a fourni aux Musulmans contre l'ennemi de la religion, comment il a repoussé les infidèles qui, malgré leur fureur, n'ont pu obtenir de succès. De même, cette fois, s'il plaît à Dieu. En outre, habitants d'Alger, la guerre sainte est un lot qui nous est assigné, à nous Musulmans, non en vue de la vie de ce monde ; nous voulons par là élever la parole de Dieu et arriver aux degrés du martyre. Le Très-Haut a dit, en parlant des martyrs : Ne croyez pas que ceux qui sont tués dans la voie de Dieu soient morts ; non, ils sont vivants près de leur maître qui les nourrit ; joyeux des faveurs de Dieu, ils se réjouissent de ce que ceux qui viennent après eux et ne les ont pas encore rejoints, sont à l'abri de la crainte et de la tristesse [19] ». Dieu a dit encore : « Que de fois une faible troupe a vaincu une troupe considérable ! [20] » Dieu exauce les persévérants. Le Très-Haut nous a promis l'un de ces bienfaits : ou la victoire ou le martyre ; il a donc décrété pour nous la mort et scellé notre trépas. Certes, l'homme qui périt martyr avec constance et qui vend son âme à Dieu est plus heureux que celui qui meurt de mort naturelle. Le Prophète — que Dieu le bénisse et le sauve — a dit : « Le paradis est à l'ombre des sabres » ; et l'on rapporte que les sabres des combattants pour la foi seront suspendus au trône divin [21]. Quel honneur pour eux ! Dieu a conduit la guerre sainte dans notre pays et nous a accordé cette gloire immense. Heureux l'homme que Dieu abreuve à la coupe du martyre et pour qui il a décrété cette boisson ! Nous avons autrefois défendu cette ville contre les infidèles : de même, à l'avenir, nous la défendrons s'il plaît au

Très-Haut. Le but des ennemis, par la force et la puissance de Dieu, ne sera pas atteint ; ce qui pourra arriver de part et d'autre, c'est qu'eux et nous prolongions la lutte, et que dans l'intervalle, nous soyons secourus par notre auguste sultan et par Khair eddin pacha (22). »

Les paroles de H'asan Agha fortifièrent puissamment les esprits des Algériens, et ils se disposèrent à la guerre sainte. Le gouverneur ouvrit les dépôts d'armes et les distribua parmi les habitants de la ville avec la poudre et le plomb nécessaires. Alors ils se mirent à prier Dieu, à s'humilier devant lui pour obtenir son secours contre l'ennemi de la religion. H'asan Agha plaça sur tous les forts de la ville des tambours et des clairons dont les roulements et les sonneries retentirent dans toutes les parties d'Alger. Les étendards victorieux furent arborés sur ces tours et sur les murailles de la ville.

Les Chrétiens s'occupèrent de descendre à terre et débarquèrent tout leur matériel de guerre ; ils se firent des retranchements redoutables ; mais quand le tyran vit les préparatifs des Algériens pour le combattre, son intelligence faiblit et il dit à ses courtisans : « Voyez le chef d'Alger, comme il se flatte de nous résister et de nous empêcher de prendre la ville ! N'est-elle pas entre nos mains ? Comment cette homme pourrait-il lutter contre la foule de nos soldats, lui qui n'est à la tête que d'une petite troupe de Turks et d'une bande de citadins qui ne savent pas se battre. Son devoir serait de demander quartier pour lui et ceux de sa nation qui sont avec lui et de ne pas intervenir entre nous et les Algériens ». Le maudit jura ensuite par sa croyance, que rien ne l'empêcherait de s'emparer de la ville, de n'y pas laisser pierre sur pierre et d'y anéantir l'islam. Sur ces entrefaites, il écrivit à H'asan Agha une lettre où il lui disait : « Homme, tu es un des serviteurs de Barberousse (23) et moi, je suis roi de l'Espagne tout entière et une foule de pays chrétiens sont sous mon autorité. Comment peux-tu me résister ? Ne sais-tu pas que je me suis emparé de la ville de Tunis dont j'ai chassé Barberousse qui pouvait à peine croire à son salut ? Tunis

est plus grande qu'Alger et mieux fortifiée ; cependant je n'ai pas été long à y entrer de force, le sabre à la main. Ton seigneur s'en est enfui. Il est certain que je m'emparerai de cette ville comme j'ai pris Tunis. Quoi ! j'y suis venu en personne : est-il possible que je m'en retourne dans mon pays sans l'avoir conquise ! Si je ne m'en empare pas cette fois, je l'assiègerai pendant tout l'hiver de cette année : j'ai avec moi assez de richesses et de provisions pour suffire aux soldats qui m'accompagnent. Si j'ai besoin de renfort, mon pays est proche et tout ce qu'il me faudra m'arrivera à bref délai. Je te donnerai quartier cette fois, si tu l'acceptes ; sinon, si tu persistes dans le dessein de m'en repousser, et si tu es contraint par notre attaque à la demander, je ne te l'accorderai pas. Réfléchis bien, songe à ceux qui sont avec toi : car si tu résistes, si tu relèves la tête, si tu te refuses à ce que je te demande, j'ordonnerai à mes soldats de faire une seule décharge sur la ville ; ils la ruineront de fond en comble et extermineront ce qui s'y trouve, grands et petits. Voilà l'avertissement que je te donne (24). »

Le messager du maudit apporta cette lettre avec une insolence manifeste et un orgueil excessif pour faire honneur à celui qui l'envoyait. Il arriva devant H'asan Agha et lui remit la lettre du tyran. Après l'avoir lue, le gouverneur fit écrire cette réponse : « Chien de chrétien, comment peux-tu te flatter d'être le roi des rois et sur le même rang que les grands princes qui ont obtenu les biens de ce monde ? Es-tu autre chose qu'un des chiens de chrétiens ? la moindre des bicoques du pays de Barbarie, tu ne pourrais t'en emparer : à plus forte raison d'Alger. En l'apprenant, notre Seigneur, le sultan auguste enverrait un de ses esclaves avec une petite troupe de ses soldats qui t'anéantiraient, toi et les tiens. En outre, il y a assez de monde dans Alger pour te résister ; tu verras l'issue de ton entreprise. Fais tous tes efforts, inutilement et sans succès, et l'infidèle saura à qui est la rétribution de cette vie. Ta lettre nous donne une preuve de la faiblesse de ton intelligence ; car l'homme ne se vante pas d'une entreprise avant de l'avoir terminée. Deux fois

déjà, vous êtes venus vers cette ville : une fois au temps d'Aroudj Raïs et une fois au temps de Khair eddin pacha ; cette fois encore, il en sera de même s'il plaît à Dieu » (25).

H'asan scella la lettre et la remit au chrétien que le tyran lui avait envoyé (26). Quand le messager revint vers le roi, celui-ci se fit traduire la lettre qui était écrite en turk. Lorsqu'il eut compris ce qu'elle contenait, il s'emporta, plein de violence et de colère, tantôt se levant, tantôt s'asseyant. Puis il ordonna de placer les canons sur le retranchement, près de la ville, à l'endroit appelé alors Koudiat es S'aboun, et connu de notre temps sous le nom de Bordj Mouley H'asan (27).

Sur ces entrefaites H'asan Àgha décida, de concert avec les gens de la ville, que ceux-ci feraient une sortie nocturne et attaqueraient les chrétiens là où ils étaient campés pour saisir l'occasion et briser leur puissance. Les citadins et les soldats approuvèrent ce projet, et il choisit 600 combattants réservés pour ce jour auxquels il adjoignit 2000 cavaliers (28), leurs pareils pour le courage et la force. Lorsqu'on fut au dernier quart de la nuit, on ouvrit les portes et ils sortirent d'un seul côté contre les Chrétiens. En approchant, ils crièrent à voix haute : Allah Akbar ! et firent une décharge unique de leurs fusils. Les infidèles, moitié ivres et moitié endormis (que Dieu les maudisse), s'imaginèrent que les Musulmans étaient mêlés à eux. Ils prirent leurs armes et s'entretuèrent les uns les autres, pendant que les nôtres faisaient de loin des décharges contre eux. Cette lutte ne cessa que lorsque le matin parut. Alors les vaisseaux chrétiens tirèrent des coups de canon sur les Musulmans pour les éloigner des infidèles qui étaient à terre. Les Algériens revinrent vers la ville et les Chrétiens se comptèrent pour connaître le résultat de la catastrophe qui avait fondu sur eux pendant la nuit. Ils trouvèrent plus de 3000 morts, ce qui les consterna et leur causa un vif chagrin. Leur tyran entra dans une violente fureur et, sa colère redoublant, le maudit marcha contre la ville et

ordonna de braquer sur elle des canons, depuis l'endroit qu'on appelait Koudiat es S'aboun. Quelques jours se passèrent, tandis que les Algériens combattaient du haut des remparts.

Alors le Très-Haut manifesta sa bienveillance d'une façon évidente : des vents violents vinrent pousser des nuages pareils à des montagnes et les Cieux envoyèrent une pluie comme celle du Déluge. Les vaisseaux ennemis commencèrent à se balancer à droite et à gauche, puis la mer grossit et les vagues s'amoncelèrent pareilles à des montagnes. Beaucoup de leurs vaisseaux furent submergés ; d'autres en très grand nombre furent jetés sur le rivage.

Sur ces entrefaites, les infidèles, et particulièrement ceux qui étaient à terre, furent saisis d'effroi, s'imaginant que le jour du jugement était arrivé, à cause de la violence de l'ouragan, de la pluie, du tonnerre et de la foudre. Ils ne pouvaient tirer un seul coup de canon ou de fusil. En voyant le secours envoyé par Dieu aux Algériens, H'asan Agha fit une sortie avec une troupe de soldats et des gens de la ville pour attaquer les chrétiens (29). Il se livra entre eux un combat acharné et les ennemis firent une résistance opiniâtre. Près de leur tyran étaient 20,000 hommes pour sa défense ; ils n'avaient pas pris part au combat. Les Musulmans fondirent sur eux et une lutte terrible s'engagea pendant deux heures. Puis les nôtres reculèrent peu à peu jusqu'à la ville, après avoir, ce jour-là, rempli leur devoir en combattant les infidèles. Ils rentrèrent dans Alger et l'étendard de la victoire flottait sur eux. Il y eut, dans cette bataille, plus de 4000 Chrétiens tués et 200 Musulmans périrent martyrs : que Dieu très haut décrète pour eux la félicité.

En voyant, ce jour-là ce que leur avait fait éprouver le sabre des Croyants, outre le froid qu'ils ressentaient, la pluie violente qui les battait et la perte de leurs vaisseaux, les infidèles sentirent redoubler leur chagrin et s'accroître leur trouble ; ils reconnurent qu'ils s'étaient jetés à l'aveugle dans un grand danger. En descendant à terre, ils n'avaient débarqué de provisions que pour peu de temps, pensant que les communications entre eux et

leurs vaisseaux ne seraient point interrompues. Mais lorsque tomba sur eux ce terrible déluge et que la mer grossit de la sorte, ce qui les sépara de leur flotte, ils demeurèrent trois jours à terre, en proie à une extrême famine, tellement qu'ils furent réduits à égorger leurs chevaux et à les manger. De leurs navires de charge, portant des vivres et du matériel de guerre, cent trente furent submergés ; quatre d'entre eux entrèrent dans le port, et de ces vaisseaux fracassés, il se sauva 1.400 esclaves musulmans, desquels 50 Turks et les autres, des Arabes, tant d'Alger que de Tunis. Le reste de la flotte, reconnaissant à ce spectacle, que la colère de Dieu était sur eux, chercha à pénétrer dans le port de la ville sans y réussir et se dirigea vers le cap Matifou, toujours battu par l'orage et la fureur des vagues.

En présence de cette catastrophe, le tyran (que Dieu le maudisse), voyant ses espérances brisées et ses forces anéanties par le Très-Haut, reconnut qu'il n'avait retiré de cette expédition contre Alger que le désastre dont il était témoin et qu'en réalité, il était assiégé, car il était séparé du reste de ses vaisseaux. Alors il abandonna tous ses bagages et le matériel de guerre, canons, sabres, fusils, lances, qu'il avait fait débarquer, et se dirigea, avec ce qui lui restait de soldats échappés par la fuite, du côté de Matifou, cherchant à se sauver en rejoignant les vaisseaux qui étaient là.

Quand les Algériens eurent connaissance de la retraite du tyran, ils sortirent de la ville à sa poursuite, frappant de leurs épées les nuques de leurs ennemis et les tuant dans tous les passages difficiles et dans la plaine, jusqu'à ce qu'ils les acculèrent à l'Harrach. Cette rivière était gonflée par des pluies abondantes. Serrés de près par les Musulmans, les Chrétiens se jetèrent à l'eau et une foule d'entre eux y périt. Quant au tyran, on lui fabriqua un pont avec les mâts des vaisseaux jetés sur le rivage, et il passa de la sorte sur l'autre bord après bien des peines et des fatigues. Le nombre de ceux qui succombèrent ce jour-là sous le sabre des Musulmans fut de 12,000 et on dit que les cadavres des infidèles et de leurs chevaux remplirent l'espace depuis Dellys,

à l'est, jusqu'à Cherchell, à l'ouest. Celui-là seul qui les fit périr (Dieu) aurait pu les compter. Ils s'embarquèrent pour partir le mercredi 12 du redjeb et mirent à la voile le jeudi 13 (30) après avoir brûlé les vaisseaux qu'ils désespéraient de sauver et dont ils n'attendaient plus rien. Une partie d'entre eux fut perdue dans le cours du voyage.

Quant aux chevaux qu'ils avaient amenés, au nombre de 4000, on n'en revit pas un seul. Les uns périrent sous les lances des Musulmans ; la famine obligea de manger les autres ; enfin, on en égorgea parce que les vaisseaux étant déjà trop étroits pour les hommes, comment auraient-ils emporté les chevaux ? Le maudit retourna dans son pays avec une grande honte, tandis que Dieu (qu'il soit loué et exalté) réjouit les Algériens. On prétend que le roi ennemi s'égara ; d'autres racontent que ses vaisseaux restants furent brisés en revenant en Espagne.

H'asan Agha écrivit une lettre au Diwan auguste pour annoncer ce que Dieu Très-Haut avait décrété en faveur des Algériens ; comment il les avait aidés contre leurs ennemis. Il désigna pour ce voyage une galiote qui emporta la lettre à Sa Majesté le Sultan. Quant aux canons que les Chrétiens abandonnèrent, les uns disent qu'il y en avait 200, d'autres 100. Les Musulmans les transportèrent pour en garnir les châteaux et les murs de la ville. La galiote arriva avec la lettre que Khaïr eddin prit et remit au Sultan en faisant l'éloge de son lieutenant. Le prince envoya à H'asan Agha une magnifique pelisse (31) d'honneur et un ordre auguste le nommant son lieutenant à Alger : il fut du nombre de ses vizirs ; il envoya aussi des vêtements d'honneur pour les principaux Algériens. Quant aux messagers qui avaient été adressés au Sultan, il les combla de bienfaits et leur distribua des gratifications et des cadeaux. Ils partirent pour Alger. A leur arrivée, H'asan convoqua un diwan considérable, où il lut l'ordre que lui avait envoyé son maître, se revêtit de la pelisse qui lui était adressée ; de même, les principaux Algériens. Ils firent des vœux pour la prolongation de la vie du Sultan. Les dangers

ayant été écartés et la tranquillité assurée, Alger demeura comme une fiancée fière de ses parures et de ses bijoux ; il ne resta aucun ennemi à redouter. Le récit de cet évènement se répandit à l'Est et à l'Ouest et la terreur des Musulmans subsista dans le cœur des infidèles pendant longtemps, par la décision du Magnifique et du Puissant.

# NOTES DU CHAPITRE III

1. L'orthographe constante de ce mot dans le texte est تعلى ۞ 2. Glose marginale (de l'écriture du copiste) الفليل من الناس الشردمة بالكسر ۞ 3. L'emploi de ce nom de Barbarochach (Barberousse) dont les Algériens ne se servaient pas pour désigner Khair eddin, semble une preuve en faveur de l'authenticité de cette lettre. ۞ 4. ms. اجتجت ۞ 5. ms. ويفتلوا

6. ms. للرومى ۞ 7. ms. يهجموا ۞ 8. ms. الاخير ۞ 9. ms. البل ۞ 10. ms. البلة

11. ms. بالليل ۞ 12. ms. وكان ۞ 13. ms. ثلاثمن ۞ 14. ms. الواد ۞ 15. Une glose marginale ajoute ولله در الشيخ سيدى عبد الرحمن الجزيرى حيث قال فى حق الجزاير من قصيدة طويلة

قدعنى من غرناطة و ربوعها ۞ وشنيل بالحسن انتهى للجزاير

« Laisse Grenade, ses villages et le Xenil : le comble de la beauté appartient à Alger »

(16) Cette observation qui n'existe pas dans la version hispano-italienne manquait probablement dans l'original turk et a été ajoutée par la traduction arabe.

(17) L'auteur veut désigner André Doria et non le doge.

(18) Celle de Diego de Vera et de Hugo de Moncada.

(19) *Qorân*, sourate III, vers. 163-164, prononcés à l'occasion du combat d'Ohod.

(20) *Qorân*, sourate II, v. 251.

(21) Hadith rapporté par Sidi Abder Rah'man eth Tha'alebi, d'après Rousseau, *Chroniques de la Régence d'Alger*, p. 99.

(22) Ces paroles, bien qu'on ne puisse les attribuer réellement à H'asan Agha dans la forme où elles sont rapportées, montrent quel était son plan : avec des forces inférieures à celles des Espagnols, prolonger la lutte pour donner ainsi à Khaïr eddin le temps d'arriver.

Prise entre deux feux, l'armée ennemie aurait probablement succombé tout entière et ses chefs eussent été faits prisonniers. Peut-être la tempête, en obligeant Charles-Quint à lever brusquement le siège, a-t-elle été la cause de son salut.

(23) *Barbarocha*. — Sur l'emploi de ce nom inusité chez les Musulmans, cf. note 3.

(24) Il s'agit de la tentative que fit Charles-Quint pour occuper la ville sans combat et c'est à cette espérance qu'on attribue la série de fautes commises par lui. L'historien espagnol Sandoval suit à peu près le récit du Ghazaouât. Marmol prétend que l'envoyé, qui se nommait Lorenzo Manuel, fit des offres secrètes à H'asan et que celui-ci était ébranlé quand des Turks et des renégats, entre autres : « Caïd Mohamet, renégat espagnol, de race juive, qui fut depuis roy de Tachora (?) », pesèrent sur le gouverneur et le forcèrent de renoncer au plan qu'il avait commencé de concevoir. (*L'Afrique*, t. II, liv. V, ch. XLI, p. 404). Ces détails paraissent avoir été imaginés par Marmol, écrivain des moins scrupuleux quand il n'est pas le plus impudent des plagiaires et qui n'a certainement pas été mis au courant des négociations qui seraient restées secrètes (en admettant leur existence) entre Charles-Quint et H'asan. On ne trouve nulle part trace de ce prétendu caïd qui aurait été cependant un homme à jouer un rôle important dans la bataille qui suivit.

(25) On peut regarder comme un singulier euphémisme la phrase de Pellissier de Reynaud (*Mémoires historiques et géographiques*, p. 62) : « Charles-Quint envoya un parlementaire à H'asan pour le sommer de se rendre ; H'asan le reçut avec courtoisie, et repoussa la sommation dans des termes tout à la fois *fermes et polis, qui ne sentaient en rien le barbare*. »

(26) Ces deux lettres sont reproduites dans le *Zohrab* (Rousseau, *Chroniques de la Régence d'Alger*, p. 102-104) et en abrégé dans la version italienne du texte espagnol traduit du turk. (Pelaez, *La Vita e la Storia di Ariadeno Barbarossa*, p. 176).

(27) Ce détail, important pour fixer la date de la composition de l'ouvrage, manque dans la version attribuée à Venture de Paradis (Sander-Rang et Denis, *Fondation de la Régence d'Alger*, t. II, p. 61). Il n'existait pas dans l'original turk, car on ne le trouve pas dans la version de M. Pelaez (*La Vita e la Storia di Ariadeno Barbarossa*, p. 176). Le Fort l'Empereur ayant été construit en 1545, par H'asan pacha, fils de Khaïr eddin, la première recension du Ghazaouât où manque cette identification est donc antérieure à cette date.

(28) Le *Zohrab* dit 1000 cavaliers (p. 105).

(29) « H'asan a fait rouvrir la porte de Bab Azzoun : *couvert d'armes étincelantes*, monté sur un *coursier plein de feu* que sa main *nerveuse* paraît maîtriser sans effort, il se précipite à la tête de ses cavaliers. »

(*Les Corsaires Barbaresques,* p. 53). J'ai vainement cherché dans laquelle des relations chrétiennes ou musulmanes, M. Jurien de la Gravière a trouvé ces détails qui conviennent moins à H'asan l'eunuque qu'au Dernier des Abencerrages. De pareils traits permettent de juger de la valeur historique d'un ouvrage.

(30) Mercredi 2 novembre et jeudi 3 novembre.

(31) La version de M. Pelaez porte « une épée » (p. 17 v°).

## ADDITION

Pendant l'impression de ce travail, il a paru à Vienne une étude de M. G. Turba, sur le même sujet (*Ueber den Zug Kaiser's Karls V gegen* Algier-Vienne, in-8°, 1890) que m'a signalé M. de Grammont. Je n'ai pu profiter des recherches de cet auteur : je désire qu'il ait comblé la lacune que je signalais en commençant.

# MÉCHÉRIA

(LÉGENDE ET HISTOIRE)

Au centre des Hauts-Plateaux oranais, à 75 kilomètres environ au sud de ces lacs demi-desséchés dénommés chotts, véritables déversoirs et réceptacles fangeux des eaux d'orage de cette haute région, se dresse une majestueuse montagne, presque boisée, courant du nord au sud. Elle n'appartient à aucun système. On l'appelle l'Antar. C'est un géant couché solitaire au milieu des mirages dans la vaste solitude. Son assoupissement séculaire n'était jadis troublé que par de majestueux ouragans de poussière et les miaulements aigus des fauves acharnés à la curée sur le cadavre quelconque que l'évanouissement ou la mort leur livrait.

Un jour vint, nous ignorons l'époque, où frappé aux flancs par la main audacieuse d'un saint du prophète en peine de calmer sa soif, le colosse gémit. D'une veine entr'ouverte par le bâton noueux, il laissa échapper une fontaine à l'eau pure et limpide. Le Marabout but et continua sa route. Les oiseaux, rois des airs, aigles et grand ducs, qui planaient, l'œil fixé sur le voyageur, vinrent boire à leur tour. L'un d'eux, dans ses serres, détenait une maigre figue, ravie au passage des ksours. Il la cacha pour s'abreuver à l'aise au bord de la source, entre deux côtes rocheuses du somnolent colosse. L'Antar eut un soubresaut et l'aigle effrayé s'enfuit à tire d'aile, oubliant le fruit mûr.

Près du cœur du géant, près de l'onde bienfaisante, sous l'abri du rocher, la figue, suivant la loi de la nature, se tranforma en de nombreux rameaux qui bientôt étendirent leurs larges feuilles et firent à la source un dôme de verdure. Cependant le serviteur de Dieu, le saint Marabout, avait marché. A l'instant où le soleil s'éteint dans un flôt d'or, il rencontra (vers le nord) un nombreux

troupeau et, bien qu'inconnu, reçut des Assas la traditionnelle hospitalité. Le lendemain, quand l'astre du jour, éclairant de blanches lueurs les crêtes du Messif, fit ombrer les étoiles, il prit congé d'eux et ainsi parla :

Pauvres gens, fidèles de Dieu, pauvres gens, serviteurs de son prophète, vous avez, frères de la race Hameïan, exercé largement envers moi la bonté. Vous m'avez donné à partager votre modeste tente et pour moi vous avez trait le lait de vos chèvres les plus belles et les plus fécondes. Je suis l'homme du prophète et son envoyé. Je n'ai point reçu hier de baraca ni la moindre drachme du peuple maudit que le maître de toutes choses m'avait inspiré d'appeler à lui. Mais, voici pour vous la récompense de votre générosité.

Quand vos troupeaux, ne broutant plus l'herbe sans arôme, inerte et asséchée de ce pays, tourneront la tête vers le soleil du milieu du jour, loin de les contraindre, suivez-les et longez vers la gauche le Djebel aux arbres chevelus, qui là-bas baigne en ce moment sa tête dans la brume blanche et flottante du matin. Là, vos chèvres, attirées par la vue du feuillage, bondiront de roche en roche dans la broussaille à l'écorce gluante, et vos brebis poursuivant les béliers se livreront dans le thym verdâtre, abondant et frais, à ces ébats, qui doublent le nombre des têtes et assurent la prospérité du troupeau. En ce lieu vous trouverez la fontaine qu'Allah pour son serviteur créa la veille d'aujourd'hui. Là, tous étancheront leur soif ; là, sous l'abri d'une large pierre vous reposerez vos membres fatigués ; là, les vôtres pourront venir, dresser des abris de pierre et vivre heureux. Pourtant prenez garde, frères Hameïan, si, infidèles aux lois du prophète, vous oubliez en ce lieu le respect que tout fils doit à son père et maître, si vous violez l'hospitalité prescrite pour l'étranger, un châtiment aussi soudain que terrifiant frappera votre tribu et ce lieu sera maudit pour vous et votre race.

Il dit ; et comme le soleil s'élevait déjà haut du côté de l'Arabie, il fléchit les genoux, s'étendit sur le sol, le baisa et partit. Aussitôt les Assas saluèrent l'Orient et prièrent. De retour en leur bled (contrée, pays), ils firent aux leurs un récit de cet événement, mais les femmes seules y donnèrent crédit.

Le temps, qui tout emporte, en effaça presque le souvenir. Longtemps après, un été torride éloigna la famille Hameïan de ses campements accoutumés et la dispersa. Un vieil arabe, à une réunion du soir, en parlant de sa mère, rappela la prédiction du marabout. La fraction dont il était le chef et l'augure se résolut alors à passer vers le levant de la montagne. On trouva les choses en l'état décrit par les ancêtres sur la parole du serviteur de Dieu. La montagne de ce côté abritait une surface immense de pâturages et les eaux de la claire et abondante fontaine offraient un abreuvoir naturel. Le chef de famille fit décider la construction, près de la fontaine, d'un Ksar semblable à ceux qu'il avait rencontrés dans son pélérinage au tombeau du Prophète. Sa famille, qui prit le nom d'Hameïan-Cheraga, vécut heureuse en ce pays et son fils aîné lui succéda comme chef de la tribu, conservant pieusement le souvenir du passé.

Une longue suite d'années avait blanchi sa tête, quand un jour, le plus jeune fils du vieillard, poursuivant un Ouache à toute vitesse, se voit brusquement arrêté dans l'étroit passage de l'Haneïter par un inconnu qui lui demande à partager l'eau de la légère guerba suspendue à la selle de son coursier. Pris de colère et reconnaissant un descendant d'Abram, Taïeb agite sa matraque et fend la tête du juif en l'appelant « fils de chien ». Un instant après il atteint l'animal convoité, puis rentre au Ksar, plein d'orgueil raconter son double exploit.

Le vieillard, son père, frémit. Sur l'heure, il appelle tous les hommes des Cheraga au bord de la fontaine : « Enfants s'écrie-t-il, Dieu nous avait donné la joie, il nous l'enlève ; Dieu nous avait donné ce séjour, mais sa colère s'y appesantira désormais : nous avons violé la loi du Prophète, le coupable est mon fils, le plus jeune et le plus aimé, et sa mort même n'arrêterait pas la vengeance céleste. Pour moi, la vie est terminée. Quand vous aurez placé mon corps sous la terre, la tête du côté de l'Orient, au sommet de ce tertre qu'illumine chaque matin l'aurore, abandonnez ces demeures de pierres et dressez vos tentes à nouveau bien loin d'ici, car ce lieu est maintenant maudit et s'appellera désormais Mouchaëria

Dès la nuit, le vent du sud souffla du feu, la plaine se dessècha, la fontaine se tarit, les animaux alanguis couvrirent le sol de leurs

cadavres. Le troisième jour, vers le soir, le vieillard qui n'avait plus de parole s'éteignit. On l'ensevelit de suite au lieu fixé par lui. Les Cheraga chargèrent sa tombe d'un rectangle de pierres et partirent incontinent vers le Sud, se dirigeant vers l'autre côté de la montagne.

Un siècle et la moitié d'un siècle ont passé. Un grand peuple du Nord, accomplissant ses hautes destinées, a traversé la vaste mer et décidé de soumettre à ses lois le pays inconnu, domaine incontesté depuis 1,000 ans des sectateurs de l'Islam.

Ses chefs audacieux et ses hardis soldats poussent jusqu'au désert, y font parler la poudre et y promènent des armes étincelantes. Ils s'arrêtent aux ruines du Ksar et y dressent un grand carré de pierres sèches.

La 1259e année de l'hégire, le 1er mai 1882, un monstre animé d'une force invisible, un cheval de fer et de feu (comme disent les Arabes), hennit dans cette solitude, traînant à sa suite de lourds krarès (chariots). Alors, cent bras, obéissant à une seule volonté, bouleversent le sol et en font surgir des murailles. Cent autres, s'enfonçant dans la terre, creusent et organisent d'immenses magasins d'eau. Cent autres envahissent l'Antar et abattent sans pitié les séculaires Thuyas, Génévriers, Betoum et Lentisques dont s'énorgueillissait l'immobile géant.

Sur ses propres entrailles s'élèvent trois blancs pavillons, d'où la nuit, comme le jour, s'échappent des jets de lumière, vigies constantes, au regard alternatif, qui conversent avec leurs pareilles aux extrémités de l'horizon. La France recréait Méchéria.

Du Ksar, il ne reste plus rien, mais le dernier coup de pioche qui lui fut porté a consacré son histoire par la découverte de quarante pièces d'or mat à six pans aux inscriptions arabes. A sa place s'élève la modeste villa (gourbis) Colonieu-Négrier et les bâtiments des subsistances militaires.

La source légendaire alimente les réservoirs du chemin de fer.

La dernière tige de figuier a disparu hier sous la main, hélas ! trop barbare, d'un soldat conquérant.

Mais le descendant de Taïeb, le caïd El-Abid, a tenu à construire la première maison européenne du village futur. Encore une fois,

la civilisation a vaincu la Barbarie. Méchéria ne sera jamais un séjour agréable et gracieux, mais le progrès des choses lui réserve d'être le premier centre commercial des Hauts-Plateaux et les âges futurs lui décerneront le titre de capitale du Sud.

27 Août 1882.

BROUARD,
*Sous-Lieutenant au 41e de Ligne,*
*plus tard Sous-Lieutenant et Lieutenant au 2e Zouaves.*

# Inscriptions inédites de la Province d'Oran

## SI SLIMAN, près d'AIN-TOLBA = Camarata ?

Sur une pierre de grès, mesurant 0m49 de haut sur 0m56 de largeur.

N° 1132 D M S
C O R N E L I V S S A T V R (*n*)
I N V S V I X I T A N N X I B
E N E M E R E N T I

La pierre qui porte cette inscription, d'une basse époque, a été trouvée dans les ruines de l'Oppidum que l'on voit au lieu dit Si Sliman, près d'Aïn-Tolba, à 15 kilomètres à l'ouest d'Aïn-Témouchent. Elle a été transportée à Oran par les soins de M. Heintz et offerte par lui au Musée de la Ville. A sa partie inférieure on remarque une sorte de bassin étroit et allongé, débordant la surface épigraphique, et qui devait servir aux libations.

Aucune inscription provenant de ces ruines, qui sont très probablement celles de l'antique Camarata, n'avait encore été publiée jusqu'ici.

M. Heintz a offert, en même temps, au Musée d'Oran, un chapiteau à feuilles d'acanthes, grossièrement travaillé, trouvé au même lieu. Il n'est pas douteux que des fouilles pratiquées sur sur ce point n'amènent d'autres découvertes beaucoup plus intéressantes.

## LALLA-MAGHNIA = Numerus Syrorum

M. le capitaine Edgar Gangloff, du 2e régiment de Zouaves, a relevé l'inscription suivante sur une stèle, trouvée récemment à Lalla-Maghnia par des hommes de sa compagnie, et a bien voulu m'en adresser une copie et un estampage.

N° 1133 Un Rameau.

D M S
Q V I N T A I A N
V V A R I A Q V I
V I C S I T A N N I S
LXXDICESTƁIIINO
NONASOCTOBRS
QVEMIANVARIVSE
*vi*CTORINISTITV
DOMVMROMVL
*f*ILIANNOPRCCCL

*D(is) m(anibus) S(acrum). Quinta Januaria ; Vicsit annis 70. Dices(si)t* III *nonas Octobr(e)s, quem (pour cui) Ianuarius e(t) [Vi]ctorin(us) i(n)stituerunt domum romul(am) [f]ili, anno pr(ovinciae) 350 (de J. C. 389).*

Cette inscription est l'œuvre d'un lapicide ignorant et peu exercé. A la 2e ligne, on remarque QVI au lieu de QVAE.

A la 6e ligne, la première syllabe de NONAS est répétée.

A la 3e ligne, redoublement fautif du V dans IANVARIA.

A la 7e ligne, QUEM pour CVI.

Enfin, à la 10e ligne, le mot FILI n'est pas à sa place.

M. Gangloff m'a adressé, en même temps, les dessins et la description de deux vases trouvés dans le même terrain que la stèle. Ce sont deux pots à une anse, en terre blanchâtre, l'un de 0m123 de hauteur et l'autre de 0m25. L'anse de ce dernier a une triple cannelure et la panse une triple rangée d'ornements en forme de ligne brisée.

## HENNAYA

Sur une pierre tombale en forme de caisson, trouvée dans les ruines d'un burgum, situé sur un monticule, à 2 kilomètres au nord d'Hennaya près et à l'est du chemin de grande communication n° 38 d'Aïn-Kial à Nédroma.

N° 1134

D M S
IVLADIVTOR
FECITCONIVGI
BONAEARETV
SAEVIXANNI
S X X X X. I I

*D(is) M(anibus) S(acrum). Jul(ius) Adjutor fecit conjugi Bonae Aretusae ; vix(it) annis 42.*

## L'HILLIL = Ballene praesidium ?

Au moulin Petit, à 2 kilomètres au sud de L'Hillil, sur la route de Kala, sur une pierre de grès de 0m50 sur 0m50, encastrée dans le mur du moulin et trouvée autrefois au village même de L'Hillil, dans la propriété Marquès.

N° 1135

D M S
MARCVSTANNONIVS
MILLEGIIIAVGQTANNO
NIOMINENSIPATRICA
RISSIMOANLIMPEN
DINVMMISMEISFECI
VIXANNISLXXV

*D(is) M(anibus) S(acrum). Marcus Tannonius mil(es) leg(ionis)* III *Aug(ustae) Q(uinto) Tannonio minensi, patri carissimo, an(imo) l(ibenti), impendi nummis meis feci. Vixit annis 75.*

On voit que le père de Q. Marcius Tannonius était originaire de Mina, une des stations de la route de Calama à Rusucurru, de l'Itinéraire d'Antonin, dont les ruines sont situées près de Relizane, sur la rive droite de la Mina. C'est la première fois que cet ethnique figure dans une inscription.

## MISSERGHIN = Gilva Colonia ?

Sur un fragment de tombe en terre cuite, légèrement concave et arrondie à sa partie supérieure.

N° 1136
V I T A L I S
P A T E R P I V S
P O S V I T F I L I
A E P A L M A E B E N E
M E R E N T I D E F V
N C T A E / / / / /

La partie inférieure de la tombe a disparu avec la fin de l'inscription, qui appartient à une basse époque. La forme des R se rapproche de celle de l'A.

Ce fragment a été trouvé dans la propriété de Mme Veuve Benoit, à Misserghin. Il est aujourd'hui déposé au Musée d'Oran.

## SAINT-LEU — Portus Magnus

M. le docteur Duzan, maire de Saint-Leu, a bien voulu m'envoyer, pour le Musée d'Oran, deux fragments de marbre blanc trouvés tout récemment dans les ruines de Portus Magnus et qui portent les inscriptions suivantes en lettres de 0m09 très élégantes et admirablement gravées.

N° 1137
c A E S A r
M

N° 1138
S P A
P O T E S tatis

L. Demaeght.

# CONTRIBUTION

## au recueil des monnaies frappées sous les dynasties musulmanes qui ont régné dans le nord de l'Afrique (*Suite*).

### BENI-ZEIYAN OU ABDELOUAHIDITES[1]

#### Double dinar d'Abou-Abdallah-Mohamed-el-Motawekkel-al-Allah, roi de Tlemcen

Le double dinar décrit ci-dessous a été frappé sous le règne d'Abou-Abdallah-Mohammed, surnommé El-Motawekkel-al-Allah (celui qui met sa confiance en Dieu), le 18e Sultan de la dynastie des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen.

Ce prince succéda vers le milieu de l'année 866 (de J.-C. 1462), à son grand-oncle Aboul-Abbas-Ahmed qu'il renversa, après avoir conspiré contre lui pendant douze années et s'être emparé successivement de Ténez, de Mostaganem et d'Oran.

Son règne n'est connu que par les quelques lignes que lui consacre l'Imam Mohammed et Tenessy, qui a vécu à sa cour, mais qui termine son histoire des Beni-Zeiyan à l'année 1463, la deuxième du règne d'Abou-Abdallah-Mohammed. Cet auteur, après lui avoir attribué toutes les vertus et toutes les qualités, mentionne les faits suivants :

« Après avoir détrôné son oncle, Abou-Abdallah usa à son égard des plus grands ménagements et le fit passer en Espagne « en le comblant de marques d'honneur pour le soustraire au mépris et aux railleries du monde ». Mais ce prince ne lui sut aucun gré

(1) Voir, pour l'historique de cette famille, le tome VII du *Bulletin* (année 1887), page 64.

de ses bons procédés. Il quitta l'Espagne dès qu'il le put, pour retourner en Afrique et, après avoir recruté des partisans parmi les Arabes et les Berbères, il marcha contre Tlemcen qu'il tint assiégé pendant quatorze jours. Il fut battu et tué. Son cousin, l'émir Mohammed ben Abderrahman, arrière petit-fils d'Abou Tachfin, qui l'avait accompagné dans cette malheureuse expédition, se réfugia chez les populations établies le long de la Sikkak et bientôt, à la tête de contingents fournis par ces tribus, il revint mettre le siège devant Tlemcen. Cette nouvelle attaque échoua misérablement comme la précédente : mis en pleine déroute après avoir essuyé de grandes pertes, il se retira à Ouchda, où il reçut un accueil hospitalier. A quelque temps de là, à la tête d'une troupe de bandits, il fit de nombreuses incursions sur le territoire de Tlemcen. Fatigué de ces hostilités, Abou-Abdallah-Mohammed envoya contre lui des troupes qui l'atteignirent dans les montagnes des Beni-Ournid et lui infligèrent une sanglante défaite. Trouvé gisant au milieu des blessés, il fut achevé, et sa tête envoyée au Sultan. »

Ici s'arrête le récit de Ténessy et les documents nous manquent pour compléter l'historique de ce règne. Tout ce que l'on sait, par la tradition, c'est que Abou-Abdallah-Mohammed est mort à Tlemcen en 1575, après un règne de quatorze ans.

AVERS

REVERS

Avers. — Carré inscrit dans un cercle. — Légendes des segments du cercle :

| | |
|---|---|
| بسم الله الرحمن | *Au nom de Dieu, le clément,* |
| الرحيم وصلى الله | *le miséricordieux, que Dieu soit propice* |
| على سيدنا و | *à Notre-Seigneur et* |
| مولانا محمد | *notre maître Mohammed.* |

LÉGENDE DU CARRÉ INSCRIT :

| | |
|---|---|
| ومن يتوكل على | *Celui qui met sa confiance en* |
| الله فهو حسبه | *Dieu, Dieu lui suffira.* |
| ان الله بالغ امره | *Dieu mène ses arrêts à bonne fin.* |
| لقد جعل الله | *Certes, Dieu a assigné* |
| لكل شيى قدرا | *une destinée à chaque chose.* |

REVERS. — Carré inscrit dans un cercle. — Légendes des segments du cercle :

| | |
|---|---|
| ضرب بمدينة | *Frappé en la ville* |
| تلمسان | *de Tlemcen.* |
| حرسها | *Veille sur elle* |
| الله تعلى | *Dieu très haut !* |

LÉGENDE DU CARRÉ INSCRIT :

| | |
|---|---|
| عن امر عبد الله | *Par ordre d'Abd-Allah* |
| المتوكل على الله | *El Motawekkel al Allah.* *celui qui met sa confiance en Dieu* |
| عبد الواحد | *Abd el ouahed,* |
| امير المسلمين | *émir des musulmans* |
| ايد الله نصره | *que Dieu le rende victorieux.* |

OR. — DOUBLE-DINAR. — Module 33 millim. — Poids 4 gr. 7.

---

## Dinar d'Abou-Abdallah-Mohammed, fils du sultan Abou-Hammou II, roi de Tlemcen (1401-1411).

Abou-Abdallah-Mohammed, sous le règne duquel a été frappé le dinar décrit ci-dessous, est le 12e Sultan de la dynastie des Beni-Zeiyan ou Abd el-Ouahdites, roi de Tlemcen.

Ce prince ne recula devant aucun moyen violent pour renverser son frère, le sultan Abou-Mohammed-Abdallah, dont le règne

durait depuis trois ans. Il implora contre lui l'appui des ennemis traditionnels de sa famille et, à la tête d'une armée mérinide, il vint le chasser ignominieusement de son palais (1401).

On ne connaît aucun événement marquant de ce règne. Devenu maître du pouvoir, Abou-Abdallah aurait fait le bonheur de ses sujets, s'il faut en croire son historien Tenessy, qui chante ainsi ses louanges : « La dignité royale plaça le prince aussi haut que » le grand fleuve céleste (voie lactée), et par l'exercice du pouvoir, » il se revêtit de l'honneur du temps, montrant une âme plus » élevée que les planètes, une générosité plus grande que celle » de la nue la plus féconde, une majesté imperturbable, et brillant » de la gloire la plus éclatante que l'on puisse ambitionner. De » plus, il était d'un accès facile, d'un caractère doux et clément ; » il était l'objet de la pensée de chacun et toutes les bouches se » plaisaient à faire son éloge. Ses sujets lui avaient dévoué leur » amour ; chacun le regardait comme la pupille de son œil, » comme son propre cœur ; tous l'affectionnaient de l'amour le » plus vif, et le plus tendre. » (*Histoire des Beni-Zeiyan*, traduite de l'Arabe par l'Abbé Bargès, page 105).

Abou-Abdallah-Mohammed mourut à Tlemcen en 1411.

Son tombeau a été retrouvé et la description en a été publiée par M. Brosselard (1). Il est en marbre onyx rectangulaire haut de 0m91, large de 0m30 et porte l'inscription arabe dont voici la traduction :

*Louange à Dieu seul ! Ce tombeau est celui du sultan, notre maître, Mohammed, qui mettait sa confiance en Dieu, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Hammou, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Yacoub, fils de notre maître Abou-Zeid, fils de notre maître Abou-Zekeria, fils de Yarmoracen ben-Zeiyan. Que Dieu étende sur eux sa clémence et rafraîchisse*

(1) Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan découverts à Tlemcen, par M. C. Brosselard.

*leurs tombes ! Son décès a eu lieu le mardi septième jour de dou'l-Kaâda de l'année huit cent-treize. Dieu leur fasse miséricorde ainsi qu'à tous les musulmans !*

AVERS

REVERS

Avers. — Carré inscrit dans un cercle. — Légendes des segments du cercle :

| | |
|---|---|
| بسم الله الرحمن (الرحيم) | *Au nom de Dieu clément et miséricordieux* |
| صلى الله على | *Que Dieu soit propice à* |
| محمد وعلى اله | *Mohammed, à sa famille* |
| وا صحابه و سلمه | *et à ses compagnons et leur accorde le salut.* |

Légende du Carré inscrit :

| | |
|---|---|
| يا ايها الذين | *O vous qui* |
| امنوا اطعوا | *croyez, obéissez* |
| الله واطعوا | *à Dieu et obéissez* |
| الرسول وا ولى | *au prophète et à ceux* |
| الامر منكم | *qui parmi vous exercent le pouvoir* |

Revers. — Carré inscrit dans un cercle. — Légendes des segments du cercle :

| | |
|---|---|
| ضرب بمدينة | *Frappé dans la ville* |
| تلمسان | *de Tlemcen.* |
| حرسها الله | *Veille sur elle Dieu* |
| تعالى امين | *Très-haut Amen !* |

Légende du Carré inscrit :

| | |
|---|---|
| عن امر عبد الله | *Par ordre d'Abdallah* |
| محمد الواثق بالله | *Mohammed, celui qui met sa confiance en Dieu* |
| امير المسلمين | *Emir des musulmans.* |
| ايد الله امره | *Que Dieu fortifie sa puissance* |
| واعز نصره | *et consolide sa victoire.* |

OR. — Dinar. — Module 22 millimètres, poids 2 gr. 3.

## DYNASTIE MÉRINIDE [1]

### Dinar d'Abou-Saïd-Othman, sultan mérinide

Abou-Saïd-Othman, huitième sultan de la dynastie des Beni-Mérin ou Mérinides, fut proclamé à Taza en 780 de l'hégire (de J.-C. 1310). Il était fils du sultan Abou Youçof et, par conséquent, chef de la branche principale de la famille royale. Son premier soin fut de lever des troupes et de faire construire des navires pour combattre les Chrétiens. Mais ses projets furent entravés par le soulèvement des populations au-delà de Maroc. Il marcha contre elles en l'an 713 (1314-15), les battit et les fit rentrer dans l'obéissance.

Il entreprit ensuite une expédition sur le territoire de Tlemcen, qui avait donné asile à des rebelles. Il y pénétra en l'an 714 (1314-15), dévasta le pays, attaqua infructueusement Ouchda et parut

(1) Voir, pour l'historique de cette dynastie, le tome VII du *Bulletin* (année 1887) page 235.

devant les murs de Tlemcen. Déjà, il s'apprêtait à en faire le siège, lorsqu'il fut rappelé dans son empire par la révolte de son fils cadet, Abou-Ali-Omar, fils d'une esclave chrétienne, qui s'était déclaré indépendant à Fez, y avait prononcé la déposition de son père et s'était fait proclamer Sultan. Abou-Saïd marcha contre le rebelle, mais il fut battu par lui à Macarmeda, entre Fez et Teza, et mis en pleine déroute. Les grands de l'Empire s'interposèrent entre le père et le fils et amenèrent celui-ci à implorer son pardon. Abou-Saïd le lui accorda et eut l'imprudence de composer avec lui en lui attribuant la souveraineté de Sidjelmassa.

Abou-Ali-Omar organisa très habilement son petit royaume, soumit le Touat, le Sous, le Drâa, Taroudant et porta ses vues sur Maroc, dont il s'empara effectivement en l'an 722 (de J.-C. 1332).

Abou Saïd marcha de nouveau contre son fils, qui, après une défaite sur l'Oum-er-Rebia, fut rejeté dans le Dran, d'où il put regagner Sidjelmassa. Son père l'y poursuivit et eût encore la faiblesse de lui accorder le pardon.

De retour dans sa capitale, il apprit qu'une révolte venait d'eclater à Ceuta, où la famille Azefi s'était créé une situation presque indépendante. Il saisit cette occasion pour y rétablir son autorité. Quand il se présenta devant la ville, les habitants vinrent lui offrir leur soumission et lui livrer tous les membres de la famille Azefi. Le sultan occupa la citadelle et fit passer toutes les branches de l'administration entre les mains des Mérinides (729 de l'hég. de J.-C. 1328-29), puis il retourna à Fez. Il y mourut en 1331, au moment où il venait de conclure une alliance avec les Hafsides de Tunis.

AVERS

REVERS

Avers. — Carré inscrit dans un cercle. — Légendes des segments du cercle :

| | |
|---|---|
| وما النصر | *La victoire* |
| الا من عند | *ne vient que* |
| الله العزيز | *de Dieu puissant* |
| الحكيم | *et omniscient.* |

Légende du Carré :

| | |
|---|---|
| لا اله الا | *Point d'autre Dieu que* |
| الله محمد | *Dieu, Mohammed* |
| رسول الله | *(est) l'envoyé de Dieu !* |
| الحمد الله | *Louange à Dieu !* |

Revers. — Carré inscrit dans un cercle. — Légendes des segments du cercle :

| | |
|---|---|
| ضرب بمدينة | *Frappé dans la ville* |
| فاس حر | *de Fas. Veille* |
| سها الله | *sur elle Dieu !* |
| | *La légende du 4e segment est entièrement effacée.* |

Légende du Carré :

| | |
|---|---|
| امر عبد الله | *Par ordre d'Abd-Allah* |
| ابى سعيد | *Abou Saïd* |
| عثمان امير | *Othman, émir* |
| المسلمين | *des Musulmans.* |

Or. — Dinar. — Module 22 millimètres, poids 2 gr. 3.

Les trois pièces d'or ci-dessus décrites sont en la possession de M. Albert Mermod, place Bellevue à Oran, à qui on peut s'adresser pour les acquérir.

L. Demaeght.

# COMPTE-RENDU

DES

# TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN

## PENDANT L'ANNÉE 1889-1890

Fait par M. BOUTY, Secrétaire Général

Messieurs,

Conformément aux statuts qui régissent notre Société, j'ai l'honneur de vous rendre compte des travaux du Comité administratif pendant la période écoulée depuis la dernière Assemblée générale jusqu'à ce jour ; c'est-à-dire, depuis le 25 Mai 1889.

Actuellement, l'effectif de notre Société se décompose ainsi :

| | |
|---|---|
| Membres actifs et honoraires. . . . . | 387 |
| Correspondants . . . . . | 79 |
| Total . . . . | 466 |
| Lors de notre dernière Assemblée cet effectif était de . | 465 |
| Différence en plus . . . . . | 1 |
| Les admissions, pendant la même période ont été de.. | 20 |
| Les radiations pour cause de départ, décès, etc., ont été de . . . . . | 19 |

Si l'on considère l'instabilité de la population algérienne, notamment en ce qui concerne la province d'Oran, où l'élément étranger domine ; d'autre part, étant données les conditions économiques actuelles du pays, notre situation est bonne. Je crois devoir faire remarquer, du reste, comme fiche consolatrice, que plusieurs Sociétés de France, par exemple, celles de Marseille et de Lyon ont un effectif qui n'est guère supérieur. Néanmoins, comme l'année dernière, je fais appel au dévouement de chacun de vous, pour recruter de nouveaux adhérents.

Je crois, en effet, que c'est plutôt au défaut de propagande qu'à l'indifférence du public que nous devons la situation presque stationnaire de notre effectif, malgré les services considérables que nous rendons à la science géographique et à la colonisation.

Pardonnez-moi cette observation préliminaire ; j'arrive de suite aux travaux qui ont signalé la période 1889-1890. Je serai aussi bref que possible pour épargner vos instants et diminuer l'ennui qui peut naître de ma prose.

Tout d'abord, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que notre *Bulletin* présente toujours le même intérêt, par la variété et la science des articles qu'il contient, et la valeur des questions qui y sont traitées. Je ne ferai pas l'analyse des nombreux articles qui y ont été insérés, concernant la géographie et l'archéologie proprement dites, ainsi que l'histoire, le commerce, la colonisation, etc., je risquerais d'entreprendre une œuvre au-dessus de mes moyens. Je me contenterai de citer les noms des collaborateurs dévoués et désintéressés, dont les travaux donnent un relief si attrayant à notre *Bulletin* et en assurent le succès. Ce sont : MM. Demaeght, Canal, de Cardaillac, Frotter de la Garenne, Mohammed ben Rehal, du Paty de Clam, Francisque Michel, Delphin, Marial, etc.

Je pense, Messieurs, que vous partagerez mon sentiment en leur adressant ici toute notre gratitude.

Un fait important s'est produit l'année dernière : l'Exposition universelle de Paris. Notre Société a fait bonne figure dans ce concours paisible et international. Nous avons exposé :

1° La collection complète de notre *Bulletin ;*

2° Les plans de la ville d'Oran au moment de la conquête et à l'époque actuelle. Leur comparaison montre les progrès énormes, accomplis dans cette période de 57 ans ; on y découvre un témoignage indiscutable de la vitalité de la Colonie et de l'avenir réservé à notre cité ;

3° Nous avons exposé également la carte dressée par M. le Commandant Demaeght, indiquant l'emplacement des ruines romaines relevées dans notre département, ainsi que les voies qui les reliaient. La détermination exacte de quelques unes de ces ruines, absolument inédite, a vivement intéressé les archéologues et les historiens ;

4° Aussi, une grande carte démontrant, par des procédés graphiques, la progression rapide de la culture de la vigne, dans la province d'Oran ;

5° Et enfin, la carte du chemin de fer transsaharien, avec le profil longitudinal de cette voie ferrée capitale, d'Oran à Timbouktou.

Cette exposition nous a valu une mention honorable. Cette récompense paraît modeste ; elle est très significative cependant, si l'on considère le peu de distinctions de cette espèce accordées aux autres sociétés exposantes.

Au sujet du chemin de fer Transsaharien, j'avais reçu du Comité, la mission de faire une conférence sur l'utilité pratique et économique de ce railway au Congrès international de géographie ; je dois rendre compte ici, comme je l'ai fait dans la réunion du comité du 7 octobre, de la manière dont j'ai rempli mon mandat. Je dirai tout d'abord, que, préalablement, nous nous étions entendus, M. Rolland, ingénieur des mines, partisan du tracé par l'est, et moi, à ce sujet. J'ai trouvé, parmi les personnes présentes à la conférence, laquelle eut lieu le 10 août, l'accueil le plus encourageant, bien que peu de temps m'ait été départi pour traiter un sujet aussi complexe.

Je crois devoir m'appesantir sur cette remarque que, en France, dans certaines régions ou centres manufacturiers, cette question de l'exécution du chemin de fer transsaharien, préoccupe davantage l'opinion publique qu'en Algérie, où, cependant, nous avons tout à gagner à la prompte exécution de cette œuvre de progrès et de civilisation. Les publications traitant des questions coloniales en ont fait le sujet d'articles très intéressants ; des conférences ont été organisées ; on sent que nos manufactures ont besoin de se créer de nouveaux débouchés. Tandis qu'ici, notre action est pour ainsi dire platonique ; je dirai même qu'une partie de la Presse nous est hostile. A cet égard, M. Rolland remplace, par une activité dévorante, les imperfections sérieuses du tracé qu'il préconise, il se prépare des succès.

La conférence, forcément écourtée, que j'ai faite, a été complétée par quelques notes supplémentaires. Tout le travail a été inséré dans le dernier *Bulletin*, par décision du Comité.

Ne pensez-vous pas, Messieurs, que nous aussi nous devons créer une certaine agitation autour de cette question. Il serait bon d'inviter, je crois, notre Conseil général, le Conseil municipal et la Chambre de commerce d'Oran, d'émettre des vœux au sujet du transsaharien.

Notre musée s'est enrichi de la collection entomologique du service des Mines, cédée à la ville à titre gracieux, et d'un groupe en bronze, « tigre et tigresse » don de M. le Ministre de l'Instruction publique.

La collection minéralogique et les marbres de la province d'Oran, qui ont figuré à l'Exposition universelle, ont été cédés également au Musée, qui est menacé d'encombrement, faute de place, malgré l'habileté de son directeur à utiliser les moindres recoins, grâce à cet esprit d'ordre et de méthode dont il a le secret.

En ce qui concerne notre bibliothèque, son catalogue augmente tous les jours par les Bulletins et les publications que nous échangeons avec presque toutes les Sociétés de géographie du globe, et par le don d'ouvrages particuliers. Je saisis cette occasion pour remercier ici tous les généreux donateurs, dont les noms, d'ailleurs, sont inscrits sur nos catalogues.

Puisque nous sommes menacés d'encombrement, la construction d'un bâtiment spécial, ou tout au moins, le choix de locaux plus spacieux et plus commodes s'impose énergiquement. Il est de notre devoir, nous créateurs du Musée, sur lequel nous avons conservé le droit de veiller, d'appeler l'attention de notre Municipalité sur cette question. Elle pourra s'inspirer des mesures prises dans un grand nombre de villes de la métropole et de l'étranger : par exemple, organiser une loterie, en vue de créer les ressources financières voulues pour résoudre la question.

Nous avons organisé un Musée d'art, d'histoire et de sciences naturelles. Nous devons compléter cette installation par la création d'un Musée industriel où seront réunis les types des produits du pays et les objets manufacturés de l'industrie française. Les associations agricoles et commerciales pourraient être invitées à fournir un certain concours, si non au point de vue financier, du moins en nous offrant des collections classées avec soin.

L'année dernière, le Comité a décidé l'ouverture d'un concours sur les questions intéressant l'histoire et la géographie de la province, ou de quelques localités notables. Divers travaux ont été produits ; vous entendrez, tout à l'heure, le résultat de ce concours. Le rapport sera inséré dans le *Bulletin*, ainsi que les travaux couronnés.

Comme d'habitude, nous avons distribué des prix aux élèves méritants des écoles et collèges des localités qui ont fait acte d'adhésion à notre Société.

Si j'examine, maintenant, les progrès réalisés par la science géographique en Afrique, j'aurai à signaler le voyage extrêmement intéressant du capitaine Binger, à travers le Soudan occidental. Parti du Sénégal, il est arrivé à la côte des Esclaves, après avoir échappé à mille dangers. Des contrées à peu près inconnues ont été visitées et relevées avec soin ; des traités de protectorat ont été conclus avec divers chefs au plus grand profit de la France.

L'œuvre du capitaine Binger intéressant à un haut degré l'Algérie, car, tôt ou tard, notre grande colonie sera reliée au Soudan, votre Comité a décerné à M. Binger le titre de membre honoraire de notre Société.

M. Trivier, capitaine au long cours, a, lui aussi, accompli un voyage extraordinaire à travers l'Afrique équatoriale, aux frais du journal « *La Gironde* ». Le titre de membre honoraire a été également décerné à M. Trivier.

Ces deux intrépides explorateurs, que je cite à dessein, ont effectué leur excursion sans aucune escorte, sans aucun secours, presque sans armes, comme l'avait fait précédemment M. de Brazza. C'est par la bonté, par la persuasion, par la patience doublée d'une énergie à toute épreuve, que ces voyages ont été accomplis. Quelle différence avec le système pratiqué par M. Stanley, qui n'a laissé, derrière lui, qu'une longue suite de cadavres, et qui a semé, parmi les populations du centre de l'Afrique, des haines et des colères qui rendront ces contrées inaccessibles à la civilisation pendant longtemps encore.

Il convient de signaler encore, parmi les explorateurs du continent noir, MM. Fernand Fourreau, le capitaine Brosselard, Trech-Laplène, mort des suites des fatigues contractées à la recherche de M. Binger, Alfred Fourneau, M. Crampel et l'infortuné Camille Douls.

La chose est certaine aujourd'hui, M. Douls a été assassiné dans le Tidikelt, par les Touareg. Me faisant l'écho de M. Duveyrier, au sujet du discours qu'il a prononcé dernièrement à la Société de géographie de Paris, je dirai, avec lui,

qu'après le massacre de l'expédition Flatters, l'assassinat du lieutenant Polac et des Pères blancs d'Alger, celui du malheureux Douls, il est absolument indispensable que le gouvernement français intervienne dans ces pays et prenne possession du Touat et du Tidikelt. Cette solution s'impose non seulement pour venger nos malheureux compatriotes, mais encore pour relever le prestige de la France. La solution de ce problème pourra être réalisée aisément par la construction du chemin de fer transsaharien.

Du reste, une question plus grave nous impose le devoir de poursuivre activement l'exécution de cette entreprise. C'est la nécessité de devancer les Allemands, dont les manœuvres ambitieuses et les agissements souterrains auprès de l'Empereur du Maroc nous ont été dévoilés il y a quelques mois. Si nos ennemis parvenaient à s'établir sur la côte de l'Atlantique, il est a peu près certain qu'ils arrêteraient toute communication entre l'Algérie et le bassin Nigérien, de sorte que la perspective attrayante de voir relier un jour notre grande colonie au Soudan central devrait disparaître du tableau de nos entreprises coloniales.

Cependant, le dernier courrier nous a apporté le résultat du voyage des canonnières « Mage » et « Niger » à Gabarra, port de Timbouktou, et la prise de Segou Sicoro, ces succès ne sont-ils pas une invite à nous allonger du côté du Niger ?

Dans la séance du Comité du 3 février, un explorateur abyssin, M. Longbois, ancien capitaine au long cours, a fait une conférence sur l'Abyssinie, qu'il a habitée pendant une dixaine d'années, et qu'il a parcourue dans diverses directions. C'était un ami de Ménélik, roi du Choa. M. Longbois a expliqué quelle était la situation actuelle de nos colonies d'Obock et de Tadjoura, le riche avenir qui leur était réservé si le gouvernement français faisait preuve de volonté et d'énergie, vis-à-vis des Italiens et des Anglais. Les démonstrations de vive sympathie pour les Français qu'il a recueillies chez les populations des Choa et des Harrar, devraient, dit-il, être mises à profit par nos gouvernants. Avant peu Obok l'emporterait sur Aden.

M. Longbois a adressé au Comité un long mémoire sur cette question, lequel a été transmis à la Société des récompenses. Le Comité a nommé ce courageux voyageur membre honoraire de la Société; mais, hélas, il n'a pas joui longtemps de cette distinction :

quelques semaines après, M. Longbois décédait à l'hôpital civil d'Oran. Ajoutons qu'il a été vivement regretté de toutes les personnes qui avaient eu l'avantage de le connaître.

M. Elysée Reclus, de passage à Oran, a fait, devant plusieurs membres de la Société, réunis à la hâte, une intéressante conférence sur nos colonies de l'Amérique. La brièveté de son séjour n'a pas permis au Comité de lui offrir un punch, au nom de la Société, comme il l'avait décidé.

Cependant, le Comité a été un peu plus heureux, à propos du passage à Oran de M. de Brazza, se rendant dans son gouvernement du Congo. Une entrevue pleine de cordialité a eu lieu à bord du *Taïgète* le 13 avril dernier. Après lui avoir souhaité la bienvenue, notre président, M. Monbrun, lui a offert, au nom du Comité, le diplôme de membre honoraire. Les journaux de la localité ont résumé les conversations qui ont été échangées et les renseignements utiles pour la colonie, particulièrement pour Oran, qui ont été donnés par le savant et illustre explorateur. En résumé, ces renseignements établissent que la ville d'Oran devrait être choisie comme le « sanitarium » de tous les malades des colonies africaines du sud : d'autre part, les commerçants courageux trouveront dans la colonie, alimentée aujourd'hui, en grande partie, par l'Espagne et le Portugal, un débouché sérieux de nos produits agricoles, d'ailleurs préférables.

Une autre question a fait l'objet des préoccupations du Comité. C'est l'orthographe, parfois défectueuse, souvent erronée, adoptée pour la nouvelle carte de l'Algérie que publie en ce moment le Ministère de la Guerre. Une commission a été désignée pour relever quelques exemples de ces erreurs qui faussent l'histoire du pays et sont contraires à la vérité. Ils seront transmis à M. le Ministre de la Guerre.

Dans le courant de ce mois-ci, un congrès de géographie doit se réunir à Montpellier. Des dispositions ont été prises pour que notre Société soit représentée dans ces fêtes de la science.

Le mouvement commercial de nos ports se développe de plus en plus. D'après les renseignements qui m'ont été fournis par notre collègue, M. Coudray, la progression suit le mouvement ascendant déjà signalé il y a quelques années. Le prochain *Bulletin* contiendra des renseignements détaillés pour chacun des ports du département.

Dans les grandes villes de France, les entreprises commerciales, maritimes et financières importantes votent, tous les ans, des subventions aux Sociétés de Géographie. Ainsi, à Marseille, la Chambre de Commerce et sept compagnies maritimes principales concourent pour des sommes variant de 100 à 300 fr. par an. Ne pourrions-nous pas tenter des démarches dans ce sens à Oran?

Les ressources ainsi recueillies permettraient d'entreprendre des conférences et des cours de Géographie.

Enfin, ne croyez-vous pas, puisque nous avons déjà 13 années d'existence que le moment est venu de faire déclarer notre société d'utilité publique. Cette situation nous vaudrait certains avantages, certains privilèges auprès des Ministères à Paris et nous permettrait de recevoir des dons.

Vous savez, Messieurs, que notre dévoué Président a été l'objet d'une haute distinction de la part de M. le Ministre de l'Intérieur. Notre Comité lui a adressé, à cet égard, de vives félicitations, que vous approuverez unanimement, j'en ai la conviction.

Nous devons à l'intervention de notre excellent député, M. Etienne, sous-secrétaire d'État aux Colonies, une subvention de 500 fr. accordée par M. le Ministre de l'Instruction publique. D'un autre côté, MM. Monbrun et Jacques ont obtenu une allocation semblable du Conseil général d'Oran. Des remerciements ont été votés à leur adresse par le Comité administratif.

En terminant ce compte-rendu, déjà bien long, permettez-moi, Messieurs, de vous faire part des regrets qu'a laissés parmi nous la mort de M. Combes, ancien administrateur de l'hôpital civil, membre depuis longtemps de notre Comité ; son souvenir parmi nous restera ineffaçable.

Je passe maintenant la parole à M. Pousseur, à notre excellent trésorier, qui dirige nos finances avec autant de zèle que de parcimonie, pour le plus grand profit de notre caisse.

*Le Secrétaire général,*

BOUTY.

# HISTOIRE

DE LA

# LAMPE ANTIQUE

## EN AFRIQUE

### I. — Lampes phéniciennes et grecques antérieures à notre ère[1]

Les Egyptiens furent les premiers inventeurs des Lampes : « *Lucernas accendere primi omnium Egyptii docuerunt* » dit Eusèbe ; nous en trouvons la preuve dans la *Fête des Lampes* qu'on célébrait chez eux et dont parle Hérodote : « *Cui festo nomen impositum est accencio Lucernarum*.

Il dissimule la raison de cette cérémonie pour ne pas rappeler la terrible plaie par laquelle les premiers nés d'Egypte furent frappés de mort. Dans cette nuit redoutable, les Egyptiens se levèrent et sortirent, la lampe à la main, pour accélérer le départ des Hébreux, dont le séjour leur était si funeste.

C'est en souvenir de cet événement que fut établie, chez les Egyptiens, la *fête des Lampes*, — *sati*.

Dans les voûtes de l'ancienne Memphis on a trouvé des lampes, faites de craie cuite, ayant la forme de chien, d'homme, de taureau, d'épervier, de serpent et d'autres sortes d'animaux. Les unes avaient trois ou quatre, d'autres huit ou douze lumignons.

(1) Tous les dessins non signés sont de M. le capitaine Bourjade.

Les Egyptiens n'avaient qu'un mot pour désigner le flambeau, la torche et la lampe : ils les appelaient indistinctement *Kèbs*, ce qui a pu faire supposer à certains historiens que les Egyptiens ne connaissaient pas la Lampe.

Saint-Clément d'Alexandrie, qui a traduit les livres du Nouveau Testament dans la langue sacrée de l'ancienne Egypte, — qui différait de la langue vulgaire en ce qu'elle était immuable, — emploie dans sa traduction de l'Exode (1) le mot *Khebsi* pour désigner les lampes.

Si les Grecs n'ont pas eu l'idée première de la confection des Lampes et s'ils l'ont empruntée aux Egyptiens, ils sont toutefois les inventeurs de ce type spécial de Lampes, auquel tant de peuples donnent encore un nom dérivé du grec, puisque pour désigner la Lampe, le Français et l'Allemand disent *Lampe*, l'Anglais et le Flamand *Lamp*, le Suédois *Lampa*, l'Italien *Lampo*, et l'Islandais *Lampi*. Le type de tous ces mots se reconnait dans le Grec *Lampô*-briller, d'où λαμπας-flambeau, lampe.

Les Grecs ont eu le mot λυχνος avant celui de λαμπας pour désigner leurs Lampes ; mais cette dernière appellation explique beaucoup mieux les développements de cette industrie par les souvenirs qu'elle a laissés chez un si grand nombre de peuples.

⁂

La Lampe (*Lucerna*, λυχνος, λαμπας), était généralement en terre cuite, en bronze, en argent et même en or, avec une anse d'un côté pour la saisir et de l'autre un bec (μυξα, *myxa*), pour la mèche (*ellychnium*, ελλυχνίον), qui était habituellement faite de moelle de sureau, de fils de lin ou de filaments de papyrus ; au centre, un orifice destiné à l'introduction de l'huile dans la lampe et à celle de l'air qui, circulant entre cet orifice et la mèche, augmentait l'éclairage en activant la combustion.

D'un système très élémentaire, la Lampe antique n'était, à proprement parler, qu'une sorte de veilleuse.

(1) Saint Clém d'Alex. XXV, 37 — XXX, 7, 8. — Saint-Mathieu V, 15.

Sa forme était sphérique, oblongue, triangulaire ou quadrangulaire, et elle était ornée selon le goût de l'ouvrier. Elle avait le plus souvent une mèche, parfois deux (*lucerna bilychnis*, δίμυξος) : on en rencontre ayant jusqu'à onze mèches ou lumignons (*lucerna* πολυμυξος). (1)

Aussi existait-il bien des formes et des modèles différents de lampes romaines, suivant la nature des matériaux dont elles étaient faites et le goût de l'artiste qui mettait ces matériaux en œuvre; mais le principe de l'appareil ne change pas. Depuis Auguste jusqu'à Constantin, pendant les 3 siècles où la fabrication des lampes d'argile a été la plus florissante, aucun procédé mécanique n'est venu modifier la veilleuse traditionnelle. Et au temps de l'Empire, l'influence romaine imposa à la civilisation antique un caractère d'uniformité qui se fit sentir jusque dans les moindres productions industrielles.

Qu'elles soient grecques ou romaines, les lampes de cette époque offrent donc les mêmes types.

Le procédé technique est partout le même. Les potiers se servent de moules à deux pièces, dont il n'est pas rare de retrouver des exemplaires : l'un des moules donnait le corps de la lampe, c'est-à-dire le récipient pour l'huile, auquel était adapté le bec pour la mèche; l'autre le couvercle avec son anse. Les deux pièces étaient ensuite rapprochées, soudées et soumises à la cuisson, après avoir été enduites d'un vernis qui devait empêcher l'huile de suinter à travers les pores de l'argile.

* * *

Les lampes, chez les anciens, étaient consacrées aux usages funéraires et aux besoins domestiques.

Pour s'en servir chez soi, on les plaçait, soit sur un meuble quelconque, soit sur ce que les Romains appelaient *candelabra*, c'est-à-dire un pied de lampe portatif en bois ou en métal (*humile*) ou une tige droite et élancée (*scapus*), — dans le genre du chandelier — surmontée d'un plateau rond et plat (*superficies*) sur lequel la lampe était placée.

(1) Mart. XIV. 41.

On en suspendait aussi par une chaîne à un lampadaire *(lychnuchus. lampadarius)*, ou au plafond. Aux jours de fête, on en suspendait aux portes et aux fenêtres des maisons pour les orner et faire ce que nous appelons des illuminations.

Le qualificatif qui accompagnait le mot *lucerna* faisait connaître la destination particulière de l'objet. Ainsi ils appelaient :

*Lucerna pensilis*, — la lampe qu'ils suspendaient par une chaîne à un candélabre à branches ou au plafond ;

*Lucernæ conviviales*,—les lampes destinées au service de la table ;

*Lucernæ cubiculares*, – celles qui brûlaient toute la nuit et dont Martial dit :

« Dulcis conscia lectuli lucerna
Quidquid vis facias licet, tacebo. »

Ils appelaient *Lucernæ meretriciæ*, les lampes que les courtisanes suspendaient à leur porte en guise d'enseigne ; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore se désignent aux passants les fameuses *Ouled-Nayl* de l'Oasis de Biskra, dans l'extrême Sud du département de Constantine.

Et enfin *Lucernæ sepulchrales*, celles que l'on suspendait à la voûte des chambres sépulcrales, ou que l'on déposait dans les urnes ou dans les orifices pratiqués à cet effet dans les stèles et que l'on trouve dans presque tous les monuments anciens.

Cet usage des Lampes dans les tombeaux venait encore des Egyptiens, qui en laissaient brûler en l'honneur des morts.

*
* *

L'argile est la première des matières que l'homme ait travaillée et celle qui lui a rendu les plus grands services.

C'est sur l'argile qu'il a appris à écrire ; si les premières images de la divinité ont été des pierres grossièrement façonnées, c'est de l'argile qu'il a tiré l'image perfectionnée des dieux et des démons qu'il adorait ; c'est enfin avec l'argile qu'il a fabriqué les urnes où il ensevelissait les morts, et les lampes qui servaient à les honorer.

Tous les peuples l'ont de bonne heure utilisée : on commença par des poteries grossières, pétries à pleins doigts et séchées au soleil. Cependant l'invention du tour et celle du four remontent en Chaldée, comme en Egypte, à une très haute antiquité.

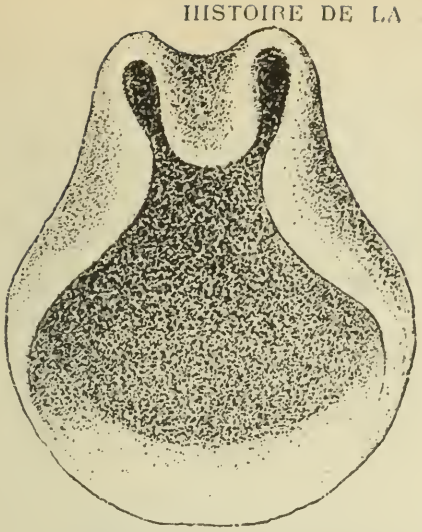


Figure 1. — Lampe phénicienne trouvée à Carthage, 0m13 de long sur 0m09 de large.

Le type primitif de la lampe, qui était habituellement employée à Carthage et que le savant missionnaire-archéologue, le R. Père Delattre, a retrouvée dans des tombeaux remontant à plus de 3,000 ans, que j'ai trouvée moi-même dans un des caveaux phéniciens de Gunugus (Gouraya), est la lampe phénicienne.

Elle date de la période proto-punique et a la forme d'une coquille. C'est une sorte de soucoupe en terre rouge grossière, repliée en trois endroits de façon à former deux becs.

On en rencontre dans les nécropoles de la Phénicie et dans plusieurs îles de la Méditerranée, notamment en Sardaigne, en Sicile et à Malte.

Fig. 2. — Lampe arabe et kabyle actuelle.

En y ajoutant une tige et un pied, on obtient la forme de lampe dont les Arabes se servent encore de nos jours.

Ces lampes puniques, dont la forme est des plus rudimentaires, sont très rares et je dois la possession de celle-ci (fig. 1), au R. Père Delattre, directeur de Saint-Louis de Carthage, qui l'a trouvée à Carthage même, dans un tombeau.

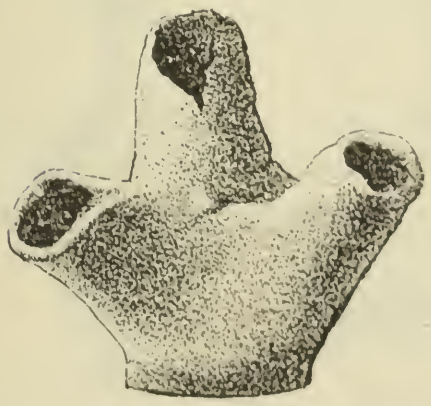


Fig. 3. — Autre lampe punique, 0m01 de haut sur 0m03 entre chaque orifice.

Cette lampe est également punique. Pour la confectionner, le potier, au moment où la terre en était encore malléable, retroussait les bords sur trois points de manière à les amener au contact ; la lampe présentait ainsi, non plus la forme plate et arrondie de l'appareil précédent, mais celle d'un petit vase à trois orifices.

*
* *

Jusqu'au VII^e^ siècle — avant J.-C. — la mer tyrrhénienne et toute la Méditerranée comprise entre la Sicile et l'Espagne devint un lac phénicien. L'Italie et tout le nord-ouest de l'Afrique furent entourés d'établissements phéniciens et sur les marchés affluèrent les produits de l'Orient.

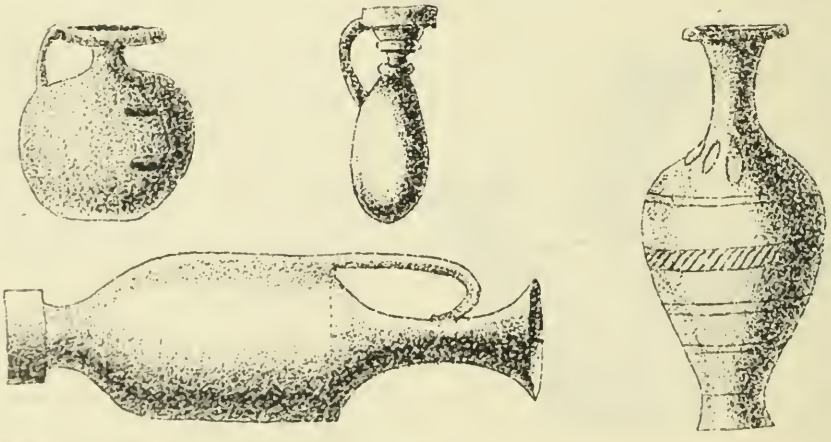
On sait que les Phéniciens, originaires de la région méridionale du Caucase (que les anciens géographes nomment Ibérie) venaient de *Caphtor* (1) (la Cappadoce) (2) lorsqu'ils se répandirent sur les côtes de notre pays.

C'est d'abord l'Assyrie qui fit l'éducation artistique de la Phénicie ; puis ce fut l'Egypte, jusqu'à la fin du VI^e^ siècle. Les Tyriens, qui fondèrent Carthage, firent le commerce du produit de leur art et de leur industrie dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée, ainsi qu'en Gaule et sur les bords du Rhin.

Les spécimens que renferment les diverses collections de terres cuites de Tunisie permettent de constater les diverses influences sur ces produits de l'Egypte, de la Chaldée et de l'Assyrie.

*
* *

Vers les VI^e^ et V^e^ siècles avant notre ère, la Grèce entre en lice à son tour, apportant son génie propre, qui vient donner la main à ses aînés ; et l'on voit débarquer dans les ports de la Méditerranée des quantités de lampes et de vases grecs à touches



(1) *Caphtor* composé de *Caph* rocher et *Thor* explorer, trafiquer.
(2) *Cappadoce* — dans Plaute Cappadox — reçoit la signication de trafiquant.

ou raies brunes, noires ou orangées sur fond jaune, — que leur ressemblance avec les poteries étrusques a fait, jusqu'à ces derniers temps, confondre avec celles-ci.

Les colonies grecques établies en Italie étaient des entrepôts, d'où les produits de l'industrie hellénique se répandaient, par un cabotage actif fait par les Phéniciens, chez les Etrusques — peuple puissant et riche — et le long de toutes les côtes africaines.

Pour vendre leurs lampes plus facilement, les potiers grecs en faisaient d'un type commun qu'ils ne vernissaient pas.

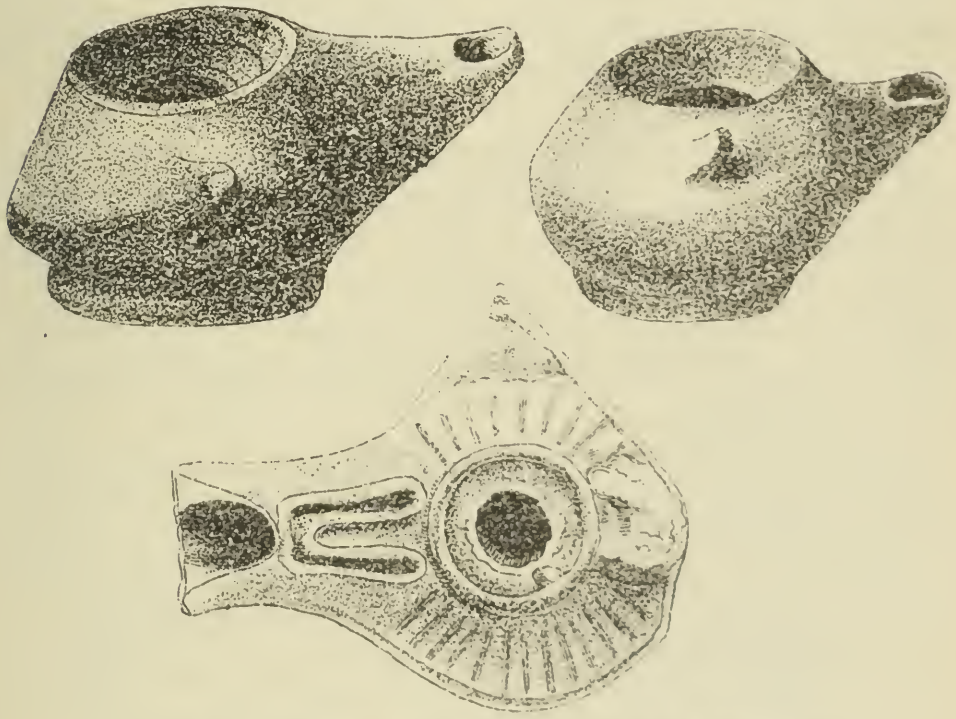


Fig. 4. — Lampes grecques trouvées à Carthage et à Annaba (Aurès).

C'est vers le milieu du IIe siècle avant notre ère, que la céramique grecque fut remplacée, sur les côtes de la Méditerranée, par la céramique romaine.

* * *

Dans le courant du mois d'avril 1890, nous nous rendîmes — accompagnés de notre compatriote Vergé Sarrat, juge de paix de Marengo, et de MM. Saint-Hilaire, propriétaire et Petit, insti-

tuteur dans cette localité — dans le canton de Cherchel pour visiter les ruines de l'ancienne ville romaine de *Gunugus* (1), située a 4 kilomètres de Gouraya, sur le bord de la mer. *Gunugus* avait été le siège d'une importante colonie romaine.

Pour maintenir la discipline dans l'armée, Rome accordait aux citoyens chargés de la défendre — en compensation — certains avantages qui, leur assurant les moyens de vivre après les années de service, devaient leur faire supporter plus patiemment le temps passé sous les drapeaux.

Le plus grand de ces avantages, sous la République, était la possession des terres qu'on leur distribuait. Les Romains privaient toujours d'une partie de leur territoire les peuples qu'ils avaient soumis (2).

Rome partageait même d'autant plus volontiers les territoires conquis à ses soldats qu'elle avait trouvé dans cette manière de les récompenser un moyen de conserver ses conquêtes. Elle pensait, en effet, que rien ne contribuerait davantage à étendre et à défendre sa domination que l'envoi de semblables colonies qui, comme autant de citadelles (3), retiendraient sous le joug les provinces conquises.

Auguste, qui avait reconnu l'avantage d'une telle politique, ne manqua pas, pour établir plus solidement son autorité sur toute l'Europe, d'envoyer en Italie et dans les provinces beaucoup de colonies formées de ses partisans. On les appela Augustæ ou Juliæ (4).

C'est donc à Gunugus, autrefois occupé par une colonie de vétérans, que nous nous rendîmes en avril d'abord et plus tard en mai 1890.

A chaque exploration, assisté de M. Villon, propriétaire à Gouraya, nous fîmes des fouilles sur la propriété du colon Bonnefoi, dans un emplacement occupé primitivement par un cimetière phénicien, qu'à mon avis ont plus tard utilisé les Romains de différentes époques.

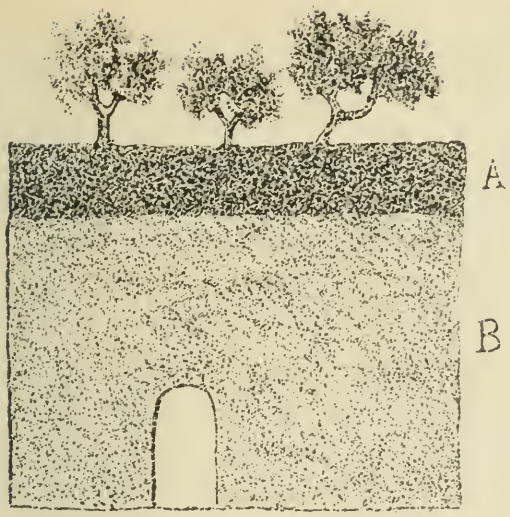
---

(1) Gunugus : (XII M. P.) 17 772ᵐ de Caesarea (prov. d'Alger). Sidi Brahim-el-Akoua et Brechk (*Voyage de Ptol.*).

(2) *Serrius* œn. XII 559.

(3) *Sedes Servitutis* Tacite.

(4) *Suet. in Aug.* 45.




Après avoir fait enlever, sur une étendue d'un are ou deux, quinze à vingt centimètres de terre d'alluvion, qui recouvrait du tuf dur — dans lequel avaient été creusés des caveaux phéniciens — nous fîmes pratiquer diverses tranchées qui nous conduisirent à des orifices tantôt cintrés, tantôt carrés, qui servaient d'entrée à ces caveaux et étaient fermés par des pierres superposées, ou par une dalle, mesurant en moyenne de 0m15 à 0m20 d'épaisseur sur 1m70 de hauteur environ et 0m80 de largeur.

*
* *

Pénétrons dans le premier caveau. Il mesure 1m 69 de hauteur sur 2m80 de largeur et 2m90 de longueur.

Nous devons être les premiers à l'explorer; on n'y voit que des vases ou des plats grossiers en partie brisés et des squelettes dans la situation de celui que notre aimable collaboratrice, Mlle Feraud, a bien voulu reproduire ci-dessous,

On peut affirmer que ces squelettes appartiennent à la race des Phéniciens et qu'exceptionnellement ce caveau n'a été jusqu'à nous ni ouvert ni, partant, utilisé par une autre race. On voit

d'après leur posture sur le sol, quelque peu tourmenté, qu'on a essayé de donner à leurs membres, autant que la rigidité cadavérique l'a permis, — la position qu'ils ont chez l'enfant dans le sein de sa mère : les genoux ont dû être relevés, pressés contre la poitrine, les mains fermées près du visage.

Hérodote dit que les tribus africaines, qui suivaient cette coutume, faisaient prendre aux mourants la position qu'ils devaient garder dans la mort.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer les dimensions inaccoutumées, les proportions superbes de ces hommes d'un autre âge — auxquels pouvait s'appliquer, bien mieux qu'aux vainqueurs du monde, ce cri échappé à la patriotique fierté du poète Romain :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris (1).

La tête était bien celle du type ibérien ou berbère, remarquable surtout par le développement des lobes antérieurs du cerveau, — qui distingue encore nos Berbères.

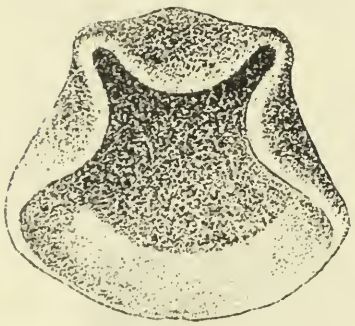


Fig. 5. — Lampe phénicienne trouvée à Gunugus (Gouraya).

Par suite de tremblement de terre sans doute, nous ne trouvâmes point de lampes dans les niches, pratiquées sur chacun des trois côtés du caveau pour les y recevoir ; mais, au milieu de poteries brisées, près de l'un des squelettes, sur un plat d'argile gris clair de $0^m17$ de diamètre et de forme primitive et commune, nous relevâmes une lampe phénicienne semblable à celles que le Père Delattre a découvertes dans les caveaux de l'époque proto-punique à Carthage.

* * *

Quelques coups de pioches persévérants nous firent aboutir à un deuxième caveau, toujours phénicien, dont l'entrée, hermétiquement fermée par une dalle, avait $1^m75$ de haut sur $0^m85$ de large.

(1) Virg. *Georg.* I, 497.

Nous pénétrâmes dans une chambre funéraire mesurant 1m75 de hauteur sur 1m90 de largeur et 2m25 de longueur.

Une vingtaine de squelettes étaient étendus côte à côte. Tout autour des ossements et plus spécialement le long des murs, une soixantaine de plats, de vases et d'amphores, dont une trentaine seulement bien conservés.

A 1m30 de hauteur, sur chacun des côtés, était creusée une niche pour recevoir la lampe, que l'on devait laisser allumée lors de la fermeture du caveau, ainsi que l'indiquent les restes de mèche à demi-brûlée que nous avons trouvés dans les lampes de certains caveaux.

Mais, par suite de tremblement de terre, elle était toujours renversée sur le sol et fortement détériorée.

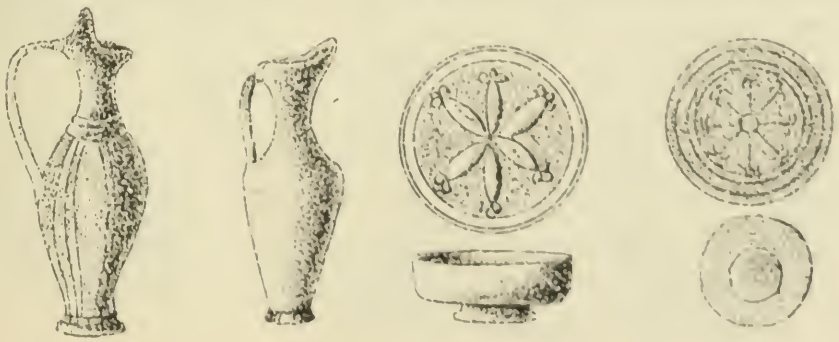
Fig. 6 Lampe grecque trouvée à Gunugus (Gouraya).

Dans ces caveaux on retrouve une lampe en terre rouge vernissée d'un beau noir — la lampe grecque ; l'anse, qui est un anneau à passer le doigt, est presque toujours brisée ; le bec représente habituellement la tête d'une chimère : elle affecte la forme de nos théières.

* * *

Nous devons une attention particulière aux diverses poteries de toutes formes et de toutes dimensions que nous avons découvertes dans ces caveaux.

Les unes, — d'origine grecque, comme la lampe précédente — sont d'une ténuité d'argile extrême, de forme exquise et de terre noire ou vernissée de noir avec dessins variés et délicats.



Les autres, entremêlées aux précédentes d'une argile rouge commune, telles qu'on les faisait aux IIIe et IVe siècles, sont de fabrication locale, — mais il faut reconnaître que leur forme est des plus gracieuses.

Parmi ces poteries noires nous avons spécialement remarqué les deux pots grecs (ἐπίχυσις-*épichysis*) d'une forme gracieuse et rare, en terre noire, qui ont dû être fabriqués en Etrurie par des potiers grecs. On sait que le *Bucchero nero*, qui ne fut autre chose que le perfectionnement des poteries de l'âge villanovien, était la céramique nationale de l'Etrurie, — combinaison plus ou moins originale d'éléments pris les uns à l'Orient, les autres à la Grèce, jusqu'au jour où ceux-ci l'emportant, éliminent presque complètement les autres.

C'est, après cette céramique de *Bucchero nero,* que vinrent ces vases peints dont nous avons parlé plus haut, qu'on appelle communément Etrusques et qui sont la plupart du temps des poteries grecques.

Nous n'avons pas moins admiré les lampes et les plats, ornés de gracieux dessins et vernissés d'un beau noir, qui se trouvaient avec les deux pots grecs et étaient d'importation phénicienne assurément.

Dès la fin du IVe siècle, avant notre ère, le *Bucchero nero* et les vases peints disparurent pour faire place à une céramique d'une terre rouge très fine, dont la surface est entièrement couverte d'un vernis noir brillant, — souvent avec décors en relief. Les formes sont celles de la belle céramique hellénique; elles se distinguent par leur élégance et leur légèreté. Les pieds sont très évidés, les anses minces, et d'une courbure gracieuse, les attaches délicates, les parois de faible épaisseur.

Les potiers ont certainement dû avoir sous les yeux des modèles métalliques, peut-être même ont-ils pris souvent de ces modèles des surmoulages.

C'est à cette époque et à ce genre de fabrication que nous attribuons les lampes et plats grecs vernissés d'un beau noir et découverts par nous dans les caveaux phéniciens, à côté des deux *epichysis* de *Bucchero nero* et des diverses poteries d'argile rouge ordinaire, fabriquées apparemment vers les IIIe et VIe siècles de notre ère.

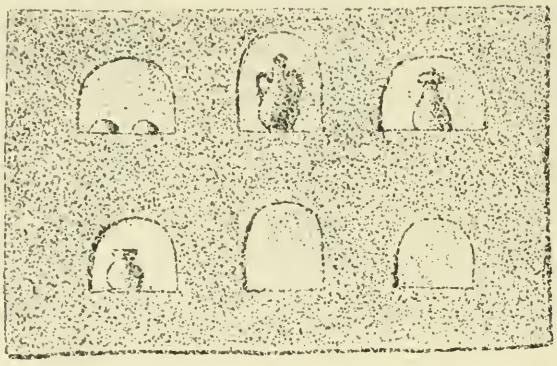
*
* *

Autour de ces nombreux squelettes, on voyait, entremêlées aux autres poteries, des urnes cinéraires, remplies d'ossements calcinés par crémation, et parfois recouvertes de patères d'un noir brillant.

Au commencement de la République, les Romains enterraient les morts. On brûla cependant quelques cadavres, dès l'an 253 avant notre ère, et les *lois decemvirales* font mention de l'usage de brûler les corps.

Mais, c'est surtout depuis le temps le plus florissant de la République jusqu'au dernier temps des Antonins, que les corps, particulièrement ceux des personnes de distinction, furent brûlés.

Si l'on s'étonne du nombre considérable d'urnes cinéraires trouvées autour de ces cadavres entassés, il suffit de se souvenir que les Romains avaient non seulement des tombes personnelles, mais aussi des caveaux, dans lesquels ils réunissaient tous les membres de leur famille, jusqu'à leurs clients et leurs affranchis. On rencontre souvent de ces chambres funéraires voûtées, bâties sur un plan carré, dont les parois étaient percées d'une multitude de trous réguliers, en demi-lune, disposés comme les niches d'un colombier, ce qui avait fait donner à ces caveaux le nom de *Columbaria*.



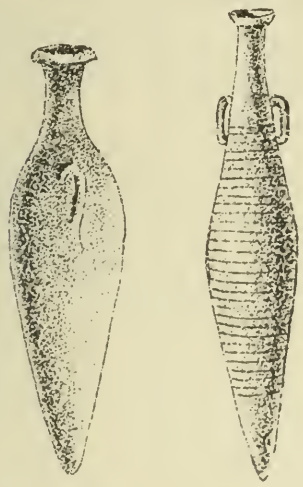
⁂

Plusieurs des caveaux que nous nous proposions d'explorer s'effondrèrent sous la pioche des travailleurs.

Le troisième, dans lequel nous pûmes pénétrer par un orifice cintré — haut de 1$^{m}$ 70 et large de 1$^{m}$ 10 et qui était fermé par de grosses pierres superposées — mesurait 1$^{m}$ 70 de hauteur sur 2$^{m}$ 93 de largeur et 2$^{m}$ 90 de longueur.

Un violent tremblement de terre, qui avait dû se produire de l'Est à l'Ouest, avait bouleversé l'intérieur du caveau et des infiltrations d'eau avaient dû longtemps transformer en une mare le sol argileux, dans lequel on enfonçait dans des amas de crânes, de tibias et d'objets divers, de poteries variées plus ou moins écrasées, détériorées.

A chacun des quatre angles du caveau, se dressaient deux amphores (αμφορευς-amphora) de 1m 27 de hauteur, sur un diamètre de 0m26 en moyenne; l'une enfoncée dans le sol à une profondeur de 0m50 environ; l'autre, qui avait dû être appuyée au mur, était renversée.



Ces amphores, en terre poreuse, de forme élégante qui, dans la vie ordinaire, servaient à renfermer le vin qu'on voulait conserver *(vinum amphorarium)*, n'avaient dû contenir que de l'eau sans doute: car nous avons trouvé ces amphores et divers pots et vases aussi nets que s'ils sortaient du four du potier et sans aucune trace de résidu intérieur. Certains autres plats ou vases, au contraire, avaient dû contenir des liquides d'une espèce particulière et des aliments plus ou moins solides, d'après les résidus et couches jaunâtres et grisâtres que nous avons relevés dans le fond et sur les parois.

Puisque nous parlons de ces belles amphores, nous devons ajouter que la petitesse de leur diamètre comparée à leur hauteur, qui atteint, comme je l'ai dit plus haut, 1m 27, prouve que ces amphores ont été inventées pour contenir une plus grande quantité de liquide et n'occuper que peu de place.

En remuant le sol nous trouvâmes, au pied des niches, deux lampes, dont l'une était en état de parfaite conservation. C'étaient toujours les lampes grecques, en forme de théière, vernissées d'un beau noir. La troisième en tombant avait dû se briser en morceaux.

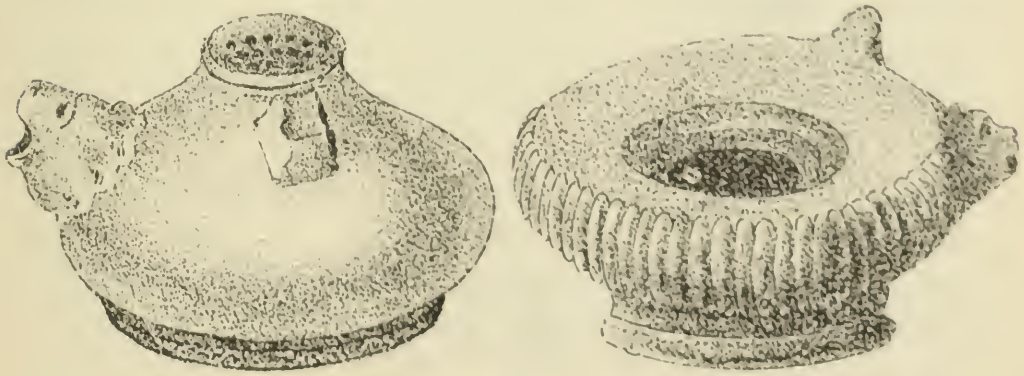


Fig. 7

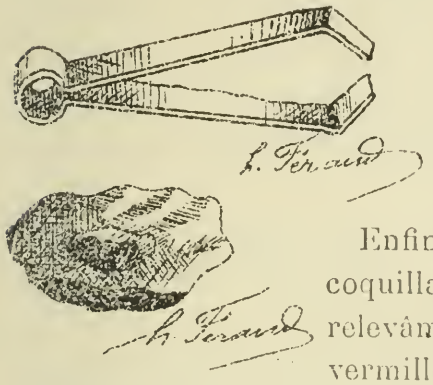
A côté de crânes fortement constitués et de mâchoires que garnissaient parfois quelques dents très saines ; à côté de tibias d'une longueur souvent peu ordinaire, et de vases et d'urnes cinéraires de toutes formes et contenant les ossements, calcinés par crémation ; à côté de squelettes entiers, nous découvrîmes des bagues, des grains en verre noir, provenant sans doute d'un collier, de nombreux bracelets en fer oxydé dans le genre de nos « porte-bonheur » — bracelets serpents encore enroulés autour de formes de bras faits d'os et de terre humide, qui paraissaient avoir assez de consistance pour être recueillis et conservés, mais qui s'émiettaient entre nos doigts, lorsque nous voulions les saisir.

Nous recueillîmes encore divers objets qui prouvaient bien qu'un grand nombre de corps de femmes avaient dû être déposés dans cette chambre funéraire.

D'abord de petites fioles, quelquefois en terre fine et souvent en verre de couleur bleue indigo, rouge, etc., que le temps, l'enfouissement ou plutôt la qualité du verre avaient dû irriser. Pendant longtemps on a cru que ces récipients servaient à recueillir les larmes de ceux qui venaient visiter leurs morts et

on les appelait improprement *Lacrymatoires*. Ce sont de simples flacons à odeur, ou vases servant à contenir des eaux parfumées, ou des pommades.

La véritable appellation de ces objets, qu'on trouve en abondance dans les tombeaux romains, est « *unguentarium* »(1).



Ensuite, en grattant le sol, nous mîmes la main sur des pinces (*volsella*, τριχολαβίς) qui servaient à arracher des cheveux avec la racine — lorsqu'ils étaient blancs. Enfin dans des patelles (2) et dans divers coquillages épineux, servant de godets, nous relevâmes une certaine quantité de beau vermillon, d'un rouge encore très vif et absolument conservé. Ce rouge (*fucus-φῦκος*) était une espèce de fard fréquemment employé par les dames grecques et romaines — comme il l'est de nos jours — pour « donner un air de brillant et de jeunesse à un teint déjà fané ou naturellement blême » (3).

Ce rouge se faisait d'une certaine espèce de mousse scientifiquement appelée *Lichen roccella L.*

Evidemment tout cela devait appartenir à des femmes, qui tenaient à pouvoir réparer des ans l'irréparable outrage et désiraient se maintenir jeunes dans la nouvelle existence que la mort leur avait assignée.

*
* *

Les Grecs et les Romains, en effet, n'envisageaient pas la mort comme une dissolution de l'être, mais comme un simple changement de vie. *Sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum* dit Cicéron (4), l'âme continuait à vivre sous terre, et cette

(1) (Pline 4. N XXX VI, 12.)
(2) Patella sabiana et ferruginea — coquillages vulgairement appelés arapèdes.
(3) Plaut. most. 1, 3, 118. — Prop. II, 18, 31.
(4) Cicer. *Tusc. I.* 16. — Eurip. Alceste 165.

croyance était si forte, ajoute-t-il, que lorsque l'usage de brûler les corps s'établit, on continua à croire que les morts vivaient sous terre.

Bien longtemps on crut que la mort n'était que le milieu d'une longue vie — *Longæ vitæ mors media est* dit Lucain, qu'elle ne séparait pas l'âme du corps et que l'on mettait dans le tombeau quelque chose de vivant. *Sit tibi terra levis ; tenuem et sine pondere terram (1).* Que la terre te soit légère, disait-on au mort, tant on était persuadé qu'il conserverait sous la terre le sentiment du bien-être et de la souffrance (2).

Voilà pourquoi on enterrait avec le mort les objets qu'il avait préférés de son vivant, ceux dont on supposait qu'il aurait besoin encore, les vêtements, bijoux, armes et vases.

Ce qui faisait dire aux philosophes du temps et aux esprits railleurs comme Lucien : « Que de vêtements et de parures n'a-« t-on pas brûlés et enterrés avec les morts, *comme s'ils devaient « s'en servir sous terre !* »

⁂

Au dessus de plusieurs caveaux phéniciens — renfermant des urnes funéraires et aussi des squelettes et des poteries des IIIe et IVe siècles — par conséquent visités et utilisés, selon toute apparence, par les Romains, nous avons remarqué un orifice vertical de 0m12 et 0m25 de diamètre, qui traversait le tuf et pénétrait à l'intérieur du caveau.

Ces orifices, parfois recouverts d'une pierre plate, souvent obstrués par la terre d'alluvion, servaient aux Romains à faire parvenir aux morts les aliments solides. Le lait et le vin étaient répandus sur la terre du tombeau à certains jours de l'année.

Parfois c'est sur le tombeau même qu'on laissait le lait et les gâteaux que les vivants n'auraient jamais eu l'impiété de soustraire. « Les hommes s'imaginent, dit plaisamment Lucien, — à « l'époque duquel subsistait encore cet usage — que les âmes

(1) Juvénal VII. 207. — *Martial*, 1, 89.
(2) Fustel de Coulanges. — *Cité antique.*

« viennent d'en bas vers les dîners qu'on leur apporte, qu'elles « se régalent de la fumée des viandes et qu'elles boivent le vin « répandu sur les fosses. » (1).

M. Villon, propriétaire à Gouraya, me fit remarquer, près des caveaux, des fosses creusées à découvert dans le tuf — dans lesquelles un corps pouvait aisément être déposé et qui en avait la dimension.

Certaines de ces excavations, de $2^m25$ et $2^m50$ de longueur sur $0^m50$ à $0^m60$ de largeur, avaient dû servir à la crémation des corps, dont les urnes cinéraires, trouvées dans presque tous les caveaux phéniciens, renfermaient les cendres et les ossements. D'autres, de moins grande dimension, ayant la forme d'un creuset et conservant encore aussi la trace du feu, pourraient bien être la *Culina* du tombeau : espèce de cuisine d'un genre particulier et uniquement à l'usage du mort (2). Les Grecs avaient aussi, en avant de chaque tombeau, un emplacement qui était destiné à l'immolation de la victime et à la cuisson de sa chair (3).

*
* *

Que faut-il conclure de cette réunion, dans un même caveau, de poteries grecques et de poteries romaines des III^e^ et IV^e^ siècles de notre ère ? de cette quantité de squelettes coudoyant des urnes cinéraires et par ce fait témoignant de sépultures d'époques si différentes ?

Les caveaux étaient phéniciens ; ils avaient été creusés par les Phéniciens — c'est indéniable ; ceux-ci y avaient déposé leurs morts : dans l'un d'eux, absolument intact, nous avons trouvé la lampe phénicienne.

Puis viennent les Romains, qui après avoir dispersé les ossements d'une autre race, en utilisèrent les caveaux, et durent, à leur tour, y déposer leurs morts. Autour des caveaux, dans les terres d'alluvion, des fragments d'os épars, semblent indiquer cette dispersion.

---

(1) Lucien, *Charon* 22.
(2) Festus, voir Culina : *culina vocatur locus in quo epulæ in funere comburentur.*
(3) *Cité antique.* — Fustel de Coulanges.

A l'époque de la crémation, les Romains de deux grands siècles déposèrent dans ces caveaux leurs urnes cinéraires.

Et je ne serais pas éloigné de croire que les Romains des IIIe et IVe siècles y ont aussi enseveli leurs morts, si l'on admet qu'une croix faite à la pointe assez profondément sur un des vases grecs en terre noire, que j'ai conservés, l'a été par une main chrétienne ; or, la plupart des poteries en terre rouge grossière, mais de forme élégante encore, sont de fabrication des IIIe et IVe siècles.

La présence, dans ces caveaux, à côté de lampes grecques et romaines des Ier et IIe siècles, de lampes de transition et de monnaies du Bas-Empire viendrait encore confirmer cette manière de voir.

Nous avons, en effet, trouvé dans ce caveau différentes monnaies :

1° Des monnaies du Bas-Empire, notamment des Constantin II (P. B.).

2° Une monnaie de l'Afrique ancienne — Numidie — Micipsa. A/: Tête barbue et laurée de Micipsa à g. — R/: cheval libre courant à g. Æ$^{7}$. (De l'an 148 à 158 de J.-C.)

3° Espagne — Tarraconnaise. Malacca (*nunc* Malaga) A/: Tête de Vulcain à dr. ; derrière, les tenailles ; la légende XЧʃX— R/: buste de face entouré de rayons Æ$^{7}$.

4° Diverses monnaies frustes, mais qui appartiennent évidemment au Haut-Empire.

Tels sont les faits que nous livrons à de plus compétents que nous ; à eux d'en tirer les conséquences.

## II. — Lampes romaines païennes antérieures à notre ère.

Vers le milieu du IIe siècle — toujours avant notre ère — les Romains s'emparèrent de plusieurs villes en Afrique ; c'est alors que commença à se montrer sur le territoire africain la poterie romaine.

Jusqu'au III[e] siècle, Rome n'avait connu que la civilisation étrusque. Après les guerres puniques les choses changent : Rome entre en contact direct avec la Grèce, telle que l'avaient faite les conquêtes d'Alexandre et le faste oriental des dynasties macédoniennes.

Avant la fin de la République, par les dépouilles de la Grèce, et les nombreux artistes grecs faits prisonniers, l'hellénisme envahit Rome et y régna en maître. La Grèce vaincue, soumit son farouche vainqueur et porta les arts dans le rustique Latium :

*Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
*Intulit agresti Latio.*

L'empreinte de la civilisation étrusque persista néanmoins ; et c'est du goût pour tout ce qui est positif, avantageux, du sentiment pratique des choses, unis à la somptuosité frivole et raffinée de la Grèce, c'est de cette combinaison de l'art étrusque et de l'art grec qu'est né, à la fin de la République, le plus pratique et le plus somptueux de tous les arts : l'art Romain.

Ce n'est, toutefois, que sous l'Empire que l'art Romain se constitua définitivement, à la faveur de la paix et de la prospérité qui succédèrent aux guerres civiles.

Son développement dura quatre siècles et c'est d'Auguste aux Antonins, c'est-à-dire de la fin du 1[er] siècle avant J.-C. à la fin du 1[er] siècle après J.-C. qu'il atteignit à son apogée (1).

*
* *

La lampe de cette période est ordinairement retirée de petits sarcophages de pierre, de niches dans les caveaux et d'urnes funéraires. Les tombes des cimetières païens en renferment habituellement une placée au dessus des cendres et entre deux vases ; sur le disque de certaines, — comme nous le verrons plus loin — on trouve une monnaie.

A l'origine de l'Empire romain les sépultures étaient dans les maisons, ainsi que l'atteste Servius *moris fuisse apud majores, ut qui mortuus esset, domum referretur et in illâ sepeliretur.*

(1) Ant. Etr. et Rom. de Martha.

Plus tard, la loi des XII Tables défendit qu'on enterrât et qu'on brulât les corps dans la Ville : *Hominem mortuum in Urbe ne sepelito, neve urito,* et cela pour préserver Rome de la corruption et de l'incendie.

Dès lors, les Romains mirent les tombeaux sur leurs terres, ou le long des chemins les plus fréquentés pour faire souvenir les passants qu'ils étaient mortels et les porter à imiter les vertus des grands citoyens, dont on lisait les inscriptions sur les monuments.

Il en était ainsi dans les provinces et sur les points africains d'occupation romaine. Les tombes, en dehors des cimetières, se rencontrent isolées ou groupées en très petit nombre, chaque famille confiant à son propre terrain les membres que lui enlevait la mort. On en trouve aussi le long des anciens chemins appelés *voies romaines*, notamment le long de la voie romaine venant d'Alger et qui traverse Cherchel, longe le bord de la mer — dont elle est toutefois séparée par la route départementale actuelle — et arrive à *Gunugus*.

Gouraya *(Gunugus)* et Cherchel fournissent à l'archéologue un vaste champ ouvert aux investigations les plus intéressantes et les plus variées.

*
* *

En revenant de Gouraya, à 1.500m environ avant d'arriver à Cherchel, nous nous arrêtâmes chez M. Archambeau, commandant en retraite, dont la propriété située au lieu dit *El Kantara* (le Pont) s'étend du côté droit de la route départementale au *chemin romain.*

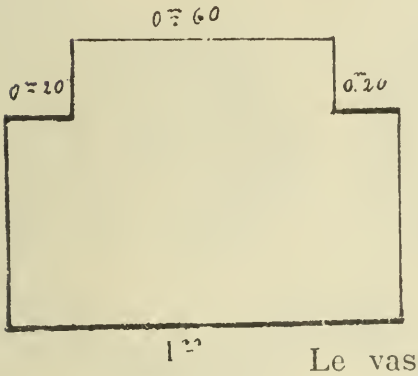
En défrichant son terrain pour planter de la vigne, M. le commandant Archambeau a découvert un vaste cimetière païen, qui m'a permis de recueillir les observations qui précèdent et d'acquérir une certaine quantité de lampes et de poteries, dont nous aurons à parler bientôt.

C'est le long des *voies romaines* que les Romains se faisaient enterrer, de préférence à l'occident des villes et la tête tournée vers l'orient(1). M. Archambeau a constaté quelques exceptions : certains corps étaient orientés du Sud au Nord — la tête vers le Nord.

(1) C'est de cette coutume, sans doute, que s'est inspiré le fondateur de l'Islam.

La propriété voisine de M. Archambeau renferme un cimetière chrétien. Çà et là le long de la voie romaine des tombes entremêlées, païennes et chrétiennes.

*
* *




C'est dans deux tombeaux de formes différentes, qu'a été trouvée — au cimetière païen — cette belle poterie rouge romaine, qui date du 1er siècle avant notre ère.

Le vase *(capis)* était dans un tombeau de forme carrée ayant une marche ou degré de 0m 20 de large à peu près, sur chaque face. Il était placé sous le bloc de maçonnerie formant la partie supérieure du monument, et faite de chaux et de tuf dur. Il était protégé par un fort carreau et reposait sur le charbon et les ossements qui remplissaient la partie inférieure du tombeau.

Fig. 8. - Lampe romaine.

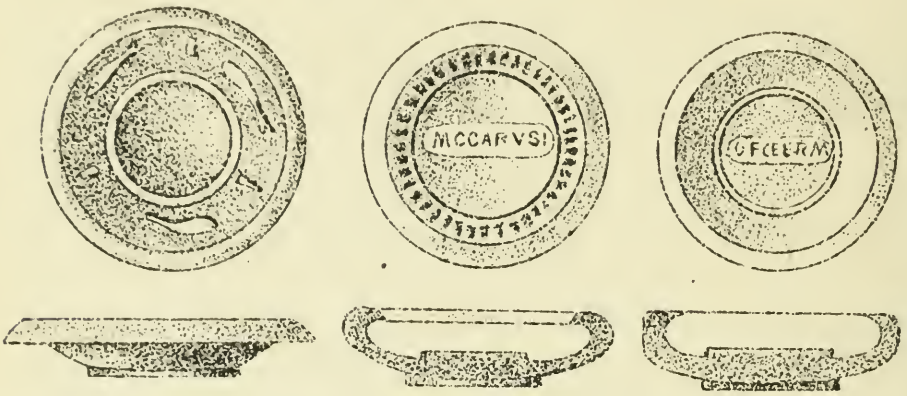
Le second tombeau, contenant la lampe, différait du premier en ce qu'il n'avait pas de marche ou degré : c'était un carré parfait, au centre duquel était placée la lampe.

Enfin, c'est dans des tombes de ce genre et dans ce même cimetière qu'ont été trouvés divers beaux plats rouges avec la signature du potier ou l'indication de son *officine*.

Nous y avons trouvé, aussi, des lampes des Ier et IIe siècles de notre ère, dont nous allons avoir à nous occuper en détail.

Mais disons un mot, d'abord, de cette céramique romaine, qui date du Ier siècle avant notre ère, et qui s'est conservée absolument intacte, surtout dans les sépultures.

On y trouve la lampe (fig. 8) à côté de belles patères vernissées d'un rouge brun à rebord vertical, souvent estampillées sur leur fond intérieur, ainsi que divers autres objets.



Ces poteries rouges, recouvertes d'un vernis plus ou moins brillant, qui leur donne l'aspect du corail ou plutôt de la cire à cacheter, sont généralement désignées sous le nom de poteries samiennes, bien qu'on n'en ait jamais trouvé de pareilles à Samos, dit M. G. de Mortillet. Parfois aussi on les appelle poteries arétines, parce qu'elles sont des contrefaçons d'un genre de vases célèbres dans l'antiquité, des vases d'Arezzo.

Les poteries d'Arezzo sont du Ier siècle avant notre ère ; leur style est franchement grec : le modèle des figures est arrondi et répond peu à ce qu'on peut attendre d'un travail en argile. Ces poteries sont assurément des surmoulages de vases d'argent, des épreuves à bon marché d'une vaisselle précieuse, fort recherchée à l époque macédonienne.

On appelait encore cette céramique romaine — dont des exemplaires ont été trouvés chez M. Archambeau — poterie sigillée, parce que ce sont ces poteries qui portent le plus fréquemment des signatures.

Les Romains seuls semblent avoir connu cette poterie et encore ne l'ont-ils pas gardée longtemps.

Elle appartient au beau temps de l'Empire, avec lequel elle commence, pour dégénérer au IIIe siècle insensiblement et pour se transformer au IVe siècle en une poterie moins compacte, à

vernis beaucoup plus terne, à aspect plus ordinaire, qu'on a désignée sous le nom de faux samien et dont nous avons mentionné plus haut des spécimens trouvés à Gouraya. Avec cette dégénérescence disparaissent peu à peu les sigles (1).

Nous ne croyons pas sans intérêt de donner ici la nomenclature des marques de fabrique observées sur des vases et sur des plats découverts dans l'Afrique romaine, comme nous le ferons pour les lampes au fur et à mesure de leur reproduction.

Vases :(2)

| | |
|---|---|
| AE.AMA..... | IMR... ..... |
| AMVR..... | L.CEL..... |
| ANG..... | L.P.SO..... |
| CCAN..... .. | L.R.PIS... .. |
| CELER'RAS.' | OF.ABAN.... |
| CLPRO..... | PRIMIO.C.MEN |
| CMVRI..... | VILLI..... |
| CORNELI... | VMPRISC.... |
| FAN. ..... | |
| FORTV..... | |
| GELLI..... | |

Plats : OF.GERM — (trouvés à Carthage) MACCARVSL — (trouvés à Cherchel) CERNI (id.) — A///RAMRI — (trouvés à Gouraya *(Gunugus)*.

Ces inscriptions se composent uniquement des noms du fabricant, souvent de son surnom seul, écrits en toutes lettres ou en abrégé (3).

Ces noms sont au génitif, lorsqu'ils sont précédés ou suivis du mot *manu* (MANV, MAN, MA, M, MA) comme dans l'inscription que nous relevons dans un de nos plats dessiné plus haut : — « MACCARVSI ».

Ou lorsqu'ils sont précédés du mot *officinâ* (OF, OFF, OFI). — « OFGERMA » — inscription relevée sur un plat trouvé à Carthage par le Père Delattre, duquel nous le tenons ; ici le mot est en abrégé : *officinâ Germani* ou *Germanici*, de l'*officine*, de la fabrique de *Germanus* ou *Germanicus*.

(1) *Poterie des Allobroges* par G. DE MORTILLET.
(2) *Annuaire archéol.* du département de Constantine.
(3) Voir *Cours d'ép. lat.* de M. CAGNAT.

Les noms sont naturellement au nominatif, lorsqu'ils sont accompagnés du verbe *Fecit* (FECIT, FEC, FE, F.) On lira plus loin sur une lampe : NOVF (NOVVS FECIT).

Il est à remarquer que sur les poteries noires ces inscriptions sont le plus souvent disposées en cercle, tandis que sur les poteries rouges elles sont gravées sur une ligne droite.

***

« Les Romains gravaient donc l'enseigne de la fabrique ou le nom du fabricant, comme le firent plus tard les Italiens du XVI[e] siècle, qui ne manquaient jamais d'écrire sur leurs faïences : *Fatta in Siena da M° Benedetto. — Fatta in Forli. — in Botega de M° Guido,* etc. . de la boutique du sieur Guido.

Voilà bien le caractère romain : la publicité commerciale et utile avant tout !

Les Grecs, sur leurs délicieux *Kylix,* traçaient d'autres devises :

ΧΑΙΡΕ, ΚΑΙ ΠΙΕΙ ΝΑΙΧΙ, — *Réjouis-toi et vide-moi par les Dieux!*
ΠΡΟΠΙΝΕΜΕ ΚΑΤΘΗΙΣ, — *Bois et ne repose pas la coupe !*
ΚΑΛΙΠΕ ΚΑΛΕ, — *La belle Calipe !*

Rien que l'art et l'amour.

Dans les auberges de nos campagnes on trouve aussi parfois des bols à fond jaune, agrémentés de vert ou de rouge, sur lesquels on lit: *Le vin est bon, Vive le vin. — Marie-Jeanne.* Au moyen-âge on y écrivait : *Le vôtre cuis (suis). - Buvons avec joie.*

Cet usage remonte à l'époque gallo-romaine. Or la Gaule s'est toujours affranchie de l'art officiel romain pour suivre celui de l'Égypte et de la Grèce, qui avait d'ailleurs précédé la conquête. Et, tout nous dit, jusque dans ces détails que je viens de relever, que nous sommes bien des Grecs et comme eux amants de la nature avant tout. C'est d'eux seuls que nous tenons ce bon goût inné, cet accent pur qui fait de notre langue un véritable chant, cette délicatesse que n'atteint aucun peuple, et cet amour de la liberté que rien, même la domination des Empereurs, n'a pu effacer chez nous. Les Romains n'ont pu nous communiquer ce qu'ils n'avaient pas (1).

(1) *Art National,* H. DU CLENSIOU.

Les sigles figulins des vases et des plats romains sont des estampilles de propriétaires de four, à notre avis des marques de fabrique, dans la véritable acception du mot ; tandis que sur les lampes ils ne seront que les marques d'ouvriers signant leurs propres œuvres.

Nous verrons par la suite que le nom entier de l'auteur est généralement inscrit en relief sur le cul des lampes provenant de France, tandis qu'il est presque toujours gravé à la pointe, en creux, très rarement au sceau, sur les lampes africaines.

La recherche de ces marques de fabrique, de ces estampilles sur ces divers genres de poterie permet de trouver des indications curieuses, celle de l'atelier d'où l'objet provient, le nom du propriétaire de la fabrique et parfois une date consulaire, ou le nom de l'Empereur régnant.

L'étude de ces estampilles a démontré que la fabrication des poteries était devenue sous l'Empire une source abondante de revenus, et que les grandes familles, les Empereurs eux-mêmes, en faisaient exploiter directement un grand nombre ou bien les affermaient (1).

⁂

Les lampes païennes trouvées plus particulièrement dans des tombeaux — durant le I^er^ siècle avant J.-C. — sont de forme circulaire, aux contours ordinairement nets, avec appendice pour le bec, comme les lampes grecques et étrusques, et sans anse.

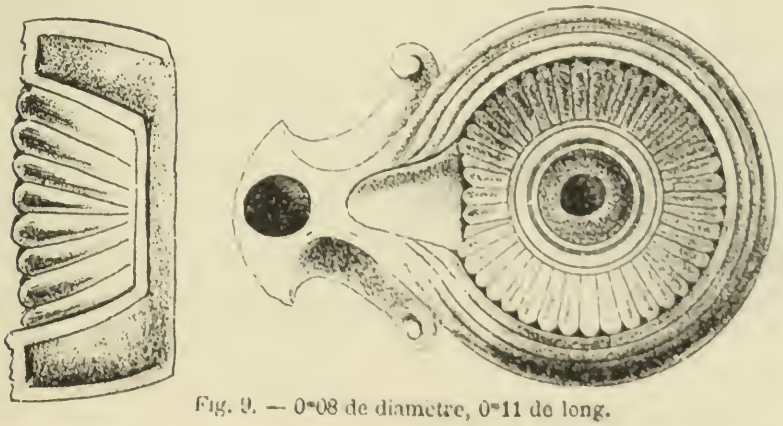


Fig. 9. — 0m08 de diamètre, 0m11 de long.

(1) MM. J. Martha et Cagnat.

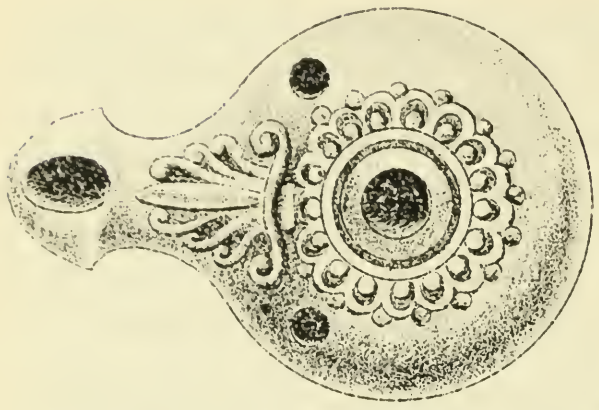


Fig. 10. — 0m06 de diamètre, 0m08 de long

Elles se font remarquer par la simplicité et l'élégance de leur forme, par la finesse de l'exécution et surtout par la légèreté et la ténuité de l'argile.

Elles ont dû être moulées sur des bronzes du travail le plus délicat. Leur disque supérieur n'est percé habituellement que d'un seul trou central pour l'introduction de l'huile et de l'instrument qui sert à remonter la mèche.

Le bec est généralement orné de volutes, le champ de cercles ou filets concentriques qui entourent soit des rosaces, soit d'autres dessins dans le genre de ceux que reproduisent ces deux lampes.

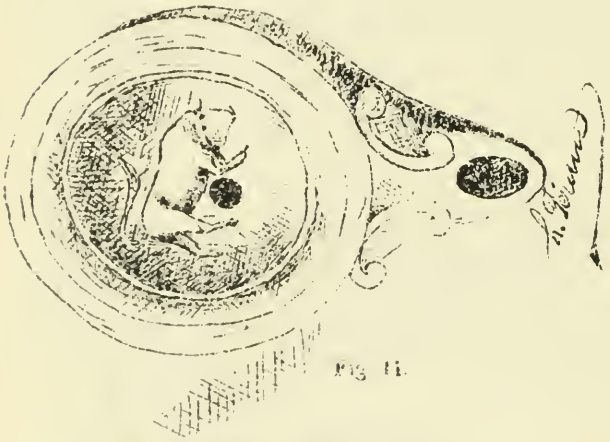


Fig. 11.

Le vrai champ de la décoration est le médaillon central ; le sujet est, la plupart du temps, peu de chose : un dessin, une fleur, des cornes d'abondance, un cerf, un aigle, un dauphin, un taureau etc. (1).

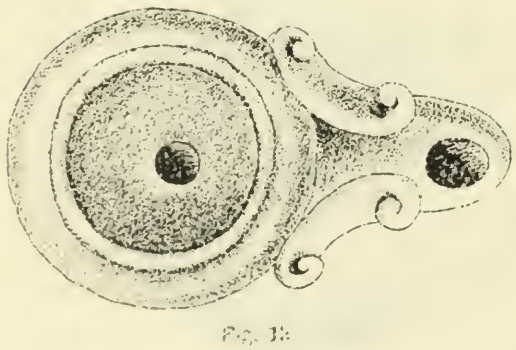


Fig. 12.

Nous possédons deux lampes unies, sans sujet, en terre blanche légère qu'on peut reporter à cette époque. Elles sont de même caractère, le bec orné de volutes ; mais de dimensions différentes. Elles ont été trouvées à Flassan (Vaucluse) dans un puits romain de forme étroite au sommet et évasée dans le bas.

(1) R. Père Delattre. *Lampes du Musée de Carthage.*

## III. Lampes romaines païennes des Ier et IIe siècles de notre ère

Ce n'est qu'au commencement du Ier siècle de notre ère que la lampe légère et sans anneau commence à représenter des figures humaines, — la plupart des types connus des plus grandes divinités : Vénus, Cupidon et des scènes vivantes.

Les qualités principales qui distinguent cette lampe païenne de celles qui viennent après, sont l'absence d'anse, la légèreté, la ténuité de l'argile, la finesse et la sobriété dans l'ornementation.

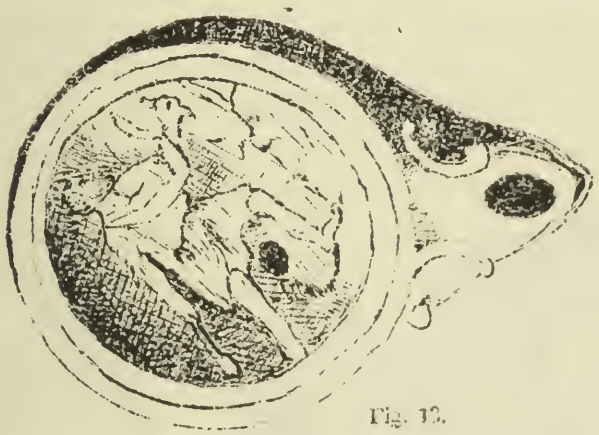


Fig. 12.

La lampe représente un soldat *funditor* (frondeur). Simplement vêtu d'une tunique, sans armure défensive, le *funditor* n'avait pour toute arme qu'une fronde avec laquelle il devait inquiéter l'ennemi en quelque endroit du champ de bataille qu'il fût (1).

Dès le Ier siècle de notre ère, on trouve des lampes romaines avec l'anneau, qui permet de les saisir entre le pouce et l'index,— c'est ce qui la distingue surtout de la période romaine païenne de la précédente époque.

L'argile n'est plus désormais aussi mince, et si les sujets représentés sont presque aussi délicats que dans les lampes du siècle précédent, ils ne sont plus ni aussi simples ni aussi sobres. Le disque supérieur est fréquemment orné de scènes mythologiques et entouré d'une bordure composée de motifs qui se répètent — d'un goût exquis et d'un ravissant effet.

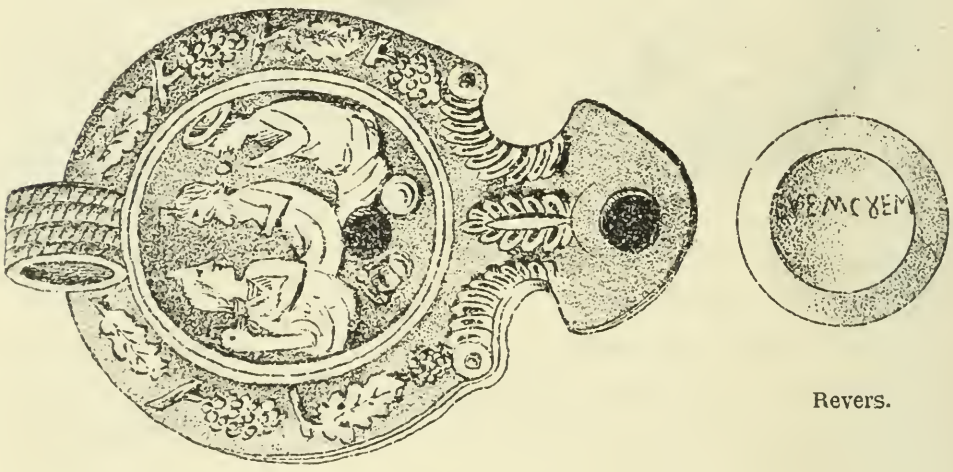
---

(1) Vog. I. 20 — Sall. Jug. 99.

On sait que la Discorde — aux noces de Thétis et de Pélée — jeta sur la table dans le festin des dieux une pomme d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : *A la plus belle.* — Junon, Vénus et Pallas se la disputèrent et soumirent le différend à Jupiter, qui, fort embarrassé, chargea le beau Paris de le trancher.

On voit sur le disque de la lampe, Jupiter coiffé du *Modius* — espèce de panier ou boisseau que les anciens plaçaient comme ornement au haut de la tête de Jupiter Serapis (1) pour désigner l'abondance que ce dieu, considéré comme le soleil, apporte aux hommes.

Jupiter est entre Junon qui caresse le Paon et Vénus qui a tout l'air de montrer la pomme que lui a offerte Paris, en la choisissant ainsi entre toutes — ce qui devait aliéner à ce dernier les deux rivales de Vénus et déterminer la ruine de Troie.



Revers.

Fig. 14. — 0m09 de diam., 0m14 de long.

Cette lampe a été trouvée à 1,500 mètres de Cherchel, au lieu dit El Kantara, sur la propriété du Commandant Archambeau, dans un tombeau du cimetière païen qu'il a découvert. Elle est en argile d'un rouge passé.

---

(1) Macrob. Sat. I. 20.

Fig. 15. — 0m08 de diam.

C'est à Aumale (ancienne Auzia), lors des fouilles pratiquées pour le nivellement de la place d'armes actuelle que cette lampe (fig. 15), en terre rouge — (que nous tenons de M. Grenade Delaporte, ancien géomètre, propriétaire à Aïn-Bessem) — a été découverte à 20 centimètres du sol avec plusieurs centaines d'autres qui, par ignorance, ont été brisées.

Le sujet représenté est Europe enlevée par un taureau. — Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie et sœur de Cadmus, joignait à sa beauté une telle blancheur qu'on disait qu'une compagne de Junon avait dérobé un petit pot de fard de la toilette de la déesse pour le donner à Europe.

Elle fut aimée de Jupiter, qui, ayant pris la forme d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos et l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

On explique ainsi cette fable : des marchands crétois, frappés de la beauté d'Europe, l'enlevèrent pour leur roi Astérius et comme leur vaisseau portait sur la proue un taureau, on publia que Jupiter s'était changé en taureau pour enlever cette princesse.

---

Fig. 16.

Les deux autres lampes en argile rouge représentent, la première Diane chasseresse, autour de laquelle deux biches viennent chercher protection ; — elle a été trouvée à Aumale (Auzia) par M. Grenade Delaporte, sous la place d'armes. La deuxième représente Diane à la chasse, seule ; elle a été trouvée à Tebessa par M. le Capitaine Farges, et nous la tenons de notre

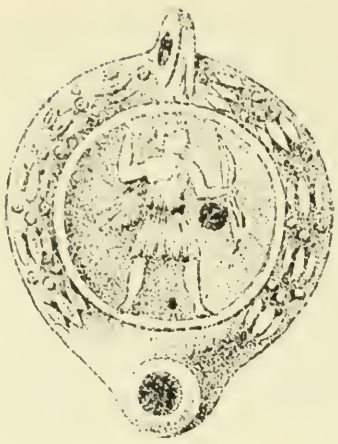


Fig. 17

collègue M. Paul. — M. Farges a trouvé cette lampe et les 3 autres païennes qui suivent dans les Nécropoles — nord et sud — de Tébessa. Les sépultures de ces Nécropoles sont de l'époque du séjour de la 3me Légion à Tébessa. M. Farges a établi que la Nécropole sud était celle de la 3me Légion.

Cet officier y a cependant rencontré des monnaies numides au-dessus des lampes et y a recueilli des objets de toilette, épingles, miroirs, etc. Il a fait une remarque qui se rattache au culte dont ces Nécropoles étaient l'objet : outre la *Mensa*, placée en avant de la stèle, on avait soin de ménager à la partie supérieure des tombeaux riches et près de l'une des pierres de l'enceinte une échancrure, où venait se placer l'orifice d'un cylindre qui, dans sa partie inférieure terminée en pointe, communiquait avec le récipient cinéraire. C'est dans ce cylindre que se faisaient les libations parfumées sur les cendres des êtres que l'on pleurait à des jours déterminés.

---

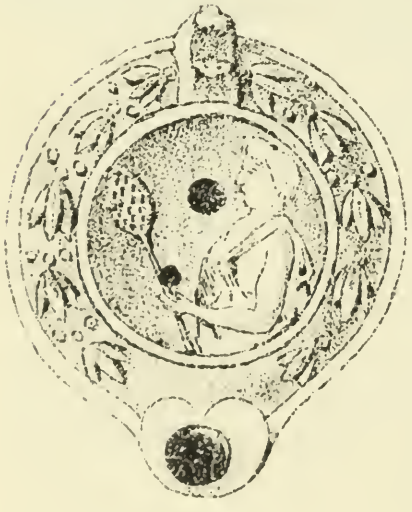


Fig. 18

Cette Bacchante (Baccha) gravée sur la lampe (fig. 18) est bien telle que la décrivent les poëtes (1), — avec une guirlande de feuilles de vigne ou de lierre sur la tête, des cheveux épars et flottants, un manteau fait de peau de chevreau sur le côté gauche, et dans la main droite l'attribut de Bacchus : un thyrse (*thyrsus* θύρσος) espèce de bâton ou lance dont la pointe en forme de pomme de pin était dissimulée par des pampres et du lierre

(1) Ovid. Métam. VI. 591.

mêlés ensemble (1). Bacchus et ses adorateurs le portaient dans la célébration de leurs rites (2) ; c'est l'instrument dont Bacchus s'était servi pour faire surgir des fontaines de vin.

Cette lampe en terre grisâtre a été trouvée à Tebessa par M. Farges et nous la devons à l'amabilité de notre collègue M. Paul.

Fig 13.

Sur le disque de cette lampe — qui a été découverte à Berouaghia — est gravée une couronne triomphale *(corona triomphalis) guirlande de feuilles de laurier sans baies* portée par le Général pendant son triomphe. Il y avait bien aussi comme couronne triomphale la *couronne d'or* de plus ou moins considérable valeur et imitant les feuilles de laurier — qu'envoyaient au général auquel était décerné un triomphe les différentes provinces, ou que tenait au dessus de sa tête, pendant le triomphe, un officier public. Mais celle de feuilles de laurier sans les baies, gravée sur la lampe et que portait sur la tête le général pendant le triomphe, était la plus honorable des trois et on l'appelait expressément : *Laurea insignis* (3).

---

Léda avait épousé Tyndare, roi de Sparte. Jupiter, l'ayant aperçue au bain dans l'Eurotas, se métamorphosa en cygne. Poursuivi par Vénus, déguisée en aigle, il alla se réfugier dans le sein de Léda.

Celle-ci, au bout de 9 mois, accoucha d'un œuf d'où sortirent, d'après les uns, Castor, Pollux et Hélène ; d'après d'autres, Pollux et Hélène seuls. Castor aurait été le fils légitime et mortel de Tyndare et serait sorti, selon ces derniers, avec Clytemnestre d'un second œuf, dont Léda aurait accouché le même jour.

Les statues qui représentent les amours de Jupiter et de Léda ont cela de remarquable que toutes, sauf celle du musée de Saint-Marc, ont un caractère essentiellement chaste.

---

(1) Macrob. Sat. I. 19. — Sen. Herc. fur. 904.
(2) Hor. od. II, 19, 8.
(3) Aul. Gell. Liv. VII, 15. — A. Rich.

Les artistes, amoureux des difficultés de leur art, recherchent avant tout les études du nu. Plusieurs d'entre eux ont représenté de préférence le moment où le cygne, poursuivi par l'aigle, vient chercher asile dans les bras de Léda. Cet oiseau, toujours plus petit que nature, n'est là que comme un accessoire qui ne doit pas nuire à la figure principale. On n'en est encore qu'aux préliminaires de l'aventure amoureuse.

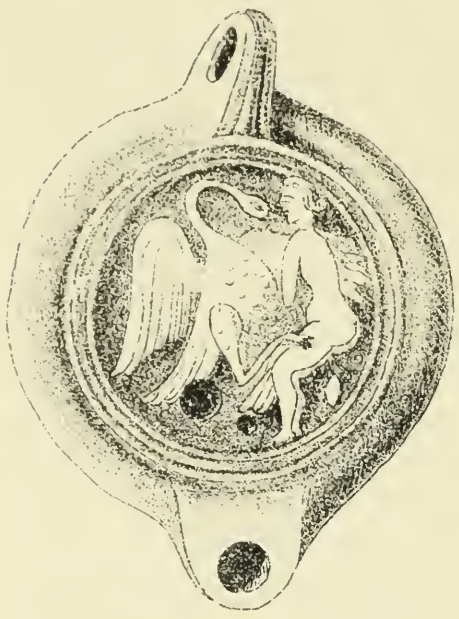


Fig. 20.

Au contraire, les pierres gravées et les peintures murales, — même cette lampe en argile admirablement conservée, découverte à Aumale par M. Grenade Delaporte, n'ont pas conservé ce caractère de chasteté.

---

« Comme on le voit : ce sont les fables grecques que célèbrent et que représentent les artistes romains. N'est-ce pas d'ailleurs avec les fables grecques que le Romain est tout d'abord familiarisé, et Homère n'est-il pas le premier livre qu'on mettra entre les mains de l'enfant ?

Les sentiments sont bien romains, mais les imaginations sont toutes grecques. Toutefois cette société sceptique et frivole ne prendra dans la mythologie que ce qu'elle a de gracieux : les coquetteries de Vénus, les faiblesses d'Hercule, en un mot les amours et les scandales de l'Olympe ; elle représentera les beaux adolescents comme Narcisse et Adonis et les belles victimes comme Europe et Léda. Ce ne sont que sujets aimables : la mythologie en madrigaux (1)

(1) Voir les *Antiquités romaines et étrusques* de Martha.

C'est au Ier et IIe siècles de notre ère que nous classerons les 7 lampes qui précèdent et les suivantes que nous choisissons dans notre collection.

Il en est à un ou plusieurs becs, à queue triangulaire ou en forme de croissant ; ce qui prouve qu'à toutes les époques de l'art céramique, il y eut des potiers qui cherchèrent à s'écarter du type commun.

---

Les lampes romaines-païennes étaient ou funéraires, ou employées à des usages domestiques.

Il est bien difficile de les distinguer les unes des autres ; néanmoins la découverte d'un certain nombre de lampes païennes dans les tombeaux autorise certaines observations.

Ainsi la lampe représentant la partie amoureuse et peu chaste de la précédente scène a été trouvée dans les ruines d'une maison de l'ancienne Auzia ; et les lampes funéraires représentant la partie pudique de l'aventure ont été trouvées dans des tombeaux à Cherchel : le cygne fuyant le courroux de l'aigle qui le poursuit et cherchant un refuge dans les bras de Léda.

— Il y a lieu de remarquer que c'est par les sujets mythologiques que les artistes romains traduisent surtout l'idée de la mort, continuant ainsi, en cela, la tradition de l'Etrurie, qui avait emprunté ses scènes aux légendes helléniques.

Les motifs ordinaires sont des morts, des combats (fig. 19) des cortèges bachiques, joyeux en apparence, mais qui touchent au monde infernal. Ce sont des rapts, des chasses et des amours même, — toutes légendes dont les héros et les héroïnes sont de beaux jeunes gens, de belles jeunes filles morts avant l'âge, ou, ce qui revient au même, aimés par quelque divinité et ravis par elle.

Le sens funéraire est plus ou moins enveloppé, mais il est partout. Toutes ces images sont là pour faire penser au mystérieux pouvoir par qui tout est brisé, force, vertu, courage, jeunesse, beauté (1).

---

(1) *Ant. rom. et étr.* de Martha.

A l'aide de ces observations, il sera facile de classer les lampes, que nous reproduirons sans pouvoir préciser le lieu où elles ont été découvertes.

Fig. 21.

Cette lampe (fig. 21) nous a été envoyée par M. le receveur du télégraphe de Feriana (Tunisie), Melzessard, qui l'a trouvée dans un tombeau de Sidi Aïch — ruines situées à 33 k. de Feriana.

Elle représente un gladiateur hrace (1), ainsi nommé parce qu'il avait la même arme offensive et défensive que les guerriers Thraces, — le petit bouclier à contours carrés et à surface convexe et une espèce de dague *(sica)* à pointe aiguë et à lance recourbée en forme de défense de sanglier (2), ce qui la rendait particulièrement efficace pour porter de bas en haut un coup meurtrier. C'était l'arme nationale des Thraces, employée par ceux des gladiateurs qui empruntaient à ce peuple leur nom et leur équipement.

Ce gladiateur est vêtu d'une sorte de jupon (*campestre*) attaché autour des reins et descendant environ jusqu'aux deux tiers des cuisses. Les soldats et les gladiateurs, pendant qu'ils s'exerçaient, gardaient par décence ce vêtement, après s'être dépouillé des autres (3). Il tirait son nom de ce que ces exercices avaient lieu au champ de Mars.

Il porte aussi des *cnémides* sortes de jambières *(ocreæ)* comme en portaient les guerriers samnites, et le poignet droit est protégé par une manche formée d'anneaux de métal et de cuir.

Ce fut vers le III^e^ siècle, avant notre ère, que les combats de gladiateurs furent introduits à Rome. — La République pour célébrer une victoire et en remercier le ciel ; les magistrats pour

(1) Cicer Rosc. Am. 5. — *Sicarios atque gladiatores.*
(2) Pline, H. N. XVIII, I — *Apri dentium sicas exacuunt.*
(3) Hor. Ep. I, 11, 18 — Rich *Dict. des Ant. rom.*

inaugurer leurs charges ; les ambitieux pour plaire au peuple, et les riches, aux funérailles de leurs parents, donnèrent des jeux de gladiateurs.

Constantin et ses successeurs restreignirent peu à peu ces combats, et leur abolition définitive fut un des bienfaits du christianisme.

Les Romains aimaient à reproduire sur leurs monuments et leurs œuvres d'art ces gladiateurs et leurs combats sanglants, ne retenant de ces scènes barbares que la bravoure des hommes qui allaient mourir en saluant de leur cri : *morituri te salutant* !

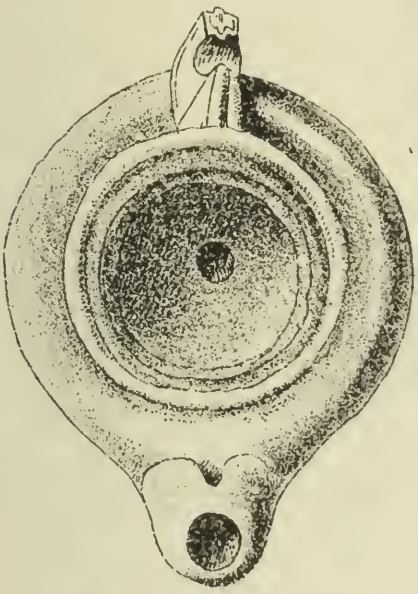
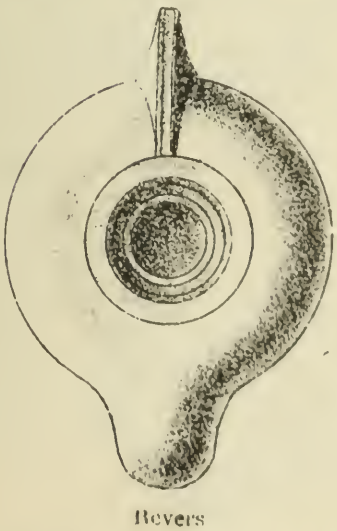


Fig. 22. — 0m07 de diam., 0m10 de long.



Revers

« Les vaincus tombaient toujours, en effet, en gens qui savent mourir, mais non sans se rappeler le doux ciel de l'Argolide : *Reminiscitur argos* ! »

Nous possédons 2 lampes (fig. 22) au disque uni, orné de filets concentriques ; l'argile en est des plus fines, la forme exquise. Elles appartiennent au Ier siècle de notre ère. L'une nous vient de M. Vellard, le sympathique maire de Philippeville ; l'autre de notre compatriote Madame Veuve Roux, née Lavigne, de Batna. Cette dernière lampe, d'un beau rouge brun, a été trouvée à Lambèse.

Sur le disque de l'une d'elles on trouve une clef, qui pouvait être considérée comme un témoignage rendu à la mémoire d'une bonne mère de famille, d'une bonne ménagère, d'une bonne épouse ; car, au moment du mariage, les clefs étaient remises à la femme, et ce gage d'administration intérieure ne lui était retiré que dans le cas de répudiation.

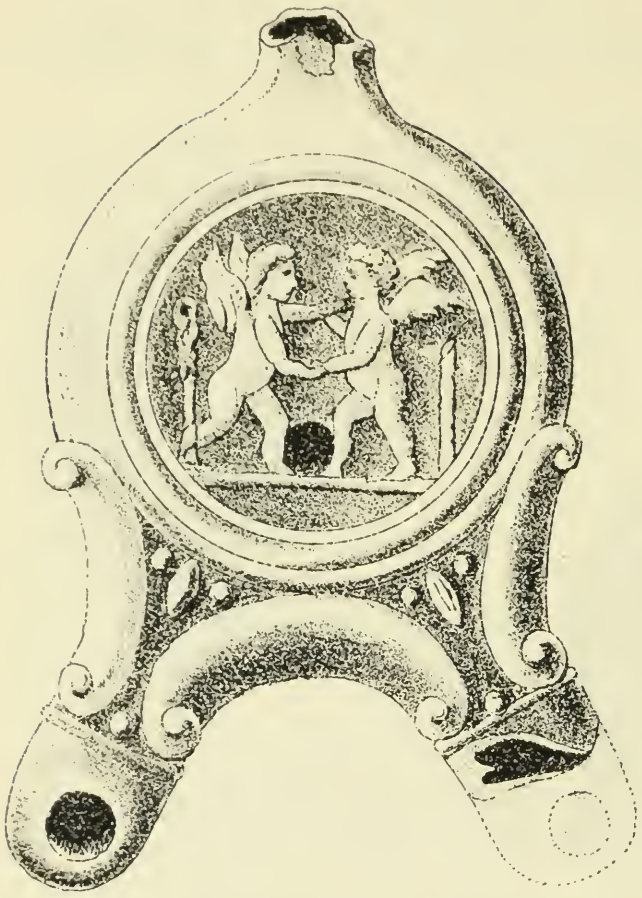
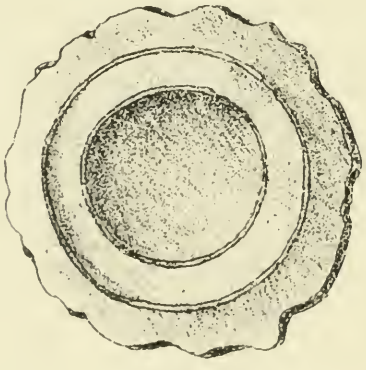


Fig. 23. — 0m16 de diam., 0m15 de long



Revers

Lampe à deux becs *(lucerna bilychnis)*, garnis de volutes ; en terre grise et à gros grains. Chaque bec, dont un seul est intact, est soutenu par deux volutes. La volute imite la tige d'une plante grimpante, forcée de se courber par la rencontre de quelque obstacle, qui arrête sa marche ascendante. L'idée première de la volute fut suggérée par les spirales de certaines coquilles (1).

Le sujet paraît représenter *Cupidon* et *l'Amour*. Les Grecs mettaient une différence entre Cupidon *(Cupido)* qu'ils appelaient *Imeros* et l'Amour (*Amor*) qu'ils appelaient *Eros*. Celui-ci doux et modéré inspirait les sages ; l'autre, emporté et violent, possédait les fous. Cicéron écrit que l'Amour était fils de Jupiter et de Vénus et Cupidon de la Nuit et de l'Erèbe.

(1) Lucret II — 607-610.

A vrai dire, ces deux amours pourraient bien être simplement les *genius loci*.

Quoiqu'il en soit, les amours ne sont pas plus nombreux au XVII[e] siècle, chez Watteau, Boucher ou Fragonard, que sur les productions artistiques gréco-romaines. L'artiste aime à les peindre, à les reproduire pour eux-mêmes et se plaît à saisir dans la grâce fugitive de leurs mouvements ces jolis petits êtres sautillants et volages (1).

Cette lampe aurait été trouvée à Carthage ; nous l'avons acquise de M. S. Paré, propriétaire à Alger.

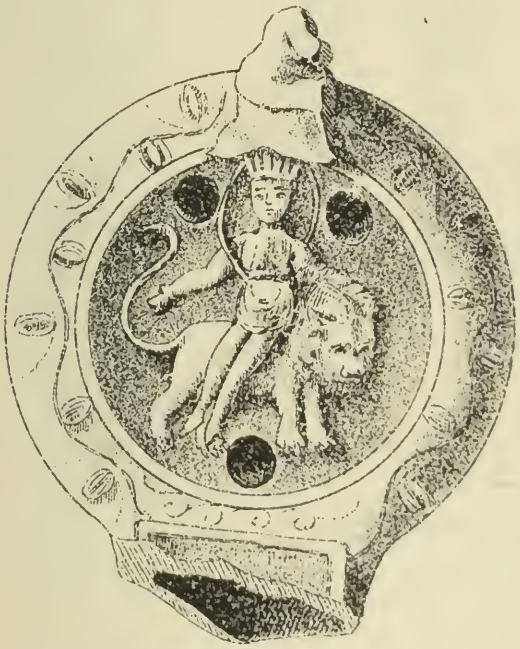
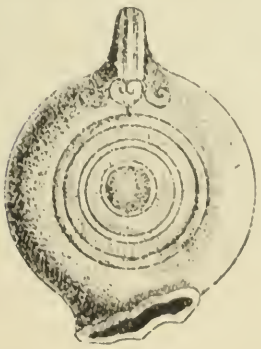


Fig. 24. — 0[m]11 de diam.



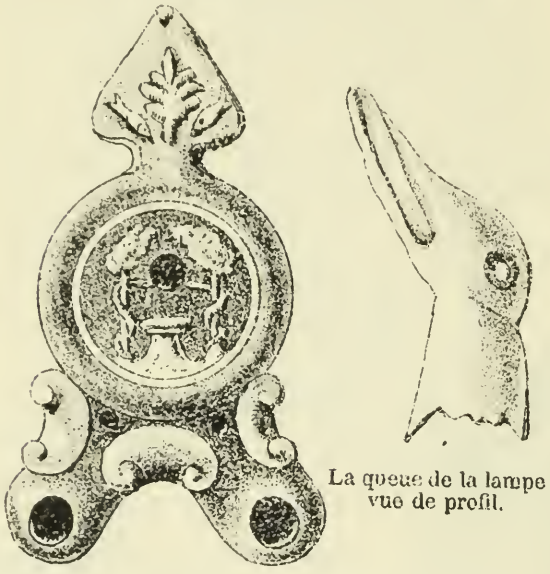
Revers

Lampe en argile rose, qui nous vient, par voie d'échanges de Philippeville.

Au disque, on voit Cybèle, femme de Saturne (le Temps) et fille du Ciel et de la Terre. Cette théogonie est d'une grande profondeur d'observation et de philosophie. Ce fut une grande sagesse, bien voisine de la Religion, celle qui divinisa l'œuvre immense d'un Dieu unique : le Ciel, la Terre et le Temps, cette trinité puissante et mystérieuse, mère des êtres et du monde. — Cybèle, leur fille fut, à sa naissance, exposée dans une forêt où les bêtes féroces prirent soin de son enfance et la nourrirent. — Elle est ici représentée sur un lion et

(1) *Ant. rom. et étr.* de Martha.

porte la couronne murale *(turrigera frontem Cybele redimita corona)* que les poëtes et les artistes lui attribuèrent comme symbole de sa suprématie sur les cités de la terre (1). Cette couronne murale *(corona muralis)*, décorée des tours et tourelles d'un rempart, était donnée comme prix de la valeur au soldat qui escaladait le premier les murs d'une ville assiégée.



La queue de la lampe vue de profil.

Fig. 25. — 0m08 de diam., 0m15 de long jusqu'à la pointe du triangle.

Cette lampe (fig. 25) a été trouvée dans une tombe du cimetière païen sur la propriété de M. le Commandant Archambeau.

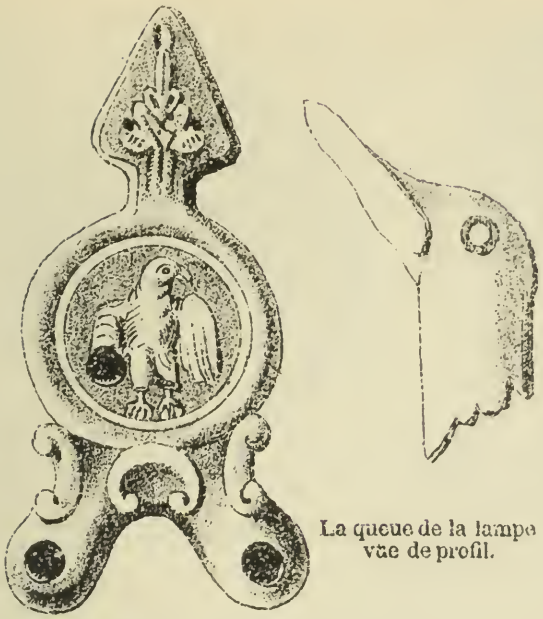
Les becs sont soutenus par deux volutes. Le disque représente deux serpents (anguis) enroulés à des arbres et penchés sur un autel.

Les Romains attachaient une idée toute particulière de sainteté aux serpents comme d'ailleurs tous les anciens peuples ; ils en avaient d'apprivoisés chez eux et ils les admettaient même à leur table. Le serpent était aussi la représentation symbolique du *genius loci*, ou génie qui veillait sur tel ou tel emplacement.

Le serpent, qui a toujours joué un grand rôle dans les symbolismes, n'en joue-t-il pas un très grand dans le symbolisme chrétien ? Eve et le serpent — Marie qui doit écraser sa tête — Moïse et les serpents du désert — Jérémie disant : « J'enverrai contre vous des serpents sur lesquels les enchantements ne pourront rien » — Jésus disant aux apôtres : « Ils manieront des serpents et n'en éprouveront aucun mal. »

---

(1) Aul. Gell. V. 6. — A. Rich.



La queue de la lampe vue de profil.

Fig. 26. — 0m07 de diam., 0m14 de long jusqu'à la pointe du triangle.

C'est à Cherchel qu'a été trouvée la lampe de droite (fig. 26), comme celle de gauche à deux becs soutenus par deux volutes.

Sur le triangle qui forme la poignée de la précédente lampe, on voit deux dauphins et un ornement qui est sur la poignée de celle-ci plus compliqué et seul. Cet ornement constitue ce qu'on appelle en architecture l'*antéfixe*.

L'antéfixe (*antefixa*) est un ornement en terre cuite, inventé par les architectes Etrusques, à qui les Romains les empruntèrent. Ainsi notre collection possède l'une des têtes d'enfant, en terre cuite, qui cachaient l'extrémité des tuiles faîtières (*imbrices*) et la jointure des tuiles plates de la maison du palais de Lambèse.

Ces ornements droits, qui se plaçaient au bord des toits, figuraient tantôt des têtes d'enfants, tantôt des dessins entremêlés parfois d'animaux, de poissons — comme dans l'antéfixe de la lampe (fig. 25), — ou encore des personnages.

M. Antony Rich a relevé des victoires sur des antéfixes, — ce qui est le commentaire graphique de ce passage de Tite-live où il est dit que la statue de la Victoire placée au sommet du Capitole tomba et fut retenue par celle des antéfixes: *Victoria, quæ in culmine erat, fulmine icta decussaque, ad Victorias quæ in antefixis erant, hæsit... etc.* (1).

(1) Tit-Liv. XXVI, 23 — A. Rich. (antefixa).

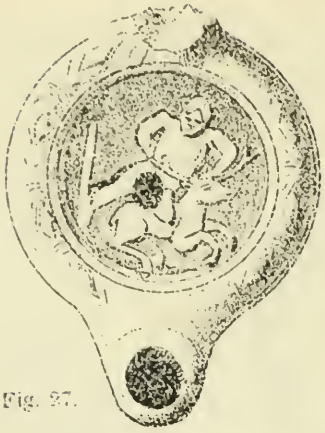


Fig. 27.

Cette lampe (fig. 27) qui nous vient de Philippeville, représente un homme terrassant un cerf. — Cette même scène est reproduite sur le revers d'une des pièces d'or de Dioclétien dont la légende est la suivante : *Virtus augg.*

Ces 2 lampes (fig. 28 et 29) m'ont été envoyées par le Père Delattre, et ont été découvertes par lui dans les fouilles qu'il fait activement pratiquer sur le vaste emplacement concédé au cardinal Lavigerie sur l'antique Carthage.

Avec ces deux lampes, nous retombons dans le style grec, en plein II^e^ siècle.

Adrien provoqua une renaissance archaïque. Alors, l'art, dont la sève commençait à s'épuiser, essaya de se renouveler par l'imitation du style grec classique et du style égyptien.

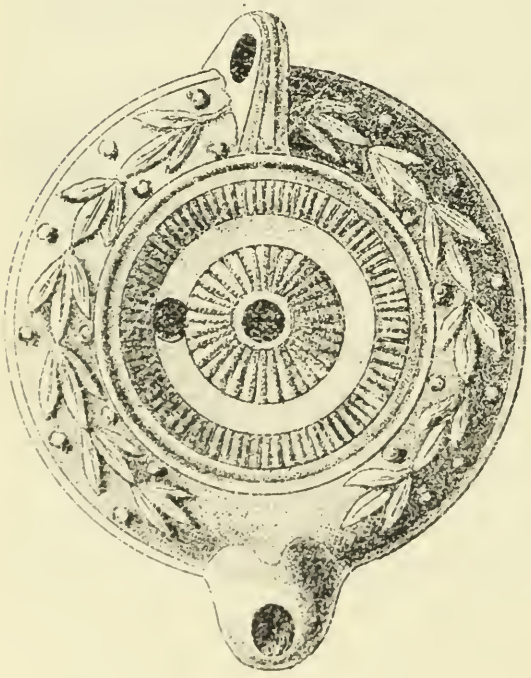


Fig. 28. — 0m09 de diam.

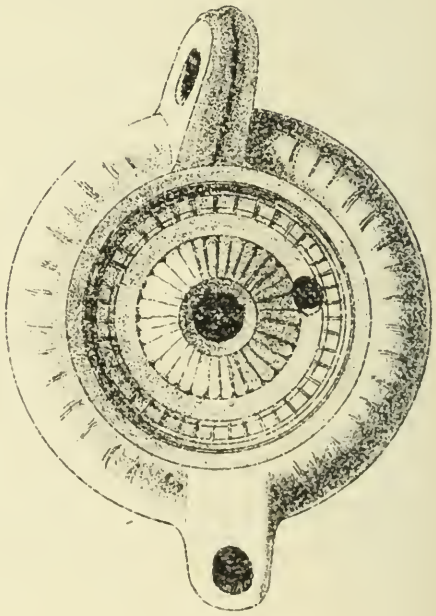


Fig. 29. — 0m09 de diam.

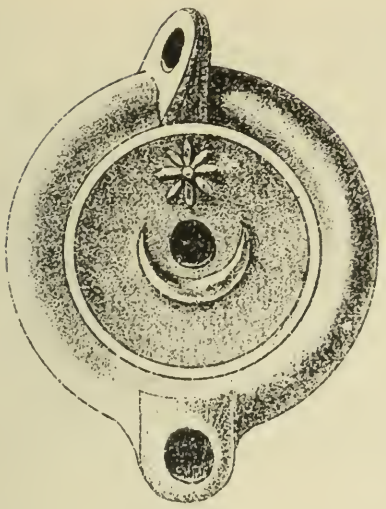


Fig. 30.

Notre collection possède deux exemplaires de lampes portant à leur disque une étoile à 8 branches, placée dans un croissant (fig. 30). Elles reproduisent le même sujet, mais sont d'argile et de forme absolument différentes.

Ces deux lampes ont été découvertes, l'une, par M. le Capitaine de Bureau arabe, Farges, à Tebessa, l'autre par M. Grenade Delaporte, dans la tribu des Hamoucha (province de Constantine).

Quel symbole faut-il voir dans le rapprochement de cette étoile, qui est assurément Vénus et du croissant qui représente la Lune ?

On pourrait y voir la représentation, la constatation d'un phénomène astronomique.

M. et Mme Grenade Delaporte nous dirent que, se trouvant à Aumale, trente ou quarante ans auparavant, ils avaient parfaitement vu la planète Vénus placée au centre du croissant comme l'indique l'image.

Sur notre demande, M. le professeur Tripier, directeur de l'Observatoire à Alger, a bien voulu faire le calcul qui établit que la situation de la planète Vénus par rapport au croissant de la Lune se reproduit périodiquement au bout d'une période de 435 mois lunaires : ce qui correspond à 35 années solaires et une fraction d'une demi-année environ.

Les anciens n'ont certainement pas fait le calcul, et il est donc peu probable que l'image reproduite soit la représentation du phénomène astronomique.

Il nous faut, croyons-nous, plutôt chercher une interprétation mythologique.

D'abord, l'étoile à 8 branches est bien Uranie ou la Vénus céleste, fille du Ciel et de la Lumière. C'était elle qui, selon les anciens, animait la nature et présidait aux générations. Le culte d'Uranie ou Vénus céleste était fort répandu chez les Perses, les Arabes et les Assyriens. — D'autre part, chez tous

les peuples de l'antiquité, le croissant a été toujours adopté comme l'image de la lune. Les Egyptiens l'appelaient *Iòh*. — de *i* aller et de *òh* annoncer, diviser — et, en Copte, *ouò* désignait la messagère céleste, qui annonce et divise le temps.

Les Argiens nommaient aussi la lune *Io : Argini lunam appellabant Io.*

Les noms de la lune chez les Aryas étaient masculins et ils l'appelaient *tàrà-pati* c'est-à-dire maître ou seigneur des étoiles. Elle est aussi appelée *Matar*, mesureur — de *mà* mesure. — Les Gaulois l'appelaient *luna*, celle qui coupe ou divise, — de *lu* couper, diviser et *na* donner.

On pourrait admettre que les anciens, vénérant au plus haut point ces deux puissantes et prévoyantes divinités, les ont rapprochées dans une même image, comme dans une même adoration. Mais il se peut aussi, nous dit M. Henri Mathieu (un étymologiste aussi savant que modeste, qui nous a fourni plusieurs données étymologiques), que les anciens, qui jugeaient d'après les apparences et n'avaient aucune notion scientifique, aient cru que la lune était un astre de même nature que les étoiles, mais beaucoup plus grand : voilà pourquoi ils auraient placé une étoile au milieu du croissant qui la représentait. Le croissant d'or que les femmes d'Israël portaient au front et dont parle Isaïe (XIII, 18) avait la même forme.

Le symbole ☽ est arien ; il nous vient des Ari d'un âge primitif ; il a été appliqué ensuite par les Gaulois, les Grecs, les Romains et les Arabes, qui sont un composé d'une race congénère de la même souche que les Gaulois et d'Ibériens ou Berbères et qui ont conservé les traditions de la famille arienne.

Quant au croissant seul, de toute antiquité, il fut le symbole de Bysance, comme l'attestent de nombreuses médailles. Maîtres de Constantinople, les Turcs le conservèrent, peut-être comme emblème de leur empire naissant et ils en décorèrent leurs enseignes militaires, le pavillon de leur flotte et les minarets de leurs mosquées.

Comme ornement, le croissant tire sa forme et son nom de la première phase de la lune.

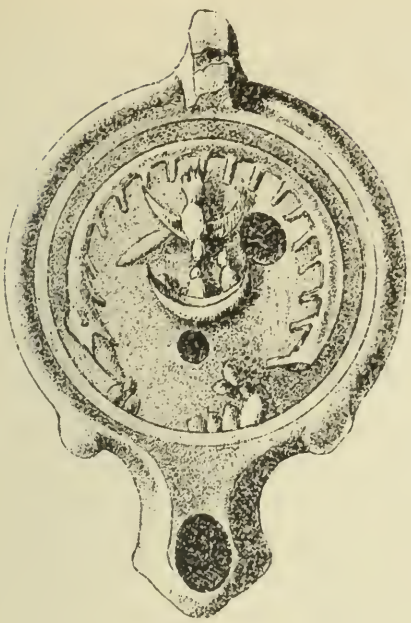


Fig. 31.

C'est à Grimidi, département de Constantine, qu'a été trouvée par M. Delaporte, cette lampe (fig. 31), qui est en terre rouge.

Elle représente un myriapode (G. murioi, 10,000 *pous*, *podos*, pied), vulgairement appelé « Mille-pattes » entourant un nid, duquel sont tombés des œufs. Il menace ce nid que défend l'oiseau.

---

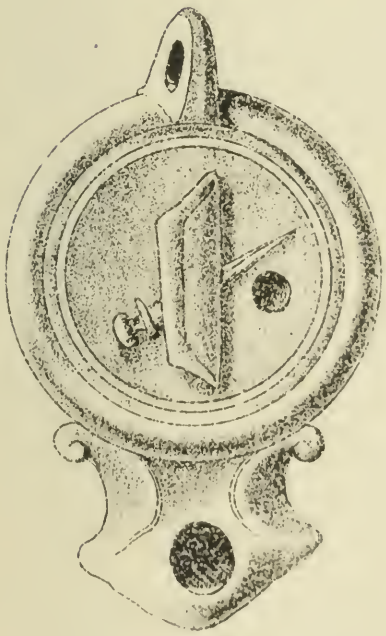


Fig. 32

Cette lampe, en terre jaune (fig 32), nous vient par voie d'échanges de M. Bertrand, secrétaire de la mairie de Philippeville.

Le bec est orné de volutes et dans le disque sont figurés des tablettes *cera* (1) et un style *stilus*, à l'aide duquel on y écrivait. Ces tablettes se composaient de planches très minces recouvertes d'une faible couche de cire et ayant un bord élevé pour garantir du frottement ce qu'elles contenaient.

Le style γραφίς était en fer ou en os (?), pointu à l'un de ses bouts pour tracer les caractères et ayant à l'autre une lame plate plus ou moins large, pour faire des correc-

(1) *Quint.* X. 3, 31, 32 (Liv. 1, 63).
(2) Isidor. Orig. VI, 0.

tions, effacer les lettres et rendre à volonté unie la surface de la cire. C'est ainsi que *vertere stilum* signifie raturer ou corriger ce que l'on compose (1).

---

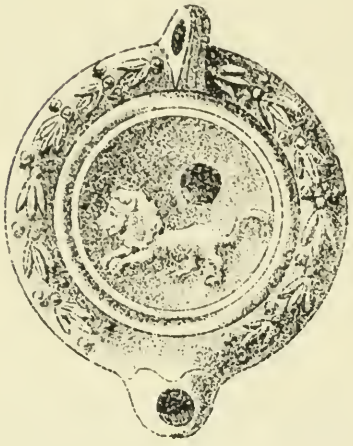


Fig. 33.

M. Malzessard a découvert à Feriana (Tunisie) cette lampe (fig. 33).

Elle est en terre rougeâtre et représente un lion en fureur bondissant dans l'espace et fouettant l'air de sa queue.

Ce sujet nous fournit l'occasion de constater qu'on trouve très souvent l'image du lion, soit à l'entrée des tombeaux (comme celui de la Chrétienne), soit sur les œuvres des artistes romains. C'est un usage oriental.

Le style oriental, que les Phéniciens importèrent et qui disparut plus tard devant l'envahissement grec, fut plus ou moins tenace, suivant les industries ou les régions. Certaines industries ne le perdirent presque jamais : celle des poteries noires à relief, par exemple ; celle des pierres gravées, qui conservèrent indéfiniment la forme du scarabée égyptien.

Suivant les régions aussi, la durée du style oriental fut inégale ; dans les villes de l'intérieur, moins exposées aux souffles nouveaux de l'étranger, il persista longtemps, mais partout il laissa sa trace.

A l'époque romaine, on employa longtemps les motifs d'ornementation venus d'Orient. On voit des palmettes, des rosaces, des sphinx, des griffons, des lions veillant, suivant l'usage oriental, sur la paix des tombeaux (2).

Cette lampe était, elle aussi, une lampe funéraire.

---

(1) Hor. sat. I, 10, 72.
(2) *Ant. rom. et étr.* de Martha.

* * *

Au revers des lampes sont parfois gravés à la pointe, ou empreints à l'aide d'un sceau, les nom et prénoms du potier qui les a fabriquées.

Cette lampe de terre grise peinte en rouge (fig. 34) représente un *dauphin,* sous la queue duquel est placé le trou qui servait à l'aération et à l'introduction de l'huile et de l'aiguille à l'aide de laquelle, quand il était besoin, on remontait la mèche.

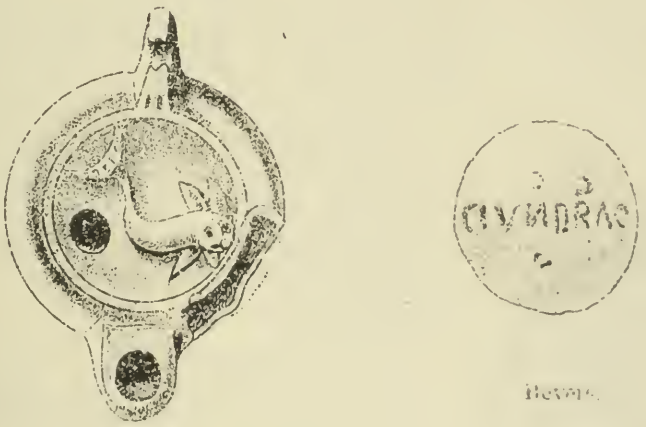


Fig. 34

Le *dauphin,* souvent reproduit par les Romains, leur servait à rappeler et à honorer Neptune. On le retrouve sur les monuments, sur les objets d'art, dans les maisons dont Neptune était l'un des dieux pénates les plus vénérés.

Dans les cirques on se servait de dauphins en marbre (1) placés bien en vue, sur des colonnes, pour indiquer le nombre de tours accomplis par les chars et éviter toute méprise.

Le revers de cette lampe porte le nom et le prénom du potier : C.IVNDRAC

(1) Juv. VI. 589.

Fig. 35

Revers

C'est *Bacchus* qui a dû être reproduit sur cette lampe en terre rouge (fig. 35), au revers de laquelle on lit : IVSTI.

Le port de longs cheveux emportait une idée de jeunesse : car les Grecs et les Romains coupaient leurs cheveux en arrivant à l'âge de puberté ; après cette période, les longs cheveux étaient regardés comme malséants chez un homme. Exception était faite pour certaines divinités comme Eros, le dieu de l'amour, Apollon et Bacchus, à qui les longs cheveux étaient donnés comme signe d'une éternelle jeunesse (1).

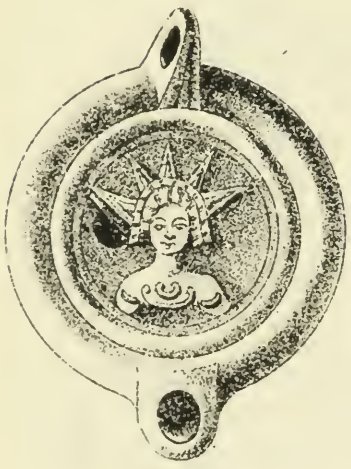


Fig. 36

Revers

Cette lampe en terre rouge représente le *soleil*, ce foyer de la vie matérielle de toute chose — procurant cette féconde triade : le mouvement, la chaleur, la lumière.

Le nom de *Mitra*, que lui donnèrent les Ari de l'Inde, signifie rayonnant, de *mi* lancer, et de *tra* traverser. Le gaulois *sul (2)* signifiait brillant et aurait la même origine que le sanscrit *sur* briller, — d'où *sura* soleil, éponyme de tous les dieux — de là le gallois *sul*, le latin *sol (3)*, l'islandais, le danois et le suédois *sol*.

La tête du dieu est entourée de rayons lumineux (ἀκτις) que les artistes représentaient comme une lame

(1) *Ov. Trist.* III. 1, 60. — *Tibull.* I, 4, 36.
(2) Inscriptions Ombriennes et Etrusques.
(3) Et dire que les auteurs de nos dictionnaires latins font dériver *sol* de *solus* !
La variante *sun*, adoptée par quelques membres de la famille arienne, signifie *générateur* et correspond au sanscrit *sûnu* soleil, dérivé de *su* enfanter (H. Mathieu).

à pointe aiguë — d'où *corona radiis distincta* (1), couronnes ornées de pointes de métal pour imiter les rayons de soleil. La couronne radiée *(corona radiata)* était attribuée aux dieux et aux héros déifiés — de là vient qu'elle fut généralement prise par les Empereurs romains et ceux qui se paraient des attributs de la divinité (2).

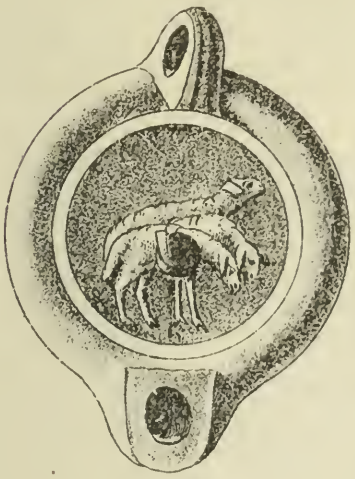


Fig. 37.

Revers

Ces deux lampes, représentant, l'une (fig. 36) en terre rougeâtre, le soleil, l'autre (fig. 37) en terre jaune, des moutons paissant, ont été trouvées sur la propriété du commandant Archambeau, au lieu dit « El Kantara », près de Cherchel. Chacune d'elles avait une monnaie impériale sur le disque. Les anciens admettaient que les âmes des morts se rendaient sur les bords du Styx ; là le Saint-Pierre du paganisme, Caron, nautonier des enfers, que Virgile a si bien décrit dans son admirable livre VI de l'*Enéide*

*Portitor has, horrendus, et aquas flumina servat*

passait dans sa barque celles qui avaient eu les honneurs de la sépulture et qui lui présentaient une obole, laissant impitoyablement errer les autres pendant cent ans sur les bords du fleuve.

L'idée de cette fable est prise, selon Diodore, d'un usage des Egyptiens de Memphis, qui enterraient leurs morts au delà du lac Achéron. La monnaie trouvée sur la lampe (fig. 36) portait l'effigie d'Adrien ; celle de la lampe (fig. 37) appartenait à une impératrice — Sabine, peut-être — mais l'une et l'autre de ces oboles, dédaignées par Caron, adhéraient à la terre et étaient complètement frustes.

---

(1) *Flor. IV*, 2, 91.
(2) *Stat. Theb. I.* 28.

On a pu remarquer jusqu'ici que la partie concave du disque des lampes n'avait qu'un seul trou pour l'aération et pour l'introduction de l'huile et de l'aiguille de bronze, d'ivoire, d'os ou de fer, qui servait à remonter la mèche.

On rencontre fort rarement, dans les lampes de ces deux époques, le second trou minuscule ou entaille, par lequel peut à peine passer (et souvent ne peut passer) l'aiguille à coudre moderne ; — mais nous le relevons à profusion dès la fin du Ier siècle de l'ère, ainsi qu'on va le voir d'ailleurs par les fig. 37, 38, 40, 43, 44, 45 de notre collection.

C'est donc à tort, d'après nous, que le savant M. Berbrugger prétend que « ce trou intermédiaire plus petit servait à introduire « le poinçon qui faisait avancer la mèche, à mesure que la com- « bustion diminuait la longueur du lumignon. » (1).

Le Père Delattre, dans son remarquable travail sur les lampes du musée de Saint-Louis de Carthage, déclare avoir *toujours* trouvé dans le trou central l'instrument en question (2) et jamais dans le second petit trou percé vers le bec, lorsqu'il existait, quoiqu'il fût déjà un peu plus grand au IIe siècle que dans les lampes romaines primitives.

Nous pouvons ajouter notre témoignage à celui du compétent missionnaire — et les trous centraux des deux lampes (36-37) portent encore la trace du poinçon oxydé, qui s'est en quelque sorte incrusté dans l'argile et que l'on y voit encore.

Ce petit trou, cette imperceptible entaille ne devait donc servir qu'à l'aération.

---

Sur le disque de cette lampe en terre rouge (fig. 38), a été gravé un char de guerre ou de course *(biga)*, traîné par deux chevaux.

Celui qui conduit tient de la main gauche une couronne et de la main droite un *Titulus*, sorte de placard ou affiche, que por-

(1) *Revue Africaine* de 1865, M. Berbrugger.

(2) R. P. Delattre. *Les Lampes du Musée de Carthage.*

*Et producit aere stupas humore carentes* (Virg.)

taient dans les triomphes les soldats pour apprendre à la foule le nombre des prisonniers, la quantité du butin, les noms des villes et des pays soumis : ces renseignements y étaient écrits en gros caractères (1).

Par dérivation, dans les cirques, on a dû de la sorte livrer à la publicité le nom du vainqueur.

Le revers de la lampe porte, comme marque de fabrique, L. MADIEC.

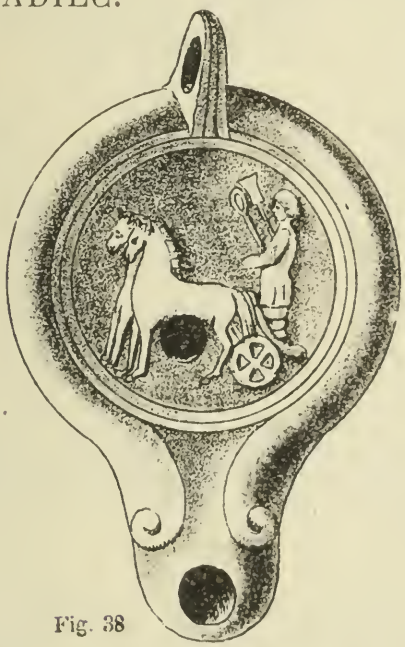


Fig. 38

Revers

Cette lampe (fig. 39) unie, d'une argile fine et légère, vient des ruines de Thelepte, à deux kilomètres de Feriana (Tunisie), où elle a été découverte par M. le Receveur du télégraphe Melzessard.

La marque de fabrique du revers est : LVCCEI.

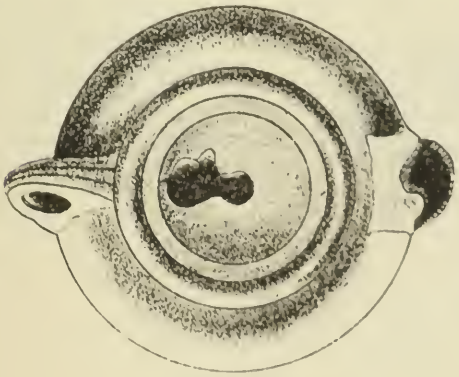


Fig. 39.

Revers

(1) *Ovid. Trist.* IV, 2, 20. — A. Rich.

Nous appellons l'attention du lecteur sur la tête et les pieds de l'animal fabuleux que représente la figure 40.

Cette lampe a été trouvée dans les fouilles faites sur la place d'Aumale (Auzia), par M. Grenade Delaporte.

Le nom de NELI, relevé au revers, a été gravé au sceau ; les lettres ressortent donc en relief, contrairement à toutes celles que nous avons découvertes en Afrique, qui sont gravées à la pointe.

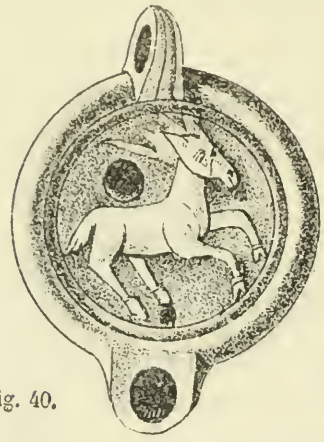


Fig. 40.

Revers

C'est à Barika, arrondissement de Batna, qu'a été découverte cette lampe (fig. 41) en terre rouge.

Le nom du revers :

(C·C· ACC· *Fecit*) est de l'écriture épigraphique cursive. La cursive latine n'est que la capitale expédiée, mais de la capitale archaïque à laquelle elle se rattache directement (1).

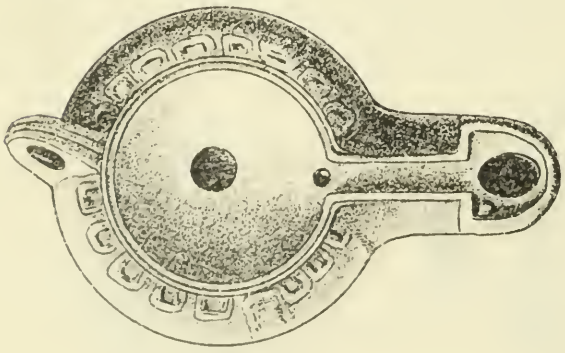


Fig. 41.

Revers

(1) *Cours d'épig. lat.* CAGNAT.

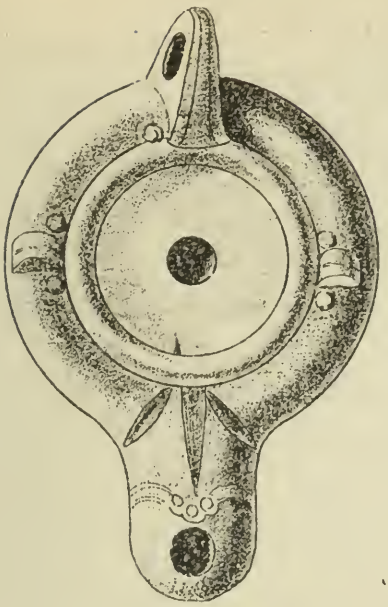


Fig. 42.

Revers

Glissons sur la forme et le caractère bien romains du bec de la suivante (fig. 42) en terre grise, trouvée dans l'arrondissement d'Alger et portant au revers l'inscription : IVVESECA.

Ce genre de lampe a été trouvé dans des tombeaux découverts à 15 ou 20 centimètres au-dessous du sol — de forme oblongue ou carrée. La croûte de ces tombes était assez friable, faite de chaux et de tuf ; le milieu du monument en terre était occupé par la lampe, que protégeait habituellement un morceau bombé d'amphore ; puis venaient le vase à parfums, dit lacrymatoire, et les cendres ou les os calcinés. Parfois, à droite et à gauche des ossements et de la lampe, un petit vase ayant dû renfermer un liquide quelconque.

Et, tandis que le commandant Archambeau — viticulteur avant tout — défrichait, en philosophe, ces tombeaux, sans souci des morts, comme ses voisins défrichent les broussailles et les palmiers nains, nous nous redisions à nous-même cette prophétie de Virgile, rendue en si beaux vers et qui justifiait sa double auréole de *vates* : poète et devin à la fois !

Scilicet et tempus veniet quum, finibus illis,
Agricola incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra robigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes. (1)

(1) Virg. Georg. 493. — Passage ainsi rendu par Victor Hugo :

Car les temps sont venus marqués par le poète :
Dans ces champs, aujourd'hui vaste plaine inculte,
Parfois le laboureur sur le sillon courbé
Trouve un noir javelot, qu'il croit des cieux tombé,
Puis heurte, pêle-mêle au fond du sol qu'il fouille :
Casques vides, vieux dards qu'amalgame la rouille.

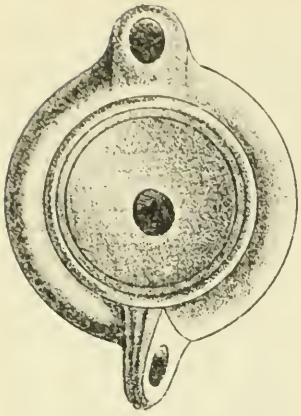


Fig. 43. — Lampe ronde en terre rouge.

Revers

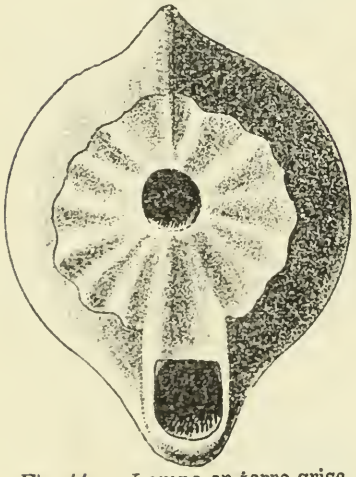


Fig. 44. — Lampe en terre grise.

Revers.

Mais l'antiquité, tout entière à la pensée que l'âme qui n'avait pas de tombeau n'avait pas de demeure et que par la sépulture, seule, elle demeurait à jamais heureuse, n'envisagea pas de tels bouleversements.

D'ailleurs, les morts les moins ambitieux ont toujours voulu qu'à leur marche plus ou moins retentissante survécut, à fleur de sol, un léger murmure de leur passage ; ils se sont reposés sur la mort elle-même du soin d'annoncer qu'ils avaient vécu. Ils ont marqué leur place dans l'espoir d'être éternellement salués d'un adieu par le passant, comme le Lollius des anciens : *ut viator possit dicere :* « *Vale, Lolli* ! »

Et cependant la pierre funèbre roulée sur les restes du mort ne le répètera fidèlement que jusqu'au jour où, usée sous les pas du promeneur, elle ne couvrira plus qu'une poussière prête à céder la place à d'autres prétentions et à d'autres poussières !

Et nous revoyions par le souvenir nos fouilles d'hier à Tipaza, ville étrange, avec ses ruines qui surgissent de toutes parts et qui jettent dans le tableau la poésie du passé. Tipaza, ville morte, que nous avons encore dans l'œil avec sa mystérieuse immobilité de cadavre déchiqueté. Nous revoyions le « Tombeau de la Chrétienne », dernière demeure des rois de Julia, — qui s'y crurent si bien gardés ! — et que nous avions visité la veille.

Aujourd'hui c'était Gouraya et Cherchell avec leurs débris émergeant des places, des ruelles, des vignes et des champs et leurs tombes si diverses et la plupart explorées.

Tout finit bien par la destruction ! Et le grand poëte avait raison de prédire aux Romains que leurs tombes seraient brisées, dépouillées et que leurs os seraient émiettés et jetés aux vents par le premier agriculteur ou passant venu.

Pauvre créature humaine, qui rêves le sommeil éternel, qui crois à la pudeur suprême de la mort ! De toutes les vanités, celle-là est la plus vaine.

— Les Pharaons de l'ancien Empire ont dormi 50 siècles sous leurs pyramides de Saqqarah ; mais un jour est venu où des savants ont arraché leurs momies à ces ténèbres, qu'ils croyaient sûres. Le granit n'a pu garder ses trésors funèbres ; il les a rendus à une lumière détestée. Les bandelettes ont été déroulées ; le scarabée sacré, dernier bien du mort et promesse de sa résurrection, a été figurer dans les collections, et on a mis à nu les membres du mort séchés dans le bitume.

Que faisaient alors les dieux de l'Egypte ? —

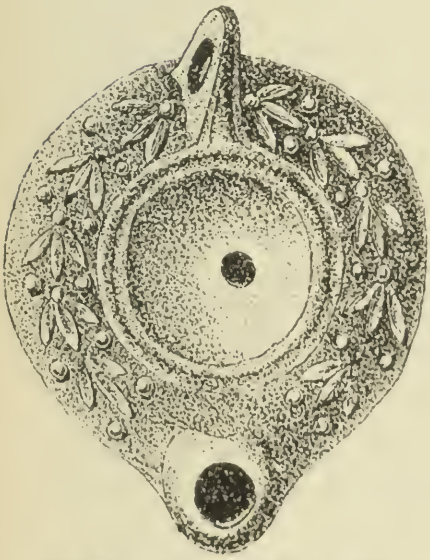


Fig. 45. — Lampe trouvée à St-Leu (Prov. d'Oran) ; terre rouge.

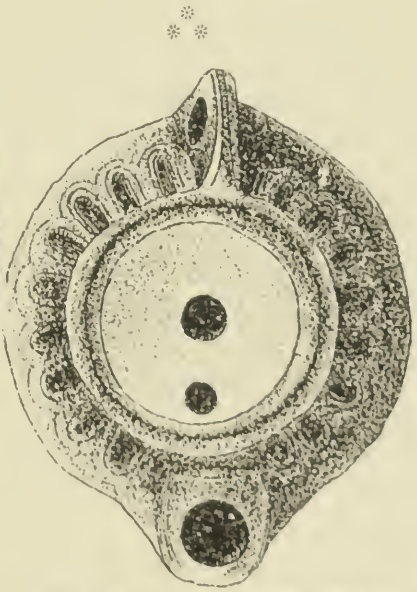


Fig. 46. — Lampe trouvée près de Feriana (Tunisie) ; terre rouge.

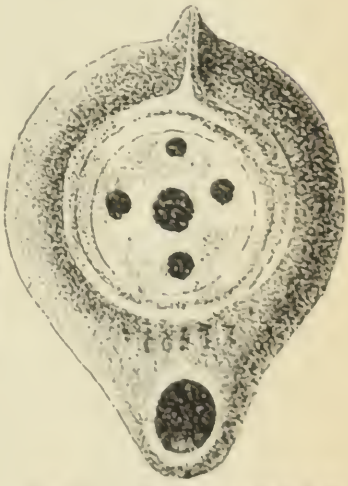


Fig. 47. — Lampe trouvée à Cherchel (Pr. d'Alger) ; terre blanchâtre.

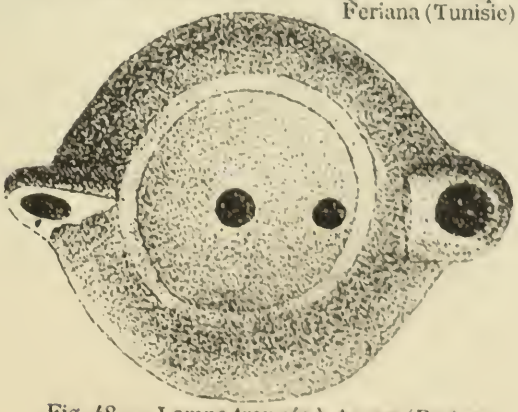


Fig. 48. — Lampe trouvée à Arzew (Portus Magnus), pr. d'Oran ; terre blanchâtre.

La lampe commune — au disque uni, parfois orné de dessins au pourtour, mais d'une argile souvent lourde et toujours grossière — circule en assez grand quantité dans les centres où l'on rencontre

des ruines ou des tombeaux romains. Nous en possédons un grand nombre : elles sont sans intérêt et sans valeur.

Fig. 48 (bis).

La première des quatre lampes *communes* ci-dessus a été trouvée avec le Neptune (fig. 48 *bis*), au Vieil Arzew *(Portus Magnus)*, dans une tranchée pratiquée au nord du village actuel de St-Leu (départemt d'Oran), au milieu de pans de murs provenant d'une maison romaine. Telle qu'elle nous est parvenue, cette statuette mesure 15 cent. de haut sur 8 cent. de large.

Les figurines romaines sont moulées dans une forme et souvent peintes comme les figurines grecques ; mais les sujets sont moins variés et le style est lourd. Presque toutes sont des produits populaires, des *ex-voto* à bon marché, ou des images de dieux lares et pénates.

Ce Neptune devait être le dieu pénate d'un foyer de *Portus Magnus*. Neptune était, en effet, l'un des dieux les plus vénérés comme *pénates*, c'est-à-dire comme dieux de la maison. Ceux-ci passaient pour être les auteurs, les dispensateurs, dans la famille, de tous les dons de la fortune, que les dieux *lares*, les génies gardiens du foyer avaient ensuite à maintenir et à conserver.

Fig. 48 (ter).

Cette statuette a une épaisseur de 5 cent. environ; le revers, à peu près plat, n'indique que très vaguement les formes. Elle a été évidemment fabriquée pour être vue uniquement de face, pour être sans doute cimentée à un mur. L'argile en est rougeâtre et commune, bien en rapport avec la lampe qui l'accompagnait.

Neptune caresse de la main gauche le serpent *(anguis)*, qui était employé chez les Romains comme représentation symbolique du *genius loci*, ou génie qui veillait sur tel ou tel emplacement (1).

La troisième des lampes ci-dessus, trouvée dans un tombeau de la propriété Archambeau, à Cherchel, recouvrait des os calcinés, mêlés à des morceaux de bois carbonisés, qui avaient dû servir à l'incinération.

(1) *Serv. ad.* Virg. An. v. 85. — Voir Antony Rich.

On sait que le bûcher funèbre *(rogus ou pyra)* était formé de bois susceptible de s'enflammer facilement et qu'on le faisait plus ou moins élevé suivant le rang des personnes (1). Nous trouvâmes sous cette lampe, dans ce tombeau, un fort morceau de bois de chêne carbonisé parfaitement intact, qu'a conservé M. Petit, directeur de l'Ecole primaire de Marengo — notre compagnon de route.

*
* *

Il ne sera certainement pas indifférent au lecteur-archéologue de connaître les noms de potiers et marques de fabrique que nous avons relevés sur des lampes appartenant à notre collection, à des musées ou à des collections particulières, en même temps que le lieu, ou tout au moins la province d'Algérie, où ces lampes ont été découvertes.

Nous signalerons, d'abord, les deux *officines* qui ont fourni le plus de lampes païennes, durant les Ier et IIe siècles de notre ère, en Tunisie, dans la province de Constantine et sur certains autres points tels que Cherchel et Gouraya ; — ce sont celles de *Caius Clodius successus* (C·CLO·SVC), nom qui est parfois écrit de la façon suivante : (C·CLO·SVG) conformément à la prononciation, tandis que régulièrement *suc* eût dû être écrit avec un C. — et l'officine de *Caius Oppius restitutus* (C·OPPI·RES).

Les lampes de ces deux *officines*, découvertes à Carthage par le Père Delattre, sont presque toutes sans anneaux, mais elles sont déjà plus lourdes et d'argile moins fine et moins mince, nous dit-il, que celles qui ont précédé notre ère. Nous avons fait les mêmes remarques ; toutefois les lampes que nous avons trouvées à Cherchel et à Gouraya étaient munies d'anneaux.

Voici ces divers noms et prénoms de potiers :

LVCCEI . . . . . Tunisie (Thelepte), (fig. 39 de nos lampes païennes).

LVCI . . . . . Tebessa (Abondance tenant un corne dans la main gauche, les doigts appuyés sur une ancre.

(1) Virg. IV. 504. — Lucan. VIII. 743.

ALEXAN. . . . . Constantine.

LMVNPRILF . . . . Tebessa (Lucius M. PRIL F (fecit) entre deux petits cercles concentriques).

IVNI·ALEXI . . . . Tunisie (lampe unie en terre blanche).

C·IVNDRAC . . . . Constantine (Fig. 34 des lampes païennes).

IVSTI. . . . . Id. marque répandue, travail fini (fig. 35 des lampes païennes).

M NOV IVSTI . . . Constantine (*Marci Novii Justi* — atelier de *Marcus Novius Justus*).

NOV IVSTI . . . . Constantine (atelier fort répandu).

M NOV GERM. . . Id.

S MVNSVC . . . . Tebessa (S.MVN. *successus* chien courant).

A SILI AC. . . . . Tebessa (*Auli Silii Accepti* — atelier d'*Aulus Silius Acceptus*).

C·MAREVP. . . . . Tebessa (*Caii Marii Euporii* — atelier de *Caius Marius Euporius*).

E PAGH . . . . . Tunisie.

AVF FRON. . . . . Tebessa (lampe en terre blanche), Cerf aux abois.

AVGVSTIANI . . . Tebessa (lion allant à g. une torche à la bouche).

GABINIA . . . . . Tunisie.

CARMERC. . . . . Prov^ce d'Alger (lampe unie, sans ornements, caractères gravés au sceau en creux).

C·COR·VR. . . . . Constantine (*Caius Cornelius Ursi*.

☧. . . . . Tunisie (monogramme du Christ).

C·CLO·SAC . . . . Cherchel (*Caius Clodius Successus*).

C· OPPI·RES . . . Id. (*Caius Oppius Restitutus*) (fig 36).

MOP PIZOSI. . . . Id. (fig. 37 des lampes païennes)

EVE MCƆEM. . . . Id. (fig. 14 des lampes païennes. — 3 lettres illisibles — travail très fini).

IVVSECA . . . . . Alger (I. Vibius), (fig. 42).

L MADIEC. . . . . Constantine (assez répandu, belle fabrication), (fig. 38 de nos lampes et fig. 43).

NELI. . . . . Constantine, (fig. 40).

CCACC^F. . . . . Id. (*Caius Cornelius Acceptus fecit*), (fig. 41).

NOVF . . . . . Alger (NOV. F (fecit) douteux), (fig. 44),

↓ . . . . . Philippeville (une ancre).

FELIX. . . . . Potier dont le nom se lit sur des lampes *païennes* et sur quelques lampes de *transition* avec les trois points disposés en triangle, signe symbolique que le Père Delattre a souvent relevé sur les lampes chrétiennes de Carthage.

REVOCATUS. . . . Autre nom de potier, que l'on trouve en Tunisie et dans la province de Constantine particulièrement. Son nom a été relevé par le Père Delattre sur une lampe dite de transition.

* * *

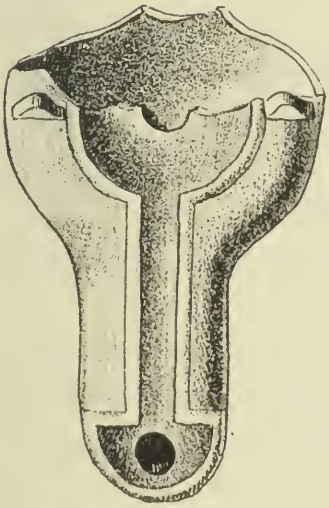


Fig. 49. — Lampe trouvée en Vaucluse.

Revers

Nous signalons incidemment un fragment de lampe païenne (fig. 49) du Ier siècle de notre ère, qui a été trouvé dans un four à quatre kilomètres de Carpentras, à Lorriol (Vaucluse). Les Romains ont laissé dans cette région du Midi : Carpentras, Cavaillon, Orange, Nimes, Arles, etc, de nombreuses et importantes traces de leur passage.

Cette lampe, qui doit être classée dans l'époque impériale, est en belle terre rouge foncée, d'une pureté de lignes qui fait supposer qu'elle a été moulée dans un bronze d'un travail fort soigné.

Le revers, très bien conservé et aussi fort net, porte le nom de : FORTIS, gravé *en relief* : c'est d'ailleurs toujours *en relief* que nous avons vu gravés les noms du potier ou de l'officine d'où sortait la lampe trouvée en France. Tandis qu'en Afrique c'est presque toujours *en creux* que sont gravés le nom du fabricant ou la marque de fabrique.

Nous avons relevé ce même nom de FORTIS, toujours gravé *en relief*, sur une lampe sans ornement, mais de même frappe que la précédente, qui nous vient d'un de nos bons amis, M. Goud, négociant à Pont-de-Beauvoisin (Savoie). Elle a été trouvée dans les ruines d'Aoste, qui était, il y a près de dix-neuf siècles, un bourg *(vicus)* de la cité de Vienne, l'antique *Augustum*, fondé par Auguste lorsque cet empereur voulut organiser la conquête de César et enchaîner dans un réseau de voies romaines les peuples de la Gaule, parmi lesquels les Allobroges s'étaient signalés par l'énergie de leur résistance (1).

Aoste est aujourd'hui un joli petit village situé à huit kilomètres de Pont-de-Beauvoisin.

Une autre lampe unie, en terre grisâtre, fort belle aussi, et sur le revers de laquelle est gravé en relief : ATIMATI, a la même origine. L'une et l'autre sont d'une argile très fine et d'un travail fini ; elles appartiennent au Ier siècle de notre ère.

Parmi les autres objets trouvés dans ces ruines, et que nous devons encore à l'obligeance de M. Goud, nous signalerons des vases, des coupes, des jattes, des plats romains et grecs, en terre rouge ou noire, unis ou avec personnages et scènes en relief.

Presque toutes les marques de fabrique que nous avons relevées dans nos recherches étaient imprimées au fond intérieur des plats ou des vases, en creux ou en relief, d'habitude dans un cartouche produit par le cachet qui servait à l'imprimer.

Pour les jattes à grandes lèvres, l'inscription est disposée sur ces lèvres mêmes et pour les grandes jarres sur l'anse ou sur le goulot. Sur les lèvres de deux des jattes que nous tenons de M. Goud se lisent : CATISIVS GRATUS.

Et, au revers de gracieuses coupes grecques en belle terre noire et grise sont gravées, en relief et en rond, autour d'une étoile à sept rayons, les lettres AS. SI.

---

(1) Voir *Aoste et son Musée* par Peuzon et l'*Itinéraire d'Antonin*.

*
* *

Fig. 50. — « Lou Calen » provençal.

Il n'y a guère qu'une soixantaine d'années que les lampes sont perfectionnées ; jusqu'alors elles avaient brûlé à l'air libre, comme dans l'antiquité.

On trouve encore dans nos campagnes, chez les paysans du Dauphiné et de la haute Provence des lampes qui ont conservé le caractère antique : mais elles tendent à disparaître.

La lampe encore en usage dans une partie de la Provence s'appelle *lou Calen*. (fig. 50) Elle dérive en ligne droite de la lampe romaine, dont elle a conservé la forme ; elle est toutefois légèrement perfectionnée à son orifice, qui a ici un couvercle.

Calen doit venir du gaulois *Calan* qui veut dire *vacillant, mobile* ou *suspendu de façon à osciller*.

Fig. 51. — « Caley » béarnais ou « Carelh » bigourdan.

En Bigorre et en Béarn, on se servait, il y a une trentaine d'années encore, d'une lampe (fig. 51), qui était un simple petit vase en fer blanc, sans couvercle, autour duquel étaient pratiquées une, deux, trois et jusqu'à cinq échancrures, qui servaient de becs pour la mèche (1).

Cette lampe était suspendue, comme le *Calen* provençal, par une tige en fer mobile, à laquelle était assujetti, en-dessous de la lampe, un récipient pour recevoir les gouttes d'huile qui pouvaient s'échapper de celle-ci.

Cette lampe s'appelait en Béarn *Caley* et en Bigorre *Carelh*.

(1) Nous devons le dessin de cette lampe du « Pays » à la plume de notre compatriote, M. Sylvain Lestrade, jeune peintre d'avenir.

## IV. Lampes de Transition

Avec les IIIe et IVe siècles, s'ouvre l'ère de la décadence L'art romain, déjà pauvre d'inventions, d'ailleurs dénaturé par toutes sortes d'éléments orientaux, déchoit de jour en jour. Les traditions se perdent au milieu des convulsions militaires qui agitent l'Empire. Il ne demeure plus qu'une routine mécanique qui, elle-même, s'en va insensiblement et finit par disparaître, comme tout le reste, dans le chaos des invasions.

C'est au IIIe siècle qu'apparaît la lampe dite de *transition*, qu'il faut placer entre la lampe romaine païenne, — dont nous venons de voir des spécimens nombreux et variés, — et la lampe romaine chrétienne en terre rouge et de fabrication africaine.

Les lampes de transition, dit le Père Delattre, étaient façonnées à l'aide de moules en plâtre ; elles étaient le produit d'une industrie locale. Tandis que les lampes qui précèdent — du Ier et du IIe siècles — étaient pour la plus grande partie fabriquées avec des moules de bronze.

« Les lampes de cette époque de transition ne portent sur leur disque supérieur aucun sujet, très rarement des emblèmes ; le centre est percé d'un seul trou circulaire ; le pourtour est orné d'une double ou triple rangée de demi-globules ; le plus grand nombre est de terre grisâtre, quelques-unes seulement de terre rougeâtre. Beaucoup ont vers le bec le tout petit trou presque imperceptible signalé sur quelques lampes païennes (1). »

Le Père Delattre en possède cependant trois qui ont, dit-il, leur disque orné d'un sujet : une double palme, une étoile à huit branches, qui cache peut-être un sens monogrammatique et sur la 3me un sujet païen : Cupidon ailé dans une coquille.

---

(1) *Lampes du Musée de Carthage*, par le Père Delattre.

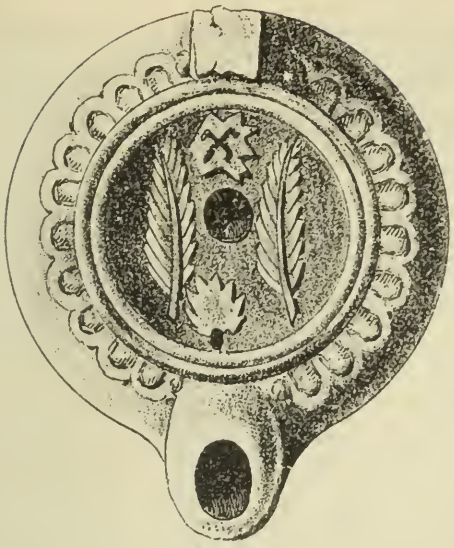
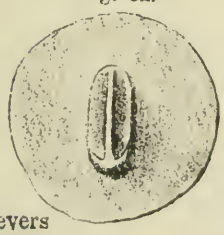


Fig. 52.



Revers

Nous en possèdons également une (fig. 52), qui nous vient de Philippeville et qu'on doit classer à cette époque de transition, bien que cette lampe d'argile rouge indique un travail assez fini et par conséquent une époque assez antérieure.

Il faut d'ailleurs retenir que le christianisme naissant et proscrit de tout temps, victime de la cruauté des Empereurs, dissimulait ses angoisses et ses espérances. Et les potiers qui voulaient écouler leur marchandise dans la clientèle chrétienne traçaient d'une main hâtive et tremblante un signe quelconque — auquel les fidèles seuls donnaient une signification ; — ils devaient y apporter la plus grande circonspection et la plus prudente réserve.

Ainsi, sur cette lampe nous voyons deux palmes et deux couronnes. Les Romains, comme les Grecs, donnaient des palmes et des couronnes aux athlètes et aux conducteurs de chars victorieux (1). S'il y avait la couronne et la palme de la victoire, il y avait aussi, en ce temps d'épreuves, la palme et la couronne décernées au martyre. Aussi n'hésitons-nous pas à voir dans ces signes des symboles — qui permettaient au potier de donner satisfaction à sa double clientèle. Ce qui confirme notre manière de voir c'est l'ancre (la Foi) gravée au revers et la *croix gammée* ⸸ qu'on distingue très nettement dans la couronne supérieure du disque (2). La croix gammée dérive du signe ⸸ dont nous nous occuperons au chapitre des lampes chrétiennes.

(1) Liv. X, 49. — Cic. *Brut*, 47. = *Flor. Ov* IV. 2. 17.

(2) La *croix gammée* ou *swastica* serait antérieure au christianisme et M. de Mortillet prétend l'avoir rencontrée chez les Francs, les Scandinaves et jusqu'au fond des catacombes

Le plus grand nombre des lampes de transition a la queue pleine comme la lampe chrétienne, bien que la forme n'en soit plus la même. L'épaisseur de l'argile et leur poids les rapprochent de la lampe chrétienne.

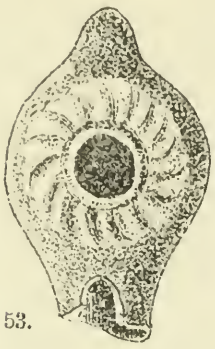


Fig. 53.

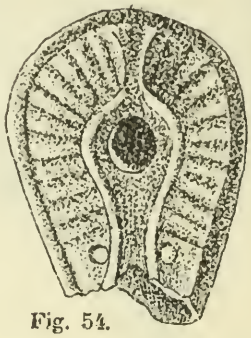


Fig. 54.

Les deux lampes suivantes ont été trouvées à Carthage par le Père Delattre, duquel nous les tenons. La terre de la première est jaunâtre et les lignes du disque sont en creux. La terre de la seconde est rouge et les dessins sont en relief.

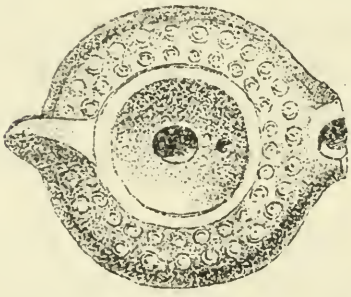


Fig. 55. — Lampe en terre grisâtre découverte à Carthage par le Père Delattre.

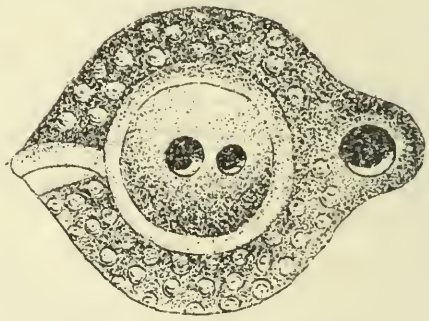


Fig. 56. — Lampe en terre grisâtre trouvée par le docteur Gaucher à Aïn-Temouchent (Prov. d'Oran)

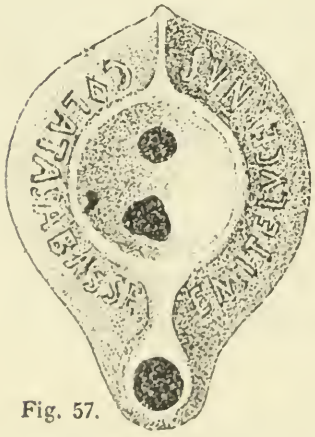


Fig. 57.

Autour du disque de cette lampe (fig. 57) qui a été découverte à Cherchel, on lit en relief les lettres suivantes : EMITE LUCERNAS COLATAS AB ASSE. Achetez des lampes fines pour un sou.

Au premier temps de l'époque impériale, l'*O* était parfaitement rond ; il prit ensuite une forme allongée. Au IIIe siècle, il se termine parfois en pointe (1). On trouve la forme de l'*o*, relevée sur

(1) *Cours d'épigraphie lat.* par M. Cagnat.

cette lampe, dans des inscriptions chrétiennes et la forme de l'ꝏ, relevée sur une autre semblable que nous possédons, dans des textes d'Afrique également chrétiens.

Cette lampe, dont la terre est blanche et le disque quelque peu ébréché, a, ainsi que les suivantes, tous les caractères de la lampe de *transition*, de fabrication locale ; elle a la queue épaisse et non forée. Elle nous vient de notre compatriote Foy, directeur d'école à Cherchel.

---

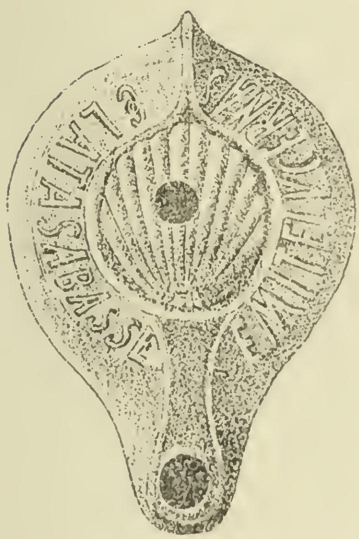


Fig. 58

Cette lampe, également trouvée à Cherchel, porte la même inscription ; sur son disque est figurée une coquille ; elle est en terre blanche recouverte d'un vernis rougeâtre. Elle a le même revers que la précédente et les mêmes signes caractéristiques.

Dans le mot COLATAS l'*o* est dans le *c* : ↻ . Les Romains liaient aussi de la sorte ces deux lettres : € Voici, d'ailleurs, quelques ligatures de deux et trois lettres que nous avons relevées sur des inscriptions :

Œ (of); Ɪ (et); Ɖ (di);( Ꭹ xv); Ӿ (xx); ƎN (ent); Ᾱ (ali).

On trouve dans le cours d'épigraphie latine de M. Cagnat, un tableau des ligatures le plus fréquemment employées.

---

C'est à Cherchel qu'a été trouvée cette lampe en terre grisâtre (fig. 69) ; nous la devons encore à l'obligeance de notre compatriote, M. Foy. Nous relevons autour du disque, en relief, d'une belle frappe, la phrase suivante : ABASSENE LUCERNAS VENALES, que M. Berbruger, dans la *Revue Africaine*, transforme ainsi : *ab ass*

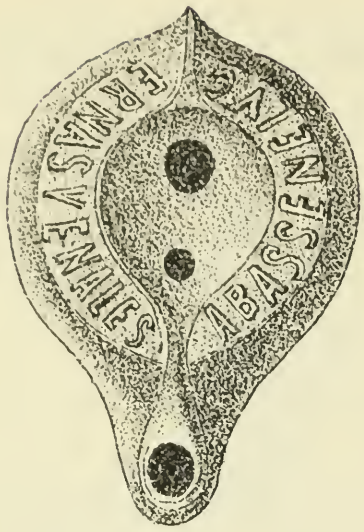


Fig. 59.

*EME lucernas venales, Eme lucernas venales ab ass* — achète des lampes à vendre pour un sou — Pline a dit dans ce sens : *Venalis uno asse.*

M. Berbruger, pour justifier ce changement, transforme l'N très bien gravé en un M. — Nous ne voyons sur cette lampe que ce qui y est gravé et nous traduisons la phrase ainsi : « Gardez-vous des lampes qu'on vend à un sou » ; — *ne :* « N'achetez pas de lampes à un sou ! » L'humanité est bien partout et toujours la même.

---

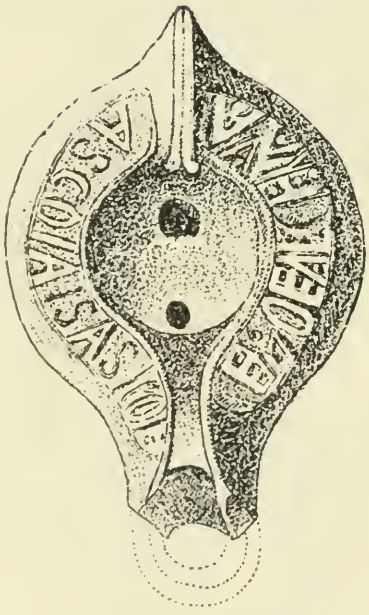


Fig. 60.

Cette dernière lampe (fig. 60) a été trouvée par M. Villon, dans un des caveaux phéniciens, dont j'ai parlé plus haut et qui sont situés dans la propriété Bonnefoi, aux ruines de Gunugus, près Gouraya.

Elle représente à la partie centrale une valve supérieure, vue intérieurement, de la coquille appelée *Pecten* — du *Pecten maximus* ou *Pecten jacobæus*, des naturalistes.

Le pourtour est orné de lettres enchevêtrées, desquelles paraît se détacher l'inscription suivante :

EME ALCERN AS COLVAIS ASI BOE

*eme lucernas colatas assi*

Les trois dernières lettres en pointillé pourraient n'être que de simples ornements, m'écrit M. Gauckler, auquel j'avais soumis l'hiéroglyphe.

## V. Lampes Romaines-Chrétiennes

Au IVe siècle, le christianisme, jusque-là proscrit et persécuté, cherchant sa sécurité dans les entrailles les plus profondes de la terre, grandit sensiblement, se développa et finit par asseoir, au milieu de Rome, déchue de sa grandeur, le principe d'une domination nouvelle : la domination de la Foi.

La religion changeant, l'art devait changer aussi : c'est pourquoi subissant les influences du christianisme, l'art dut s'inspirer des prescriptions de son culte et de la poésie de ses mystères.

La lampe était naturellement l'ustensile le plus nécessaire dans la nuit des catacombes. Les chrétiens se servaient de lampes non seulement pour éclairer les galeries et célébrer le saint sacrifice, mais encore pour honorer les sépultures.

La lampe a, d'ailleurs, toujours été considérée comme une marque d'honneur : les Empereurs du Bas Empire en faisaient porter deux devant eux en signe de distinction. Les lampes allumées devant les tombeaux des Saints signifient la gloire dont ils jouissent au ciel.

Enfin, c'est une coutume pieuse et très ancienne que de placer devant l'autel, où est déposée l'Eucharistie, au moins une lampe allumée pour montrer à tous les yeux que Jésus-Christ est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi*. Et pour les premiers chrétiens, la lampe qui produit et répand la lumière était le symbole de Jésus-Christ — *lumen de lumine* — la vraie lumière qui éclaire le monde — *vera lux, quæ illuminat omnem hominem* (1).

A l'époque chrétienne, le potier paraît avoir toujours à l'esprit la pensée du Rédempteur et presque tous les sujets gravés sur les lampes se rapportent directement ou indirectement à cette idée.

---

(1) *Joan.* I. 9.

*
* *

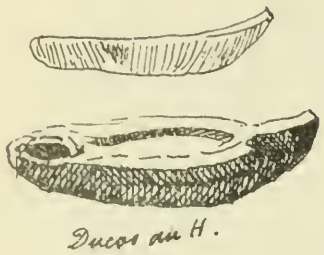



Fig. 61.

La lampe chrétienne est d'argile, presque toujours de couleur rouge, quelquefois jaunâtre, rarement noire. Sa forme est plus allongée, beaucoup plus lourde et plus épaisse que dans la lampe païenne. Elle n'a pas d'anneau, mais simplement un appendice un peu relevé, non foré et se terminant en pointe arrondie (fig. 61) (1).

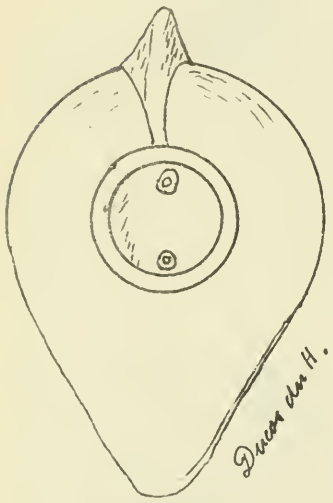



Fig. 61 (bis).

Ce que le Père Delattre dit de la lampe chrétienne de Carthage s'applique en tous points aux lampes de cette époque, que l'on trouve sur les divers points de la côte et de l'intérieur de l'Algérie et de Tunisie — comme le démontreront certains exemplaires de notre collection trouvés depuis Timgad (province de Constantine) jusqu'à Lamoricière (province d'Oran).

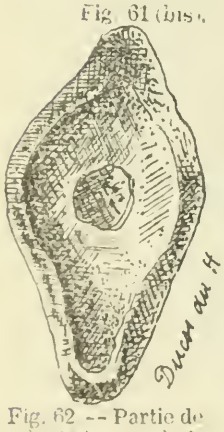



Fig. 62 — Partie de moule de lampe chrétienne trouvée par M. G. Delaporte à 400 mètres d'Aïn-Bessa en pratiquant une tranchée qui mène à Bouira.

On fabriquait la lampe chrétienne à l'aide de deux moules, l'un pour le dessous (fig. 69) et l'autre pour le dessus : les deux parties étaient ensuite soudées ensemble. « La partie concave du disque supérieur était alors percée de deux trous pratiqués par le potier à l'aide d'un tube ou emporte-pièce de la grosseur d'une plume d'oie. Cette opération demandait un coup sec et l'instrument atteignait parfois le fond de la lampe ; on y fixait le morceau de la pâte ainsi coupé, et la cuisson l'y durcissait ensuite. Dans les lampes chrétiennes dont le bec brisé permet d'examiner l'intérieur on peut constater le fait. » (2).

(1) R. P. Delattre. *Les Lampes du Musée de Carthage.*

(2) *Les Lampes du Musée de Saint-Louis de Carthage,* par le Père Delattre. Ce remarquable travail, le seul qui ait traité la matière, nous a toujours servi de guide dans nos recherches et dans nos classements.

Quelquefois au lieu de mouler directement le sujet emblématique, du même coup avec la partie supérieure de la lampe, le potier le reproduisait à part sur une même couche d'argile qu'il appliquait ensuite et soudait au centre du disque supérieur. Cette opération, dit le savant missionnaire, ne se remarque jamais sur les lampes païennes et c'est à ces divers caractères qu'on peut distinguer à première vue une lampe chrétienne d'une lampe païenne.

Ces lampes ne portaient quelquefois qu'un seul trou, lorsque cela s'harmonisait mieux avec le motif d'ornementation : par exemple lorsque le motif était une étoile, une rosace, une croix équilatérale, etc. (fig. 63-64).

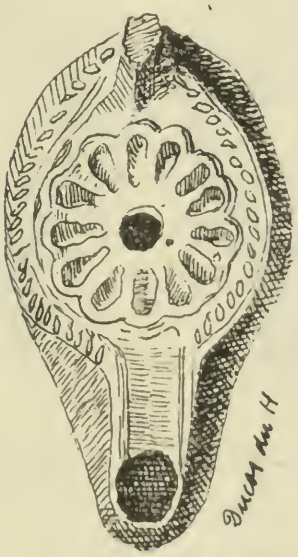


Fig. 63. — Lampe trouvée à Carthage. 0m08 de diam., 0m12 de long.

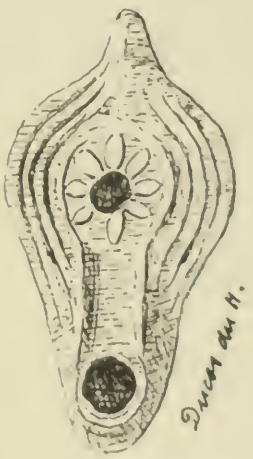


Fig. 64.

* * *

Afin d'expliquer, autant que possible, l'iconographie qui prit naissance à cette époque, nous allons passer sommairement en revue les symboles du Christ qu'on retrouve sur le disque des lampes chrétiennes.

Avant tous les symboles, il y a comme vrai signe de Jésus, fils de Dieu, *la croix*. D'une marque d'opprobre, la croix devint un signe de gloire et de ralliement que les Empereurs finirent par inscrire, le jour du triomphe, sur leur étendard : *in hoc signo vinces* !

Les premiers chrétiens voulaient avoir l'image de la *croix* partout. Elle fit son apparition sur les monnaies publiques, dès le IVe siècle, sur les monnaies de Valentinien Ier, qui mourut en 375. Nous en avons vu sur de petits bronzes de Constantin Ier frappés à Aquilée et à Trèves. Valentinien III et Eudoxie portent une croix sur le diadème, d'après certaines médailles frappées à leur effigie avant le milieu du Ve siècle, et que nous possédons.

Aussi trouve-t-on la croix sur une quantité considérable de monuments et d'œuvres d'art ou d'ustensiles chrétiens.

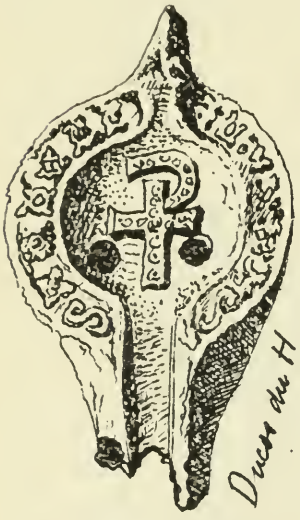


Fig. 65. — Lampe trouvée à Lambèze ; 0m08 de diam., 0m12 de long.

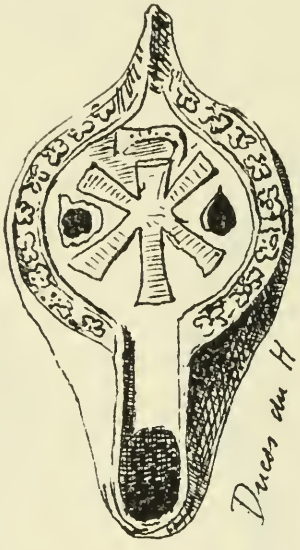


Fig. 66. — Lampe trouvée à Carthage ; 0m08 de diam., 0m13 de long.

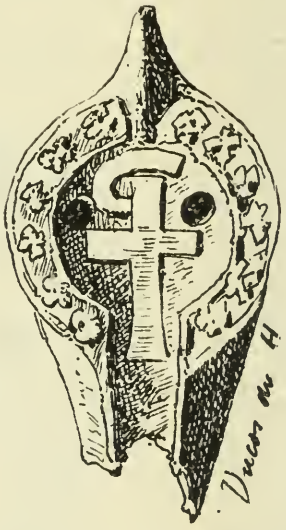


Fig. 67. — Lampe trouvée à Carthage ; 0m08 de diam., 0m13 de long.

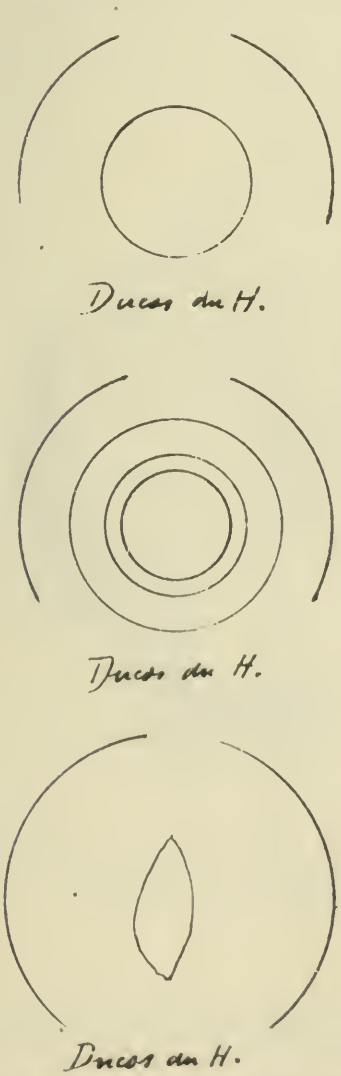
La première lampe (fig. 65), nous vient de Mme Roux de Batna. Elle est d'un travail exquis et d'une finesse d'argile extrême. Les deux autres nous ont été envoyées par le Père Delattre, qui les a trouvées à Carthage. Elles sont en terre rouge, comme la première ; mais à gros grains d'une argile plus lourde et d'un travail plus ordinaire. Nous en possédons deux autres dans le genre de la 3me, à part la panse du P *(Rho)* qui est normalement tournée à droite ; le travail de celles-ci est beaucoup plus lourd. Nous devons l'une, à M. Canal, agent-voyer principal à Tlemcen, qui l'a découverte dans les ruines d'*Altava* (Lamoricière) ; l'autre a été trouvée par un maçon aux ruines de la Mina (près de Relizane).

Toutes ces lampes sont entourées d'une couronne composée d'arabesques, de rosaces et de ces ornements rectangulaires que le

christianisme — ami de la simplicité — substituait résolument à tout ce qui rappelait les dieux de l'Olympe. C'est un travail du Bas-Empire.

Dans le champ, la croix et le monogramme du Christ : l'image de la croix combinée avec les initiales liées ensemble du mot χριστος : X *(chi)* et P *(rho)*. Ce monogramme est celui qui se reproduit le plus souvent dans l'iconographie chrétienne.

La croix ou chrisme de la 2me lampe est formée par l'entrelacement du *chi* (X) et du *rho* (P) de χριστος et du ιστα de Ιησους — figure qui constitue aussi le monogramme du Christ et qui ressemble à une étoile à 6 branches.



Revers des lampes fig. 65, 66, 67.

A quoi faut-il attribuer l'inversion de la panse du P à la lampe fig. 67 ? — à une coutume Egyptienne, d'après M. Henri Mathieu, l'Egyptologue auquel nous avons soumis la difficulté.

Avant que Saint-Clément d'Alexandrie se servît des caractères grecs pour traduire les livres du Nouveau Testament en Copte, les Egyptiens lisaient leurs caractères de droite à gauche ou de gauche à droite et, dans les deux cas, les caractères sont tournés du côté où on les lit. Ainsi le caractère qui représente une tête humaine : est tourné vers la droite si on lit de ce côté, (sa valeur est *O*, comme la croix ♀ dont nous allons parler) ; ce caractère est au contraire tourné vers la gauche, si on lit de ce côté :

Les Egyptiens qui commençaient à écrire plus fréquemment de gauche à droite auront trouvé tout simple de tourner de ce côté le P des Grecs et d'en faire une variante de la tête ci-dessus.

*
* *

Tous les emblèmes cruciformes ont leur type dans la croix égyptienne qu'on appelle improprement *ansée*, parce que les premiers ignorants qui s'en occupèrent prirent pour une anse sa partie supérieure qui représente une tête humaine ☥ (1). — Elle fut primitivement l'emblème de la brillante constellation qu'on désigne sous le nom de *croix du sud*.

Dans tous les temps, la croix a été en Egypte l'image de la vie, particulièrement de la vie divine. Sa valeur phonétique est *o* et ce mot signifie *être*. Les premiers chrétiens en tirèrent des variantes : — ☥ : ☩ ☩ ☓ ☓ — auxquelles ils donnèrent la valeur de l'*S* pour figurer l'initiale du mot *Sot*, sauveur, type du grec *Sôter*. Mais le 4me signe conserva aussi la valeur de l'*O* ; le 5me représente une étoile.

*
* *

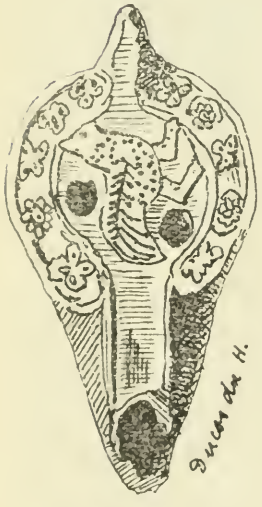


Fig. 68. — Lampe trouvée dans l'arrondissement de Batna ; 0m08 de diam., 0m13 de long.

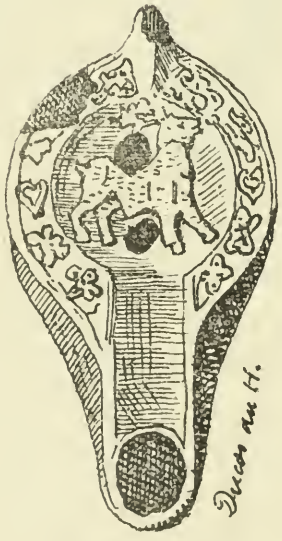


Fig. 69. — Lampe trouvée à Philippeville ; 0m08 de diam., 0m13 de long.

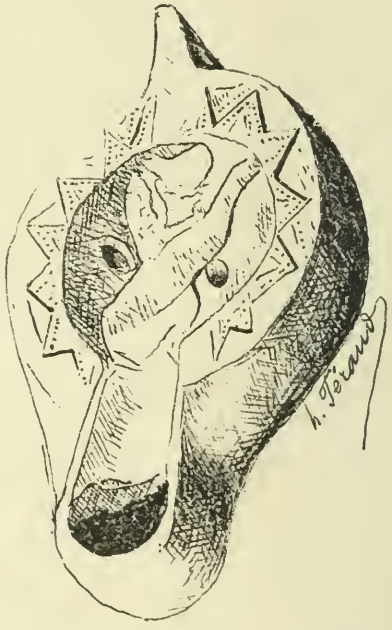


Fig. 70. — Lampe en terre noire trouvée à Timgad. — Lion au repos.

(1) M. Henri Mathieu, m'a fait don d'un petit cachet représentant un scarabée, qui a été trouvé dans le coffret en cèdre d'une jeune Egyptienne appelée *Nanous* (Bonne), qui vécut sous la XIXe dynastie, — 14 siècles environ avant l'ère moderne. Les trois caractères qu'il porte se lisent de droite à gauche ? 𓅱 (n) ☥ (ô) 𓃀 (t) et donnent le mot : *t ô n* qui signifie résurrection. — mot primitivement formé de *t* ou *ta* (donner) et *ôn* (vie).

Fig. 71. — Lampe trouvée à Philippeville ; 0m07 de diam., 0m12 de long.

Nous avons encore trouvé comme sujets emblématiques et ornements symboliques : le cerf, le coq, le lion, les branches de palmier, une sorte de chasuble, l'ancre, le calice et, toujours en quantité, le monogramme du Christ sous ses différentes formes.

Sur certains autres disques de lampes chrétiennes il a aussi été relevé (1) : le *Pélican* qui, d'après les croyances populaires, se perçait le flanc pour nourrir ses petits ;

Le *Phénix*, signe de la résurrection, oiseau merveilleux qui sortait vivant de son bûcher ;

Fig. 72. — Lampe trouvée par M. Canal à Lamoricière (Albulæ).

La *Colombe*, qui, d'après la Bible, indiquait la rénovation de la terre après le déluge, et, d'après l'Évangile, l'esprit céleste venant délivrer l'ancien monde de la barbarie, en descendant sur la tête de Jésus, au jour de son baptême, dans le fleuve du Jourdain ;

Le *Poisson*, surtout en usage à l'époque des catacombes parce qu'il offrait dans son nom grec Ἰχθύς les cinq initiales de cette phrase :

Ἰησοῦς χριστὸς θεοῦ νεὸς σωτήρ

Jésus-Christ fils de Dieu Sauveur.

Tout cela s'efface devant la gloire de l'*Agneau*, dont les sculpteurs et les peintres du Moyen-Age ont fait le grand symbole du Christ ; — l'*agneau*, « *agnus Dei* », qui a racheté par sa mort les péchés d'Israël, qui a pour fiancée l'Église et que M. Renan regarde simplement comme un descendant direct de l'agneau pascal de l'ancienne loi.

Quand les premiers Chrétiens voulaient figurer des martyrs, ils peignaient ou gravaient des agneaux.

(1) *Art National*, par H. de Clensiou.

L'agneau et les monogrammes du Christ X. P. (χριστός) sont souvent accompagnés de deux lettres, A et Ω que l'on trouve également sur les tombes gallo-romaines des premiers siècles du Christianisme. Ces deux lettres mystérieuses sont le ressouvenir du curieux livre de St-Jean (1). Il y est dit : *Ego sum* A *et* Ω *principium et finis dicit Dominus meus.* « Je suis l'*alpha* et l'*omega*, le principe et la fin dit le Seigneur mon Dieu. »

Le disque central est toujours entouré d'une bande circulaire aboutissant d'un côté à la base de la queue, de l'autre au bec où se mettait la mèche. Cette bande était ordinairement remplie d'ornements géométriques tels que carrés, triangles, losanges, figures ovales, rosaces, fleurons à 4 et 6 pétales, disques, feuilles de vigne, palmes, cœurs, poissons, colombes, monogrammes et croix, même des faces humaines. On voit aussi des treilles chargées de grappes : c'est l'image de la Vigne du Seigneur, dont les Fidèles sont les branches.

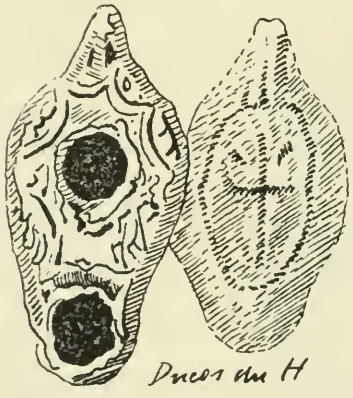


Fig. 73. — Lampe découverte à St-Louis de Carthage par le Père Delattre.

Cette ornementation géométrique prouve que ces lampes sont de fabrication africaine. Aussi, contrairement aux lampes romaines païennes, la lampe chrétienne ne porte jamais au revers le nom du potier. Parfois, cependant, on y voit gravé à la pointe une croix (fig. 73), une palme, des lettres de l'alphabet.

Nous n'avons jamais trouvé ni appris qu'il eût été trouvé de lampe ou d'objets quelconques dans un tombeau chrétien. Nous avons fait ressortir au début de cette étude les raisons qui motivaient la présence des lampes, des poteries, des objets divers à côté des morts, dans les tombeaux païens, les morts passant aux yeux des vivants pour conserver sous terre le sentiment du bien-être et de la souffrance.

(1) *Saint-Jean*, verset 8, chap. I.

Ces objets n'auraient pas eu leur raison d'être dans un tombeau chrétien, puisqu'ils n'avaient aucune utilité pour un corps que l'âme n'habitait plus : car les Chrétiens croyaient à la Résurrection et à l'immortalité de l'âme (1).

Ainsi, donc, le voulait la religion nouvelle. D'ailleurs, sans remonter si haut : dans les tombeaux Mérovingiens on trouve des objets en quantité assez grande. Depuis Charlemagne se produit la réaction religieuse et on ne trouve plus rien dans les tombes. Ce n'est que depuis les XII[e] et XIII[e] siècles que l'on rencontre un vase renfermant ou du charbon avec de l'encens ou de l'eau bénite.

Les lampes chrétiennes n'étaient donc utilisées que pour les usages domestiques, comme ex-voto et pour les illuminations. Les particuliers les plaçaient, soit sur des meubles, soit dans des niches ménagées à l'intérieur des maisons dans l'épaisseur du mur.

Fig. 74. — 0m08 de diam., 0m11 de long.

Fig. 75.

Ces 2 lampes (fig. 74-75), qui nous viennent de notre collègue Paul, alors juge de paix à Tebessa, ont été trouvées par le capitaine Farges dans une ruine située au 11[me] k[tre] de la route de Tebessa à Constantine. Elles étaient là, nous écrit-il, en nombre considérable, mêlées à des débris de vases en verre et devaient faire partie d'*ex-voto* d'une chapelle chrétienne.

(1) *Lampes du Musée de Carthage*, par le P. Delattre.

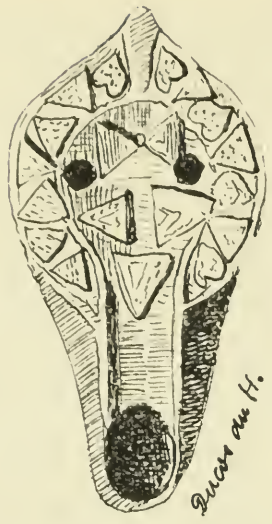


Fig. 76. — Lampe trouvée à Cherchel ; 0m07 de diam., 0m13 de long.

Des fouilles, pratiquées à Cherchel, près de la caserne, dans un terrain qui dut appartenir à des Romains chrétiens, amenèrent la découverte de cette lampe (fig. 76) et d'une bague en cuivre, octogone, sur laquelle on lit avec le monogramme du Christ la phrase suivante :

*Arsite in Deo vias*

XP AR SI TE IN DE ϘV IVS

Il est évident que la lettre renversée V est égale à V plus A. On a de la sorte, *vivas,* présent du subjonctif, un temps employé souvent comme impératif. *In Deo vivas* (que tu vives en Dieu) serait un souhait ou une recommandation à l'adresse du possesseur de la bague ; *Arsitus,* nom propre régulièrement mis au vocatif : *Arsite.*

Toutefois, après recherches et avis nous croyons que l'inscription de cette bague doit être lue ainsi (sous-entendu, *Annulus iste) : Christi arrha sit, exindè in Deo vivas.*

L'usage de donner une bague aux vierges qui consacraient à Dieu leur virginité remonte aux premiers siècles du Christianisme. Il est attesté par ce passage de l'office de Sainte-Agnès, 21 janvier, *Bréviaire Romain,* 3e antienne de Lourdes : *Annulo suo subarrhavit me dominus*—le Seigneur m'a donné son anneau de fiançailles.

Rien n'empêche d'admettre aussi qu'une mère chrétienne, dans ces temps où la foi était si florissante, n'ait donné à sa fille un anneau avec cette inscription. Elle traduisait la pensée de l'apôtre Saint-Paul, IIe aux Corinthiens, ch. II, vers. 2me : *Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo,* — je vous ai tous fiancés à un seul homme qui est le Christ, afin que vous soyez devant lui comme une vierge sans tâche.

Le plus probable, néanmoins, est que cette bague a appartenu à une vierge consacrée à Dieu.

La lettre *E* de l'inscription est une abréviation de la conjonction *et* ou de l'adverbe *exindè,* ou bien elle fait partie de la préposition *in* que le graveur aura figurée *ein* comme on écrivait fréquemment *ceivitas* pour *civitas,* et *veila* pour *villa,* etc.

Quant à l'A, renversé par l'artifice du graveur, il fait double emploi, servant de *V* et d'*A*, ce qui fait *vivas*.

Il faut donc lire ainsi l'inscription de cette bague : *Que cet anneau soit le gage du Christ, vivez en Dieu,* ou bien *dès ce moment vivez en Dieu,* selon que l'on adopte *ein* ou *exindè* ou *et* (1).

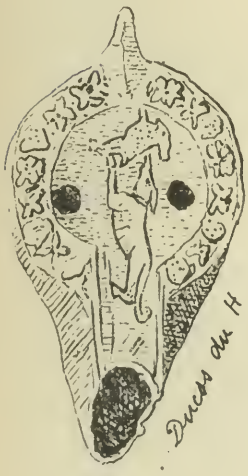


Fig. 76 (bis).

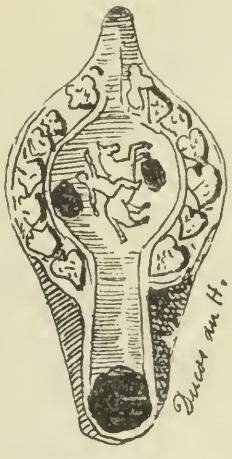


Fig. 77. — Lampe trouvée à Cherchel ; 0,07 de diam., 0,12 de long.

Fig. 78. — Lampe trouvée à Feriana (Tunisie) ; 0,08 de diam., 0,12 de long.

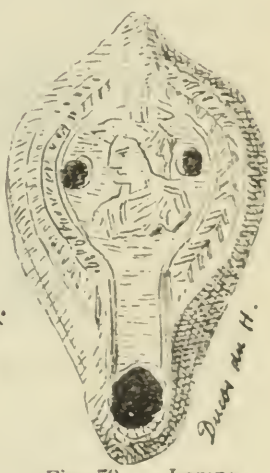


Fig. 79. — Lampe trouvée à Feriana (Tunisie) ; 0,08 de diam., 0,11 de long.

Il est parmi les lampes chrétiennes certains sujets qui s'écartent de ceux habituellement représentés par les potiers chrétiens.

Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est durant l'époque du IIIe siècle, si tourmentée pour le christianisme, que les artistes chrétiens commencèrent déjà à tracer leurs premières figures. Ils durent apporter dans la manifestation de leurs croyances une certaine réserve. Les compositions sont toutes empreintes de la pensée naïve du Christianisme; mais elles ont conservé quelque temps les formes païennes. Les divers symboles de la croyance nouvelle sont enclavés dans les motifs, si connus, de l'ornementation païenne.

L'allégorie même, cette création de la Grèce, règne presque sans partage : on voit jusqu'au Christ, sous la figure d'Orphée, jouant de la lyre pour adoucir et attirer les animaux féroces. La symbolique parabole du Bon Pasteur y fait l'objet de représentations

(1) Le lecteur choisira entre cette dernière interprétation, recueillie par l'*Intermédiaire* d'août 1890, et la première que je dois à l'obligeance de M. Paul Gauckler, agrégé d'Histoire : *Arsite in Deo vivas*.

variées ; mais sur le front d'Orphée, comme sur celui du Bon Pasteur, dans ses yeux, dans sa pose, il y a je ne sais quelle douceur que l'art chrétien pouvait, seul, imaginer.

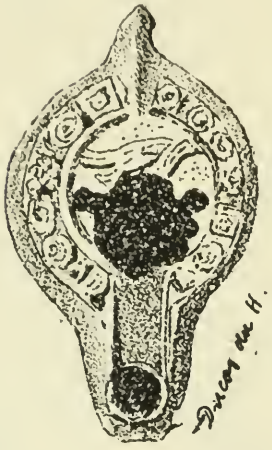
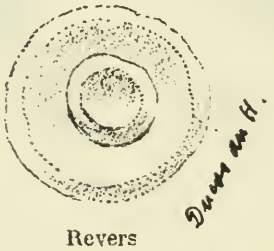


Fig. 80. — Lampe trouvée en Vaucluse.



Revers

⁂

Cette lampe (fig. 80), dont le disque, en partie brisé, ne laisse voir que la tête et les pattes de devant d'un bouc, nous vient de Lorriol, près de Carpentras (Vaucluse).

Elle a été trouvée dans un four, à 4 kilomètres de Carpentras, dans ce même four où a été découvert le fragment de lampe païenne, sur le revers de laquelle on lit en relief : *Fortis*.

Les deux trous pour l'introduction de l'huile et l'aération sont en partie visibles ; l'argile est rouge, le dessin primitif, la forme très nette ; peu lourde et mesurant, telle qu'elle est, 0m6 de diamètre sur 0m10 de longueur.

⁂

Fig. 81.

Le Père Delattre signale, d'autres spécimens de lampes chrétiennes, découvertes par lui à Carthage, ayant deux et jusqu'à sept becs.

« D'autrefois, dit-il, la queue est remplacée par un disque vertical épais d'un centimètre et de même diamètre que la largeur de la lampe, à laquelle

il servait comme de réflecteur. » — M. le capitaine Bourjade en a trouvé une de ce genre à Aumale. — Mais ces sortes de lampes sont toujours brisées, lorsqu'elles sortent de terre, car l'angle droit formé par le disque les rend très fragiles (fig. 81).

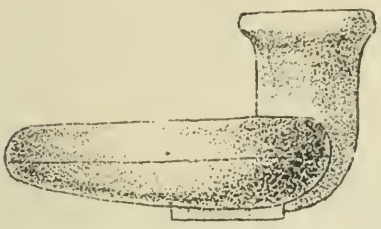


Fig. 82

Dans d'autres lampes chrétiennes, trouvées par le Père Delattre, à Carthage, la queue, au lieu de consister en un disque vertical, est remplacée par un cylindre creux, un peu évasé au sommet et communiquant avec l'intérieur. Cette sorte d'entonnoir rendait plus facile l'introduction de l'huile et servait de poignée. Elles sont à double bec (fig. 82).

Fig. 83.

Enfin le savant missionnaire signale une autre variété de lampes chrétiennes ayant la forme de bols presque demi-sphériques, à goulot central et vertical, muni de deux oreillons (fig. 83).

Lorsque sous Constantin, le Christianisme fut libre enfin de vivre au grand jour, l'art conserva son style sans perfectionnement notable jusqu'à la fin du IV^e^ siècle.

Mais la destruction de l'Empire d'Occident, l'invasion des Goths, l'établissement des Lombards en Italie jeterent par la suite Rome et ses colonies dans une longue anarchie, dans une extrême pauvreté, qui durent restreindre la pratique de l'art et en altérer le caractère.

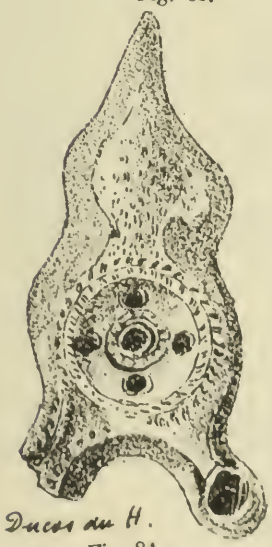


Fig. 84.

Cette lampe en queue de poisson (fig. 84) — de raie sans doute — dont un bec a été brisé, provient de Cherchel.

Nous possédons une deuxième lampe de même forme, mais l'argile et le dessin en sont très ordinaires ; — elle a été trouvée à Aïn-Bessem, par M. Grenade Delaporte, au lieu dit : *Castellum Auziense*, fort hexagonal à 1500 mètres environ d'Aïn-Bessem.

Ces deux lampes sont en terre grise.

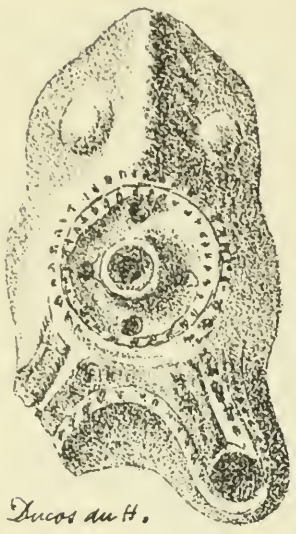


Fig. 85.

C'est à Philippeville que cette lampe a été découverte. Elle est de forme assez semblable à la précédente ; mais la partie qui sert de poignée, au lieu d'être, comme dans l'autre, une queue, est ici la tête même du poisson. L'argile est d'un rouge passé, de fort belle qualité.

Ces trois lampes chrétiennes représentent le poisson Ιχθυς. Le *poisson*, comme nous l'avons déjà dit, était le symbole de Jésus-Christ. Les uns trouvent l'explication de ce nom donné à J.-C. dans la composition du mot lui-même : chacune des lettres d'Ιχθύς étant considérée comme initiale de ces mots :

Ἰησοῦς χριστὸς θεοῦ νεὸς σωτήρ

*Jésus-Christ, fils du Dieu sauveur.* (1)

Les autres la trouvaient dans le symbole lui-même, c'est-à-dire que le poisson naît et vit dans l'eau, de même aussi le Chrétien naît de la vie spirituelle par les eaux du baptême et y demeure enseveli avec le Christ. (2)

J'ai déjà dit que les Chrétiens avaient, pour se comprendre, une langue à part empruntée aux figures de l'Évangile. Jésus ayant appelé ses apôtres pêcheurs d'hommes, les Chrétiens, lorsqu'ils avaient puisé une autre vie dans l'eau du baptistère, se donnaient le nom de *pisciculi*, petits poissons.

---

(1) Saint-Optatus. — adv. Parm. Liv. III. — Saint-Augustin — de c. D. Liv. XXIII. C. XXIII.

(2) Tertullien. — de baptismo, Liv. III, C. II.

## VI. — Lampes Vandales

Fig. 86.

Le Père Delattre a trouvé à Carthage une lampe en terre rougeâtre commune (fig.86) qu'il serait assez disposé à attribuer à l'*époque vandale*.

Elle ne porte jamais ni symbole ni ornementation. Dans plusieurs exemplaires — notamment dans celui-ci qu'il a bien voulu nous offrir — le goulot serait en tout ou en partie supprimé.

Fig. 87.

Nous tenons de M. Paul (Tebessa) une lampe du même genre (fig. 87). Le goulot et la base sont, cependant, moins allongés que ceux de la précédente ; le goulot est moins étranglé et ne s'arrondit pas au sommet. La terre en est rougeâtre aussi.

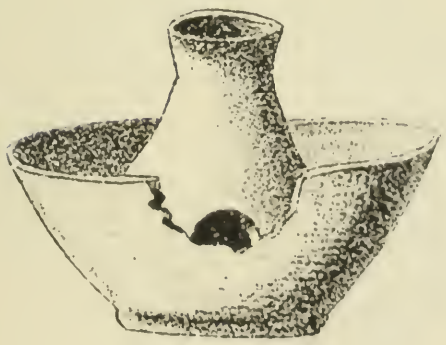


Fig. 88.

Nous avons acheté cette lampe (fig. 88) sur la place de Chartres, à Alger. Elle se rapproche plus de la deuxième, trouvée à Tebessa, comme forme et comme terre — tirant sur le rouge — que de celle découverte à Carthage.

## VII. — Lampes de Basse Époque

Les lampes qui suivent doivent être attribuées aux débuts de la période Arabe.

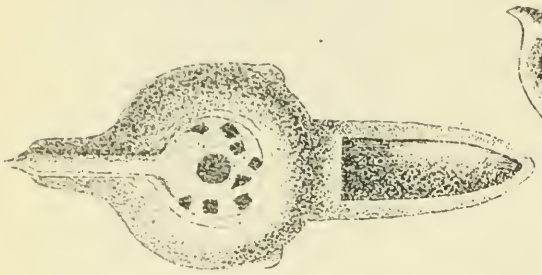


Fig. 89. — 0,06 de diam., 0,13 de long.

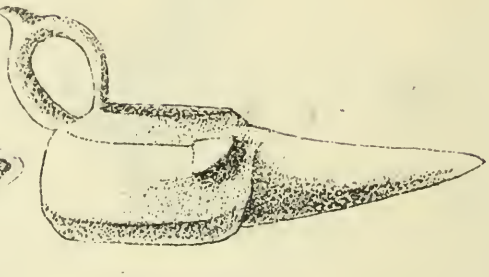


Fig. 89. — Vue de profil.

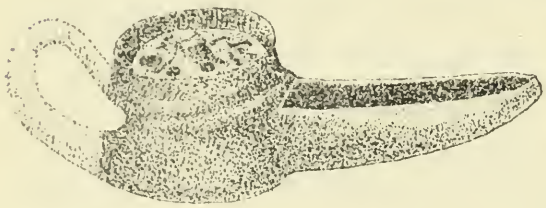


Fig. 90. — 0m06 de diam., 0m12 de long.

Fig. 91. — 0m06 de diam., 0m10 de long.

Ces trois premières lampes sont ansées et munies d'un bec bas, long et étroit. Toutes les trois étaient à couverte blanche.

Elles ont été trouvées dans l'arrondissement d'Alger, et le Musée de cette ville en possède de semblables.

M. le docteur Fouquet, un éminent archéologue, qui habite le Caire, vient de nous envoyer une dizaine de lampes, qu'il a bien voulu détacher, pour nous, de son importante collection. Trois sont des lampes chrétiennes-coptes, trouvées dans les environs d'Alexandrie ou au vieux Caire ; elles diffèrent assez peu des lampes chrétiennes ou de transition mentionnées plus haut.

Les sept autres sont Arabes et appartiennent aux XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles ; elles sont la plupart émaillées et ont été trouvées au vieux Caire ; le goulot de certaines, par lequel on introduisait

l'huile, est un cylindre creux, un peu évasé au sommet et communiquant avec l'intérieur; le bec a beaucoup d'analogie avec celui des trois lampes qui précèdent ; elles sont munies d'une anse.

M. de Sarzie en a trouvé de semblables dans les fouilles qu'il a pratiquées en Perse.

Nous devons en signaler encore trois de la collection de M. le docteur Fouquet qui sont taillées dans le schiste en forme d'étoile, de triangle et de nacelles : on en trouve d'analogues au Louvre, salle des antiquités assyriennes.

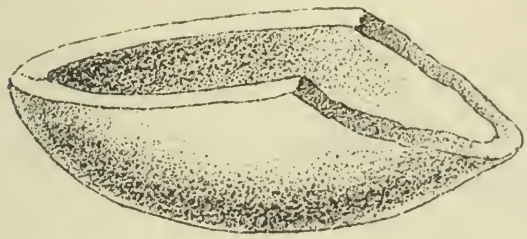


Fig. 92. — Creuset de 0m09 de longueur sur 0m01 de profondeur.

Ce moule (fig. 92), qui nous vient de M. Grenade Delaporte, a été trouvé à *Vasagada*, ville romaine très importante, qui s'élevait entre Bouïra et Beni Mansour (département d'Alger) et devait commander toute la partie sud du Djurdjura.

Ce creuset servait à fabriquer le bec de lampes du genre de ceux qui précèdent — en forme de bec de canard.

Fig. 93. — 0m12 de hauteur.

Cette lampe (fig. 93) nous a été envoyée de Tunis, où elle a été trouvée. Elle est en terre rouge unie. Nous lui assignons cette place, dans notre étude, sans être bien sûr de l'exactitude de notre classement ; mais il est certain qu'elle n'est ni phénicienne, ni grecque, ni romaine : elle doit certainement être de basse époque.

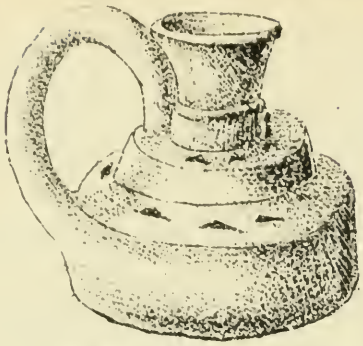


Fig. 94. — 0m08 de hauteur.

C'est à Philippeville, département de Constantine, dans des fouilles pratiquées rue Galbois, qu'a été trouvée la lampe suivante (fig. 94). Nous l'avons acquise par voie d'échanges de M. Bertrand, secrétaire de la mairie de cette ville. Elle est en terre grise.

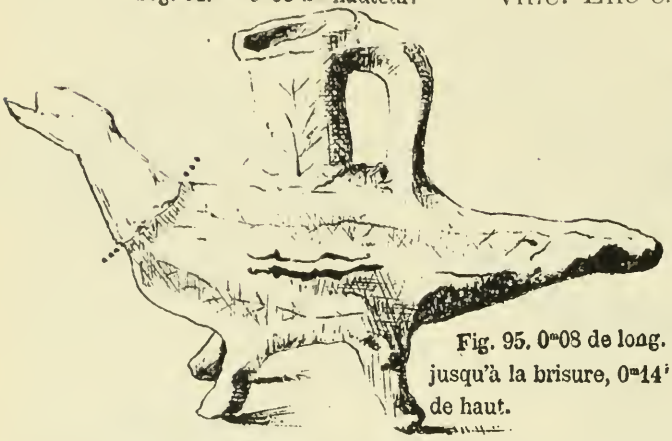


Fig. 95. 0m08 de long. jusqu'à la brisure, 0m14 de haut.

Parmi les intéressants documents recueillis dans le département d'Oran par M. Canal, agent-voyer principal à Tlemcen — et dont ce sympathique et consciencieux historiographe du *Bulletin archéologique d'Oran*, a enrichi notre collection — se trouve une lampe en terre rouge (fig. 95), qui a été découverte lors de l'ouverture du chemin d'Aïn-Temouchent *(Albulæ)* à Beni-Saf au lieu dit : *Aïn-Tolba*, que M. le Commandant Demaeght a identifié à Camarata de l'Itinéraire d'Antonin.

Aïn-Tolba, où se crée le village *Guyard*, en souvenir du médecin de ce nom, assassiné lors de la deuxième mission Flatters, est situé à 16 kilomètres à l'ouest d'Aïn-Temouchent.

Cette lampe représente les ailes et la forme pesante d'un volatile, dont la partie brisée pouvait bien être, ainsi que la reconstitue la gravure, un cou et une tête de canard.

Fig. 96. — Lampe arabe et kabyle.

Depuis la conquête, toutes ces formes de lampes ont disparu, en Afrique, pour faire place à la lampe (fig. 96) que fabriquent eux-mêmes, avec dessins variés et modifications diverses, les Kabyles et que les Arabes font fabriquer par les potiers européens.

# MONOGRAPHIE DE L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

*(Suite)*

## DEUXIÈME PARTIE

## LE TELL

## CHAPITRE II

### SEBDOU *(Suite)*

#### LES BÉNI-HÉDIEL

Les Béni-Hédiel descendent d'un marabout du nom de *Si Messaoud Sàali*, chérif du Maroc, et se disant issu lui-même du sultan Moulay Idris.

Si Messaoud Sàali s'enfuit au Maroc à l'époque des Béni-Habib, c'est-à-dire vers le VIII[e] siècle de notre ère, pour échapper aux persécutions de Moussa bou Afia, chef des peuplades berbères du Moghreb-el-Aksa, et vint s'établir dans le pays qu'habitent aujourd'hui les Béni-Hédiel.

Il laissa, en mourant, deux fils : Lhassen et Ali ; ce dernier donna naissance à Si Mohammed Chérif, le véritable fondateur des Béni-Hédiel.

Les quatre fils de Si Mohammed Chérif furent à leur tour, les fondateurs des quatre ferkas, ou fractions, qui forment encore de nos jours la tribu des Béni-Hédiel, et qui sont :

Les Oulad Sidi Mohammed, les Oulad Sidi Khaled, les Oulad Daoud et les Oulad Bou-el-Nouar.

Cette tribu de marabouts, très pacifique, très homogène, comptant à peine quelques ménages de mulâtres venus du Maroc, a toujours été très tranquille depuis sa soumission à la France, laquelle remonte à 1842.

Si Messaoud Sâali, dont nous venons de citer, d'après les traditions, l'origine chérifienne, dut quitter la ville de Fez pour se soustraire aux cruelles persécutions dont sa race était l'objet de la part des usurpateurs Miknaciens.

Le Sultan de Fez, d'origine berbère, voyant son pouvoir contesté résolut d'exterminer tous les *Cheurfa* dans le but d'affermir l'avenir de sa race. Plusieurs de ces derniers périrent en effet de mort violente ; d'autres réussirent à prendre la fuite et se réfugièrent, soit à Figuig, soit dans le royaume de Tlemcen.

Si Messaoud Sâali était parvenu à se cacher pendant longtemps dans la ville de Fez, mais sa présence y fut révélée dans les circonstances suivantes : Ce marabout avait une fille, *Nedjma* (Etoile) douée d'une merveilleuse beauté, elle fut aperçue par un des officiers de Moussa bou Afia qui vint la demander en mariage à son père. Ce dernier l'éconduisit durement en lui répondant qu'un Berbère était indigne d'épouser la fille d'un Noble (chérif).

Pour tirer vengeance de son insuccès et de cette réponse hautaine, l'officier dénonça la demeure du proscrit : Si Messaoud Sâali et ses huit enfants, dont six garçons, furent enfermés pendant quarante jours, daus une cour murée dont le sol était couvert d'épines.

C'est en souvenir de ce supplice que plus tard les partisans de Si Messaoud ajoutèrent à son nom celui de *Bou Chouk* (l'homme aux épines) qu'on donna aussi à la montagne des Béni Hédiel où il vint se réfugier.

Cependant, les prisonniers de Moussa bou Afia parvinrent à s'enfuir de la cour qu'on voulait leur donner pour tombeau, en mettant à mort l'officier de Moussa préposé à leur garde et devenu leur bourreau.

Ils gagnèrent la plaine d'Angad (Oudjda) et, remontant la rive droite de la Tafna, ils vinrent s'établir sous un petit bois d'oliviers où est maintenant installé un petit village qui renferme les silos de réserve des Béni-Hédiel.

Lorsque les Béni-Habib, premiers possesseurs du sol, disparurent à la suite des désastres que nous avons relatés dans l'historique des *Oulad Ouriach*, les nouveaux venus prirent définitivement possession de ce pâté montagneux où leurs descendants demeurent encore sous le nom de Béni-Hédiel.

Le pâté montagneux qu'ils occupent est limité au nord, par les Béni-Ournid ; au sud et à l'est par les Oulad Ouriach ; à l'ouest par les Douï-Yaya et les Béni-Snous qui sont établis au delà de la Tafna.

Le pays est très escarpé ; il s'y trouve peu de terres labourables, c'est ce qui fait que dès l'origine les Béni-Hédiel se virent contraints d'acheter des terres à leurs voisins ; ils en ont ainsi acquis des Béni-Ournid, dans la plaine de Terni et à Tit'Mokren ; des Oulad Ouriach à Aïn-Habalet ; des Douï-Yaya à Ahfir.

Les terrains, dits du Nador, sur les bords de la Tafna où se trouve le village des Matemores, sont les seuls où ils ont pu établir quelques jardins. On y voit les ruines d'une grande *dèchera* élevée en ce lieu par les Béni-Habib.

Plus tard, lorsque la tribu est parvenue à se constituer avec son homogénéité actuelle, elle fut désignée sous le nom des *Béni-Hédiel* que portaient les précédents possesseurs du sol, antérieurs aux Béni-Habib.

Telle est la tradition originaire, que vient appuyer le témoignage du généalogiste Tounsi.

L'origine chérifienne que se donnent les Béni-Hédiel est-elle bien exacte ? Les renseignements précis à cet égard font totalement défaut, et ceux qui pourraient être cités, en dehors de la tradition qui précède, pourraient être qualifiés de légendaires et ne présenteraient aucun intérêt.

Le seul fait que l'on puisse affirmer, c'est que de tout temps les Béni-Hédiel sont restés généralement étrangers aux luttes intestines, aux événements politiques des tribus qui les entouraient.

Peut-être doivent-ils, en effet, à leur qualité de Cheurfa, la tranquillité exceptionnelle dont ils ont toujours joui au milieu des désordres et des luttes sans fin dont l'ouest de la province d'Oran a été le théâtre ?

Quelques années après la conquête française, Abd-el-Kader menaça de les razzier pour avoir résisté à ses offres et refusé de suivre sa fortune. Mais, profitant des obstacles naturels que présente le sol de la tribu, les Béni-Hédiel résistèrent bravement à toutes les entreprises d'Abd-el-Kader pour les amener à embrasser sa cause.

C'est pour cette raison qu'après la grande insurrection de 1845, leur attitude correcte et leur fidèle soumission, exempte de toute défaillance, leur permit de résister au torrent de l'émigration qui poussa vers le Maroc toutes les tribus insurgées traquées de toutes parts par nos vaillantes colonnes. Elle put donc demeurer sur son territoire et s'y fixer sans entraves. Aussi les Béni-Hédiel ont-ils été bienveillamment ménagés. On s'est toujours contenté de leur demander des impôts généralement faibles ; de temps en temps quelques services de garde, soit aux postes-vigies, soit aux postes d'incendie pendant l'été, et on s'accorde à constater que leurs impôts ont toujours été régulièrement payés et les services commandés fidèlemeut exécutés.

Dès l'origine, l'autorité militaire ne put trouver chez les Béni-Hédiel un personnage assez influent, pourvu d'assez d'autorité, pour l'investir des fonctions de Caïd. On laissa donc la tribu divisée en quatre fractions séparées, sans Caïd, ces fractions dépendant de l'autorité de l'Agha des Béni-Snous dont le commandement était désigné à cette époque sous le nom de : *Aghalik de la montagne du sud*.

En ce moment encore, bien que la situation n'ait point changé, l'autorité civile a réuni, néanmoins, les 4 fractions en un caïdat, mais dont le titulaire Si Mohammed ben Abdallah est étranger à la tribu.

Par décret du 29 avril 1868, les Béni-Hédiel furent constitués en un douar-commune portant le nom d'*Aïn-Ghoraba*, et rattaché à la commune mixte et cercle militaire de Sebdou.

En 1880, le 1er octobre, lorsque la commune mixte de Sebdou fut constituée, par suite de l'extension du régime civil, les Béni-Hédiel furent annexés à cette nouvelle commune mixte.

On ne trouve dans l'histoire des Béni-Hédiel, parmi les documents recueillis par les Bureaux-arabes, qu'un seul fait insurrectionnel ; encore est-il de peu d'importance.

En 1846, lorsque le général Cavaignac se porta dans le sud pour pacifier le pays agité par Abd-el-Kader, et pour recevoir la soumission des tribus limitrophes de Tlemcen, quelques dissidents fanatiques suivirent le marabout *El Fedhil* et se portèrent, dans la plaine de Terni, au devant des troupes françaises pour s'opposer à leur passage.

Le marabout avait prédit qu'il ne sortirait que de l'eau des fusils français et ces énergumènes s'avançaient pleins de confiance dans les prédictions du saint personnage, lorsqu'ils furent décimés et mis en déroute à la première décharge d'un feu de salve. Ils s'enfuirent en désordre, rentrèrent sous leurs tentes et firent leur soumission, qui ne s'est démentie depuis lors.

Cette tribu est de faible importance ; la superficie de leur territoire ne dépasse pas 9,800 hectares et sa population ne compte que 914 individus. Le terrain est difficile, boisé, coupé de grands ravins et peu fertile.

Les terres de culture réparties dans les clairières des bois, leur donnent à peine le grain nécessaire à leur subsistance. Aussi, ils ne vendent que très peu de céréales sur nos marchés et se livrent surtout à l'élevage du bétail, qui trouve sa nourriture dans les montagnes couvertes de diss et de broussailles n'ayant aucune valeur au point de vue forestier.

Dans certaines parties, cependant, on trouve de très beaux arbres. On les rencontre dans les forêts de Tessera-M'Ramet, de Tit'Mokren ; sur l'ancienne route de Tlemcen à Sebdou, aux abords d'Aïn-Ghoraba ; dans la forêt de chênes-lièges d'Ahfir et dans l'Oued bou Assoun, qui descendent à l'ouest vers les bords de la Tafna.

## LIEUX REMARQUABLES DES BÉNI-HÉDIEL

*Aïn-Ghoraba* (la fontaine de l'ouest), se trouve sur le passage de l'ancienne route de Tlemcen à Sebdou, à trois kilomètres au sud-ouest de Terni, dans un ravin qui descend du plateau de Talterni. C'est un gîte d'étapes, très ancien, composé d'un caravansérail bastionné de forme carrée, avec murs crénelés, mais sans fossés d'enceinte, et d'un champ de bivouac, qui y est attenant.

La source est peu abondante. Elle est à 200 mètres du caravansérail, dans le lit du ravin. Le service du Génie a aménagé cette source en la captant dans un chateau-d'eau dont la tubulure se déverse au milieu d'un petit bassin abreuvoir. Paysage agreste, sol rocailleux couvert, ça et là, de thérébinthes et d'oliviers sauvages. L'altitude de ce lieu (1,300m) le rend très dangereux l'hiver à cause des neiges qui s'amoncellent dans le ravin.

Parfois des voyageurs qui s'y étaient aventurés dans la mauvaise saison ont été bloqués par les neiges dans le caravansérail, tenu pendant de longues années par un israélite : David ben Hamou. Parfois un vent violent s'engouffre dans cet étroit défilé et empêche les cavaliers d'avancer.

Les caravansérails, ou bordj, du genre de celui d'Aïn-Ghoraba, appartiennent à l'Etat qui les afferme pour une durée de 3, 6 ou 9 années.

Après le récit qu'en a fait M. de Lorral en 1875, dans le *Tour du monde*, il serait outrecuidant d'entreprendre la description du caravansérail, ressemblant du reste à tous ceux du même genre. Nous préférons régaler nos lecteurs du propre récit de ce spirituel et aimable conteur :

« Le locataire doit avoir toujours une chambre libre pour les officiers ou les fonctionnaires civils de passage, lesquels ont droit à un lit sans drap, pour eux, à un anneau dans l'écurie pour leur monture. J'ai dit sans draps ; comme l'officier ou le fonctionnaire n'en porte guère avec lui, il en demande. On lui fait payer *trois francs*, et voilà comment on a raison d'un règlement gênant.

» Le caravansérail est tenu par un Israélite, l'homme le plus loquace que nous ayons rencontré durant notre voyage. En cinq minutes nous connaissons sa biographie par le menu (1).

» Devant déjeuner à Terni, nous nous bornons, pour faire tolérer notre présence, à demander une bouteille de bière. La bouteille est débouchée par le fils de l'israélite. Nous portons à nos lèvres altérées le liquide si cher aux gosiers alsaciens, R..... fait une grimace affreuse.

» Le fils de l'israélite paraît avoir prévu ce résultat. Il emporte nos verres sans mot dire et empoche notre argent sans vergogne. Pendant que je surveille le garçon d'écurie, qui me paraît peu prodigue d'orge pour nos chevaux, j'entends des exclamations de colère dans la cuisine. Je m'approche en tapinois : ce sont deux malheureux ouvriers qui paient en maugréant le prix *d'une bouteille de bière* qu'ils n'ont pas bue.

» Cependant la table des charretiers devient bruyante. Ils ont largement arrosé leur nourriture épicée ; ils ont pris du café et des liqueurs. La joie enlumine leurs visages hâlés. « De la bière !... de la bière ! »

» Je deviens attentif, la bière arrive. La voilà dans les verres. On trinque ; je redouble d'attention. Les malheureux ont tout bu ! Que n'auraient-ils pas bu ? — Je fais part de mes réflexions au docteur B.... et à R.,.. qui les partagent. Je n'ai rien vu ; je ne jure de rien, mais nous serions au moulin que je jurerais qu'on a tiré trois moutures du même sac.

» Au sortir du caravansérail, nous assistons à un spectacle curieux. Diogène, même après le sacrifice de son écuelle, se serait allé pendre de dépit, s'il avait vu, comme nous, un jeune arabe vêtu d'un lambeau de chemise, tenant à la main quelques épis d'orge qu'il venait de faire griller à l'âtre de la cuisine : majestueux, souriant, il passe à côté de nous en grignotant son maigre repas. Il ne possède rien au monde, si ce n'est ce bout d'étoffe dans lequel il se drape avec grâce et dignité. Il dort sous la voûte de Dieu ; il boit dans le creux de sa main ; il cueille dans les

(1) David ben Hamou a été quelque peu interprète dans les colonnes du Sud. Il connaît tous les généraux de l'armée d'Afrique. Il en est maintenant à sa quatrième femme et à son vingt-sixième enfant. L'un d'eux est brigadier dans la Garde républicaine à Paris. J. C.

champs sa nourriture, et il a l'air heureux. Ses membres bronzés, admirablement découplés, témoignent d'une santé à toute épreuve. Rousseau eût célébré en prose divine cet « *enfant de la nature* » pour lequel un tonneau serait une superfluité !

» Nos cigares sont allumés ; nous remontons à cheval et nous partons au galop. Qu'y a-t-il encore ?... Le garçon d'écurie s'est lancé à notre poursuite ; il agite un papier en l'air. Ah ! il s'agit d'emporter un fusil et une letttre pour Tlemcen. Nous sommes sans rancune : nous nous chargeons de la commission.

» Comme on nous livre le billet tout ouvert, R... ne peut s'empêcher de le lire et nous l'entendons rire à gorge déployée. Il y a de quoi. Jugez plutôt :

« *M. A. C.... J'en lanour co prii di donné moun fisié araje, car raté. Sanje cit simné. Donne amamtan oun courne por di plon. Ji vo enverrez lararjan. On boute capsoule, di bon, avec 1 kil. di plon nomero 5,*

« *Tote à vo,*

« *B. H.* »

» Ce qui, traduit en français, veut dire :

« J'ai l'honneur de vous prier de donner mon fusil à arranger, car il rate. Changez la cheminée. Donnez en même temps une corne pour du plomb. Je vous enverrai l'argent. Une boîte de capsules, de bonnes, avec 1 kilo de plomb n° 5. — Tout à vous. B. H. »

J'aurais cru manquer à tous mes devoirs en ne reproduisant pas, à cette place, cet humoristique récit, écrit de main de maître par un ancien Président de notre tribunal, aujourd'hui à la tête de la haute magistrature algérienne ; que tous les lettres connaissent, que tout le monde estime, et qui me pardonnera certainement de lui avoir fait ce ravissant emprunt.

*Ahfir*. — Grande et belle forêt de chênes-lièges située à l'ouest du plateau de Terni et sur les versants des Douï-Yaya qui tombent dans la vallée de la Tafna entre Aïn-Sabra et Tameksalet. Elle s'étend, au nord, dans les territoires des Ahl-bel-Ghafer, des Oulad Hamou et des Béni Ournid. Au sud jusqu'aux Azaïl des Béni-Snous et à l'ouest jusqu'aux territoire militaire du cercle de Marnia. Sa contenance totale est de 7,934 hectares 54 ares, d'un peuplement très varié.

On y rencontre de splendides massifs de chênes-lièges, notamment dans les Béni-Hédiel, parmi lesquels 1,800 hectares forment la concession Bézy, reprise par M. Barat.

Il y a plusieurs autres massifs remarquables de chênes-lieges dans les Oulad Addou. Le reste se compose de chênes verts et de chênes blancs dit zéens. Le sénatus-consulte a été appliqué dans les Béni-Hédiel, seulement ; mais une reconnaissance suivie de délimitation provisoire a été faite en 1878.

Dans la partie orientale de la forêt, confinant aux Béni Ournid du plateau de Terni, sur un monticule élevé qui domine une partie du bois, le service forestier a fait construire une maison double pour le logement de deux gardes forestiers, avec chambre d'hôte pour les chefs de service. De nouvelles plantations ont été créées en avenues aux abords de cette maison forestière.

Depuis la rectification du chemin de Sebdou qui abandonne le ravin d'Aïn-Ghoraba pour passer par la gorge de Tessera M'Ramet, le gîte d'étapes ayant été transféré à Terni, le service forestier a pris en location l'ancien caravansérail dont nous venons de parler. Il est actuellement affecté à la résidence du brigadier forestier.

Une belle route, tracée par le Génie militaire, traverse la forêt d'Ahfir du nord-est au sud-ouest. Elle s'embranche à Aïn-Zarifet sur le chemin de grande communication de Tlemcen à Sebdou, passe près de la maison forestière et dévale ensuite sur les flancs du grand ravin de Bou-Hassoun pour aller franchir la Tafna sur un pont à trois arches en face du village de Tleta.

Entre la maison d'Ahfir et le plateau d'El-Oguiba, situé à 8 kilomètres au-dessous, le chemin se déroule sous bois dans un paysage des plus pittoresques.

*El Oguiba.* — Plateau intermédiaire entre le massif supérieur de la forêt d'Ahfir et le cours de la Tafna. Belles terres de culture arrosées par deux abondantes sources : l'Aïn-Kerma (fontaine des figuiers) et l'Aïn-Derdar (fontaine des frênes), qui sourdent dans les lits de rochers ombragés de magnifiques bouquets d'arbres.

On trouve sur ce plateau plusieurs traces de constructions berbères. Le Caïd actuel Si Mohammed ben Abd Allah, neveu de l'Agha ben Abd Allah, fait construire une maison de campagne sur les bords de l'escarpement qui limite le plateau au sud.

---

*Tésserat M'Ramet.* — Forêt domaniale d'une contenance de 810 hectares peuplées de chênes verts et de chênes zéens. Elle a été délimitée régulièrement par le sénatus-consulte et est exploitée en tailles.

La nouvelle route de Tlemcen à Sebdou rectifiée entre le village de Terni et Talterni traverse cette forêt d'un bout à l'autre sur 6 kilomètres de longueur dans des sites pittoresques et des massifs très giboyeux. A la grande clairière d'Acra, on rencontre, dans une boucle de chemin, un pont en pierre jeté sur un torrent qui a son origine à Aïn-Ghoraba.

---

*Bou-Chouk.* — Forêt domaniale de 440 hectares, située entre les deux précédentes, et au N. O. d'Aïn-Ghoraba. Même peuplement forestier qu'à Téssera M'Ramet.

---

## LES BÉNI-OURNID

L'origine des Beni-Ournid se perd dans la nuit des temps et leurs prétentions à cet égard ne concordent guère avec les documents historiques, de quelque valeur, que nous possédons.

D'après les traditions qui se sont perpétuées chez eux, ils descendraient des Beni-Habib, cette grande tribu berbère dont il a déjà été parlé et qui occupait le pays à l'ouest et au sud de Tlemcen, vers la seconde moitié du XIII[e] siècle de notre ère (VIII[e] de l'hégire).

Ibn-Khaldoun cite, en effet, comme une famille se rattachant à la grande tribu des Riah, les Beni-Habib qui acquirent une place élevée dans la faveur du gouvernement Hafside et, par leur puissance, l'emportèrent sur toutes les autres tribus descendant de Soleïm ibn Mansour.

L'illustration de ces ancêtres, jointe à la tendance généralement commune aux tribus berbères, à prétendre descendre directement du Prophète, ou tout au moins appartenir à la même nation, explique la tradition.

Mais, d'un côté, d'après les renseignements fournis par Ibn Khaldoun, dans son *Histoire des Berbères*, les Beni-Ournid formeraient l'une des ramifications principales de la grande souche zénatienne, dont une partie était déjà établie au sud de Tlemcen. D'un autre côté, au XV[e] et XVI[e] siècles, la puissante famille des Beni-Habib étendait son pouvoir à l'ouest de Tlemcen, dans les montagnes de Sidi-Medjahed et du Kef et luttait énergiquement contre l'envahissement du peuple arabe. Or, ces mêmes Arabes, d'après les documents historiques ou judiciaires qu'ils ont encore en leur possession, désignent toujours leurs ennemis sous le nom de : Beni Habib Zénata.

Il est donc à présumer, bien que Ibn Khaldoun soit muet à cet égard, que la grande tribu des Zénata comprenait une fraction désignée sous le nom de Beni-Habib.

En supposant donc que la tradition des Beni-Ournid soit quelque peu exacte, et qu'ils aient quelque raison de se rattacher aux Beni-Habib, il paraît devoir ressortir des observations qui précèdent qu'il s'agirait des Beni Habib Zénata, de race berbère, et non des Habib Riah qui sont de race arabe.

Les prétentions des Beni-Ournid n'ont pas toujours été immuables car, d'après Ibn Khaldoun, ils se seraient donnés, à l'époque où écrivait cet historien, pour des *Sanhadjiens*.

Quoi qu'il en soit, le fait le plus certain est que, depuis un temps immémorial, les Beni-Ournid détiennent le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui, c'est-à-dire le plateau de Terni, qui couronne Tlemcen au sud, et les montagnes circonvoisines.

Quelques anciennes chroniques les montrent même comme ayant étendu leur domination jusqu'au Ksar *Saïda,* dont on voit encore les ruines à El-Gor, au sud-est de Sebdou.

Mais au XII^e^ siècle de notre ère, refoulés des hauts plateaux par les Béni-Rached (Djebel Amour) appartenant, comme eux, à la grande nation berbère des Zénata, ils furent confinés sur le territoire dont ils sont actuellement possesseurs.

Leur histoire, sous la domination turque, est peu connue et ne présente qu'un médiocre intérêt ; elle ne comprend que le récit de leurs luttes incessantes avec les tribus voisines, mêlées d'alternatives de succès et de revers.

L'une des plus importantes et dont ils ont conservé un souvenir assez précis aurait eu lieu à une époque dont il est difficile d'indiquer la date, entre les Oulad-Riah et eux : Les premiers prétendaient avoir des droits sur la plaine de Tit'Mokren et sur les montagnes boisées qui la dominent au nord, jusqu'au Nador de Terni. Une guerre s'ensuivit et dura sept ans ; les Béni-Ournid, enfin vainqueurs, restèrent maîtres des terres en litige ; le marabout Sidi-ben-Lellou leur fit faire la paix, qu'ils s'engagèrent par un serment solennel à ne plus troubler.

Lors du premier établissement des Français à Tlemcen (janvier 1836), les Béni-Ournid, chargés par l'Émir Abd-el-Kader de bloquer cette place, refusèrent de reconnaître son autorité.

Restés indépendants pendant nos luttes avec l'Émir, ils se soumirent en 1882 au général Bedeau, peu après notre installation dans cette ville ; mais, à la nouvelle du désastre de Sidi-Brahim (septembre 1845), ils coururent aux armes et prirent part à l'attaque dirigée contre le fort en construction de Sebdou. Enfin, un peu plus tard, ils suivirent les étendards du marabout El-Fedhil, ce fanatique et insensé personnage qui se prétendait Aïssa (Jésus) [1].

(1) Notice historique du Sénatus-Consulte.

Pendant la durée de la grande insurrection de 1845, divisés par bandes, ils se rendirent redoutables en remplissant le rôle de coupeurs de route avec une ardeur et une férocité inouïes.

Ayant appris, le 15 février 1846, la présence à Lalla-Marnia d'une colonne commandée par le général Cavaignac, qui se proposait de remonter la vallée de la haute Tafna pour aller les châtier jusque dans leur repaire, ils passèrent la frontière et s'enfuirent jusqu'au sud de la plaine de Missouin. Ils ne firent des offres de soumission qu'au mois de septembre suivant, après une année de désordres et de brigandages. Ces agitations leur firent conserver, par la suite, un certain esprit d'insubordination dont parfois encore on retrouve des traces dans leur conduite.

Comme conséquence de leur défection en 1845 et 1846, tout le territoire qu'ils occupaient avait été placé sous séquestre et déclaré propriété de l'État par un arrêté du Gouverneur général en date du 18 avril 1846, mais cette mesure de rigueur n'a jamais reçu d'application définitive et a été rapportée en partie au fur et à mésure de la soumission des dissidents et de leur rentrée sur le territoire algérien. On a distrait de leur terre deux parcelles seulement pour les réunir de fait au domaine de l'État : l'une comme sol forestier, l'autre comme prairie sur les bords de l'Oued-Meffrouch.

---

*Topographie.* — Le territoire des Béni-Ournid, d'une superficie de 15,980 hectares, occupe cette cuvette de l'Oued-Meffrouch qui part de la partie orientale de la forêt d'Ahfir et s'étend jusqu'aux premiers escarpements des cascades d'El-Ourit. Cette cuvette a une longueur d'environ 15 kilomètres de longueur de l'ouest à l'est et 6 de largeur. Elle est généralement connue sous le nom de : Plateau de Terni et sert de transition entre le Tell et les Hauts-Plateaux de l'arrondissement de Tlemcen. Son altitude moyenne est de 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette dépression, qui recueille un volume d'eau considérable, et dont le trop-plein s'échappe par les cascades d'El-Ourit pour former plus bas, dans les plaines, la Saf-Saf et plus loin la Sikkak, sert d'alimentation à la ville de Tlemcen et à ses environs.

Elle est bornée, au nord, par des crêtes rocheuses, accidentées, que les Indigènes désignent sous le nom de : Djebel-Attar (1333m). Au sud, elle est barrée par de hautes montagnes, au-dessus desquelles domine le Djebel-Nador (1620m), dont les vallées du versant sud s'étendent jusqu'au territoire de Sebdou.

La superficie des terres de culture n'excède pas 2,500 hectares de qualité médiocre, à l'exception de quelques terrains bordant l'Oued-Meffrouch, qui donnent de bonnes récoltes de céréales et produisent d'excellents fourrages ; 3000 hectares environ forment des terrains de pâture et le surplus est couvert de broussailles et de quelques peuplements de hautes futaies dont les principaux forment les forêts du Tésseram'Ramet et de Tit-Mokren, dont il a déjà été parlé, situées, mi-partie chez les Béni-Ournid, mi-partie chez les Béni-Hédiel.

La chaîne de montagnes du Djebel-Nador traverse le centre de la tribu de l'ouest à l'est ; le djebel Tifrent et le Téniet-el-Khonabis séparent, au sud, la haute vallée de l'Oued Chouli de la plaine de Tafaroua (Sebdou). Le dar Chouka, le Skarataïn et le djebel Halliga forment, au nord, la crête des montagnes au pied desquelles se déroule la banlieue de Tlemcen : Mansourah, El-Kalaâ, Bou-Médine, etc.

C'est sur un ressaut formant échelon à mi-côte, sur le versant nord de ces montagnes escarpées et rocheuses, qu'est assise la reine du Moghreb central, l'antique Tlemcen. (Altitude moyenne au centre de la ville, 830m).

En dehors de l'Oued Meffrouch, cours d'eau principal des Béni-Ournid, dont le débit moyen est de 100 litres à la seconde d'une eau fraîche, limpide, d'un goût très agréable, il y a lieu de citer encore : l'Oued Zarifet qui descend dans la petite plaine des Béni-Meister, à l'ouest de Mansourah, et forme ensuite, plus bas, l'oued Bou-Messaoud ; l'oued Telet, appelé en aval oued Zitoun, et formant avec le précédent un des affluents de la rive droite de la Tafna. Enfin, l'oued Tit-Mokren, tête du cours d'eau qui prend plus loin le nom d'oued Chouly, le plus important affluent de l'Isser.

*Mœurs et usages des Béni-Ournid.* — La tribu des Béni-Ournid est difficile à commander ; les habitants sont généralement remuants, sournois, indisciplinés. Leurs anciennes habitudes de coupeurs de routes n'ont pas entièrement disparu. Cependant, depuis leur annexion au territoire civil, datant de 1880, ils n'ont donné aucun sujet de plainte à l'autorité administrative.

La contrée qu'ils occupent est inhabitable l'hiver sous la tente, tant par suite de l'humidité du sol que par la rigueur du climat qui, en temps de neige, devient intolérable. Les bestiaux ne résisteraient pas à ces abaissements subits de température qui font émigrer la tribu entière, chaque hiver, vers les plaines plus tempérées de la Tafna et de l'Isser, où elle passe la saison des froids et des pluies sur des terrains acquis à titre melk par plusieurs de ses membres. D'autre part, quand, en 1885, on a dû exproprier quelques parcelles de terrain pour la création du village de Terni, on a procédé par voie d'échanges et donné aux expropriés, comme compensation, des terres qu'ils cultivent dans les Maresga des Oulad Alâa (plaine d'Hennaya) et dans la plaine des Ghossels.

---

*Richesse, commerce, industrie.* — La principale richesse des Béni-Ournid consiste dans leurs troupeaux ; leurs bœufs, au nombre de plus de 2000, sont généralement les plus beaux de la région ; ils possèdent 7500 moutons et 3600 chèvres.

Leurs récoltes en céréales sont peu abondantes ; elles comprennent le blé, l'orge et le maïs. Leur principale industrie consiste dans l'exploitation du bois de chauffage et la fabrication du charbon, dont ils approvisionnent Tlemcen. Les femmes tissent des tellis et des burnous grossiers ; elles se livrent aussi à la cueillette du pyrèthre, sorte de camomille ou racine salivaire (*anthemis pyrethrum*).

L'abbé Bargès, dans son *Histoire de Tlemcen*, écrite en 1846, nous fait un pittoresque récit d'un combat qui a eu lieu dans la plaine de Terni cette même année. Nous en extrayons les passages suivants :

« Nous touchons enfin à l'extrémité de la montée ; la plaine succède à la montagne ; le chemin uni aux sentiers rudes ; les champs et les prairies aux stériles broussailles de la colline. Nous foulons sous nos pas le plateau de Terni, traversé dans sa longueur par la Saf-Saf (1), aujourd'hui aride et désolée, demain torrent impétueux et bruyant.

« C'est dans cette plaine qu'eut lieu, au mois de mars de la même année (1846), le fameux combat de Mohammed ben Abdallah. Ce marabout qui se posait en rival de Bou-Maza et d'Abd-el-Kader, lui-même, était venu à bout de persuader à ses crédules et ignorants compatriotes qu'il était le véritable *maître de l'heure* (Moulay-es-Sahah), le libérateur promis par Aly, Sidi Benna et autres prophètes de l'Islam.

« Il vendait à tout le monde des recettes magiques, des prières cabalistiques de son invention qui guérissaient toutes les maladies, éloignaient tous les malheurs, et il avait le cou, la poitrine, les bras et les jambes couverts d'amulettes et de grigris.

« Moyennant cet arsenal de préservatifs et quelques paroles barbares, il se croyait à l'abri des balles et des coups de sabre des *Infidèles*. Il avait attiré autour de lui une foule de dupes et de fanatiques et avait établi ses campements dans la vallée des Ahl-bel-Ghafer, sur la limite occidentale du plateau de Terni.

« Quand il se crut assez fort, il envoya au gouverneur de Tlemcen (le général Cavaignac) un petit bout de papier sur lequel on lisait :

— « *Au taghiah (tyran) des Roumis, résidant à Tlemcen, que Dieu nous la restitue ! Louange au Dieu unique ! Que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons, et qu'il les salue !*

« *L'Empire appartient à Dieu et à celui à qui il veut bien l'octroyer. Il déteste l'infidélité et ceux qui professent l'erreur. C'est en son nom que je t'appelle à la lumière de la direction et que je t'invite à me reconnaître comme ton maître et souverain.*

(1) C'est une erreur ; le nom de Saf-Saf n'est donné à l'oued Maffrouch dont il s'agit, qu'à partir des Cascades d'El-Ourit et jusqu'au confluent de l'Amiquié, point au-dessous duquel le cours d'eau prend le nom de Sikkak.

J. C.

*Si tu écoutes ma voix tu en recevras la juste récompense de la part de ton seigneur ; si non, je t'attends demain dans la plaine de Terni pour te faire éprouver la force de mon bras et goûter le châtiment que Dieu te réserve. — Écrit par l'ordre de l'humble serviteur de son seigneur, Mohammed ben Abdallah.* »

« A cette insolente sommation, le général Cavaignac répondit en marchant le lendemain même contre le marabout à la tête d'un escadron de hussards, un escadron de spahis et un bataillon de chasseurs d'Orléans.

« Mohammed ben Abdallah avait promis à ses sectaires une victoire complète sur les Roumis ; il leur avait assuré que durant le combat il les rendrait invisibles à l'ennemi, que leurs coups à eux porteraient tous et que les génies soumis à son pouvoir répandraient le trouble et le désordre dans les rangs des Infidèles.

« Mais, à peine les Français furent-ils arrivés sur le champ de bataille que, par l'ordre du général, ils fondirent sur les Arabes et en firent un effroyable massacre.

« Persuadés, trop tard, qu'ils n'étaient ni invisibles ni invulnérables, ces derniers cherchèrent leur salut dans la fuite ; mais, vigoureusement chargés par les spahis qu'on avait lancés à leur poursuite, ils n'en mordirent pas moins la poussière. Grâce à la vitesse de son cheval, Mohammed ben Abdallah parvint à échapper à une mort certaine ; il disparut avec ses talismans et ses amulettes, et, dans la crainte d'être assassiné par ceux qu'il avait si indignement trompés, il alla cacher sa honte dans les montagnes inhospitalières du Rif marocain. »

---

## LIEUX REMARQUABLES DES BÉNI OURNID

*Aïn Tëssera M'Ramet.* — Source d'eau fraiche et limpide qui s'écoule dans le lit du torrent de ce nom, lequel prend naissance sur le plateau de Talterni, traversé par la route de Tlemcen à

Sebdou, et descend vers la plaine de Terni par une gorge abrupte, très resserrée, boisée de grands chênes et dominée par les hautes pointes du djebel Acra et du Nador.

Elle jaillit au pied d'un tremble, très ancien, qui étend ses larges branches et son ombre bienfaisante sur les modestes naïades indigènes qui viennent l'été prendre leurs ébats dans son bassin de cristal, en se jouant et poussant des petits roucoulements enfantins auxquels les rossignols donnent la réplique.

*Sidi Affif.* — Bouquet d'arbres ombrageant un petit marabout du même nom, à mi-côte du djebel Nador et situé à rive droite de l'Oued Meffrouch. Les Béni Ournid se réunissent une fois l'an autour de ce marabout de Sidi Affif, où se tient une fête des plus animées.

Le Caïd des Béni Ournid a ses campements en cet endroit.

*Village de Terni.* — Seul centre européen créé dans cette tribu. Il est desservi par la route de Sebdou qui le traverse et se trouve à 14 kilomètres de Tlemcen et 24 de Sebdou.

On y arrivait autrefois en escaladant les escarpements rocheux du djebel Attar et du Karataïn, mais depuis 1880 la nouvelle route, qui part de la porte de Fez, à Tlemcen, et traverse en passant le coquet et pittoresque village de Mansourah, permet d'atteindre sans fatigues ni difficultés le plateau et le village de Terni.

Soit par la vieille route d'El Kalâa, soit par la nouvelle, on y arrive en faisant de grands lacets échelonnés sur les flancs de la montagne, mais « dont la longueur ne vous frappe pas, tant on est captivé par le panorama charmant qui se déroule sous les yeux. Tlemcen, d'abord, cette cité royale, avec ses innombrables minarets, ses bois d'oliviers séculaires, sa ceinture de villages verdoyants : Bréa, Négrier et Saf-Saf, au loin, Hennaya, plus loin, Montagnac et tout au fond, la vallée de la Tafna, les montagnes des Trara, Rachgoun enfin, dont on voit du haut de la côte le phare comme une blanche mosquée, la mer dont l'azur tranche sur le ciel, comme dernier décor. Du haut du col de Zarifet, il n'y a certainement rien de plus ravissant à contempler dans toute l'Algérie (1) ».

(1) J. Bérard. — Description des nouveaux villages faite en 1889 dans *l'Echo d'Oran*.

Ajoutons à cette rapide description de notre confrère J. Bérard, que le point de vue qu'il cite est à l'altitude de 1,220 mètres, dominant les plaines d'Hennaya et de Remchi de 900 à 1,000m et qu'en jetant ses regards vers l'ouest, on l'aperçoit aussi à ses pieds qui déroule ses lacets autour du col des Juifs, au delà duquel, émergeant d'un fouillis de bois d'oliviers, pointent les villages arabes d'Aïn-Douz, suspendu sur un redan de la montagne et des Béni-Meister, à demi perdu au milieu de ses jardins. Enfin en étendant sa vue dans le lointain, vers cette même direction, on voit une large tache blanche au pied des contreforts de la vigie : C'est Marnia qu'on peut distinguer en détail à l'aide d'une lunette.

On voit que la note enthousiaste donnée par notre aimable et érudit confrère sur la splendeur de ce panorama unique n'est pas du tout exagérée. Nous lui empruntons, du reste, les renseignements techniques suivants :

« Le territoire de Terni est tout petit ; son étendue est de 395 hectares, comprenant l'ancienne prairie domaniale de Terni qui a donné son nom au village, et une cinquantaine d'hectares, acquis des indigènes, pour l'installation même du village qui se trouve placé à l'extrémité sud de son territoire (au débouché de la gorge de Téssera M'Ramet).

» La prairie forme les terres de culture ; la vallée de l'oued Meffrouch qu'elle borde, se subdivise en deux parties : l'une, limitée par l'Oued Nachef, est basse, submergée en hiver et une partie du printemps ; elle constitue ensuite la prairie proprement dite dont le fourrage est fin, recherché et apprécié par l'Administration militaire ; l'autre s'étend au sud ; elle est haute, présente des petites éminences, un sol plus léger, favorable aux céréales, particulièrement au blé tendre, qui y donne un rendement considérable.

» Pour que tous les concessionnaires bénéficient d'une portion de chacune de ces deux natures du sol, les lots ont été divisés du nord au sud.

» La partie du territoire sur laquelle est assis le hameau est divisée en 36 lots urbains dont 6, avec jardins contigus, sont affectés aux services publics. Les jardins ont été établis sur les

terrains arrosés autrefois par les indigènes au moyen des eaux de la source de Téssera M'Ramet amenées par un canal d'irrigation.

» Les 395 hectares dont se compose le territoire de Terni ont servi à former 14 concessions, qui ont tout absorbé, ne laissant rien pour le parcours des bestiaux. Cette lacune, reconnue dès le premier jour, vient d'être réparée par l'acquisition de 108 hectares, en flanc de côteau, qui constitueront, du côté sud, le communal de ce modeste village.

» Terni était alimenté, à sa fondation, par la source de Sidi-Chérif, qui, à certaines époques de l'année, arrivait à ne débiter que deux litres par minute. Cette petite source provient des infiltrations descendant du sommet des côteaux qui dominent le village. Pour satisfaire convenablement les besoins présents et à venir, on est allé capter la source d'Aïn-el-Oua située à 1,700 mètres à l'ouest du village, dans un pli de terrain descendant du haut de la vallée. La conduite en fonte a été construite de façon à amener deux litres à la seconde. Un bassin réservoir de 50 mètres cubes placé à l'est du village reçoit ces eaux. Au dessous de ce bassin a été construit un nouvel abreuvoir, dont le trop plein alimente le lavoir.

» En 1886, on a construit une Ecole-Mairie-Chapelle, de sorte qu'aujourd'hui Terni est à peu près pourvu de tout ce qui lui est le plus indispensable.

» La population de Terni s'élève, malgré le petit nombre de ses feux, à 130 habitants, composés de : 30 français, 2 israëlites, 53 indigènes et 45 étrangers. Quatre familles Alsaciennes-Lorraines ont été installées à Terni lors de sa création en 1872. Ce n'est pas, comme on le voit, un centre d'un bien grand avenir, mais c'est le seul que l'on rencontre entre Tlemcen et Sebdou, et sa création s'imposait car s'était le seul point sur toute la route qui sépare ces deux localités où il fût possible de créer un village. »

Ajoutons que Terni est maintenant un gite d'étapes et que parfois il est très mouvementé par le passage des troupes.

*Aïn-Zarifet.* — Source sortant d'un banc de grès, au fond d'une cuvette, origine d'un ravin du même nom. Elle est située à 9 kilomètres de Tlemcen, sur la nouvelle route de Sebdou, au sommet de la grande montée de Mansourah.

Son débit est d'environ 10 à 15 litres à la minute en été, mais en hiver il double. L'eau très limpide est de bonne qualité.

Au dessus de la source qui coule au pied d'un immense peuplier, le département a fait construire une maison cantonnière, qu'on rencontre à l'entrée du col.

En aval de la source et de chaque côté du chemin, s'élève la forêt domaniale de Zarifet, d'une contenance de 624 hectares 83 ares, peuplée de jeunes chênes-lièges non encore en valeur, mais qui ont déjà subi l'opération d'un premier démasclage.

Dans les clairières on rencontre beaucoup de cistes, des arbousiers, des jeunes chênes-verts et autres essences forestières. Le Service des forêts a fait établir à travers tous ces bois des sentiers muletiers qui en rendent l'accès et le parcours faciles.

*(A suivre).* J. CANAL.

FRANCISCO DE LA CUEVA

# GUERRE DE TLEMCEN

ET

## CONQUÊTE DE CETTE VILLE PAR LES ESPAGNOLS

*Sous le Commandement de DON MARTIN DE CORDOUE*

COMTE D'ALCAUDETE

CAPITAINE-GÉNÉRAL D'ORAN

*En 1543*

OUVRAGE DIVISÉ EN TROIS JOURNÉES

TRADUCTION DE M. CAMILLE BRUNEL

*De la Société de Géographie d'Oran*

# PRÉFACE DU TRADUCTEUR

La relation de la « Guerre de Tlemcen » dont nous donnons aujourd'hui une traduction partielle, a été extraite d'un ouvrage édité à Madrid en 1881, et qui comprend — indépendamment de cette relation, divisée en trois *Journées* — les « Dialogues d'Oran », que M. Francisque Michel a publiés tout récemment à cette même place.

Avant de dire notre opinion sur la « Guerre de Tlemcen », il nous paraît utile de nous arrêter un moment à l'avertissement qui précède, et qui mérite, à certains égards, de fixer l'attention.

Dans un langage élevé et qui respire la fierté castillane, le nouvel éditeur expose longuement ses idées sur le partage rationnel des côtes septentrionales de l'Afrique, entre les puissances méditerranéennes de l'Europe.

Son opinion n'est pas la nôtre.

En effet, après avoir rendu un hommage éclatant — auquel nous nous associons du reste — à la gloire de sa nation et des armées espagnoles, il exprime le vœu de voir un jour « Rome et Carthage soumises à une même domination ; « Car il serait » regrettable — dit-il — que, par un mystérieux décret du destin, » ces deux empires fussent prédestinés à rester dans un perpétuel » antagonisme, tant au point de vue géographique que sous » l'aspect civilisateur. »

Nous ne savons si, par suite de notre conquête de la Tunisie, « Rome et Carthage » resteront face à face dans un « perpétuel antagonisme », mais nous osons affirmer que « sous l'aspect civilisateur », l'influence française sera aussi salutaire à ce pays que pourrait l'être l'influence italienne.

Pour la Maurétanie Tingitane (le Maroc actuel), objet des regrets et des convoitises de nos voisins d'outre-Pyrénées, nous devons convenir que l'Espagne y a sa place marquée d'avance par le « Génie sagement prévoyant de l'Histoire », selon la poétique expression de l'éditeur madrilène, mais il serait juste de reconnaître aussi que la France y a la sienne également marquée, depuis la conquête de l'Algérie.

Les Espagnols ne doivent pas oublier, en effet, que nous sommes, en Afrique, non-seulement leurs héritiers, mais encore ceux des Romains et des Rois de Tlemcen, qui avaient étendu leur puissance jusqu'à la Moulouïa, limite naturelle des deux Maurétanies.

Le traité de Tanger dont nous avons, jusqu'à ce jour, supporté patiemment les funestes conséquences, ne saurait cependant nous lier dans l'avenir ; car il est hors de doute qu'en adoptant, sans raison plausible, une limite fictive, les signataires de ce désastreux traité n'ont voulu que parer aux nécessités du moment.

Nous pourrions en donner des preuves irrécusables ; mais comme cette discussion n'entre pas dans notre sujet, nous nous bornerons à citer la phrase suivante qui termine la fameuse convention, et qui, malgré son obscurité calculée, nous paraît réserver la solution définitive de cette importante question :

« *Puisse Dieu améliorer cet état de choses dans le présent et dans* « *l'avenir.* ».

Quant à la relation de la « Guerre de Tlemcen » — si précieuse au point de vue historique — elle n'est pas, à beaucoup près, une œuvre littéraire.

Son auteur, Francisco de la Cueva, n'avait d'ailleurs, en l'écrivant, d'autre préoccupation que d'exalter la religion chrétienne et de glorifier le Comte d'Alcaudete, dont il fut l'aumônier pendant ses campagnes d'Afrique.

D'un autre côté — ainsi que le proclame l'éditeur espagnol — l'esprit de conquête resta complètement étranger à l'expédition de Tlemcen.

Ce n'étaient pas en effet, des soldats qui faisaient la guerre aux ennemis de la Patrie, mais des chrétiens armés contre les infidèles, et combattant pour leur foi et l'amour de la gloire.

L'aumônier de l'armée était donc l'historien naturel de ces nouveaux croisés ; mais le licencié Francisco de la Cueva ne pouvait écrire qu'en théologien ; aussi son inexpérience des camps se trahit-elle à chaque ligne de son livre.

Ce qu'il décrit de préférence, ce sont, d'ailleurs, les solennités religieuses, qui alternent presque toujours avec les combats.

Il se plaît également à rapporter avec une profusion de détails souvent enfantins, les faits et gestes du Comte d'Alcaudete, surtout lorsqu'ils témoignent de la piété de son héros de prédilection, à qui son livre est dédié. Aussi l'abondance de ces descriptions, parfois insignifiantes, rend sa narration languissante et souvent obscure.

Nous ne pourrions suivre le digne aumônier dans cette voie, sans nous exposer à rebuter le lecteur dès les premières pages.

Nous n'avons donc pas hésité à analyser, là où le peu d'intérêt du récit pouvait nous dispenser de citer textuellement. Nous avons, en outre, supprimé hardiment toutes les phrases parasites qui encombrent son livre, et qui ne sont bien souvent que des remarques vingt fois ressassées.

Mais ce que nous nous sommes attaché à reproduire avec le plus grand soin, c'est la pensée de l'auteur et son style à la fois sententieux et familier.

Notre but n'a donc pas été de donner une traduction absolument littérale, mais de recueillir et de grouper, sans faire un nouveau livre, des renseignements précieux pour l'histoire de notre région.

A l'aide de ces documents, quelques erreurs commises par Léon Fey pourront être rectifiées, en même temps qu'une importante lacune se trouvera comblée ; car c'est à peine si les

démêlés des Espagnols et des rois de Tlemcen — qui tiennent une si grande place dans l'histoire d'Oran — occupent quelques pages de l'unique ouvrage qui ait été écrit sur cet intéressant sujet, abstraction faite des publications relatives aux évènements modernes.

Dans un autre ordre d'idées, la description des contrées parcourues par les armées expéditionnaires — et restées désertes jusqu'à notre venue en Algérie — nous montre, sous un aspect saisissant, la force colonisatrice qui réside en nous, nous à qui l'on refuse, de parti pris, la faculté de créer en dehors du continent européen.

Pour compléter notre travail, nous annexerons à la deuxième partie de cette traduction toutes les cartes nécessaires à l'intelligence du texte.

Quelques notes succinctes, relatives aux dénominations nouvelles des rivières et lieux dits importants, achèveront — nous l'espérons du moins — de rendre cette relation profitable à ceux que l'histoire de notre grande colonie ne laisse pas indifférents.

Quant à la manière d'orthographier les noms arabes, nous n'avons pas cru devoir respecter scrupuleusement celle de notre auteur.

C'est ainsi que nous avons écrit *Tlemcen, Mostaganem, Mers-el-Kébir,* etc., au lieu de *Tremecen, Mostagan, Mazalquivir,* qui n'ont pas même l'avantage de s'accorder avec la prononciation arabe.

Et cette méthode nous paraît tellement rationnelle que nous nous bornons à l'indiquer, sans essayer de la justifier autrement.

Nous ne voulons pas terminer cette courte préface sans remercier notre ami, M. Georges Galens, du précieux concours qu'il nous a prêté au cours de cette traduction.

Nous ne saurions oublier, en effet, que nous lui devons l'interprétation *in extenso* du texte, et que c'est encore grâce à lui qu'un exemplaire de l'ouvrage en question est arrivé jusqu'à nous.

CAMILLE BRUNEL.

# AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR ESPAGNOL

Quand, après une lutte titanique de huit siècles, la nation espagnole eut enfin chassé les Sarrazins de l'orientale Grenade, et qu'au souvenir de cette mémorable Iliade elle palpitait d'un enthousiasme épique que la découverte de l'Amérique venait d'exalter encore, le Génie de la Patrie pouvait, certes ! — en ces jours héroïques — contempler avec orgueil le spectacle de sa domination respectée, et de son incontestable suprématie sur l'Univers.

Depuis le règne glorieux des Rois Catholiques, durant lequel les Espagnols remportèrent tant de victoires éclatantes, la force expansive de notre nation devait fatalement la pousser à étendre son empire sur les côtes immédiates de l'Afrique, non-seulement pour rendre à l'Islamisme le sanglant affront reçu à Guadalete, mais aussi pour initier à nos croyances et à notre civilisation ces races ennemies de la nôtre. C'était donc, pour elle, un devoir de passer la mer Herculéenne, et de régner là où les Goths, nos ancêtres, avaient fondé un empire dont la capitale était *Tingis,* aujourd'hui Tanger, et qui fut une Nouvelle Espagne. Mais la mort prématurée de l'unique fils de Ferdinand et d'Isabelle, Don Juan — qui descendit au tombeau avant d'avoir régné — devait être funeste à la politique inaugurée contre les Maures d'Afrique par les rois catholiques, et que ce prince eût certainement adoptée à son tour.

Il est certain d'ailleurs, que les hostilités pouvaient être poursuivies de ce côté, sans renoncer pour cela à la mission civilisatrice que l'Espagne accomplissait alors en Amérique, et sans compromettre aussi les intérêts que nous avions en Italie depuis la conquête de Naples.

Après avoir consacré tant de siècles à reconquérir l'Espagne sur les Maures, l'impulsion nouvelle que les évènements venaient de donner à notre Nation, la poussaient donc à poursuivre ses ennemis héréditaires au-delà du détroit, et à seconder l'élan victorieux des armées chrétiennes et de la civilisation.

Et qu'est-ce, en effet, que la puissance d'un peuple, sinon la conséquence directe de sa supériorité intellectuelle et morale sur les autres peuples ? Ainsi le veut d'ailleurs une loi inéluctable qui proportionne toujours la force des nations au degré de perfection qu'elles ont su atteindre.

Sous ce rapport, l'action réservée à la civilisation européenne en Afrique se trouve donc, pour ainsi dire, géographiquement déterminée par la situation que les grandes nations latines occupent à l'égard de la partie septentrionale du continent africain. Car, de même que la montagne s'étend insensiblement sur le vallon, l'Espagne doit se déverser sur Tanger, la France sur Alger, et l'Italie sur Tunis et Tripoli.

Il serait regrettable, en effet, que par un mystérieux décret du destin, Rome et Carthage fussent prédestinées à rester face à face dans un perpétuel antagonisme, tant au point de vue géographique que sous l'aspect civilisateur.

Plusieurs de ces nations paraissent même avoir déjà conscience de la mission providentielle qui leur est dévolue par le Génie sagement prévoyant de l'Histoire.

Quant à l'Espagne, nous devons constater qu'elle a, depuis longtemps, pressenti sa destinée en apportant dans ses conquêtes les trésors de sa puissance intellectuelle et de sa religion.

Et si elle paraît moins apte que les autres nations à exploiter lucrativement ses colonies, c'est parce qu'elle est non-seulement désintéressée, mais encore ostensiblement dédaigneuse de profits purement matériels. Aussi a-t-elle mérité d'être appelée la « Nation chevaleresque » par excellence ; et ce glorieux titre d'honneur lui était certes, bien légitimement dû, car il est avéré que, dans ses relations extérieures et coloniales, elle s'est toujours préoccupée des intérêts moraux des peuples conquis plutôt que des avantages du commerce.

L'Espagne resta donc fidèle à son rôle traditionnel de nation dévouée au bien de l'humanité, en poursuivant sans relâche le but que nous venons d'indiquer.

Dans cet ordre d'idées, et parmi les mémorables expéditions qu'entreprirent nos aînés, nous devons signaler la fameuse guerre de Tlemcen, qui amena la conquête de ce royaume par l'illustre chevalier et capitaine-général Don Martin de Cordoba y de Velasco, Comte d'Alcaudete, et Seigneur de Montemayor, dont nous avons trouvé l'intéressante « relation », divisée en trois parties et jusqu'à présent inédite — dans la salle des manuscrits de la bibliothèque nationale.

En outre des glorieux faits d'armes, et de la liste nominative des capitaines qui prirent part à l'expédition de Tlemcen, cette relation contient d'autres curieuses notices d'une grande valeur historique. Elles sont empreintes de cette couleur locale qui fait le charme des vieilles chroniques, et l'on y trouve encore une grande richesse de détails d'un puissant intérêt.

En effet, l'auteur, en sa qualité d'aumonier de l'armée, a pris part aux évènements qu'il raconte. C'est en témoin oculaire qu'il parle, et s'il n'a pas combattu sous l'étendard, il a du moins toujours marché à ses côtés, un crucifix d'une main et sa bannière blanche de l'autre.

Toutefois, il est à remarquer que le manuscrit que nous publions dans la deuxième partie du présent ouvrage, a été annoté, au bas de la première page, par un inconnu qui laisse percer un envieux dépit.

Le prudent critique assure que tout ce « que contient le premier récit (1) est véridique, puisque l'auteur a été témoin des faits qu'il rapporte ; mais que la deuxième partie (2) n'ayant été écrite que par ouï dire, elle ne lui paraît pas offrir les mêmes garanties d'exactitude. »

---

(1) *La Relation de la guerre de Tlemcen.*
(2) *L'Expédition de Mostaganem.*

Malgré cette assertion, dont la sincérité nous paraît discutable, nous persistons à croire — tant les expressions du narrateur sont empreintes de bonne foi — que Francisco de la Cueva a pris la même part à l'expédition de Tlemcen qu'à celle de Mostaganem, et que ce récit est aussi exact que le premier.

Il est vrai que l'auteur n'a pas mis son nom en tête de l'ouvrage ; mais c'est par modestie ou pour en rendre plus piquante encore la révélation imprévue, puisqu'il termine son manuscrit en disant qu'il a achevé cette relation le 23 août 1543, dans la ville de Baeza, où il habitait à cette époque ; qu'il s'appelle Francisco de la Cueva et qu'il est licencié en théologie.

Mais poursuivons :

Les Espagnols étaient maîtres d'Oran depuis l'année 1510, époque à laquelle le Cardinal Ximenès de Cisneros s'en empara. Le Comte d'Alcaudete venait, à son tour, de conquérir le royaume de Tlemcen, — dont il avait détrôné le roi Muley Mahamet au profit de Muley Abadila, tributaire et vassal de Charles-Quint — lorsque l'Empereur vint inopinément suspendre ses triomphes et renverser ses projets.

Ce fut, en effet, sur l'ordre exprès de ce monarque que la plupart des troupes expéditionnaires d'Afrique durent quitter Oran, et se rendre en toute hâte à Barcelone où l'Empereur les attendait pour les conduire en Sardaigne.

Cet acte d'imprévoyance politique fut aussi fatal à notre domination en Afrique qu'à l'illustre Capitaine-général d'Alcaudete, lequel resta dénué de ressources à tel point que, pour retourner dans ses domaines de Montemayor, il dut recourir aux soins obligeants de ses amis.

C'est un devoir pour nous de faire connaître, à cette occasion, que la conquête du royaume de Tlemcen fut préparée et réalisée par le glorieux Comte d'Alcaudete, sans demander à l'Empereur, en dehors de l'autorisation de l'entreprendre, que l'investiture du grade de Capitaine-général, tous les frais de l'expédition devant rester à sa charge.

Il est pénible d'avoir à constater que, pour rendre vains tant d'héroïques efforts et arrêter l'essor de notre génie national, il suffit de la volonté du César espagnol, qui sacrifia toujours la Patrie à son ambition et à sa gloire personnelle. C'est, en effet, sa seule fantaisie qui détourna notre Nation du cours naturel de sa politique extérieure, en la forçant à épuiser ses prodigieux élans en Allemagne, en Flandre, en Italie et en France, c'est-à-dire sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Les intérêts politiques et religieux que l'on y débattait étaient sans doute de l'ordre le plus élevé, mais ils n'en étaient pas moins contraires aux antiques libertés de Castille et à la légitime indépendance de l'Eglise espagnole.

L'unique expédition de Charles-Quint qui ait mérité et obtenu l'entière approbation de l'Espagne fut la conquête de Tunis. Et encore, cette entreprise loin d'être conçue dans la pensée de consolider notre domination en Afrique, ne fut inspirée que par le désir de châtier le fameux corsaire Barberousse, qui désolait alors les côtes d'Italie, et de rétablir sur son trône le roi dépossédé, Muley-Hacen, feudataire des rois de Castille.

En somme, les interminables guerres de Charles-Quint et de Philippe II contre les nations chrétiennes, n'eurent d'autre résultat que de préparer le désastreux dépeuplement de l'Espagne et, par suite, sa décadence.

Quand cette monarchie fut, enfin ! éteinte avec le roi ensorcelé *(hechizado),* il ne nous resta de tant de véritable grandeur qu'un souvenir inoubliable ; tandis que si l'on avait secondé les héroïques élans de la Patrie, nous aurions devancé les autres nations de trois siècles, en initiant le continent africain dans les arts et la civilisation de l'Europe.

Heureusement qu'on ne peut étouffer complètement les aspirations naturelles d'un peuple. Ce qui le prouve, c'est que la guerre de Tlemcen trouva d'illustres capitaines toujours prêts à l'entreprendre à leurs risques et périls, et qu'il en résulta une série d'expéditions glorieuses contre les rois de ce pays. Plusieurs

d'entre elles furent même menées à bonne fin avec les ressources personnelles du chef de l'armée et le seul appui moral du gouvernement espagnol.

Cet exemple et celui des principales expéditions du Mexique, qui furent aussi entreprises par des particuliers, témoignent hautement de la puissance irrésistible que l'initiative personnelle avait su acquérir dans notre Mère-Patrie.

La consolidation de la conquête du royaume de Tlemcen réclamait des moyens plus efficaces que ceux dont pouvaient disposer les valeureux Comtes d'Alcaudete, qui, pendant longtemps, eurent à supporter toutes les charges du gouvernement d'Oran ; mais ces difficultés font ressortir encore davantage le mérite de leurs prouesses et de leur glorieuse domination sur ce pays.

De notre côté, en publiant l'intéressante relation manuscrite de la « Guerre de Tlemcen », nous n'avons eu d'autre but que de raviver le souvenir des sacrifices consentis, des souffrances endurées, des dangers courus par nos glorieux ancêtres, tout en sauvant de l'oubli les noms de ces intrépides espagnols, qui étaient l'honneur de la Patrie alors qu'elle méconnaissait leurs services.

Des considérations purement professionnelles nous faisaient craindre que la relation de la « Guerre de Tlemcen » ne fût insuffisante à former un volume ; et, d'un autre côté, nous regrettions que cette relation se terminât au moment du retour subit, en Espagne, du brave comte d'Alcaudete. Mais notre bonne fortune nous fit découvrir un exemplaire d'un livre rare et curieux, imprimé à Cordoue vers la fin du XVI^e^ siècle, dont nous avons reproduit le *fac-simile* du titre, et qui complète cet ouvrage. Cette trouvaille nous fut agréable sous tout les rapports ; car, outre qu'il était le complément heureux de la relation de Francisco de la Cueva, ce livre avait encore l'avantage de se prêter, par ses dimensions, à la réunion de ces deux ouvrages en un seul volume. Enfin, par un surcroît de bonheur, il se trouvait précédé de l' « approbation » de l'illustre chantre de l'*Araucana*, Don Alonso de Ercilla.

Ce livre, que nous réimprimons, est écrit par le Capitaine Baltazar de Morales et a pour titre : *Dialogue des guerres d'Oran.*

Le langage qu'y parle l'auteur nous remet involontairement à la mémoire le fameux *Dialogue de la langue* dont l'auteur est incontestablement Juan de Valdes, originaire de la Cuenca, et secrétaire de Charles-Quint pour les lettres latines. Ces ouvrages diffèrent quant au fond, mais ils se ressemblent par la forme ; cependant, on ne saurait dire que l'un procède de l'autre, ni remarquer le moindre esprit d'imitation.

C'est plutôt, à notre avis, un même tempérament intellectuel — ou encore une certaine similitude de conception et de génie — qui a produit ces ressemblances antérieures.

En effet, les interlocuteurs du *Dialogue de la langue* commencent leur entretien dans une maison de campagne des environs de Naples, et discutent sur l'origine et le caractère de l'idiome Castillan. De leur côté, les personnages du *Dialogue d'Oran* se réunissent dans l'Église-cathédrale de Cordoue, et se dirigent ensuite vers la résidence de l'un d'eux, où ils passent deux journées à discourir sur les prouesses du Comte d'Alcaudete et de ses illustres compagnons d'armes.

Si Valdes parle des lettres, Morales s'occupe de batailles ; et, en ce qui concerne celui-ci, nous ferons à peine remarquer l'attrait que la narration des guerres d'Oran acquiert par la forme et la variété des détails contenus dans cet ingénieux dialogue, écrit, comme celui des Valdes, dans le style vif et naturel de la conversation familière.

La singularité de cette œuvre, si chère aux Cordouans, augmente encore le charme particulier qu'ils éprouvent naturellement à entendre parler de leurs antiquités, de leurs champs, de leurs sites, de leurs ancêtres héroïques. Elle est, pour eux, non seulement d'un puissant intérêt historique, mais elle leur est encore précieuse et sacrée comme le souvenir de leurs aïeux.

Ces sentiments sont aussi les nôtres, car c'est à Cordoue, l'illustre patrie de Senèque, que les premières lueurs de

l'intelligence et de la raison brillèrent dans notre âme, tandis que l'éternel murmure de l'antique Bétis berçait les doux rêves de notre enfance.

C'est là aussi que, dans l'âge doré des illusions et des généreux enthousiasmes, nous contractâmes de précieuses amitiés avec les descendants de ces nobles guerriers, si justement célébrés par Francisco de la Cueva et Baltazar de Morales.

Notre volume se termine par une relation de la victoire que le Marquis Flores d'Avila remporta sur les Maures *venérajes,* le 7 Octobre 1632. Quoiqu'elle soit postérieure aux précédentes, nous avons cru devoir la publier aussi, parce qu'elle contient des détails peu connus et très curieux sur la vente des prisonniers maures. Cet ouvrage, qui a été imprimé à Madrid dans le courant de la même année 1632, est actuellement très rare.

En finissant, nous devons déclarer que notre satisfaction sera complète, si nos lecteurs daignent accueillir cette publication avec la même faveur que les précédents ouvrages de cette collection, d'une excessive rareté et inédits pour la plupart.

Le caractère propre de ces documents est d'être concrets et minutieux, et nous les croyons aussi profitables à la gloire de notre Patrie qu'à l'étude réfléchie de l'histoire d'Espagne.

F. DEL V. S. R.

# GUERRE DE TLEMCEN

## PREMIÈRE JOURNÉE

### CHAPITRE I

*Comment le Comte d'Alcaùdete mit Oran en état de défense*

Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit -- trinité dans les personnes et unité dans l'essence -- que toutes les nations chrétiennes et ceux qui s'intéressent au présent récit, apprennent comment en l'an 1542 de Notre Seigneur J.-C., et la 26e année du règne de sa Majesté Catholique, l'Empereur et Roi de Castille Charles-Quint, le très illustre Don Martin de Cordoue y de Velasco, Comte d'Alcaudete, de la Maison de Montemayor et Capitaine-général des royaumes de Tlemcen et de Tenez, employa son généreux courage contre les ennemis de son roi et de notre sainte religion.

Il montra ce qu'éprouvait son cœur intrépide, tant en se conformant à cette parole de St-Paul : « que la foi est morte sans les œuvres », qu'en affrontant de grands périls pour défendre contre les Maures la ville d'Oran, qui était confiée à sa garde.

Il se conduisit en bravé et obéit à ce précepte de David : « Agissez en homme et enhardissez votre cœur ».

Grâce à ses soins incessants, la ville d'Oran fut mise en état de défense et préparée à l'attaque ; et c'est par ses œuvres que notre grand capitaine mérita l'amour et la faveur de notre Empereur et Roi.

## CHAPITRE II

*Comment l'Empereur Charles-Quint, notre maître, envoya au Comte d'Alcaudete le brevet de Capitaine-général*

Tandis que le très-illustre Seigneur, Comte d'Alcaudete, se préparait ainsi à défendre énergiquement la place d'Oran, il délégua à la Cour de Sa Majesté un de ses parents, Alonzo Hernandez, fils de Diego Ponce, lequel, après avoir rempli la mission qui lui était confiée, revint à Oran, porteur d'un message impérial : L'Empereur, notre maître souverain, confirmait par brevet le Comte d'Alcaudete dans sa charge de Capitaine-général, et lui donnait pleins pouvoirs pour diriger la guerre contre les Maures, ennemis de notre foi catholique.

Ce brevet fut présenté, avec la solennité habituelle, par le Capitaine Alonzo Hernandez de Montemayor, à l'illustre Comte d'Alcaudete, qui le reçut comme un ordre de son roi légitime, et avec l'ardent désir de le faire servir à la gloire de Jésus-Christ.

En voyant enfin ses vœux exaucés, il s'écria comme Saint Jean-Baptiste : « en cela je vois mon bonheur réalisé ». Et tandis que ses yeux témoignaient de la joie qu'éprouvait son cœur, il prit le message de Sa Majesté et le posa sur sa tête à l'exemple du valeureux capitaine Judas Macchabée.

Le Samedi, 9 Septembre de la même année (1542), il s'embarqua à bord d'un brigantin. Après une périlleuse traversée, Sa Seigneurie débarqua au cap de Gato, lieu triste et solitaire, d'où il se rendit à pied, à travers les montagnes, jusqu'à la Tour des Salines, qui est à 3 heures d'Almeria. Là, il se pourvut de nombreuses montures qui le conduisirent dans cette ville et, bientôt après, dans ses domaines de Montemayor.

## CHAPITRE III

*Comment le Comte d'Alcaudete fait savoir à Don Martin de Cordoue et à Diego Ponce de Léon qu'il méditait une expédition en Afrique.*

---

Après que le Comte d'Alcaudete eut pris quelques jours de repos dans ses domaines de Montemayor, il résolut, en homme prudent et avisé dans les choses de la guerre, de convoquer tous ses parents, alliés et amis en aussi grand nombre que possible, considérant que, dans une si haute entreprise, l'aide et la faveur de tous les siens lui était nécessaire (1).

Pour réaliser son projet, il envoya des messages à Don Martin de Cordoue, à Diego Ponce de Léon et à beaucoup d'autres seigneurs.

Dès la réception de ces lettres Don Martin et Diego Ponce se mirent en route pour le château de Montemayor, où le Comte d'Alcaudete les reçut avec une grande joie.

Don Alonzo de la Cueva, Commandeur des fiefs de Bedmar et d'Aluanchez, et Don Hernando de los Rios, Seigneur de Hernan Nuñez, s'étaient également rendus à l'appel du Comte.

Le Capitaine-général leur demanda à tous, comme à de bons chrétiens catholiques, leur aide dans cette entreprise, où ils trouveraient honneur et gloire, et l'occasion d'égaler les exploits de leurs aïeux. Puis il s'adressa particulièrement à Don Martin de Cordoue, qui était son plus proche parent et le plus en état de le seconder.

Don Martin de Cordoue lui répondit :

« Plût à Dieu que ma santé fut aussi bonne qu'autrefois ; » mais je prie Notre-Seigneur de me la rendre afin que je puisse » vous suivre, et je promets à votre Seigneurie de ne pas fauter » à cette sainte entreprise. »

---

(1) Le Comte entreprenait cette expédition à ses frais.

Le Comte se leva et l'embrassa, en le remerciant de sa bonne volonté, car il le savait capable de tenir sa promesse.

Diego Ponce de Léon lui offrit également son concours, et ses hôtes le quittèrent pour retourner dans leurs domaines.

Quelques jours après, le Comte considérant que Don Martin était un personnage de distinction, qui méritait d'être traité avec courtoisie, résolut d'aller à son tour le visiter à Cordoue, en se promettant de l'entretenir encore de la sainte expédition, qu'il méditait d'entreprendre pour servir Dieu et son roi, et pour venger ainsi l'injure faite aux chrétiens dans la journée de Tibida.

En apprenant l'arrivée de Sa Seigneurie notre Capitaine-général, Don Martin témoigna une grande joie de la visite d'un tel hôte.

Pendant leur entretien, le Comte d'Alcaudete demanda à Don Martin de Cordoue de lui réitérer la promesse qu'il lui avait faite. Don Martin lui répondit :

« Je répète à Votre Seigneurie que je voudrais être en état de » vous rendre les services que vous attendez de moi. Je demande » à Dieu que cette sainte expédition ne souffre aucun délai, et » qu'il me soit permis d'y prendre part. Il est juste que tous » vos parents, et moi avec eux, nous suivions votre personne » dans une voie aussi glorieuse, où il nous sera donné de servir » Dieu et notre patrie. Il me serait agréable de voir rappeler à » la mémoire des infidèles les triomphes de notre César et les » merveilleux exploits de nos ancêtres. Nous allons nous tenir » prêts à tout évènement. Quant à moi, Votre Seigneurie peut » compter sur la parole que je lui ai donnée. »

Diego Ponce de Léon, son cousin, et d'autres parents et amis du Comte, lui firent les mêmes protestations de dévouement.

Notre capitaine général fut très heureux de ces promesses, et ils passèrent tous ensemble le reste de la journée à commenter le grand évènement qui se préparait.

Le lendemain, le Comte d'Alcaudete retourna dans son château de Montemayor où l'attendaient de nombreux gentilshommes venus de différentes contrées.

---

## CHAPITRE IV

*Comment le Comte d'Alcaudete fit confectionner ses bannières et ses étendards. Couleurs et blasons qu'il adopta*

---

Le Comte d'Alcaudete prit quelques jours de repos auprès de sa femme, la très illustre dame Doña Léonor Pacheco de la Maison de Montemayor, avant de faire ses préparatifs de guerre, auxquels il procéda avec sa sérénité et son calme habituels.

S'il en témoigna de l'orgueil, il ne faut pas s'en étonner, car l'entreprise qui lui était confiée était digne d'être conduite par un fils de roi.

« Mais que Votre Seigneurie se réjouisse : si Sa Majesté vous » a fait cet honneur, c'est que vous le méritez, et personne ne » saurait y prétendre mieux que vous. »

Tandis que le Comte s'occupait de l'expédition, son intendant, Garcia de Navarette, se rendit à Cordoue avec mission d'en rapporter des étoffes de soie, de couleurs variées, destinées aux 44 bannières de l'armée.

Chacune d'elles porta un écusson rouge où brillait la croix de Jérusalem brodée en or, et le manteau de St-Jacques de Compostelle, le Comte étant chevalier de cet ordre.

On y lisait cette inscription : *Tu in ea et ego pre ea* « Vous, Seigneur, vous triomphez avec Elle, et moi, je vaincrai par Elle les ennemis de notre foi. »

Votre Seigneurie imitait le prophète David s'écriant : *Regnavit a ligno Deus.* « Votre royaume sera le trône royal de la Croix. »

Il est écrit aussi dans le Saint Evangile : « que je sois exalté sur la croix et le prince maudit, Lucifer, sera vaincu et sortira du monde. »

» Que Votre Seigneurie exalte aussi son cœur héroïque et, avec la grâce de cette Sainte Croix que vous avez pour devise, il chassera Muley Mahamet, l'ennemi de Jésus-Christ, du royaume de Tlemcen qu'il a usurpé.

» De même, Saint-André surmonta les tourments de la mort en s'écriant avec joie : « Assuré et content je viens à toi pour l'amour de celui qui triomphe avec toi. »

---

## CHAPITRE V

*Comment le Comte choisit ses capitaines, et noms de ces officiers*

---

Ses étendards étant prêts, le très-illustre Seigneur désigna ses capitaines. Il les choisit avec le soin qu'exigeait une aussi sainte expédition, c'est-à-dire : nobles, intrépides, pieux et adroits dans le métier des armes.

Voici leurs noms illustres :

### OFFICIERS COMMANDANT LA CAVALERIE

D. Juan Pacheco, général-commandant la cavalerie, D. Mendo de Benavides, D. Geronimo de Cordoua, D. Juan de Villaroel, Alonso Hernandez de Montemayor, Luis de Rueda, Garcia de Navarette, porte-étendard, Pedro de Valdelomar.

### OFFICIERS COMMANDANT L'INFANTERIE

D. Juan de la Cueva, Juan de Benavides, Melchor de Villaroel, Hernan Perez del Pulgar, Sancho Martinez, Alonso de Ochoa, Francisco de Carranza, Luis de Medina, Luis Aluarez

cadet, Luis Aluarez aîné, Francisco Cabrera, Pedro de Vilches, Juan Martinez, Juan de Torres, Francisco de Acosta, Juan de la Cerda, Pedro de Aranda, Diego de Vera, Luis de Sotomayor, Ruidiaz de la Tovilla, Cristobal de Morales, Diego de Leon, Pedro de Castro, Martin de Angulo, Cristobal de Covaleda, Diego de Sotomayor, Juan Carrillo, Antonio de Aguilar, Pedro de Aguilar, Pero Sanchez Pericon, Rodrigo Hernandez, Francisco Sanchez, Juan Martinez Cabeza de Vaca, Juan de San Martin, Francisco de Arroyo, Juan Perez de Mescua, Francisco de Rojas, Martin Dias de Almendares, Juan Daca, Clavijo, Verdugo, Mena, Vazquez, Caro, Herrera, Cardenas, capitaine des Sapeurs.

## CHAPITRE VI

*Comment le Comte envoya ses deux fils, Don Francisco et Don Martin de Cordoue, aux ports de Malaga et de Carthagène pour préparer l'approvisionnement de la flotte.*

Aprés s'être concerté avec ses capitaines et leur avoir donné ses instructions, le Comte d'Alcaudete appela ses fils bien aimés, Don Francisco Hernandez de Cordoue et Don Martin de Cordoue, et leur délégua les pouvoirs qu'il tenait de sa Majesté. Il envoya Don Francisco à Malaga et Don Martin à Carthagène, afin de préparer tout ce qui était nécessaire à l'expédition.

A Malaga, Don Francisco fut si heureux dans ses négociations qu'on admira l'ordre avec lequel les navires furent approvisionnés et pourvus d'artillérie et de munitions. Il fit charger dix grands vaisseaux de biscuits, de vin, de viande salée, d'huile, etc., et des légumes secs en abondance.

L'embarquement des troupes s'effectua dans le port de Malaga le 22 décembre de la même année (1542). Elles étaient

composées de gens de Séville, de Xères, de Cordoue, d'Alcaudete, de Cabra et Lucena, d'Aguilar et Montilla et Baena, de Rambla, de Santaella, Archidona et Antiquera, formant ensemble un effectif de 4.500 hommes.

Cette flotte partit sous les ordres de Don Francisco de Cordoue, le vendredi à 3 heures de l'après-midi. Elle sortit triomphalement du port et fit voile pour Carthagène ; mais sa marche fut contrariée par une accalmie qui la retint six jours en mer.

Don Francisco était à bord d'un navire biscayen que l'on désignait sous le nom de la *Capitana* (1) ; je m'étais embarqué avec lui.

Le mercredi, 27 décembre, jour de St-Jean l'Evangéliste, la flotte entra dans le port de Carthagène où son frère, Don Martin, l'attendait.

## CHAPITRE VII

*Comment la flotte entra dans le port de Carthagène et du bon accueil qu'elle y reçut*

Au moment où la flotte pénétrait dans le port, Don Martin de Cordoue, suivi de chevaliers, de gentilshommes et de pages, monta dans une embarcation et se porta à la rencontre de la *Capitana,* qui marchait au premier rang.

Tous les navires de la flotte saluèrent aussitôt la ville par de nombreuses salves d'artillerie, auxquelles répondirent la forteresse et les autres batteries de la place.

De leur côté, les vaisseaux mouillés dans le port, au nombre de douze environ, rendirent les mêmes honneurs à la flotte ; l'intensité de la fumée des canons devint telle que la ville de Carthagène disparut un moment aux yeux des spectateurs émerveillés.

(1) Vaisseau amiral.

C'est alors que Don Martin donna une casaque à un jeune homme, pour le récompenser d'avoir signalé le premier l'arrivée de la flotte.

Bientôt après, Don Francisco débarqua avec un grand nombre de chevaliers et de capitaines, et, suivi de cette brillante escorte, il se rendit à la ville où il attendit, au milieu de brillantes fêtes, l'arrivée du très-illustre Comte d'Alcaudete.

---

## CHAPITRE VIII

*Comment le Comte fit bénir son étendard général dans son domaine d'Alcaudete*

---

Dès qu'il eut donné à ses capitaines les instructions nécessaires pour réunir leurs gens de guerre, le Comte se préoccupa de son étendard général qu'il voulut d'une grande magnificence et orné d'emblèmes religieux.

Au milieu de cet étendard — digne, par sa richesse, de la Majesté royale qu'il personnifiait, et rappelant sa sainte destination par ses pieuses maximes — on avait représenté : d'un coté, Notre Dame la Vierge, vêtue d'une robe d'azur et, de l'autre, la croix de Jérusalem.

Un guidon de damas blanc portant également une croix de Jérusalem et le manteau de St-Jacques, brodé d'or à profusion, devait précéder l'étendard au combat.

Bientôt l'heure du départ arriva, et Sa Seigneurie le Comte d'Alcaudete quitta son château de Montemayor pour aller prendre le commandement de l'expédition.

O Chrétien ! qu'il était attendrissant de voir les larmes que répandit la très-illustre et très-chrétienne Comtesse, en disant adieu à son époux, dont elle rêvait la gloire, au milieu des tourments que lui faisait éprouver son départ.

Le Comte se rendit d'abord dans ses domaines d'Alcaudete, où, pendant vingt jours, il compléta ses préparatifs de départ. Le 21 décembre 1542, jour de St-Thomas, le Capitaine-général de l'Afrique, accompagné de ses gentilshommes et de ses serviteurs, se rendit à l'église Ste-Marie, où il fut reçu par le clergé, tandis que les trompettes sonnaient et qu'une musique harmonieuse se faisait entendre.

Après la grand'messe, l'étendard fut béni par le Révérend Père Francisco de Montesinos, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui harangua ensuite l'assemblée des fidèles.

La cérémonie terminée, le Comte rentra dans la forteresse au son des fanfares et aux acclamations de la foule, à laquelle il offrit un somptueux festin.

---

## CHAPITRE IX

*Comment le Comte quitta ses domaines d'Alcaudete pour se rendre à Carthagène, et de ce qui lui arriva en chemin*

---

Le jour suivant, le très-illustre Comte, accompagné des troupes de pied et de cheval, prit dans la matinée le chemin de Carthagène. Il était informé que la flotte avait quitté Malaga et que ses deux fils l'attendaient.

Il alla par étapes jusqu'à Cadix ; mais là, voyant que cette multitude de gens retardait sa marche, alors qu'il désirait arriver promptement, il donna les ordres nécessaires afin que rien ne souffrît de son absence, et prenant avec lui son trésorier, Francisco de Espinosa, il partit en poste pour Llorca.

A cette ville, pour se hâter davantage, il monta dans un carrosse avec quelques serviteurs et se rendit à Carthagène, où il fut acclamé comme un roi ; c'était le 29 décembre.

Il visita immédiatement les navires de sa flotte, qui salua son arrivée par de nombreuses salves d'artillerie, tandis que les vaisseaux étaient admirablement pavoisés.

Le Comte revint à son hôtel et donna des ordres pour embarquer les chevaux et les vivres. On emporta jusqu'au bois et au charbon nécessaires aux troupes pendant la traversée.

Pendant ce temps, les volontaires affluaient de toutes parts. Il en vint de Tolède, de Valence, de Grenade, de Loja, de Jaen, de Baeza, de Ubeda, de Cazorla, de Huescas, d'Alcala la Royale, de Pliego, de Cadix, de Baza, d'Almeria, du Camp de Calatrava, de l'ordre de St-Jean et St-Jacques, du Marquisat et de tout le royaume de Murcie. Ils envahirent si promptement les navires que les marins pouvaient à peine exécuter les manœuvres. Il y eut tel bâtiment qui portait jusqu'à 1,200 soldats et 9,000 fanegas de blé.

Une chose digne de remarque, c'est que la plupart des volontaires, dont les services devaient cependant être gratuits, se jetaient à la nage pour monter à bord, de crainte d'être délaissés ; tandis que, bien souvent, on a dû embarquer de vive force les équipages réguliers de nos flottes.

Ce même jour, Don Alonzo de Villaroel arriva avec son frère Don Juan, 60 lances et 200 cavaliers vêtus d'habits jaunes et munis de trompettes. Il entra triomphalement dans la ville et s'embarqua presque aussitôt avec ses troupes.

## CHAPITRE X

*Noms des chevaliers qui accompagnèrent le Comte dans cette sainte expédition*

Il vint beaucoup de chevaliers du royaume de Murcie et de divers autres districts, tous parfaitement montés et équipés.

Voici les noms de ces braves gentilshommes :

Don Alonso de Cordoue ; Don Francisco de Cordoue et Don Martin de Cordoue, fils du Comte ; Don Martin de Cordoue, seigneur d'Albayda ; Don Hiéronimo de Cordoue, son fils ; Don Juan Pacheco et Don Mendo de Benavides, fils du Comte Santistéban ; Diego Ponce de Léon ; Alonso Hernandez de Montemayor et Juan Ponce, ses fils ; Le Commandeur Mota ; Don Alonso de Villaroel ; Don Antonio d'Aguila, beau-frère de Juan Vasquez, le secrétaire ; Francisco de Carcamo, fils d'Alonso de Carcamo ; Le Seigneur d'Aguilarejo ; Don Juan Zapata ; Tello de Aguilar ; Trois fils du Commandeur Juan de Hinestrosa ; Deux Chevaliers Eslavas (?) ; Deux fils de Rodrigo de Aguilar ; Juan de la Torre ; Francisco Carrillo.

Ici, nous ne pouvons que nous écrier : *A Domino factum est istud* », car le Comte n'a été favorisé que de la grâce et du secours de Dieu, dans l'organisation de cette sainte expédition. D'aucuns même, la considérant comme irréalisable, tentèrent de l'entraver ; mais l'illustre Capitaine-général ne cessa de répéter avec David : « Protégez-moi, Seigneur, car toute mon espérance est en vous. » Vous êtes seul mon Seigneur et mon Dieu, et vous n'avez » nul besoin de mon aide. Ecoutez ma prière, et que mes vœux » arrivent jusqu'à vous. »

Le Comte fit embarquer encore une grande quantité de harnais et de traits pour les chevaux destinés à transporter l'artillerie, ainsi qu'on le dira plus loin.

## CHAPITRE XI

*Comment la flotte quitta le port de Carthagène et des dangers qu'elle courut*

Dès que les troupes, les chevaux et les munitions furent embarqués, le vendredi 7 février, le Comte entendit la messe et reçut la sainte communion au couvent de Saint-François, puis il

s'embarqua, avec tous les gens de sa maison, sur un somptueux navire de la marine gênoise, commandé par Micer Francisco de Aosta, dont sa Seigneurie avait elle-même fait choix.

Les capitaines s'empressèrent d'imiter Sa Seigneurie, et, dans la nuit du 15 Janvier 1543, le Comte donna le signal du départ. La flotte, forte de 22 vaisseaux, quitta le port par un beau clair de lune et un vent favorable. Mais comme l'esprit malin — persécuteur des serviteurs de Dieu et de sa Sainte Foi — ne sommeille jamais, il s'ingénia à nous tourmenter, et Dieu le lui permit pour rehausser les mérites du Comte. La nuit suivante, en effet, il s'éleva un fort vent d'Ouest qui obligea la flotte à se rapprocher des côtes. En présence du péril qui le menaçait, le Comte d'Alcaudete fit tirer un coup de canon par sa nef *Capitana*, pour avertir les autres navires et les engager à le suivre au port de Jub — situé au-delà du cap de Palos — où il voulait se réfugier. Au moment d'y pénétrer le vent augmenta de violence et la bourrasque devint telle que nous faillîmes tous périr.

Quant aux autres navires, cinq seulement purent suivre la *Capitana* et se réfugier au port de Jub.

Don Francisco de Cordoue était à bord d'une nef de Biscaye qui marchait en tête comme *Patrone ;* mais comme la tempête avait jeté le désordre dans la flotte, la *Patrone* se trouvait très loin au large — au moment où la *Capitana* mit le cap sur le port de Jub — elle fut impuissante à s'y diriger à son tour, et se trouva même exposée à sombrer sous l'impulsion des vagues qui la prenaient de flanc.

Les navires qui n'avaient pu suivre la *Capitana* se rallièrent à la *Patrone* et partagèrent ses dangers.

Enfin, après avoir couru les plus grands périls, Don Francisco et sa petite flotte arrivèrent à l'entrée du port de Mers-el-Kébir, où ils pénétrèrent à grand'peine, tant la mer était démontée par la tempête.

## CHAPITRE XII

*Du courage que montra le Comte en présence de la situation périlleuse de sa flotte*

Quand le jour parut et que le Comte, réfugié au port de Jub — qui est à trois lieues d'Alicante et à deux lieues de Guardamar — ne vit que cinq navires auprès du sien, son cœur saigna de douleur ; car son honneur, sa vie, ses fils et ses biens étaient à la merci de la tempête et que, de plus, les plaies du désastre d'Alger[1] étaient encore saignantes.

Il montra cependant un visage calme et ce généreux courage qui ne l'abandonnait jamais.

Il s'efforça de rassurer et de consoler ses compagnons, tout en répétant avec ferveur ces paroles de David : « Du fond de » l'abîme, Seigneur, j'ai crié vers vous ; Seigneur, écoutez ma » prière ; que vos oreilles soient attentives à ma voix et à mes » supplications. »

Pendant cette nuit mémorable, le Comte était resté à genoux aux pieds de son lit, les regards tournés vers un crucifix suspendu au chevet, près d'un cierge allumé.

Tandis qu'il récitait des oraisons à Notre-Dame et aux Saints, des religieux de Saint-François, qui l'accompagnaient dans cette sainte expédition, disaient avec moi les litanies et les psaumes de la pénitence.

Nous restâmes une journée entière dans le port de Jub, dans l'espoir de voir arriver les navires que nous avions laissés au cap de Palos.

En attendant le départ, nos vaisseaux s'approvisionnèrent d'eau ; le lendemain, au point du jour, on mit à la voile, et nous longeâmes les côtes d'Espagne jusqu'au cap de Gata, où

(1) L'Expédition de Charles-Quint

nous espérions rencontrer le reste de la flotte. En cet endroit le vent fraichit tout à coup, puis souffla avec fureur. La flotte prit immédiatement le large, mais la bourrasque était si violente et le péril si imminent, qu'on dut jeter un grand nombre de chevaux à la mer.

Quand le jour parut, nous cherchâmes vainement les cinq navires qui accompagnaient la *Capitana :* nous étions seuls dans un golfe, et incertains du sort de nos compagnons qui avaient dû, sinon périr, du moins courir les plus grands dangers.

Notre navire avait perdu presque toutes ses voiles, et naviguait avec peine.

Cependant toutes nos pensées étaient pour cette belle flotte maintenant dispersée, perdue peut-être.

Songe, lecteur, quelle douleur devait accabler le Comte, notre illustre Capitaine-général !...

---

## CHAPITRE XIII

*Comment nous vîmes la terre d'Oran. Débarquement des troupes à Mers-el-Kebir où le Comte apprend des nouvelles des navires disparus.*

---

Le lendemain, l'aiguille d'Oran[1] nous fut signalée dans la matinée ; mais comme le ciel était couvert, et la terre enveloppée de brumes épaisses, nous eûmes beaucoup de peine à la reconnaître. Enfin, il plut au Seigneur de nous laisser entrer heureusement au port de Mers-el-Kébir, où se trouvait Don Francisco de Cordoue avec sa flotte.

Le fort et les navires saluèrent notre arrivée par de nombreuses salves d'artillerie auxquelles la *Capitana* répondit, tandis que,

(1) La Pointe de l'Aiguille.

pavoisée d'étendards et de bannières, elle entrait dans le port au bruit des tambours et des trompettes que nous avions à notre bord.

Le Comte débarqua aussitôt et toutes les troupes l'imitèrent.

Les soldats de Don Francisco avaient déjà quitté leurs navires, et la plupart d'entre eux s'étaient rendus à Oran.

Les montagnes environnantes étaient couvertes de neige, ce qui étonna particulièrement les gens du pays, qui affirmaient n'en avoir jamais vu sur cette côte.

Trois jours après, on apprit que les cinq navires que la tempête avait séparés de la *Capitana* s'étaient réfugiés au port d'Arzew, éloigné de sept lieues d'Oran, et qu'ils y avaient été retenus par les vents contraires pendant une semaine.

Le manque de vivres avait obligé les capitaines et les soldats de descendre à terre, où ils furent immédiatement entourés par une foule d'Arabes qui les croyaient naufragés.

Sa Seigneurie fit donner deux doublons à un Maure, pour porter aux capitaines une lettre les informant de son heureuse arrivée à Mers-el-Kébir ; mais comme ils étaient cernés par les indigènes, le Maure ne put parvenir jusqu'à eux.

A cette nouvelle, le Comte ordonna à son fils aîné, Don Alonso Hernandez de Cordoue, de prendre avec lui de nombreuses troupes et de se porter à leur secours.

Il partit avec 150 hommes de cavalerie et 3,000 hommes d'infanterie ; mais, à ce moment, les troupes qu'il allait secourir étaient en route pour Oran.

Don Alonzo les rencontra à une lieue de cette ville, où il revint avec elles, malgré la résistance que leur opposèrent les Arabes de quatre douars insurgés. Don Alonso aurait pu profiter de cette circonstance pour commencer les hostilités et s'emparer de Mostaganem, si le débordement de la rivière Chiquiznaque (*la Macta)* n'eût mis obstacle à ce dessein.

Pendant ce temps le navire qui portait le trésor de l'armée, et 1,200 hommes sous le commandement de Don Jeronimo de Cordoue, arriva de Malaga où il était resté.

Deux autres vaisseaux portant Don Martin de Cordoue, seigneur d'Albayda, et 800 hommes rangés sous trois bannières, arrivèrent en même temps.

On trouvera le récit de ce voyage dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XIV

*Comment Don Martin de Cordoue, seigneur d'Albayda, se rendit à cette sainte expédition avec de nombreuses troupes et un matériel de guerre considérable.*

---

Ainsi que je l'ai dit précédemment, Don Martin de Cordoue, seigneur d'Albayda, avait résolu de prendre part à cette sainte expédition.

Il oublia ses richesses, le mauvais état de sa santé, l'amour de sa femme et de leur fille unique tendrement aimée, pour ne penser qu'à l'exécution de son projet.

Il partit le mercredi 3 Janvier 1543, avec ses parents et ses serviteurs, tous vêtus d'habits grenat, qui est la couleur de sa livrée. Don Martin était aussi accompagné de 30 arbalétriers, 6 écuyers et 3 pages, et il espérait arriver assez à temps pour s'embarquer avec notre illustre Capitaine-général.

De son côté, le Comte, déjà à bord de sa nef génoise depuis le 7 du même mois, était inquiet du retard de son cousin qu'il cherchait vainement à s'expliquer. Avant de s'embarquer, Sa Seigneurie ordonna à son second fils, Don Diego Fernandez de Cordoue, de tenir des navires prêts à embarquer Don Martin et ses gens dès leur arrivée.

Cet illustre capitaine avait été retardé dans son départ, d'abord par l'encombrement des provisions qu'il emportait afin de subvenir à l'entretien des officiers et religieux qui accouraient

sous ses bannières ; ensuite par l'arrestation dont il fut l'objet de la part de l'Evêque de Cordoue, avec qui il avait eu des différends et qui le retint plusieurs jours en prison.

Dès qu'il fut délivré, Don Martin de Cordoue pressa sa marche dans l'espoir de trouver encore le Comte à Carthagène ; mais il apprit le départ de la flotte dès son arrivée à Llorca. Il délaissa aussitôt la litière qui le portait, et prit la poste qui le conduisit très rapidement à Carthagène.

La cabine principale d'un petit galion fut aménagée à son intention, en même temps que ses troupes s'embarquaient sur 3 caravelles, 3 *corchapines* et une barque sévillane.

Il arriva aussi qu'un navire de la flotte du Comte, la *Trapanesa*, et deux grosses caravelles qui avaient été séparés de la *Capitana* par la tempête, revinrent au port de Carthagène et furent ralliés par Don Martin. Le départ de cette nouvelle flotte s'effectua le vendredi 19 Janvier par un temps magnifique, une mer calme et un vent favorable. Elle arriva à bon port à Mers-el-Kébir le dimanche matin, après deux jours de traversée.

Don Martin fit débarquer ses troupes, les rangea en ordre de bataille sous ses sept bannières, et se dirigea sur Oran.

Lorsque le très illustre Comte d'Alcaudete apprit l'arrivée si ardemment désirée de son cousin, Don Martin de Cordoue, il en éprouva une grande joie. Sa Seigneurie se porta aussitôt au-devant de lui, avec ses fils et ses officiers ; il le rencontra au lieu dit : *El Hacho* (Sainte-Clotilde).

Les deux cousins s'embrassèrent affectueusement et reprirent ensuite le chemin d'Oran, heureux de se voir réunis.

Don Martin fut logé à la Casbah, dans un riche appartement que le Comte avait fait préparer en prévision de son arrivée, et où j'allai le saluer au nom de Don Alonzo de Cordoue.

## CHAPITRE XV

*Comment le Comte désigna les officiers qui devaient commander les principaux corps de son armée*

---

Le Dimanche, 21 Janvier, le Comte distribua ainsi les emplois aux officiers de son armée :

Il nomma Don Alonso de Villaroel, mestre de camp, en lui adjoignant le capitaine Francisco de Arroyo, et Melchor de Villaroel devint major-général de l'armée.

Le Comte remit ensuite, avec solennité, son étendard à Garcia de Navarette, Alcalde (Commandant de place) de Mers-el-Kébir, qui justifia plus tard, ainsi que les précédents, la confiance que Sa Seigneurie avait mise en eux.

Don Juan Pacheco reçut le commandement de la cavalerie.

Don Mendo, son frère, fut chargé avec Don Juan de Villaroel de l'organisation et de la conduite de *l'escadron de gens à cheval.*

Je puis affirmer que tous ces braves gentilshommes se sont conduits vaillamment dans les combats, car je marchais près de l'étendard avec un crucifix et ma bannière blanche.

Ce même jour, le Comte fit appeler Don Martin et lui confia le commandement de la Place d'Oran, en lui recommandant de veiller rigoureusement à sa garde, pendant qu'il allait, avec ses frères, tenter une si haute et si sainte expédition.

Il lui recommanda surtout de tenir la ville bien approvisionnée et de ne faire de sorties que s'il y était contraint par les évènements.

Martin de Mescura, capitaine d'infanterie et ancien serviteur de sa maison, fut mandé à son tour pour recevoir le commandement du fort de Mers-el-Kébir, en remplacement de Garcia de Navarette à qui, ainsi que je l'ai dit, le Comte avait confié la garde de son étendard.

Ces dispositions prises, on se sépara.

## CHAPITRE XVI

*Comment le Comte passa la revue de ses troupes au Camp d'Oran, et composition de son armée*

Le lendemain, 22 Janvier (1543), le Comte d'Alcaudete fit prendre les armes à ses troupes et, suivi d'un brillant cortège, il se rendit au camp d'Oran, situé près de la Tour des Saints (1).

Son guidon de damas blanc le précédait et l'ex-roi de Tlemcen, Muley Abdilla, vêtu d'un caftan cramoisi et d'un burnous écarlate, marchait à ses côtés, monté sur un superbe cheval blanc.

Le Comte passa la revue de cette belle armée, aussi remarquable par la valeur des capitaines que par l'attitude martiale des soldats.

La joie était peinte sur les visages de tous ces braves gens, heureux et fiers d'aller combattre les infidèles.

Don Alonso de Cordoue, en présence du Comte et de Don Alonso de Villaroel, fit le dénombrement de l'armée. On y compta 11,775 hommes de pied et 1,725 cavaliers, non compris les gentilshommes de la maison du Comte, et les soldats qui étaient restés à Oran pour le service de la Place.

## CHAPITRE XVII

*Comment le roi de Tlemcen, Muley Mahamet, envoya un messager au Comte pour lui offrir 200,000 ducats, à condition qu'il renonçât à son expédition. — Réponse que fit le Comte à l'envoyé de Muley Mahamet.*

Après cette revue, où les étendards du Comte et du roi détrôné, Muley Abadilla, venaient d'être déployés pour la première fois, Sa Seigneurie rentra dans son Palais d'Oran.

(1) La Tour des Saints était bâtie sur l'emplacement actuel du camp St-Philippe où, depuis, les Espagnols construisirent un fort aujourd'hui ruiné

Le roi Muley Mahamet, qui régnait alors à Tlemcen, ayant appris que le Comte se disposait à l'attaquer avec des forces considérables, lui envoya le même jour un messager qui lui offrit 200,000 ducats, pour l'engager à renoncer à son expédition.

Le Comte lui répondit :

« Alors même que le roi Muley Mahamet me donnerait son » royaume et l'Afrique tout entière, je ne renoncerais pas à » mes projets contre lui. Quant aux 200,000 ducats que vous » m'offrez, votre roi me les remettra lui-même tel jour qu'il » me plaira de lui assigner. »

Le lendemain, mardi, l'illustre Comte ordonna de faire bivouaquer toutes les troupes au camp d'Oran, afin de les préparer aux souffrances qu'elles devaient endurer. Il fit placer sa tente près de la Tour des Saints, et le camp, ainsi organisé, fut gardé par des sentinelles.

Ce même jour, le Cheik Ahmet Abdalla, l'un des chefs arabes alliés, vint rejoindre le camp avec 20 chevaux et 27 chameaux.

En même temps on fit monter les pièces d'artillerie de la marine à la porte de Tlemcen ; elles y furent amenées par des soldats qui les traînaient allègrement avec des cordes, tandis que d'autres étaient occupés à préparer les armes, les vivres de campagne, et le bétail nécessaire à l'alimentation des troupes.

Le Comte avait dû prendre ces dispositions en prévision de la perte du navire *Sainte-Anne*, qu'il attendait vainement, et qui était chargé de 1,500 arquebuses, de 2,000 piques et de 900 soldats. « Que notre Seigneur la fasse arriver, et que Sainte Anne aide » son nom ! » s'écriait-il. Nous avions l'espérance que Notre-Seigneur Jésus-Christ et Notre Vierge-Marie le délivreraient des périls de la mer, et qu'il nous apporterait les munitions de guerre qui nous étaient encore plus nécessaires que les hommes.

L'arrivée des nouvelles troupes nous eût, néanmoins, été très agréable. Que Notre-Seigneur les aide !

## CHAPITRE XVIII

*D'un second messager que le roi de Tlemcen envoya au Comte, et de ce qui arriva à cette occasion*

---

Dans la nuit du mercredi, 26 Janvier, on offrit de la part du roi de Tlemcen 400,000 ducats au Comte d'Alcaudete, pour qu'il renonçât à sa sainte expédition.

Certes ! c'était une offre magnifique et tentante, même pour un esprit plein de désintéressement comme celui du Comte. Aussi, malgré l'élévation de son caractère, les soldats craignaient qu'il ne se laissât séduire.

Mais le lendemain, Sa Seigneurie convoqua tous ses capitaines, et après leur avoir fait connaître les nouvelles offres du roi de Tlemcen, il leur dit que, alors même qu'il lui donnerait son royaume, et avec son royaume tous les trésors de la terre, il ne pourrait l'induire en tentation. Il ajouta qu'aucune considération ne saurait l'empêcher de tenir la parole qu'il leur avait donnée et qu'il comptait sur eux comme sur de bons Espagnols pour l'aider à accomplir sa promesse.

L'illustre Don Alonso de Cordoue m'ordonna alors de me rendre au quartier général pour dire la messe à l'armée, mais la violence du vent m'obligea de la célébrer dans la tente du Comte, dont on releva les bords, afin que l'autel fut visible et ma voix entendue du dehors.

Les soldats étaient heureux d'avoir assisté au divin sacrifice de Jésus-Christ, et ils en témoignèrent leur satisfaction en disant comme St-Thomas aux apôtres : « *Eamus et moriamus cum illo.* Allons et mourons avec lui ». Ces braves gens avaient oublié les peines endurées pour ne penser qu'aux saints combats qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

Cependant, les approvisionnements de l'armée étaient restés à Mers-el-Kébir à bord des navires qui les avaient apportés ; et,

comme l'état de la mer ne leur permettait de venir en opérer le débarquement à Oran, on dut, à défaut de voitures de transport, les faire apporter à dos d'homme et de cheval.

C'était merveilleux de voir nos soldats marcher en ordre sous leurs bannières et portant gaiement, les uns des sacs de biscuits, les autres des arquebuses ou des piques.

Quant aux cavaliers ils conduisaient en main leur chevaux sellés, également chargés de vivres.

---

## CHAPITRE XIX

*Des traités d'alliance conclus entre Don Alonso de Cordoue, les cheiks maures Guirref et Haxei, et les chefs de la famille Muça ben Abdalla.*

---

Tandis que l'illustre Comte était occupé à préparer le départ de l'expédition, son fils aîné, Don Alonso de Cordoue, qui devait le remplacer à Oran pendant son absence, se concerta avec les cheiks maures Guirref et Haxei et les chefs de la famille Muça ben Abdalla, tous de haute lignée et très puissants.

Il fut convenu qu'ils seraient amis et alliés du Comte, et qu'ils l'aideraient dans son entreprise en lui fournissant une grande quantité de chameaux et d'autres bêtes de somme pour le transport des bagages.

Pour engager ses nouveaux amis à ne pas le trahir, et aussi pour consacrer leur alliance, Don Alonso leur fit don d'une grosse somme d'argent et de nombreuses pièces d'étoffes de soie et de toile.

Informé de ces traités, le roi de Tlemcen, Muley Mahamet, se disposa à négocier de son côté avec les mêmes cheiks, afin de les amener à manquer à leurs engagements envers le fils du

Comte. Il leur offrit de riches présents, et comme ce sont des Infidèles, nos alliés n'hésitèrent pas à manquer à la parole qu'ils nous avaient donnée selon leur foi.

Après leur trahison, Guirref et Haxei n'en continuèrent pas moins à laisser croire au Comte que leur appui était certain, aussi Sa Seigneurie attendit avec confiance leur arrivée à Oran, jusqu'au moment où leur défection ne put plus être douteuse.

Le roi de Tlemcen, qui savait que Sa Seigneurie comptait sur ces chefs maures pour assurer le transport des bagages de son armée, put croire qu'il avait réussi à faire échouer l'expédition qui le menaçait. Elle ne fut pas retardée cependant ; mais c'est presque miracle que, par des chemins détrempés par la pluie, le Comte ait pu emporter, avec l'unique secours de ses troupes, les vivres et les munitions qui lui étaient nécessaires. Ce fait seul prouve la vaillance des soldats de cette sainte expédition, et fait ressortir la valeur des Espagnols, non-seulement dans les efforts du combat, mais encore dans les pénibles travaux de la guerre.

## CHAPITRE XX

*Comment le Comte m'ordonna d'aller prêcher les soldats dans le camp, pour leur recommander d'honorer Dieu et de ne pas blasphémer. Et comment l'avant-garde partit en suivant le chemin de Tlemcen.*

Le Samedi suivant, 27 Janvier, j'allais dire la messe dans la tente du Comte d'Alcaudete. Après l'office, je prêchai les soldats en leur recommandant, ainsi que Dieu le prescrit, de ne pas blasphémer et de ne pas oublier non plus les bontés que le Comte avait pour eux. Ils répondirent que lors même qu'il ne leur resterait que leurs vêtements, ils les vendraient pour le service de Sa Seigneurie.

Ce même jour, six familles *(tentes)* arabes, comprenant femmes, enfants, avec bœufs et chameaux, apparurent près du château de Rozascazar *(Château-Neuf)* ; elles venaient se mettre à la disposition du Comte, et leur arrivée nous combla de joie.

Sa Seigneurie ordonna au Maître de Camp, Alonso de Villaroel, de distribuer des *alpargatas* (espadrilles) aux compagnies, car elle désirait que ses soldats fussent bien chaussés.

Enfin, à deux heures de l'après-midi, treize bannières formant l'avant-garde de l'armée, et sous lesquelles marchaient plus de 3,000 hommes, quitta le camp sous la conduite de Don Alonso de Villaroel.

Elle suivit le chemin de Tlemcen jusqu'à un petit ruisseau, près duquel elle bivouaqua, en attendant les deux autres tiers des troupes qui étaient encore occupées à tranporter au camp d'Oran les vivres et les munitions restés à Mers-el-Kébir.

L'endroit où l'avant-garde s'arrêta s'appelle Misserghin ; il est situé à deux lieues et demie d'Oran, et l'on y voit beaucoup d'arbres fruitiers, de caroubiers et de palmiers dattiers.

---

## CHAPITRE XXI

*Comment le Comte ordonna de faire monter l'artillerie de campagne de la porte de Tlemcen (porte du ravin) au camp de la Tour des Saints.*

---

Le lendemain, dimanche de Sexagésime, à 8 heures du matin, le très illustre Comte d'Alcaudete descendit de l'Alcazar (la Casbah) et se rendit au monastère de Saint-Domingue (Eglise Saint-Louis), où il reçut le Saint-Sacrement avec grande dévotion, vêtu de l'habit blanc du chapitre de cet ordre religieux. Il avait déjà communié, ainsi que je l'ai dit, au monastère de Saint-François de Carthagène.

Le Comte ordonna ensuite de lever le camp et de faire monter l'artillerie de campagne et toutes les munitions sur le plateau de la Tour des Saints, où ses serviteurs et les gentilshommes de sa maison étaient venus camper afin d'être prêts à partir.

Le lundi, 29 janvier, Sa Seigneurie s'y rendit à son tour, suivi de l'ex-roi de Tlemcen, qui avait déployé son étendard. Muley Abdila portait une riche veste (*marlota*) de velours vert, un burnous écarlate et un chapeau de velours noir sur sa chachia. L'épée dont il était ceint était de velours vert. L'armée se mit en route par un temps pluvieux qui rendait la marche fort pénible ; elle arriva le soir au jardin de Tenecelme (*Tensalmet?*), où elle installa le camp.

Il est à remarquer que les moyens de transport ayant fait complètement défaut, les soldats durent porter à dos des vivres pour 8 jours. Les cavaliers, y compris les officiers, en portèrent également sur l'arçon de leurs selles : ce fut le Comte qui donna l'exemple en prenant un sac de biscuit sur son cheval ; il le porta toute la journée ; mais faute de bêtes de trait, Sa Seigneurie fut contrainte de laisser son artillerie qui, d'ailleurs, comme on le verra par la suite, ne lui fut d'aucune utilité.

Le lendemain, on leva le camp de bonne heure et l'armée reprit le chemin de Tlemcen avec un entrain qui ne laissait pas deviner les fatigues de la veille.

## CHAPITRE XXII

*Des premiers Maures ennemis que nous rencontrâmes et des pourparlers que le Comte eut avec des cavaliers qui se présentèrent à lui.*

Tandis que l'armée était en marche, un détachement d'Arabes ennemis, composé de 200 lances et portant un drapeau blanc, nous apparut dans le lointain. Un de nos Maures reconnut à leur tête le Cheikh Bulacaraz, un des chefs de la région.

Le Comte fit immédiatement disposer la cavalerie en ordre de bataille, et harangua ses troupes par des paroles analogues à celles qu'Annibal adressa à son armée, au moment de passer les Alpes pour marcher contre les Romains. Il leur dit :

« Chevaliers ! souvenez-vous que parmi les chrétiens venus ici, » il n'en est pas qui aient été animés à votre égal des sentiments » d'honneur que vous y portez. Je vous conjure donc de ne pas » compromettre, par votre indiscipline, les avantages que vous » avez acquis avec tant de peine. » Les chevaliers se dressèrent sur les étriers en élevant leurs lances et leurs boucliers, et témoignèrent avec transport leur impatience de combattre. Le comte portait sa lance et ses *armes secrètes* (?) *(cotte de mailles)*.

D'un autre côté, le Cheikh Guirref ayant appris que notre armée était en marche sur Tlemcen, regretta de n'avoir pas observé son traité avec Don Alonzo de Cordoue ; se ravisant alors, il se concerta avec les autres chefs, et ils convinrent d'envoyer un messager au Comte d'Alcaudete avec mission de renouer leur alliance.

Un juif appelé El Murciano (le Murcien) fut chargé d'aller lui porter leurs nouvelles propositions ; il rejoignit sa Seigneurie à la pointe de la lagune (le lac de Misserghin), dont il sera question par la suite.

Le Comte reçut le juif avec bonté et accepta l'amitié de Guirref qui prenait l'engagement de venir rejoindre l'armée des chrétiens au Marabout (la casa d'el Morabito).

En retournant auprès du Cheikh Guirref, El Murciano rencontra Bulacaraz ; or comme celui-ci savait que le premier traité conclu entre le Comte et Guirref était l'œuvre de ce juif, il le soupçonna de nouvelles intrigues, et le tua d'un coup de lance.

Cet incident fut cause que le Cheikh Guirref ne put se réunir à nous qu'après notre arrivée à Tlemcen.

Cette nuit là, le camp fut installé à la pointe de la lagune dont j'ai parlé. Cette lagune est si grande qu'elle a neuf lieues de long sur deux au moins de large. Nous trouvâmes en cet endroit une grande quantité de bois et de l'eau excellente.

Le jour suivant, mercredi, le camp fut levé de bonne heure et l'armée continua sa marche en avant. A trois lieues de là, on traversa *el rio d'el Zig* (?) (1) encore distant d'une lieue du marabout où le Cheikh Guirref devait venir nous rejoindre.

Pendant cette journée les Arabes, qui nous observaient du sommet des montagnes voisines, ne cessèrent de pousser des cris, en suivant les crêtes parallèlement à notre chemin.

Malgré les recommandations du Comte, un soldat s'arrêta auprès d'une broussaille de lentisque pour se reposer un moment. Les Arabes le virent et deux d'entre eux s'élancèrent sur lui, le décapitèrent et s'enfuirent en emportant la tête à la pointe d'une lance.

De notre côté, des soldats tuèrent deux Maures près du Marabout. Cette journée fut très pénible pour l'armée, car la pluie ne cessa de tomber jour et nuit ; malgré le mauvais temps les troupes étaient joyeuses et marchaient allègrement.

## CHAPITRE XXIII

*De ce que le Comte fit dire à los Galanes (le Goum) de Méliona, et de la chute de cheval que fit le Comte.*

Le jeudi, 1er février, Vigile de Notre-Dame de la Chandeleur, le camp fut levé un peu tard afin de permettre aux soldats de fourbir leurs arquebuses, mouillées par les pluies du jour précédent.

L'endroit où nous étions était désert, comme d'ailleurs toute cette contrée, car il n'existe pas une seule habitation entre Oran et Tlemcen.

(1) Probablement les puits de l'ancien camp de Lourmel.

Quoique mouillés et sans chaussures, les soldats reprirent leur marche avec un entrain remarquable et joyeux comme en un jour de fête.

Dès la pointe du jour, 200 Arabes armés de lances s'avancèrent à notre rencontre en jetant des cris et en faisant de grands gestes suivant leur habitude ; la plupart portaient des burnous écarlates et des haïks blancs.

Le Comte leur envoya deux de nos Maures pour leur demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils étaient disposés à prendre parti pour les Chrétiens et l'ex-roi Abdila, si on leur offrait une bonne récompense. Sa Seigneurie leur fit promettre 100 coups de bâton à chacun d'eux ; ils disparurent alors et on ne les revit plus.

Ce même jour, vers trois heures de l'après-midi, un drapeau rouge apparut au sommet d'une très haute montagne située sur la gauche de notre armée. Il était entouré de 60 lances et de quelques cavaliers armés d'escopettes.

A ce moment, Don Martin de Cordoue, Seigneur d'Albayda, dit au Comte d'Alcaudete :

« Je crois que Votre Seigneurie agirait sagement en arrêtant » sa marche avant la fin du jour, car les soldats ont été très » éprouvés pendant la nuit dernière et ils sont harassés de » fatigue. »

Le Comte lui répondit :

« Chassons d'abord ces Maures de leurs positions ; ensuite, » nous installerons le camp sur l'autre versant de la montagne » où, d'après mes éclaireurs, l'on trouve du bois et de l'eau en » abondance. »

Cela dit, le Comte se porta en avant pour arrêter la marche de la colonne.

Dès qu'il fut parti, Don Martin de Cordoue s'adressant à Don Juan de la Cueva, à Diego Ponce de Léon, au capitaine

Alonzo Fernandez de Montemayor, à Juan Ponce de Léon, à Hieronimo de Cordoue et à quelques écuyers qui se trouvaient là, leur dit :

« Sa Seigneurie veut que l'on chasse ces Maures afin d'aller » camper cette nuit derrière la montagne qu'ils occupent. Je » vous propose donc de courir sus à l'ennemi sans attendre plus » longtemps, et de nous couvrir de gloire. Nous choisirons » ensuite nous-mêmes l'emplacement du camp. »

Quelques officiers refusèrent de manquer à la parole qu'ils avaient donnée au Comte de ne rien entreprendre sans son ordre ; mais Don Martin leur répondit :

« Des hommes de votre condition ne sauraient vouloir que » le bien ; mais si Sa Seigneurie désapprouve notre entreprise, » j'en assume seul la responsabilité. »

Pour toute réponse, ces gentilshommes saisirent leurs armes et s'élancèrent à toute bride sur la montagne occupée par les Maures. Etonnés d'une pareille intrépidité, les Infidèles prirent précipitamment la fuite.

A son retour, le Comte, qui avait réuni des forces suffisantes pour l'attaque qu'il méditait, vit Don Martin et ses compagnons à la poursuite des fuyards. Il fit sonner les trompettes pour les arrêter dans leur course ; mais, voulant compléter leur victoire, ils ne tinrent aucun compte de cet ordre ; ce que voyant, Sa Seigneurie s'élança sur son cheval gris-clair et courut à eux.

Malheureusement, la terre étant détrempée par les pluies, le cheval glissa dans sa course et s'abattit sur son cavalier.

Cet évènement produisit un grand tumulte au milieu duquel chacun s'empressa de porter secours à Sa Seigneurie ; mais il plut à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la Vierge-Marie que le Comte, leur dévôt serviteur, se relevât sans avoir été blessé dans sa chute et sans le moindre ressentiment.

Quelques chevaliers engagés à la poursuite des Maures ayant vu de loin l'accident survenu à Sa Seigneurie en firent part à leurs compagnons, et tous s'empressèrent de tourner bride pour se rendre auprès de lui.

Au même instant, un des fuyards, le caïd Abrahen (*Ibrahim*) était aussi jeté à bas de son cheval. Ces gentilshommes auraient pu s'en emparer ou le tuer sur place, mais ils y renoncèrent tant ils avaient hâte d'être informés de l'état du Comte.

A leur arrivée, Sa Seigneurie, qui était remontée à cheval immédiatement après sa chute, s'approcha de Don Martin de Cordoue et lui reprocha sa désobéissance. M'adressant alors au Comte, je lui dis, en faisant allusion à son heureuse chute :

« Seigneur, la terre ne veut pas de vous, et vos ennemis en » souffriront, car ils seront nombreux ceux qui tomberont » encore sous les coups vigoureux de Votre Seigneurie. »

Le Comte me répondit :

« Père, c'est que la terre m'aime comme je l'aime moi-même. »

Et c'est ainsi que nous passâmes la nuit dans un *palmar* (1), de l'autre côté de la montagne. Notre repos ne fut troublé que par quelques alertes et l'accident survenu à une sentinelle qui, ayant manqué de vigilance, fut percé de coups de lance par des Arabes. Heureusement que ses blessures n'étaient pas mortelles.

## CHAPITRE XXIV

*De la première bataille que le Comte livra aux Maures le jour de Notre-Dame la Chandeleur ; comment les Infidèles furent vaincus, et de ce qui arriva dans un marais.*

Le lendemain, 2 février, jour de Notre-Dame la Chandeleur, nous vîmes les Maures sur la crête des montagnes voisines, où ils couraient en tout sens en poussant leurs cris habituels. Ils

(1) Lieu planté de palmiers.

étaient si près de nous que plusieurs gentilshommes purent leur adresser la parole. Je citerai entre autres le fils du Comte, Don Francisco de Cordoue, qui s'entretint avec eux pendant assez longtemps.

A huit heures du matin, Sa Seigneurie ordonna à Don Martin de Cordoue, Seigneur d'Albayda, de réunir le plus de monde possible et de se porter à l'arrière-garde avec Diego Ponce de Léon, son cousin, et l'escadron que commandait le capitaine Luis de Rueda, afin de protéger la colonne de ce côté, où elle était sans cesse menacée par la cavalerie arabe.

A dix heures, à la montée d'une côte, un nouveau contingent decavaliers maures, au milieu desquels flottait un grand drapeau rouge, apparut à l'arrière-garde.

Le capitaine Luis de Rueda dit alors à Don Martin de Cordoue :

« Monseigneur, je crois qu'il serait bon de disposer de ce » côté une ligne d'éclaireurs, sinon il ne nous sera jamais » possible d'atteindre ces Arabes qui se dérobent toujours. »

Don Martin s'empressa de se ranger à cet avis.

A ce moment le Comte combattait, à l'avant-garde, le caïd Abrahen (*Ibrahim*), qui commandait de nombreuses troupes de pied et de cheval armées d'escopettes pour la plupart.

Pendant que Don Alonzo de Villaroel attaquait les Maures d'un côté avec 500 tireurs, le Comte les abordait de front à la tête d'autres troupes, et les mettait en fuite, après leur avoir fait perdre les positions qu'ils occupaient sur la montagne.

Le sol étant détrempé et, par conséquent, difficilement pratiquable à la cavalerie, on renonça à les poursuivre. Le Comte rassembla donc sa colonne et reprit sa marche en bon ordre.

Un des arquebusiers de l'arrière-garde, ayant vu à découvert le Maure qui portait le drapeau rouge dont j'ai parlé, le visa et l'abattit du premier coup ; ce que voyant Don Martin de Cordoue et ses chevaliers s'élancèrent au cri de *Santiago* pour s'emparer du drapeau. Malheureusement, un ravin les séparait de leur but, et les Maures eurent le temps d'emporter l'étendard.

Revenus à l'arrière-garde, ils virent apparaître un groupe de cavaliers suivis à distance par une grande masse d'Arabes, également à cheval, bien équipés et revêtus de riches armures : C'étaient les troupes du caïd Almanzor ben Bogani, capitaine-général du roi de Tlemcen, Muley Mahamet.

C'est à ce moment que Don Francisco de Cordoue, fils du Comte, vint appuyer l'arrière-garde commandée par Don Martin de Cordoue. L'ennemi continua à menacer la colonne de ce côté jusqu'à trois heures de l'après-midi et se décida, enfin, à l'attaqner à la descente de la montagne.

Une vingtaine *d'escopeteros* d'Oran s'embusquèrent alors derrière des rochers superposés en forme de gradins, et bordant le chemin en cet endroit. Lorsque les Arabes se présentèrent pour opérer leur descente à la suite des chrétiens, ils furent accueillis par une vive fusillade, qui leur coûta 60 hommes morts ou blessés, s'il faut en croire l'aveu qu'en firent plus tard les Arabes eux-mêmes.

De leur côté, les Maures avaient atteint d'un coup de feu le capitaine Alonso Hernandez de Montemayor, au moment où il venait rejoindre l'arrière-garde. Don Martin de Cordoue reçut également une balle dans son morion, en même temps que diverses personnes de sa suite étaient légèrement blessées.

Tandis que notre armée continuait, les Arabes chargèrent notre arrière-garde avec beaucoup d'ardeur. Ils attaquèrent la cavalerie à coups de lance, et les troupes à pied avec des flèches, des pierres et des bâtons. Vu le grand nombre de Maures qui nous assaillirent, nous résolûmes, nous les chrétiens, et quoique le terrain fut détrempé par les pluies, de les charger au cri de *Santiago*. On les attaqua de telle manière que 7 ou 8 Maures à pied et un cheval furent tués dans cette charge. De notre côté, Dieu en soit loué ! nous n'eûmes à déplorer la mort de personne, malgré l'ardeur de la lutte.

Don Juan de Villaroel voyant le danger que courait la cavalerie de l'arrière-garde, en informa le Comte. Sa Seigneurie ordonna aux escadrons de faire halte et renforça la cavalerie de

100 lances, d'arquebusiers et d'arbalétriers, commandés par D. Juan de Villaroel. Ce dernier chargea le capitaine Juan Daca de secourir, avec ses gens et quelques cavaliers, un autre point de l'arrière-garde qui était également menacé, et ce secours arriva fort à propos. Les Maures furent si malmenés dans cette rencontre que le jour suivant, au passage de la rivière de Tibida (1), ils n'osèrent pas nous approcher avec autant de résolution : le Caïd Almanzor ben Bogani avait compris, en effet, que ses forces n'étaient pas suffisantes pour résister aux Chrétiens.

Pendant la nuit, nous sortîmes de ces ravins profonds, d'où les Arabes se retirèrent avec peu d'honneur, ainsi qu'ils le méritaient du reste. Ce fut le contraire pour nous, et nous eûmes encore le plaisir de poursuivre un sanglier, qui fut tué à coups de lance.

Ces évènements nous comblèrent de joie ; car Notre-Dame commençait à nous donner des témoignages de sa protection, et aussi parce qu'il n'y a pas de plaisir sans peine.

Le Comte ayant décidé de traverser, pendant cette nuit, la rivière de Tibida dont le passage est très difficile, il ordonna à son armée de se remettre en marche. A notre sortie des montagnes nous trouvâmes un ruisseau, près d'un profond marais que nous traversâmes avec tant de peine que nous faillîmes tous y périr. La vase du marais était si profonde et la nuit si obscure qu'un grand nombre de chevaux, beaucoup de bagages et de tentes durent être abandonnés. Le Comte éprouva personnellement de grandes pertes, ainsi que D. Martin de Cordoue qui ne put retrouver des caisses renfermant des médicaments et ses provisions ; mais cela était inévitable.

Sa Seigneurie ne témoigna aucun regret de ces pertes, car il espérait toujours parvenir à passer avant le jour, la rivière de Tibida.

---

(1) Tibida (?)... l'Isser.

Les Arabes, dont nous apercevions les feux de bivouac, étaient campés à droite du chemin sur une montagne où se trouvaient des bouquets de palmiers. Le passage du marais avait jeté l'armée dans un tel désordre que de nombreux soldats égarés, prenant ces feux pour ceux de nos troupes, se dirigèrent de ce côté. Ce que voyant, le Comte fit immédiatement allumer trois torches, dont une fut confiée au capitaine Pedro de Valdelomar et les autres à deux cavaliers. Ce stratagème fut d'un grand secours aux retardataires, car leur méprise pouvait leur faire courir les plus grands dangers.

En effet, dès que nos gens — qui se dirigaient vers le camp des arabes, — virent les torches ; ils comprirent qu'ils se trompaient de chemin ; mais néanmoins ils ne parvinrent qu'à grand peine à rallier le gros de la colonne.

Pour éviter le retour de pareils faits, et aussi parce que la nuit touchait à sa fin, le Comte arrêta la marche de la colonne. Notre camp fut installé à grand peine sur le versant de la montagne où nous nous trouvions en ce moment. De plus, comme la nuit était excessivement froide, et que le bois nous manquait, nos troupes prirent le parti de mettre le feu à des palmiers.

Je ne saurais oublier de mentionner ici que certains soldats, ne pouvant se résoudre à abandonner tous les barils de poudre embourbés dans le marais, en retirèrent un grand nombre qu'ils portèrent au Comte. Sa Seigneurie leur distribua à chacun un doublon (1), avec autant de grâce que s'il n'eût éprouvé aucune perte.

L'armée resta sur le qui-vive jusqu'au jour ; mais, en dépit de nos précautions, les Arabes parvinrent à nous tuer une sentinelle à coup de lance ; ils la mutilèrent ensuite, en lui coupant la tête et les mains.

Cela arrive aux soldats imprévoyants qui n'observent pas les ordres de leurs capitaines.

---

(1) Monnaie d'or Espagnole.

## CHAPITRE XXV

*De la seconde bataille que le Comte livra aux Maures près la rivière de Tibida, et comment il disposa son armée.*

---

Le jour suivant (samedi, 3 février, et jour de St-Blaise), le très illustre Comte fit battre les tambours et sonner les trompettes de très bonne heure pour ordonner à ses troupes de lever le camp.

L'armée se mit en route vers les huit heures du matin. La colonne était à peine en marche que Sa Seigneurie apprit par un Arabe qui venait de nous rejoindre, que les Capitaines du roi de Tlemcen, avec toutes les forces du royaume, attendaient notre armée au passage de la rivière de Tibida.

En apprenant cette nouvelle, le Comte, et toutes les troupes avec lui, éprouvèrent une grande joie, comme si Dieu leur promettait une victoire certaine.

Notre Capitaine-général, qui était très courageux, prit immédiatement ses dispositions pour livrer bataille. Dès notre arrivée sur les bords de la rivière de Tibida, nous vîmes une quantité innombrable de Maures qui paraissaient disposés à attaquer notre armée sur les quatre faces.

Notre monde était animé contre les Arabes comme s'ils n'eussent pas été des hommes. J'affirme ce fait avec certitude, car j'allais d'un escadron à l'autre avec un crucifix d'une main et ma bannière blanche de l'autre.

Dès que Sa Seigneurie, qui avait une connaissance approfondie des choses de la guerre, se fut rendu compte des dispositions que les Arabes avaient prises pour nous attaquer, il plaça aux quatre faces de son armée, en outre des capitaines qui les commandaient, d'autres valeureux gentilshommes.

Le mestre de camp, Don Alonso de Villaroel et le sergent-major Melchor de Villaroel, devaient disposer trois escadrons de telle manière que les deux autres, placés à l'avant-garde de

droite et de gauche, fussent échelonnés sur toute la longueur du convoi afin de l'encadrer. Un certain nombre de cavaliers devaient marcher en bataille à la tête de la colonne, tandis qu'un troisième devait fermer la marche et la protéger à l'arrière.

En dehors des côtés, il fit placer tous les tirailleurs entre des files de soldats armés de piques, afin que ceux-ci, en abaissant leurs armes au moment de l'attaque des ennemis, pussent protéger les tirailleurs placés au-dessous d'eux entre les rangs.

A l'avant-garde, Sa Seigneurie plaça 1,700 hommes *sueltos*, dont 1,500 à pied et 200 à cheval, tous armés également de piques. Quarante arquebusiers ou arbalétriers se trouvaient parmi eux.

Ces troupes étaient commandées par Alonso Hernandez de Montemayor et Luis de Rueda, capitaines de cavalerie. La moitié de l'infanterie, formant l'aile droite, était sous les ordres de Don Mendo de Benavides, frère du Comte de Saint-Sébastien et neveu du Comte d'Alcaudete. Le mestre de camp Don Alonso de Villaroel commandait l'autre moitié.

Indépendamment des capitaines ordinaires des escadrons d'arrière-garde, on remarquait Don Juan de Villaroel et Don Alonso de Cordoue qui marchaient à leur tête, l'un à droite, l'autre à gauche. Ces escadrons étaient disposés de telle manière, qu'ils pouvaient, en cas de nécessité, secourir l'avant-garde, de concert avec les hommes de cheval que le Comte commandait en personne.

La colonne se mit en marche dans cet ordre de bataille. En arrivant à l'endroit où nous devions passer la rivière de Tibida, dont une crue récente avait grossi les eaux, nous fûmes reçus par une décharge de mousqueterie.

Après une prière à haute voix, à laquelle toutes les troupes prirent part, et dont le murmure ressemblait à des gémissements, les trompettes sonnèrent. Au bruit des fanfares, les soldats de l'avant-garde s'élancèrent alors dans la rivière, et quoiqu'ils eussent de l'eau jusqu'à la poitrine, ils la passèrent ainsi que le reste de l'armée, avec tant de facilité qu'ils paraissaient marcher sur des ponts.

Ce furent Don Hieronimo de Cordoue, fils de Don Martin de Cordoue, Luis de Rueda et Alonso Hernandez de Montemayor qui la franchirent les premiers.

Notre colonne se reforma de l'autre côté de la rivière, où se trouvaient une multitude d'Arabes, au milieu desquels on distinguait deux bannières, une blanche et l'autre rouge.

C'étaient les troupes du caïd de Benarax, Almanzor ben Bogani, réunies à celles dont le roi de Tlemcen Muley Mahamet avait confié la direction à un renégat biscayen, commandant de la première porte du Mexuar (Méchouar) et capitaine de ses *escopeteros* de guerre.

Les montagnes environnantes étaient tellement couvertes de gens à pied et à cheval que c'était merveille de les voir, et d'entendre leurs cris épouvantables.

Lorsque notre armée eut repris son ordre de bataille, elle se dirigea vers une montagne, dominant le passage de la rivière, et qui était occupée par un grand nombre d'Arabes. Nos troupes engagèrent alors la bataille avec tant de courage et d'ardeur que la montagne fut conquise en un moment.

Pendant ce temps, le Comte, à la tête d'environ 1,000 soldats, tenait les autres ennemis en respect, et facilitait le passage de la rivière à ses dernières troupes.

Les Maures, voyant la facilité avec laquelle leur avant-garde avait été défaite, n'osèrent plus nous disputer le terrain, de telle sorte que la victoire nous resta définitivement.

Dans cette rencontre, nos ennemis perdirent une trentaine d'hommes sans compter un grand nombre de blessés.

L'action terminée, nos troupes firent halte sur le champ de bataille qu'elles venaient de conquérir.

*(A suivre).* CAMILLE BRUNEL.

# Inscriptions inédites de la Maurétanie Césarienne

---

## NUMERUS SYRORUM = Marnia

Une nouvelle inscription a été trouvée le 30 Juillet dernier dans le jardin des Zouaves. C'est le fragment d'une stèle funéraire de la basse époque. La partie inférieure n'a pas été retrouvée. En voici le texte relevé par M. le capitaine Edgar Gangloff :

N° 1139

D M S
S E P P I E S AT V
R I N E F I L I E C A
R I S S I ME Q V I V I
ANNIS DI

*D(iis) M(anibus) S(acrum). Seppi(a)e Saturin(a)e Fili(a)e Carissim(a)e Qui (pour Quae) Vi[xit] Annis.... Di[cessit]....*

## ALTAVA = Lamoricière

M. le Directeur de la Compagnie de Chemins de fer l' « Ouest-Algérien », qui, en toutes circonstances, nous a prêté le plus obligeant concours, vient d'augmenter encore notre dette de reconnaissance en faisant transporter au Musée d'Oran les objets antiques trouvés dans les travaux de terrassement du Chemin de fer à Lamoricière. Nous en ferons la description dans notre prochain numéro.

Les documents épigraphiques trouvés dans les ruines d'Altava ont été publiés, sauf le document suivant gravé sur un autel récemment encastré dans un pilastre de la porte d'entrée de la Mairie.

N° 1140
DISMAVRIS
SALVTARIBVS
AVRELIVSEXE
XORATVSDEC
ALAEPARTORM
PRAEPOSITVS
COHORTISII
SARDORMSE
VERIANAE

Cette inscription est à rapprocher de la dédicace à la *dea maura d'Albulae*.

Les *dii mauri, dii maurici* sont connus par les inscriptions de Cherchel, d'Affreville (Zuccabar), de Sour Djoub (Rapidum), de Sétif et de Lambèse, publiées au Corpus I. L., tome VIII (N^os^ 9327, 9195, 8435, 8436, 2638, 2639, 2640, 2641 et éphém. N° 530), mais ces dieux ethniques apparaissent pour la première fois dans l'épigraphie de cette partie de la Maurétanie Césarienne correspondant à la Province d'Oran.

Le consécrateur Aurelius Exoratus était décurion de l'Ala des Thraces et il avait éventuellement sous ses ordres, non point la Cohorte II des Sardes tout entière, mais sans doute un détachement de cette cohorte stationné à Altava.

Plusieurs autres inscriptions nous donnent d'intéressants exemples de cette organisation militaire, entre autres celle d'Iulus Germanus, relevée également à Altava (corpus N° 10949) et conservée au Musée d'Oran : IVLIVS GERMANVS DEC*(urio)* AL*(ae)* TRII*(acum)* PRAEPOSITVS CO*(hortis)* II SARDOR*(um)* PR*(ovinciae)* CLXVIII.

Ce décurion de l'Ala des Thraces avait, lui aussi, sous ses ordres, comme son collègue de l'Ala des Parthes, un détachement de la Cohorte II des Sardes. Nous pensons que c'est en leur

qualité de commandants supérieurs du poste d'Altava que l'un et l'autre ont exercé ce double commandement, ou bien encore comme commandants d'une petite colonne formée de la réunion des deux détachements.

L. Demaeght.

# MOUVEMENT

## DES PORTS DE LA PROVINCE D'ORAN

# MOUVEMENT DU PORT D'ORAN

| ANNÉES | NOMBRE DE NAVIRES | | | | | | | TONNAGE DES NAVIRES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL |
| | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Chargés et sur lest | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest |
| 1888 | 1.986 | 994 | 2.980 | 170 | 170 | 340 | 3.320 | 1.063.754 | 610.443 | 1.674.197 | 80.490 | 57.424 | 137.914 | 1.812.111 |
| 1889 | 1.894 | 935 | 2.829 | 164 | 207 | 371 | 3.200 | 1.010.567 | 501.330 | 1.511.896 | 65.456 | 58.225 | 124.681 | 1.636.577 |
| | Différence en faveur de 1888 . . | | | | | | 120 | Différence en faveur de 1888. . . | | | | | | 175.534 |

OBSERVATIONS. — Si l'on considère le tonnage réel des marchandises, la balance s'équilibre au profit de 1889, par mille tonnes environ.

# MOUVEMENT DU PORT D'ARZEW

| ANNÉES | NOMBRE DE NAVIRES | | | | | | | TONNAGE DES NAVIRES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL |
| | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest |
| 1888 | 338 | 182 | 520 | 139 | 120 | 259 | 779 | 352 892 | 12.052 | 264.944 | 85.997 | 9.842 | 95.839 | 360.783 |
| 1889 | 370 | 134 | 504 | 149 | 137 | 286 | 790 | 236.532 | 11.055 | 247.587 | 84.963 | 12.072 | 97.035 | 344.622 |
| | | | Différence en faveur de 1889... | | | | 11 | | | | | | Différence en faveur de 1888..... | 16.461 |

OBSERVATIONS. — Si l'on considère le tonnage réel des marchandises, la balance s'équilibre au profit de 1889, par 6.223 tonnes.

# MOUVEMENT DU PORT DE NEMOURS

| ANNÉES | NOMBRE DE NAVIRES | | | | | | | TONNAGE DES NAVIRES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL |
| | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest |
| 1888 | 96 | 224 | 320 | 152 | 55 | 207 | 527 | 32.158 | 97.370 | 129 528 | 51.452 | 10.420 | 61.872 | 191.400 |
| 1889 | 135 | 207 | 342 | 130 | 66 | 196 | 538 | 50.930 | 76.731 | 127.661 | 38.755 | 17.554 | 56.309 | 183.970 |
| | | | Différence en faveur de 1889... | | | | 11 | | | | | | Différence en faveur de 1888..... | 7.430 |

OBSERVATIONS. — Si l'on considère le tonnage réel des marchandises, la balance s'équilibre au profit de 1889, par 8.751 tonnes.

# MOUVEMENT DU PORT DE BENI-SAF

| ANNÉES | NOMBRE DE NAVIRES | | | | | | | TONNAGE DES NAVIRES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL |
| | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest |
| 1888 | 124 | 79 | 203 | 103 | 96 | 199 | 402 | 127.050 | 18.406 | 145.456 | 107.350 | 34.982 | 142.332 | 287.788 |
| 1889 | 115 | 123 | 238 | 121 | 122 | 243 | 481 | 115.597 | 17.612 | 133.209 | 115.617 | 21.855 | 137.442 | 270.681 |
| | | | Différence en faveur de 1889... | | | | 79 | | | Différence en faveur de 1888..... | | | | 17.107 |

OBSERVATION. — Si l'on considère le tonnage réel des marchandises, la balance s'équilibre au profit de 1888, par 710 tonnes.

# MOUVEMENT DU PORT DE MOSTAGANEM

| ANNÉES | NOMBRE DE NAVIRES | | | | | | | TONNAGE DES NAVIRES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL |
| | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest |
| 1888 | 6 | 180 | 186 | 4 | 37 | 41 | 227 | 2.498 | 116.009 | 118.507 | 2.235 | 22.703 | 24.938 | 143.445 |
| 1889 | 9 | 188 | 187 | 13 | 31 | 44 | 241 | 2.742 | 102.400 | 106.142 | 4.041 | 25.587 | 29.628 | 136.770 |
| | Différence en faveur de 1889... | | | | | | 14 | Différence en faveur de 1888..... | | | | | | 6.675 |

OBSERVATION. Si l'on considère le tonnage réel des marchandises, la balance s'équilibre au profit de 1889, par 2.155 tonnes.

# MOUVEMENT DU PORT DE MERS-EL-KÉBIR

| ANNÉES | NOMBRE DE NAVIRES | | | | | | | TONNAGE DES NAVIRES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL | CHARGÉS | | | SUR LEST | | | TOTAL |
| | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | Commerce extérieur | Cabotage | TOTAL | chargés et sur lest |
| 1888 | 60 | 25 | 85 | 105 | 70 | 175 | 260 | 3.353 | 475 | 3.828 | 3.897 | 3.945 | 7.842 | 11.670 |
| 1889 | 90 | 42 | 132 | 37 | 63 | 180 | 232 | 5.735 | 1.350 | 7.094 | 2.093 | 3.863 | 5.956 | 130.050 |
| | | | | | | | | | | | | | | |
| | Différence en faveur de 1889... | | | | | | 28 | Différence en faveur de 1888..... | | | | | | 118.380 |

OBSERVATION. — Si l'on considère le tonnage réel des marchandises, la balance s'équilibre au profit de 1889, par 378 tonnes.

# RÉCAPITULATION

| | NOMBRE de NAVIRES | TONNAGE |
|---|---|---|
| Port d'Oran . . . . . | 3.200 | 1.636.577 |
| Port d'Arzew . . . . . | 790 | 344.622 |
| Port de Nemours. . . . . | 538 | 183.970 |
| Port de Beni-Saf. . . . . | 243 | 270.681 |
| Port de Mostaganem. . . . . | 241 | 136.770 |
| Port de Mers-el-Kébir . . . . . | 232 | 130.050 |
| | 5.244 | 2.701.670 |
| Mouvement en 1888. . . | 5.312 | 2.807.197 |
| Différence en faveur de 1888. | 68 | 195.527 |

# CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

# SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

## 1891

Le Comité, dans sa séance du 6 Octobre dernier, a décidé l'insertion de la présente circulaire, avec invitation aux Membres de la Société qui voudront y prendre part, de vouloir bien faire connaître leurs noms au secrétariat :

Berne, le 21 juillet 1890.

Monsieur le Président,

La Société de Géographie de Berne a reçu la communication, que l'offre qu'elle a faite, l'an dernier, à Paris, de se charger du Congrès international des sciences géographiques pour l'année 1891 a été acceptée.

Ce Congrès aura donc lieu l'année prochaine, au commencement du mois d'août, à Berne.

Veuillez en informer la Société dont vous dirigez les travaux ainsi que les savants, géographes et explorateurs avec lesquels vous êtes en relation. Nous vous serions reconnaissants si vous donniez quelque publicité à notre entreprise au moyen de la presse.

Notre comité d'organisation arrêtera sous peu le programme du Congrès ; il vous en sera adressé de suite un nombre suffisant d'exemplaires.

Vous pouvez dès à-présent nous aviser, si votre Société, comme telle, ou quelques-uns de ses Membres individuellement prendront

part au Congrès, comme aussi nous communiquer vos vœux quant au programme et les questions que vous désirez voir traiter. Il nous serait très agréable que ces communications se fissent avant l'élaboration du programme.

Nous comptons, Monsieur, sur votre appui et votre précieux concours et vous présentons l'expression de nos sentiments les plus distingués.

*Le Président de la Société de Géographie de Berne,*

Dr GOBAT, Conseiller d'Etat.

*Le Secrétaire,*
C. H. MANN.

# BIBLIOGRAPHIE

## LES GORGES DU TARN ET MONTPELLIER LE VIEUX

Il est, dans les causses des Cévennes, une région particulièrement intéressante à visiter, ce sont les Gorges du Tarn. En ce point, se reproduisent les curieux phénomènes d'érosion connus sous le nom de canon, phénomènes que jusqu'ici l'on croyait exclusivement propres à certaines parties de l'Amérique du Nord. M. de Malafosse, le révélateur de ces sites étranges et merveilleux, vient de publier sur eux un ouvrage des plus complets. Enfant de ce pays, qu'il a parcouru mille fois et dont il connaît chaque pierre, chercheur infatigable dont les travaux littéraires et scientifiques sur la province font autorité, nul n'était mieux en situation d'être tout à la fois le géographe et l'historien de cette région inconnue et déshéritée. Ajoutons que c'est de la meilleure plume du géologue et du mainteneur des Jeux-Floraux qu'il vient d'écrire une des plus belles pages de géographie de notre beau pays.

Cet ouvrage, édité par la Société de géographie de Toulouse et orné d'une belle carte, contient, en outre, le prix des hôtels et des guides et tous renseignements de nature à intéresser le touriste. Il est en vente au siège de la Société précitée et dans toutes les gares de la région.

BINDING SLOT: JUL 7 1967

DT
298
.8S622
t.9-10

Société de géographie et
d'archéologie de la provin
d'Oran
Bulletin trimestriel de
géographie et d'archéologie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY